This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Ateliers de
RELIURE
LÉON BECKERS
DIEST

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MISSIONS BELGES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1907

Digitized by Google

Digitized by Google

MISSIONS BELGES

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

CONGO

BENGALE

CEYLAN

BRUXELLES
IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS
75, rue Terre-Neuve

1907

Digitized by Google

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES
MAR 09 1982

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Cl. du P. Bressers, S. J.

L'ÉGLISE, LE BUNGALOW

A Tongo

Lettre du Père A. d'Hoop à ses neveux et nièces

Tongo, P. O. Chainpur-Ranchi, 25 octobre 1906.

CHER PETIT MONDE,

On voudrait tant voir Tongo, la nouvelle résidence de l'oncle missionnaire. Hélas! même pour une excursion de vacances, Tongo est un peu loin.

Vous voilà vingt-cinq neveux et nièces authentiques, sans compter ceux et celles qui, au pays de Charleroi, prennent l'aimable fantaisie de se ranger dans la catégorie. Ne puis-je pas espérer que dans le nombre, l'un ou l'autre, devenu par la grâce du bon Dieu, *Révérend Père* ou *Révérende Mère*, vienne un jour partager les travaux apostoliques de l'oncle de l'Inde?

Cl. du P. Bressers, S. J.

LES PÈRES ET LE PERSONNEL

En attendant cet heureux jour qui ne sera que pour les privilégiés, je vais tâcher de vous faire à tous, dans ces quel-

Digitized by Google

ques lignes, les honneurs de ma vaste cure. Les jolis clichés, dus à la complaisance et au talent de mon excellent confrère, le Père J. Bressers, faciliteront singulièrement ma tâche.

Vous avez quitté le train et en même temps le confort de la civilisation à Purulia, soixante lieues d'ici. On monte à cheval, à poney, à bicyclette ou on se huche dans un palanquin, à moins que, comme la plupart, on n'ait à recourir au mail-coach bengalais. Le véhicule est plus modeste que la grande voiture d'excursion européenne; il tient plutôt de la petite roulotte des Bohémiens, mais c'est un attelage à six... à six grands diables noirs avec relais toutes les deux heures.

Après cinq ou six jours de voyage, vous voilà enfin en vue de

Cl. du P. Bressers, S. J.

LE BUNGALOW

Tongo. Dernier arrêt sur une colline, à une lieue d'ici. Regardez et admirez. Là, au loin, au centre de la vaste plaine qu'entourent de toutes parts des collines boisées, sur une éminence émergeant en pentes douces de la mer de verdure que forment les rizières, s'élèvent avec leurs toits de tôle, resplendissant au gai soleil, les rouges ou roses bâtiments de la Mission. L'église domine le tout. A ses côtés vous distinguez le bungalow, l'école, toutes les dépendances; un peu en avant, le groupe des constructions destinées aux Sœurs Ursulines. Mais vous voulez voir de plus près. Un petit effort encore, plus que trois rivières à passer à gué, — vous en avez passé vingt ou trente depuis Purulia — et vous voilà dans la véranda, admirant le beau paysage qui

Digitized by Google

s'étend devant vous. Vous n'admirez pas longtemps. Je soupçonne que vous êtes plutôt curieux de voir la « maison » de votre cher oncle.

Ce sera vite fait. Ni cave, ni étage, ni grenier : cinq chambres se faisant suite et s'ouvrant sur la véranda du nord et celle du sud. Mais il vous faut prendre un rafraîchissement : voici la boisson nationale, la fameuse « hâria », la bière de riz. Les verres sont portés aux lèvres avec quelque hésitation. La couleur, à dire vrai, n'est pas très engageante. Ce n'est pas celle de la bière blonde mousseuse du pays de Dinant ou de la forte bière brune des Flandres. Elle ne rappelle ni le faro, ni le lambic. C'est plutôt la couleur... du petit lait ou lait battu, additionné de plus ou moins de cassonade.

Cl. du P. Bressers, S. J.

L'ÉGLISE

Hélas! je crains que la grimace ne s'accentue sur plusieurs figures à la première gorgée et que le verre ne soit remis précipitamment sur la table. Le premier mouvement est le bon, dit-on. Pourquoi faut-il que nos Ouraons et nos Ouraonnes, s'ils ont ce premier mouvement, ne l'aient pas suivi? La seconde gorgée a dû leur paraître meilleure, la troisième meilleure encore. Le fait est que, quelque diable les poussant, le vrai diable, je pense, ils vont et retournent au pot de bière et jamais, qu'après l'avoir bien vidé, ils ne déposent verre ou gobelet! Mais voici une dépu-

Cl. du P Bressers, S. J.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

Digitized by Google

tation : toutes les dames de céans avec bébé ou à califourchon sur la hanche, ou collé sur le dos entre le cuir maternel et le grand capra; tête et mains mignonnes dépassant en haut, petits pieds mignons dépassant en bas : une vraie petite grenouille. Avancez vos mains sur le plateau de cuivre qui vous est tendu. Pendant que ces dames vous versent un peu d'eau sur les mains, ayez soin comme par mégarde de laisser tomber une pièce blanche dans le plateau. Le son argentin mettra sur toutes les figures le plus gracieux sourire. Avec un coin de leur capra, elles-mêmes vous essuieront les mains. Surtout ne faites semblant de rien si vous trouvez que l'essuie-mains improvisé n'est pas d'une blancheur immaculée.

Cl. du P. Bressers, S. J.
UN VITRAIL DU CHŒUR

Mais il faut que je vous présente tout ce cher monde qui habite dans l'enclos, le « déra » ou les dépendances. Voyez le groupe où ils nous entourent, mon cher compagnon, le P. Bouckhaut et moi. En maris galants, les messieurs se sont effacés derrière les dames. Vous voyez notre monde dans ses plus beaux atours. Les mioches ont même un costume tout d'emprunt. D'ordinaire, ils ne sont vêtus que de... leur innocence avec de plus, parfois, un collier ou un bracelet. Les mamans, et je les approuve fort, n'ont pas voulu que leurs petits chérubins noirs vous arrivent dans ce costume trop léger pour les climats européens. Si vous êtes physionomistes, vous découvrirez tout de suite dans ce groupe nos catéchistes, nos maîtres, notre cuisinier, notre palefrenier, nos hommes de peine. Maintenant que vous avez été salués par notre personnel, hâtons-nous d'aller saluer Celui qui est vraiment le centre de la maison et de la Mission, Celui qui nous a appelés ici et groupe autour de nous tout ce cher monde : Notre-Seigneur. Que dites-vous de sa

Cl. du P. Bressers, S. J.
LE PÈRE BOUCKHOUT DONNANT UNE CLASSE

Digitized by Google

maison à Lui, de l'église? Ne fait-elle pas honneur à son architecte, l'habile et dévoué Frère Lemoine? Songez que pour matériaux il n'a eu absolument que des briques, du bois et des tôles. Quand vous serez entrés, n'oubliez pas de dire un *Ave* pour les Pères Stoffels et Canoy et leurs bienfaiteurs. Ce sont ces Frères, mes prédécesseurs, qui ont recueilli — au prix de quelles peines — les 16,000 ou 18,000 francs qu'a coûté cette jolie église, la plus belle construction à plusieurs lieues à la ronde. Tous les dimanches cinq cents chrétiens, aux grandes fêtes mille et douze cents, venus de trois et quatre lieues, y entendent la sainte messe. Admirez à l'intérieur le beau calvaire qui domine l'autel et les vitraux du chœur. L'un sous les traits de saint Paul, patron de Tongo, vous rappelle feu Sa Grandeur Monseigneur Goethals; l'autre, sous les traits de saint Ignace, représente le frère du donateur, saint religieux parti pour le Ciel, il y a peu d'années. Ni chaises, ni bancs dans l'église. Nos primitifs ouraons n'en étant pas encore à se servir chez eux ou ailleurs de ces raffinements (?) de la civilisation, il y aurait trop de... culbutes. Quittant l'église, repassons devant le bungalow et, traversant

Cl. du P. Bressers, S. J.

UN TRIO DE RIEURS

Cl. du P. Bressers, S. J.

UNE LEÇON D'HISTOIRE SAINTE (PÈRE D'HOOP)

Digitized by Google

Cl. du P. Bressers, S. J.
Agr. d'un cl. 8 1/2×10 1/2

HUTTES DES TUILIERS

Digitized by Google

la grande cour des jeux, dirigeons-nous vers l'école. Mais j'entends une petite curieuse : « Et ce grand bâtiment à côté de votre maison, qu'est-ce donc, mon oncle? — Soit, vous verrez tout. » Et j'extrais de ma poche mon trousseau de clefs. Elles sont nombreuses, pas *trente-six* toutefois, comme, paraît-il, chez un de mes confrères. La grande porte s'ouvre. Cette fois, je crains, j'ai quelque mal à conserver mon autorité. Je vous vois d'ici grimper sur les immenses paniers de riz, sauter sur les bascules, courir sur les grandes poutres, vous suspendre aux cordes, que sais-je; bref, transformer mon « godan » ou magasin en salle de gymnastique avec grand danger de « bleus » de bancs, ou même d'accidents plus graves. « Allons, venez tous, ou... je vous enferme. Voici mes chers gamins de l'école qui vous attendent. » Un peu affairés par l'irruption de tout ce beau monde, ils ont besoin que vous les rassuriez par un bon sourire.

Les voilà déjà familiarisés. Eh bien, n'ont-ils pas une bonne figure rieuse, un bon regard bien franc, bien ouvert? Mais ils chuchottent. Vous ne les comprenez pas. Tant mieux, peut-être, pour les demoiselles au moins. Je crains qu'ils ne fassent sur vos jolies toilettes quelques remarques que vous trouveriez de moins bon goût. Je crois entendre l'équivalent ouraon de : « Sont-elles drôles! Sont-elles cocasses! »

LE « DÉRA » Cl. du P. Bressers, S. J.

Ils n'emploient pas le mot carnaval parce que, Dieu merci, la chose est tout à fait inconnue ici... Faut-il vous faire assister à une de leurs classes? Non, qui sait, la vue de leur application et de leur attention pourrait causer chez quelqu'un ou quelqu'une certaine confusion ou exciter certains remords. Faisons plutôt un tour au déra.

Voici, parmi les familles qui l'habitent, la plus civilisée : une machine à coudre, un accordéon, s'il vous plaît. C'est la maisonnée de Marhidas, le menuisier. On lui a fait, vrai luxe, une maison en briques : hors de l'enclos vous n'en trouveriez guère. Nos pauvres Ouraons ne sont pas difficiles pour se loger. Voyez Marhidas et son monde devant les élégants palais qui ont été habités pendant des mois par les tuiliers. C'est très confortable, comme vous voyez.

Digitized by Google

Nous voilà arrivés de l'autre côté de l'église, à deux cents mètres environ du bungalow, près des nouvelles constructions destinées aux bonnes Sœurs Ursulines. Le petit photo vous montre les bâtiments au point où ils en étaient en mars. Aujourd'hui ils sont achevés. Quel bien ces zélées et dévouées Sœurs, aidées des petites Sœurs natives de Sainte-Anne, ne vont-elles pas faire dans notre grande paroisse, quand elles y auront ouvert leur « Sacré-Cœur » !

Cl. du P. Bressers, S. J.
LE BUNGALOW DES SŒURS (EN CONSTRUCTION)

Nous leur devrons d'avoir bientôt de bonnes et dévouées mamans, capables d'apprendre à leurs petits enfants à faire le signe de la croix et à dire leurs prières. Le « pensionnat » s'ouvrira vers janvier. Situation unique, air pur et frais, nourriture saine et abondante : ces assurances du prospectus (encore à imprimer) ne vous tentent-elles pas? Ne puis-je pas inscrire quelques petites pensionnaires blanches, anges gardiens pour mes

Cl. du P. Bressers, S. J.
LE BUNGALOW DES SŒURS (EN CONSTRUCTION)

petites moricaudes? Mais il faut nous hâter. Restent bien des choses intéressantes à voir..., l'étable, la bergerie, sans parler des oies, des lapins, des pigeons. Mais il faudrait un Père Van

Digitized by Google

Tricht pour vous décrire tout cela. Je veux seulement vous présenter le fidèle compagnon de toutes mes courses apostoliques, mon bon petit cheval blanc. Courageuse petite bête qui a le pied sûr et, en dépit des années, rend encore de bien précieux services. Coco, cependant, a un défaut : c'est un kneippeur enragé et il a un goût tout spécial pour les bains de siège, propension très gênante pour son cavalier. Je croyais l'avoir bien corrigé, mais voilà qu'il y a huit jours traversant une rivière, fantaisie lui prend de s'asseoir sous moi et sans rien me dire. Vous devinez la conséquence. Heureusement le soleil de l'Inde sèche vite.

EN ROUTE POUR LE DISTRICT

Coco connaît toutes les chapelles de ma grande paroisse et dès qu'il en aperçoit une, je dois le maîtriser tant il se hâte vers elle. Ah ! tous mes chers chrétiens, que n'ont-ils le même empressement ! En voilà assez pour aujourd'hui. Un jour, peut-être, vous mènerai-je avec moi dans une de mes tournées apostoliques.

Et maintenant, que demanderai-je à *tous* mes neveux et nièces pour la peine que j'ai prise de leur montrer ainsi mon grand Tongo. D'abord, que souvent ils mettent une petite pièce dans la tirelire de l'oncle missionnaire. Il a besoin de tant de ressources pour faire un peu de bien à ses *dix mille* chrétiens, et il ne peut compter que sur la chère Belgique. Ensuite, qu'on dise avec ferveur l'*Ave Maria* chaque soir pour la Mission de Tongo. Il me semble que le bon Dieu vous montre vos petits frères et vos petites sœurs noirs de l'Inde et qu'il vous dit : « Eux aussi, je désire qu'ils viennent à moi. Amenez-les-moi par vos aumônes et vos prières. »

A. D'HOOP, S. J.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

La solidarité aux Indes

par le Père Gille, S. J.

On ne serait peut-être pas très orthodoxe en disant que le progrès d'un peuple se mesure d'après le nombre et l'organisation de ses grèves. Mais l'orthodoxie ici n'est pas toujours ce qu'elle est en Europe; et l'on serait bien tenté de dire que l'Indien jouant aux grèves et aux boycottages, bien qu'il effraye ses maîtres comme tout enfant précoce, réagit en même temps contre son tempérament de mouton, et relève une tête asservie sous la pression de l'étranger et la tyrannie des castes.

Je ne m'arrêterai pas à quelques avortons de grèves sans importance. C'est de l'histoire de tous les jours. Les débardeurs, les employés des télégraphes, des chemins de fer, des postes ont tous essayé déjà. De ces derniers, les facteurs de Bombay furent les plus désappointés : leurs places abandonnées furent assaillies par les docteurs en droit, en philosophie, en lettres et arts, qui pullulaient dans la ville et ne cherchaient que cette occasion-là pour gagner leur pain..., et les pauvres grévistes présentèrent leurs excuses.

Mais Ceylan comme toujours s'est distingué.

Pour saisir le fin mot de la grève de nos charretiers, il faut remarquer qu'un attelage de bœufs suppose essentiellement, outre les bœufs, la charrette et le charretier, un lourd timon, lequel de temps immémorial a servi au charretier de siège. Or, il faut bien le dire (et ici est toute la difficulté), si le charretier s'assied sur le timon derrière les animaux, il laisse à ceux-ci toute la responsabilité de la direction. A eux de se faufiler comme ils peuvent, entre les trams électriques, les autos, les fiacres et les vélos dont les rues de nos villes se congestionnent de plus en plus.

Ce fut pour déplacer cette responsabilité que le gouvernement défendit aux charretiers de s'asseoir sur le timon et les

Digitized by Google

obligea de marcher près de la tête des animaux. Haro général ! On protesta; on défia la police. Celle-ci arrête les charrettes. Refus de descendre. Refus de marcher. On eut alors recours au stratagème. Les charrettes furent chargées de façon à rendre nécessaire sur le timon le contrepoids d'un charretier pour sauver l'équilibre du système. Ordre est donné par la police de descendre. Le charretier obéit, et au grand ébahissement de l'agent, de la foule et surtout des petits bœufs, ces derniers, sans avertissement préalable, sont soulevés en l'air et restent suspendus au joug, faisant de leurs pattes de derrière des efforts surhumains pour garder contact avec le sol. Le charretier s'attendait à ce que la police fût attendrie à la vue d'une situation aussi pénible. Mais dans quel pays la police a-t-elle du cœur ? Rien n'en fut. Le lendemain, plus une seule charrette ne parut dans les rues; et pendant que les marchandises s'amassaient partout, des meetings s'organisaient avec des flots d'éloquence orientale sur les droits de l'homme en général, et ceux des charretiers de Ceylan en particulier.

Cl. du P. Gille, S. J.

LIGNE DE COLOMBO

C'est alors qu'une supplique au gouverneur fut rédigée avec des considérants nombreux :

a) Que le mot « timon » en singhalais signifie « pièce sur laquelle il faut *s'asseoir*.

b) Que les accidents sont très rares, et pas si nombreux en tout cas que ceux occasionnés par les automobiles. (Ceci à l'œil droit du gouverneur.)

Digitized by Google

c) Que d'autres voituriers ont le droit de s'asseoir; pourquoi pas les charretiers ? (Ceci à l'œil droit des cochers de fiacre.)

d) Que nous vivons dans un pays tropical, que les rues sont embrasées, etc., etc., etc.

(*Signé*) LES CHARRETIERS INDIGNÉS.

La supplique devait être offerte au gouverneur en personne, et réponse immédiate était réclamée. Le porteur de la pièce, accompagné d'une foule imposante, se présenta à la résidence du gouverneur et fut reçu dans la cour où se tenait un peloton de soldats chargé de rendre les honneurs militaires.

Pendant que le gouverneur se faisait attendre, quelques regards curieux furent jetés sur ces militaires. A plusieurs cela ne dit rien qui vaille; pour éviter des scènes sanguinaires, ils crurent prudent de se retirer.

Tous les autres charretiers, comme un seul homme, restèrent au poste, prêts à verser leur sang s'il le fallait pour la défense de leurs libertés.

Cl. du P. Gille, S. J.

LIGNE DE COLOMBO

Quand le gouverneur parut sous le portique, l'officier de service fit : « Présentez armes ! » Un cri... un hurlement... des têtes baissées, des dos, des jambes, une poussée vers la grille... plus un charretier à voir — la cour était déserte; et seule, au milieu des débris et des pagnes abandonnés dans la fuite, seule, gardant le courage de ses opinions, gisait la supplique. Les soldats se mordaient les lèvres; le gouverneur dut se retirer un instant en se plaignant de douleurs au côté.

Ce ne fut qu'à grand'peine, après force promesses que le sang ne serait pas versé inutilement que les fuyards consentirent à s'exhiber de nouveau, à ramasser leur supplique, et à la placer entre les mains du gouverneur. Le plus comique, c'est qu'ils eurent gain de cause. Le mouvement des fez eut des résultats tout aussi sérieux.

La scène se passe à l'île de Ceylan. Un jour, un avocat mahométan se présente à la cour, fez sur tête et souliers aux pieds. Le juge lui fit poliment remarquer que, ne fût-ce que par politesse, il ferait mieux de se découvrir. Le fier Islamite

Digitized by Google

refusa, sous prétexte que son fez était le signe de sa religion. Alors le juge lui suggéra d'ôter ses souliers, pour se conformer au moins à la politesse orientale. L'avocat sentit l'incongruité qu'il y a à se déchausser en pleine cour, et il refusa. L'affaire fut portée devant la cour de Madras; l'avocat fut condamné.

Cl. du P. Gille, S. J.
LIGNE DE COLOMBO

Toute la gent musulmane prit fait et cause pour ce malappris. Un célèbre avocat de Bombay vint même pour encourager ses coreligionnaires. Bref, un appel fut adressé au roi d'Angleterre. C'était de la part des mahométans acte d'excellente politique. Le gouvernement en Angleterre a un scrupuleux égard pour toutes les susceptibilités nationales et religieuses de ses sujets dans les colonies.

Le résultat était à prévoir; la victoire resta aux mahométans. Ils peuvent se dispenser de la politesse européenne parce qu'ils sont trop pieux pour ôter leur fez, et de la politesse orientale parce qu'ils sont trop fiers pour ôter leurs souliers.

Un mouvement plus général, plus sérieux et plus gros de conséquences s'est déclaré il y a à peine un an. Je parle du mouvement Swadeshi.

Comme la direction d'une province aussi étendue que le Bengale offrait de grandes difficultés, le gouvernement résolut de la diviser.

Les natifs d'éducation, connus sous le nom gracieux de Babous, toujours en quête de sujets de déclamations, prirent ombrage. Dans leur langage pompeux ils protestèrent contre l'audace téméraire du gouvernement qui osa déchirer le manteau nuptial des Indes, briser un diamant précieux pour en livrer les débris à la rapacité d'une bureaucratie sans foi et sans honte, pour que, au lieu d'avoir à soumettre un pays formidable dans son unité indivisée et indivisible, il pût se jeter sur un pays découpé, rapiécé, émietté, etc., etc... Comme c'était pour le bien du pays, le gouvernement colonial n'écouta pas le pathos des Babous et divisa le district.

Cette fois, pourtant, les Babous firent plus que déclamer : ils résolurent de boycotter tout article européen, et à cet effet organisèrent le mouvement Swadeshi. Mais ce n'est pas tout de

Digitized by Google

boycotter les articles d'importation; il faut savoir les produire soi-même, ou forcer tout un peuple à s'en passer. Cela s'est vu une fois dans l'histoire du monde quand, en 1775, tout le peuple américain se priva de thé pour forcer l'Anglais à respecter ses libertés. Mais le peuple indien n'est pas encore de cette trempe-là.

Quelques chiffres montreront les difficultés du mouvement. Il y a aux Indes une consommation annuelle de 3,350,000,000 de mètres d'étoffes dont 2 milliards sont importés de l'Occident. L'Inde elle-même ne sait produire que 135,000,000 de mètres faits à la machine, et 220,000,000 fabriqués au métier. De plus, les métiers sont de facture indienne, et fort inférieurs aux métiers européens. Les organisateurs ont résolu, en conséquence, d'encourager le travail au métier, comme étant un moyen plus efficace de fournir une occupation plus lucrative aux affamés. C'est à peu près tout ce qu'ils surent faire.

Dès l'abord, la population des villes sembla suivre le mouvement avec frénésie. Les gamins des écoles refusèrent d'écrire sur du papier européen. Ils jetèrent par les fenêtres tout ce qui portait une marque étrangère. Quelques exécutions eurent vite fait de les mettre à la raison.

Puis une compagnie indienne se forma pour faire le trafic entre l'Inde et le Ceylan. Un steamer indien fait déjà le trajet.

Pour affamer l'intrus, les steamers européens offrirent passage libre à tout passager indien. Ce ne fut point un succès : les natifs préférèrent payer sur leur bateau à eux que de voyager gratis sur un steamer étranger.

Le boycottage, tout en étant condamné à un avortement partiel, produira cependant de grands résultats. Sans compter qu'il donnera une nouvelle impulsion à l'industrie du pays, il établira un lien de solidarité entre les divers peuples de l'Inde. L'Inde n'est qu'un nom et ne forme pas pour cela un bloc. Dans l'Inde les peuples ne se connaissent pas, et dans le peuple les castes se haïssent. Si le mouvement tendant à solidariser tous ces groupes peut alarmer des esprits étroits, il doit être acclamé par ceux qui ont des vues larges; si ce qui paraît une utopie maintenant, pouvait devenir une réalité, ce serait la résurrection d'un peuple, qui dans les mains de Dieu deviendrait l'instrument pour de grandes choses.

A. GILLE, S. J.

Digitized by Google

Les Sœurs de Charité de Gand à Galle

Journal de Sœur Marie-Joséphine

Galle, 4 novembre 1906.

Peu d'incidents remarquables ici ces derniers mois. Une petite pensionnaire protestante, assez sérieusement malade, est retournée dans sa famille; mais avant de nous quitter, elle a reçu le saint baptême. Quatre de ses sœurs ont été baptisées antérieurement et sont de ferventes catholiques; en voici une preuve bien consolante. La maladie de la petite s'étant aggravée, sa sœur aînée a fait appeler un prêtre catholique d'un village voisin pour lui administrer l'extrême-onction; acte d'autant plus courageux, que les parents et les autres membres de la famille sont des protestants fanatiques.

Nous avons eu dernièrement un mariage. Une de nos orphelines, Ambrosia, a épousé un brave ouvrier catholique de l'*Estate* de M. Abeysundere. Il est venu ici en quête d'une compagne et a eu l'honneur de plaire à notre fillette.

L'affaire a été bientôt conclue, moyennant la condition indispensable... une dot à payer, et par qui, sinon par la mère adoptive de la pauvre orpheline, notre chère Mère Tiburce? Donc, 50 roupies à puiser dans la bourse de la Providence? Qu'y faire?... Il faut bien marier ces enfants, surtout ici où l'établissement de familles catholiques est un des principaux moyens de propager la vraie religion.

M. Abeysundere a fait construire une maisonnette pour les jeunes époux. Tandis que son mari continue à travailler dans les plantations de thé, Ambrosia peut, sans quitter son logis, s'occuper à trier le thé et gagner ainsi 25 cents par jour; leur commun salaire suffira présentement à l'entretien du ménage.

Si nous vivons paisiblement à Galle, il n'en est pas de même dans la Mission de *Hinidama* dont je vous ai raconté les beaux commencements. L'enfer ne pouvait voir sans dépit le grand bien opéré là par le Révérend Père Schaefer, aussi vient-il d'y déchaîner sa fureur. On serait vraiment tenté de qualifier de démon incarné le fameux bouddhiste Dharmapala qui a entrepris de ruiner complètement l'œuvre du missionnaire. Pour forcer, s'il était possible, les nouveaux chrétiens à apostasier, il a défendu à tous ses adhérents de leur vendre aucun des articles dont ils ont absolument besoin pour vivre: riz, bois, eau potable, etc. « Rien pour les catholiques. Revenez au *Pamala* (temple) et vous aurez tout ce qu'il vous faut! » tel est le mot d'ordre fidèlement exécuté. Non seulement les pauvres chrétiens doivent s'en retourner les mains vides, mais ils sont hués, maltraités, injuriés. Chose admirable, sauf de rares exceptions, ils supportent tout cela plutôt que de renoncer à la foi qu'ils ont embrassée!

Le 15 octobre, Dharmapala, à la tête de plusieurs centaines de bouddhistes, est allé faire une manifestation devant l'église et la maison du missionnaire. Ayant réussi à entraîner quatre jeunes néophytes, ils les ont emmenés en triomphe; le bruit des tambours joint aux hurlements et aux malédictions donnait à cette scène un aspect diabolique. Le Révérend

Digitized by Google

Père Schaefer avait recommandé aux chrétiens de se tenir calmes. Cependant l'un d'eux, nommé *Baba*, aperçoit son frère au rang des apostolats ; aussitôt il s'élance sur lui, l'accable de reproches et, à coups de poings, lui fait *sentir* toute son indignation. D'autres s'apprêtent à lui prêter main-forte et le Père a besoin de toute son autorité pour faire cesser la lutte. Ce même *Baba* a refusé 100 roupies qui lui étaient offertes pour prix de l'apostasie. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que par ses infâmes menées, Dharmapala a dépeuplé l'école florissante de la Mission ; de cent douze enfants, il n'en reste que quarante.

Cl. du P. Gille, S. J.

ÉLÉPHANT TRAINANT UN ARBRE LE LONG D'UNE FORTE PENTE

Dieu, toutefois, est intervenu en faveur de ses serviteurs.

Voilà que tout à coup le *Mudaliyar de Hiniduma* reçoit l'annonce de la visite officielle du *Government Agent* de Galle. M. Lushington a promptement reconnu la gravité de la situation. Il réunit tous les notables (*headmen*) et leur adresse un admirable discours où il fait ressortir le bien immense opéré par le Révérend Père Schaefer dans cette pauvre contrée. « Dharmapala doit être un bien mauvais sujet, dit-il, pour oser attaquer votre plus grand bienfaiteur et vous exciter à l'ingratitude et à la révolte. Le gouvernement n'intervient pas dans les questions religieuses, mais il veut la *paix*, et quiconque osera encore troubler cette *paix* aura affaire à moi. » Il défend ensuite aux bouddhistes toute manifestation avec tambours ou autres instruments de musique aux abords de l'église et du presbytère et il menace de châtiments sévères ceux qui enfreindraient ses ordres.

Espérons que Dharmapala et ses adhérents se le tiendront pour dit.

Quant au zélé Père Schaefer, rien n'est capable d'ébranler son courage : « Si mon ennemi réussit à tout détruire, dit-il, je recommencerai. » Il a distribué tout ce qu'il possédait aux chrétiens victimes de la persécution et leur fidélité est pour lui la plus douce des consolations. « Vous restez avec le missionnaire parce qu'il vous donne de l'argent », disent les bouddhistes à ces bons catholiques. — Quand même il ne nous donnerait absolument rien, nous ne voudrions pas retourner chez vous », répondent-ils. Au plus fort de la persécution, tout un ménage composé de dix personnes s'est fait inscrire parmi les catéchumènes.

Un jeune homme, âgé de 16 ans, l'unique converti de sa famille, a été pour ce motif maudit et chassé par sa mère. Le missionnaire chez qui il s'était réfugié, lui demandant comment il pouvait se décider à souffrir

Digitized by Google

ces mauvais traitements plutôt que de retourner au bouddhisme : « C'est que je ne veux pas aller en enfer ! » fut sa réponse. Craignant enfin de succomber aux sollicitations et aux menaces de sa mère, s'il continuait à la rencontrer, il a demandé à quitter Hiniduma et le Révérend Père Schaefer vient de l'amener à Galle où l'on tâchera de l'occuper à l'évêché.

Unissons nos prières afin que le Seigneur qui a permis cette tourmente daigne l'apaiser définitivement et tirer le bien du mal, que les fidèles persécutés soient affermis dans la foi, que leur nombre se multiplie et que les persécuteurs eux-mêmes soient changés de loups furieux en dociles brebis. Une fois de plus nous pourrons répéter le cri vainqueur de l'archange saint Michel : *Quis ut Deus?*

Tableau des ministères et des œuvres dans la Mission de Ceylan

du 1er septembre 1905 au 31 août 1906

	CATHOLIQUES	BAPTÊMES			CONFESSIONS	COMMUNIONS	MARIAGES	
		Protestants	Païens	Enfants			Validés	Célébrés
1. **Galle**	1,535	4	20	82	10,364	22,326	—	6
2. **Hiniduma**	252	4	47	24	257	210	3	2
3. **Halpatota**	287	—	—	6	323	338	—	2
4. **Matara**	509	6	9	31	900	850	2	2
5. **Hambantota** . . .	131	6	2	7	564	629	1	3
6. **Tangalle**	117	—	2	7	478	526	1	—
7. **Ratnapura** . . .	1,732	4	9	83	3,284	3,393	7	5
8. **Balangoda** . . .	962	2	44	50	2,529	2,261	5	4
9. **Kégalle**	1,412	2	4	59	2,875	2,656	3	10
10. **Yatinantota** . . .	2,126	2	6	61	1,513	1,427	4	10
TOTAUX . .	9,063	30	143	410	23,087	34,616	26	44

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, 12 août.

Curieuse vie que la nôtre! Je ne puis assez le redire. Nos journées sont un mélange de spirituel et de matériel.

Jugez-en par mes occupations d'aujourd'hui.

A 6 heures, sainte messe, avec exposition du Saint Sacrement. C'est le missionnaire qui fait l'office de sonneur de cloche et de sacristain. Nous sommes parvenus heureusement à former un petit groupe de musiciens, qui ne chantent pas mal quand ils ne détonnent pas!

De même, l'un ou l'autre enfant se tire assez bien d'affaire à l'autel.

L'action de grâces achevée, on prend son café.

Puis a lieu l'instruction, troublée de temps en temps par les cris des enfants. Plus moyen parfois de se faire comprendre. Il faut donc s'arrêter et prier l'une ou l'autre maman de faire respirer l'air à son bébé.

L'instruction est suivie d'un chemin de croix et la cérémonie se termine par l'*Oremus pro pontifice nostro Pio*.

Commence alors une série d'occupations les unes plus intéressantes que les autres : distributions de vivres aux enfants, payement des travailleurs et travailleuses sans se laisser tromper par ceux qui se sont absentés du travail, auditions de palabres, ventes d'étoffes et autres articles d'échange qui servent à nous procurer des mitakos, — la monnaie courante — soins à donner aux malades, achat de chikwangues, etc., etc. Ainsi se passe la matinée et, avec quelques variantes, l'après-midi aussi. *'T is voor 't geloof!* Avouez que nous avons de la chance. Les plus petites besognes peuvent servir à notre sanctification. Tout à la plus grande gloire de Dieu! Je vous laisse, car mon cher lépreux me réclame. Il désire se confesser pour communier demain.

Lundi 13. — Fête de saint Jean Berchmans.

J'ai donné ce matin les derniers sacrements à cinq femmes atteintes de la maladie du sommeil.

Combien de semaines, de mois vivront-elles encore? C'est le secret de Dieu.

Vous ne vous imaginez pas combien triste est cette maladie.

En ce moment, notre petit lazaret compte quatre malades.

Plut au Ciel que se fussent les derniers!

Il est à craindre que ce mal mystérieux ne disparaitra que quand il n'aura plus de victimes à faire. — *Parce Domine, parce populo tuo.*

Digitized by Google

Mercredi 15. — C'est la grande fête de la Mission! A Ki Santu, il y a procession. Nos chrétiens des différents districts s'y rendent en foule.

Naturellement, ici, nous avons fêté également la divine Mère de Jésus.

A force de répétitions, nous sommes parvenus à apprendre la messe royale de Dumont à une douzaine d'enfants, et tout seuls ils ont pu se tirer d'affaire. Les paroles du *Credo* et du *Gloria* étaient un peu massacrées, mais ne le sont-elles pas parfois en Europe par nos artistes chantres? Les enfants de chœur ont également bien manœuvré à l'autel. Ils étaient douze, revêtus de leur soutanelle rouge et de leur blanc rochet.

La sainte Vierge aura été contente.

Puisse-t-elle nous délivrer de la maladie du sommeil!

Je vous écrivais, l'autre jour, que j'avais dû séparer de mon personnel trois femmes qu'on m'avait signalées comme atteintes de la maladie du sommeil. Deux se sont échappées du lazaret. Nous avons envoyé à leur recherche. Il est probable qu'elles aboutiront à Léopoldville, où elles seront reçues à l'hôpital et ne tarderont pas à expirer. C'est le cas de presque tous les dormeurs : ils prétendent ne pas être atteints de la maladie et essayent de prendre la clef des champs.

Vendredi 17. — La chaleur a été excessive dans le courant de la journée. Aussi, bien que la température se soit rafraichie, on dirait qu'un petit orage, le premier depuis des mois, se prépare, car le ciel est sillonné d'éclairs.

Dans notre chère Belgique, souvent, en été, la chaleur vous empêche de dormir la nuit. On se tourne et on se retourne, tâchant de chercher une position qui vous permette de fermer l'œil. Depuis dix ans que je suis au Congo, je ne me rappelle pas avoir été incommodé la nuit par la chaleur.

Nos Pères et Frères de Ki Santu ont commencé hier soir leur retraite annuelle.

Mon collègue, le Père Brielman, qui nous a quittés le 6 de ce mois, ne rentrera pas avant une dizaine de jours.

Samedi 18. — Le nombre de nos chrétiens arrivés pour assister aux offices du dimanche est fort restreint.

Le jour de l'Assomption, à Ki Santu, un bon millier de chrétiens se sont approchés des sacrements.

Dimanche 19. — J'ai fait hier la chasse aux chiques. Vous ne connaissez que par ouï dire — quel bonheur pour vous! — ces vilains et microscopiques petits êtres.

La chique, quoi qu'en disent les savants, ne s'attaque pas seulement aux pieds, mais aux jambes, voire même là où le dos change de nom... J'ai vu des enfants qui en avaient aux mains. La chique, au moment où elle s'introduit dans les tissus, ne provoque qu'une sensation de démangeaison et ne détermine qu'une légère tuméfaction; mais, peu à peu, la démangeaison devient pénible ou même se transforme en douleur insupportable. La tuméfaction atteint le volume d'un pois ou d'une fève.

Les noirs sont très adroits à les enlever tout d'une pièce avec leur contenu. Malheur à vous si la poche se rompt. Elle peut amener la destruction

Digitized by Google

d'une partie et parfois même de la totalité de l'orteil — ou bien provoquer des ulcérations très douloureuses.

Il serait donc plus vrai de dire que j'ai fait faire la chasse aux chiques. Tout mon personnel a été examiné. La plupart n'en avaient pas. Chez un malheureux nous en avons enlevé une vingtaine. C'est uniquement par paresse qu'ils se laissent envahir à ce point.

Lundi 20. — Etant seul à la Mission, il m'est impossible de m'absenter. J'avais appris hier qu'un de nos chrétiens était atteint de la maladie du sommeil et que son état s'était soudainement aggravé. Pour me rendre chez lui, il m'aurait fallu faire huit lieues aller et retour. Ne pouvant laisser la station sans prêtre, je dus y renoncer et me contenter de le recommander à Dieu. Quelle ne fut pas ma surprise en le voyant arriver vers 1 h. 1/2. Il venait me trouver lui-même. Je pus ainsi le confesser et l'administrer. Aidé de ses amis, il s'en retourna ensuite chez lui.

Je bénis Dieu de me l'avoir envoyé. Vienne l'heure suprême, et elle ne tardera guère, mon jeune chrétien est prêt à comparaître devant Lui.

Mardi 21. — Le thermomètre est monté aujourd'hui jusqu'à 36°. C'est vous dire qu'il faisait passablement chaud. La saison appelée Bangala par les indigènes, c'est-à-dire celle des fortes chaleurs, approche. Il arrive que le sol est tellement brûlant qu'il nous est impossible à nous-mêmes, malgré nos chaussures, de rester en place.

Jeudi 23. — A la date du 16, je vous écrivais que deux femmes atteintes de la maladie du sommeil s'étaient échappées du lazaret. On me les renvoie de Léopoldville Ce voyage pédestre ne leur a évidemment pas fait de bien. Aussi l'une d'elles est atteinte de folie, et l'autre est dans un état de surexcitation qui en approche.

Nous avons dû les séquestrer, sinon elles auraient causé des malheurs.

Vendredi 24. — Je viens d'enterrer une femme emportée par le mal mystérieux.

Les deux autres malades ramenées hier se calment.

Parce, Domine, parce populo tuo! Priez avec nous pour ce pauvre peuple!

Samedi 25. — On m'apporte un fétiche trouvé à la porte de la demeure d'un de nos chrétiens. « Et quel est le nom de ce fétiche? demandai-je. — C'est Mayukulu», me dit-on. Quand le diable veut entrer dans un chimbek protégé par Mayukulu, celui-ci avertit le propriétaire et le démon est mis en fuite.

Vous me demanderez peut-être ce que c'est que ce fétiche. C'est un crasseux petit morceau d'étoffe en forme de poche dans lequel on a cousu un peu de terre rouge.

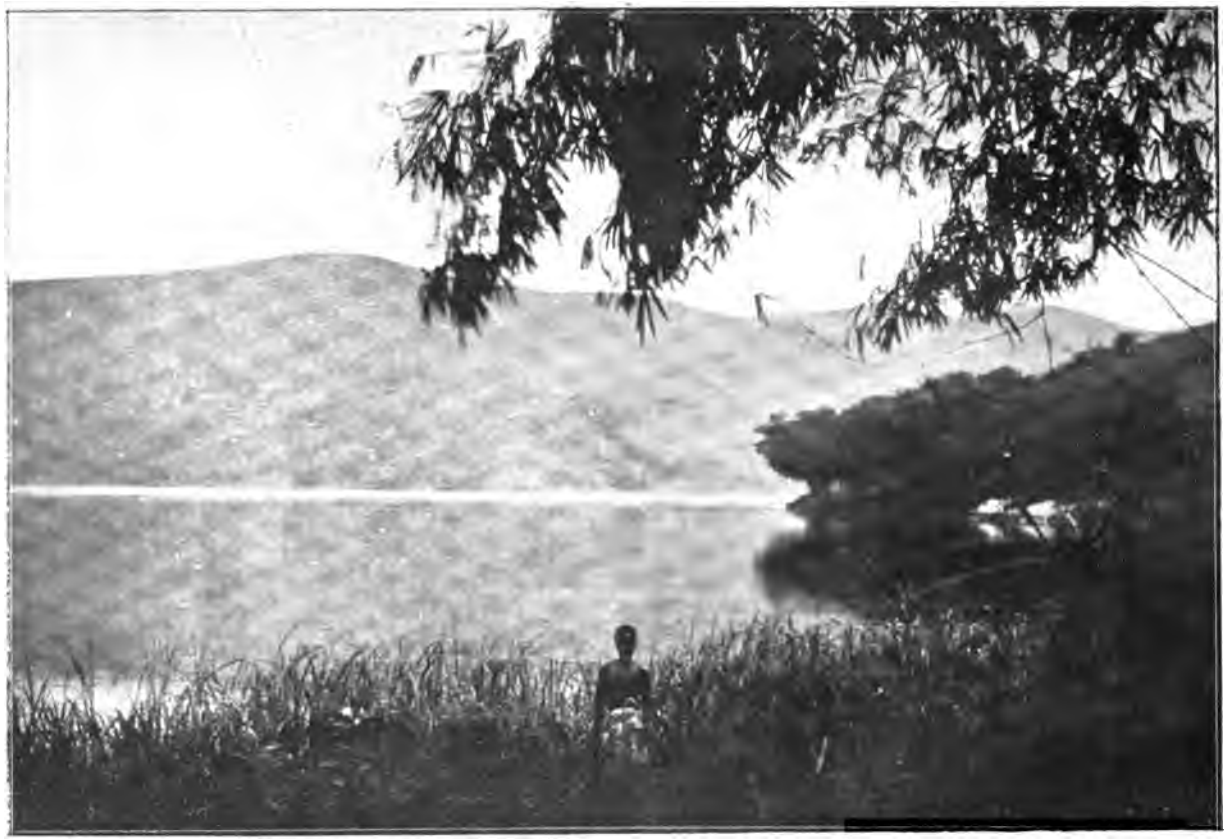
En son honneur, pour le rendre propice, on a immolé une poule dont le sang a été répandu sur le fétiche Mayukulu.

Voici les noms de quelques autres fétiches plus ou moins célèbres parmi les indigènes et auxquels ceux-ci attachent un pouvoir surhumain. Ils les invoquent soit pour trouver un voleur, soit pour avoir de nombreux enfants ou une chasse heureuse, soit pour tout autre motif, par exemple parce que l'abondance règne dans leurs greniers (!).

Voici leurs noms : Mankosi, Mansaka, Nkwani, Ngwaba, Luangu, Mbudi, Moumbi, Nsona, Nka-Kibongo, Mbwala-Mbwala, Nkemna, Miniama, etc.

Vous voyez que ces bons noirs ont toute espèce de divinités auxquelles ils croient.

Digitized by Google



Phot A. Declercq. — Comm. par *Le Congo*.

LE CONGO EN AVAL DE MATADI

Digitized by Google

Dimanche 26. — Un immense crocodile est signalé dans les eaux de la Lundsi. J'envoie trois des plus adroits chasseurs à la recherche du monstre, avec promesse d'une récompense à celui qui le tuera.

Lundi 27. — Il a plu ce matin pendant plus d'une heure. C'est la première pluie dont nous sommes gratifiés.

Les indigènes l'appellent « Mafusu ma nzenze ».

Il y a, si je ne me trompe, tout juste trois mois que nous n'avons plus eu de pluie.

Mardi 28. — Il y a quelques mois, mon collègue le Père Brielman rencontra en cours de route, à Kiswan, une fillette âgée de 3 ou 4 ans, n'ayant plus ni père ni mère, abandonnée par tous les habitants du village. Et pourtant le fameux rapport de la fameuse Commission d'enquête déclare que « le jeune noir n'est jamais abandonné des siens ».

La petite ressemblait à un vrai squelette.

Après l'avoir soignée de son mieux, le Père nous l'envoya.

Depuis quinze jours, cette petite gamine a déjà tenté plusieurs fois de s'échapper.

Aujourd'hui même on l'a trouvée dans le bois, seule à près d'une heure d'ici. On vient de me l'apporter.

Une excursion à Nlemfu, Kimpako, Ndembo

par le Père Sadin, S. J.

J'achevais le tirage de notre revue congolaise, *Ntetembo eto*, numéro de mai, quand le Père Van Neste entre à l'imprimerie et me dit d'un ton joyeux : « Le Père Supérieur nous envoie tous en grande excursion. — Et où allons-nous? — Le Père Supérieur nous laisse libres. Voulez-vous aller voir Nlemfu, Kimpako, Ndembo? — Volontiers. — Quand partons-nous? — Après-demain. »

Deux jours après, frais et dispos dans nos accoutrements de voyage, nous quittâmes Ki Santu, accompagnés de quinze de nos porteurs.

C'était le 5 mai, à la fin de la saison des pluies. Il avait bruiné toute la matinée. A 7 h. 1/2, au moment du départ, le brouillard couvrait encore le plateau. A peine le soleil se montrait-il derrière la brume.

Nous nous acheminions allègrement vers Kinanga. Quatre heures de marche devaient nous amener à notre première étape. Mais l'imprévu allongea bientôt la route.

« Si nous passions par Maiedi, dit tout à coup le Père Struyf? Nous y verrions la chapelle en construction. »

Cela changeait tous nos plans, mais malgré un détour d'une heure, nous acceptâmes. Le chemin d'ailleurs était excellent; une route carrossable à l'usage de nos chariots à bœufs.

Ici, c'est la brousse impénétrable, dont les hautes herbes vous cachent l'horizon; là, ce sont les herbages d'une ancienne forêt qui, détruite l'an passé, a été convertie en champ de manioc. Les arbres à demi brûlés jonchent encore le terrain; les indigènes ont disposé des « bumba », amas de terre irréguliers, où ils ont enfoncé quelques tiges de manioc... et c'est

Digitized by Google

tout; ils n'ont qu'à laisser faire le temps et le bon Dieu, et dans deux ans le manioc sera mûr. Plus loin, c'est la brousse encore qui s'étend à nos pieds; puis bientôt c'est un superbe panorama de collines qui s'étagent, qui se pressent. L'on voit fuir la ligne des lointains boisés ou couverts de hautes herbes.. Çà et là une trouée dans cet enchevêtrement de gris et de vert sombre, c'est la terre qui apparait, la terre cultivée, un champ indigène caché, comme toujours, au fond d'un bois ou en pleine brousse; on passerait à côté, à 10 mètres, sans le soupçonner le moins du monde.

Puis on traverse une de ces forêts vierges, si souvent décrites, mais dont les descriptions ne donneront jamais l'exacte représentation.

On dit bien : c'est grandiose, c'est imposant! Mais impossible de rendre cette impression de grandeur sauvage qu'on éprouve à la vue d'une forêt tropicale. Essayons cependant de vous en donner une idée.

Figurez-vous le bois de Meerdael ou la forêt de Soigne. Enlevez soigneusement les grandes allées, les chemins tracés droits ou habilement torturés; laissez les grands arbres en place, assez espacés, pas trop nombreux; multipliez d'une façon considérable la hauteur et la largeur de la plupart, et pour quelques-uns, renoncez à en imaginer les dimensions, les chiffres ne vous diraient rien. Puis, remplissez tous les vides — mais tous, entendez-vous, tous, et entortillez bien le tout — d'herbes hautes de 2 mètres, de roseaux plus hauts encore, d'arbustes de tout genre en nombre infini; ce n'est pas tout.

Voyez cette liane, sorte de serpent végétal qui s'élance à 15 ou 20 mètres du sol. Et du haut de cet arbre où elle s'est accrochée, elle allonge ses filets, emprisonnant les branches d'alentour et les arbustes enchevêtrés comme dans un réseau.

Si vous essayez de passer à travers ce fouillis, vous vous déchirerez les vêtements et la peau et vous n'avancerez pas, car cet amas de branches flexibles fait ressort et vous rejette en arrière avec une force proportionnelle à votre effort.

Ces détails me dispenseront de longues explications au cours du récit de nos aventures de voyage.

A 11 heures, nous arrivons à Maiedi; je n'en suis pas fâché.

Nous nous arrêtons un moment au plateau pour voir les constructions... peu avancées, du reste. On en est aux fondations, pour lesquelles on a utilisé les pierres ferrugineuses très abondantes dans le pays. Cependant, on peut déjà se représenter ce que sera la nouvelle chapelle.

De là, nous dévalons la pente qui conduit à la ferme-chapelle. Chacun eut vite étalé son pliant, car la fatigue comme la faim nous envahissait.

Le cuisinier a déjà préparé son petit feu; entre nous trois, il dresse une petite table de voyage, une serviette la couvre entièrement. Ses aides, — deux négrillons de la bande, — sont occupés à fouiller dans les « mautites » — longs paniers faits de deux branches de palmiers — pour en retirer pain, légumes et conserves. En une demi-heure, le dîner est prêt : succulent après une promenade comme celle du matin! A côté de nous on jacasse comme des pies. Ce sont les enfants de la ferme-chapelle qui viennent saluer leurs hôtes et les assaillir de questions. Quel tintamarre!

A 3 h. 1/2, nous reprenons la route de Kinanga.

Kinanga est une belle ferme chapelle. Relativement grande, bien nettoyée; au centre, la maison du Père : deux chambres latérales et une véranda au milieu. Véranda n'est, sans doute, pas le mot propre; mais je ne sais quel nom correspond à cette chambre, ouverte entièrement d'un côté. Tout autour de la place, les maisons des chrétiens : les mariés d'un côté de l'église, les non-mariés de l'autre. Une vingtaine de maisons en tout.

Digitized by Google

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

LA DJILI, PRÈS DE LA MISSION DE SANDA

Digitized by Google

Le Père Supérieur nous avait bien recommandé de saluer de sa part Nioka. Nioka signifie serpent-ver, mais le Nioka dont il s'agit est un petit gamin de 5 ou 6 ans, très intelligent, paraît-il, connaissant parfaitement tout son catéchisme. Le Père Supérieur, étant de passage à Kinanga, Nioka était venu lui dire : « J'ai la maladie du sommeil, je mourrai bientôt; est-ce que je ne pourrais pas recevoir le baptême? » Le Père Supérieur l'avait interrogé, et le jugeant très suffisamment instruit, l'avait baptisé. Il avait été très touché de la démarche de Nioka, ce bambin venant lui dire : « J'ai la terrible maladie dont on ne guérit pas; donnez-moi l'eau salutaire qui me fera naître à une vie sans fin. »

Nous étions désireux de faire la connaissance de Nioka. Nous avisons un petit gamin à l'air assez éveillé et qui est là familièrement assis au pied de notre table qu'on dresse pour le souper.

« Appelez Nioka. — Nioka, c'est moi! » On ne pouvait mieux tomber. Aussitôt on l'interroge sur le catéchisme; de fait, il sait parfaitement son texte et, chose remarquable, il donne même des explications très exactes.

Le bon Dieu avait évidemment travaillé lui-même cette petite âme.

Au cours de la conversation qui suivit, nous apprîmes que le capita de la ferme-chapelle avait fait brûler la maison habitée par Nioka, parce qu'un homme y était mort. C'est la coutume, on n'avait rien à dire, mais le capita eût dû faire construire un petit chimbek pour que le gamin n'en fût pas réduit à dormir à la belle étoile pendant la saison des pluies. Les dispositions sont vite prises. On venait de sonner la fin du travail. Le Père Van Neste appelle le capita et les gens de la Mavula : quatre d'entre eux iront dans le bois couper des piquets; quatre autres nettoient une place de 2 mètres carrés, entre deux maisons; d'autres doivent aller chercher des hautes herbes (nianga) pour faire le mur et le toit, d'autres enfin iront couper des branches de palmier, qui font ici l'office de lattes de plafonneur.

Mais cela ne va pas à nos gaillards : ils traînent la jambe à faire croire qu'ils ont fait une étape de quinze lieues. Mais on connaît le remède à cette maladie, et la promesse d'une récompense leur a vite rendu la souplesse. Puis, ce fut autre chose : « Il n'y a pas d'herbes, annonce-t-on. — Ah! à ça il n'y a rien à faire, dit le Père Van Neste, s'il n'y a plus de nianga, il faut en prendre ailleurs. Vous deux, dit-il en s'adressant à des petits, grimpez sur la maison du capita et prenez-y les nianga dont on a besoin. » Au lieu de deux, il y en eut six qui s'élancèrent sur le toit...

Une heure avait suffi pour bâtir à Nioka un beau petit chimbek en paille. Pendant ce temps, Nioka faisait sa popote : quelques champignons cuits à l'eau. Nous lui donnâmes un peu de pain et des poissons. C'était un vendredi, et, en bons chrétiens, nous observons l'abstinence.

La maison terminée, on fit sonner la prière. Un chant kikongo, les prières du soir, l'*Angelus*, le *laudate Dominum omnes gentes* en kikongo... tout comme à Ki Santu.

La soirée était délicieuse. Etendu dans mon pliant, je contemplais le ciel étincelant d'étoiles, recouvert d'une légère gaze bleuâtre. C'était d'un charme incomparable.

Pour passer la nuit, on s'installe de son mieux, et ce mieux est des plus relatifs. On a beau se retourner, tous les endroits sont aussi incommodes, mais rien ne résiste à la fatigue de notre marche de cinq heures et je m'endormis bientôt d'un profond sommeil, si bien qu'autour de notre case, toute la nuit, les porcs, les boucs et les chèvres purent se livrer impunément à un sabbat infernal. Ce n'est qu'à mon réveil que je pus jouir de leur concert.

Digitized by Google

Le lendemain, 6, nous sommes sur pied de bonne heure. En marche pour Nlemfu !

Nous suivons toujours la route des bœufs... Le spectacle varie sans cesse : à notre droite, se dressent des collines boisées proches de nous. Des villages les animaient jadis, mais la maladie du sommeil a tout dévasté, tout désolé. Seuls les nombreux palmiers indiquent encore les anciens emplacements. A gauche, la brousse s'étend bien loin, jusqu'à la Ngeba, à travers un immense marais,... et dans le lointain, des bois ferment l'horizon Nous pénétrons en pleine forêt vierge. Heureusement, la route nous dispense de nous frayer un passage. Et nous pouvons admirer à notre aise les arbres qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses et les lianes puissantes qui étreignent les arbustes à les souder ensemble. A-t-il fallu peiner pour tracer à travers la brousse et les bois cette route de 6 lieues! Couper, déblayer, brûler. Quel travail que de déblayer tout cela! Heureusement que le feu a facilité la besogne.

Au sortir du bois nous trouvons un cours d'eau de passage facile. Les chariots le traversent à gué; les piétons s'avancent sur le pont traditionnel, un arbre de moyenne grosseur qui relie les deux rives.

Nous voici maintenant en route vers Boma, non pas le Boma du fleuve, mais la première ferme-chapelle dépendant de Nlemfu. Puis on commence à monter; on arrive à Boma. Nous sommes sur le territoire du Père Butaye. Le pays reste le même, toujours très accidenté. Soudain, la route fait un coude pour suivre les hauteurs ; nous la quittons et à travers la brousse notre caravane s'échelonne le long d'un petit sentier indigène, qui tantôt monte, tantôt descend, pour remonter et redescendre de plus belle. Nous étions en route depuis 2 heures. Le soleil, bien matinal ce jour-là, dardait ses feux sur nous : on eût dit qu'il nous perçait la peau de flèches minuscules et brûlantes, une sensation indéfinissable.

Enfin, voici Nlemfu! Là-bas, derrière ces bois dominés par un faux cotonnier géant. Cet arbre mesurerait, dit on, 40 mètres de hauteur. Vraiment, il est colossal.

Mais N'emfu semble nous fuir ; ce sont de nouvelles montées, puis des descentes et des détours. Enfin, après une suprême et pénible ascension, nous y voilà : le chemin est taillé dans le bois, en une sorte de belle avenue qui mène à la nouvelle maison des Sœurs (1). La vue est ravissante.

(A continuer.)

(1) Cf. *Missions Belges*, juin 1905, pp. 238-239.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Lettre inédite du Père Jean de Haynin, S. J. missionnaire Belge, en Chine, au XVIII[e] siècle

Il est une histoire assez négligée de nos jours, et qui, malgré les difficultés qu'elle offre, serait cependant bien intéressante à écrire ; c'est celle des missionnaires Belges qui évangélisèrent la Chine au XVIII[e] siècle. Un seul d'entre eux, le plus grand de tous, il est vrai, Ferdinand Verbiest (1), né à Pitthem, près de Courtrai, le 9 octobre 1623, a échappé à l'oubli. Encore le doit-il un peu au hasard : Delambre, le célèbre historien de l'astronomie, a reconnu son mérite et lui consacre un chapitre élogieux de son *Histoire de l'Astronomie du Moyen-Age* (2). Mais il n'y a pas que Ferdinand Verbiest qui soit digne d'attention ! Et néanmoins qui de nous se rappelle les noms jadis si populaires en Belgique, de Philippe Couplet, de Malines (3), de Pierre van

(1) Verbiest entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Malines, le 2 septembre 1641 et fit ses études à Séville. Il fut envoyé en Chine en 1659 et mourut, à Péking, directeur de l'Observatoire et comblé d'honneurs de tous genres le 27 janvier 1688.

Pour plus de détails voir : *Notice biographique sur le P. Verbiest, Missionnaire de la Chine*, par l'abbé C. Carton... Bruges, Vande Casteele-Werbrouck, 1839 (Tirage à part des ANNALES DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉMULATION POUR L'HISTOIRE ET LES ANTIQUITÉS DE LA FLANDRE OCCIDENTALE, Bruges, 1839, t. I, pp. 83-159).

Biographie du R. P. Verbiest, Missionnaire en Chine, par l'abbé C. Carton, Bruxelles, 1844. (Extrait de l'*Album bibliographique des Belges célèbres, dédié à S. A. R. Mgr le duc de Brabant*, Bruxelles, Alph. Chabannes, éditeur, 1845, t. I, pp. 65-98.

(2) Paris, Courcier, 1819, pp. 213-223.

(3) Philippe Couplet naquit à Malines le 31 mai 1623, entra au noviciat de la Compagnie de Jésus le 11 octobre 1640 et partit pour la mission de Chine en 1656. Il revint en Europe, en 1680, revêtu de la charge de procureur de la mission et en défendit les intérêts pendant douze ans, avec une activité et un zèle extraordinaire. Il se rembarqua pour l'Asie en 1692 et mourut en mer, près de Goa, le 16 mai 1693.

Couplet a beaucoup écrit, comme il est aisé de s'en convaincre en parcourant la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, des PP. De Backer et Sommervogel. (Tom. II, Bruxelles, 1891, col. 1562-6), mais sa vie et ses travaux n'ont jamais donné lieu à une étude d'ensemble. Dans la notice qu'il lui consacre, le P. Waldack se contente d'établir quelques dates de sa vie et de publier quelques-unes de ses lettres. (*Le P. Philippe Couplet, Malinois, S. J., Missionnaire en Chine*, publié dans : ANNALECTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DE LA BELGIQUE, t. IX, Louvain et Bruxelles, 1872, pp. 5-31.)

Digitized by Google

MACAO AU XVIIe SIÈCLE. (D'après une gravure de l'époque, ouvrage cité.)

Digitized by Google

Hamme, de Gand (1), de Jean-Baptiste Maldonado, de Mons, d'Antoine Thomas, de Namur (2), de Jean de Haynin, d'Ath? J'en passe sous silence, et en grand nombre, car il me serait aisé d'allonger presque indéfiniment cette liste.

Et puisque j'ai nommé en tête de ces pages Jean de Haynin, il me faut le dire tout d'abord, je ne songe nullement à entreprendre ici sa biographie, même d'une manière très sommaire. Mais à un moment où tous les regards se portent d'instinct vers l'Extrême-Orient, j'ai cru que les lecteurs des *Missions Belges* liraient avec plaisir une vieille lettre de missionnaire, inédite et envoyée de la Chine par le père de Haynin, il y a plus de deux siècles.

L'auteur écrit de Macao. Bâtie à l'extrémité de l'île chinoise du même nom, cette ville est encore maintenant au pouvoir des Portugais qui la possèdent depuis 1580. Macao compte aujourd'hui 70,000 habitants, dont 3,000 Portugais, mais malgré cette population, Hong-Kong, sa voisine, lui a enlevé toute importance commerciale. C'est à une vingtaine de lieues au sud-ouest de Macao que se trouve l'île côtière de Sancian, où saint François Xavier mourut, en 1582 (3).

---

(1) La biographie de Pierre van Hamme a été donnée dans *Het leven van Pater Petrus-Thomas van Hamme, missionnaris in Mexico et in China* (1651-1727). Gent, drukkerij van C. Annoot-Braeckman, 1871. Elle a été publiée par la *Maetschappij der Vlaemsche Bibliophile* et éditée par C.-P. Serrure.

Un grand nombre de lettres de van Hamme ont été publiées dans les *Onuitgegeven brieven van eenige Paters der Societeit van Jesus Missionarissen in China, van de XVII^de en XVIII^de eeuw, met aanteekeningen*, door P. Visschers R. C. Priester. Arnhem, ter boekdrukkerij van Josué Witz, 1857.

(2) Le P. Antoine Thomas, né à Namur, le 25 janvier 1644, entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, le 24 septembre 1660. Le 10 avril 1680, il s'embarqua, à Lisbonne, pour la Chine, où il arriva en 1685. Il succéda au P. Verbiest, comme directeur de l'Observatoire astronomique de Pékin, fut vice-provincial et mourut à Pékin, le 29 juillet 1709.

Le P. Thomas a laissé de nombreux ouvrages, dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* des PP. De Backer et Sommervogel (Tom. VII, Bruxelles, 1896, col. 1976-80).

(3) La vue générale de Macao que nous donnons ici est la reproduction d'une gravure du temps tirée de l'ouvrage intitulé : *Het Gezandschap Der Neêrlandtsche Oost-Indische Compagnie, aan den grooten tartarischen Cham, Den tegenwoordigen Keizer van China : waar in De gedenkwaerdighste Geschiedenissen, die onder het reizen sedert den jare 1655, tot 1657, zijn voorgevallen, ... naukeurig en bondig beschreven worden. Benevens een naukeurigh Verhaal, van al 't geen de Jesuiten in China, tot voortplanting des Roomschen Godsdienst..... uit gestaan en geleden hebben. Verciert met ontrent de 150. Afbeeltsels na 't leven in Sina getekent : en beschreven door Joan Nieuhof : Toen eerste Hofmeester der Gezantschaps tegenwoordig Opperhooft in Ceylan.* T'Antwerpen, Bij Michiel Cnobbert, Boekverkooper, in S^te Peter, bij het Professie-huys der Societeyt Jesu. Anno 1666.

Digitized by Google

Mon attention fut attirée pour la première fois sur le P. de Haynin, par une lettre du 5 mars 1669 envoyée de Macao au P. Egide vander Beke, alors recteur au collège de Bruxelles. Le texte original latin de cette lettre est perdu, mais le P. Corneille Hazart nous en a conservé une traduction flamande, dans son *Histoire de l'Eglise* (1), puis, beaucoup plus tard, Gachard en a publié une version espagnole, dans ses *Bibliothèques de Madrid et de l'Escurial* (2).

Dans cette lettre, Jean de Haynin donne des informations du plus haut intérêt sur la grande situation qu'occupait, en 1669, à la Cour de Pékin, son illustre compatriote Ferdinand Verbiest. Une discussion retentissante de Verbiest avec les astronomes Chinois avait démontré à l'Empereur Cham-Hi leur profonde ignorance. Cassant aux gages ses astronomes, Cham-Hi avait élevé séance tenante Verbiest au mandarinat, en lui confiant la direction astronomique de l'Observatoire de Pékin et en le nommant en même temps président de la commission chargée du calcul du calendrier (3).

C'est l'espoir de trouver des renseignements complémentaires sur cette curieuse affaire qui m'avait conduit à rechercher, dans les Archives générales du Royaume, la correspondance du P. de Haynin. Peut-être pourrai-je faire connaître quelque jour le résultat de ce travail, mais pour le moment mon but est plus modeste. Je me propose simplement, en publiant une des lettres du P. de Haynin, de contribuer à le tirer de l'oubli immérité dans lequel il est tombé.

---

(1) *Kerckelijcke Historie van de Gheheele Werelt. .. Het IV Deel. Beschreven Door den Eerw. P. Cornelis Hazart Priester der Societeyt Jesu.* T'Antwerpen, Bij Michel Cnobbaert, bij het Professen-huys der Societeyt Jesu. Met gratie ende Privilegie, pp. 389 et 390.

(2) Bruxelles, F. Hayez, 1875. Appendice L, pp 531-532.

(3) Verbiest a donné lui-même le récit de cette discussion dans son *Astronomia Europæa sub imperatore tartaro Sinico Cam Hy appellato ex umbra in lucem revocata a R. P. Ferdinando Verbiest Flandro-Belga e Societate Jesu Academiae Astronomicae in Regia Pe Kinensi praefecto. Cum Privilegio Caesareo, et facultate Superiorum.* Dilingae, Typis et Sumptibus Joannis Caspari Bencard, Bibliopolæ Academici. Per Joannem Federlé. Anno M DC.LXXXVII.

Cet ouvrage a été imprimé par les soins du P. Philippe Couplet pendant son retour en Europe.

Les narrations de de Haynin et de Verbiest sont pleinement confirmées par d'autres documents contemporains et notamment par une relation très détaillée écrite en français, à Canton, en 1669, dont une copie manuscrite existe aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. (Archives des jésuites de la Province Flandro-Belge. Ms. relié in-folio coté au dos : « Lettres annuelles des provinciaux des jésuites d'Asie au P. Général, 1618-1669 ». Pièce comprenant les ff^{os} 173-193 et intitulée : *Recueil des choses remarquables qui se sont passées, à la cour de Pékin, touchant nos PP. et touchant la mathématique, cette année 1669.*)

Digitized by Google

Jean de Haynin, ou de Hénin, naquit à Ath, le 14 juillet 1633, d'une famille noble et ancienne. Entré au noviciat de la Compagnie de Jésus le 9 juin 1653, il partit pour les missions de Chine, où il passa la plus grande partie de sa vie à Macao. J'ignore la date de sa mort.

Le P. de Haynin n'a laissé aucun ouvrage imprimé, mais nous possédons de lui six lettres dont cinq sont inédites. Toutes ces lettres sont datées de Macao. En voici la liste :

1° La lettre au P. vander Beke, du 5 mars 1669, dont il a déjà été question ci-dessus.

2° La copie d'une lettre du 20 octobre 1669, sans nom de destinataire; aux Archives de l'Etat à Gand (1).

3° La copie d'une lettre de Jean de Haynin, au chevalier de Hénin *(sic)* son père (2), datée du 30 novembre 1669.

4° Une lettre autographe du 20 janvier 1675, au Provincial de la Flandre-Belgique.

5° Une deuxième lettre autographe du 24 février 1675 envoyée de Chine, en même temps que la précédente au P. Charles de Noyelles, assistant de Germanie à Rome.

6° Enfin la copie d'une lettre du 19 février 1681, sans nom de destinataire.

Ces quatre dernières pièces se trouvent aux Archives générales du Royaume à Bruxelles (3).

Des cinq lettres inédites, les deux lettres autographes de 1675 sont à la fois, et de beaucoup, les plus précieuses et les plus intéressantes (4). Mais écrites en latin, il convient que leur première édition se fasse dans la langue originale ; je ne puis donc les publier dans les *Missions Belges*. Les lettres du 30 novembre 1669 et du 19 février 1681 sont aussi en latin. Quant à la lettre de Jean de Haynin à son père, elle est en français; je la donne en conservant le style et l'orthographe du manuscrit.

---

(1) Archives des Jésuites, farde n° 6.

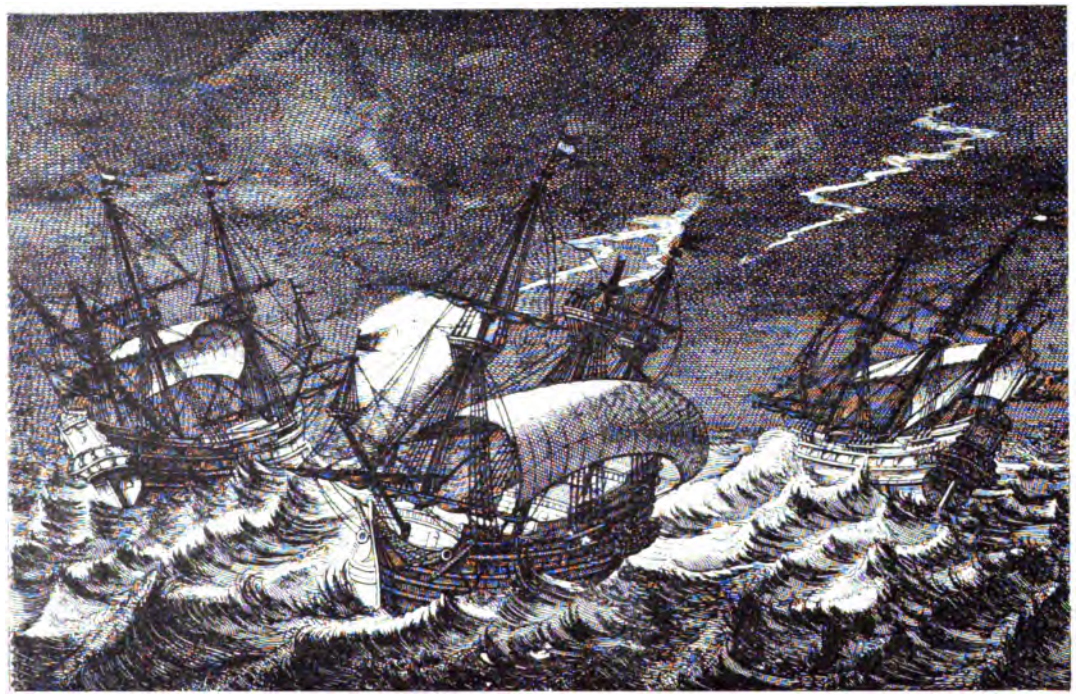
(2) Le manuscrit porte à quelques lignes de distances les orthographes de Haynin et de Hénin.

(3) Archives des jésuites de la Province Flandre-Belge. Ms. relié in folio, coté au dos : Lettres des missionnaires de l'Asie, 1619-1700, ff^{os} 113-119.

Ce précieux Ms. composé de 232 ff. contient 95 lettres de missionnaires, presque toutes autographes et remplies des renseignements les plus importants et les plus divers.

(4) J'y relève entre autres ce détail piquant à rappeler aujourd'hui que nous sommes habitués à recevoir parfois le jour même les nouvelles Extrême-Orient. Les lettres écrites par le P. Charles de Noyelles, le 12 mars 1670, ne parvinrent au P. de Haynin qu'au mois d'août 1674, sans que celui-ci paraisse le moins surpris d'un si long retard. Ailleurs il cite comme une chose incroyable qu'une lettre écrite par lui au mois de janvier ait pu être reçue à Rome au mois de juillet de la même année.

Digitized by Google



LES NAVIRES DE L'ÉPOQUE. (Ouvrage cité.)

Digitized by Google

« De Macao, le 30 novembre 1669.

» Nous sommes icy avec le père Maldonado (1) qui se porte très bien, et j'espère qu'en peut de temps on nous envoiera ensemble en missions. Nous nous estions séparés à Lisbonne par ce que je fus obligé de demeurer là un an plus que luij, à cause de la maladie furieuse qui me fit presque mourir. Enfin Dieu nous a donné la santé et nous a reijoint icij dans ce college de la compagnie. Nous sommes 43 personnes de toutes sortes de nations et nous nous aijmons les uns les autres comme si nous fussions tous de la mesme ville.

» Macao est une isle toute entourée d'eau de la mer, quoij qu'elle a une langue de terre ferme par ou luij vient tous les vivres nécessaires de la Chenne (2) qui sont presque les mesmes qu'en Europe, excepté le ris qui est la nourriture du comun peuple. Nous autres nous usons de pain, quoij que l'on donne aussi toujours du ris. La viande ne manque pas, non plus que les fruits. Mais le vin se fait avec du ris distillé. Après qu'il est vieux et meslez avec le sucre il est bon comme le vin d'Espagne. L'on n'a pas icij des cerises, ni des prunes; en leur place on ij a des citrons gros comme des testes d'enfans, et des oranges sans nombre. Les herbes des jardins sont les mesmes à peu près (3). Cette ville a esté autrefois si riche, qu'on n'ij estimoit pas l'or nij l'argent, mais depuis qu'on ne peut trafiquer plus avec le Japon (4) et que le Tartare a envahi la Chenne, avec les grandes despenses qu'on a deu faire continuellement avec les gouverneurs de la Chenne pour maintenir ceste ville, elle s'est si fort appauvrie qu'elle n'en peut presque plus. On espère pourtant recevoir de bonnes nouvelles de l'Empereur à cause de l'ambassade qu'on luij a envoyée de la part du Portugal, avec des grands présents qu'a procurez Macao.

» Vingt de nos pères qui estoient parmij la Chenne sont prisonniers à Cantam (5), à 24 lieu d'icij. Ils espèrent d'estre bientost declarez innocents et de retourner à leur fonctions apostoliques, ou bien mourir martijrs, parce que le chef de leur accusation est de prêscher une fausse doctrine qui conduit à une rebellion.

---

(1) Jean-Baptiste Maldonado naquit à Mons le 15 octobre 1634 et entra au noviciat le 29 septembre 1653. Il partit pour les missions d'Asie, séjourna quelques années à Macao et mourut au Cambodge, le 5 août 1699.

(2) Lisez : la *Chine*.

(3) Sous entendez : qu'en Europe.

(4) Il s'agit des fameux édits qui fermèrent le Japon au commerce européen jusqu'au milieu du XIXe siècle. Ils ont été rappelés trop souvent à l'occasion de la guerre Russo-Japonaise pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ici.

(5) Lisez : *Canton*.

Digitized by Google

» Le plus grand de nos ennemis s'est perdu soij mesme (1), qui est une marque du chastiment que Dieu luij a donné. Les grands mandarins nous favorisent et entreprennent eux mesmes faire notre procès à la Courre (2). Les mois de juillet et août il y a eu des villes abijmés, des rivières de sang, des horribles tremblemens de terre, un dragon qui aparut grand comme le clocher de Saint-Julien à Ath, j'entend parler de sa longueur, qu'on a trouvé jetté sur le bord d'une rivière. Les Chinois ont coustume de changer de gouvernement lorsque choses semblables arrivent. »

Il me reste à dire, pour terminer, que cette copie de la lettre du P. de Haynin est envoyée de Lille, le 6 mai 1671, au P. Laurent van Schoone (3), provincial de la Flandre-Belgique, pour lors de passage au Collège de la Compagnie de Jésus à Ypres.

H. Bosmans, S. J.

NOTES ET INFORMATIONS

Congo. — Nécrologie

—

Le 12 septembre, le Père Goossens était revenu de sa retraite de Ki Santu, fatigué et se plaignant de malaise. Depuis il eut souvent des indispositions dont le caractère de gravité ne lui échappa point. « J'ai remarqué, disait-il, que mes petites attaques se renouvellent à intervalles réguliers; je crois qu'une maladie couve. » Nous l'engageâmes souvent à se soigner et à se reposer une bonne fois. Mais ce fut peine inutile; il avait une entière confiance dans sa robuste constitution. Le 4 octobre, il se mit en route pour faire la visite de ses postes; au retour de ce voyage d'un mois, je fus effrayé de sa pâleur. Mes efforts pour l'amener à prendre un repos complet et à suivre un traitement furent encore inutiles. Exactement une semaine après il était terrassé par le mal qui devait l'emporter. Le lundi soir, le Père voulut faire

(1) Il s'agit de l'astronome chinois Yang Quang Sien, celui-là même avec lequel Verbiest eut la discussion dont nous avons parlé ci-dessus. Yang Quang Sien avait succédé à la tête de l'observatoire de Pékin, au P. Adam Schall, S. J., de Cologne. Il fut remplacé, comme nous l'avons dit, par le P. Verbiest, qui lui-même eut pour successeur le P. Antoine Thomas de Namur.

Nous disons « Observatoire de Péking », pour parler le langage moderne et nous faire comprendre du lecteur. Les Pères Jésuites du XVIIIe siècle se servent invariablement de l'expression : « Tribunal des Mathématiques ».

(2) La Cour de Péking.

(3) Laurent van Schoone naquit à Gand le 7 juillet 1613, fut admis dans la Compagnie le 31 octobre 1629 et mourut le 18 juillet 1677. Il occupa la charge de provincial de la Flandre-Belgique de 1671 à 1674.

Digitized by Google

les honneurs de la Mission aux Peres de Scheut, qui nous arrivaient ce jour-là pour repartir le lendemain matin, mardi, et il ne laissa deviner aucune fatigue. L'après-midi de ce mardi, tandis qu'il assignait leur travail aux jardiniers, il se sentit pris de frissons et se mit au lit. J'étais à distance, occupé à examiner les cultures; quand je revins, vers 5 heures, j'appris que le Père Goossens venait d'avoir une hématurie; le lendemain, comme nous le trouvions plus affaibli, nous envoyâmes le Frère Lombary par le steamer chercher le médecin de Dima, le poste central de la Compagnie du Kassaï. M. le docteur Dryepondt, le directeur de la Compagnie, voulut se rendre lui-même à notre appel et il nous arriva vers midi. Vers 1 heure se déclara un peu de délire, qui n'inquiéta pas beaucoup le docteur. Le soir, le malade ne reconnaissait plus personne. Je crus prudent de lui administrer les derniers sacrements et je le veillai jusque vers 1 heure Une heure plus tard, le Frère Festiens vint m'annoncer que le Père Goossens s'était éteint au milieu de son sommeil. M. le docteur Dryepondt, qui avait bien voulu rester, estimait qu'il n'avait guère dû souffrir.

Que la volonté de Dieu soit faite! Mais cette mort nous laisse un grand vide et de profonds regrets. *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia! Estote parati*! Si la mort a été soudaine, elle l'a trouvé préparé. Sa vie a été celle d'un véritable religieux, qui, s'étant une fois donné à Dieu, n'a rien repris de son offrande. Sa régularité parfaite était pour nous tous un exemple et un stimulant. Nul doute qu'il n'ait reçu sa récompense et qu'il ne prie pour nous et pour cette chère Mission à laquelle il avait voué sa vie, toute son ardeur, tous ses beaux talents.

Les funérailles ont eu lieu le jour même. Cinq messieurs de la C. K. et deux de la C C. G. y assistaient. Nous avons tâché de leur donner tout l'éclat que permettait la pauvreté de notre chapelle.

Je recommande le cher défunt à vos prières et à vos saints sacrifices et je vous demande de n'oublier pas non plus votre humble serviteur, afin qu'il ne puisse continuer l'œuvre à laquelle les Pères Van Henexthoven et Goossens ont sacrifié leur vie. A. LAUWERS, S. J.

Congo. — Du Père HANQUET, à la rédaction de la *Revue*. — *Mpese-Ste-Gertrude*, 15 octobre 1906 :

« Excusez-moi d'avoir un peu tardé à vous accuser réception des deux aumônes que vous a remises pour moi la généreuse bienfaitrice répondant au nom de Lucienne B... Je n'ai pas l'honneur de la connaitre. Puisque dans sa modestie elle ne veut pas être connue de ses obligés, il faudra bien que je vous charge de la remercier en mon nom. Veuillez donc être l'interprète de ma profonde gratitude et exprimer à notre généreuse donatrice toute la reconnaissance de ses petits frères noirs. Inutile de vous dire qu'on se souvient d'elle auprès du bon Dieu. Chaque jour, le souvenir de mes chers bienfaiteurs m'accompagne au saint autel et nos enfants ne manquent pas de prier pour eux tous les jours aux prières du matin et du soir.

» Je voudrais pouvoir intéresser les lecteurs de la *Revue* aux œuvres de mon diocèse. Mais où trouver le temps d'écrire? Le Père Vermeulen et moi nous sommes surchargés. Nos orphelins se disputent notre temps et nos peines. Ici nous avons près de deux cents garçons et filles, près de treize cents dans les postes. Et tout ce petit monde demande à être instruit et à être nourri. Passe encore pour l'instruction : en multipliant les courses et les catéchismes, en excitant le zèle de nos catéchistes noirs on en sort encore, mais la nourriture? où la trouver dans ce pays de sable et d'épaisses forêts? Quelle somme de travail ça ne réclame-t-il pas! et le plus grand

Digitized by Google

nombre de nos enfants n'a pas 7 ans. Dans un mois, si la bonne Providence ne vient à notre secours, nous devrons renvoyer dans leur ferme-chapelle une partie des catéchumènes actuellement à Mpese pour la préparation au baptême... Dans les fermes-chapelles, ce n'est aussi qu'au prix de grands sacrifices qu'on parvient à nouer les deux bouts.

» On ne trouve plus de vivres dans la région. La plupart des marchés sont détruits, le travail des cultures abandonné. Dès lors, la maladie du sommeil a beau jeu. Aussi fait-elle des ravages effrayants parmi ces populations épuisées par la faim et bien plus encore par des corvées excessives.

» Vous voyez donc que le district de Mpese mérite bien un peu de pitié. Que ne ferions-nous pas si nous étions un peu soutenus! Nos enfants sont pour la plupart très bien disposés. Les fuites, je l'avoue, sont encore assez nombreuses, mais elles seraient vite enrayées si l'abondance régnait un peu dans nos centres chrétiens.

» A l'occasion donc un petit mot, s'il vous plait, en notre faveur et dans les profondeurs des forêts et des montagnes de la Haute Nsele on bénira et on priera ferme pour nos généreux bienfaiteurs. »

Dons

Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :
Au Père d'Espierres : 150 francs ;
Au Père Alphonse Dela Croix, Morapai : 50 francs ;
Au Père Coppens, Noatolli : 100 francs ;
Au Père De Gryse, Kurdeg : 50 francs ;
Au Père d'Hoop, Tongo : 100 francs ;
Au Père Vandendriessche, Ranchi : 50 francs ;
Au Père Bodson, Ranchi : 50 francs ;
Au Père Lambot, Ceylan : 100 francs ;
Au Père De Vos, Congo : 50 francs.

Par l'intermédiaire du Père Devivier, Tournai :
Anonyme de Tournai, au Père Coppens, Noatolli : 50 francs ;
Un élève du collège Notre-Dame, Tournai : 10 francs pour messes *ad intentionem dantis* ;
Les élèves de 3e latine A, collège Saint-Servais, Liége, à leur dévoué professeur, le jour de sa fête, pour la Mission du Congo : fr. 42.25.
Au Père d'Hoop, Tongo, pour obtenir quelques messes pour mes parents défunts, M. Victor Soudron, Farciennes : 20 francs.

Par l'intermédiaire du Père Sagehomme, Namur, au Père Stache, Ceylan : 40 francs.

Collège Sainte-Barbe, Gand :
Etrennes d'un élève au Père Van Heede, Congo : 10 francs ;
Etrennes de la 3e latine au Père Van Heede : 20 francs ;
Mme De S... au Père Van Kasteren, Bengale : 10 francs ;
Timbres, plomb, bouchons, etc. : 18 francs au Père Van Austen (Bengale).

Au Père Ch. Schellebroot, trois anonymes de Wyngene : 50 francs.

Par l'intermédiaire du Père Van Bambeke, collège Saint-Michel, Bruxelles :
Au Père Bodson, Ranchi : 5 francs ;
Au Père Nuyens : 5 francs.

Des élèves de la petite division du collège Saint-Michel, boulevard Militaire, Bruxelles : 17 francs ; 15 kilos papier d'étain ; beaux lots de timbres et autres objets.

Par l'intermédiaire du Père Ch. De Visser : étrennes de l'externat du collège d'Alost :
Au Père Stoffels : 100 francs ;
Au Père De Hert : 25 francs ;
Au Père Lauwers : 25 francs ;
Au Père Christophe : 20 francs.

De la part des élèves internes de la seconde division du collège d'Alost :
Au Père Alphonse De la Croix : 70 francs ;
Au Père Brielman : 40 francs.

Au Père Butaye, Congo :
Mlle J. B..., Poperinghe : étrennes, 100 francs ; étrennes, 20 francs ;
70 mètres d'étoffes pour les pauvres nègres ;
Papier d'étain : 15 francs.

Etrennes au Père Wallyn (Ceylan) : 10 francs.

Par l'intermédiaire du Père Van Hecke, Alost, au Père De Hert (Ceylan) : 17 francs.

M. Hanssens, au Père Christophe : 10 francs.

Beaux envois de timbres et papier d'étain, objets utiles.

Les Religieuses Auxiliatrices, 9, rue Josaphat, Bruxelles.

Le Pensionnat de Berlaymont, Bruxelles.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Les enfants du Calvaire

Les lecteurs des *Missions Belges* connaissent le modeste orphelinat Saint-Alphonse, situé à quelques mètres en contrebas du séminaire de Kurseong. Inutile, par conséquent, d'en donner la description. Cette année, une heureuse transformation de l'enclos donna lieu à une touchante anecdote qui mérite d'être racontée. Autrefois, les joyeux pensionnaires n'avaient pour prendre leurs ébats qu'un monticule rocailleux, qui eût semblé peu attrayant même à nos plus endurants excursionnistes. De récents travaux, exécutés aux environs, changèrent le monticule en véritable carrière : celle-ci aussitôt épuisée, nos bambins se virent dotés d'une cour large, spacieuse et bien nivelée. Tout autour s'étage un petit jardin, dont les grands arbres étendent leur ombrage protecteur contre les ardeurs du soleil parfois trop complaisant. Au fond de la cour s'élève un tertre, sorte de rond-point fleuri, qui détermine la limite est du modeste territoire. Les orphelins, possesseurs d'une grande croix qui leur est chère, eurent la touchante idée de la planter au sommet du parterre. Tout heureux, ils firent part de leur heureuse inspiration au Père Floor, qui l'approuva sans difficulté, faut-il le dire? Et voilà les écoliers métamorphosés en terrassiers et jardiniers. Le travail mené avec entrain se trouva bientôt achevé : la croix, mise à neuf par une main habile, domine maintenant le jardin et la cour. Ce qui suit est bien de

Cl. du P. Dillinger.

ENFANTS CHRÉTIENS

Digitized by Google

nature à encourager les dévoués bienfaiteurs de l'éducation de ces malheureux abandonnés. Spontanément, ceux-ci s'en vinrent demander au Père de procéder à la bénédiction du nouveau Calvaire et d'en faire une grande solennité. La cérémonie eut lieu dimanche 25 novembre, dans l'après-midi. Vers 2 h. 1/2, les aînés de l'école, constitués en « fanfare », recevaient les invités par les joyeux accords, bien rythmés, d'un air populaire de la patrie. Après le concert, on se réunit à la chapelle pour y adorer le saint sacrement durant quelques instants; puis la procession se forma et l'on se mit en marche. En tête, le crucifix, escorté par quelques enfants de chœur revêtus de la soutane bleue et du rochet. La fanfare et la chorale suivent immédiatement; ensuite vient le groupe nombreux des petites orphelines, galamment invitées par nos « gentlemen », conduites par leurs maîtresses, les Filles de la Croix; puis, rangés en bon ordre, s'avancent fièrement les petits organisateurs de la cérémonie, les enfants de l'école Saint-Alphonse, précédant les Pères du séminaire; le Révérend Père Recteur, revêtu de la chape et entouré de ses assistants en surplis, ferment la marche.

Cl. du P. Dillinger.

LA FANFARE DES CHRÉTIENS A KURSEONG

Banderoles et bannières sont portées par les plus âgés et, tandis que chantées en langue indigène, les louanges au Christ se répercutent dans la montagne, la longue théorie défile majestueusement tout autour de l'enclos, pour s'arrêter enfin dans la cour, devant le Calvaire.

Digitized by Google

Le Père Verschraegen adresse à l'assemblée une allocution émue, et c'est consolant infiniment de constater avec quelle attention pieuse ces chrétiens d'hier reçoivent la parole du prêtre.

Le Révérend Père Bernard procède ensuite à la bénédiction

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

SOUS LES BANANIERS A RANCHI

solennelle de la Croix. L'*Adjutorium nostrum in nomine Domini* prélude aux prières liturgiques; la dernière aspersion n'est pas faite, que toute l'assistance, profondément recueillie, se prosterne pour adorer le divin Rédempteur, dont l'image vient d'être vouée au culte. Un acte de consécration, répété par toute l'assemblée, résume les sentiments de chacun. Avant de se relever, les enfants entonnent encore un beau cantique hindi à Jésus crucifié; puis la procession reprend sa marche vers la chapelle.

Le salut à trois prêtres, exécuté en plain-chant par les sopranis indigènes, termine la cérémonie.

Un modeste régal attendait les enfants à l'école; mais avant d'y prendre part, ils vont saluer de nouveau « leur » croix, devant laquelle chaque jour désormais ils iront prier pour vous, chers bienfaiteurs de la Mission, qui en avez fait les enfants du Calvaire. C'est là, en effet, que le Christ les a engendrés à la grâce, c'est là qu'Il versera dans leurs jeunes cœurs les grâces qui en feront des chrétiens fervents et forts.

FERNAND PÉRIER, S. J.

Digitized by Google

Cl. du P. Dillinger.

LES GARÇONS DE L'ÉCOLE SAINT-ALPHONSE, A KURSEONG

Digitized by Google

Les Ouraons

par le Père E. De Gryse, S. J.

L'Ouraon, n'ayant pas de montre, se règle pour tout d'après le soleil.

N'ayant pas de calendrier, il suit les saisons de l'année. L'Inde ayant deux saisons, une saison de sécheresse et une saison de pluie, l'Ouraon a également ses deux saisons, une saison de travail et une saison de repos. Quand l'Ouraon veut se rappeler quelque événement, par exemple, la naissance d'un enfant, un procès ou l'autre, il vous dira que c'était au temps où on coupait le riz, à l'époque de la grande chasse, au temps des mariages.

Demandez l'âge de son enfant à une Ouraonne, elle vous dira qu'il est né il y a deux, trois, quatre marchés, voulant dire deux, trois, quatre semaines. L'Ouraon sait travailler et travailler « ferme », mais sans se surmener. En général, il travaillera bien à la saison des pluies, quand il s'agit de préparer les champs pour les semailles. A la saison sèche il mène une vie facile, il se repose, s'amuse, va à la chasse, fait des visites. Il n'y a qu'une chose pour laquelle l'Ouraon trouve toutes les saisons favorables, c'est pour boire la bière de riz. Toutefois à la saison des pluies, n'ayant plus abondance dans le grenier, il est obligé de se modérer. Au temps des fortes chaleurs, en avril et mai, les Ouraons portent le fumier aux champs. On le porte dans des paniers et on le jette en petits tas sur les hautes terres, où il restera jusqu'à ce qu'on puisse labourer le champ après les premières pluies. Quelques courses sont faites le matin; entre 10 et 3 heures ils ne bougent pas, mais après 3 heures ils fournissent encore quelque travail. A cette saison-ci aussi, l'Ouraon répare sa maison et apprête son bois de chauffage pour les pluies. Parfois il se fera une nouvelle maison ou une nouvelle étable. Faire une nouvelle maison ne prend pas beaucoup de temps à l'Ouraon. Il emploie le système de madad (secours). Il demande l'aide des autres hommes du hameau, et quand la maison est achevée, il régale. La régalade consiste à donner quelques pots de bière et un porc. C'est tout ce qu'il paie. Souvent le système de régalades est le meilleur moyen d'obtenir du travail des Ouraons. Payez-les à la journée, ils ne viendront pas; mais promettez-leur une régalade, ils viendront de bon cœur, travailleront avec entrain, et vous sauverez encore les deux tiers de ce que vous auriez

Cl. Dillinger.
LAMA DU SIKKIM

Digitized by Google

payé autrement. Il en est de même pour tous les travaux, et bien des fois je suis obligé de me dire : *Si Romae vixeris, Romano vivito more.* S'il vient une averse à la saison chaude, immédiatement le lendemain matin tous les jeunes gens sont aux champs avec une paire de buffles ou une paire de bœufs pour labourer le champ, ou plutôt pour l'effleurer, car dans ce pays-ci les sillons ne sont pas profonds. La charrue est encore bien primitive. La herse est inconnue. Le système de labourage au Chota-Nagpore est bien différent de celui de Belgique. Quatre, cinq et parfois un plus grand nombre d'attelages sont réunis au coin d'un champ. Le premier se met en mouvement, les autres suivent. On fait tout le tour du champ et on continue à tourner ainsi jusqu'à ce qu'on ait remué toute la terre. Après chaque averse ils recommencent la même opération. Les grosses mottes de terre sont aplaties à coups de bâton. Au mois de juin les semailles commencent. On sème successivement le « goundli » (*Panicum miliare*), le riz, le coton, l'ourid, le til (*Sesamum Indicum*), le marua (*Eleusine Indica*. Var. Coracana).

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.
EN PROMENADE

Les vieux se réservent l'honneur de semer. Au Chota-Nagpore il faut distinguer trois espèces de terres : 1° les *tanrs* ou hautes terres qui ne sont pas entourées de talus; 2° les *chauras* ou hautes rizières; 3° les *doïns* ou basses rizières. On commence par semer les tanrs et les chauras. Pour les basses rizières il y en a qui y sèment simplement le riz; d'autres sèment d'abord le riz sur un tanr bien préparé, et ensuite le transplantent dans les basses rizières. L'Ouraon n'oublie pas son jardin. Chaque famille a son petit « bari » près de sa maison. Les fleurs ne sont pas cultivées dans les jardins, quoique les jeunes filles soient très friandes d'en piquer dans leur

Digitized by Google

chignon; et quand elles viennent à la messe le dimanche, elles m'en volent toujours quelques-unes. Ils cultivent en général dans leur jardin des kanras (le potiron), le jingi, le luffa (les *Dioscorea*), la sakin (*Alocasia antiquorum*), le kanda (*Ipomœa batatas*) le brinjal (*Solanum melongena*), le palak sag (épinard), le koinar (arbre de la famille des Bauhinias), les haricots du pays et un peu de maïs. Au commencement des pluies abondent les champignons et les puttu.

Les jeunes filles, tous les matins, vont à la recherche des champignons, et pour 15 centimes elles vous en procurent tout un panier. Il y en a une quinzaine de variétés ici dans le district, et les plus petites filles les distinguent tout de suite et vous diront quelles sont les bonnes et les mauvaises espèces. Les champignons forment une bonne partie de la nourriture de l'Ouraon, dans ces parages, aux mois de juillet et d'août.

A la fin de juillet ou au commencement d'août, les semis de riz sont assez grands, et l'on procède à la transplantation du riz. C'est alors que tous les bras sont requis. Le fermier qui veut transplanter son riz, prépare quelques pots de bière quatre ou cinq jours à l'avance; ensuite il tâche d'avoir un bon nombre de charrues, d'ouvriers et d'ouvrières. La veille de la transplantation, les filles arrachent les semis, les garçons labourent les rizières, d'autres emportent les bottes de semis vers les rizières. Le jour de la transplantation, une longue ligne de filles et de femmes, souvent dans l'eau jusqu'au genou, se mettent à piquer le riz. Une rizière y passe après l'autre. On bat le tambour, les filles travaillent tout en chantant. Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, elles continuent toujours, car le soir tout doit être fini. Quand la dernière rizière y a passé, elles s'amusent à se jeter de la boue.

Cl. Dillinger.

FEMME DU SIKKIM

La transplantation terminée, les filles vont chez le fermier et reçoivent chacune 1 kilog. ou 1 1/2 kilog. de riz. Les garçons qui ont labouré sont régalés de quelques pots de bière. Le lendemain ils vont aider un autre fermier, et ainsi pendant des jours les filles ont leur nourriture et les garçons se régalent. Quant les transplantations sont terminées, le gros de la besogne est fini. Les hommes réparent une digue ou l'autre qui a cédé, les femmes se mettent à sarcler les taurs de riz, de coton.

Trois ou quatre semaines plus tard vient le temps de couper le goundli, puis le riz des hautes terres. Ceci est surtout la besogne des femmes; les garçons emportent la récolte vers le kaliyan (place où on bat le riz, ou plutôt où les bœufs le piétinent). Un endroit est préparé près du village. Le terrain est nivelé et frotté avec de la bouse de vache. Quand il est bien sec, on y étend les gerbes de riz. Les bœufs sont attachés quatre à quatre et font le tour du kaliyan jusqu'à ce qu'ils aient bien

Digitized by Google

piétiné le tout. La paille est ensuite retirée et le riz est emporté à la maison dans des paniers.

Quand le riz commence à mûrir dans les champs, chaque famille envoie un ou deux garçons pour le surveiller pendant la nuit, de peur que les voleurs ne s'avisent de le couper, ou que les bêtes de la forêt ne viennent le manger. A la lisière de la forêt, les jeunes gens passent la nuit sur une haute estrade pour se protéger contre les fauves.

Cl. Dillinger.
CHRÉTIENNE

Travailler continuellement sans avoir de repos n'irait pas à l'Ouraon. Mais il y a bien pourvu. Quand il coupe son premier riz des hautes terres, il célèbre les prémices, il fait fête, il mange le naiya (nouveau). Cela consiste chez l'Ouraon à ne pas travailler et à boire un bon coup. On fera des pains et souvent on tuera même un porc. Les voisins et amis sont invités. On boit à pleines gorgées. A son tour il sera invité par ses voisins, et ainsi le naiya sera célébré pendant plusieurs jours. En novembre et décembre, ils coupent le riz des basses rizières. Puis se fera la récolte de l'urid, du coton et du til. Vers la Noël toute la récolte est rentrée, et l'Ouraon trouve qu'il a bien mérité son repos.

Avec la fin de la récolte commence aussi le temps de la boisson. Pendant des mois ils ont dû faire pénitence, et maintenant ils prennent leur revanche. Il y aura fête tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, tantôt pour un motif, tantôt pour un autre. Si la récolte a été bonne on arrangera bon nombre de mariages, car au Chota-Nagpore le nombre des mariages est en proportion directe du produit de la récolte. Bonne récolte, bon nombre de mariages; petite récolte, peu de mariages. Les mois de novembre et décembre sont employés à arranger les alliances. Vieux et vieilles se creusent la tête pour faire de bons partis. L'un tâchera de trouver pour son fils une bonne compagne, pas trop grande, pas trop grosse, bonne travailleuse, et surtout qui sera bien soumise à sa belle-mère. Un autre tâchera à tout prix de disposer de sa fille pour avoir quelques roupies et se procurer un bœuf. En attendant la saison des mariages, ils font des visites pour nouer les relations; ils boivent, ils se réjouissent, et l'Ouraon est au comble du bonheur. Enfin, arrive la saison des mariages. Si dans un hameau il y a un mariage, on peut se dire qu'ils boiront au moins pendant quatre ou cinq jours. Les mariages ont lieu en février et mars.

Pendant les trois premiers mois de l'année ils vont de temps en temps à la forêt pour y couper les grandes herbes qui serviront à couvrir ou à réparer leurs maisons. L'après-midi ils iront de temps en temps à la chasse ou à la pêche. Les vieux et les vieilles font des mahiman (visites et fréquentent un peu tous les marchés du pays. La saison froide est aussi employée à défricher de nouvelles terres, à faire de nouvelles digues. Dans cer-

Digitized by Google

taines familles plus industrieuses, l'un ou l'autre membre ira parfois à Calcutta pendant six mois pour y gagner quelques roupies et revenir au temps des pluies. D'autres s'engageront pendant un an dans une plantation à thé au sud de l'Himalaya.

Ainsi l'Ouraon vit d'une année à l'autre tout content de son sort, sans trop se soucier de l'avenir. Il suit le principe : ce qui n'est pas fait aujourd'hui se fera demain. Il ne s'occupe que du présent. L'Ouraon ne manque pas d'assister aux jatras du pays (espèce de foire et de kermesse). Pour cela il interrompra toute besogne, et déjà des semaines à l'avance il parlera de la jatra.

Dans chaque famille chacun a sa besogne. Les vieux dirigent le travail, les jeunes gens font le travail, les garçons gardent les bœufs et les buffles et labourent; les enfants gardent les chèvres et les brebis. Les femmes prennent soin de la cuisine, nettoient les étables, vont puiser l'eau, pilent le riz; les vieilles fument la pipe, vont au marché, font des visites, et surtout tâchent de montrer leur autorité vis-à-vis de leurs belles-filles. Bien des fois celles-ci s'enfuient de la maison à cause des vexations de la belle-mère, et il n'est pas toujours facile de les ramener au logis.

La vie quotidienne de l'Ouraon revient à ceci : un peu après le lever du soleil il se met au travail jusque vers 10 heures ou 10 h. 1/2. Alors il retourne à la maison et prend son premier repas. Il fait ensuite sa sieste, et vers 2 ou 3 heures il se remettra au travail, jusqu'au coucher du soleil. Après avoir pris son second repas il va se coucher. Les jeunes gens souvent se livreront à la danse jusque vers 11 heures ou minuit. Tel est le genre de vie des Ouraons dans toutes les parties du Chota-Nagpore.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

Lettre du Père Swannet au Révérend Père Recteur du collège théologique de Louvain

Kimpako, 6 septembre 1906.

Mon Révérend Père Recteur,

Vous me demandez des nouvelles de Kitempa-Geeraertsdorp? Je vous en donne d'autant plus volontiers que ces nouvelles sont excellentes. Geeraertsdorp est devenu une de nos plus jolies fermes-chapelles. Il avait beaucoup souffert des persécutions et des calomnies des protestants; actuellement, la crise a passé. Les enfants, au nombre d'une trentaine, ont tout renouvelé. Ils se sont rapprochés du centre, Kimpako, et ont construit quatre jolis chimbeks; de notre résidence nous voyons, sur le flanc de la colline voisine, ces petites maisonnettes blanches avec leur belle cour carrée toujours bien entretenue.

KIMPAKO — MAISON DES ENFANTS

Nos enfants parcourent journellement la distance de vingt minutes qui les sépare de la station, assistent à la messe, au

Digitized by Google

catéchisme et à la classe. Les petits miséreux que l'Etat nous avait envoyés, au nombre d'une bonne quinzaine, pendant le mois d'octobre, sont devenus forts et bien portants. Nous devons

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

CHAPELLE A KIMPAKO

encore leur donner leur ration chaque semaine et les habiller à neuf aux grandes fêtes généralement.

Le village indigène est très mauvais, comme, du reste, tous les villages qui envoient leurs filles dans les camps des travailleurs du chemin de fer. Un enfant de la ferme-chapelle, nommé Nsielele, est mort il y a quelques mois, empoisonné, je pense, par sa Ngudi Nsakila, sa mère adoptive. Le jour même de son arrivée chez nous, celle-ci l'avait forcé à manger une poule tuée, disait-il, par un mauvais esprit Ntebu. Depuis lors, l'enfant souffrait constamment des entrailles. Au bout d'un mois, il mourut. Je le baptisai auparavant et lui donnai le nom de Jean-Baptiste, en souvenir du vénéré Père Geeraerts. Nous avons eu cette année plusieurs décès dans les mêmes conditions et nous ne pouvons les attribuer qu'à des empoisonnements criminels. La Supérieure des Sœurs de Notre-Dame à Ki Santu, qui a reçu près de trois cents fillettes de notre district, a observé des cas semblables et partage notre avis. Vous voyez par là tout ce qu'il faudra d'efforts et de temps pour que la grâce de Dieu triomphe de ces cœurs barbares.

Les épreuves, d'ailleurs, ne manquent pas. Au mois d'octobre 1905, l'Etat se retira de la région, qui fut abandonnée à elle-même. Un beau jour, les chefs des postes de Banza-Boma,

Digitized by Google

[illegible] [illegible] [illegible] [

mènes. Nous comptons plus de deux cents jeunes filles chrétiennes dans cette région, où l'indigène voulait tuer le mariage catholique. Fonder des familles chrétiennes, voilà notre grand espoir, la garantie la plus sûre, ou plutôt la seule, d'un bien durable et fécond.

En caressant ces rêves d'avenir apostolique, je rumine une idée que vous me permettrez de vous communiquer et qui me poursuit depuis les deux ans que mes supérieurs m'ont chargé de la direction de Kimpako.

Si j'ai bon souvenir, c'est Geeraertsdorp qui a donné au regretté Père Hendrickx l'idée de s'établir à Kimpako, comme station centrale de nos fermes-chapelles. Le Père van Henexthoven, par égard pour le Père Hendrickx et pour moi, Turnhoutois tous deux, voulut donner à notre établissement central le nom de Turnhout-Saint-Pierre. C'était fort bien, sans doute; mais, malgré nos demandes réitérées, cette station n'est pas fondée, tandis que Geeraertsdorp, grâce à la constante générosité du Comité de Louvain, se maintient et se développe. Pourquoi, avec l'assentiment de ces messieurs de Louvain, ne ferions-nous pas de Kimpako-Geeraertsdorp notre station centrale à la place de Turnhout-Saint-Pierre? Il y a là, me semble-t-il, une dette de reconnaissance que nous devons acquitter.

Déjà, j'ai parlé au Supérieur de la Mission, le Révérend Père Banckaert, de mon désir de changer la dénomination de notre station et de lui donner le véritable nom qu'elle mérite. Ce ne serait donc plus simplement la ferme-chapelle qui s'appellerait Geeraertsdorp, mais la station même, centre de tout le district. Nos généreux bienfaiteurs de Louvain auraient une ample participation aux prières et aux travaux des missionnaires et des néophytes. Tous les jours, près de trois cents enfants prieraient pour eux. L'école, que nous nommerions l'école Saint-Jean-Baptiste, fournirait une armée de jeunes catéchistes. Déjà j'ai commencé à en construire une en briques non cuites, qui s'achèvera avec les ressources que j'espère (1). A la prochaine saison, je me propose de bâtir une chapelle un peu moins indigne de notre grand Dieu, que la misérable demeure où, bien malgré moi, il doit actuellement résider.

Vous le voyez : ce n'est pas seulement un bilan que je vous adresse, mais tout un projet d'avenir. Je compte, avec la grâce de Dieu, sur les générosités futures de nos bienfaiteurs de Louvain, en même temps que je les remercie du fond du cœur de l'aide constante donnée dans le passé.

J. SWANNET, S. J.

(1) Une lettre du Père Sadin annonce l'achèvement de l'école.

Digitized by Google

LES INSECTES NUISIBLES DANS LES MISSIONS

LE ROLE DES INSECTES DANS LA TRANSMISSION DES TRYPANOSOMES

par **A. Renard**, S. J.

A mesure que s'éclaircit la grave question de la transmission des maladies, on connait mieux le rôle important joué par les insectes dans les infections parasitaires. Chaque fois que l'on découvre de nouveaux agents pathogènes, on découvre aussi des inoculateurs; ceux-ci sont souvent des insectes. N'en est-il pas ainsi dans les maladies à trypanosomes? Il est prouvé que la plupart de ces maladies sont transmises par les insectes.

Du reste, après toutes les preuves que nous avons données dans nos études antérieures, on peut affirmer que les insectes suceurs de sang peuvent transmettre toutes les maladies qui sont provoquées par l'infection du sang.

Les insectes qui ont sucé le germe mauvais avec le sang, le transmettent directement ou indirectement; directement, s'ils l'inoculent alors que leurs mandibules sont encore couvertes de sang; indirectement, si le germe doit subir certaines transformations dans le corps des insectes avant d'être inocule.

Nous trouvons une magnifique application de ce principe dans les trypanosomiases que nous allons étudier. Nous suivrons pas à pas M. Laveran dans sa belle étude sur les trypanosomes et les trypanosomiases (1).

I. — Trypanosomes et trypanosomiases

Disons d'abord ce que c'est qu'un *trypanosome* C'est un animal élémentaire, un protozoaire que les naturalistes placent au dernier échelon des êtres vivants. Ces animalcules, tout en ayant l'aspect et la puissance reproductive des microbes ordinaires, n'en ont pas la résistance; ils sont caractérisés par un corps fusiforme plus ou moins allongé et terminé par une flagelle (A) qui apparait quelquefois à chaque extrémité. L'habitat de ce protozoaire est le sang des vertébrés.

A. Flagelle

On appelle *trypanosomiase* la maladie humaine ou animale produite par certains de ces trypanosomes.

Depuis 1902, la science a fait un grand pas dans la connaissance des trypanosomes et leur influence très importante en pathologie médicale et vétérinaire. Bien des maladies, qui étaient moins connues et que l'on confondait, sont maintenant parfaitement spécifiées. On sait que surra, nagana, mal de Caderas, dourine, gaelziekte, maladie des chevaux de Gambie, et, enfin, maladie du sommeil sont des entités différentes et qu'elles ont un hôte différent.

(1) Trypanosomes et trypanosomiases, par Laveran et Mesnil.

Digitized by Google

La lumière s'est faite aussi sur les inoculateurs. Ils ne sont pas encore tous connus, mais ils ne tarderont pas à l'être, car on est sur leurs traces. On distingue sept mouches tsé-tsé et l'on sait que telle espèce détermine telle maladie.

On sait mieux aussi où les inoculateurs vont puiser leur virus, quelles sont les sources où ils vont s'abreuver pour emporter bien loin les hématozoaires avec les maladies qu'ils provoquent.

On sait aussi quels sont les animaux qui s'infectent plus facilement et sont, par conséquent, un danger de contagion. Ce sont toujours les rats (B) qui occupent le premier rang et ils ont comme complices les puces et les poux !

On étudie le remède à toutes ces trypanosomiases On dit que Koch vient de trouver le moyen de combattre la maladie du sommeil. Puisse son remède être efficace!

Parcourons rapidement les différentes maladies à trypanosomes et voyons l'influence des insectes dans leur transmission.

B. Trypanosome Lewisi

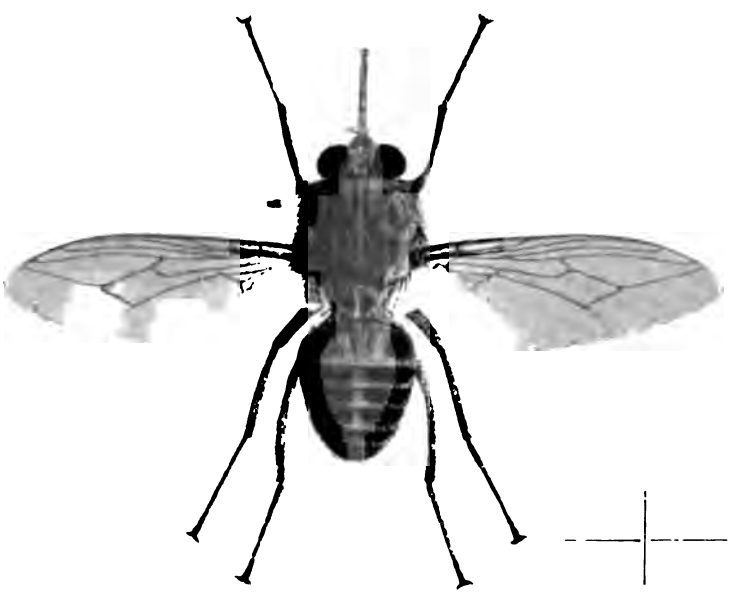
II. — NAGANA

L'agent pathogène du nagana est le trypanosome Brucei (B1). On peut dire qu'à très peu d'exceptions près, tous les mammifères sont sensibles au nagana; un certain nombre de ruminants, vivant à l'état sauvage, semblent ne pas souffrir beaucoup de la présence des trypanosomes. Ce sont les équidés surtout qui sont atteints de cette maladie dans l'Afrique australe; l'homme y est réfractaire. C'est une maladie facilement inoculable.

Quel est l'inoculateur?

Les expériences de Bruce ont mis hors de doute le rôle de la mouche tsé-tsé dans la propagation du nagana. D'abord on la croyait venimeuse; elle n'est dangereuse que quand elle a piqué un nagané et pique ensuite un animal sain. La tsé-tsé a encore un pouvoir infectieux douze, quatorze, vingt-quatre et quarante-huit heures après avoir piqué un animal malade, mais l'infection se produit plus difficilement.

B1. Trypanosome Brucei



C. Glossina morsitans, d'après Austen

C'est la glossina morsitans (C) qui est la coupable. Est-elle la seule? L'expérience le dira. Mais pourquoi un autre insecte ne pourrait-il pas produire la même inoculation; pourvu qu'il soit suceur de sang et qu'il pique un nagané. Les carnassiers se contaminent en dévorant des animaux na-

Digitized by Google

ganés. Il faut cependant pour que la contamination se fasse qu'ils aient une écorchure à la bouche; c'est la porte qui donne entrée au microbe.

Le trypanosome de l'Est africain allemand pourrait bien être aussi inoculé par la glossina morsitans, le trypanosome du Soudan parait être transmis par un tabanus; le trypanosome des bovidés de Soumaga est inoculé par un gros tabanus. En Gambie, où règne la trypanosomiase des chevaux, on rencontre beaucoup de glossina palpalis. La culpabilité de celle-ci n'est pas encore établie, mais je ne m'étonnerais pas si elle l'était bientôt.

III. — Surra

L'agent pathogène du surra est le trypanosome Evansi. Surra est un nom employé par les indigènes de certains districts de l'Hindoustan pour désigner une maladie de chevaux. On sait que surra est une maladie spontanée non seulement des chevaux, mais en général des équidés, des chameaux et des bovidés. C'est en 1880 que Griffitz Evans trouva ce trypanosome qui porte son nom.

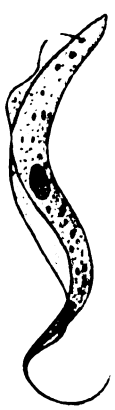
En 1902, une terrible épizootie de trypanosome éclata à l'ile Maurice. La plus grande partie des équidés et des bovidés succombèrent.

Quoique le trypanosome du surra ait une grande analogie avec celui du nagana, au point de vue morphologique et des accidents qu'il produit, il est bien distinct et la maladie est bien distincte des autres trypanosomiases.

Il reste un certain doute sur la transmission, mais on peut assez vraisemblablement considérer les mouches comme étant les agents de l'inoculation du trypanosome. Les indigènes de plusieurs districts accusent la mouche qu'ils appellent Burra Dhany (tabanus tropicus et tabanus lineola) d'être les propagateurs de la maladie; Evans considère que les mouches pourraient communiquer la maladie.

Le Royer a montré que les mouches pouvaient transmettre le surra au chien et au lapin quand elles avaient piqué depuis deux jours un animal infecté de cette maladie.

En résumé, dit Laveran, le surra est propagé principalement comme le nagana, par les mouches piquantes. Les rongeurs et les carnassiers peuvent s'infecter en mangeant les cadavres des animaux atteints de surra.



D. Trypanosome équinum

IV. — Caderas

AGENT PATHOGÈNE, TRYPANOSOME EQUINUM

Le mal de Caderas est une épizootie des équidés de l'Amérique du Sud. Son trypanosome a été découvert par le docteur Elmassian (D). C'est encore une entité morbide bien distincte. L'épizootie règne surtout dans les régions marécageuses et pendant les mois où il pleut moins. Plusieurs insectes sont les agents probables de la diffusion de ce mal. On accuse des taons, stomoxys nebulosa et calcitrans.

Les carpinchos infectés par la maladie viennent mourir sur les rives des cours d'eau; on croit que les cadavres de ces rongeurs sont des sources de virus pour les agents de transmission.

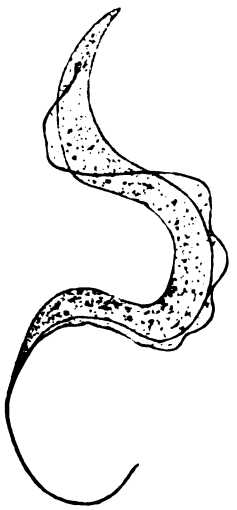
Signalons en passant la dourine et le gaelziekte. La dourine, dont l'agent pathogène est le trypanosome équiperdum (E), est une autre maladie des équidés. Outre le mode habituel de transmission, les insectes pourraient certainement ici jouer leur rôle néfaste. On est parvenu à transmettre la dourine de rat à rat par le moyen des puces.

E. Trypanosome équiperdum

Digitized by Google

Le gaelziekte, dont l'agent pathogène est le trypanosome Theileri (F), est une maladie des bovidés. Elle est endémique dans une grande partie de l'Afrique du Sud. L'agent est bien distinct de ses congénères, c'est donc une maladie spéciale.

Par analogie avec ce qui se passe avec le nagana, on devait supposer que le gaelziekte était propagé par des mouches piquantes. Il résulte des recherches de Theiler que hippobosca rufipes (G), très commune dans l'Afrique du Sud, doit être surtout incriminée. Placée d'abord sur un animal infecté et puis sur des animaux sains, deux de ceux-ci sur quatre furent infectés. Le sang pris dans l'estomac des mouches qui ont piqué des ani-



F. Trypanosome Theileri

G. Hippobosca rufipes d'après Theiler

H. Trypanosome Gambieuse

maux malades montre encore une heure après des trypanosomes aussi mobiles que dans le sang frais.

La trypanosomiase des oiseaux est déterminée par les culex pipiens, celle des reptiles par des acariens, celle des batraciens par des sangsues ou des ixodes, et celle des poissons par des sangsues et d'autres ectoparasites.

V. — Maladie du sommeil — trypanosomiase humaine

Agent pathogène trypanosome gambieuse (H)

Le trypanosome ne s'attaque pas seulement aux animaux, mais il s'attaque aussi à l'homme et de la façon terrible que nous connaissons par la maladie du sommeil.

Nous n'avons plus à faire connaître cette maladie, qui a été étudiée dans des articles précédents. Résumons les données de Laveran.

Au commencement du siècle dernier, un observateur anglais, Winterbolton, signalait l'existence chez les nègres de la côte occidentale d'Afrique d'une maladie singulière, caractérisée surtout par la tendance au sommeil.

On attribua d'abord cette maladie à la nourriture et à la filaria perstans.

Digitized by Google

Là n'était pas la cause du mal. En 1901, Dutton et Forde reconnurent le trypanosome; Castellani trouva la relation qui existe entre le trypanosome et la maladie du sommeil. Bruce confirma cette découverte. C'est lui aussi qui a découvert que c'est la tsé-tsé, glossina palpalis (1), qui est sinon le

1. Mouche tsé-tsé (glossina palpalis) d'après Edward Austen

seul, du moins le principal agent de la propagation de la maladie. La carte dressée par Bruce, Nabarro et Greig montre, d'une façon évidente, la relation qui existe entre la maladie et la présence de la glossine. Là où se trouve cet insecte, la maladie règne; si l'insecte manque, la maladie ne se rencontre pas.

La tsé-tsé se rencontre habituellement dans les localités humides, chaudes et basses, sur les bords des rivières et des lacs; elle ne s'éloigne pas beaucoup de l'eau. On la trouve au voisinage, dans la brousse ou dans les forêts, jamais dans les prairies découvertes. Dans la région de la tsé-tsé, celle-ci ne se rencontre pas partout, sa présence est limitée à certains endroits. Les mouches des deux sexes sucent le sang; elles piquent dans la journée et le soir, mais rarement la nuit.

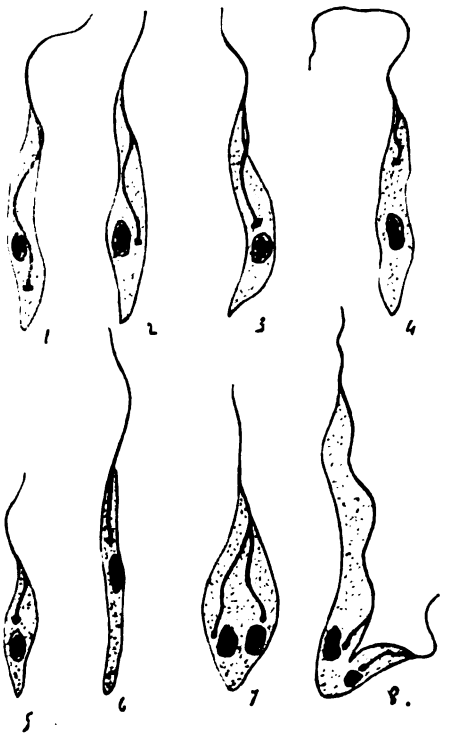
La tsé-tsé appartient au groupe des pupipares; elle donne naissance à une larve jaunâtre qui, dès sa naissance, cherche un refuge pour s'abriter

Digitized by Google

et devient pupe. Après six semaines, l'insecte parfait fait son apparition. Où la tsé-tsé va-t-elle s'infecter? Les explorateurs disent qu'elle poursuit le gros gibier. C'est là, sans doute, qu'elle va prendre le trypanosome pour l'inoculer.

Que deviennent les trypanosomes avalés par la glossina palpalis (K)? On a montré qu'ils peuvent se multiplier dans l'estomac des mouches. Dans certains cas, la multiplication des parasites est extraordinaire. Si l'estomac de la tsé-tsé est rempli de sang, il n'y a rien d'étonnant que le microbe qui se trouve dans son élément ne se multiplie de la même manière qu'il le fait quand il est inoculé dans le sang de l'homme.

Comment lutter contre la tsé-tsé? Il faut faire disparaître des endroits habités le gibier qui infecte la tsé-tsé; attaquer la tsé-tsé sous la forme de larves et de pupes. Enfin, s'éloigner de la région où règne cet hôte dangereux.



K. Evolution du trypanosome de la maladie du sommeil dans le tube digestif de la glossina palpalis, d'après Grey et Tulbosch.

CONCLUSION

Bientôt on pourra dresser un tableau où l'on verra le malade trypanosomié, le trypanosome, l'inoculateur, l'animal pourvoyeur et, enfin, le remède!

La science pourra alors se flatter d'avoir fait un travail utile pour tous ceux qui peuvent être victimes des trypanosomiases!

A. R.

Lettre de la Supérieure de Ki Santu

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE, A NAMUR

Ki Santu, 5 décembre 1906.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

... Après vous avoir présenté nos filials souhaits, ainsi que l'expression de notre vive reconnaissance, je viens vous offrir comme étrenne le tableau des œuvres confiées à nos soins.

Nous avons en ce moment ici, à Ki Santu, quatre cent sept

Digitized by Google

élèves présentes, dont deux cent dix-neuf sont entrées pendant le cours de l'année. Parmi nos plus anciennes, deux cent quatre ont reçu le saint baptême; les autres s'y préparent. Environ cent cinquante fillettes attendent dans les fermes-chapelles que nous puissions les admettre à l'orphelinat. Afin de ne pas les délaisser entièrement, nous les recevons le samedi pour leur donner des instructions; le dimanche, à 2 heures, elles retournent à leurs postes.

Le village de Ki Santu et ses hameaux comptent quatre-vingts ménages chrétiens; la plupart des femmes sont nos anciennes élèves; elles fréquentent régulièrement nos catéchismes du dimanche, auxquels assistent également soixante-douze mères de famille des villages voisins. Ces bonnes négresses complètent ainsi leur instruction et s'affermissent dans la pratique de la vie chrétienne. Déjà leurs enfants grandissent; aussi le village de Ki Santu nous envoie-t-il chaque matin une cinquantaine d'enfants, qui forment notre externat et dont la chère Sœur Amélie de Saint-Louis a le soin. L'autre jour, une de ses élèves a été trouvée sans connaissance sur la voie ferrée; elle était allée le soir, avec ses petites compagnes, chercher des fourmis comestibles et paraît avoir été tamponnée par le train. On ne constata aucune lésion extérieure, mais la pauvre enfant montrait par ses mouvements convulsifs qu'elle souffrait beaucoup, surtout de la tête. Elle est morte le lendemain, laissant sa mère inconsolable.

Soixante-six de nos filles se sont établies cette année; parmi elles, je ne mentionnerai que notre plus ancienne, Marie-Augustine, dont le nom païen était Sakala. Originaire du Haut-Congo, elle a refusé d'être rapatriée, afin d'habiter aux environs de la Mission; dans ce but, elle a prié les Révérends Pères de lui trouver un bon mari, chrétien fervent et laborieux. C'est ainsi qu'elle s'est unie à un chef de poste, nommé Simon, qui la rend heureuse, comme elle vous le dit elle-même, ma bien chère Mère, dans la lettre ci-incluse, écrite à notre insu, et qu'elle nous a remise pour vous.

Depuis l'arrivée du renfort que vous avez bien voulu nous envoyer, nous avons repris notre apostolat dans les villages; aussi les Sœurs ont-elles eu la consolation de conférer le baptême à quinze moribonds, qu'elles avaient instruits des vérités fondamentales de la foi. A Kimuingu, où la bonne Sœur Rose-Joseph se rend deux fois la semaine, les chrétiens ont bâti une petite chapelle pour la prière et le catéchisme. Au fond se trouvent un crucifix et une image de la sainte Vierge, devant laquelle, sur quatre bâtons d'égale longueur, on a cloué le couvercle d'une caisse de lait; les enfants y ont placé une tine de conserves dans laquelle ils vont déposer des fleurs en

Digitized by Google

l'honneur de Marie. Sœur Rose est bien sûre que la sainte Vierge regarde avec complaisance cet autel improvisé au milieu de la brousse.

Dans les cinq villages que nous visitons, environ deux cent quatre-vingts personnes, chrétiens et païens, assistent au catéchisme et tous les malades sont secourus.

Il y a peu de temps, des Révérends Pères de Scheut, se rendant dans le Haut, se sont arrêtés ici et ont parcouru nos installations. Arrivés à l'ouvroir dirigé par Sœur Philomène de Saint-Joseph, ils s'étonnèrent de voir de si petites filles (nos grandes s'étant mariées) travailler si habilement à la machine à coudre. Ils complimentèrent entre autres une enfant nommée Pauline. Après leur départ, éclats de rire étouffés. Sœur Philomène, mécontente, en demanda le motif. « Ma Sœur, dit Pauline, quand ces mfumus sont entrés, je n'avais plus de fil, mais j'ai continué à mouvoir la machine, car si je m'étais arrêtée, ils auraient cru que j'étais paresseuse. » Ses compagnes avaient remarqué qu'elle continuait à coudre, *sans fil,* — de là hilarité générale.

Si parfois l'on dit en Belgique « enfants terribles », l'expression a son à-propos, même en Afrique. Au moment où des fillettes considéraient un tableau de l'enfer reçu d'Europe et suspendu dans une classe, l'une d'elles s'écria : « Je ne vois que des blancs en enfer, oui, oui, il n'y a que des blancs ! »

Le 11 novembre, quarante-sept élèves ont fait leur première communion, après s'y être préparées avec beaucoup de piété. Souvent, pendant leurs récréations, on les entendait répéter le catéchisme; leur recueillement nous a consolées et édifiées; maintenant encore, on les rencontre le soir, soit à la chapelle, soit devant la grotte de Notre-Dame de Lourdes, récitant dévotement leur chapelet ou chantant des cantiques.

Puissent ces quelques détails concernant vos lointaines enfants vous réjouir, ma bien chère Mère, et vous prouver combien le bon Dieu bénit nos modestes travaux.

Votre attachée et reconnaissante

Sœur Ignatia de la Croix,
Sr de Notre-Dame.

NGUDI NKULUNTU UZITSWA,
RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE,

Mono ikugana mvu umbote. Yakala monompe yandi ugana ngeye Moi je vous souhaite la bonne année. Mon mari aussi vous souhaite la **mvu u mbote. Ngudi nkuluntu mono nkwelele mu kilumbu ki 25 ki** bonne année. Mère Supérieure je me suis mariée le 25 du

Digitized by Google

ngonda Setembiri, gata di ngina Buense. Kumpwena kwandi ku mois de septembre, le village où je suis est Boense. Il y fait bon et **ngina kiese imona. Simoni yakala diamo di mbote kwandi imona nza** je suis heureuse. Simon, mon mari est bon, je vois qu'il se **mimpwana mina yandi katoma samba mene-mene ye nkokila kisambu** conduit bien. Il prie bien le matin et le soir, la prière **mu kudia mu mana dia mu leka mu sikama, imona kiese, keleka** avant le repas, après le repas, en allant dormir, en se levant. Je suis **bankuluntu batomene kungana yakala di mbote, kuku ku Buense** heureuse. Vraiment les Supérieurs m'ont donné un bon mari. Ici à Boense **mu Masine itungilanga mu lumbu ki zandu Bantu bengi bakwisa ku** je couds à la machine. Le jour du marché beaucoup de gens viennent **Nzo batala bayituba bakumba Ngangu zi Besi mputu bryituka mpe** voir, ils sont étonnés, ils admirent l'esprit d'Europe. Il y en **ngangu zi tunga, bankaka Ndi keti ikwela watuka ku mavula ma** a qui disent : Si j'avais aussi une femme qui vient de la mission des **Ma Sœur bu mpwena bu balonguka ngangu bankaka nde ba beto** Sœurs, cela est bien, elles sont bien instruites..., nous autres, **bazeye kaka lamba luku Ngudi Nkuluntu Ma Sœur Superieur** nous ne savons que du pain de manioc. Mère Supérieure, Ma Sœur Supé- **utomene kunkabila bima bimpweana kangene kansi mone ikulomba** rieure m'a bien partagée, elle m'a donné de belles choses. Mais moi je **E Ngudi nkuluntu uzitisua ozolele umfidisila Nsanga nlungu u** vous demande, Rév. Mère Supérieure, si vous voulez m'envoyer un beau **ngolo ye kifwansu ki Santa Maria bina kana ozolle E Ngudi kuluntu** chapelet solide et une statuette, ceci si vous voulez Mère Supérieure **fidisila mono Nsanga, wan nzolele isungamina wo kidimbu kwandi** envoyez-moi un chapelet, je veux le garder en souvenir **ki ngeye Ngudi Nkuluntu umosi una yamo wu kangana Ma Sœur** de vous Mère Supérieure, j'en ai un que m'a donné Ma Sœur **Supérieure, ge Simoni kamona mono ye wan yandi kutuba ku mono** Supérieure. Quand Simon me voit avec il dit : vous avez un **nge ye nsanga ku simone katu nsanga keti bu mbote bune,** beau chapelet, et moi je n'ai pas de beau chapelet, est-ce que cela est bien ? **Ngudi Nkuluntu Nkelele kwamo mukongo kansi mono kiese bonse** Mère Supérieure, je suis mariée à un Bas-Congo, mais je suis aussi **bu ngina gana kati ki bampangi Ngudi Nkuluntu wuna nsanga** heureuse que si j'étais parmi mes frères. Mère Supérieure pour le chapelet **wo mbakidi kilendi vila nge komuna bisambu.**
que j'aurai reçu, je ne vous oublierai pas dans mes prières.

Ngudi Nkuluntu uzitisua Mbote
Révérende Mère Supérieure, bonjour

Mono Mwan aka Marie Augustine
Moi votre enfant Marie Augustine
ikugana mva umbute Simoni mpe.
je vous souhaite la bonne année, Simon aussi

Digitized by Google

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

VUE DE LA DJILI.

Digitized by Google

Une excursion à Nlemfu, Kimpako, Ndembo

par le Père Sadin, S. J.

(Suite)

C'était un samedi. Le reste de la journée, comme le lendemain, fut consacré à la visite des installations et des cultures. Le Père Van Naemen (1) s'arma de son fusil pour faire la guerre aux éperviers, grands voleurs de poules.

Un incident vient égayer notre première nuit à Nlemfu.

Le Père Struyf venait de se mettre au lit et le Père Van Naemen allait faire de même quand celui-ci remarqua autour de la lampe une foule de grosses mouches ressemblant à des guêpes. Leur nombre allait sans cesse croissant; d'où venaient ces insectes? Pas de l'extérieur, la fenêtre était close. De terre, alors? Mais d'où? En vain cherchait-on, on ne trouvait rien.

Le Père Struyf, à l'abri de sa moustiquaire où il s'enfermait soigneusement, demandait avec anxiété : qu'est-ce donc?

« Des scorpions volants », déclare le Frère, qui était un ancien.

Passer la nuit avec des scorpions volants!

Il est vrai que plus tard notre contradicteur attitré, le Frère Gillet, nous rassura : c'étaient de gros termites.

En attendant, la chasse aux scorpions volants provoquait un tintamarre assourdissant.

Comme la chambre envahie se trouvait sous la mienne, mon sommeil en souffrait outre mesure. Je réclamai, et ma foi, avec un succès inattendu.

La fenêtre s'ouvrit soudain, la lampe fut placée à l'extérieur et, attirés par la lumière, les scorpions sortirent en colonnes serrées; l'ennemi évacuait la place.

Il nous fallut attendre jusqu'au lundi, au moment du départ pour avoir la clef du mystère. Alors seulement nous remarquâmes que, sous le lit du Père Struyf, le pavement s'était défoncé légèrement et c'est par ces interstices que s'étaient glissés nos envahisseurs.

Curieuse l'impression produite par les enfants de Nlemfu sur ceux de Ki Santu. « Ce sont encore des gens des bois (bantu ba mfinda), nous disaient-ils; ils ne chantent pas, ils ne prient pas, ils s'habillent encore comme des indigènes. Nous, nous sommes des enfants d'Europe (Bana ba mputu). Nous venons d'Europe, de la ville de Ki Santu (tutukidi muna mbanza Ki Santu!) »

Sans doute, l'esprit de clocher y est pour quelque chose. Le fait est cependant que nos gamins et même les indigènes commencent à ne plus désigner Ki Santu comme un village (gato), mais comme une ville (mbanza).

---

(1) Dans la première partie de ce récit, le nom du Père Van Naemen a été confondu avec celui du Père Van Neste. Nous rétablissons la vérité : le Père Van Neste est aux Indes, le Père Van Naemen au Congo. N. D. L. R.

Digitized by Google

En faisant ces réflexions, nous traversions le bois de Nlemfu, riche en liane à caoutchouc et nous descendions sans jamais atteindre le bas de la pente. Tout à coup, grand tapage parmi les gamins qui nous précédaient. On crie à tue-tête. Ça y est!... l'eau coule à quelques pas de nous avec un bruit peu rassurant. Une chute sans doute ou des rapides. Nous arrivons au bord d'une rivière, ou plutôt de deux rivières, car une île sépare le cours d'eau. Pas de pont, pas d'arbre! Que faire? Allons en hamac. Les porteurs s'approchent. Le premier descend dans l'eau, glisse sur les pierres du torrent et patatras!

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

DANS LA FORÊT

Le Père Van Naemen passe sans incident; mais l'abordage de l'île est difficile. J'en eus bientôt la preuve; à mon tour de débarquer, mais j'étais étendu en sens inverse dans le hamac. Impossible de faire demi-tour; on dut me hisser comme un sac.

Ma seconde traversée ne fut pas plus heureuse. J'allais atteindre la rive, quand je me sentis soudain projeté sans façon sur le sol. Oh! le malotru!... mais mon porteur n'en pouvait rien. En me retournant, je le vis étendu de tout son long et barbotant dans l'eau. Il avait fait un faux pas.

Au delà de la rivière, nous gravissons un sentier bien raide, un vrai chemin de caravanes. Les hautes herbes, toutes humides de pluie nous fouettent le visage et mouillent nos vêtements.

Enfin, nous arrivons au sommet. De fait, chemin suffisamment large, pas d'herbes mouillées. Le feuillage tamisait les rayons du soleil; pour moi, encore essoufflé de notre précédente ascension, je jouissais de la bonne fraicheur;cherchant à découvrir dans le feuillage, pour un prochain repas, quelques pigeons verts, gibier excellent, parait-il.

Nous passâmes près des ruines d'un grand village. Quelques vieux chimbeks délabrés. Deux hommes seuls ont survécu à la maladie du sommeil. Ils vivent là dans la forêt, frappés eux-mêmes et portant déjà sur leur visage hébété les signes d'une mort prochaine.

En me livrant à ces tristes réflexions, j'avais regagné la colonne qui s'était arrêtée.

« Qu'y a-t-il? un ruisseau à passer?

— Un ruisseau ici en haut?

— Quoi, alors?

— Pas de chemin, quoi! »

Décidément plus de chemin... et nous sommes en pleine forêt vierge!!!

Un chemin où il faut grimper sur des arbres barrant le passage, ramper pour passer à travers des lianes trop serrées, faire cent mètres pour avancer de trente pas, tant il y a d'obstacles à contourner. Et nos

Digitized by Google

porteurs, ceux surtout qui portent les lits de camp ! ils s'en tirent comme ils peuvent, à travers ces branches, ces herbes et ces lianes.

Après trois quarts d'heure nous en venons à bout. Quel bonheur de revoir la brousse ! Mieux vaut être mouillé que de ressembler au bélier d'Abraham, la tête prise dans un buisson !

Au sortir du bois, nous apercevons à l'horizon le village de Bengo, par où nous devons passer.

A nos pieds coule un ruisseau, que les pluies récentes ont étrangement grossi. Pas d'incident grave. Seule une charge fit le plongeon. Pas grand mal, d'ailleurs.

On monte, on descend, on remonte encore pour bientôt redescendre ; toujours la brousse, haute, vous empêchant de voir autre chose que le petit sentier en zigzag, tournant sans cesse, uniquement, semble-t-il, pour ne pas aller droit. Mais la route s'allongeait, s'allongeait. Nous faisions un coude immense pour éviter les marais des bas-fonds.

Nous brûlons l'étape de Nbengo, car le soleil devenait cuisant. Au delà, le chemin s'engage de nouveau sous bois. Tout à coup, un geste du Père Van Naemen arrête nos joyeux propos. La caravane stoppe, notre Nemrod a saisi son fusil.

Le premier pigeon vert tiré pendant notre excursion ! Hélas ! nous ne devions pas en jouir. Pas moyen de se glisser dans ces broussailles enchevêtrées. Un négrillon essaya bien de ramper jusque là... Quelques instants après, il revenait bredouille. Le malheur fut vite réparé. Deux coups de feu retentirent bientôt à la sortie du bois et deux pigeons gras et dodus vinrent s'abattre sur le sol. Puis nous continuâmes notre route à travers la brousse et les bois. Après cinq heures de marche, on commence à traîner la jambe. Et nous ne sommes pas au terme ! Nous traversons une grande clairière en plein bois. C'est le nsona-mbi le seul grand marché qui soit encore dans le pays. Les villages voisins, à trois lieues à la ronde, s'y donnent rendez-vous. Et tous les quatre jours l'animation est grande au marché, où acheteurs et vendeurs gesticulent à plaisir.

La Ngeba coule à deux cents mètres de là. Passage difficile, car la rivière est rapide et fort large. Un gros arbre s'allonge au beau milieu de l'eau. Je me hisse sur le dos d'un noir. La charge était-elle trop lourde ? C'est probable, car je me sentis soudain déposer sur mon tronc d'arbre. Mon porteur était tombé à genoux. Ma position était vraiment comique : à cheval sur l'arbre, les pieds sur les épaules du porteur à genoux dans l'eau. Je ne songeais pas à rire, vous pensez bien. Pas un point d'appui pour se redresser. Que faire ? J'appelai à mon aide tout ce que je savais encore de gymnastique. Me voilà donc faisant la planche bien horizontalement, tandis que mon gamin, me poussant les jambes, me faisait pivoter d'un quart de cercle. J'étais sauvé. Trois quarts d'heure après, nous abordions Kimpunzu. Avant d'atteindre Ndembo, il nous faut encore une heure et demie de marche et nos jambes n'en peuvent plus.

Halte donc ! Reprenons des forces, précisément les provisions ne manquent pas ; l'adresse de notre Nemrod nous a procuré de nouveaux pigeons. Quatre oiseaux pour nous trois. En avant les marmitons !

Le repas terminé, le Père Van Naemen recommença la chasse aux pigeons. Le Père Struyf et moi, nous préférâmes jouir du paysage, égayé par la mavula.

De la véranda, nous inspections la belle ordonnance des constructions de la ferme-chapelle : la large cour, plantée de flamboyants, en ce moment couverts de leurs fleurs d'un rouge vif.

Bientôt les enfants revinrent du marché de Ndembo ; le capita arriva à son tour avec des œufs, des bananes et des arachides.

Digitized by Google

Nous parvinmes à Ndembo vers 5 h 1/2. Vite nous nous installons dans la grande chambre, tandis que les marmitons préparent le repas du soir.

Décidément, nous sommes trop fatigués pour inspecter le poste. A demain notre visite. Voici d'ailleurs que la nuit tombe et avec elle le son de la cloche nous appelle à la prière.

La nuit fut bonne, le réveil joyeux et nous nous mîmes bientôt à visiter la Mission.

La maison des Pères est soigneusement entretenue ; construite solidement en pisé, elle tiendra debout longtemps encore. Elle est vaste, mais sans étage ; peut-être les chambres sont-elles un peu basses.

La vaste cour, comprise entre la maison et les chimbeks des enfants, est coupée dans la largeur par une magnifique allée de palmiers dont la hauteur atteint 5 à 6 mètres C'est à cette taille que les palmiers ont toute leur beauté. Plus tard, cette longue canne grêle, soutenant l'énorme boule que forment en haut les branches, n'est certes pas des plus élégantes.

Le sol de Ndembo est très sablonneux et pauvre. Nous nous dirigeons vers l'ancien jardin, mais, la descente est si incommode que nous nous arrêtons à mi-chemin et nous gagnons l'ancienne habitation des Sœurs.

Le soir, une alerte mit tout le monde en émoi : en rentrant de la prière commune, nous trouvons nos gamins munis d'une bougie allumée et fouillant tous les recoins de notre chambre à coucher.

« Qu'y a-t-il ?

— Nous ne savons pas; peut-être un serpent; nous avons entendu quelque chose « comme en colère » (littéralement : quelque chose de méchant); cela faisait : sssss! » Et le gamin imitait parfaitement le sifflement du serpent.

Nous voilà bien ! un serpent chez nous, et il fait noir; allez chercher un serpent avec une bougie! Vingt fois il vous aurait piqué avant que vous n'ayez pu le voir. Nous cherchons quand même, fouillant les coins et recoins, sans découvrir quoi que ce soit. En fin de compte, nous bouchons tous les trous et... nous nous mettons au lit.

Pas de visite de serpent, pas même en rêve.

Après le déjeuner, nous primes la route de Kimpako, résidence des Pères Swannet et Markievicks.

L'allee, longue de 3 à 4 mètres, que nous suivons d'abord, nous amène devant les restes de l'ancienne habitation des Sœurs. Beau chemin, sablé comme une avenue en Europe, avec cette différence qu'ici rien n'est artificiel. Çà et là, à droite et à gauche, un bananier, un papayer, des palmiers, un citronnier, perdus dans les hautes herbes.

La route se continue longtemps ainsi, large et bien entretenue, coupant la brousse, fendant un bois...

On descend un côté; dans le bas coule un petit ruisseau, torrent aux jours de pluie; nous le traversons, en sautant de pierre en pierre. Plus bas, un marais. Le Père Struyf se fait porter en hamac. Le Père Van Naemen et moi, sautant d'une touffe d'herbe sur une autre, nous parvenons sans accident à gagner un terrain plus solide.

A une demi heure de là, nous passons par un poste de culture de l'Etat. On a débroussé et déboisé un coteau, puis planté des arbres à coutchouc.

Par malheur, le blanc n'étant pas en résidence continuelle dans ce poste, les arbres restent chétifs... On venait précisément de couper les herbes qui avaient reconquis le terrain.

Nous descendons la pente menant au ruisseau qui coule dans la vallée. Tout à coup, dès les premiers arbres du bois qui se trouve en face de nous, de l'autre côté de l'eau,... un bruit d'aile,... des pigeons. Le Père Van Naemen arme son fusil, nous faisons halte... Silence. A ce moment

Digitized by Google

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

GROTTES DE KIBISI

Digitized by Google

un véritable tapage dans les branches, quelque chose d'énorme qui passe. Qu'est-ce donc?... Impossible d'imposer silence aux gamins. « E, mfumu Vanama; e, mfumu Vanama, e ta nkewa ! E ta ! E ta ! Nkewa. » Eh ! Père Van Naemen..., regardez, un singe !

Le bruit effraya sans doute « notre cousin », qui s'enfuit sans attendre notre salut. Dommage ! Pour une si heureuse rencontre, nous eussions fait parler la poudre en son honneur.

A peine avions-nous sauté le filet d'eau limpide qui fuit entre deux rives très basses que nous nous engageons sur le pont le plus pittoresque que j'aie encore rencontré jusqu'ici.

Marché cinq heures, notre étape assez raide nous conduisit à Kimpako; ce poste nous retint deux jours.

Le 11, nous nous remîmes en route de bon matin; à travers les bois et la brousse nous gagnons Ngufu.

La rivière, aux rives boisées, est profonde. Nous la traversons en hamac.

Les gamins déposent leur charge sur l'autre bord, puis prennent leurs ébats dans le courant. Ils se jettent à l'eau, nagent comme des chiens en se laissant entrainer par le courant, puis s'accrochent à une branche et reviennent au bord.

Ils nous montrent une liane tendue à travers l'eau. Elle avait été placée là jadis par le Père Brielman; lors de son retour à Sanda, les pluies avaient rendu le passage dangereux.

Nous marchons quelque temps encore; à un carrefour, grande discussion Il y a trois chemins. Quel est le bon ? Il faut bien se décider pourtant, et l'on choisit celui qui semble le mieux prendre la direction de Kimuanga.

Après avoir gravi des collines, dévalé des pentes, plus moyen de se reconnaitre dans la situation. Nous sommes en plein bois, dans des sentiers à peine frayés.

Enfin, on sort. Une rivière à passer, c'est la Ngéba, large, profonde; comme pont, un arbre, et comme garde-fou, une liane tendue à la hauteur des épaules. Malheureusement elle n'a pas la raideur d'une barre de fer; pour peu qu'on s'appuie, elle s'éloigne de vous; si vous tirez vers vous, elle cède au lieu de vous retenir. Impossible d'ailleurs de passer en hamac. Allons ! montrons-nous gens pratiques. Nous faisons entrer un gamin dans l'eau, puis d'une main tenant la liane, l'autre appuyée sur la tête du gamin, nous avançons à petits pas, assurant bien chacun de nos pieds. Ce fut long, mais il n'y eut aucun accident.

Trois quarts d'heure après, nous étions à Kimuanga. Ce fut ce jour-là une fameuse étape. Partis à 5 heures de Kimpoko, nous avions marché jusqu'à 12 heures, par une chaleur intense.

Repos mérité, tout l'après-midi; je vous assure que je n'avais nulle envie de courir les environs.

Vers 5 heures, cependant, nous allons visiter les cultures Kimuanga est une ferme-chapelle très importante : nombreux enfants, champs étendus; une vingtaine de chèvres, quelques porcs, beaucoup de poules et deux canards, ces énormes canards dits de Barbarie et dont un seul suffit pour un repas de quatorze personnes.

Le soir, nous assistons aux jeux des enfants : chants avec accompagnement du fameux kisansi et claquement des mains parfaitement rythmé.

Je vis alors pour la seconde fois le jeu du Kinkindibi. J'essayerais en vain de vous le décrire. Voici cependant quelques indications pour les amateurs qui voudraient l'introduire en Europe.

Il faut deux hommes de bonne volonté, vêtus chacun d'un pagne. Le premier, A..., se met à quatre pattes et passe la tête entre les jambes du

Digitized by Google

deuxième, B..., qui se tient debout, le dos tourné; B... se renverse ensuite sur le premier Chacun saisit alors solidement et des deux mains le pagne de son partenaire.

Au signal donné, celui qui est à quatre pattes, A..., donne un coup de jarret, le groupe se redresse dans un mouvement de rotation, et retombe sur le sol Mais les joueurs ont fait un demi-tour; les positions sont renversées. B.. se trouve à présent à quatre pattes. A lui de donner le coup de jarret.

Vous voyez d'ici l'espèce de saut périlleux à deux. La mise en train n'est pas sans difficulté. Au quatrième tour, le mouvement est régularisé; la roue tourne toute seule.

Impossible d'assister à la scène sans se tenir les côtes, tellement c'est drôle. Les spectateurs noirs sont à genoux, suivant les péripéties du jeu en se frappant les cuisses ou le sol.

Que ne puis-je vous envoyer des instantanés !

Le lendemain nous regagnons Ki Santu. Notre excursion s'achève sans incident. Elle nous avait été une agréable distraction et nous laisse le désir de la recommencer, non plus en simples marcheurs, mais en missionnaires.

Lettre du Père Van Tilborg à un Père du collège Saint-Michel

Ki Santu, 19 décembre 1906.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

... La fête de Noël approche. Grande émotion dans le petit monde des enfants de Ki Santu et des postes de la Mission : c'est l'heure solennelle de la distribution des nouveaux pagnes. C'est moi qui suis chargé de faire les heureux du jour; et voilà pourquoi je suis aujourd'hui « au rayon » tâtant, déroulant, coupant mes pauvres étoffes dont vos petits élèves feraient fi sans doute, mais qui vont être accueillies ici par des gambades et des cris d'enthousiasme. Mes noirs collégiens salueront avec la même joie le colis que vous m'annoncez : des pipes en bois et des porte-crayon à 10 centimes! C'est du luxe. Je vous remercie de tout cœur. Merci surtout à ceux qui vous ont permis de me faire ce cadeau utile.

Il y a quelques semaines a eu lieu ici la plus imposante et la plus solennelle des cérémonies à laquelle l'Eglise puisse convier ses enfants : l'ordination d'un prêtre. C'est le Père Allard, de Châtelineau, parti pour le Congo il y a un an et demi, qui a reçu la consécration sacerdotale des mains de Monseigneur Augouard.

Digitized by Google

Nous étions une douzaine de prêtres réunis pour l'imposition des mains. Il me semble qu'on comprend ici mieux encore qu'en Belgique la grandeur, la puissance et l'éminente dignité du prêtre; aussi ce jour-là fut-il pour nous tous un jour de consolation et de joie intime. Un prêtre de plus ici, c'est peut-être le salut de beaucoup d'abandonnés. Monseigneur Augouard, en résidence à Brazzaville, s'est montré très aimable envers nous. C'est un homme plein de verve et de cordialité, universellement respecté et aimé sur la rive droite du Congo. M. De Backer, directeur général du chemin de fer, un « pays » du Père Allard, répondant à l'invitation du Révérend Père Supérieur, est venu partager notre joie et passer quelques bonnes heures avec nous. Nous restons bien reconnaissants envers Monseigneur Augouard et M. De Backer de leur bienveillance et de leur amabilité.

Nombreux sont les visiteurs de Ki Santu. Nous avons successivement reçu ces derniers temps un Père Trappiste, un Père de Mill-Hill, deux agents de l'Etat, le commandant Van Meerberghe, et actuellement nous hébergeons le Père De Klein, Provincial des Pères de Scheut, et deux Pères Prémontrés récemment débarqués. Ces hôtes d'un jour nous laissent le meilleur souvenir.

Pendant que vous grelottez sous la bise, nous suons à grosses gouttes sous le soleil d'été. Que la nature est belle à cette époque de l'année! C'est le temps des semailles que suit de près la récolte. Nos cultures progressent à vue d'œil. La végétation est luxuriante. Ah! si je pouvais vous envoyer une gerbe des jolies fleurs du jardin.

Au revoir, cher Père. Une prière, s'il vous plaît, pour mes petits collégiens noirs.

Votre bien dévoué et affectionné

G. Van Tilborg, S. J.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

A Kandy

IMPRESSIONS D'UN NOUVEAU VENU

par le Père L'Hoir, S. J.

Nous sommes arrivés à Colombo le samedi 3 novembre, à 1 heure du matin; ce qui nous a empêché de jouir beaucoup de l'entrée en rade. J'avais entendu dire qu'après le port de Rio-de-Janeiro, celui de Colombo était le plus beau du monde... Qu'en est-il ? Il est certain qu'une fois amarré dans le port, on ne jouit pas d'un coup d'œil extraordinaire. D'ailleurs, nous avions d'autres préoccupations que celles de contempler le paysage. Il s'agissait de faire transporter à terre nos bagages et... nous-mêmes. Il faut avoir vu Port-Saïd ou Colombo pour s'imaginer ces ports ou grouillent des centaines de

Cl. du P. d'Espierres, S. J.

POINTE DE GALLE LE FORT

barques d'indigènes qui crient, hurlent, gesticulent et se battent : toutes arrivent en tous sens pour saisir les voyageurs ! Descendus à 6 heures du matin, nous nous sommes rendus chez

Digitized by Google

Monseigneur l'Archevêque de Colombo pour lui présenter nos respects. Il nous reçut avec l'effusion de la plus charitable cordialité et voulut qu'un bon déjeuner nous refit aussitôt de nos fatigues. Cette fois, plus d'huile à table! Nous en avions été saturés en route. Dans la matinée, nous fîmes en ville une petite excursion... en tram électrique, s'il vous plaît. Une partie de la ville est toute européenne et a de grands magasins du genre entièrement moderne; l'autre partie est indigène au vrai sens du mot! Dans l'après-dîner, je partis pour Kandy avec un Père du séminaire, qui était déjà venu le matin nous prendre à la descente du bateau. Kandy est à quatre heures de train de Columbo. Nous arrivâmes à 6 h. 1/2 du soir et, trois quarts d'heure après, une voiture nous déposait à l'entrée du séminaire. Vous en connaissez la photographie; elle l'enjolive quelque peu. Il est perché sur une élévation et entouré d'une abondante végétation tropicale . bananiers, cocotiers, palmiers, etc.

Cl. du P. d'Espierres, S. J.
SUR LA RIVIÈRE KELANI

Initule de dire avec quelle cordiale fraternité j'ai été reçu. On est vite de la maison chez nous!... La nuit que je passai ensuite fera époque dans mon histoire! De ma vie je ne me souviens pas avoir dormi aussi profondément. Ce n'était pas cependant que le lit fût si délicieux. Je crois même que bien m'en a pris d'être fatigué ce soir-là, sinon je n'aurais pas beaucoup dormi sur ma paillasse! Mais tel quel, j'y ai été habitué dès la première fois, et je continue chaque nuit à dormir comme un prince. Le Père T... a trouvé son remplaçant. Même sollicitude, mêmes bontés. C'est l'esprit de notre chère Compagnie que je retrouve au delà des mers. Parmi les Pères de la communauté, même bienveillance et cordiale simplicité de rapports.

Le régime du séminaire ressemble fort à celui de Belgique,

Digitized by Google

sauf, par exemple, le second plat du dîner, qui est invariablement composé de riz, cuit à l'eau, avec du « kurry » : prononcez keurri. C'est le plat national aux Indes. Ce kurry est une sauce extrêmement piquante qui brûle affreusement la bouche quand on n'y est pas habitué. Je m'en étais servi au premier repas. Après la première bouchée, je « jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y reprendrait plus ». Les fois suivantes, je ne pris que le riz, à la grande stupéfaction du Singhalais qui servait. « Un Père qui ne prend pas de kurry ! » répétait-il. Les fruits aussi sont tout différents : adieu poires, pommes, etc. En revanche, on a toujours des bananes, des petites oranges vertes du pays et un certain fruit qui ressemble au melon « papawaie »? (très bon pour la digestion).

Passons au climat, au fameux climat de Ceylan? Un printemps perpétuel, dit-on en Belgique. Quelques journées de séjour ici, quelques conversations surtout avec les vétérans du pays ont vite fait de remettre les choses au point! D'abord, pas moyen de parler de Ceylan en général, parce que la température y varie beaucoup selon les places; ainsi sur les côtes, à Colombo, Galle, Trincomalie, il fait très chaud toute l'année et il n'y pleut guère, dit-on. Tandis qu'à Kandy, il y fait chaud aussi... mais il pleut! La chaleur y est modérée; on est sur la hauteur, la brise ne manque pas d'ordinaire. Le grand ennui c'est la pluie, l'humidité.

Ici, de deux choses l'une, il pleut ou le soleil brille dans toute sa splendeur. Il n'y a pas de saison froide ou chaude, il y a la pluie et le soleil, c'est tout. Et les deux arrivent fort irrégulièrement, sans époque bien fixe, sauf, paraît-il, les mois de janvier, février et mars, où il fait toujours magnifique, un peu chaud même. Mais, en dehors de cela, il ne faut guère se fier au beau temps : depuis mon arrivée ici, je n'ai eu que deux jours sans pluie, les deux premiers. Les Pères souriaient en me voyant si émerveillé de la température; « wacht en bitje », se disaient-ils. En effet, je n'ai pas dû attendre longtemps : à partir de mardi passé, je n'ai pas eu un jour sans pluie. Le matin, un soleil magnifique; l'après-midi, une ondée formidable, « il tombe des cordes », comme dit le Père van der Aa. Mais, comme le soleil est très ardent, tout est vite sec; c'est un grand avantage.

Néanmoins, pour un étranger surtout, ces ardeurs ont aussi leur inconvénient; qu'il se garde bien de jamais sortir sans chapeau, il s'exposerait à un coup de soleil.

Comme chapeau, nous avons cette espèce de casque qu'ont tous les colons anglais... genre pompier... C'est assez lourd, mais cela préserve très bien. On porte soutane blanche, très large, sans ceinture. La soutane noire se porte quand on doit

Digitized by Google

être plus habillé, par exemple, pour communier et lorsqu'on doit aller en ville.

Deux mots sur le pays. « Un paradis terrestre », c'est entendu !... Pour les botanistes, je crois bien que c'est un peu vrai : il y a profusion de plantes et d'arbres variés, d'une beauté frappante, surtout pour des yeux européens.

La vue qu'on a du séminaire est très belle. Nous sommes sur une montagne, creusée tout à l'entour par une belle vallée ; au delà de cette vallée, une masse imposante de collines qui s'étagent à perte de vue. C'est très joli, mais un peu monotone : partout la même végétation tropicale, toujours verte... Les yeux se fatiguent de cette teinte uniforme... Je suppose qu'au paradis terrestre ce devait être un peu plus varié... et qu'il n'y avait pas de sangsues... Il n'en manque pas, dit-on, dans les parties plus humides de la propriété. Je n'en ai pas encore souffert; quand j'aurai eu leur visite, j'en reparlerai : on les dit fort petites, mais leurs piqûres sont très sensibles.

La propriété, « l'estate », s'étend au loin ; tel Père, ici depuis un an, n'en a pas encore visité tous les recoins. Il y a encore bien des collines que je n'ai vues que de loin. D'un point assez haut, on a même vue sur le lac de Kandy. De ma chambre, on voit un très beau panorama.

Mais assez causé de moi et du séminaire pour cette fois, la suite au prochain numéro !...

Que je voudrais pouvoir entendre parler maintenant de la chère Belgique et de tous ceux que j'y ai laissés ! Faut-il dire combien souvent mon esprit et mon cœur se reportent sur chacun d'eux, me demandant ce qu'ils font, comment ils vont. Ah ! la séparation ne diminue pas l'affection, elle fait sentir plus profondément combien on est attaché à ceux qu'on aime... Avec quelle sollicitude et quelle ferveur je recommande tous les jours, et plusieurs fois par jour, au bon Maître, tous ceux que j'ai quittés par amour pour lui. Au pied de l'autel, près du cœur de Notre-Seigneur, il n'y a pas de séparation, pas de distance. Cette communion des âmes en Dieu est la grande consolation de l'exil. Et puis on aime d'autant plus à se dévouer pour Celui qui nous a tant aimés, qu'on peut, en retour, lui offrir quelques véritables sacrifices

* * *

Des vies entières de missionnaires se consument ici, sans grand avancement pour la religion... au moins extérieurement, car, pour Dieu, tant de sacrifices et de prières ne peuvent pas être perdus : quand son heure sera venue, il fera fructifier au centuple tout le travail qui avait semblé perdu autrefois. En attendant, les bouddhistes et les mahométans sont maîtres du

Digitized by Google

pays; beaucoup de protestants aussi, à cause de la domination des Anglais sur l'île. Mais ces braves protestants ont bien du mal à s'entendre : ainsi, rien que dans la petite ville de Kandy, il y a sept ou huit sectes différentes, tout à fait séparées !...

Les païens qu'on convertit le plus facilement (disons le moins difficilement) sont les Tamouls : c'est la plus basse caste d'indi-

Cl. du P. d'Espierres, S. J.

POINTE DE GALLE

gènes. Ici aussi donc, c'est sur les petits et les humbles que le Christ commence à régner. Une fois convertis, ils sont en général très fervents. Leur piété se manifeste même d'une manière assez troublante. La première fois que j'assistais à une messe publique, le dimanche, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre tous ces braves gens réciter leurs prières à haute voix... Mais à la consécration, ce fut bien autre chose : chacun de son côté se mit à crier et à chanter au plus fort, en faisant de grandes prostrations à terre. Malgré tout ce qu'il y avait de peu harmonieux et de peu discret dans cette scène, on était ému quand même en voyant la foi et la ferveur qu'ils mettaient dans leur supplication.

Ce que je disais de la Mission en général ne s'applique pas au séminaire : cette œuvre-ci est très prospère et pleine d'avenir pour les Missions. Ces jeunes gens qui nous arrivent peu instruits en général, souvent aussi peu civilisés, sortent du séminaire, après neuf ans, transformés merveilleusement par la grâce du bon Dieu. Nous aurons neuf nouveaux prêtres, consacrés le samedi avant Noël. L'année prochaine, il y en aura seize nouveaux. C'est une œuvre bien utile et bien consolante : après leur ordination, tous ces prêtres retournent aux Indes au milieu de leur peuple, et là secondent puissamment les missionnaires européens.

FRANZ L'HOIR, S. J.

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

Ceylan. — On annonce que Monseigneur Van Reeth, évêque de Galle, s'embarquera à Colombo pour l'Europe le 24 février. Il fera la traversée à bord du *Scharnhorst* (Norddeutscher Lloyd), sera à Rome avant le 15 mars et arrivera chez nous en avril.

Nous espérons que Sa Grandeur, pendant le temps de son séjour en Belgique, pourra nous donner de bonnes nouvelles de son diocèse et des chers missionnairesde Ceylan.

Bengale. — Du Père BODSON. — *Ranchi*, 13 novembre 1906 :

« J'ai quitté mes montagnes pour la région des plaines. Quelle différence entre les œuvres de Darjeeling et celles de Ranchi ! On gagne les chrétiens un à un chez les montagnards, on les pêche à la ligne : ici, c'est à grands coups de filet. C'est simplement magnifique ! Je suis dans l'enthousiame depuis le jour où je suis arrivé: c'est merveilleux ce que la grâce de Dieu fait ici.

» Aidez-nous de vos prières et de vos aumônes. Nous prions pour vous.

» Nous comptons bien bâtir un grenier au riz, et une dépendance sous peu; j'espère que l'appel publié dans les *Missions Belges* m'amènera du secours pour ces constructions nécessaires. »

Du Père VANDENDRIESSCHE. — *Ranchi* (*The Presbytery*), 11 décembre 1906 :

» Si vous pouviez me procurer encore quelques bonnes aumônes, je vous en serais reconnaissant ! J'en ai besoin plus que jamais : le district de Ranchi continue à s'étendre : il compte maintenant plus de 2,650 chrétiens, une augmentation de 350 depuis janvier. J'ai dû ajouter au nombre de mes catéchistes et j'ai encore sur les bras plusieurs procès intentés par les zémindars à mes chrétiens. Ces procès me coûtent beaucoup d'argent, mais qu'y faire ? Ne pas aider ces pauvres gens, ce serait les livrer à la merci des zémindars ou les forcer de s'adresser aux usuriers qui auraient vite fait de les saigner à blanc ! Dans l'entre-temps, c'est ma pauvre bourse qui subit cette douloureuse opération et voici qu'il va falloir lui faire une nouvelle saignée : quoique la moisson ait été très bonne aux environs de Ranchi, le riz est très cher cette année-ci, aussi cher, me dit-on, qu'au temps de la dernière famine. Comment cela se fait-il ? Voici : dès que le nouveau riz a commencé à paraitre sur les marchés. les grands marchands hindous ont accaparé tout ce qu'ils pouvaient pour l'exporter dans les parties de l'Inde où il y avait famine ou disette; presque tous les jours nous pouvions voir de longues files de chariots chargés de riz passer devant le « Presbytery », en route pour Purulia et les plaines. Ce drainage a eu pour résultat de faire monter les prix; espérant qu'ils finiraient par baisser quelque peu, je décidai de ne pas acheter ma provision au milieu de novembre, époque habituellement la plus favorable, mais malheureusement les prix élevés se maintiennent; et comme mes élèves vont rentrer dans une dizaine de jours il faut bien que j'aie de quoi les nourrir. Conclusion : il faut acheter à tout prix et espérer que la Providence inspirera à quelques cœurs généreux de boucher les trous de ma bourse ! Le bon Dieu le leur rendra au centuple.

» Bonne fête de Noël, heureuse et sainte année à vous et à tous les amis de Bruxelles. »

Du Père CHRISTOPHE. — *Torpa*, 7 décembre :

« Je voudrais recevoir quelques étrennes pour la Mission de Torpa : le riz est très cher, l'an passé nous

Digitized by Google

avions 20 kil. pour environ 2 francs; cette année nous n'en aurons que 13, et sans riz pas d'école, pas de catéchuménat. De plus, nous avons eu cinq chapelles à peu près renversées par les pluies; nous devons rebâtir ces cinq chapelles, dont chacune nous coûtera environ 500 fr. Tâchez de plaider ma cause. »

Du Père PÉRIER. — *St Mary's*, le 25 décembre 1906 :

« Bientôt aura lieu la bénédiction solennelle de la gigantesque statue du Sacré-Cœur, placée au sommet de notre propriété. Selon l'intention du donateur, on l'a placée en face du Népal et ses bras large ouverts semblent appeler ces pauvres peuplades à Lui ! »

Du Père GROSJEAN. — *Ranchi*, décembre 1906 :

« L'événement saillant de ces derniers temps, c'est l'ouverture du Jashpur à l'évangile. Si vous regardez une carte du Chota-Nagpore, vous observerez à la limite du Biru et du Barway, un état natif, dont le rajah dépend de l'Angleterre, mais est à demi indépendant. C'est le Jashpur. Sur la longue ligne de frontière qui sépare nos Missions de Kurdeg, Samtolli, Tongo et Katkahi du Jashpur, les villages, presque partout, sont ouraons et catholiques. Passé la frontière, sur le territoire du rajah, les villages sont ouraons et païens. Mais ces Ouraons du Jashpur sont venus du Biru et du Barway. Les liens de la tribu et de parenté ou d'amitié, les attachent aux Ouraons catholiques. Depuis longtemps ils insistent pour qu'on les admette. A Kurdeg le Père De Gryse, à Tongo le Père d'Hoop, à Katkahi le Père Van der Linden, ont reçu cent députations de ces braves gens, suppliant qu'on vint les instruire. A la fin, un village, défiant les menaces des gens du rajah, se donna au Père Van der Linden. La police vint prendre presque tous les hommes. On les conduisit à la capitale; on les battit; on en mit plusieurs en prison, à l'amende. Le rajah se croyait vainqueur. Sur ces entrefaites, d'autres villages appelèrent le Père d'Hoop. Le rajah allait recommencer son jeu; mais il fut arrêté court par un ordre du magistrat anglais qui contrôle le Jashpur. Monseigneur Meuleman avait référé l'affaire à ce magistrat, qui acquit la preuve des faits, et intima au rajah de comparaître devant lui. Le rajah dut rembourser les amendes et se tiendra en repos. »

Congo. — Du R. Père BANCKAERT. — 27 novembre 1906 :

« Le vendredi 16 novembre, Monseigneur Augouard nous arriva vers 1 heure. Nous attendions Sa Grandeur au train depuis quelque temps, quand une pluie battante nous y a surpris; nous l'avons essuyée toute entière sans manquer une goutte et étions trempés jusqu'aux os. Pour éviter tout refroidissement, j'ai donné l'ordre d'un sauve-qui-peut général et nous n'étions plus qu'une dizaine pour recevoir Monseigneur qui est arrivé quand la pluie avait cessé.

» Le samedi soir nous est arrivé M. Debacker, ingénieur-directeur du chemin de fer, ami de la famille Allard. Il avait accepté volontiers notre invitation à représenter en cette circonstance la famille du nouvel ordonné et m'a répété plus tard combien il était heureux, n'ayant pu se faire une idée que pareilles festivités fussent possibles au Congo.

» Nous avons ici également M. Lefranc qui, avant de monter dans l'Uelé, était venu nous faire visite.

» Le dimanche 18, à 6 heures du matin, a eu lieu l'ordination. Les Pères De Vos, Butaye et Swannet ayant encore à faire leur retraite, étaient arrivés pour la solennité. J'avais invité un des Pères des autres postes, un Père de Léopoldville, de la Congrégation de Scheut, et le Père Rédemptoriste, de Thys-

Digitized by Google

ville. Nous étions là douze prêtres pour assister Monseigneur. Les solennités de l'ordination se sont déroulées devant cette foule de noirs qui remplissaient tous les coins de l'église, et qui, malgré les pluies des jours précédents, avaient tenu à être présents à la première ordination sacerdotale qui se faisait au Congo.

» Le lundi, à 6 heures, première messe du Père Allard, avec diacre, sous-diacre, prêtre assistant, en présence de l'Evêque et de la même foule que la veille. Le Père Allard n'en revenait pas, et avec raison, je crois, car tous les numéros d'un programme complet ont réussi pour le mieux. Monseigneur pouvait à peine contenir son émotion, quand il nous a adressé la parole au réfectoire.

» De toutes ces circonstances si consolantes qui ont entouré ces solennités, la plus consolante pour le Père Allard doit avoir été celle de se voir conférer la prêtrise et de célébrer sa première messe en présence même de ces noirs pour lesquels il a tout quitté et au service desquels il ne demande qu'à se dévouer et à mourir. »

***

La Société de Saint-Pierre-Claver, fondée par Mme la comtesse LEDÓCHOWSKA dans le but de procurer des ressources à toutes les Missions d'Afrique, a son centre à Rome, via dell'Olmata 16.

Elle a pour organe :

L'ÉCHO D'AFRIQUE

bulletin mensuel illustré paraissant en français, en allemand, en italien, en polonais, en bohême et en slovène, et contenant des rapports d'un intérêt émouvant sur toutes les contrées du vaste continent.

*S'adresser au bureau de l'***Écho d'Afrique**, *65, rue du Bac, Paris* (7e).

A la mémoire du Révérend Père van Hencxthoven

Le 6 avril 1905, mourait à Wombali le Révérend Père van Hencxthoven, premier Supérieur de la Mission du Kwango. Cette perte fut douloureusement ressentie en Belgique, car avant d'aller porter l'Evangile aux peuplades congolaises, le Père van Hencxthoven avait exercé dans sa patrie l'apostolat de l'enseignement et, parmi ceux qui furent ses élèves ou qui se trouvèrent en rapport avec lui, il avait conservé de nombreux et fidèles amis.

L'un d'eux, qui fut jadis son élève, nous écrivait dernièrement combien il lui semblait triste qu'il n'y eût, au Congo, aucun souvenir pour y perpétuer cette mémoire vénérée. Et il nous engageait à ouvrir dans la revue une liste de souscription pour l'érection de ce monument. Cette pensée de reconnaissant souvenir fut accueillie avec joie. Elle se réalise dans ce fascicule.

Mais quel monument élever là-bas au Père van Hencxthoven ?

Digitized by Google

Il a semblé que le monument le plus digne de celui qui fut un grand et saint missionnaire, serait une ferme-chapelle que l'on érigerait dans le rayon immédiat de Wombali, dernière résidence du Père van Henexthoven.

Ce serait une fondation analogue à celle qu'un comité louvaniste érigea à la mémoire du Père Geeraerts, et dont on peut voir, dans ce numéro même, les consolants résultats.

Nous ouvrons donc avec confiance une liste de souscription en faveur de : van Henexthoven-Saint-Emile.

Dons

Pour une ferme-chapelle à fonder à Wombali (Kwango), en mémoire du Révérend Père van Henexthoven, M. Edg. de Ghelin : 100 francs.

Au Père Maurice Stas de Richelle, Ranchi, le baron H della Faille d'Huysse : 200 francs.

Par l'entremise du Père Rochet, Liége, au Père Louis Coppens, Noatolli, en souvenir du Père Fleurquin, anonyme : 100 francs.

Au Père Canoy, Mandar, M^lle Iris Grégoire : 200 francs.

Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :

Au Père Canoy, Mandar, anonyme de Tournai : 100 francs ;

Au Père Feron, Kurseong, anonyme de Menin : 20 francs ;

Au Père Coppens : 20 francs ;

Au Père Niclas : 20 francs.

Au Père d'Espierres : 100 francs ;

Au Père Paul Feron, anonyme de Grammont : 200 francs,

Au Père d'Espierres, anonyme : 100 francs ;

Au Père Canoy, anonyme : 50 francs

Au Révérend Père Banckaert, Supérieur de la Mission du Kwango, étrennes des élèves du collège Saint-Michel, boulevard Militaire, Bruxelles : 40 francs.

Au Père Aug. Dela Croix, les mêmes : 20 francs ;

Par l'intermédiaire du Révérend Père Van de Mergel, Oostacker :

A la chère Mère Antoine, Tongo, Marie-Antoinette, Arthur, Alfred : 30 francs ;

A la chère Mère Antoine, Tongo, une ancienne compagne de Thildonck, Gand : 25 francs ;

Pour le Père Wallyn, à Balangoda :

M^lles Grégoire : 20 francs ;

Anonyme : 10 francs.

Au Père Bressers (Bengale), anonyme, par l'intermédiaire du Père Fallon : 50 francs.

Pour les Missions, M^lle de Lasheras, Espagne : 50 francs.

Pour la Mission de Karra, au Père Auguste Dela Croix, de la part de M^lle G.-G. E... : 100 francs.

Anonyme de Charleroi, par l'intermédiaire du Père Guillaume, au Père d'Hoop : 25 francs.

De la part des élèves internes de la petite division du collège d'Alost :

Au Père Van Kasteren : 50 francs ;

Au Père St. De Vos : 40 francs ;

Au Père Stoffels : 90 francs ;

Au Père Butaye : 40 francs ;

Au Père Fr. De Hert : 40 francs.

Bel envoi de timbres : le monastère de la Visitation, à Valladolid.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Mort du Lieutenant-Gouverneur

Lettre du Père Paul Cooreman, S. J.

Hambantota, 8 décembre 1906.

L'école anglaise, que nous avons commencée à Hambantota il y a trois ans, a été reconnue par le gouvernement cette année; les 27 et 28 septembre a eu lieu l'examen officiel, et sur soixante-trois élèves présentés soixante ont passé. Cette école m'a déjà permis de donner régulièrement l'instruction religieuse aux enfants catholiques, après les avoir retirés de l'école protestante, laquelle est agonisante, sinon morte. Elle est aussi mon plus grand espoir pour l'avenir. Une sorte de consternation vient de se répandre sur l'île, par suite de la mort du Lieutenant-Gouverneur, sir Alex. Ashmore. Au mois de mai, celui qui le remplaçait pendant un court voyage en Angleterre, est mort presque subitement, et voici que lui-même meurt également, après quatre jours à peine de maladie. Il y a une semaine il était encore à sa partie de golf. Ce qui donne un caractère encore plus frappant à cette mort, c'est que depuis un mois une grande agitation s'était produite autour de son nom. Il y a un mois, présidant une distribution de prix, il avait dit que « si peu de Singhalais étaient admis aux hauts emplois

Cl. du P. d'Espierres, S. J.

SUR LA BERGE DE LA KÉLANI

Digitized by Google

du gouvernement, c'était parce qu'ils n'avaient pas cette notion élevée du devoir et de l'honneur que le gouvernement anglais attendait d'eux ». Ces paroles avaient soulevé une tempête. Une grande partie des Singhalais y

Cl. du P. d'Espierres, S. J.

PANORAMA SUR LA KÉLANI

voyaient un outrage impardonnable. La presse reproduisit quantité de lettres indignées. Il y eut une interpellation au Conseil législatif, où sir Alexandre s'expliqua en appuyant ses paroles sur des preuves et des exemples, tout en se défendant d'aucune intention désobligeante. En présidant la distribution des prix de St Joseph's à Colombo, le Gouverneur s'efforça de dissiper les colères, en affirmant qu'il n'y avait pas de place à laquelle ne pût prétendre un Singhalais « capable ». Un grand meeting public eut lieu, où, après des discours échauffés, on décida d'adresser un mémoire au Ministre des Colonies d'Angleterre pour obtenir le rappel du Lieutenant-Gouverneur, et voilà qu'au milieu de tout ce bruit, la mort même le fait soudainement disparaître.

Quelques premières nouvelles

par le Père X. d'Espierres, S. J.

Decembre 1906.

Yatiyantota — où l'on m'a envoyé provisoirement remplacer le Père Neut — est une église centrale, dont le curé doit desservir plusieurs villages dotés chacun d'une modeste chapelle. Il y passe de dimanche en dimanche, de façon que le tour soit à peu près fait en un mois. Ces petits voyages périodiques

Digitized by Google

se font partie en chemin de fer, partie à pied, ou plus ordinairement, mais pas plus agréablement, dans les « hacqueries », infernales voitures à bœufs. Arrivé à destination, vous trouvez à côté de la chapelle une sorte de sacristie où s'écrasent pêle-mêle quelques débris d'objets religieux, l'une ou l'autre chaise, une table sur laquelle on a étendu de vieux journaux en guise de nappe, un lit de camp recouvert d'une natte et d'un oreiller, parfois ancien coussin d'église déchu de sa splendeur d'antan. Ah ! j'oubliais : il y a encore une boîte magique, dont vous n'aurez pas, je suppose, oublié la clef et qui vous réserve la surprise d'une collection de vieux ustensiles de ménage dépareillés ! C'est là que le missionnaire s'installe le samedi soir. Le lendemain il verra arriver aux cérémonies un singulier mélange de Singhalais, de coolies tamouls, de planteurs et d'employés anglais des estates ou jardins de thé.

Je fus ainsi le 21 décembre à Ruanwella. Que d'aventures ! Après vingt minutes de chemin de fer, je monte, avec trois autres personnes et d'innombrables bagages, dans une petite voiture attelée d'un bœuf. On se case comme on peut ! Au beau milieu de la route, alors que nous allions bon train, une roue vole en éclats. Je ne crois pas qu'on pût en ramasser une pièce de plus de 20 centimètres ! Ce fut le ressort qui me précipita hors du véhicule, car c'était de mon côté que la roue avait faibli ! Je me tâtai, je me crus et me crois encore tout entier. La même inspection aboutit chez les autres au même résultat. Tout est donc bien ! Seulement je choisis décidément, pour le reste de la route, la voiture de saint François : j'arriverai plus tard, mais peut-être moins moulu !

Cl. du P. d'Espierres, S. J.
ROUTE PRÈS DE YATIYANTOTA

J'arrivai, en effet... Le lendemain, samedi, il s'agissait de faire les préparatifs de Noël. Six noirs sont là pour monter la crèche. C'est monumental ! On avance l'autel de trois mètres, et par derrière on construit un hangar destiné à recevoir d'abord la Sainte Famille, cela va de soi, mais aussi

Digitized by Google

tout ce qu'il lui plaira d'amener avec elle, sans préjudice de tout ce qu'il conviendra à ces bons Singhalais d'y ajouter. Le moment est venu de descendre les statues du grenier par une poulie : espérons qu'il n'y aura pas de dédoublements à déplorer ! Non, tout arrive en place sans accident. Le petit Jésus a bien à pleurer un pouce, mais la blessure est depuis longtemps cicatrisée. A part cela, il est resplendissant, tout comme la Sainte Vierge, Saint Joseph, l'Ange, l'âne et le bœuf. Je demande à mon boy, en contemplation devant toutes ces richesses : « Est-ce qu'on trouve aussi bien à Galle ? — Non, me dit-il, ceci est plus beau : le bœuf est plus grand ! » Mais ce qui sera le plus admiré, j'en suis sûr, c'est une superbe étoile en diamants, qui va paraître pour la première fois aux yeux de mes chers Singhalais, car elle vient d'arriver d'Europe, avec une lampe à réflecteur par derrière; ce sera certainement une étoile de toute première grandeur !

A PLEINES VOILES

Je m'endormis, le soir, tout heureux : la journée s'était passée sans aventure ! Mais la nuit allait prendre sa revanche ! Vers 3 heures du matin, je suis réveillé en sursaut; j'écoute : on dirait que quelqu'un frappe timidement à ma porte. On vient sans doute m'appeler pour un malade, me dis-je. Je me lève, je sors, personne ! Alors le souvenir me revient d'un gros rat, que j'avais vu à

Cl. du P. d'Espierres, S. J.

ROUTE PRÈS DE YATIYANTOTA

Digitized by Google

plusieurs reprises, le soir, déguerpir à mon entrée dans la chambre et battre en retraite, par l'échelle fixe, vers le grenier. C'était peut-être lui l'esprit frappeur ! Et de fait, une légère inspection m'eut bientôt fait découvrir mon rat qui, en compagnie d'amis, faisait soirée dans une vieille caisse en sapin !

Je restai à Ruanwella jusqu'au 25. J'y célébrai la messe de minuit, puis je revins bien vite à Yatiyantota pour les deux messes du matin.

MISSION DU BENGALE

Le Jashpur

La Mission du Chota-Nagpore, commencée depuis environ vingt ans, a atteint, dans ce court espace de temps, des développements peu ordinaires : elle compte aujourd'hui près de cent mille convertis. Cet heureux résultat est pour nos bienfaiteurs un juste sujet de consolation et de fierté : leurs aumônes ont produit des fruits abondants et durables.

Une occasion extraordinaire s'offre actuellement de donner une grande et nouvelle extension au règne de Notre-Seigneur dans ce pays, et d'augmenter presque de moitié le nombre des convertis.

Jusqu'ici nos missionnaires avaient évangélisé exclusivement les peuplades indigènes, directement soumises à la domination anglaise : les Kharrias, les Mundas et surtout les Ouraons. Ils n'avaient pu entamer les Etats natifs, à peu près indépendants, qui forment l'extrémité ouest de la Mission. Or, il y a quelques mois, sous l'influence d'Ouraons convertis qui étaient allés s'établir chez eux, les habitants d'un de ces Etats natifs, le Jashpur, firent des démarches instantes et réitérées pour être admis au nombre des catholiques. Les missionnaires leur firent bien comprendre qu'ils ne devaient chercher aucun avantage matériel dans leur conversion : devenus chrétiens, ils devaient continuer à rendre à leur rajah tous les devoirs exigés par les usages du pays; en cas d'oppression, ils ne pouvaient trouver presque aucun appui auprès des missionnaires : car la magistrature et l'administration inférieures étaient aux mains des natifs,

Digitized by Google

et la cour suprême européenne dont relevait le Jashpur se trouvait non à Calcutta, mais à Nagpore, par conséquent loin de notre Mission. Ces objections ne purent les arrêter et un groupe d'Ouraons se déclara ouvertement catholique et se mit à pratiquer

P. Stas de Richelle, S. J.

LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE APOSTOLIQUE DE RANCHI
R. P. Grosjean, S. J.
P. Van Hecke, S. J. Directeur de l'école
P. Considine, S. J.

publiquement notre sainte religion. Le rajah, irrité de ce qu'une influence européenne se fît sentir dans son Etat et craignant sans doute de voir ainsi mettre fin à bien des vexations et des exploitations illégitimes, défendit à ses sujets d'abandonner leur religion, fit arrêter les nouveaux convertis, les emprisonna et leur infligea des châtiments corporels. Mais les coups et les blessures ne purent les faire faiblir; les convertis restèrent fidèles à leur foi nouvelle et de nombreux compatriotes se déclarèrent prêts à suivre leurs exemples. Instruits de ces faits par Monseigneur Meuleman, archevêque de Calcutta, les gouvernants anglais lui donnèrent l'assurance que les habitants du Jashpur avaient toute liberté pour se faire catholiques et que nul ne pouvait empêcher nos missionnaires de visiter ce pays ni de s'y établir.

L'Etat natif du Jashpur est donc ouvert au catholicisme; nul doute que les 40,000 ou 50,000 Ouraons qui l'habitent ne nous

Digitized by Google

viennent en masse, si nous pouvons les recevoir. Et il est d'autant plus à souhaiter que nous le puissions immédiatement, que les protestants n'ont pas encore pénétré dans ce pays et qu'il ne nous faudra donc pas lutter contre ces ennemis implacables, si nous parvenons à les devancer. Mais les frais d'établissement et d'organisation seront élevés : catéchistes à fournir à chaque village (10 francs par mois), chapelles à construire, résidences pour missionnaires. En estimant ces frais à 1 franc par converti, nous atteignons déjà une somme de 50,000 francs, et elle suffira à peine aux besoins de cette nouvelle Mission.

S'il nous est possible de mettre à profit cette occasion exceptionnelle, nous aurons fait un grand pas vers la réalisation d'un plan depuis longtemps caressé : les Ouraons, qui constituent une race particulièrement susceptible de recevoir notre sainte religion, et avec elle un certain degré de civilisation, sont répandus par groupes dans toute l'étendue de l'Hindoustan, de Calcutta à Bombay; si le Jahspur se convertit, nous aurons porté la religion jusqu'aux frontières ouest de notre Mission. Nos voisins, les Pères de Saint-François de Sales, de Nagpore, sont prêts à continuer le travail parmi les Ouraons de leur diocèse; et nous pouvons espérer que les conversions, gagnant de proche en proche tous les groupements ouraons de l'Hindoustan, atteindront ce bon peuple tout entier. Le jour où notre

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

LA MAISON DE RANCHI

sainte religion deviendra sa religion nationale, nous pouvons avoir l'assurance qu'il lui restera définitivement fidèle, et nous pouvons fonder les plus belles espérances sur cette jeune église

Digitized by Google

[illegible] le découragement des fidèles et de la tiédeur des peuples de l'Europe. Dès maintenant une congrégation religieuse, recrutée parmi les Ouraonnes, les Filles de Sainte-Anne, offre les plus beaux exemples de ferveur et rend d'inappréciables services pour l'éducation chrétienne des jeunes filles et la formation de mères vraiment chrétiennes. L'école apostolique de Ranchi réunit une élite de jeunes gens qui seront de précieux auxiliaires pour les missionnaires, et elle fournira un jour, si Dieu continue à bénir ces premiers essais les premiers d'un clergé indigène, indispensable pour seconder les missionnaires européens.

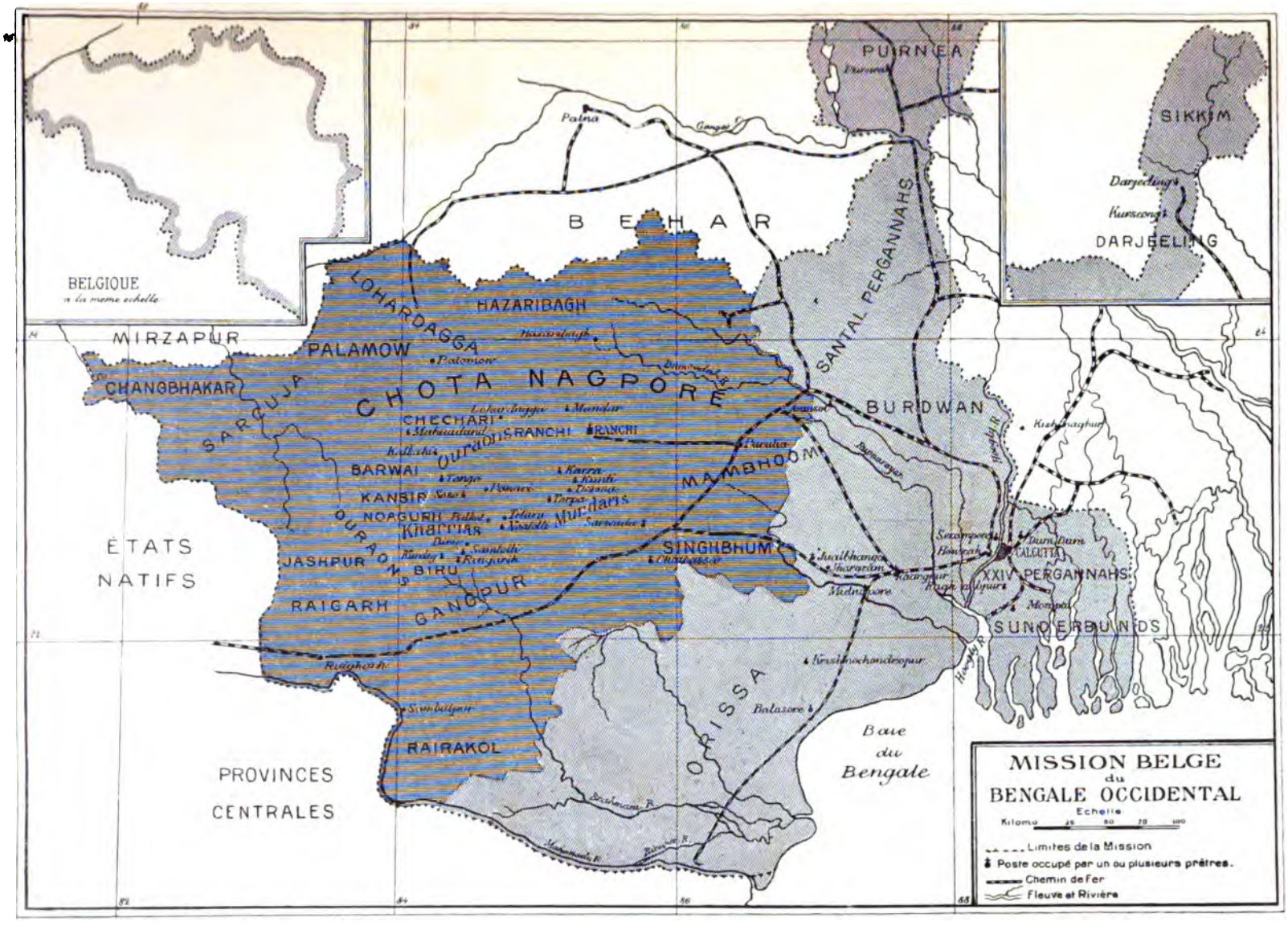
[illegible] DANS LES FONDATIONS D'UNE CONSTRUCTION.

[illegible] S. J.

[illegible] S. J.

[illegible] — AU FOND, MONTAGNE SURMONTÉE D'UN PETIT TEMPLE

Digitized by Google



Digitized by Google

Lettre du Révérend Père Waelkens, Supérieur de la Mission, au Révérend Père Provincial

Calcutta, 20 décembre 1906.

Mon Révérend Père Provincial,

Dans ma dernière lettre, je vous ai dit un mot du Jashpur; aujourd'hui j'ajouterai quelques nouveaux détails. Le Jashpur est un Etat natif, quasi-indépendant et tributaire du Chota-Nagpore, situé à l'ouest du Barwai, du Noagarh et du Biru. Sa population est d'environ 130,000 habitants, dont plus de la moitié, disons 70,000, sont Hindous; le reste sont des tribus aborigènes, parmi lesquelles il y a entre 40,000 à 50,000 Ouraons, les frères de nos Ouraons du Barwai, du Noagarh et du Biru, qui se sont faits chrétiens il y a des années déjà. Comme le montre la petite esquisse jointe à ma lettre, ces Ouraons encore païens habitent tout le long des frontières des provinces déjà conquises à la foi catholique et sont relativement assez rapprochés de nos différentes stations. Depuis longtemps déjà, bon nombre de villages ouraons de ce pays désiraient se convertir comme leurs frères l'avaient fait avant eux, mais leur rajah, c'est-à-dire leur roi, s'opposait à l'introduction du christianisme dans son Etat, sans doute parce qu'il craignait de perdre ces soi-disant droits et libertés qu'il prenait à l'égard de ces pauvres gens, si ces derniers venaient en contact avec des hommes civilisés. En juin dernier, le Père Van der Linden, de Katkahi, cédant aux instances des gens de Kairkona, un village du Jashpur, près de la frontière du Barwai, les admettait comme catéchumènes, sous condition qu'ils rendraient au rajah tous les services qui étaient de coutume. Le numéro de novembre des *Missions Belges*, p. 429, a rapporté quel en a été le résultat. Monseigneur a représenté et soumis l'affaire à l'agent politique anglais du Jashpur, et celui-ci a déclaré que

Digitized by Google

personne n'avait le droit de défendre aux gens du Jashpur de devenir chrétiens s'ils le voulaient. — *Deo Gratias!* — Dès lors, qu'en suivra-t-il? — Eh bien, tous ces gens vont venir chez nous comme un seul homme. Il y aura donc là une pêche bien abondante. Nous les attendons, mon

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

LES ÉLÈVES PARTENT EN EXCURSION, DE RANCHI A MAHUADAND, C'EST-A-DIRE DE BRUGES A ARLON A PIED

Révérend Père Provincial, mais il nous faut des ressources... En demandant un franc pour chacun, ce serait 50,000 francs pour tous. N'y aurait-il pas moyen de trouver cette somme? Il est vrai, j'ai déjà demandé une grosse somme pour pouvoir finir l'église de Ranchi (ce qui est urgent aussi) et j'espère que vous pourrez m'accorder cette demande. Mais voici maintenant une nouvelle bonne œuvre; inutile d'en montrer plus largement l'importance : c'est le salut de 50,000 âmes. Si nous tardons, les luthériens vont se mettre à l'œuvre. Nous sommes les premiers cette fois-ci. Les protestants nous ont devancés partout ailleurs, et nos missionnaires savent par expérience quelles sont les difficultés dans les districts où ils nous ont précédés.

H. WAELKENS, S. J.

Digitized by Google

Les premiers chrétiens au Jashpur

Lettre du Révérend Père Van der Linden, S. J.

Dans ma lettre publiée dans les *Missions Belges*, j'exprimais des craintes sur le retour prochain de mes chrétiens de Kairkona, qu'on avait injustement emmenés comme prisonniers à Jashpur Nagar. Ces craintes n'étaient que trop fondées. Après avoir enduré toute espèce de mauvais traitements en route, on les a retenus, pendant trois semaines environ, en prison préventive. Pendant ce temps, les gens du rajah n'ont épargné aucun moyen pour les détourner du christianisme ; n'y réussissant pas, ils ont employé un moyen tout à fait propre au pays pour les faire condamner. Il n'y avait que deux ou trois chrétiens qui avaient frappé le garde-forêt; cela ne suffisait pas aux gens du rajah. Par menaces et à l'aide du bâton, ils ont réussi à les effrayer à un tel point que tous ont confessé devant le juge natif

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J

LES EXCURSIONNISTES SOUS LE PONT DE LA SUBAURIKA

du Jashpur qu'ils avaient tous, sans exception, frappé le garde. Or, ceci était tout à fait faux, la moitié des inculpés appartenaient à un autre hameau et n'étaient pas présents quand l'affaire a eu lieu. On voulait les condamner et on le fit. Cinq hommes,

Digitized by Google

parmi lesquels le chef du village, un vieillard à barbe blanche, furent condamnés à quatre mois de prison et les trente-cinq autres à 5 roupies d'amende ou un mois de prison. Or, on leur avait volé ce qu'ils avaient d'argent dans leurs maisons; à ce

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

PASSAGE PAR CHUTIA (CHOTA-NAGPORE)

moment-là, tous leurs anciens amis ou connaissances les avaient abandonnés par peur de déplaire au rajah, de sorte que plusieurs jours se sont encore écoulés avant qu'on pût les libérer. Grâce à une aumône venue bien à propos de notre chère Belgique et quelques secours des voisins du Barwai, nous avons pu payer pour eux. Malheureusement, le meilleur mois pour les semailles était passé (le lendemain de la prise de leur village, le 18 juin, la saison des pluies a commencé) ; ils n'ont donc pu ensemencer qu'une partie de leurs champs. Quant aux cinq chrétiens condamnés à quatre mois de prison, ils ont dû subir leur peine avec une rigueur tout à fait hors de proportion avec leur soi-disant crime. Ils étaient condamnés aux travaux forcés et avaient constamment les pieds enchaînés de manière qu'ils pouvaient à peine marcher. Même quand ils eurent les jambes tout à fait meurtries, on leur refusa le moindre soulagement et on ne fit aucune attention à leurs supplications réitérées de les débarrasser de leurs chaînes. Au vieux chef du village on coupa la barbe blanche pour le disgracier et on le soumit aux mêmes rigueurs que les autres. Trois mois et demi se passèrent ainsi en souffrances pour ceux qui étaient en prison et en craintes continuelles pour ceux qui avaient pu retourner au village. On mit tout en œuvre pour les faire renoncer à la religion chrétienne; ni promesses ni menaces ne leur firent la moindre impres-

Digitized by Google

sion; leur réponse était toujours la même : « Nous sommes prêts à donner au rajah tout ce qui lui revient, mais nous n'abandonnerons pas le christianisme; dussiez-vous nous tuer, nous ne l'abandonnerons pas. » Un seul homme a faibli pendant quelque temps; par menaces ou par promesses on réussit à séduire le plus jeune fils du chef du village, mais lui aussi est revenu au bercail; sa femme, d'ailleurs, le menaçait de s'enfuir au Barwai avec tous ses enfants s'il restait avec les païens.

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

ON SE DÉCHAUSSE AVANT DE PASSER LA RIVIÈRE

Dans l'entre-temps, Monseigneur, notre vénéré Archevêque, entre les mains duquel nous avons mis toute cette affaire et que nous tenions informé de tout ce qui se passait, intervint auprès de l'agent politique anglais. Celui-ci, persuadé qu'une injustice criante avait été faite aux chrétiens, fit comparaître le rajah du Jashpur devant lui et lui fit promettre de laisser les chrétiens en paix. Le résultat immédiat fut la libération des cinq prisonniers, quinze jours avant leur terme. Le rajah a même fait rendre l'amende payée par les trente-cinq chrétiens qui avaient été mis en liberté trois mois auparavant. Mais l'argent volé ne reviendra pas, et leurs terres restées incultes ou labourées beaucoup trop tard ne produiront pas grand'chose, de sorte qu'ils seront dans la misère jusqu'à la prochaine récolte. Ils auront au moins la paix, et la bonne Providence fournira bien le nécessaire à ceux qui ont tant souffert pour la vraie foi.

Aussitôt la paix rétablie, nous nous sommes mis en devoir d'aller visiter nos chrétiens persécutés, ce que nous n'avions pu faire auparavant, de peur d'attirer sur eux de nouvelles vexations. Le 20 novembre, le Père Bressers et moi, nous nous sommes mis en route pour Kairkona. En passant la dernière montagne qui sépare le Barwai du Jashpur, le cœur nous battait plus fortement que d'habitude, car nous ne savions pas à quoi nous nous exposions. Ce chemin, en effet, n'est qu'un petit sentier escarpé au milieu d'une grande forêt où l'on aurait pu facilement nous jouer un mauvais tour. Un homme de Kairkona,

Digitized by Google

qui nous accompagnait, nous montrait un grand arbre sous les branches protectrices duquel ils avaient passé plusieurs nuits peu de temps auparavant, par crainte d'une nouvelle attaque de la part des gens du rajah. Cette fois-ci, du moins, il n'y avait pas lieu de craindre, personne n'a été molesté, notre visite était un triomphe pour les chrétiens. En effet, au bas de la montagne la jeunesse de Kairkona nous attendait, rassemblée sous sa bannière et battant joyeusement du tambour. A notre approche, ils se mirent tous à genoux pour demander notre bénédiction, et puis nous conduisirent triomphalement au village, où tous, hommes, femmes et enfants, étaient réunis pour nous recevoir. La joie était générale et toute crainte dissipée pour le moment. Ils avaient même du plaisir à nous montrer les divers endroits où on les avait faits prisonniers et à nous raconter comment tout s'était passé. Un petit garçon de 9 ans nous expliquait comment on lui avait lié les mains derrière le dos; il souriait maintenant, mais il avait bien pleuré quand les gens du rajah l'emmenèrent. Une pauvre hutte, bâtie sur une hauteur, tout juste hors du village et abandonnée par son propriétaire, nous servit de logis pour la nuit. Sous un grand arbre ombrageant à moitié la hutte, les hommes et jeunes gens du village passèrent la nuit pour nous servir de protecteurs en cas de besoin. Dans une véranda de cette pauvre hutte, nous avons offert pour la première fois, depuis le commencement du christianisme, le saint sacrifice de la messe, sur le sol du Jashpur. Puisse ce sacrifice faire descendre les bénédictions les plus abondantes sur cette terre si longtemps inhospitalière! Après la messe, nous avons baptisé une soixantaine de petits enfants. Une dernière cérémonie restait à accomplir : il fallait enlever des maisons tous les restes de paganisme et de superstitions. Dans chaque demeure, soigneusement cachés dans le toit en chaume, se trouvent quelques restes d'un sacrifice au diable. Or, dans les maisons des Ouraons, il n'y a ni fenêtres, ni cheminées, et la porte est si basse qu'on doit bien se baisser pour pouvoir y entrer. Pour y voir il faut une lumière en plein jour. Dans la première maison, celui qui était allé à la recherche du

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.
PASSAGE A GUÉ

Digitized by Google

diable — c'est le nom qu'ils donnent à ces fétiches — eut bien de la peine à le trouver; il faillit tomber plus d'une fois. Il en sortit enfin avec deux petits pots contenant quelques grains de riz, quelques plumes et un peu de sang caillé; lui-même ressemblait à un diable, car il avait la figure et les habits tout couverts de suie. Même cérémonie dans toutes les maisons et,

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

DANS LES ROCHERS — LES HIMALAYENS SONT LES PREMIERS AU HAUT

enfin, feu de joie de tout ce qu'on avait trouvé. J'espère bien que le diable se sera envolé vers d'autres régions.

Depuis notre visite, trois nouveaux villages se sont présentés, d'autres n'attendent qu'un moment favorable pour se déclarer. En un mot, le Jashpur est en voie de conversion et nous y aurons vite beaucoup de chrétiens, pourvu que les moyens ne nous manquent pas. Nous devrions pouvoir placer des catéchistes pour instruire et aider les nouveaux chrétiens. De temps en temps, nous devrons aider ceux qui se trouvent dans la misère. J'espère bien que les lecteurs des *Missions Belges* viendront à notre secours, afin que nous puissions faire produire des fruits de salut au vaste champ qui s'ouvre à notre zèle.

Recommandant le Jashpur aux prières et à la charité de vos lecteurs, je reste

P. Van der Linden, S. J.

Digitized by Google

Lettre du Père J. De Duve, au Révérend Père Provincial

Katkahi, 15 décembre 1906.

Révérend Père Provincial,

Les conversions se multiplient. Notre paroisse semble ne plus avoir de limites depuis que le Bahar Barwai et le Jashpur s'y sont ajoutés.

Le Jashpur est-il donc déjà converti? Non, mais les premiers chrétiens de cet Etat indépendant ont été fidèles au sein de la persécution.

Nous ne cessions de leur dire quand ils sollicitaient leur adhésion au catholicisme : « N'attendez aucun avantage matériel; comment vous aider? votre cour de justice est dirigée par votre roi natif; pas de cours anglaises; le recours en haut lieu ne pourra même se faire à Calcutta, mais seulement à Nagpur : quelles difficultés! Si vous voulez devenir chrétiens, c'est uniquement pour l'avantage de votre âme. »

« C'est pour le bien de notre âme que nous le voulons! »

Ils furent tous emmenés captifs devant le roi qui leur demanda : « Mais pourquoi donc voulez-vous renoncer à la religion de famille? »

Ils répondirent : « Nous serons vos sujets comme avant; les travaux que vous nous imposerez, nous les exécuterons comme toujours. Nous sommes et nous resterons chrétiens pour le bien de notre âme. »

Quand ces prisonniers de la cause du Christ se rendaient, les mains liées derrière le dos, à la capitale du Jashpur, sur leur passage leurs frères ouraons des autres villages leur disaient :

« Tenez ferme! »

Partout on attendait anxieux le dénoûment de ce procès.

Ces valeureux revinrent dans leur village après six ou sept semaines; ils avaient été flagellés, ils avaient des blessures que leur avaient causées les chaînes, ils avaient été retenus prisonniers, condamnés aux travaux; quatre d'entre eux ne revinrent qu'après quatre mois de prison.

« Maintenant, disaient-ils, on peut nous tuer, nous resterons toujours chrétiens. »

C'est en vain qu'on voulut les séduire par l'argent : ils refusèrent.

Tant de courage dans des chrétiens d'un jour est un indice que Dieu a marqué ces débuts du catholicisme de grâces signalées.

Digitized by Google

Depuis, un village s'est joint à Kairkona; quatre se sont rendus au catholicisme sur les frontières du district de Tongo. Partout on tient conseil, on est à la veille d'une décision importante.

Le Jashpur confine aux districts chrétiens dans toute son étendue est. C'est un pays peuplé d'Ouraons comme ceux du Barwai; ils parlent leur langue et ne sont pas mêlés comme au Biru et au Gangpur.

L'obstacle qui nous paraissait insurmontable, c'est que le Jashpur est un Etat indépendant! Quel secours peuvent attendre de nous ces pauvres gens? Mais Dieu lui-même lutte pour eux; sa grâce en fera des chrétiens désintéressés.

Nous avons peur, même au point de vue religieux, de ne pouvoir les aider, parce qu'il faudrait pour cela se multiplier à l'aide de fervents catéchistes.

Ceux-ci les empêcheront d'user de violence, leur prêcheront la soumission et veilleront à ce qu'ils ne se compromettent pas, à ce qu'on ne puisse les accuser en rien. A ce prix la victoire est sûre.

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

RENTREE A RANCHI PAR LA RUE DU BAZAR

Mais peut-on donner moins de 10 francs par mois au catéchiste afin de pourvoir à son entretien, sa nourriture, son vêtement?

Déjà maintenant, à ce que nous recevons de Monseigneur et du Père Supérieur, nous devons suppléer en mendiant un bon tiers.

Que faire? Au Bahar Barwai, procès sur procès; ici 700 roupies, là 150 roupies; procès iniques et sentences en faveur de ces vauriens!! Justice humaine!!

Nous passons par une crise. Voilà depuis trois ans que je rassemble le matériel d'une école à Katkahi; je dois stopper. Tout s'en va au plus pressé.

Priez le bon Dieu, qui semble nous forcer d'accepter ce Jashpur, comme il nous a forcés, par nos Supérieurs, de recevoir le Bahar

Digitized by Google

Barwai; priez le bon Dieu qu'il nous fasse alors aussi trouver le nécessaire!

Monseigneur a fait toutes les démarches chez les autorités civiles pour nous permettre libre entrée au Jashpur; nous pou-

A KATKAHI

vons visiter nos chrétiens et le rajah ne peut nous empêcher d'établir nos maîtres d'école.

Sous peu, je l'espère, paraîtra avec illustrations la première visite et la première messe au Jashpur; le Père Van der Linden et le Père Bressers s'y sont rendus il y a quinze jours.

Autre nouvelle bien récente : le Père Van der Linden, si longtemps à Katkahi, nous quitte pour diriger Tongo. Un nouveau couvent, quatre Sœurs européennes et trois Sœurs natives, va s'inaugurer en janvier : école centrale pour filles. Quand aura-t-on enfin des Sœurs à Katkahi?

Le Père Bressers dirigera Katkahi; le Père Ch. Walrave, compagnon de voyage aux Indes du Père Bressers, se joint à nous. Quelle bénédiction pour Tongo d'avoir le Père Van der Linden!

P.-S — Dernières nouvelles : du côté de Tongo quinze villages viennent de se faire chrétiens. Ils ont coupé leurs tresses consacrées au démon. On en remplit deux paniers. Ces villages sont à mi-route entre la capitale du Jashpur et la frontière.

Jos. De Duve, S. J.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

Une des œuvres principales du missionnaire : l'école

Lettre du Père Brielman, S. J.

Sanda-Saint-Antoine, 28 décembre 1906.

Elles sont nombreuses et variées les occupations qui remplissent la vie du missionnaire. Il en est une cependant — et ce n'est certes pas la moindre — à laquelle on fait moins souvent allusion : je veux parler de tout ce que représente pour lui de soucis et de travail ce seul mot, l'école.

Relater des voyages, décrire des succès, faire connaître les dispositions bienveillantes des indigènes et parfois aussi la mauvaise volonté de certains natifs, voilà des sujets qui paraîtront toujours plus intéressants aux lecteurs des *Missions*. Ajoutons qu'ils ne laissent pas non plus de causer de la satisfaction à qui peut fournir un beau bilan de ses travaux. Mais que peut-on espérer pour la stabilité de notre entreprise apostolique et civilisatrice si là s'arrêtent nos efforts? Quand on s'est fatigué à parcourir le pays, on n'a même pas encore ébauché l'œuvre de la civilisation ; tout au plus a-t-on pu rassembler la matière première (en l'occurrence des enfants et des jeunes gens) qu'il faudra façonner par après, si on veut obtenir un résultat sérieux et durable. Ainsi l'artiste, qui irait chercher au loin la matière première de son chef-d'œuvre, ne produirait rien s'il ne donne au bloc informe les contours entrevus dans son idéal. Il pourra, sans doute, entreprendre sur place le travail préliminaire, dégrossir son sujet, mais donner la perfection et le fini ne saurait se faire au grand air : c'est un travail d'atelier.

Dans le domaine de l'évangélisation, on doit bien suivre une ligne de conduite semblable. La première formation se donne dans les fermes-chapelles, où le catéchiste inculque journellement les premiers éléments de la vie sociale ; mais ce n'est qu'à la Mission centrale, sous l'œil vigilant du missionnaire, qu'on pourra donner aux jeunes noirs, avec une instruction plus soignée, une éducation plus complète.

Parmi les moyens mis en œuvre pour mener à bonne fin cette entreprise, le meilleur et le plus important est sans contredit la

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

CLASSE SUPÉRIEURE A SANDA

Digitized by Google

classe. Mais quel intérêt peut-il y avoir à la décrire? Tout le monde la connaît par expérience. Encore si on pouvait parler des leçons de mathématiques, d'histoire, de géographie, de langues, etc., mais quelques privilégiés seulement suivent le cours supérieur. Bon nombre d'élèves s'évertuent à débrouiller les caractères de l'alphabet, apprennent à épeler, à lier entre elles deux ou trois syllabes. Tous n'en sont pas à ces débuts, heureusement. Il en est de plus avancés qui ont entre les mains les ouvrages sortis des presses de Ki Santu et spécialement écrits pour eux. On leur y donne des leçons de morale pratique, qu'ils lisent et relisent à tout propos, car ils aiment à faire montre de leur science et, finalement, suivent parfois les exemples proposés à leur imitation.

Mais avant d'obtenir ce résultat, que de peine on s'est donnée! Leur inconstance vous est trop connue pour qu'il faille en parler; le dégoût qu'éprouvent nos écoliers quand les leçons leur semblent trop ardues est une autre source de difficultés; leur prodigieuse mémoire enfin qui, en toute circonstance, devrait constituer un grand avantage, est plutôt un obstacle à leur instruction.

Dans la classe inférieure, par exemple, quatre divisions, sous la direction de petits professeurs noirs, apprennent l'alphabet et lisent une suite de monosyllabes. Quoique chaque tableau leur représente environ deux cents sons différents, au bout de trois semaines ou d'un mois tout au plus, ils le connaissent par cœur. Indiquez-leur un mot pris au hasard sur le tableau, ils hésiteront un moment, non pour lire les caractères qu'ils ont sous les yeux, mais pour compter l'ordre de la rangée et chercher si, dans cette rangée, le mot que vous leur montrez vient à la seconde, à la troisième ou à la quatrième place; un souvenir auditif fera le reste, et rarement ils se tromperont dans la réponse que la mémoire seule leur fournit. Que si vous leur montrez ce même mot écrit ailleurs, ils n'y seront plus et ne parviendront souvent pas à articuler les sons.

Il n'y a que la variété pour combattre cette routine. La collection des tableaux de lecture se compose, d'ailleurs, de douze feuilles différentes, ce qui permet de les changer fréquemment.

Cette remarque est également vraie pour les élèves des classes supérieures : ici encore, quoique les ouvrages soient plus volumineux, quelques semaines leur suffisent cependant pour les posséder au bout des doigts. Outre le journal mensuel : *Ntetembo Eto*, « notre étoile », il y a actuellement sept livres sortis des presses de Ki Santu, en usage à Sanda, ce qui ne m'a pas empêché de remettre en lecture, il y a un mois, un auteur abandonné depuis des années,

La lecture ne constitue pas l'unique branche de l'enseigne-

Digitized by Google

ment donné à nos négrillons. Tous les jours il y a aussi leçon de calligraphie.

Grande est la difficulté de leur bien faire tenir la touche, mais plus grande encore est celle d'obtenir la propreté, car la toilette du nègre consiste surtout à se frotter le corps avec de l'huile de palme, au grand détriment des ardoises qui ont bientôt leur part de cet enduit. Ce sont alors des lamentations : l'ardoise est usée, ou bien la touche « n'écrit plus »; quelques malins même y trouveraient un indice qu'ils ne sont pas faits pour écrire, puisque cela ne prend pas.

Au professeur alors de remettre patiemment les affaires en règle et d'encourager ceux que l'abattement gagne. D'ailleurs, les premières difficultés vaincues, ils prennent un certain goût aux études. Il faudrait voir, au cours d'arithmétique, la joie, bruyante parfois, qu'ils éprouvent quand ils sont parvenus à résoudre un problème! Je voudrais que vous fussiez témoin de leur attention soutenue à la classe de français. Tous ont leur carnet et y inscrivent au crayon les mots nouveaux qui se présentent. Voilà trois mois qu'on a ouvert ce cours et certains font déjà des versions très convenables.

Je ne parlerai pas ici de la classe de chant, puisqu'elle n'est pas encore régulièrement établie, quoique les exercices soient cependant assez fréquents.

Un mot de nos locaux. Leur disposition n'est pas précisément celle de nos écoles de Belgique. Chaque classe, là-bas, a son local spécial. Ici, dans une même place, sont réunies plusieurs divisions, chaque banc, pour ainsi dire, est occupé par une de celles-ci; on y lit un livre différent sans que cela gêne en quoi que ce soit les autres. Il n'y aurait, d'ailleurs, guère moyen de les installer autrement, car faisant les fonctions d'instituteur en chef il faut constamment aller de l'un à l'autre. La surveillance non plus ne serait pas efficace, et si déjà en Belgique les élèves aiment bien se déranger un peu, je vous laisse deviner ce que ce doit être ici. A mesure que la fin de la classe approche, leurs nerfs s'excitent davantage et quand enfin l'heure de la délivrance a sonné, d'un bond ils sont hors de l'école, tout heureux de pouvoir s'emparer d'une houe, d'une machette ou de tout autre instrument de travail, afin de dégourdir un peu leurs membres, car, outre la classe qui prend environ trois heures par jour, il y a aussi le travail manuel. Vouloir civiliser ces gens rompus à la paresse par l'unique enseignement de la lecture et de l'écriture est une utopie; il faut leur inspirer, en outre, l'amour du travail et voilà pourquoi à l'étude on joint les exercices corporels. Mais ici, comme en tout, l'exemple est la meilleure leçon.

Après avoir été instituteur en chef, on devient contremaître pour le reste de la journée. On ne sait malheureusement pas

Digitized by Google

être partout à la fois. Dans les grands centres, chaque branche d'instruction a son professeur blanc; ici, on est seul pour tout diriger : menuiserie, forge, bâtisses, cultures, etc. Dès lors, toute la journée est bien remplie; les instants consacrés à écrire quelques nouvelles aux parents, amis et bienfaiteurs sont d'ordinaire pris sur le repos, si bien mérité cependant.

J'ai parlé de la classe; que prétendons-nous obtenir par ce moyen? Notre but n'est certes pas de former de grands savants. Mais alors pourquoi ces fortes dépenses qui se chiffrent par environ 3oo francs par an?

On l'a déjà dit dans d'autres circonstances : Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, nos chers nègres étaient privés de leurs éducateurs, de leurs missionnaires, par le moyen de la lecture, ils resteraient du moins en possession des leçons écrites de ceux-ci, ils y trouveraient un guide et une règle de leur vie; et pour ceux qui aiment à augurer de l'avenir en se souvenant du passé, je rappellerais volontiers ici que c'est par les livres reçus de leurs missionnaires et pieusement transmis que les chrétiens japonais expliquaient jadis aux apôtres récemment arrivés d'Occident le secret d'une foi gardée incorruptible, malgré un délaissement religieux de près de trois quarts de siècle.

A. Brielman, S. J.

Cl. du P. Brielman, S. J.

CLASSE INFÉRIEURE A SANDA

Digitized by Google

La classe à Ki Santu

Lettre du Père Sadin au Révérend Père Provincial

Ki Santu, 6 janvier 1907.

Mon Révérend Père,

Vous savez sans doute, mon Révérend Père, que depuis la rentrée des cours, le Père De Vriese m'a remplacé à l'imprimerie, et que je suis passé tout d'un coup de l'atelier à l'université (!), comme on appelle parfois la classe supérieure. Le Père Struyf donne les cours de catéchisme et d'histoire sainte, je suis chargé des autres branches : lecture et analyse, écriture et dictée, français et arithmétique.

L'analyse grammaticale leur est déjà assez familière. La lecture? La plupart savent lire *ad sensum*. L'écriture? Ah! ça c'est difficile. Habitués qu'ils sont à tenir une touche, ils n'ont pas la main très légère et quelques-uns savent, avec une plume, tracer des traits que j'aurais peine à imiter en écrivant avec une allumette. Quelques-uns, cependant, ont une écriture très lisible et très régulière. Mais là où nos noirs excellent, c'est dans tout ce qui est mémoire. Or, pour leur enseigner le français, nous leur apprenons surtout beaucoup de mots, de petites phrases, comme vous l'aurez remarqué dans le petit livre « Manuel pour apprendre le français », imprimé ici même. Aidés de leur mémoire peu commune, nos élèves font des progrès étonnants; et c'est ainsi que n'ayant été dans la classe supérieure que pendant un an, plusieurs d'entre eux ont été reçus à la Compagnie du Chemin de fer comme convoyeurs; ils doivent pour cela savoir s'exprimer en français et se faire comprendre, ils doivent savoir écrire très lisiblement et avec une correction suffisante. Reste l'arithmétique : comme toujours, les premiers pas sont durs. Tracer un chiffre, c'est toute une affaire; écrire un nombre, oh! c'est compliqué! mais quand ce nombre est un vilain farceur qui n'admet pas de centaines ou de dizaines, un nombre où il y a un zéro à intercaler, ah! ça, c'est à ne plus en sortir. Ces premières difficultés vaincues, on passe à l'addition : c'est relativement facile. Hier, j'ai fait faire aux élèves du cours moyen une addition de six nombres avec quatre, cinq ou six chiffres. Ils s'en sont parfaitement tirés. Et après l'addition, la preuve par neuf, s'il vous plaît : et il faudrait voir, quand ils additionnent les chiffres du total, l'inquiétude qui est peinte sur leur figure; ils *doivent* trouver **2**, vont-ils trouver ce

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

SORTIE DE CLASSE A SANDA

Cette photographie a été prise à 4 heures de l'après-midi, par un dernier rayon de soleil, avant l'orage.

Digitized by Google

nombre? En voilà un qui l'a trouvé, ah! quel soulagement, quel air de satisfaction dans ces yeux brillants! Vite il cache son ardoise, à lui tout seul l'honneur d'avoir trouvé. Ah! même pour une banane, son voisin ne verrait pas le résultat. Et puis, d'un air mystérieux, il appelle le professeur et avec d'infinies précautions il montre l'opération. Si vous avez le malheur de découvrir un peu trop l'ardoise, de l'incliner de côté, un geste, un claquement de la langue contre le palais d'un air d'impatience vous rappelle de suite à l'ordre.

En voilà un autre qui a l'air d'avoir fini, mais il n'est pas très fier. « Vous avez fini? — Oui, Père! — Vous avez fait la preuve? — Oui, Père. — Voyons! » L'addition est achevée, la preuve est faite, pourquoi donc mon ami Bikilu n'est-il pas fier? Je refais moi-même la preuve! Ah! le cornichon, il a triché! Il doit trouver *deux*, mais voilà que son total lui fournit *six*; il y a une erreur dans son addition et le petit gredin ne la trouvant pas assez vite avait mis, à droite de la croix de Saint André, *deux* au lieu de *six*. Il sentait pourtant bien que son addition n'en devenait pas meilleure; et voilà pourquoi, bien qu'il eût fini, bien qu'il eût fait (?) la preuve par neuf, Bikilu n'avait pas l'air aussi satisfait que l'élève précédent.

Le cours de catéchisme et d'histoire sainte sont le sujet des consolations du Père Struyf, qui se pâme d'aise en entendant raconter, dans un « magnifique » kikongo, l'histoire de Gédéon et de Samson.

A ce propos, mon Révérend Père, vous ne devineriez jamais ce qu'ils admirent le plus dans l'histoire de Samson? Eh bien, voici : Samson, pour se venger des Philistins, prit trois cents renards et, leur ayant lié à la queue des torches embrasées, les lança dans les champs de ses ennemis. Nos noirs s'étonnent de ce que Samson ait pu s'emparer de tant de renards; mais ce qui dépasse tout ce qu'ils peuvent avoir d'imagination, c'est qu'un homme possédant ces bêtes les ait lâchées au lieu de les manger.

Mon Révérend Père, je vous assure bien que je ne vous oublie nullement dans mes prières; je me recommande instamment aux vôtres et à vos saints sacrifices.

Votre bien obéissant en N.-S.,

F. SADIN, S. J.

Digitized by Google

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, 23 septembre 1906.

Voici, par année, les noms des missionnaires qui ont travaillé dans la Mission du Kwango :

1893

Pères	van Hencxthoven *r*	Frères	De Sadeleer *r*
	Liagre *r*		Gillet *r*
	Dumont +		Lombary *r*
	De Meulemeester, schol. *r*	Aides-laïcs :	Petit *r*, Van Houtte *r*

1894

Pères	De Hert *r*	Aides-laïcs :	Coppens *r*
	Bovy, schol. +		De Beaune +
Frère	Henricy +		De Wée *r*

1895

a) Pères	Butaye		
	Waroux +		
Frère	Vrielincx +		
b) Frères	Van den Bosch *r*		
	Van der Straeten *r*		
c) Pères	van Hencxthoven +	Aides-laïcs :	Jos. Monoyer *r*
	Brielman *r*		Ch. Petit +

1896

Pères	De Hert *r*		
	De Vos		

1897

a) Frère	Lombary *r*	Frère	Van Houtte
b) Pères	Prévers +	Aide-laïc :	Van Cant +
	Beck, schol. +		

1898

a) Pères	Liagre +	Frères	De Sadeleer *r*
	Vermeulen		Oddon +
	Hanquet, schol. *r*	Aides-laïcs :	Hoebeke + Gérard *r*
b) Père	Hendrickx +	Frère	Gillet

1899

a) Frère	Van der Straeten +
b) Père	Swannet

1900

a) Père	De Meulemeester
Frère	Molitor *r*
b) Pères	Cus *r*
	Opdebeeck, schol. *r*
Frère	De Brouwer

1901

Pères	Banckaert	Frères	Roelandts
	Lauwers		Van den Bosch

Digitized by Google

la

uit
de
ens

n de

d'une
oisin,
olide-
le nos
reçois
» Pour
reviens

res d'ici,

secteur.

ix ans de

pulation a
, ce que je

epuis long-
quel terrible

t la raison ?
ravail.

u « Manuel à

1896

oluies. Presque

1898

laics est occupé
s arrive de dix

1902

x sans un mot de

as un matabiche

er force maïs, et
iers : manguiers,

on un bon nombre
t bien préparés à
un jour de joie et

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

LE RÉVÉREND PÈRE STANISLAS DE VOS, A SANDA SAINT-ANTOINE

Digitized by Google

Vendredi 28. — Sa Grandeur Monseigneur Augouard, évêque de Brazzaville, vient de conférer à un noir le diaconat. Il a été amené de Cabinda par le Révérend Père Espinazza. A la Noël il sera ordonné prêtre.

Mercredi 3 octobre. — Un vilain serpent est venu s'installer cette nuit près de mon gîte. Je ne m'en suis aperçu qu'au petit jour. Un coup de machette l'a puni de son sans-gêne. On ne rend pas ainsi visite aux gens sans les avertir. Je suis sûr que vous serez de mon avis.

Vendredi 5. — Deux fois dans le courant de la journée, un gamin de 8 ans est pris en flagrant délit de vol d'œufs.

Samedi 6. — Encore un vol. La nuit un indigène s'empare d'une marmite restée à l'extérieur. Le matin, les indigènes d'un village voisin, craignant évidemment d'avoir des difficultés, m'amènent le voleur solidement ligotté comme eux seuls savent le faire. « C'est un fou qui vole nos poules, nos étoffes, etc. », disent-ils. J'interroge le voleur. Je reçois toujours la même réponse : « C'est mon cœur qui me dit de voler. » Pour contenter les indigènes, je l'enferme dans un petit bâtiment. Je reviens une heure après Il était en train de détruire son chimbek.

Dans le courant de l'après-midi, je l'ai fait conduire à deux heures d'ici, dans son village d'origine.

Lundi 8. — Dans l'avant-midi nous arrive M. Thiébaut, chef de secteur. Il fait le recensement de la population dans la région de Sabuka.

Mardi 9 — M. Thiébaut est un ancien agent de l'Etat. Il a dix ans de services.

Dès maintenant, il croit pouvoir conclure qu'en un an la population a diminué à peu près d'un tiers. C'est épouvantable. Il ajoute, ce que je vous ai déjà dit du reste, que les naissances sont quasi-nulles.

Jeudi 11. — Le léopard, qui n'avait plus fait parler de lui depuis longtemps, vient encore rafler l'une ou l'autre chèvre et bouc. Quel terrible animal ! Il tue pour tuer.

Samedi 20. — Nos gamins étaient tout à la joie ce matin. Et la raison ? Il pleuvait à torrent. Donc impossibilité de les envoyer au travail.

Dimanche 21. — Vient de sortir des presses de Ki Santu « Manuel à l'usage des Bakongos pour apprendre le *français.* »

Nous allons donc nous mettre à enseigner le français.

Lundi 22. — Décidément nous sommes dans la saison des pluies. Presque tous les deux jours, les réservoirs célestes s'ouvrent.

Mardi 23. — Notre lazaret de gens atteints de vilaines plaies est occupé par douze individus. Je viens d'en admettre un qui nous arrive de dix lieues d'ici.

Dès qu'ils sont guéris, ces gens s'en retournent chez eux sans un mot de remerciement.

Nous pouvons être contents s'ils ne nous réclament pas un matabiche pour avoir eu l'honneur de les soigner.

Mercredi 24. — Nous profitons de la pluie pour planter force maïs, et haricots, sans oublier toutes espèces d'arbres fruitiers : manguiers, orangers, citronniers, papayers, etc.

Jeudi 25. — Nous disposons à la première communion un bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles. J'espère qu'ils seront bien préparés à ce grand jour et que dimanche prochain sera pour eux un jour de joie et de bonheur.

Digitized by Google

Vendredi 26. — Mon sommeil a été troublé cette nuit par un chacal qui s'apprêtait à pénétrer dans le poulailler. Je ne sais ce qui l'a fait déguerpir, car j'étais à peine debout que je l'entendis s'éloigner.

Dimanche 28. — Cinquante-huit enfants et jeunes gens se sont approchés ce matin pour la première fois de la table sainte.

Nous avons donné à la cérémonie le plus de solennité possible. L'après-midi au salut, tout comme dans nos collèges, nous avons fait le renouvellement des vœux du baptême.

Samedi 3 novembre. — Un léopard a été pris au piège de Mpese.

J'en remercie le Ciel, car il avait égorgé encore, dans différentes fermes-chapelles, plusieurs chèvres.

Dimanche 4 — On nous a ramené deux jeunes fugitifs; aujourd'hui j'en ai fait rechercher d'autres, car le mauvais exemple est contagieux.

Lundi 5 — La pluie nous permet de planter haricots, arachides et maïs. Nous sommes comme les fermiers. Tous les jours on va voir si les semences confiées à la terre poussent.

Mardi 6. — Nous avons été gratifiés quasi toute la journée d'ondées formidables.

Nos quatre têtes de bétail ont eu de la peine à repasser la Ludisi, que le matin elles avaient passé à gué, tant la crue de la rivière avait été forte.

Ce matin, à 8 heures, le thermomètre marquait déjà 36°. C'est vous dire qu'il faisait passablement chaud. Aussi l'après-midi un violent orage a éclaté sur les rives de la Ludisi.

Vendredi 9. — Nous recevons la visite du nouveau chef de Gana. C'est un fin renard. Pour la circonstance, il s'était couvert la tête d'une espèce de chignon fait de plumes et de perles. La figure, les bras, le corps étaient bariolés de raies de diverses couleurs. Il se croyait joli. Il ne l'était guère.

Il y a quelques années, ayant eu des difficultés avec le chef de poste de Bankana, il crut pouvoir se réfugier ici. J'obtins qu'il pût rentrer dans son pays et qu'il ne lui fût fait aucun mal.

Jeudi 15. — Je suis à Kimpako. La résidence s'est beaucoup embellie depuis mon dernier passage. Plusieurs bâtiments se sont élevés depuis. La nouvelle classe, bâtiment de 14 mètres sur 6, est un modèle du genre. Elle est fort bien ornementée et l'air, chose importante au Congo, y circule à profusion.

Si mes renseignements sont exacts, à la saison sèche on commencera la construction d'une petite église de 21 mètres de long sur 9 de large.

Le plan en a été fait par le Révérend Père Préfet apostolique.

Vendredi 16. — Après une ondée épouvantable, nous nous sommes mis en route, le Père Swannet et moi, pour Gesves-Saint-Léon (Boense). Quelle transformation! Gesves est devenu un beau et grand village chrétien. On compte y faire des constructions en briques.

Samedi 17. — Nous voici à Ki Santu depuis cet avant-midi.

Sa Grandeur Monseigneur Augouard est arrivée hier, comme je crois déjà vous l'avoir dit; il y a bien des années déjà, le futur évêque du Congo français s'engagea à 17 1/2 ans dans les zouaves de Charette pendant la guerre franco-allemande. Monseigneur appartient à la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, qui a donné à l'Eglise tant d'hommes distingués.

C'est en 1881 qu'il vint au Congo pour la première fois. Le 25 novembre 1890, le Révérend Père Augouard fut sacré évêque à Paris. Il y a donc des années qu'il est au Congo.

Digitized by Google

Cl. du P. Opdebeeck, S. J.

GROTTE DE KIBISI

Digitized by Google

Les immenses services rendus tant à l'Eglise qu'à son pays lui ont valu diverses décorations.

C'est sa Grandeur Monseigneur qui, demain, conférera le sacrement de l'Ordre au Père Allard.

Dimanche 18. — Ki Santu est en fête Le drapeau tant national que pontifical est arboré. Les cloches sonnent à toutes volées. De nombreux Pères sont venus assister à la cérémonie. Sont également présents : M. l'ingénieur De Backer, directeur de la Compagnie du chemin de fer, ami de la famille du Père Allard ; M. le Juge.

Le Révérend Père Calon, le sympathique curé de Léopoldville ; le Révérend Père Van den Plas, supérieur de la Mission des Pères Rédemptoristes, etc., etc. Monseigneur Augouard, précédé de la croix et d'une double rangée de prêtres en surplis, fait son entrée dans l'église quelques minutes avant 6 heures. A la tribune, on entonne l'*Ecce sacerdos magnus*.

L'église, qui a reçu pour la circonstance une fort jolie décoration, regorge de monde.

La cérémonie de l'ordination est très imposante. C'est la première fois que dans ces régions un évêque ordonne un prêtre.

La cérémonie se termine vers 8 heures au chant du *Te Deum*.

Le nouveau prêtre, le Père Allard, est très impressionné.

Mercredi 21. — Nous avons reçu des détails au sujet de la mort du regretté Père Goossens. Notre cher compagnon d'apostolat est mort à Wombali. C'est une hématurie qui l'a emporté en trente-six heures, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués. M. Dryepondt, docteur en médecine en même temps que directeur général de la Compagnie du Kassaï, homme de très grande expérience, est venu lui-même visiter notre cher malade, mais tout a été inutile. Le Père Goossens, après avoir reçu les derniers sacrements, est mort la nuit. C'est une immense perte pour la Mission. Son caractère doux et affable l'avait fait aimer de tous Très versé dans les sciences naturelles, il était tenu en haute considération par les agents de l'Etat et des sociétés commerciales.

Jeudi 22. — C'est le Père Van Heede qui va prendre la place du Père Goossens.

Plus tard, un autre missionnaire sera adjoint à la Mission de Wombali.

Vendredi 23. — Le Souverain Pontife, comme vous le savez, a publié un catéchisme en italien. Ce catéchisme vient d'être traduit en langue congolaise. Le Révérend Père Supérieur, avant de le faire imprimer, a voulu que cette traduction fût examinée avec soin, pour voir si elle était en tout conforme au texte, si les expressions employées rendaient bien le sens du texte italien, etc.

Depuis mardi, on travaille à cette révision. Nous espérons que le travail sera achevé demain.

Lundi 3 décembre. — Nous apprenons que samedi dernier, avant-hier donc, entre les kilomètres 300 et 320, deux trains se sont tamponnés.

Il y a trois morts et bon nombre de blessés. Aucun blanc (ils étaient plusieurs sur le train) n'a péri.

Mardi 4. — Nous prenons congé du Révérend Père Supérieur pour rentrer dans nos résidences respectives.

Nous passons les heures chaudes de la journée à Boko et le soir nous allons camper à Gesves-Saint-Léon (Boense). Il y a là à peu près quatre-vingts personnes qui assistent aux prières, résultat magnifique dû au zèle des Pères Swannet et Markiewiecz.

Digitized by Google

Mercredi 5. — Nous poursuivons notre itinéraire. Nous voici à Kimpako. La pluie, qui tombe drue depuis midi jusqu'au soir, nous force de passer la nuit à la résidence des Pères. Nous n'en sommes pas fâchés.

Jeudi 6. — De grand matin nous quittons Kimpako. Le Père Swannet m'accompagne. Quand on a un compagnon en route, chose rare au Congo, le temps passe plus agréablement. Il est vrai qu'on peut toujours s'entretenir avec le bon Dieu.

Vendredi 7. — Hier soir nous campions à Lembolo, et cette nuit nous la passerons à Lala.

Samedi 8. — Fête de la Vierge Immaculée. A 10 heures, nous étions rentrés à Sanda. Je vous avoue que je n'en etais pas trop fâché.

Pendant mon absence sont arrivées deux magnifiques statues, l'une de Saint-Pierre-Claver, l'autre de Saint-Jean-Berchmans, et, en outre, une fort belle cloche au son pur; sous peu elle sera hissée dans la tour de la chapelle.

Mardi 11. — Il fait bien noir déjà, quand soudain une pauvre femme, atteinte de la maladie du sommeil et de folie, débouche près de notre demeure. Elle tient en main une torche enflammée menaçant de tout incendier.

Naturellement, il a fallu agir avec elle comme on agit avec des gens atteints de folie. Nous l'avons mise en lieu sûr.

Mercredi 12. — La pauvre folle parait plus calme. Il est bon pourtant de la garder à vue.

NOTES ET INFORMATIONS

Ceylan. — Depuis le 31 janvier dernier, le Révérend Père THÉODULE NEUT est devenu SUPÉRIEUR RÉGULIER de la Mission de Galle, en remplacement du Révérend Père Auguste Standaert.

Le Père Standaert desservira désormais la chrétienté de Tangale. Le Père Paul Delebecque se rend à Yatiyantota.

Un journal de Ceylan, le *Ceylon Independent*, du 14 décembre, relate une cérémonie religieuse qui venait d'avoir lieu dans l'église de la Mission, à Kégalle.

Nous traduisons ce compte rendu bien nettement sympathique à nos missionnaires et à leurs œuvres.

Un vol sacrilège avait été commis le mois dernier en l'église Sainte-Marie, à Kégalle; l'*Independent* en a fait mention.

Le procès a suivi son cours en justice, mais les catholiques de Kégalle n'ont pas attendu le verdict des magistrats pour réparer publiquement l'injure infligée à leurs sentiments religieux.

Un triduum solennel de réparation avait donc été fixé aux 7, 8 et 9 décembre. Pendant ces trois jours, les catholiques montrèrent combien ardemment ils prenaient part à cette pieuse démonstration, en se rendant nombreux à l'appel du Père D'Herde, S. J., qui les invitait à s'approcher de la sainte table et à assister à une cérémonie spéciale de réparation. Si leur ferveur fut

Digitized by Google

remarquable dès les premiers jours du triduum, c'est le dimanche que leur sincère dévotion et leur piété respectueuse envers le saint sacrement de l'Autel devait offrir un spectacle plus beau encore.

Avec une splendide unanimité, tous les habitants du voisinage avaient décoré, sur un espace d'un demi-mille, les deux côtés de la voie publique au moyen d'arcs de triomphe et de « pandals » érigés avec beaucoup de goût. A 5 heures de l'après-midi, le son des cloches annonça la sortie de la procession. Mais avant qu'elle se mit en marche, le Père Van Antwerpen, S. J., dans une brillante improvisation, signala la haute signification de cette manifestation publique. « Si des méchants ont, inconsciemment peut-être, profané le saint sacrement, dit-il en résumé, nous catholiques, en pleine conscience, nous protestons que nous croyons en la présence réelle de Jésus-Christ sur cet autel et que nous avons l'intention de montrer notre profonde vénération envers le saint sacrement. »

Après ces paroles, le cortège, précédé de la croix et composé d'un grand nombre de jeunes garçons porteurs de drapeaux, d'un groupe de jeunes filles gracieusement drapées dans leurs voiles blancs et bleus et de nombreux gentlemen portant des flambeaux, s'avance avec grande dignité à travers une assistance recueillie. Le chœur, habilement exercé pour la circonstance, exécuta des hymnes variés. Mais tous les regards étaient dirigés vers le splendide dais sous lequel le Révérend Père Verstraeten, S. J., curé de la paroisse, portait le saint sacrement. Ce dais, chef-d'œuvre de broderie artistique, avait été confectionné expressément pour remplacer celui qui avait été dérobé; il est dû à une souscription unanime de la paroisse catholique. A chaque extrémité du parcours décoré se trouvaient des autels érigés respectivement par G.-S. Surawera, *Notary Public*, et L.-H. Gomes, *Dispenser*. Devant ces autels, le curé de la paroisse donna la bénédiction du saint sacrement et récita une prière de réparation solennelle, qui fut répétée par toute l'assistance.

Bref, cette cérémonie restera gravée dans les annales de Kégalle et donnera aux étrangers une preuve éclatante de la dignité et du zèle de la paroisse catholique romaine en cette ville.

Du Père C. LAMBOT. — *Séminaire de Kandy*, 5 janvier 1907 :

« J'ai la petite classe de latin. Les nouveaux arrivés viennent chez moi. L'an passé, j'avais onze élèves, auxquels j'enseignais latin, anglais, mathématiques, et mille autres petites choses. Quand ils arrivent, ils savent fort peu de chose et quelques-uns sont un peu sauvages, c'est-à-dire qu'ils viennent d'un pays pauvre où ils n'ont guère vu que des champs de riz et des cocotiers. Mais ils sont très doux et obéissants et se mettent à l'étude avec acharnement. J'en ai vus qui, après deux ans d'étude, savaient assez de latin pour suivre avec fruit le cours de philosophie.

» Mon cours de latin consiste à enseigner la grammaire pratique, à traduire des auteurs faciles, faire faire des thèmes et surtout à parler latin avec eux et à les faire parler latin. J'ai été fort étonné moi-même du résultat que j'ai obtenu. Après un an de latin enseigné de cette façon, mes petits indiens savent vous raconter des histoires en un latin assez correct; et après deux ans, parfois trois ans, tous sont à même de suivre le cours de philosophie. Tout ceci est, certes, très consolant, mais les progrès qu'ils font au point de vue moral et religieux sont plus frappants encore. Les premiers jours, ils sont tout étonnés de tout ce qu'ils voient et entendent, mais ils suivent vite les autres. On est d'ailleurs difficile, et s'ils ne montrent pas beaucoup de bonne volonté on les renvoie.

» Ce que le Père van der Aa dit

Digitized by Google

dans ses lettres n'est pas exagéré; et j'aime à les comparer aux novices de Tronchiennes, tant ils sont réguliers, et désirent sincèrement de s'instruire et de devenir de bons et zélés prêtres et missionnaires. Ils sont très confiants vis-à-vis de moi, et il se passe rarement une heure sans que l'un ou l'autre ne vienne chez moi; souvent ils viennent trois, quatre ou plus, s'asseyent par terre autour de ma table et nous parlons de toutes sortes de choses; ils ouvrent de grands yeux quand je leur parle des villes d'Europe et de ce que l'on y voit; le plus souvent nous arrivons à l'un ou l'autre sujet religieux, et alors ils sont tout oreilles et désirent beaucoup de m'entendre leur parler de ce que les novices font; des œuvres de nos missionnaires, des congrégations, etc. Chaque samedi, il y a grande réunion dans ma chambre : ils viennent vingt, parfois vingt-cinq ou trente; je leur parle alors de la sainte Vierge, leur enseigne à l'aimer et à l'honorer, et souvent je suis très heureux de pouvoir constater que nos conversations ne sont pas inutiles. Vous voyez que l'on peut faire beaucoup de bien ici si l'on sait se faire tout à tous; et l'on travaille non pas sur un simple chrétien, mais tous ces jeunes gens deviendront prêtres et missionnaires dans leur pays et feront beaucoup de bien; pour un que l'on forme ici, ce seront des centaines et des milliers de chrétiens qui seront convertis plus tard; de sorte que notre apostolat s'étend très loin. Vous verrez, dans les prochaines lettres du Père van der Aa ce que font nos missionnaires dans leurs diocèses. C'est vraiment malheureux que notre séminaire soit si peu connu en Belgique! Nous sommes ici dix Jésuites seulement; nous avons quatre-vingt-dix séminaristes; chaque année nous envoyons en moyenne neuf ou dix prêtres formés et très zélés dans les différents diocèses des Indes. L'an prochain, seize seront ordonnés. Cette année, nous en recevrons dix-huit ou vingt. J'aurai, je crois, une vingtaine d'élèves cette année; c'est la plus belle classe que j'ai eue jusque maintenant. Mais, pour faire du bien, il faut savoir se dévouer; savoir se faire tout à tous; j'ai quatre heures de classe par jour; et, outre cela, je reçois les élèves presque toute la journée; en outre, il fait très chaud parfois; souvent il fait humide, il pleut, de sorte que l'on ne peut guère sortir; enfin, on n'a pas ici tout le confort que l'on a en Europe, mais je vous assure que l'on est heureux ici, heureux de pouvoir travailler, même quand on est jeune, à l'évangélisation des pauvres nations païennes. Il y a, aux Indes, 250,000,000 d'habitants, et moins de 2,000,000 sont catholiques! Vous voyez qu'il y a de l'ouvrage. Et nous sommes si peu nombreux. S'il en est parmi ceux qui lisent ces lignes qui désirent les missions, oh! qu'ils sont heureux! »

Congo. — Lettre du Révérend Père BANCKAERT au Révérend Père Recteur du collège de Tournai.

Ki Santu, le 29 novembre 1906.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

L'époque présente de l'année me rappelle une obligation dont il m'est doux de m'acquitter. C'est l'obligation d'une reconnaissance spéciale que nous devons à ceux de nos Pères, qui malgré leurs occupations nombreuses et variées veulent se charger encore des intérêts si multiples de nos missions. Merci, mon Révérend Père Recteur, pour tout ce que vous avez voulu faire pour nous cette année. Le passé me donne l'assurance et la garantie que pendant l'année qui va commencer nous trouverons encore en vous un bienfaiteur, non pas personnel seulement, mais qui saura intéresser à nos œuvres tous ceux qui prennent à cœur la plus grande gloire de Dieu et l'extension de son règne parmi les plus déshérités.

Je joins à la présente l'expression

Digitized by Google

de mes vœux pour l'année qui va commencer et demande à Dieu qu'Il veuille faire descendre ses meilleures bénédictions sur Votre Révérence, sur le collège qui vous est confié, ainsi que sur toutes vos entreprises.

Nos épreuves ont été multiples. Peu nombreux que nous sommes nous avons vu, en moins de douze mois, tomber victimes du devoir trois prêtres et un frère. La mort du regretté Père Goossens nous est particulièrement pénible; rien ne la faisait prévoir; la santé du cher défunt, ses connaissances, son aptitude à la situation délicate qu'il occupait, tout nous faisait prévoir, au contraire, une carrière longue et fructueuse ici au Congo. Dieu en a disposé autrement. Il saura nous compenser pour cette perte, en considération de la resignation chrétienne avec laquelle nous nous soumettons aux décrets de sa divine Providence.

Je vous prie, mon Révérend Père Recteur, de me croire en union de prières et saints sacrifices.

Votre tout dévoué en N.-S. J.-C ,
J. BANCKAERT, S. J.

Les élèves du collège Notre-Dame, à Tournai, ont fondé au Kwango une ferme-chapelle, Tournai-Notre-Dame, à Kilambo. Voici une lettre que le Père De Vos adresse au Révérend Père Feron, Recteur du collège de Tournai :

Sanda-St-Antoine, 15 décembre 1906.

MON RÉV. ET CHER PÈRE RECTEUR,

Avant de vous donner quelques nouvelles de notre chère Mission, à laquelle vous vous intéressez tant, je me permets de vous adresser mes meilleurs vœux et souhaits à l'occasion du prochain renouvellement de l'année. Que Dieu vous bénisse ainsi que tous ceux qui nous aident si puissamment de leurs prières et de leurs aumônes! La maladie du sommeil, comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, continue ses ravages. Je crois ne pas exagérer en disant que sur les huit mille chrétiens et catéchumènes appartenant à la Mission du Kwango, six cents au moins, des petits orphelins surtout, sont morts de la maladie du sommeil dans le courant de l'année.

Un agent de l'Etat, vieux Congolais, disait que dans certaines parties du Haut-Congo, en vingt ans, le tiers de la population avait disparu. Plusieurs blancs, entre autres deux ou trois Pères Trappistes, en ont également été atteints. Il y a quelques mois, à Tournai-Notre-Dame (Kilambo), ferme-chapelle fondée grâce à la générosité des élèves du collège Notre-Dame, deux enfants ont été enlevés par le mal mystérieux. Le village de Kilambo même a presque complètement disparu.

Puisse le divin Maître avoir pitié de ce pauvre peuple !

Le Père Ferdinand Allard, scholastique, arrivé au Congo il y a un an, a été ordonné prêtre, le 19 novembre dernier. Cérémonie magnifique qui a fait grande impression sur les noirs.

C'est Sa Grandeur Monseigneur Augouard qui a présidé à la cérémonie de l'ordination. Il est au Congo depuis vingt-huit ans. A 17 ans, il était, lors de la guerre franco-allemande, zouave de Charette.

Je me recommande, mon Révérend Père Recteur, à vos prières et saints sacrifices.

Votre serviteur en J.-C.,
STAN. DE VOS, S. J.

Bengale. — Du Père J. DE SMEDT. — *Samtoli* (Biru) :

« Le 20 janvier, environ quatre cent cinquante nouvelles familles de Nagra (Gangpur nord-est) demandent d'entrer dans l'église catholique. Ils voulaient quatre catéchistes et je n'en ai pas un seul. Ici même, il m'en faut trois nouveaux. »

Digitized by Google

Du Père Cyr. Vandendriessche. — *Ranchi, The Presbytery*, 29 janvier 1907 :

« J'ai en ce moment un déficit d'environ 300 roupies (500 francs), et outre cela, il me faudrait encore acheter pour 500 roupies de riz pour mon école ! Vous le voyez, je suis dans la misère, et je vous demande de m'aider à en sortir; le bon Dieu, je l'espère, vous en fera trouver les moyens.

» Mon école provinciale Saint-Louis compte déjà quatre-vingt-quatre garçons et j'en attends encore quelques-uns; j'avais espéré qu'avec l'argent dont je disposais au mois de novembre, j'aurais pu faire ma provision, car la récolte s'annonçait excellente, mais j'ai déjà dépensé plus que je n'avais et je n'ai du riz que pour six ou sept mois; c'est que, malgré une bonne récolte, le riz se vend plus cher qu'en temps de famine et cela parce que les grands commerçants hindous ont acheté presque tout le riz qu'on apportait au marché, pour l'exporter dans les plaines et en Assam; de sorte que les prix ont été très élevés dès qu'on a commencé la récolte, plus élevés, me dit-on, qu'au temps de la dernière famine; depuis lors, ils n'ont guère baissé et je crains qu'il n'en soit ainsi jusqu'au mois de novembre prochain. Que faire ? Fermer mon école quand la provision de riz sera épuisée ? Ce serait désastreux, à Ranchi surtout, et je ne m'arrête pas à cette alternative. Acheter du riz et augmenter mes dettes ? Il n'y a que cela à faire, en comptant sur la Providence pour inspirer à quelques personnes charitables de venir à mon aide.

» Outre mes élèves de l'école Saint-Louis, j'ai, à l'école Saint-Jean-Berchmans, une quarantaine d'enfants pour lesquels je dois payer tous les mois une bonne vingtaine de roupies; ce n'est pas beaucoup, direz-vous, mais quand la bourse est vide et... trouée !

» Enfin, j'ai commencé une école pour externes à Kauali, un village à 7 milles sud-est de Ranchi; l'école compte déjà vingt-trois élèves et promet de marcher bien ! Pour le moment, les leçons se donnent dans une grange, mais d'ici à trois mois, j'espère avoir là-bas un bon bâtiment. Le gouvernement me donnera une partie de l'argent nécessaire à la construction; il ne met que deux conditions à l'allocation du subside : le bâtiment doit être fait d'après un plan approuvé par lui et doit servir d'école pendant la plus grande partie de l'année; pour tout le reste, heures des classes, choix de maitres, matières à enseigner, il me laisse complètement libre. J'aurai donc là une école catholique que des Anglais protestants m'auront aidé à bâtir ! La somme qu'on me donne ne sera pas suffisante pour payer tout le bâtiment, mais je pense qu'il ne me manquera que 150 à 200 roupies et le bon Dieu m'aidera à les trouver. »

***

L'**Écho d'Afrique**, rue du Bac, 65, Paris. Abonnement annuel : **1 fr. 50.**

Ce bulletin mensuel illustré parait en français, allemand, italien, polonais, bohème et en slovène, et contient des rapports d'un intérêt émouvant sur toutes les contrées du vaste continent africain.

L'*Echo d'Afrique* est l'organe de la **Société de Saint-Pierre Claver**, fondée par Mme la comtesse Ledóchowska, pour procurer des ressources à toutes les Missions d'Afrique. Cette Société a son centre à Rome, viâ dell' Olmata, 16.

Digitized by Google

Dons

Pour la ferme-chapelle van Hencxthoven-Saint-Emile :

M^lles H. et I. Grégoire : 200 francs ;

« En mémoire de mon premier surveillant dont j'ai conservé le meilleur souvenir », M. L. Delvaux, bourgmestre à Oret : 5 francs ;

Par l'intermédiaire du Révérend Père Thibaut, Louvain, M^lle Ghislaine Pirmez et M. Herman Pirmez, d'Acoz : 20 francs ;

Le Révérend Père Feron, collège Notre-Dame, Tournai : 30 francs.

Pour la ferme-chapelle Louvain-Saint-Jacques, l'Œuvre des Missions Catholiques au Congo : 500 francs.

Par l'intermédiaire du Père Deharveng, anonyme pour la Mission du Kwango : 500 francs.

Au Père Van Tilborg, Congo, un de ses anciens élèves de Bruxelles : 10 francs.

Au Révérend Père Banckaert, Congo, le Révérend Père Feron, Tournai : 100 francs.

Les élèves du collège Notre-Dame, Tournai, pour la ferme-chapelle Tournai-Notre-Dame, à Kilambo, au Père Stan. De Vos : 100 francs.

Un élève du collège Saint-Joseph, Alost, au Père Van Heede, par l'entremise du Père Van Heecke : 5 francs.

Par l'intermédiaire du collège Saint-Michel, don de 1,970 francs aux Missions.

Au Père Fer. Périer, Kurseong (Bengale), H. V. M., collège Saint-Michel, boulevard Militaire, Bruxelles : 100 francs.

Par l'intermédiaire du Révérend Père de Wouters, collège Saint-Stanislas, Mons, au Père A. Griguard, Kurseong : 20 francs.

Pour Mère Antoine, Tongo, à la mémoire de mon regretté petit Alfred, une de ses anciennes compagnes, Gand : 100 francs.

Pour les Missions belges de la Compagnie de Jésus, un ancien élève, *Deo gratias* : 50 francs.

Pour les Missions affamées de la Chine, en l'honneur de saint Joseph, afin d'obtenir par son intercession la bénédiction de Dieu sur une grande entreprise, M. L. Merckx, Kessel-Loo : 5 francs.

Par l'intermédiaire du Père A. Henry, anonyme d'Alost, pour les affamés du Père Canoy : 20 fr.

Par l'intermédiaire du Père Guillaume, Charleroi :
Au Père d'Hoop, Bengale, anonyme de Charleroi : 20 francs ;
Au Père d'Hoop, Bengale, anonyme de Charleroi : 50 francs.

Par l'intermédiaire du Père Beyaert, Bruxelles, M. van der Meerchen, Bruxelles :
Au Père Christophe, Bengale : 100 francs ;
Au Père Haegenbeeck, Bengale : 50 francs ;
Au Père Schaeffer, Ceylan : 50 francs.

Les internes de la petite division du collège Saint-Joseph, Alost :
Au Père Cyr. Van den Driessche : 50 francs ;
Au Père Van Heede : 50 francs ;
Au Père Bressers : 30 francs ;
Au Père Ch. Walrave 30 francs ;
Au Père De Gryse : 40 francs ;
Au Père Van Heecke : 40 francs.

Anonyme d'Anvers, neuf messes *pro defunctis* : 100 francs.

Collège Sainte-Barbe, Gand :
Au Père Van Austen, un ancien élève : 10 francs ;
Au Père Van Heede, un élève de 3e latine : 20 francs ;
Au Père Van Heede, un élève de 3e moderne : 50 francs ;
La 6e latine, envoi de 100,000 timbres, papier d'étain, plomb, bouchons, etc. :
Au Père Van Heede : 20 francs ;
Au Père Van Austen : 20 francs ;
Au Père Van Naemen : 20 francs.

Par l'intermédiaire du Père Rochet, Liége : pour le Père Bossu, à Khunti : 50 francs.

Au Père Vermeulen, à Mpese (Congo), J.-K. V..., Anvers : 100 francs.

Quantité de timbres, plomb et images pour le Père Mattelé, de sa Sœur Marie Paula de Sainte-Chantal.

Bel envoi de 150,000 timbres de la part de la grande division des internes du collège Notre-Dame, Tournai.

Par l'intermédiaire du Père Van Gorp, Louvain, très bel envoi d'un million de timbres, grande quantité de papier d'étain et capsules.

Beaux envois de timbres, étain, etc. : le pensionnat de Berlaymont, M. Etienne Verhaegen, M. Renkin, Bruxelles ; M. Joseph Van der Ghote, Bruges, M. Robert Bal, Anvers ; M^lle A. Jordan, à Mellery.

M. Louis de Cuyper, un beau lot de timbres.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

COMMENT ON GLANE LE RIZ

Relation d'une excursion

par le Père Maurice Stas de Richelle, S. J.

PREMIÈRE PARTIE

VERS LE SUD

14 novembre 1906.

Après les fatigues d'une année de professorat à l'école apostolique de Ranchi, quoi de plus sain et de plus réparateur qu'une bonne excursion à travers ce vaste district qu'est le Chota-Nagpore. Aussi le Père Bodson fut-il bien accueilli quand, au début des vacances, il me proposa de visiter avec lui les stations espacées autour de Ranchi. Aux attraits sanitaires de cette promenade se joignait celui de pouvoir mieux renseigner nos amis de Belgique sur cette contrée et ces centres d'apostolat dont il est si souvent question dans les lettres des missionnaires.

Digitized by Google

Le lendemain, nous sanglions notre équipement sur le porte-bagage de nos bicyclettes. « Accepté avec grand plaisir », répondis-je à l'aimable Père Bodson. Quelques coups de pompe dans les pneus et en avant ! nous traversâmes Ranchi pendant que les boys natifs, avec leur fardeau sur la tête, nous regardaient curieusement filer loin de la petite ville, du côté des jungles et des montagnes.

LES MISSIONNAIRES DE KARRA

PÈRES AUG. DE LA CROIX ET NUYENS

Nous étions à peine engagés sur la route de Karra que le bruit d'une pédale mal graissée nous fit retourner la tête, c'étaient les Pères Van Hecke et Fallon qui allaient inspecter la villa de Bankouli, située entre Karra et Ranchi, dans une plantation de thé, destinée ce mois-là à servir de séjour aux apostoliques pendant leurs vacances. Bankouli était sur notre route et l'inspection de la propriété pouvait nous intéresser aussi; mais ignorant l'emplacement exact de ce jardin à thé, il nous fallut aller à la découverte. Une première plantation nous dérouta d'abord, mais renseignements pris, nous aboutîmes à Bankouli où le Père Bodson, en explorateur plus chanceux, nous précédait déjà. Il était 10 heures; 14 milles nous séparaient encore de Karra, il nous fallait reprendre notre route. Un croûton de pain, un peu de viande soutinrent nos forces pour reprendre ces chemins peu fréquentés. Malgré les chaleurs de 11 heures, nous parcourions toujours avec patience et entrain la série interminable de ces chemins en méandre. Vers 1 heure, le Père Bodson me dit : « Je crois que nous y sommes. » Cinq minutes après, le Père Auguste De la Croix et le Père Nuyens nous faisaient les honneurs de la station.

Le presbytère de Karra frappe moins par sa grandeur que par son côté pittoresque : tout y respire la vie de famille, et sur une petite étendue de terrain, bungalow, église, école, potager, ferme sont renfermés avec beaucoup de sagesse; on croirait voir une abbaye en réduction.

Digitized by Google

Un jour passé à Karra nous suffit à tout voir; le lendemain, nous prenions vers le sud; la montagne de Birta indiquait parfaitement la direction de Torpa. La route n'était guère spacieuse, mais en gardant les sommets, elle nous permettait de jouir de gauche et de droite d'une vue magnifique sur les petites vallées aboutissant à la Chota.

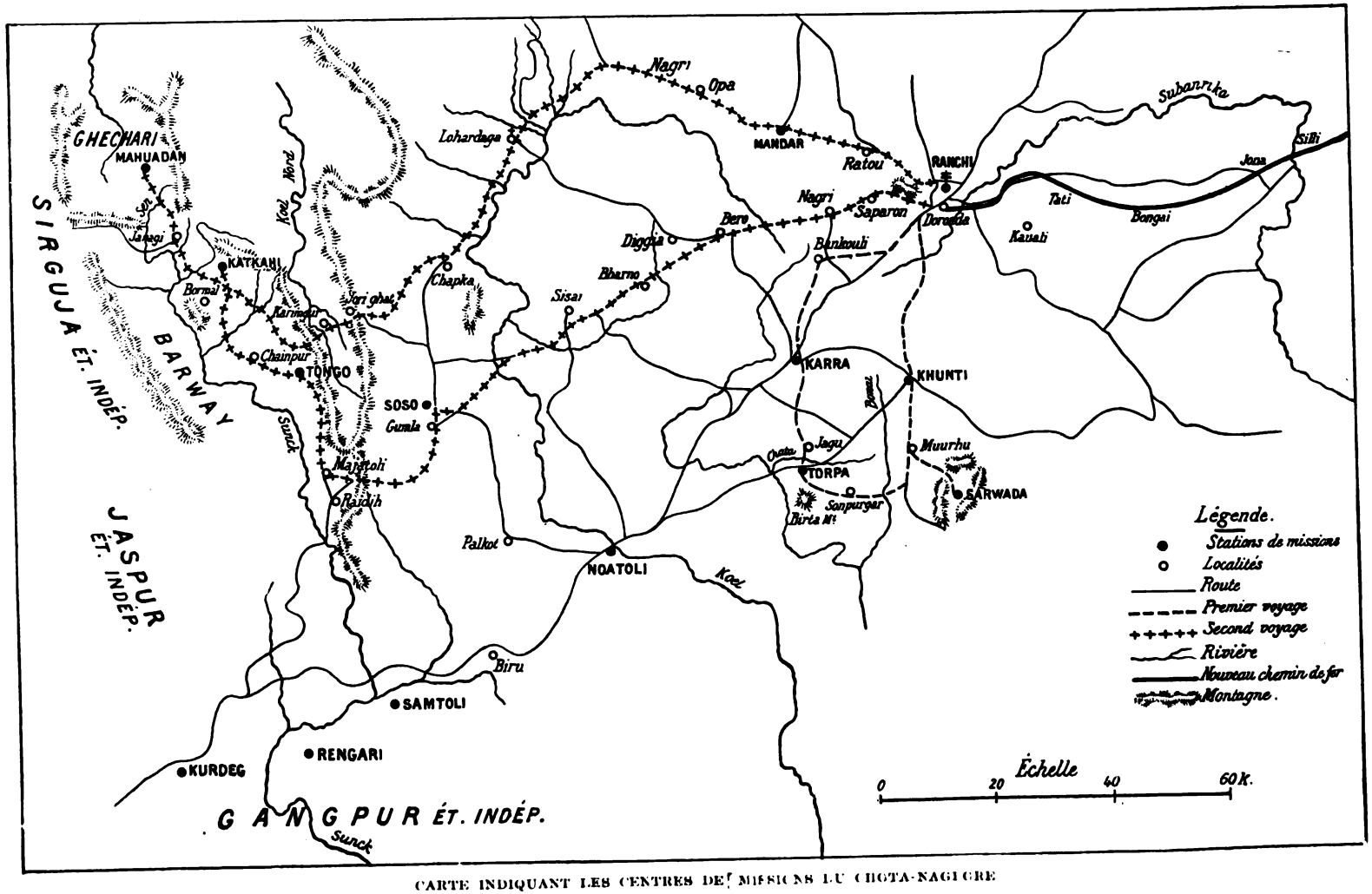
Parmi les villages bordant la route, Jagu attira notre attention; c'est une agglomération bien construite et relativement propre. On y pénètre par d'immenses arcades formées par les branches de quelques vieux arbres; quelques pas plus loin, son cimetière dont la disposition indique l'origine munda. Une centaine de pierres, la pointe en l'air, sont disséminées au milieu d'arbres séculaires; il parait que seuls les propriétaires dans le village ont le droit d'avoir une pierre sur leur tombe. La montagne de Torpa était proche, mais une large rivière, la Chota, restait à traverser. Comme toujours dans ces cas-là, il faut se déchausser et passer la rivière le vélo sur l'épaule.

Le presbytère de Torpa est moins isolé dans les terres que celui de Karra; d'ailleurs, la façade de son église donne sur une percée aboutissant à la grand'route de Khunti-Torpa. Quel dommage cependant qu'on n'ait pas encore à l'horizon les gentils

UN GROUPE DE CHRÉTIENS DE KARRA

clochers belges pour se diriger ! Deux, trois stations ont déjà de jolies tours; aussi à plusieurs milles de ces stations on est déjà rassuré sur la direction.

Digitized by Google



CARTE INDIQUANT LES CENTRES DE MISSIONS DU CHOTA-NAGPORE

Digitized by Google

Le bungalow de Torpa a déjà une allure vénérable et sa chambre principale rappelle la vieille cure flamande : une table ronde au centre, une haute cheminée, une bibliothèque bien fournie, deux ou trois bahuts dont le bois sombre donne la complète illusion du vieux chêne noirci par l'âge. L'église est au centre de la propriété ; tout autour, les dépendances, l'école, au fond une prairie dominée par un calvaire placé sur un beau rocher.

Le lendemain de notre arrivée, nos jarrets bien reposés, nous nous dirigeâmes avec le Père Van den Bon vers le mont Birta : c'est une curiosité. Les deux milles qui nous en séparaient, n'offraient guère de difficultés, mais la montée fut plus sérieuse. Etant le plus jeune, je pris les devants ; après tout, le mont n'était qu'une taupinière à côté des montagnes de Shembaganoor.

UN ÉTANG PRÈS DU PRESBYTÈRE DE KARRA

L'excellent Père Van den Bon constatait, hélas ! que les années avaient bien diminué la souplesse de ses muscles autrefois si vaillants ; aussi la vue dont on jouit au sommet, malgré son panorama immense, ne lui offrit que peu de charmes. Il s'assit et laissa aux plus jeunes le plaisir de l'ascension jusqu'à la cime. Pour descendre, il nous fut aisé de trouver un chemin plus praticable. Nous étions rentrés pour midi, après cinq heures de marche au soleil et une sérieuse ascension. Mais Torpa reçoit bien ses hôtes, la fatigue fut vite oubliée. Une après-midi de repos vint à point pour nous préparer à la course du lendemain. Cette fois, rien n'indiquait la position de Sarwada ; notre guide unique était le soleil ; il nous fallait le laisser un peu à droite pour suivre la direction de l'est ; ayant du reste comme point de repère deux ou trois villages dont nous connaissions le nom, nous ne pouvions guère nous égarer. Sonpurgar était du nombre ; le zémindar, un Hindou, consentit à poser

Digitized by Google

devant mon kodak. Vers 11 heures, nous atteignîmes la belle grand'route de Ranchi-Chakradharpur, station du chemin de fer de la ligne Bombay-Calcutta. Nous la quittâmes un peu plus loin, pour nous engager dans le pays montagneux de Sarwada. Après quelque temps de marche, nous découvrons sa belle église, toute neuve, dominant les collines environnantes. Elle se cache ensuite derrière les montagnes pour apparaître tout à coup au détour d'un chemin, à 100 mètres devant nous.

Sarwada a un aspect tout différent des autres stations. Située au sommet d'une colline, cette station occupe un moindre espace, dont l'église et le bungalow occupe le centre; à l'arrière-plan, une école est en construction; plus bas, l'ancienne petite école, le potager, l'étable.

C'est le pays fameux par la révolte des Mundas; le Père Carbery aime à rappeler, sans perdre son calme dans ces tragiques souvenirs, comment il reçut, un soir, une flèche en pleine poitrine. Se révolter était une vraie folie de la part de ces pauvres gens; toutefois Birsa, leur chef, donna assez bien de fil à retordre aux Anglais. La nature sauvage du pays semble influer sur les habitants; toute leur apparence respire une fière indépendance;

KARRA — LE CATÉCHISTE EN CHEF ET SA FAMILLE

ils en imposent d'ailleurs par leur force corporelle et, quand ils ont une idée arrêtée, il est presque impossible de la leur faire changer.

Digitized by Google

Le lendemain, un dimanche matin, il y avait des examens à l'école de Ranchi; le Père Bodson, directeur de cette école, devait les présider. L'après-midi nous quittions donc cette petite Suisse qui ne diffère de la réelle que par une apparence un peu

UN CIMETIÈRE MUNDA

plus désolée. Le chemin que nous suivions était fort capricieux, une montagne à contourner pour descendre vers un village. On passe parmi les maisonnettes, on rencontre un pont pittoresque, on dévale une pente raide et difficile.

Nous avançons quelque temps encore parmi ces courbes tortueuses et nous arrivons enfin à la belle grand'route de Ranchi-Chakradharpur. Il nous reste 11 milles à fournir jusqu'à Khunti, mais adieu les belles montagnes! Par-ci par-là une percée à perte de vue, à travers les villages éparpillés sur la droite; elle n'est limitée que par les ghats qui bordent l'est du Chota-Nagpore.

Vers 5 heures nous longions le petit cimetière de Khunti, dans lequel est enterré le vénéré Père Frencken. Au bungalow, à 100 mètres plus loin, nous trouvions les Pères Van Daele et Borsu; puis le Père Boone, qui revenait d'une expédition apostolique.

Le retour à Ranchi n'offrit guère de particularités. Les clichés que je joins à cette rapide description promèneront les lecteurs parmi cette partie du grand district où nous avions marché durant huit jours.

(A continuer.)

Nous continuons dans les pages suivantes la publication des jolis clichés que nous devons au Père M. Stas de Richelle, S. J.

Digitized by Google

PASSAGE DE LA CHATA

Agrand. d'un cliché 8 1/2 × 10 1/2

Digitized by Google

Journées de missionnaires

Lettre du Père d'Hoop à trois de ses anciens élèves

Cette lettre a été écrite un mois et demi avant la relation qu'on lira plus loin. Nous pensons que ces pages se complètent mutuellement. Si le missionnaire a souvent des journées pénibles, il en a aussi de bien consolantes :

Tongo, P. O. Chainpur-Ranchi, 10 novembre 1906.

MES BIEN CHERS F..., R..., E...,

Je vous dois quelques lignes. J'en suis heureux, car seul ici depuis six semaines — le Père N... est entre les mains des médecins à Calcutta — j'ai tant de besogne que je n'oserais m'accorder le plaisir de vous écrire. Plaisir il y a, je vous l'assure, mes bons chers « anciens ». Merci tout d'abord de vos bonnes lettres. Ce qu'il y a de plus dur, à mon avis, dans la vie du missionnaire, c'est la privation de la vie de communauté : ne plus goûter ce *quam bonum et jucundum habitare fratres in unum*. Vos chères lettres sont un réel adoucissement à cette souffrance intime du cœur...

Occupé, jugez si je le suis. Une paroisse de dix mille chrétiens, disséminés dans cent villages, à visiter; l'école à diriger; le couvent des Sœurs que de nombreux ouvriers tâchent — sans grands efforts, hélas! — de mettre en état pour leur prochaine arrivée; l'enclos de 25 hectares avec toutes sortes de plantations à surveiller; difficultés entre chrétiens et zémindars à aplanir; malades à visiter, etc., etc. Puis, ici, il faudrait être à côté de chaque homme qu'on emploie, tant ils ont de l'initiative! Il y a quelques jours, au magasin : « Mais les fourmis blanches attaquent ce riz! » Réponse très flegmatique du préposé au magasin : « Oh! il y a déjà un mois. » Remédier au mal était l'affaire de cinq minutes, mais... je n'avais pas donné l'ordre.

Il y a deux jours m'arrive un des plus malins de mes chrétiens : un savant qui sait lire et écrire! Il vient me demander de lui acheter une automobile... « Faut-il payer des droits pour cette voiture? que coûtera le transport? » Le brave homme s'imagine déjà rouler dans sa voiture. Il peut s'en procurer une, dit-il, pour 3 roupies 8 annas (5 fr. 80)! Il me montre un catalogue. Il aurait fallu voir sa mine, quand je lui dis qu'il s'agissait d'un petit jouet d'enfant... Je ne sais pas même s'il m'a cru.

Digitized by Google

Hier, midi, je rentrais d'une excursion de deux jours dans le district. Elle fut agrémentée (?) de quelques incidents. Vers 3 h. 1/2, lundi, je me mettais en route. Le but était Dumartoli, à quatre bonnes lieues d'ici. Je comptais bien être arrivé *avant la nuit*, 6 heures du soir. Ah! bien oui. Mon saïs (parlefrenier, piqueur, ce que vous voulez) devait m'accompagner sur son poney; mes coolies, avec lit, chapelle, cuisine, étaient partis à midi. J'avais, disant mon bréviaire à cheval, — ne vous scandalisez pas — pris un peu les devants. Bon, à une demi-lieue, ayant été au pas, mon saïs arrive en courant sur ses propres jambes. « Et le poney? — La selle était cassée. — Malin! vous pouviez me dire cela plus tôt; vous le saviez depuis ce matin : que ne l'avez-vous réparée! Quand arriverez-vous? » Peu sûr de la route et ayant deux profondes rivières à passer à cheval, je ne pouvais aller seul. Enfin! je trottinais parfois un peu, le saïs trottinait derrière moi. A mi-chemin, — il était 5 h. 1/2, le soleil se couchait, — j'apprends que mes coolies sont dans un village voisin : ils m'ont mal compris. Bon! ordre aux coolies de reprendre leurs charges et de pousser jusqu'à Dumartoli. La nuit était tombée. Pas de lune. Bientôt plus moyen de rester à cheval. Je ne voyais rien de la route, du sentier plutôt. Et quel sentier! Large de 15 centimètres entre deux rizières à tout moment, coupé en maints endroits pour que l'eau puisse découler. Je heurtais contre des pierres, je glissais, bientôt je fus dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il faisait froid, — la température baisse rapidement après le coucher du soleil, — et j'étais très légèrement vêtu. Nous voilà à une rivière particulièrement méchante. Les bords sont si escarpés, que mon saïs cherche dix minutes une place où le cheval puisse y descendre. Enfin, me voilà sur le dos de Coco traversant la large rivière. Courage, me disais-je, les coolies qui ont, eux, une lanterne, suivent de près : sitôt arrivé, je pourrai changer, j'aurai couvertures et capote.

LE PRESBYTÈRE DE RANCHI

Il était 8 heures quand j'arrivai à Dumartoli. L'eau faisait

Digitized by Google

flic flac dans mes souliers. Pour me réchauffer, je me mis pieds nus et fis faire un grand feu. Savez-vous à quelle heure mes coolies arrivèrent? A 11 heures! Je venais de me coucher tout habillé sur quelques bottes de foin, après avoir soupé à la native d'un peu de riz bouilli, mangé à la main, — il n'y avait pas une cuiller dans le village. Triste soirée, suivie d'une bonne matinée...

A 7 heures, je commençai ma messe, après avoir entendu une cinquantaine de confessions; je donnai une instruction et distribuai la sainte communion à quarante-deux chrétiens. Après la messe, treize baptêmes. Distribution de sucre aux enfants.

De Dumartoli, je comptais aller à Noatoli, mais on me dit qu'une toute vieille est à la mort, à une demi-lieue de là : j'y vais. La pauvre vieille a reçu le baptême, il y a quelque vingt ans, mais en est restée là. Je la fais préparer à la confession par le catéchiste qu'elle comprendra mieux que moi; mais ce dernier a bien du mal à se faire entendre : la vieille radote et gesticule sans interruption. La confesser n'est guère possible : je lui donne l'absolution et m'apprête à partir. « Il y en a encore une un peu plus loin », me dit-on. Celle-ci est plus présente. Elle n'a pas été baptisée. Elle est toute heureuse — il y a de quoi! — de recevoir le sacrement qui lui ouvrira sans doute les portes du Ciel sous peu.

LE PÈRE VAN DEN BOS

En route pour Noatoli. J'y arrive vers 2 h. 1/2. Un petit somme dont j'ai bien besoin! puis, toute la jeunesse est là. Il faut prendre le fusil : je n'y tenais guère, je vous assure. Je manque un pigeon vert, et puis encore un grand oiseau de proie : tant pis pour ma réputation! Le soir, prières, puis confessions — une quarantaine. De bon matin, messe, etc.,

Digitized by Google

AU SOMMET DE LA MONTAGNE DE BIRTA (TORPA) — LE PÈRE VAN DEN BON — LE PÈRE BODSON

Agrand. d'un cliché 8 1/2 × 10 1/2

Digitized by Google

huit baptêmes; j'étais pressé de rentrer : mes ouvriers ont besoin, je vous l'ai dit, d'être suivis et surveillés. Mais il faut encore aller voir un malade : petit détour, il est vrai, mais que ne m'avait-on dit la chose la veille, — pauvre vieille mémoire! — je ne sais plus si je lui ai donné l'extrême-onction ou pas. Nouvelles invitations d'entrer dans tel et tel village. Question cette fois de me laver les mains, avec l'espoir que je laisserai tomber une roupie dans le plateau. Je décline, et vite vers la maison. Je laisse mon saïs, me disant : « Je passerai bien la rivière seul. » Je cherchais un endroit, avançant avec précaution sur le sable peu résistant. Voilà mon cheval qui s'enfonce, se débat, s'enfonce encore plus, il en a jusqu'au-dessus de la queue. Je saute de selle pour débarrasser la pauvre bête de mon poids et gagne en un rien de temps une surface un peu plus solide : je suis propre! Coco, en deux, trois bonds vigoureux, se dépêtre aussi. Eh bien, il est beau, Coco, lui aussi! Un natif arrive. Je fais conduire le cheval par la bride à travers la rivière; il n'y a plus qu'une bonne lieue : au galop jusqu'à la maison...

UN COIN DU VILLAGE DE SONPURGAR

Voilà les petits incidents auxquels il faut s'attendre dans ses tournées apostoliques.

Priez bien pour Tongo. Il y a un mouvement vers le christianisme, dans une province voisine, l'Etat quasi-indépendant, feudataire, du Jashpur. J'y suis allé. Devant moi, les natifs de deux villages ont coupé leur queue... la touffe de cheveux qu'ils conservent au sommet de la tête et qu'ils regardent comme les attachant au démon. Mais le raja ne veut à aucun prix que ses sujets, qu'il opprime, viennent à nous. Le surlendemain, trois de mes catéchistes ayant été voir ces nouveaux chrétiens, ont été saisis par un de ses cipoys (policiers), battus et conduits liés de village en village au milieu d'une foule de païens amenés par le cipoy. Pauvres natifs, sujets d'un pareil despote!

Allons! mes bons chers « anciens », je me suis laissé aller à vous écrire bien longuement.

Priez bien pour votre très attaché en N.-S.

ADRIEN D'HOOP, S. J.

Digitized by Google

Au Jashpur

par le Père d'Hoop, S. J.

Au sud de la vaste paroisse de Tongo s'étend le Jashpur, Etat feudataire quasi-indépendant du Gouvernement anglais. Il est gouverné par un raja, assez triste personnage qui ne se fait pas faute d'opprimer ses pauvres sujets. Il exige d'eux pour leur lopin de terre une rente exagérée et ne leur épargne pas les dures corvées. Aucun blanc ne réside au Jashpur : bien peu y ont pénétré. Jamais l'Evangile n'avait pu y être annoncé. Bornés au nord, au sud, à l'est par nos Missions, les Ouraons du Jashpur enviaient le sort de leurs frères chrétiens du Barway et du Biru. Presque simultanément, il y a quelques mois, au grand dépit du raja, un mouvement vers le catholicisme se produisit sur les confins du district de Katkahi, de Kurdeg et de Tongo. Missionnaire à Tongo, je me bornerai à raconter ici ce qui s'y rapporte.

LE ZÉMINDAR DE SONPURGAR ET SA FAMILLE

Un jour donc, à ma grande surprise, je reçois une délégation de Jashpuriens ; ils m'annoncent que plusieurs villages veulent se faire chrétiens. Trois de mes catéchistes partent pour le Jashpur. A peine arrivés, ils sont saisis par les gens du raja, battus, dépouillés d'une partie de leurs vêtements, traînés ignominieusement de village en village. Je m'empresse de mettre Sa Grandeur l'Archevêque de Calcutta au courant de ces faits. Sa Grandeur intervient énergiquement auprès du Gouvernement anglais. Celui-ci fait des remontrances au raja.

Je craignais bien toutefois que ces pauvres natifs, d'ordinaire si timides, si craintifs, entièrement dépendants du raja, ne persévérassent pas dans leurs bonnes dispositions. Je me

Digitized by Google

trompais. Une nouvelle délégation m'arrive, cette fois du gros village de Lokandih, à trois lieues de la frontière. Quelques jours après, le 18 novembre, a lieu à Tongo la première procession du Saint Sacrement. Parmi les trois ou quatre mille chrétiens qui font escorte à Notre-Seigneur se trouvent plusieurs Jashpuriens venus de lointains villages. Enfin, le dimanche 2 décembre, m'arrive une députation de trente-quatre natifs appartenant à divers villages du Jashpur. Bon nombre d'entre eux n'avaient jamais vu un blanc. Le bungalow, l'église, l'école les faisaient passer d'enthousiasme en enthousiasme. Ma bicyclette les intriguait beaucoup. Ah! les grands enfants! Quels cris de joie, d'admiration quand, ayant monté ma machine, je me mis à pédaler, et à les poursuivre à droite, à gauche. Ils avaient apporté leur « harcha », le riz et l'assaisonnement. Une idée me vint. « Si je vous donnais un mouton, le mangeriez-vous avec mes chrétiens? » C'était leur demander un grand sacrifice. Manger avec des chrétiens, c'était s'exposer à se voir renier par leurs compatriotes. Ils répondirent avec enthousiasme : « Certes, certes, vous remplissez notre cœur de joie; nous sommes prêts à tout », et bientôt ils furent aux préparatifs bien sommaires du festin. La cloche fixée entre deux poteaux, derrière le bungalow, sonne le salut. Tous d'accourir et de s'extasier devant cette merveille. Ils assistèrent au salut et semblèrent ravis. Le soir, après le repas, ils se mêlèrent aux enfants de l'école qui jouaient du tambour et chantaient leurs chants natifs. « Venez, me disaient-ils, dans nos villages; quand nos enfants vous auront vu, vous les emmènerez facilement à l'école. » Le lendemain ils assistèrent à la sainte messe et je leur adressai quelques mots. Vers 9 heures, ils partirent, emportant la promesse que sous peu, le lundi suivant, j'irais les voir. Je dus leur promettre que je prendrais ma bicyclette avec moi.

Le dimanche 9 décembre, je me mis en route. Cinq ou six de mes meilleurs catéchistes m'accompagnaient : parmi eux mes trois « confesseurs de la Foi ». Pour donner de la confiance à mes gens par ma belle assurance, je ne voulus pas prendre mon fusil. « Ni bâtons, ni armes quelconques, leur dis-je, nous allons sous la protection du bon Dieu faire son œuvre. » Je leur aurais plutôt mis à la main des rameaux d'olivier, mais... l'olivier ne pousse pas dans ces parages et j'avais d'ailleurs quelque crainte que le symbole eût été peu compris. Au coucher du soleil, j'arrivai à Méral, village chrétien à quelques centaines de mètres de la frontière du Jashpur. J'y entendis les confessions de mes chrétiens, y célébrai le lundi de bon matin la sainte messe et administrai les sacrements. Après la messe, je fis réciter à toute l'assistance cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le

Digitized by Google

succès de l'expédition apostolique. A 8 heures, moi en tête sur mon cher petit cheval blanc; derrière, mon palefremier sur son poney, ensuite mes catéchistes, mon cuisinier, mes porteurs, nous suivions — à la file indienne — les étroits petits murs de la rizière qui sépare Méral du Jashpur. Autour de moi, tout joyeux, gambadaient mon fidèle « Macon » — nom qu'il doit aux trois points qui tachent de noir son beau poil blanc — et mes deux petits boules-terriers, Bola et Bibi. Elles avaient leur rôle, ces chères petites bêtes, dans mes projets de conquête apostolique : amuser les enfants, grands et petits, par leurs gambades et... leurs petits talents de société. Je me hâte de dire qu'ils remplirent leur rôle à merveille et n'en tirèrent aucune vanité : précieuse leçon pour leur maître à qui le bon Dieu réservait de si grandes consolations. Vers 9 heures nous atteignions le premier village, Rupsera, celui où mes catéchistes avaient failli cueillir la palme du martyre. Cette fois, une tout autre réception nous y attendait. Je ne m'arrête pas à la décrire. Elle va se répéter à Lokandih, deux grosses lieues plus loin. Quand j'approchai du village, je vis venir au-devant de moi les hommes, les enfants chantant et s'accompagnant du tambour. Tous vinrent me prendre la main et me faire de grands saluts. Entourés de ces braves gens, je me dirigeai vers

SARWADA — LA NOUVELLE ÉGLISE

le village; à l'entrée se tenaient les femmes et les jeunes filles, la main droite élevée à la hauteur de la tête et soutenant un petit vase de cuivre, de l'autre main tenant une petite branche

Digitized by Google

de manguier. A peine descendu de cheval, ce fut à qui d'entre elles m'aspergerait la tête, les mains, les pieds... sans égards aucuns pour mes bas et mes chaussures. « Hé, Patras, le

SARWADA — CONSTRUCTION
DE LA NOUVELLE ÉCOLE
LE PÈRE CARBERY

sucre. » Mon cuisinier m'apporte la boite et bientôt, sur les noirs petits minois des mioches, un gentil sourire fit place à un air d'abord plutôt rébarbatif et très effaré. Distribuant poignées de main avec petites tapes à droite, petites tapes à gauche qui ont grand succès, je suis littéralement porté par la foule de ces braves gens vers le « palais » qui m'a été préparé. Car j'ai promis de loger dans le gros village de Lokandih. Mon palais... hutte à murs de boue durcie, à toit de chaume, à porte si basse que mon pauvre casque de sureau en écoppe, mon palais est grand de 12 pieds sur 6. Au moins telles étaient les dimensions de l'espace qui m'était réservé, car la grande moitié du logis, séparé du reste par deux ou trois traverses de bois et couvert d'une litière, était manifestement destinée à des « familiers de la maison », quelque peu différents de ceux que le Père Van Tricht a si bien décrits sous ce nom. On eut vite fait de dresser mon lit de camp dans l'espace réservé. A l'extérieur, dans la petite cour de ferme d'une propreté douteuse, on place ma table pliante. Il était près de midi, et ma course à cheval m'avait creusé l'estomac. En attendant que le cuisinier, installé dans un coin de la cour, eût dépecé une chèvre qu'on m'avait offerte, et fait bouillir mon riz, je fis rassembler tous les hommes qui

Digitized by Google

étaient venus de plusieurs villages. Ils s'assirent en groupe. Les dames, toujours curieuses, — ayant un marmot à cheval sur la hanche, quelques-unes en ayant un second empaqueté sur le dos, — se tenaient debout en demi-cercle autour de leurs maris.

« Mes braves gens, leur dis-je, vous savez pourquoi je suis venu. Vous aider dans vos difficultés matérielles, je l'ai dit et répété à vos envoyés, je ne le pourrai guère; votre raja est indépendant du Gouvernement anglais. Vous aurez comme par le passé à lui payer les rentes qu'il exige, à faire les corvées qu'il réclame. » « Nous savons cela », me fut-il répondu en chœur, « nous nous conduirons envers le raja tout comme avant « jiuker bat haï », c'est pour nos âmes que nous vous avons appelé. » « Oui, c'est pour vos âmes, ajoutai-je, que j'ai quitté ma patrie, mes parents, mes amis. Vos âmes ne mourront pas; après une vie peut-être très pénible ici-bas, le bon Dieu vous réserve au Ciel un bonheur qui n'aura pas de fin. Mais il faut, si vous voulez vous appuyer désormais sur le bon Dieu, renoncer au démon; voulez-vous être chrétiens? Vous êtes parfaitement libres, concertez-vous. » Ils se retirèrent à l'écart et bientôt revinrent.

« Nous vous l'avons dit déjà, nous voulons devenir chrétiens. » Tous alors s'assirent et s'encourageant l'un l'autre, ils présentèrent leurs têtes aux ciseaux, et bientôt tombèrent leurs belles chères chevelures. Je n'avais pas exigé d'eux ce sacrifice, mais d'eux-mêmes ils s'y soumirent, cette longue chevelure étant à leurs yeux le signe de leur consécration au diable. Puis on alluma un grand feu. Au son des chants et des tambours flambèrent leurs amulettes conservées précieusement dans leurs huttes comme une sauvegarde, et tout l'attirail de leurs sacrifices païens. Ce n'était pas un acte d'enthousiasme irréfléchi. Ces pauvres gens savaient que ces deux grands sacrifices étaient aux yeux des païens le pas décisif vers le christianisme Et ce pas, ils savaient que le raja et son entourage le leur feraient peut-être payer cher.

Sur ces entrefaites, mon dîner était prêt. Je le pris, entouré de tous les mioches de l'endroit et de nombreux papas et mamans. Qu'ils ouvraient de grands yeux à la vue de ma cuiller et de ma fourchette, instruments qui leur semblaient évidemment compliquer singulièrement les opérations! La distribution de quelques arachides, d'un peu de pain acheva de me conquérir les marmots et du même coup les mamans. « Désormais, ce sont vos enfants », me disaient ces dernières, et elles me les mettaient sur les genoux. D'aucuns regimbaient encore un peu, plusieurs y semblaient tout à l'aise, mais, je me hâte de le dire, tous se conduisirent... très correctement. J'avais été suffisamment aspergé le matin. Il fallut pédaler quelque peu; avec quel

Digitized by Google

succès! Enfin je m'échappai pour faire une petite sieste. Vers 2 heures, je fis seller mon cheval. Je voulais visiter quelques villages des environs, qui eux aussi m'avaient envoyé des députations. Je fus dans plusieurs; partout la même réception enthousiaste, les ciseaux et le feu purificateurs. J'admirai mes catechistes mettant de l'entrain partout, répétant en ouraon, pour les dames et les enfants, mes petits ferverinos en sadani, langue qui m'est plus familière et que les hommes, au moins, comprennent tous. Oh! ces bons catéchistes! plusieurs se révélèrent à moi dans cette circonstance. Le soleil était couché

UNE SÉANCE DES EXAMENS POUR LE HIGH SCHOOL DE RANCHI, DEVANT LE PÈRE BODSON

depuis une heure quand je regagnai Lokandih. Je pousse la porte de ma hutte. Compagnons et compagnes de gîte y étaient déjà rentrés : une dizaine de vaches et de veaux ; à côté de mon lit, une poule et ses poussins. Le souper à la lueur d'une lanterne n'eut pas moins de succès que le dîner. Vers 9 heures, je m'étais à peine retiré, quand Bola, mon premier catéchiste, pousse la tête par ma porte entrebâillée. « Pouvons-nous, me dit-il, apprendre aux natifs les paroles chrétiennes qui ont été mises sur leurs chants ouraons? » J'accédai d'autant plus volontiers à la requête, qu'il ajoutait avec délicatesse : « Nous irons au bout du village, pour ne pas vous empêcher de dormir. » Peu après j'entendis dans le lointain, dans le grand silence de la nuit, les tambours et les chants, et moi murmurant un *Te*

Digitized by Google

Deum, remerciant le bon Dieu de cette journée, la plus belle de ma vie de missionnaire, je m'endormis entre vaches, veaux, poules et poussins. Vers minuit un ronflement un peu trop sonore d'une de mes compagnes de gîte m'éveilla. J'entendais toujours les chants et les tambours. Si j'allais voir, me dis-je, et me levant je passai ma grosse capote — les nuits sont très froides à cette saison — et doucement je me glissai le long de la hutte. Au bout de quelques minutes j'arrivai près de l'endroit où les chanteurs étaient réunis. Ah! l'inoubliable spectacle! Au-dessus de ma tête, le grand ciel où les étoiles scintillaient de tous leurs feux; l'horizon fermé par les sombres masses de montagnes dessinant fantastiquement leur ombre; au centre de ce vaste amphithéâtre, sous un manguier à large ramure, éclairés par une petite lampe du pays suspendue à une branche, mes Jashpuriens enveloppés en pain de sucre dans leurs grands capras blancs. Ils étaient accroupis autour de petits feux et formaient un grand cercle. Au centre mes catéchistes, mon vieux Bola en tête, le tambour suspendu sur la poitrine, chantaient et dansaient; tous les gens répétaient le refrain. Je m'approchai et j'avais atteint les premiers groupes quand je fus aperçu. Bola et mes gens furent un instant interdits, mais je leur fis signe de continuer. Deux braves natifs s'écartant un peu me firent une place autour d'un petit feu, et entre eux je m'accroupis sur mes talons. Les chants, la danse, les tambours reprirent. Ah! les poumons et les jarrets d'acier! Jamais musique ne me parut plus délicieuse. C'était bien aussi leur *Te Deum* que ces braves gens faisaient monter, un peu inconsciemment peut-être, vers le ciel. Je restai longtemps à les écouter. Enfin, par égards — intéressés — pour la voix de mes catéchistes, dont j'aurais eu besoin le lendemain, je leur dis : « Encore deux ou trois chants et puis retirez-vous. » Je regagnai mes appartements, et

LA COMMUNAUTÉ DE KHUNTI EN NOVEMBRE 1906
LE P. BORSU LE P. VAN DAELE LE P. A. BOONE

Digitized by Google

les bonnes vaches que mon ange gardien apparemment avait fait ronfler à temps opportun ne me troublèrent plus jusqu'au matin. A l'aube, j'étais sous le grand manguier, et aidé de mes

KHUNTI — PRESBYTÈRE ET ÉGLISE

catéchistes, je dressai de mon mieux un petit autel. Hélas! que je regrettais mes belles tentures de Noatoli. Le soleil était à peine levé et des hommes de six ou sept villages étaient déjà arrivés quand je commençai le saint sacrifice, « le *puja* des chrétiens », le seul vrai puja agréable au bon Dieu. Bola était aphone. Un autre catéchiste dit lentement les prières et, phrase par phrase, ces chers Jashpuriens récitèrent leur premier *Pater* et leur premier *Ave*. A l'évangile, quelques mots sur les principales vérités de la religion. Ils écoutaient avec la plus grande attention. Après la messe, nouvelle hécatombe de chevelures, joyeusement consentie par ceux qui n'avaient pas été présents la veille. Vers 10 heures, les adieux. J'emmenai trois garçons pour l'école de Tongo et emportai la promesse qu'après les travaux des champs plusieurs les auraient rejoints.

Sept ou huit villages, tous d'après leur invitation, reçurent encore une visite ce jour-là. Partout même accueil et répétition des scènes de la veille. Vers 5 heures, j'approchais de Patratoli, gros village à une lieue de la frontière du Barway, le premier qui avait déclaré vouloir se faire chrétien et où, un soir, de Méral, j'avais fait une courte mais consolante visite. Plusieurs grands villages s'étaient réunis pour m'attendre à Patratoli.

Digitized by Google

Aussi quelle procession vint à une demi-lieue à ma rencontre. Tambours, cymbales, gongs, poumons, tout résonnait si fort que Bibi et Bob en perdaient la tête et que mon cheval, qui avait déjà pas mal de lieues dans les jambes, retrouvait une ardeur que j'avais peine à maîtriser. A Patratoli, on voulait absolument me faire loger; mais je m'étais annoncé pour la nuit et la messe du lendemain à Kitam, village chrétien du Barway, à deux lieues de là. Mon cuisinier et mes porteurs m'y avaient devancé. Je dus promettre de revenir sous peu à Patratoli. J'y épuisai les derniers restes de ma petite provision de sucre. Aussi fus-je d'abord quelque peu embarrassé dans le village suivant. Il en restait deux à visiter avant la frontière. Rien à donner à mes chers mioches... J'eus une idée : un de mes gens avait un morceau de gigot de chèvre, reste de mon déjeuner froid. J'en taillai de petits morceaux et les distribuai à ce cher petit monde qui leur fit grand honneur. Vers 6 heures, je repassai la frontière du Jashpur et, chevauchant lentement, je faisais, le cœur débordant de joie et de reconnaissance envers Dieu, le consolant bilan de la journée. Qui ne devait pas être content : c'était le démon. Il voulut me le montrer, je crois. Je traversais une petite rivière quand, au moment où le cheval voulut prendre son élan pour monter sur la berge opposée, une de ses pattes de derrière s'enfonça dans un « jobi », espèce d'entonnoir de sable mouvant, fréquent dans nos rivières et très dangereux. La pauvre bête donnait de violents coups de jarrets. Je veux l'alléger de mon poids et me laisse glisser de la selle, mais assez maladroitement pour m'étendre dans la boue, mes jambes sous les pieds de devant de l'animal. Si je n'ai pas reçu un coup de sabot et si j'ai échappé avec une éraflure à la cheville, je le dois certainement à mon cher et bon ange gardien. Coco et moi nous arrivâmes joliment crottés à Kitam. Mais mon bain de boue n'eut pas raison de ma joie. Cette fois, je laissai les bonnes femmes de Kitam me laver les mains et les pieds en signe de bienvenue. Ce n'était pas une pure cérémonie.

Voilà la fidèle et rapide narration de ces deux belles journées dans le Jashpur. A la fête de Noël, mes chers Jashpuriens sont venus nombreux avec leurs femmes et leurs enfants. Ils m'ont envoyé encore plusieurs enfants à l'école. Tout semble indiquer une magnifique moisson d'âmes qui ne demande qu'à être rentrée dans les greniers du Père céleste. Daigne la Providence nous donner les secours spirituels... et matériels nécessaires pour accomplir cette belle et consolante œuvre !

A. D'HOOP, S. J.

—

Tous les clichés publiés dans ces pages sont du P. Stas de Richelle, S. J. Ils ont été pris au moyen d'un appareil Kodak P. K. P., sur pellicules Eastman.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Sa Grandeur Monseigneur Van Reeth, S. J., Evêque de Galle

Comme nous l'avons annoncé précédemment, Monseigneur Van Reeth a quitté pour quelque temps son diocèse de Galle, dans l'île de Ceylan, pour faire à Rome la visite *ad limina* que les évêques des pays de missions rendent périodiquement au Souverain Pontife.

Vers le milieu de ce mois, le Révérendissime Evêque de Galle se trouvera en Belgique, où il séjournera un certain temps.

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR VAN REETH

Les amis de cette intéressante Mission de Galle — dans laquelle tant de bien se réalise et qui donnerait des résultats plus consolants encore si ses ressources étaient plus abondantes — voudront-ils laisser partir l'Evêque missionnaire sans lui avoir remis l'obole de leur charité ? Dans nos listes mensuelles de dons, la Mission de Galle semble parfois un peu oubliée... Puisse la présence en Belgique de Monseigneur Van Reeth raviver en sa faveur sympathies et générosités !

Digitized by Google

Les Sœurs de Charité de Gand à Galle

Journal de Sœur Marie-Joséphine

Galle, 4 février 1907.

Très chère Révérende Mère,

Le premier mois de l'année a été tout de bénédictions pour votre heureuse colonie de Galle. Nos soixante-quatre pensionnaires sont animées d'un excellent esprit de piété, de soumission, d'application à l'étude; les orphelines travaillent comme des fées à leurs jolies dentelles et les chers bébés ajoutent un charme tout particulier à cet intéressant tableau?

Grand petit événement : Irène marche seule! Il faudrait la voir trotter vers la chambre de *Mother Superior*. En attendant la parole qui viendra bientôt, sans doute, elle s'annonce par de petits cris ou par un bruyant éclat de rire, et va tirer Mère Tiburce par l'habit, lui indiquant du doigt l'armoire aux douceurs. On ne résiste pas à pareil appel! Irène a bon cœur, d'ailleurs, et s'en retourne bien vite partager les bonbons avec ses petites compagnes encore incapables de quitter leurs berceaux.

Votre filleule Ghislaine, chère Révérende Mère, est à la campagne et se porte à merveille.

Notre bonne Mère vient d'avoir un grand bonheur. Dernièrement elle avait adopté une fillette, en la laissant encore pour quelque temps à sa mère qui devait la soigner moyennant rétribution et venir régulièrement nous la montrer. On n'avait pas osé baptiser l'enfant, de crainte que la mère, changeant d'avis, ne finît par la garder dans un milieu païen et que la grâce du sacrement ne devînt ainsi la perle jetée aux pourceaux. L'autre jour cependant, voyant la petite si misérable, Mère Tiburce eut l'inspiration de lui conférer le baptême avant de la rendre à sa mère, et voilà que le lendemain celle-ci accourut en larmes, annoncer que l'enfant était morte entre ses bras. Tout en tâchant de consoler cette pauvre femme, notre Mère avait grande envie d'entonner un *Te Deum* pour remercier le Seigneur de ce que son *premier baptême* avait si promptement ouvert le paradis à un petit ange.

La même semaine, on nous amena, de 16 milles de loin, deux fillettes à adopter. La mère était morte et le père avait abandonné ses sept enfants. Mère Tiburce leur a ouvert ses bras et son cœur, se confiant en la Providence pour leur entretien.

Digitized by Google

On vous a dit avec quelle joie s'est fait le dépouillement de notre bel arbre de Noël. Pour les plus grandes, les cadeaux consistaient essentiellement en objets utiles; les poupées, partage des benjamines, avaient été habillées par notre Mère aux heures de récréation (une demi-douzaine à l'heure). Mais qui a une poupée doit pouvoir coudre pour elle; la changer de costume, c'est le comble du plaisir. En conséquence, pendant les vacances de Noël, chaque enfant reçut de Sœur Livine quelques chiffons, une aiguille et un peu de fil, avec recommandation de ne pas gaspiller ce dernier article. Les voilà taillant et cousant à l'envi, employant le fil avec une respectueuse économie, mais... il reste inévitablement des petits bouts... Que faut-il en faire? Grave délibération entre les ouvrières. Anthony, l'aînée, donne son avis : « Puisque Sœur Livine a défendu de jeter les bouts, il faut les manger. » La proposition ne sourit guère aux autres; cependant, après quelque hésitation, elles se décident, car elles craignent que le diable réunisse, lui, tous ces petits bouts en une grosse boule et qui sait ce qui s'ensuivrait! C'est étrange, dans ce pays où l'on invoque en toute circonstance le diable, où l'on fait en son honneur des danses, etc., on a de lui une peur bleue, lui attribuant tout le mal qui arrive en ce monde. Donc, pour éviter la grosse boule du diable, chacune met bravement en bouche un restant de fil. Mais, vains efforts pour l'avaler! On finit par aller trouver Sœur Livine : « Ma sœur, nous ne savons pas avaler les bouts. — Les avaler?

Cl. du P. A. Gilles, S. J.

VUE SUR LE LAC DE KANDY

Digitized by Google

mais vous ne pouvez pas le faire; qui vous a dit chose pareille? — C'est Anthony. » Et alors suit toute l'histoire, au grand amusement de la Sœur qui n'en aime que davantage ses trop obéissantes petites élèves.

— Un prêtre bouddhiste, baptisé le 25 janvier, a fait sa première communion et a été confirmé dans la chapelle privée de Monseigneur. Comme il venait ensuite nous faire visite, il fut rencontré par nos orphelines qui sortaient de l'école singhalaise. Elles dirent à leurs compagnes bouddhistes : « Voilà un de vos prêtres qui s'est converti à notre religion. — Comment pouvez-vous nous dire une telle chose, au jour de *notre fête* (pleine lune) », répondirent les enfants bouddhistes. « C'est un si grand péché qu'il ne vous sera jamais pardonné. » Cette fois encore, ce fut Anthony qui prit la parole. « Qui vous pardonne vos péchés? Le diable? Boru Kiyanda épâ (ne mentez pas), Dieu seul peut pardonner les péchés. »

Quelque jeunes qu'elles soient, nos enfants sont très attachées à leur sainte religion et saisissent toutes les occasions de la professer. Daigne le Seigneur les maintenir dans ces belles dispositions, fortifier même leur foi à mesure qu'elles avancent en âge! Nous le lui avons instamment demandé hier pendant la procession du Très Saint Sacrement, où tout s'est passé, comme l'an dernier, dans un ordre parfait et à l'édification générale.

Sœur Marie Joséphine.

MISSION DU KWANGO

Une lettre et un cadeau inattendus

Au cours de son dernier terme de service au Congo, M. X..., chrétien convaincu et pratiquant, ne pouvant assister régulièrement à la messe le dimanche, s'y rendait parfois en semaine. Il ne pensait pas déchoir en se mêlant aux noirs catholiques assez nombreux dans son poste et en priant avec eux. De temps en temps il communiait sans forfanterie, mais sans respect humain. Devine-t-on l'impression qu'une telle conduite fit sur les noirs?

Un jour qu'il avait rempli ses devoirs religieux, M. X... se livrait à son travail ordinaire, quand on vint lui remettre une

Digitized by Google

lettre et un petit paquet. L'adresse révélait une main peu exercée. M. X... reconnut aussitôt l'écriture d'un de ses subordonnés noirs.

Il nous a gracieusement communiqué la lettre et le contenu du paquet (1), en nous permettant de photographier et de publier ici ces documents assez originaux, on en conviendra. La conclusion s'impose. Que les blancs se montrent chrétiens fervents et on aura tôt fait de convertir les Congolais au catholicisme.

Veuillez recevoir le petit présent en l'honneur de la visite que vous avez rendu à la Sainte Eucharistie. Quant à votre grammaire de lingala je m'en rends compte, je tâcherai de vous procurer. La dent de léopard vous servira pour votre chaine de montre après avoir orné le bout avec de l'or ou de l'argent, l'autre objet pour votre serviette.

Roma le 15/10/8/6

(1) La dent de léopard a été montée au Congo même par un Sénégalais. La monture est travaillée au marteau. Son motif est connu : ce sont les signes du zodiaque fixés sur une lamelle d'or coupée à la longueur voulue, puis soudée. Les Sénégalais exécutent souvent sur ce curieux patron des bagues, des bracelets, etc. Leur art manque certainement d'inspiration, mais ils font d'assez jolis bijoux. La chaine est de fabrication européenne.

Digitized by Google

Nos clichés

Je présente aux lecteurs de la Revue quelques clichés, œuvre de notre artiste le Père A. Haut, en y ajoutant quelques courtes explications.

N° 1 (p. 149). Voici quelques-uns de mes candidats catéchistes. Pour soutenir et compléter nos capitas préposés aux fermes-chapelles, souvent incapables de lire et d'écrire, nous mettons à côté d'eux un catéchiste intelligent, quelque peu instruit, du reste, soumis au capita. Le soir, après le travail, le catéchiste devient instituteur et instruit les enfants de la petite colonie. Les conflits d'autorité sont rares et les résultats excellents. Certains de ces catéchistes, sincèrement zélés, vont parfois dans les fermes voisines, y instruisent les noirs et les engagent à prier, suppléant ainsi par leur ingénieuse activité au manque de missionnaires.

Le dimanche, les catéchistes se réunissent à la Mission d'où ils relèvent et rendent compte au missionnaire du travail accompli pendant la semaine précédente. Que de fois j'ai admiré l'initiative et l'esprit pratique de ces petits hommes de 12, parfois de 11 ans. Sont-ils débrouillards! Et que me voilà loin des gamins choyés et gâtés de mon pays!

N° 2 (p. 152). Oh! le joli pont, un peu glissant, un peu branlant, mais combien pittoresque! De l'avoir passé des centaines de fois — sans plongeon — depuis deux ans, j'éprouve quelque mépris pour les prosaïques ponts de fer des pays civilisés. Admirez donc cette superbe végétation tropicale. La Nyanga est d'ordinaire calme et limpide, mais vienne l'orage et son niveau s'élève très rapidement de 2 et même de 3 mètres. C'est alors un torrent d'une violence inouïe. Il n'est pas rare de voir des crocodiles sortir de l'Inkissi et remonter le courant de la Nyanga — affaire de changer... d'eau. Dernièrement un jeune croco, désireux sans doute de se « faire la mâchoire », s'élança menaçant sur une femme qui passait la rivière. Il s'était mal adressé. La femme était armée d'un belansi dont elle fit si bon usage que le croco rentra chez lui assez mal arrangé.

G. Van Tilborg, S. J.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

Cl. du P. A. Haut, S. J

Nº 1. — LE PÈRE VAN TILBORG ET LES CANDIDATS CATÉCHISTES

Digitized by Google

Dans la région de Wombali (Casier-Saint-Jean)

Lettre du Père Lauwers, S. J.

Ce que coutent aux missionnaires les voyages par eau

J'ai offert dernièrement aux lecteurs des *Missions Belges* un rapide aperçu de la Mission de Wombali; je me propose de les entretenir aujourd'hui, avec détails, de quelques points particuliers.

Soupçonne-t-on ce qu'une station comme Casier-Saint-Jean (Wombali) nous occasionne de dépenses nécessaires; quelques considérations permettront à nos bienfaiteurs de se former une idée de la situation, et de se rendre compte que leurs libéralités ne sont pas employées à des prodigalités.

Au mois de décembre dernier, j'ai fait mon premier voyage au Kwilu (ou Djuma) avec le Père De Meulemeester. Comme tout administrateur soucieux de bien gérer sa petite fortune, on s'est mis à compter ce que ce voyage de dix jours nous a coûté. Eh bien, j'en suis certain, personne ne devinerait, ne pourrait même donner un chiffre approximatif. Voici quelques indications à ce sujet; elles seront, je crois, intéressantes pour tous ceux qui suivent de près les travaux des missionnaires. Le petit tableau ci-dessous m'est communiqué par le capitaine-mécanicien de notre petit steamer :

Que faut-il pour voyager en steamer ?

De l'huile, des hommes, du bois, une machine bien entretenue. Voyons ce que tout cela coûte ?

L'huile de cylindre : 1 litre par jour ; 48 francs les 100 kilos en Europe;

Huile de machine : 3 litres par jour; 48 francs les 100 kilos en Europe;

2 machinistes ; 1 barreur : salaire et ration, fr. 0.75 par jour et par homme ;

10 autres hommes : salaire, ration fr. 0.40 par jour et par homme ;

Bois de chauffage : 15 stères par jour. Le stère se paie par les Compagnies fr. 1.60. C'est un prix de faveur pour les enfants. L'Etat paie environ fr. 0.50 la brasse. Nous donnons un prix moyen là où nos gens coupent eux-mêmes.

Entretien du bateau : peinture intérieure et extérieure, deux fois par an :

Digitized by Google

50 kilos de minium : 60 francs les 100 kilos en Europe.
20 litres d'huile : fr. 0.40 le litre »
20 kilos de blanc : 60 francs les 100 kilos »

Usure du bateau, boulons, grille, pièces de rechange, boiserie, goudron, instruments. Le Frère Lombary estime cet ensemble à une somme de 150 à 200 francs par an.

Ajoutez-y l'entretien du capitaine-mécanicion qui doit y travailler, et dont le travail à Wombali est arrêté.

En outre, le prix de transport par eau de l'huile, de la couleur et des divers accessoires.

Calculez. Si nous faisons seulement six voyages par an; multipliez par 6...

Je ne fais pas entrer dans mon calcul la somme à payer pour mettre un bateau au sleep; à l'Etat on paie, je crois, 500 francs le premier jour où le bateau est sur le sleep et 300 francs les jours suivants. La Compagnie du Kassaï nous offre gratuitement son sleep.

En cette région il faut voyager par voie d'eau, sinon l'évangélisation n'est pas possible en ce pays, et cependant ces dépenses sont de toute première nécessité pour notre œuvre.

Puis-je espérer qu'après l'énoncé de ces courts détails, nos appels à la charité auront leur excuse auprès de nos bienfaiteurs ? J'ajoute que nous sommes économes et parcimonieux au possible pour concilier les nécessités auxquelles il faut pourvoir avec l'exiguïté de nos ressources. La Compagnie du Kassaï nous permet de profiter de son steamer la *Marie* qui voyage sur le Kwilu. Seulement nous devons nous régler sur les besoins de leur service et ne pouvons, par ce moyen, visiter tous nos postes. Voici mon procédé de voyage : j'ai fait l'achat d'une tente. Je remonte avec le steamer *St-Pierre-Claver*, flanqué d'une grande pirogue. Arrivé dans le Haut-Kwilu je laisse la pirogue en un endroit sûr et je reviens à Casier-Saint-Jean par notre petit steamer. Quelque temps après je monte par la *Marie*, pour redescendre en pirogue à petites journées. Je puis m'arrêter partout où je veux. La tente me permet de faire le voyage en toute saison. Survient-il un orage, ou bien ne peut-on pas arriver le soir à un poste, on dresse sa tente dans la brousse et la pluie peut tomber...

Notre petit steamer nous sert encore à avitailler le personnel noir à Wombali. Comme dans tous les pays neufs situés loin de la mer, l'article le plus recherché c'est le sel. Avec une pincée de sel on achète un petit panier de farine de manioc. Ne vous illusionné pas sur le bon marché apparent du manioc... Savez-vous le prix auquel le sel nous revient ici : prix d'achat en Europe, prix de transport, de douane, frais de magasin, perte du sel fondu ? Le sel nous revient à 1 franc le kilo; l'Etat fixe,

Digitized by Google

N° 2. — PONT SUR LA NYANGA Cl. du P. A. Haut, S. J.

Digitized by Google

paraît-il, le kilo à 2 francs. Vous voyez que je suis en veine de vous ouvrir nos livres de compte. Nous donnons un sac de sel à un capita de ferme-chapelle ou bien on laisse un homme du bateau dans un village de la rive; un autre dans un autre village. Ils sont chargés d'acheter le plus qu'ils peuvent. On prend au passage, à la descente, hommes et marchandises. On revient triomphalement au débarcadère aux acclamations de nos deux cent trente chrétiens ou catéchumènes, heureux d'être délivrés pour un temps du danger de la famine.

J'ai presque honte de vous parler toujours du matériel. On croit si facilement que le missionnaire est occupé uniquement à instruire, prêcher, enseigner le catéchisme, faire connaître Jésus-Christ et son saint évangile. Je me le suis imaginé aussi dans mes rêves d'aspirant missionnaire ! Comme je dus en rabattre quand j'arrivai sur place. Les illusions attachantes ont disparu; en réalité, que de tracas, de soucis! Ravitailler son personnel, bâtir pour soi, pour les enfants, administrer les finances!.. Que de fois on voudrait s'affranchir de ces nécessités, briser ces liens pour « annoncer le royaume de Dieu », mais on est homme et l'on a affaire avec des hommes.

Bon gré mal gré, dans ce pauvre Congo surtout, où le blanc doit tout faire, tout montrer, tout enseigner, le matériel absorbe notre temps. Nous sommes ici deux Pères et deux Frères. Le Père Van Heede est venu remplacer le regretté Père Goossens. Nous sommes surchargés de travail pour instruire, enseigner, diriger notre nombreuse population de Casier-Saint-Jean, soigner les malades, administrer nos fermes-chapelles, trancher les palabres. Si l'un de nous s'absente, tout ce travail retombe lourd sur le Père qui reste. C'est le cri qui sortait déjà du cœur du divin Maître réclamant des ouvriers pour sa moisson. Plus vif et plus pénétrant que jamais, il me sortait du fond de l'âme lors de mon voyage au Kwilu, pendant que je voyais de près tout ce qu'il y a à réaliser dans ces pays qui n'ont jamais entendu la divine parole qui console et qui sauve. J'espère que notre Révérend Père Supérieur fera droit à notre demande et nous enverra du renfort, pour que nous puissions aller à des peuples nouveaux!

Durant les longues heures de navigation, au milieu du bruit assourdissant de la machine, je me livrais à toutes ces réflexions, je formais des plans, je faisais des projets d'avenir, et les rives boisées passaient uniformes à droite et à gauche, tantôt plus resserrées, tantôt plus éloignées. Au moyen de mes jumelles, je fouillais les bords pour découvrir les villages. Dans le Bas-Kwilu, peu d'indices de population; plus haut la population devient plus dense, à en juger par le nombre de claies disposées près du bord. Le poisson entre avec les hautes eaux dans les

Digitized by Google

terrains bas et marécageux, on ferme la claie et on a une réserve de « mbisi » pour la saison sèche. De temps à autre, un indigène au torse sombre avance la tête d'entre les arbres pour voir passer le blanc; à peine peut-on le distinguer, tant sa couleur se confond avec la mystérieuse obscurité du bois. Les Bayansis, les Bangwanas, les Bambalas, les Basongas s'échelonnent, se succèdent, s'alternent tout le long du Kwilu. Ils ont conservé leurs industries primitives. Les Bangwanas fondent le minerai de fer et forgent des lances, des couteaux, des houes. La fonderie est établie dans un chimbek, où les pauvres gens transpirent à pouvoir éteindre leur brasier; la forge est établie sous un hangar ouvert de tous côtés. Les Basongas tissent des pagnes au moyen de fibres du palmier-bambou; je crois que si nos tisserands n'avaient pas leurs machines toutes faites, bien peu seraient capables d'imaginer un système de tissage effectué par des moyens aussi rudimentaires. Les Bambalas sont des tireurs de malafou et font beaucoup d'huile de palme. C'est la race la plus forte, la race conquérante, anthropophage même. Les autres semblent en avoir peur. C'était un curieux spectacle que de voir ces grands diables noirs, vigoureusement bâtis, entourés d'une ribambelle d'enfants, gesticulant sur le rivage, dans un concert de cris sauvages, en une langue fortement articulée. Je remarquai leur regard franc, dur, audacieux, vous fixant dans le blanc des yeux. Ils ont conscience de leur force et ne manquent pas d'en user, d'en abuser peut-être aux dépens de leurs voisins. Si l'on pouvait gagner ces gens-là, ils feraient de solides chrétiens. Je leur ai parlé d'établir chez eux une ferme-chapelle, ils ont acclamé immédiatement cette idée. Ils ne savaient pas trop ce de quoi il s'agit, et, certes, ils n'y considéraient guère leur profit spirituel. Ils voulaient me donner immédiatement cinq enfants à amener à Wombali. Hélas! il me fallut renoncer à ce projet; je voulais uniquement sonder leurs dispositions et préparer la voie. Mon attente était dépassée. Mais il est inutile de commencer une œuvre si l'on ne peut pas la pousser vigoureusement dès le commencement.

Au point extrême de notre route, les Basongas nous ont accueillis avec de grandes démonstrations de joie. La perspective d'avoir un poste près de leur village les a mis comme en délire. Le jour même de notre arrivée, le chef rangeait ses hommes sur la berge. Chacun reçut une machette et toute la troupe, sous la conduite du chef, alla, en chantant, défricher un bois pour y établir une « mavula », comme on appelle les fermes-chapelles. Il nous donnait, en outre, cinq enfants pour que nous les emmenions et les instruisions à Wombali. Au moment où je vous écris, les cinq enfants ont été surpris à manger de nos poules; je leur ai fait lier des plumes de poule en forme de couronne sur

Digitized by Google

la tête et je les ai envoyés au travail avec les autres. Ils ont été honteux comme des renards que des « poules » auraient pris.

Vous voyez qu'il y a du bien à faire ici, mais que de fois on trouve sa pauvre bourse trop plate! Que n'ai-je une carte de recommandation pour plaider ma cause, ou plutôt celle des âmes, auprès des privilégiés de la fortune!

Quelques milliers de francs de moins dans les coffres-forts de Rockfeller... ou d'autres qui me lisent... en seraient-ils moins heureux et moins riches?

AUG. LAUWERS, S. J.

NOTES ET INFORMATIONS

Les Sœurs de Notre-Dame au Congo

1° Nombre d'établissements des Sœurs de Notre-Dame au Congo : 1 à Ki Santu et 1 à Nlemfu ;

2° Nombre des Sœurs : 11 à Ki Santu et 5 à Nlemfu ;

3° *Ecoles* : 1 à Ki Santu et 1 à Nlemfu.

A Ki Santu, les écoles ouvertes dans les villages environnants ont été réunies à celle de l'établissement principal.

Ateliers de couture, de coupe des vêtements, de repassage, etc. : 1 dans chaque maison.

Orphelinats : 1 à Ki Santu et 1 à Nlemfu.

4° Les Sœurs n'ont ni hôpital, ni hospice proprement dit ; cependant les Sœurs de Ki Santu ont à quelque distance de la Mission des chimbeks spéciaux, où elles soignent les femmes et les enfants malades. Après la mort des infirmes atteintes de la maladie du sommeil ou d'autres maux contagieux, ces chimbeks sont brûlés et l'on en construit de nouveaux.

Les Sœurs visitent à domicile les malades de leurs environs.

5° Enfants chrétiens, catéchumènes ou païennes fréquentant les écoles ou ateliers : Ki Santu : internes, 407; externes, 50.

Nlemfu : internes, 250; externes, 35.

La Supérieure de Ki Santu écrit, en date du 5 décembre 1906 :

« Environ cent cinquante fillettes attendent dans les fermes-chapelles que nous puissions les admettre à l'Orphelinat. Afin de ne pas les délaisser entièrement, nous les recevons le samedi pour leur donner des instructions; le dimanche à 2 heures elles retournent à leurs postes. »

Les enfants qui attendent qu'on puisse les recevoir à l'Orphelinat de Nlemfu sont également nombreuses.

Les femmes mariées qui suivent, le dimanche, les instructions des Sœurs sont : à Ki Santu, au nombre de 143; à Nlemfu, au nombre de 225.

Digitized by Google

Lettre du Révérend Père De Meulemeester, S. J., missionnaire attaché à la ferme-chapelle Anvers-Notre-Dame fondée par les élèves du collège Notre-Dame, à Anvers :

« Ki Santu, 31 janvier 1907.

» RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

» Chaque fois que je vois Anvers-Notre-Dame ou ses enfants, mes souvenirs se reportent vers votre cher collège. Notre ferme-chapelle de Kinanga a été bien éprouvée cette année. Parmi les orphelins recueillis au cours du mois de février 1906, plusieurs malheureux, misérables, rachitiques, portant en eux les germes du terrible fléau qui sévit en Afrique, la maladie du sommeil, sont allés au Ciel. Certes, là-haut ils prient pour ceux à la générosité desquels ils doivent leur salut éternel. Ne sont-ce pas les élèves du collège Notre-Dame qui, par leurs aumônes, m'ont permis de les entretenir et de leur adoucir le terrible mal qui les minait?

» Mais, en recueillant ces enfants, l'emplacement a été infecté; j'y ai reconnu des habitats de la mouche tsé-tsé, le grand véhicule de la transmission de la maladie du sommeil. Les chrétiens eux-mêmes, malgré tout ce qui les attachait à cet endroit, ont demandé de pouvoir se transporter ailleurs. J'ai donc choisi à un kilomètre de là un plateau élevé, balayé par les vents, où la mouche tsé-tsé ne se trouve pas, et je compte y rebâtir la ferme-chapelle. Quelle désolation, quel serrement de cœur pour le missionnaire de devoir ainsi fuir devant l'implacable fléau! Que de frais nouveaux! Heureusement qu'aucune construction en briques n'avait encore été élevée dans cette superbe vallée, qui sera désormais déserte, et où ne retentira plus le son de la clochette appelant les fidèles pour chanter les louanges du bon Maître. J'ai confiance que là, sur ce beau plateau, le bon Dieu continuera son œuvre de régénération de la pauvre localité noire de Kinanga-Anvers-Notre-Dame.

» Les ménages chrétiens prospèrent; il en est qui ont plusieurs enfants, l'espoir de l'avenir, les germes d'une population neuve et forte, plus intelligente, plus soucieuse, par suite, de l'observation des principes d'hygiène. Un bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles se préparent à Ki Santu au saint baptême et au mariage. Ils iront bientôt grossir le petit noyau de chrétiens établis déjà à l'emplacement nouveau. Anvers-Notre-Dame compte en tout une bonne centaine d'habitants. C'est, malgré les décès, encore une des fermes-chapelles les mieux conditionnées des environs.

» On s'est souvent demandé quels étaient les sujets les plus propres à être infectés de trypanosomiase; on a constaté que ce sont les natures affaiblies, les hommes mal nourris, mal logés. Un moyen très efficace pour combattre la maladie du sommeil est donc la bonne alimentation avec un travail modéré. J'ose recommander à votre grande charité vos enfants d'Anvers-Notre-Dame, car ce sont les vôtres, tout au moins par adoption. C'est vers vous, vers vos chers élèves qu'ils tournent leurs regards suppliants pour les préserver de la maladie qui les guette à chaque pas. Pouvoir bien se loger, bien se nourrir et se vêtir, c'est de leur patrie adoptive qu'ils l'attendent; et leur espoir, j'en ai l'intime persuasion, ne sera pas déçu.

» Votre tout dévoué en N.-S.,

» E. DE MEULEMEESTER, S. J. »

Du Père VAN TILBORG au Père N...

Ki Santu, février 1907.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PERE,

Je viens d'ouvrir la caisse que vous m'avez expédiée il y a deux mois. Des porte-crayon, des pipes en bois, vraiment vous gâtez mes enfants. Présentez, je vous en prie,

Digitized by Google

mes meilleurs remercîments à celui qui vous a permis de faire cette petite générosité Crayons et pipes sont le succès du jour, le dernier cri. Voici tout juste un enfant de la classe des capitas qui revient à la charge pour obtenir un porte-crayon. Contentons-le. Dans sa joie l'enfant me remercie à genoux : « Ntondele mfumu ». A vous aussi, mon cher Père, et à tous nos bienfaiteurs connus et inconnus, merci, merci!

G. VAN TILBORG, S. J.

Bengale. — Du Père COPPENS. — *Noatoli*, le 17 février 1907 :

« En décembre janvier, beaucoup d'adultes sont venus se préparer au baptême et à la première communion. Seulement le résultat, quelque suffisant qu'il soit, n'a pas répondu à mon attente. A cause du froid extraordinaire qu'il a fait vers la Noël, beaucoup de femmes ont gagné des rhumes et des fièvres et se sont enfuies : une est morte chez elle; une autre est morte de pneumonie à Noatoli même. J'ai bien souffert de ces deux décès. Malgré ce contre-temps, le 11 janvier, cinquante-six hommes et femmes ont fait leur première communion.

» Dimanche passé, à l'occasion de sa visite pastorale, l'Archevêque de Calcutta a donné, à Noatoli, la confirmation à environ deux cents chrétiens des deux sexes.

» Les chrétiens augmentent toujours en nombre. Depuis le 1er juillet j'ai inscrit entre sept cents et huit cents nouveaux, pour lesquels j'ai dû nommer quelques nouveaux catéchistes; je bâtis sept nouvelles chapelles dans différents nouveaux villages.

» Puissent les chrétiens augmenter toujours en nombre et en ferveur! »

Du Père CYR. VANDENDRIESSCHE. — *Ranchi, The Presbytery :*

« En ce moment, je suis occupé à bâtir, à Kauali, une grande chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur; une personne généreuse, dont j'ignore même le nom, m'a fait parvenir l'argent nécessaire pour construire là-bas une belle chapelle en briques dont mes chrétiens auront le droit d'être fiers, car il n'y a rien de semblable dans ces parages; une petite chambre attachée à la chapelle me permettra de résider là de temps en temps pour m'occuper de l'instruction des chrétiens de Kauali et des environs Il y a cinq ans, ils n'étaient que cinq; maintenant ils sont environ quatre cents, et Notre-Seigneur, je l'espère, attirera encore à Lui bon nombre de pauvres païens de cette partie de mon district.

» Deux villages situés près de Kauali sont devenus chrétiens depuis une année : les villages d'Unidit et de Mahadeosiring; et depuis lors, les zémindars ne cessent d'intenter des procès à ces pauvres gens: en un an, il y en a eu vingt et un! Tous ne sont pas encore décidés, et déjà cela m'a coûté beaucoup d'argent, car que puis-je faire, sinon aider mes pauvres chrétiens? Ne pas les aider, ce serait les abandonner aux vexations du zémindar ou les forcer d'avoir recours aux usuriers, qui auraient vite fait de les saigner à blanc, car dans ce pays les usuriers demandent sur les sommes qu'ils prêtent un intérêt de 75 p. c.!

» Je ne puis cependant pas trop me plaindre des zémindars et des procès, puisque c'est d'ordinaire de ces moyens-là que le bon Dieu se sert pour inspirer à nos Ouraons et Mundas de s'adresser à nous et pour leur procurer le bienfait de la foi. Ils sont bien rares ceux qui viennent à nous par conviction; comme me le disait un jour un vieux missionnaire : « Comment voulez-» vous qu'ils se convertissent par » amour pour le bon Dieu? Ils ne Le » connaissent pas! » C'est donc en les aidant dans leurs difficultés d'ordre matériel que nous parvenons à les gagner, et il est consolant de constater que ces pauvres gens, en se mettant sous la protection du missionnaire, se montrent pleins de

Digitized by Google

bonne volonté pour apprendre les vérités religieuses et finissent par devenir de bons chrétiens, avec la grâce du bon Dieu. Ici, à Ranchi, j'ai déjà un bon nombre d'excel lentes familles chrétiennes qui se multiplient chaque année, grâce surtout aux garçons et filles qui ont été élevés dans les écoles.

» Actuellement, le nombre de mes élèves dépasse 2,650 (soit 350 de plus que l'an dernier); environ 1,650 sont baptisés et près de 700 ont fait leur première communion; pour autant que je puis en juger, ce sont là de belles proportions de baptisés et de communiants, c'est-à-dire de chrétiens convenablement instruits. Je puis donc dire, me semble-t-il, que le district de Ranchi donne les plus belles promesses pour l'avenir, pourvu que je dispose des ressources nécessaires pour maintenir et développer toutes mes œuvres. »

Du Père Aug. DE LA CROIX. — *Karra*, février 1903 :

« Il y a quelques jours je voyais, dans les *Missions Belges*, de votre part pour moi, 5 intentions de messes *pro defuncto*. J'ai dit les messes sans retard et hier le stipendium m'est arrivé de Calcutta; mes sincères remerciements. Des intentions de ce genre seront toujours bien venues, et je suis certain que vous vous souviendrez encore de Karra.

» Depuis quinze jours nous avons ici au catéchuménat près de cinquante adultes sans compter bon nombre de petits enfants que leurs mères nous ont apportés. Quelques-uns recevront le baptême cette semaine-ci, d'autres feront leurs premières communions dans quinze jours environ.

» L'instruction des filles était ici assez en retard et nous nous sommes donnés beaucoup de peine pour les réunir et les mettre sous instruction au couvent. Actuellement cent trente sont sous instruction. Au commencement elles s'habituent difficilement et un bon nombre prennent la fuite. Quelques-unes ont été ramenées jusqu'à trois fois. Même si elles demeurent à 6 ou 8 lieues de distance, elles s'enfuient encore. Si on parvient à les garder trois ou quatre mois, elles ne prennent plus guère la fuite, car après ce temps elles aiment la vie de l'école. Hier soir, un catéchiste arrivait ici avec onze filles pour les conduire d'ici au couvent. Dix de ces onze étaient des échappées; la onzième était une nouvelle recrue. Ce matin, sept avaient disparu; les quatre autres se rendaient de bon cœur au couvent: il faudra recommencer la chasse et reprendre les sept échappées.

» Voici une petite photographie (1) prise en novembre dernier, où vous voyez le Père Bodson et le Père Nuyens assis devant un étang et votre serviteur debout derrière eux. Cet étang est dans un village à côté de Karra. En novembre, le Père Nuyens était mon compagnon à Karra, mais il a un nouveau poste depuis, et c'est le Père Fr Borsu qui est maintenant mon compagnon ici. »

Ceylan. — Du Père CLOSSET. — *Matadi*, le 7 février 1907 :

« A la suite de la nomination du Père T. Neut comme supérieur de la Mission de Ceylan, voici les changements qui ont eu lieu :

» Le Père Standaert est transféré à Tangalle à la place du Père Delebecque. Ce dernier va occuper le poste du Père Neut à Yatiyantota. Le Père d'Espierres est attaché au collège de Galle. Le Père Duven, prêtre séculier, sera vicaire à Ratnapura. Enfin, le Père Stache est déjà parti pour Rakwana, où il résidera.

» Je reste donc à Matara au moins jusqu'au retour de Monseigneur. J'aurai donc aussi la consolation de voir s'achever le nouveau sanctuaire de Matara et d'y célébrer les premières messes.

(1) Voir cette photographie p. 125.

Digitized by Google

» Le nouveau presbytère sera sous toit la semaine prochaine. La nouvelle école peut être aussi couverte quand on voudra, car murs, colonnes, etc , sont achevés.

» A ce propos, voici ce que le *Sandressa*, journal bouddhiste de Ceylan, publie sous le titre « Romanisme ». Je traduis à peu près littéralement :

« MATARA.
» *Romanisme.*

» Comme dans toutes les villes » importantes de Ceylan, ici aussi » le travail de la religion romaine » a un succès considérable. Leur » école anglaise est remplie d'en- » fants. A Kotuwagoda, près du » Vihare (monastère bouddhiste), » Jaiesumenaramcie, près de la » mer, on construit un immense » couvent (comprenez nos construc- » tions). Aucune dénomination reli- » gieuse ici ne possède des établis- » sements aussi considérables que » ceux-là. Au sujet des pauvres » petites filles, quand elles auront » commencé à vêtir la robe noire et » la coiffe blanche (des religieuses), » les bouddhistes se réveillant alors » de leur sommeil seront payés de » leur inactivité. »

» Ici, beaucoup s'imaginent, et c'est l'erreur dans laquelle verse l'auteur du susdit article, que les bâtisses en construction sont le couvent. Que diront-ils quand, à côté de ces établissements considérables, ils vont voir s'élever, très probablement dans le courant de cette année, le vrai couvent, avec ses dépendances !

» On voit si bien, dans le présent article et dans d'autres publiés précédemment, que l'auteur met l'avenir de la religion dans les écoles. Numériquement parlant, il y a peu de progrès à Matara. Mais il y a bon nombre d'enfants dans nos écoles. Et là, même sans qu'elles se convertissent, ces jeunes âmes s'imbibent de l'esprit du christianisme, voient le ridicule des croyances et des pratiques idolatriques; ils quittent l'école, devenus au moins bouddhistes très indifférents. Il y a encore du chemin à faire avant d'être bons catholiques, étant donnés surtout la nature efféminée des Singhalais, leur aptitude facile à se prêter à tout ce qui est mal et leurs vilains défauts. Le temps, la grâce de Dieu et les efforts de nos successeurs accompliront cela. Ce n'est pas très consolant pour les missionnaires d'à présent. Mais l'espérance de la lointaine moisson les soutient. C'est la même œuvre commencée avant nous qui continue. A quelqu'heure qu'on soit appelé à mettre la main au travail dans le champ, rien de ce qui s'y fait dans la souffrance n'est perdu. »

***

Nécrologie. — Le 10 mars est décédé à San Remo, près de Nice, le Père Ignace Koch, S. J., qui fut missionnaire au Bengale et à Ceylan. La vie de cet homme à l'âme énergique et au cœur dévoué, sera retracée avec quelques détails. Dans une aventureuse existence de marin — il était capitaine de navire — la vérité religieuse lui apparut; il se convertit au catholicisme et, poussant jusqu'au bout la générosité, il voulut être religieux et missionnaire.

Au Bengale, il remplit diverses fonctions que nous rappellerons; à Ceylan il rendit de précieux services lors de la construction du séminaire de Kandy.

Pendant ces dernières années, épuisé par la fatigue de ses travaux, il mit à profit ses connaissances linguistiques pour donner des cours de langues modernes dans nos collèges de Belgique.

Que Dieu daigne accorder l'éternel repos à ce vaillant ouvrier !

***

La Société de Saint-Pierre-Claver, fondée par Mme la comtesse LEDÓCHOWSKA dans le but de pro-

Digitized by Google

curer des ressources à toutes les Missions d'Afrique, a son centre à Rome, via dell'Olmata 16.

Elle a pour organe :

L'ÉCHO D'AFRIQUE

bulletin mensuel illustré paraissant en français, en allemand, en italien, en polonais, en bohême et en slovène, et contenant des rapports d'un intérêt émouvant sur toutes les contrées du vaste continent.

*S'adresser au bureau de l'***Écho d'Afrique**, *65, rue du Bac, Paris* (7e).

Dons

Pour la ferme-chapelle van Hencxthoven-Saint-Emile :

Le collège Saint-Michel, boulevard Militaire, Bruxelles : 50 francs.

A la douce et pieuse mémoire d'Albert Dethy, S. J., pour une ferme-chapelle Saint-Albert : 2.000 francs.

Au Père Van Tilborg, un de ses anciens élèves de Bruxelles : 10 francs.

Au Père d'Espierres, don anonyme : 8 francs.

Au Père Bressers (Bengale), Mlle Grégoire : 10 francs ; Anonyme : 10 francs.

Par l'intermédiaire du Père Sagehomme, 50 messes *pro defuncta* : 100 francs.

Pour la Mission du Kwango, anonyme : 250 francs.

Par l'intermédiaire de M. Stan. Feron, au Père Paul Feron : 6 fr. 25.

Au Père Hanquet (Kwango), anonyme : 100 francs.

Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :

Pour les Ursulines de Tongo, anonyme : 50 francs ;

Au P. Ernes, à Kurseong, Baudouin v. d. K..., élève du collège Notre-Dame, Tournai : 5 fr. ;

Pour l'école de Kurseong, Gustave T..., élève du collège Notre-Dame, Tournai : 5 francs.

Les élèves de 4e latine A, collège Saint-Servais, à Liége, au Père Haut (Congo) à l'occasion de la fête de leur dévoué professeur : 31 fr. 50.

Au Père Haut, anonyme : 10 francs.

Par l'intermédiaire du Père C. De Visser, Alost :

Au Père Van Hecke, de Zele : 25 francs ;

Au Père Christophe : 25 francs ;

Au Père De Hert : 10 francs ;

Au Père Alb. Gilles : 10 francs.

De la part des internes de la petite division du collège d'Alost

Au Père Van Hecke, pour l'école apostolique : 100 francs ;

Au Père Niclas : 60 francs ;

Au Père Stan. Carbery : 60 francs ;

Au Père Cyr. Van den Driessche : 50 francs ;

Au Père Vermeulen : 40 francs ;

Au Père Swannet : 35 francs.

D'un anonyme : 2,200 francs pour la station de Karra.

D'un anonyme : 5,000 francs en vue de contribuer à fournir les ressources nécessaires à la nouvelle Mission du Jashpur d'où est venue une demande de 50,000 francs.

Au Révérend Père De Hert (Ceylan), de la part de la Société Royale d'Alost, *Land van Riem ;* produit d'une soirée dramatique donnée par elle dans la salle du collège des Jésuites : 295 fr. 50.

Par l'intermédiaire du Père Michel, au Père d'Hoop, pour les nouveaux chrétiens du Jashpur, quelques élèves du collège Saint-Michel, Bruxelles : 20 francs.

Au Père De Duve, Katkahi, en réponse à sa lettre dans les *Missions*, la classe de 6e A, au collège Saint-Michel : 12 francs.

Très beau lot papier d'étain recueilli pour les missions par S. A. I. Hossein Gholi Mirza, collège Saint-Michel, Bruxelles.

M. Leon Steegers au P. v. d. Linden pour le Jashpur, 5 francs.

M. A. Cruyl au P. De Duve pour le Jashpur, 5 francs.

Collège Sainte-Barbe, 100,000 timbres au profit du Jashpur.

Beaux envois de timbres et papier d'étain : le pensionnat de Berlaymont ; les Religieuses Auxiliatrices, rue Josaphat ; les élèves de l'étude des 3/4 et des 1/4 pensionnaires, collège St-Michel, boul. Militaire, la famille Vanderlinden (Louvain) ; la classe de 6e A, collège St-Michel, bd Milit.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

A travers le Chota-Nagpore

Relation d'une excursion

par le Père Maurice Stas de Richelle, S. J.

DEUXIÈME PARTIE

Un examen que le Père Bodson devait faire passer à ses élèves nous garda quatre jours à Manrèse. Nous quittâmes ensuite Ranchi en nous dirigeant cette fois vers l'ouest, sur la belle route de Lohardaga.

Au huitième mille, l'attention est attirée à gauche par un lac formé tout récemment, à droite par un groupe de deux ou trois beaux édifices : c'est la résidence du raja de Ratou; descen-

SARWADA — LES GENS SORTANT DE LA MESSE LE DIMANCHE

Digitized by Google

dant des rois du Chota-Nagpore, son palais rappelle quelque peu les grandeurs passées. Aux jours du *durbar*, toute la pompe royale réapparaît; l'argent et l'ivoire couvrent le dos des éléphants qui sont le principal apanage du faste royal ; on ne se fait guère d'idée de ce qu'un raja peut, ces jours-là, déployer de luxe.

Près de la porte d'entrée, un vaste abri protège cinq éléphants du raja. Nous passâmes un temps considérable à observer comment ces bêtes saisissent de grosses branches avec la

PALAIS DU RAJA DE RATOU

trompe, puis tiennent avec une adresse inouïe un petit morceau d'écorce entre les dents, tandis qu'ils écartent le bois du bout de la trompe; ils réussissent ainsi à dénuder complètement depuis la plus grosse branche jusqu'à la moindre brindille.

Dix milles plus loin, nous étions à Mandar, que fait distinguer facilement son clocher qui semble pousser la tête au-dessus des petits bois qui entourent la propriété.

Dix-sept milles pour ce jour-là, ce n'était pas beaucoup, mais une promenade d'entraînement ne devait pas nuire aux cinquante milles à fournir le lendemain.

Le Père Walrave, l'architecte distingué de l'église, était en course apostolique. Après le dîner du soir, tandis que le Père Canoy et le Père Bodson discutaient l'importante question des écoles, je suivais avec anxiété sur la carte du Chota-Nagpore la route à faire le lendemain.

Ce jour était un vendredi, mais le bon Père Canoy, dont les soins charitables prévoient tout, nous fit prendre un déjeuner proportionné aux labeurs de la journée. Après cela, c'était plaisir de commencer la route. Ce n'était pas qu'elle fût très variée; seuls quelques grands arbres séculaires, encadrant de

Digitized by Google

LE BAZAR D'OPA, ENTRE MANDAR ET LOHARDAGA

Digitized by Google

leurs branches immenses le chemin qui nous reste à faire, venaient rompre la monotonie de ces champs de riz alternant avec ce qu'on appelle ici *bagicha* (vergers formés par des groupes de manguiers).

Nous dépassâmes Opa, le grand bazar ou marché du pays, puis Nagri avec sa mosquée. Cependant la série des bornes ne finissait pas et de notre déjeuner nous n'avions plus que le souvenir. Finalement nous voici au quarante-neuvième mille; nous étions à Lohardaga.

Quoique très étendu, et ancien chef-lieu de district, Lohardaga n'est qu'un gros village; seuls quelques bâtiments plus riches révèlent son ancienne importance.

Le bungalow de la Mission est d'une apparence très modeste, mais le catéchiste déploya pour nous recevoir toutes les ressources d'une admirable charité. Seulement, malgré toute sa bonne volonté, il ne put nous donner que des bananes, qui, jointes à des sardines emportées de Mandar, firent de notre repas un dîner assez maigre. En le quittant, nous eûmes cependant la bonne chance de rencontrer le bazar, où nous pûmes nous offrir quelques bonbons indigènes en guise de dessert.

Il était 2 heures et les vingt-trois milles à faire avant Jori-Ghat nous mettaient quelque peu dans l'inquiétude; nos vélos s'enfonçaient dans le sable; puis ce fut de la terre glaise, creusée d'ornières; on pouvait à peine y marcher et les montagnes étaient encore bien loin à l'horizon. Quand, à Chapra, nous quittâmes cette route pour obliquer vers la droite, un large chemin peu fréquenté nous rendit l'espoir d'atteindre Jori avant le soir. Il était temps : tout en pédalant à toutes forces, nous voyions le soleil descendre; puis, presque atteindre le sommet des montagnes. Que faire? Si jamais les Pères de Katkahi n'avaient pas songé à envoyer des porteurs au pied de la montagne !... Accélérant encore la marche, j'arrivai au pied de la montagne et, en examinant la route qui y montait, je vis de loin deux silhouettes. Je crus voir des enfants, mais en approchant, je distinguai deux hommes.

LES ÉLÉPHANTS DU RAJA DE RATOU

Digitized by Google

Etait-ce les porteurs en question? A ma vue, tous deux se mirent à genoux; plus de doute dès lors, c'étaient eux, nous étions sauvés. Je leur donnai une très sincère bénédiction; toutes nos inquiétudes disparurent, pour faire place à une reconnaissante surprise en voyant combien les bons Pères de Katkahi avaient songé à nous. Les coolies montèrent nos vélos au rest-house de Jori-Ghat et là un excellent souper nous attendait tout fumant dans une chambre du bungalow. Mais le Barway a d'autres charmes que la charité de ses missionnaires. Dans ce pays-ci, la religion catholique est franchement pratiquée et l'on y ressent la même impression qu'en Belgique lorsqu'on passe de l'indifférence d'une grande ville à la piété de ces bons villages où la foi n'a rien perdu de sa vivacité. Même respect pour le prêtre, un dévouement qui ne calcule pas, cette confiance qui se trahit par la franchise et l'ouverture du regard. Le souvenir de la procession de Katkahi en sera bientôt une démonstration plus éclatante. Pour en revenir à notre bungalow, la nuit que nous y passâmes fut charmante; excellents lits avec des couvertures à discrétion, rien ne manquait.

UNE VUE A LOHARDAGA

Le lendemain, messe, déjeuner à la fourchette, départ. La photographie de cet endroit nous rappellera toujours quelle joie peut procurer une généreuse hospitalité au soir d'une journée pleine d'inquiétudes.

Notre ascension nous avait menés au sommet des Ghats; il nous restait à les traverser de l'est à l'ouest. Débarrassés de nos vélos, nous pouvions admirer à notre aise ce pays. Son aspect de lignes est d'un genre tout particulier : après avoir dépassé une colline, on se trouve dans une espèce de vaste clairière cultivée et parsemée de petits villages. Ce n'est qu'après une série de collines boisées et de petits plateaux cultivés que nous arrivâmes à la plaine, portant le nom de Barway.

Il était midi lorsque nous nous aperçûmes que la vue de ces

Digitized by Google

sites pittoresques, tout en occupant notre sens esthétique, nous avait creusé l'estomac. Nous ne nous étions pas même demandé si nous avions quelque chose à mettre sous la dent, quand notre cuisinier nous proposa de manger. A notre grande stupéfaction, les porteurs avaient précieusement conservé ce qui restait de notre déjeuner du matin. Qui donc aurait pu s'y attendre, dans le pays où le natif à la réputation de s'accaparer de tout ce qui lui tombe sous la main ?

Ce pique-nique improvisé nous donna des forces pour atteindre Katkahi ; il était 3 heures. La station se mettait en fête pour la procession ; partout des fleurs, du feuillage, des arcs de triomphe... Le lendemain matin fut consacré aux derniers soins à donner à la décoration. Ce n'était guère les admirateurs qui faisaient défaut ; chaque demi-heure amenait de nouveaux groupes de villages, drapeaux et tambours en tête. Vers 5 heures, il n'y avait plus moyen de circuler dans la cour ; on pouvait y évaluer la foule à dix mille personnes. Le bon Père De Duve avait fort à faire pour mettre en rang de cinq cette multitude de gens peu habitués à l'ordre ; mais, les catéchistes aidant, les rangs se formèrent petit à petit.

En tête du cortège marchaient les tambours ; venaient ensuite les villages avec leur drapeau respectif, les enfants de l'école, le clergé et le Saint Sacrement. Durant le parcours, les *Ave Maria* alternaient avec les roulements des tambours,

MOSQUÉE DE VAGRI

ou plutôt se récitaient avec ce formidable accompagnement. Pour le natif, le tambour c'est la guitare ou la mandoline de l'Italien ; l'un et l'autre y trouve son charme particulier. Ces processions font l'impression d'un vrai triomphe de la foi. Ce qui frappe surtout, c'est le contraste de ces gens heureux, pleins d'entrain, priant pieusement, avec les exaltés de ces fêtes païennes fort courues dans d'autres parties de l'Inde, mais qui

Digitized by Google

vous laissent l'impression d'une foule confuse et endiablée. Plus il y a de contorsions et de cris sauvages et plus c'est beau. Dans ces processions païennes, le respect religieux fait place à une excitation nerveuse qui ressemble à une sarabande vraiment diabolique.

Les festivités de cette belle journée furent couronnées par un feu d'artifice; quantité de petites pièces furent tirées par les

CHAMEAU AU BAZAR DE LOHARDAGA

enfants qui y trouvaient un plaisir d'autant plus grand qu'il est rare pour eux.

Le lendemain, avant de quitter Katkahi, nous assistâmes au départ des gens du Bahar Barway (partie montagneuse du Barway). Ils avaient à faire quinze milles dans les montagnes pour retourner chez eux; mais enchantés de leur visite, ils retournaient tout joyeux au son des tambours et des clochettes, les femmes, comme d'habitude, portant les bagages sur la tête. Les nouveaux convertis du Jashpur s'en retournaient aussi; l'un d'entre eux, emprisonné par les agents du raja après sa conversion, était venu plein de courage témoigner de sa fidélité aux Pères. Nous fûmes les derniers à partir. En route pour Mahuadand. Notre chemin traversait le Barway dans la direction du nord-ouest pour arriver aux montagnes qui séparent le Chechari du Barway.

La montée en était cependant moins rude qu'à Jori-Ghat, mais une fois sur le plateau, nous nous sentîmes exténués. Les quinze

Digitized by Google

milles jusqu'aux Ghats, la montée, puis la route à travers ce plateau, en nous aiguisant l'appétit, avaient cependant épuisé nos forces.

Cependant le bon Père Ory s'était privé des trois quarts de son dîner pour nous attendre. Nous étions près de Kuruud, village situé au sommet de ces Ghats; les Pères de Mahuadand y ont un bungalow où ils viennent prendre un peu d'air frais quand la chaleur excessive du Chechari a épuisé leurs forces.

Nous descendions l'autre versant, quand soudain le Chechari tout entier se découvrit devant nous. C'est une plaine de forme oblongue, entourée partout de montagnes; une seule coupure permet à la rivière de se joindre à la Sône. Pour ceux qui sont descendus des hauteurs de Shembaganur, au Maduré, il est facile de se représenter le paysage que j'évoque; supposez un cadre un peu plus petit et l'illusion est parfaite.

Mahuadand, la station des Pères, est à deux milles du pied de la montagne; on la voit d'ailleurs du sommet des Ghats. L'église, avec sa belle tour et son toit en fer, se découpe vigoureusement sur l'horizon de ce large cirque où l'on ne découvre que des rivières et quelques villages entourés de petits bois.

Le Chechari est très isolé; il n'y a aucune grand'route pour y pénétrer; aussi les Pères ont-ils à se pourvoir par eux-mêmes des choses les plus essentielles. Les montagnes sont encore habitées par des gens à demi sauvages, vivant du produit de leur chasse et aussi de leurs rapines. L'arbre à laque est une des particularités de ce pays; il y pousse fort bien. Cette laque est une matière rougeâtre transparente, sécrétée par un insecte qui ressemble fort au puceron. Ils se propagent par millions le long des nouvelles branches et ce qu'ils forment sous l'apparence de cellules est la laque proprement dite. On la recueille deux fois par an; ce travail consiste simplement à dépouiller les branches de cette matière rougeâtre et cassante, remplie de corpuscules étrangers, qui est ensuite vendue pour en faire de la laque.

CATÉCHISTE DE LOHARDAGA ET SES ENFANTS
LE P. BODSON

A certains endroits, comme ici à Ranchi, on la purifie par un procédé spécial. On commence par filtrer ces débris de cellules

Digitized by Google

qui sont mis alors dans de longs tuyaux en étoffe, comme de longs boyaux. On chauffe ensuite ces tuyaux devant un four ouvert à qui l'on fait donner autant de chaleur que possible, de façon à faire partir la cire qui découle à travers l'étoffe. Muni de deux bâtons, un homme s'empare de ce liquide épais et le fouette sur un cylindre chauffé, pour en faire des couches aussi fines que des feuilles de papier. Une fois bien sèche, la laque est concassée en fragments et livrée au commerce.

Nous espérions voir dans ce pays des ours ou des cerfs; les montagnes, dit-on, en renferment beaucoup, mais comme toujours, lorsqu'on se donne la peine de les chercher, ces bêtes ne se montrent plus.

LE REST HOUSE DE JORI-GHAT

Après avoir visité Mahuadand, nous prîmes le chemin du retour à Ranchi, mais à Katkahi nous suivîmes la bifurcation vers Tongo, au lieu de revenir par Jori-Ghat.

A Tongo, le Père d'Hoop nous reçut très aimablement; la récente lettre aux *Missions*, où il parle de cette station, en a exposé toutes les particularités.

Entre Tongo et Soso, nous trouvâmes le Père Bretaudeau à Majatoli, nouvelle station dépendant de Soso. Après un léger déjeuner, nous repassâmes les Ghats; cette fois la route suivait de niveau le fond d'une vallée laissée libre et coupant ces montagnes de part en part.

Avant d'arriver à Soso, nous traversâmes Gumla, village qui doit une grande importance à l'existence de son tribunal. Soso

Digitized by Google

est à deux milles de là; c'est une station fondée il y a quelques années seulement par le regretté Père Fleurquin. Elle est déjà florissante et son importance a augmenté par la création d'une nouvelle division administrative dont le chef-lieu est Gumla. Nous passâmes très agréablement la journée du dimanche, en compagnie du Père Ford; le lendemain 3 décembre, fête de

LE PLATEAU DE JORI-GHAT — COOLIES PORTANT NOS VÉLOS

saint François Xavier, nous pointions sur Ranchi sans perdre de temps en route; c'était une promenade de 100 kilomètres; nous étions à Manresa-House à 3 h. 15.

Ainsi se passèrent nos vacances; les classes ont repris et tout en étant professeur à l'école apostolique, j'ai profité de mes temps libres pour écrire ces quelques pages, espérant que mes chers lecteurs, à leur tour, encourageront par une aumône ceux qui sont chargés de cette école. Un nouveau renfort de jeunes élèves venus de Calcutta nécessite de nouvelles dispositions pour les bâtiments. C'est la Providence qui nous envoie ce nouvel élément; nous ne pouvons cependant répondre aux vues divines sans l'aide de la charité.

M. Stas de Richelle, S. J.

Digitized by Google

La nouvelle église de Ranchi
L'école centrale des catéchistes — L'école apostolique

Deux lettres du Père Grosjean,
Supérieur de la Mission du Chota-Nagpore, à un bienfaiteur

Ranchi, 27 novembre 1906.

... L'église que nous bâtissons à Ranchi sera la plus vaste non seulement du Chota-Nagpore, mais du Bengale. Et n'est-ce pas justice, puisque le Chota-Nagpore, à lui seul, à plus de catholiques (102,000) que toutes les Missions du nord et du centre de l'Inde prises ensemble. Ici seulement, le catholicisme est une force, une influence incontestée.

L'ÉGLISE DE RANCHI EN CONSTRUCTION

L'église, avec les grandes écoles qui y touchent, avec l'école apostolique, pépinière du futur clergé natif : voilà le centre religieux de notre belle Mission. Et, par une coïncidence qui me touche, sur l'initiative des amis du Père Lievens, c'est ici qu'on fera un beau monument pour rappeler ses travaux apostoliques. Avec l'argent souscrit par le *Bode*, on érigera un superbe baptistère, avec l'autel de Saint-Jean-Baptiste, un groupe de statues représentant le baptême de Notre-Seigneur, les statues de saint François Xaxier et de saint Thomas, apôtres des Indes.

Je crains fort de vous paraître importun, indiscret; mais vous m'excuserez peut-être, en considération du but que je poursuis, et de la difficulté que je rencontre pour sortir de notre extrême pénurie...

Digitized by Google

Ranchi, 28 janvier 1907.

Votre bonne lettre du 27 décembre m'attendait ici à mon retour de Calcutta, jeudi dernier. J'avais déjà reçu la carte postale annonçant l'aumône de 300 francs. Veuillez offrir mes remerciements à la personne si généreuse de qui cette aumône vous est venue.

Vous trouverez ici une photographie de la façade de l'église, telle que vous la verriez en ce moment. Les deux tours atteignent

L'ÉGLISE DE RANCHI EN CONSTRUCTION

une hauteur de 30 pieds. C'est le premier étage. La hauteur totale, jusqu'à la base de la flèche, sera de 70 pieds. Je vous prie de donner cette photographie à la personne qui a donné les 300 francs. Elle y verra deux choses : ce qu'on fait de son aumône, et ce qui reste à faire. Le point difficile, ardu, inquiétant, c'est le coût de la toiture. Elle ne se fera pas à moins de 25,000, ou plus, probablement 30,000 francs. Les 40,000 roupies recueillies pour l'église auraient presque suffi si les conditions n'avaient subitement changé; à l'origine, pour 6 roupies nous achetions un millier de briques. Mais les grands travaux entrepris ici même par le Gouvernement et la construction du chemin de fer firent hausser tous les prix. Les 6 roupies devinrent 12, et tout monta à l'avenant.

Je serais trop heureux s'il n'y avait que l'église à bâtir; mais il s'en faut qu'on puisse se borner là. L'école apostolique, si jeune soit-elle, déborde déjà; et l'école Saint-Jean-Berchmans (1),

(1) C'est l'école centrale des catéchistes de la Mission. Elle compte trois cents garçons. Ne pas confondre avec l'école Saint-Louis, ou école apostolique.

Digitized by Google

l'œuvre la plus essentielle du Chota-Nagpore, réclame à grands cris des locaux plus spacieux. Que Dieu nous guide et nous aide ! Il y a passé 100,000 catholiques au Chota-Nagpore. C'est une vaste multitude dont nous devons faire une nation catholique. Cela suppose une classe dirigeante ; celle-ci ne sera créée que par l'éducation.

L'école Saint-Jean et l'école apostolique occupent la majeure partie de notre communauté. Les Pères du troisième an, avec leur nouvel instructeur, le Père Philippart, se préparent dans la solitude aux labeurs futurs. Ils ont pourtant leur petite part du travail de l'école, car ils y donnent le catéchisme et l'histoire sainte. Le reste de la communauté — sauf les nombreux invalides qu'on nous a confiés — travaille à l'école.

Là, on s'ingénie à développer ces intelligences vides d'idées. Il nous faut des maîtres laïques ; nous devons les former tout d'abord. Jusqu'aux tout derniers temps, notre école était une école primaire de troisième classe.

Pour l'école apostolique, nous avons résolument adopté comme base le plan d'études classiques de la Compagnie, autant que possible : avec deux heures de latin par jour. Les programmes du Gouvernement accumulent les matières à tel point

L'ÉGLISE DE RANCHI EN CONSTRUCTION

que la mémoire seule entre en jeu. Cela ne mène à rien de sérieux. Nos futurs lévites ont besoin de recevoir une solide formation à tous égards ; et, s'il plaît à Dieu, ils l'auront.

Digitized by Google

Il y a deux catégories d'enfants qui se préparent de loin à la prêtrise : les natifs purs et les Eurasiens (1). Ceux-ci, au nombre de treize ou quatorze ; les natifs (purs) sont, je crois, dix-

VUE PRISE DU HAUT DE JORI-GHAT SUR LES PLAINES DE LOHARDAGA

huit : Ouraons, Mundas, un Ramoulère, des Paharias (montagnards) de Darjeeling. Le Père Piron se dévoue à les former et à les instruire. Son expérience acquise du Séminaire de Kandy est d'un grand secours. Voilà donc l'œuvre suggérée si éloquemment par le Très Révérend Père Général Martin en 1902, non seulement commencée, mais en pleine voie d'organisation définitive. J'ai l'espoir qu'elle donnera dans quelques années de bons prêtres séculiers à la Mission.

Ce peu de détails vous expliquera pourquoi je dois tant mendier. C'est qu'il y a beaucoup à faire pour outiller convenablement notre personnel et nos classes, et pour les installer dans des locaux convenables ; et avant tout pour doter cette maison — centre religieux de tout un pays — d'une église digne de sa noble destination. Ce que nos Pères français du Maduré ont fait à Trichinopoly, nous le devons faire ici, dans toute la mesure que la Providence nous accordera. Ainsi raisonnait et agissait saint François Xavier à Goa, à Cochin.

Je recommande nos œuvres à votre charité et à vos bonnes prières, et reste votre humble serviteur en Jésus-Christ.

S. GROSJEAN, S. J.

(1) *Eur-Asiens*, métis descendant d'Européens et d'Asiatiques, Européen-Asiatique.

Digitized by Google

Lettre du Père G. Van den Bon, S. J.

Torpa, 29 janvier 1907.

J'ai reçu ce matin la carte où vous m'annonciez la bonne nouvelle qu'une personne veut bien payer l'entretien annuel de deux élèves de mon école. Merci bien sincèrement, à vous et à cette bienfaitrice. Chaque jour nous prierons à vos intentions ; chaque jour aussi, à 4 heures, nos élèves prierons d'une manière spéciale pour cette chère Marguerite (1). Veuillez, je vous prie, transmettre à ses parents l'expression de ma vive gratitude.

Nous avons déjà plus de cent cinquante élèves à l'école. Elle s'est rouverte il y a quinze jours, et tous les jours des nouveaux nous arrivent encore.

Quoique, dans la région, les récoltes aient été bonnes, le riz coûte presque le double du prix ordinaire, à cause de l'exportation pour les autres parties de l'Inde où la moisson n'a pas

KATKAHI — LES DRAPEAUX DES VILLAGES DANS LA PROCESSION

réussi. Mais je n'ai pas le courage de refuser les enfants qui se présentent, car l'instruction est le seul moyen de faire de nos gens de vrais chrétiens. Je me fie à la Providence qui, depuis que j'ai entrepris les catéchuménats et les écoles, m'est toujours venue en aide, quoique je ne connaisse presque plus personne

(1) L'entretien annuel d'un enfant *pensionnaire* (!) dans les écoles du Chota-Nagpore, coûte environ 50 francs.

Certaines familles, pour attirer, sur l'enfant qu'elles ont obtenu, les bénédictions du Ciel, s'engagent à fournir annuellement la somme requise pour l'entretien d'un petit élève indigène, jusqu'à sa formation complète. C'est le cas des parents de la petite Marguerite.

Digitized by Google

en Belgique. J'ai toujours fait de l'instruction ma besogne principale; aussi, grâce à Dieu, j'ai déjà dix-huit cent cinquante personnes qui communient. C'est affaire de patience; à la longue on arrive à en faire d'assez bons chrétiens.

Les Supérieurs m'ont retiré le bon Père Christophe pour lui donner une besogne plus sédendaire : sa santé ne lui permettait plus, pour le moment, de séjourner dans le district, et, comme j'ai des chrétiens dans *quatre-vingt-dix villages* dispersés sur une superficie qui s'étend à plus de 6 lieues de Torpa, on m'a envoyé le Père Nuyens pour m'aider.

Je me recommande, ainsi que mon district, à vos bonnes prières.

G. Van den Bon, S. J.

Sons de cloche

Voilà notre belle petite église de Noatoli s'élançant bien gracieuse et faisant résonner dans l'air les notes d'ordinaire si joyeuses de sa cloche, un peu désespérée de ne pouvoir se faire plus forte, de façon à se faire entendre de ses 6,800 chrétiens dispersés bien au loin. Elle semble, cette bonne cloche d'ordinaire si joyeuse, avoir pris un timbre plus sombre et plus grave et s'être assimilé quelque chose de l'angoisse qui remplit à présent l'âme de son vénéré pasteur. Car bien que l'œuvre va son train, la bonne cloche semble se plaindre de ce que ses murs ne renferment plus ces petites âmes si jeunes et si joyeuses de tant d'enfants qu'elle avait coutume d'y retrouver autrefois. Consolez-vous, chère petite cloche, les catéchuménats vont leur train, hommes et femmes sont instruits, reçoivent le baptême, font la première communion, vont contracter mariage. Cent dix familles se sont ajoutées au recensement dernier. Ne comptez-vous cela pour rien? Mais non, elle s'obstine. Son timbre d'ordinaire si gai et si joyeux continue à se voiler et, bien que puissant encore, lui enlève de cet entrain qui nous faisait plaisir à entendre.

NOATOLI — ÉGLISE

Digitized by Google

Qu'y a-t-il donc? Il y a quelque chose et ce quelque chose je vais vous le dire bien discrètement. C'est que cette année le riz monte, monte toujours de façon à atteindre un prix

NOËL : CRÈCHE PENDANT LE CATÉCHUMÉNAT

des deux tiers plus élevé sur celui des années précédentes, par suite d'une famine qui s'est déclarée dans une partie de l'Inde. Ce qui fait donc que nos greniers sont loin d'être remplis et que nous avons dû reculer l'époque fixée pour la rentrée des élèves de l'école. Peut-être faudra-t-il songer à leur demander à ces enfants une petite rétribution de riz en commençant l'année et puis nous irons à la garde de Dieu jusqu'à épuisement de ressources. Et voilà pourquoi notre bonne cloche se fait plus plaintive et voudrait jeter ses sons un peu sombres jusqu'au beau pays si généreux qui l'a vu naître et qu'elle semble dire en sonnant : Donnez-moi mes enfants, pourquoi tant tarder cette année?

Consolez-vous, ma bonne cloche, je porterai votre plainte et le bon Dieu la fera parvenir jusque par delà les mers et vos petits enfants Kharrias, Ouraons, Mundas feront encore retentir les voûtes de votre temple de leurs voix argentines et sonores et prieront pour ceux qui ont répondu de là-bas à votre appel.

Sonnez donc gaîment, car leur retour est bien proche!

E. COURTIN, S. J.

Digitized by Google

Lettre du Révérend Père Mattelé, en résidence à Ranchi, au Père Brasseur, Charleroi

Ranchi, 24 février 1907.

MON CHER PÈRE,

Il y a quelques jours, le Révérend Père Recteur de Ranchi me dit : « Mon cher Père, ne pourriez-vous pas aider un peu le Révérend Père Bodson, directeur de l'école, en lui procurant quelques aumônes ? Vraiment il n'en sortira pas cette année. » Je répondis : « Très volontiers, mon Révérend Père, j'essaierai. — Faites cela, me dit-il, ce sera une bien bonne œuvre. »

Vous connaissez l'école de Ranchi ? C'est l'école centrale du Chota-Nagpore. Chaque missionnaire est autorisé à envoyer un certain nombre d'enfants pour lesquels il ne doit payer qu'une bagatelle. Il ne saurait faire plus d'ailleurs ! Les missionnaires les envoient très volontiers parce qu'ainsi ces enfants et jeunes gens sont tenus presque toute l'année éloignés de leurs villages païens. Ils reçoivent ici une éducation vraiment chrétienne et se

UN DES GROUPES DU CATÉCHUMÉNAT

défont de leurs mœurs païennes. Cette année-ci le nombre des enfants est extraordinairement grand : ils sont plus de 300; tout un collège, comme vous voyez. Pratiquement tout est à la charge du directeur du collège, le Père Bodson ! L'an passé son budget

Digitized by Google

s'est élevé à 100,000 roupies et au delà; comme la roupie vaut au minimum fr. 1.50, la somme arrive au minimum à 150,000 fr.! Le Révérend Père Supérieur de la Mission donne annuellement pour l'entretien du collège et des collégiens 3,000 roupies; tout le reste, le bon Père doit le mendier en Belgique, sou par sou! Je l'ai vu à l'œuvre cette année et je puis dire franchement: « C'est trop pour un seul homme! » L'an passé, il avait environ deux cent cinquante élèves, il a dû payer en riz seul plus de 5,500 roupies! Or, cette année-ci, à cause de la famine régnant dans certaines parties de l'Inde, tout le riz du Chota-Nagpore a été drainé par les Juifs de l'endroit vers ces contrées: de là, surenchérissement du riz ici, coûtant presque un tiers de plus que l'an passé. Le bon Père dépassera les 8,000 roupies pour son riz seul! Vous comprenez qu'à ce compte il ne pourra suffire à la tâche et cela explique la demande du Révérend Père Recteur. Connaissant votre bonté, je vous tends donc bien simplement mais bien volontiers la main et vous demande une aumône pour le riz de nos chers Ouraons et Mundas. Je ne vous demande aucune chose inutile ou simplement de plaisir, mais le riz quotidien pour que nous puissions garder nos jeunes gens, sinon il faudrait les renvoyer quand le bon Père sera à bout de ressources et les renvoyer dans leurs villages païens d'où ils nous reviendront l'an prochain, Dieu sait dans quel état! Comme vous le voyez, il s'agit d'un bien réel et tout moral à faire. Ne connaissez-vous pas quelques âmes généreuses qui pourraient nous envoyer quelques aumônes à cette intention, par exemple parmi nos anciens élèves du Collège Notre-Dame d'Anvers? Je vous assure que nos jeunes gens se chargeront d'obtenir du bon Dieu qu'Il leur rende au centuple en grâces les secours envoyés et que moi j'unirai mes prières à celles de nos bons enfants et de nos chers jeunes gens pour attirer les bienfaits de Dieu sur ceux qui viendront à notre secours et nous aideront à sauver l'âme de nos enfants.

D'avance votre très reconnaissant en N.-S.

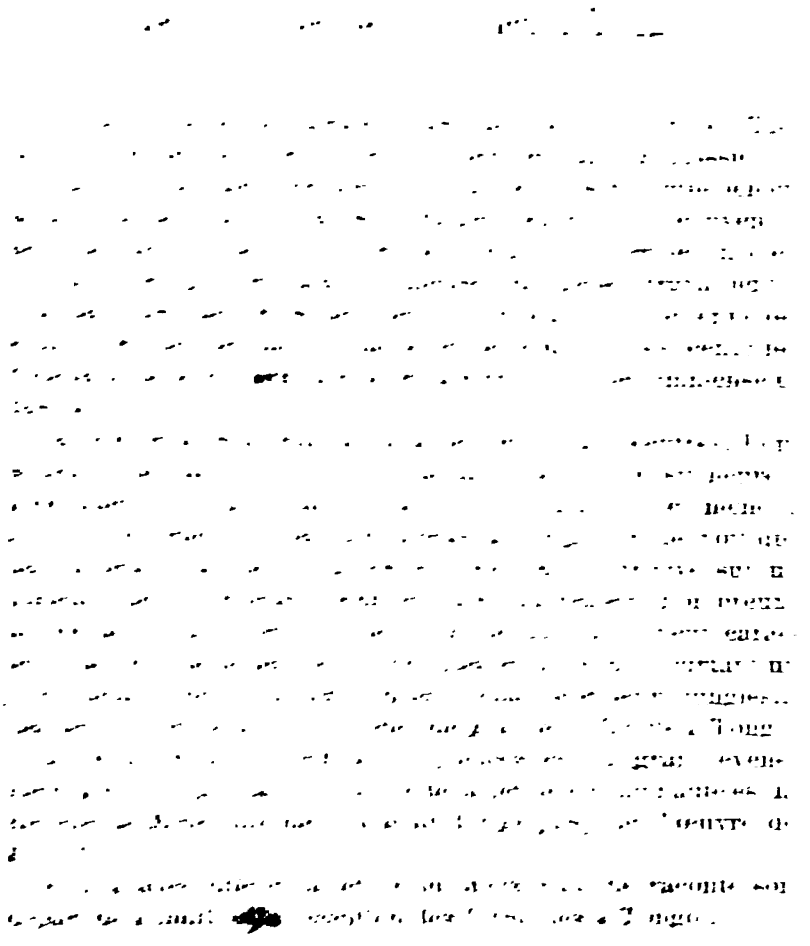
G. MATTELÉ, S. J.

Tous les clichés publiés dans ces pages sont du P. Stas de Richelle, S. J. Nous continuerons dans les numéros suivants la publication des clichés du P. Stas de Richelle. Nos lecteurs auront ainsi une idée assez complète des stations du Chota-Nagpore.

—

Ils ont été pris au moyen d'un appareil Kodak P. K. P., sur pellicules Eastman.

Digitized by Google



Digitized by Google

garde, afin d'aménager le nouveau local pour l'arrivée du gros de la caravane : Mère Angèle, Sœur Denise et trois Sœurs de Sainte-Anne. C'était donc le jour des adieux... Le matin, selon vos instructions, a eu lieu la

MÈRE ANTOINE

cérémonie d'obédience à la nouvelle Supérieure de Khunti. Au sortir de la chapelle, je fus entourée par une troupe de nos anciennes enfants, me suppliant avec larmes de ne pas les quitter... me reprochant de ne plus les aimer; vivement émue, je dus m'esquiver un instant pour donner libre

Digitized by Google

cours à mes larmes, mais je revins bientôt au pied du tabernacle renouveler généreusement mon sacrifice A 10 heures, petit déjeuner d'adieu... dernière agape fraternelle ; 11 heures, voici le moment du départ. Je prends les devants avec Sœur Pancrace ; Ursulines, Petites-Sœurs, enfants nous escortent en silence ; sur la route, les femmes accourent demander la bénédiction. Après une bonne heure de marche, je fais halte et, dévorant mes larmes, j'adresse aux enfants mes dernières recommandations et les bénis au nom du bon Dieu. Après avoir embrassé et béni les Ursulines et Petites-Sœurs, je monte en voiture. En guise de dernier salut, je dis aux enfants : *Jesu Marang!* Seuls les cris et les sanglots me répondent. « Ne partez pas, ne partez pas, Grand'Mère ! » (C'est ainsi qu'elles me nomment depuis la nomination de Mère Xavéria.) Le cœur brisé, je donne le signal du départ.

A 4 heures, nous étions à Torpa, où — de même que le lendemain à Noatolli — les Révérends Pères Jésuites nous ont fait l'accueil le plus fraternel. Le dimanche, nous étions en route dès 4 heures du matin pour Soso (Barway). Bientôt, nous voyons au loin flotter bannières et oriflammes, les « fiancées » de l'école arrivent en députation nous souhaiter « Welcome ». Réception vraiment parfaite par les Pères Jésuites. Leurs cuisiniers avaient demandé la permission de faire grand gala. « Oui, faites pour le mieux », avait dit le Révérend Père Bretaudeau. Les enfants aussi avaient voulu travailler pour les Sœurs ; par leurs soins, une chambre attenante à l'école avait été transformée en un coquet salon où nous avons pris le repos de la nuit.

Le lendemain, quatrième jour de notre voyage, nous voilà enfin en route pour notre home Vers 7 heures du soir, nous voyons venir à notre rencontre les garçons de l'école, lesquels, après un joyeux *Jesu ki baraï*, nous escortent en jouant du tam-tam.

Nous voici à Tongo ! Les Révérends Pères Vanderlinden et d'Hoop nous reçoivent avec bonheur. Ils me remettent un pli renfermant les souhaits de bienvenue de Monseigneur et du Supérieur de la Mission.

Le lendemain, nous étions à la besogne : il s'agissait de faire les lits, arranger le réfectoire, enfin tout disposer pour l'arrivée des autres Sœurs, fixée au 2 janvier.

Selon le désir des Pères, nous sommes retournées à Jamtolli rejoindre les Sœurs, afin de faire notre entrée ensemble. A Jamtolli, donc, nous nous revoyons avec bonheur et nous nous contons les péripéties de notre voyage. Elles aussi avaient rencontré partout les plus grands égards. Comme elles s'étaient arrêtées à Majatolli, tous les chrétiens des environs sont venus les saluer, drapeaux en tête. On leur a lavé les mains (selon la coutume) et versé le *vin d'honneur*... lisez : *bière de riz*. Les députés de Soso leur ont fait présent d'une brebis, qu'ils ont traînée ensuite jusqu'à Tongo, donc 15 milles de chemin.

A Jamtolli, où nous nous rencontrons, mêmes cérémonies ; ensuite ils nous ont escortées pendant une heure, jouant du tambour et s'époumonnant à chanter des cantiques. Nous approchons de Tongo, nouvelle cacophonie, plus étourdissante encore. Vingt-cinq tambours et le reste ! Les députations arrivent en foule. Les braves enfants, leur joie est sincère et... bruyante. Nous approchons : effet féerique de drapeaux, bannières, oriflammes ; à la porte extérieure, nous reçoivent les Révérends Pères Vanderlinden et d'Hoop, de Tongo ; Bretaudeau, de Soso ; Bressers, de Katkahi ; Niclas, de Mahuadand. Ils nous introduisent à la véranda ornée avec goût — comme d'ailleurs toute la maison — par les soins du Père d'Hoop. A peine sommes-nous installées que les chrétiens du district arrivent, village par village, pour nous laver les mains, nous servir la bière,

Digitized by Google

et chaque fois il faut, pour les contenter, au moins y porter les lèvres, et chaque fois aussi je dois, selon la coutume, laisser tomber une pièce, afin que ces braves gens puissent boire à notre santé. Il va sans dire que, pendant tout ce temps, les tambours et les chants vont bon train. Pour le bouquet, voici la députation de Tongo, qui nous offre en présent une brebis, deux pigeons, une poule. Mais les cloches de la chapelle sonnent à toute volée, c'est la voix du bon Maître; aussitôt nous nous formons en cortège : la croix, les étendards, les Pères, les Sœurs; nous entrons processionnellement dans le lieu saint. Au milieu sont disposés quatre prie-Dieu pour les Ursulines; les Petites-Sœurs se placent près de nous, sur le tapis, à la mode indienne. L'harmonium prélude, le Saint Sacrement est exposé; pendant le salut solennel, le Révérend Père d'Hoop fait une allocution de

PROCESSION 1906 — COUVENT DE RANCHI
1. HARMONIUM ET CHANTEUSES — 2. GROUPE D'ENFANTS PORTANT LES BANNIÈRES DU ROSAIRE

circonstance suivie du chant du *Te Deum* et de la bénédiction de Jésus-Hostie... Conduites à la cure, les Pères nous en ont fait les honneurs en nous servant un lunch. Puis, charmées de leur bon accueil, nous sommes entrées « chez nous » et, là encore, réception sur réception toute la soirée. Le lendemain nous avons procédé au déballage et parfait notre installation, afin d'être toutes aux enfants le 14.

Et maintenant, ma chère Mère, vous me demandez sans doute comment nous trouvons notre nouveau couvent. La réalité a de beaucoup surpassé notre attente, la maison est très agréable et très commode; ma joie a été très grande en trouvant la chapelle agrandie et disposée en forme de rotonde; nous nous y tiendrons très facilement à sept pour tous les exer-

Digitized by Google

RANCHI — COUVENT DES URSULINES, JANVIER 1907

Digitized by Google

cices. C'est là une surprise que m'a ménagée le Révérend Père d'Hoop. Pour comble de bonheur, Monseigneur m'annonce que le Saint-Père nous permet d'avoir le Saint Sacrement dans notre maison ; Sa Grandeur nous fait présent du tabernacle. Je fais appel aux âmes généreuses, car, me conformant aux instructions de notre chère Révérende Mère Générale, je tiens à orner de mon mieux la maison du Seigneur.

Une lettre de Mère Xavéria, Supérieure de Khunti, nous donne encore quelques détails touchants qui montrent jusqu'à quel point les bonnes missionnaires se font aimer :

... Au départ de Khunti, l'école entière et toutes les femmes des environs suivirent, dans un morne silence ou en poussant des cris douloureux, les pas chancelants de celle qui fut la vie de nos œuvres Elle-même ne savait proférer une parole. A une lieue d'ici, je n'en pouvais plus, et je proposai d'en venir enfin à la séparation cruelle mais nécessaire. Sa main tremblante nous bénit, puis elle monta en voiture avec Sœur Pancrace. Longtemps, pendant une heure au moins, nous restâmes, les larmes aux yeux, regarder le véhicule qui emportait notre grand trésor ..

Missionnaire et linguiste

Nous recevons d'un spécialiste compétent la communication que voici.

On y verra une fois de plus que, tout en se consacrant principalement aux travaux de leur apostolat, les missionnaires ne sont pas inutiles à la science.

Au mois d'avril 1904 vous avez eu l'obligeance d'insérer dans les *Missions Belges* (pp. 129-131) le compte rendu d'un ouvrage du Révérend Père Hoffmann, le vaillant et savant missionnaire de Sarwada, au Chota-Nagpore. Au risque d'abuser de la large hospitalité de la revue, je vous prie de vouloir bien accueillir et communiquer à vos lecteurs la traduction suivante d'une lettre que m'adresse le Révérend Père St. Carbery, compagnon d'apostolat du Père Hoffmann. La publicité que vous donnerez à ces lignes est, pour moi, le seul, du moins le meilleur moyen de répondre à l'appel pressant qu'elles contiennent.

C. STAELENS, S J.

Sarwada, 7 mars 1907.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Lundi dernier, me trouvant à Ranchi pour préparer le retour du Père Hoffmann à Sarwada, je pris connaissance d'un article très sympathique, paru, sous votre nom, dans les *Missions Belges* (1904), à propos de la « Mundari grammar » de mon cher collègue. Cette lecture me procura un vif plaisir.

Digitized by Google

A la demande expresse du « Lieutenant Governor », le Père Hoffmann a mis la main à deux nouveaux livres : *Les mœurs, les coutumes, la poésie, la religion des Mundas. — Dictionnaire de la langue mundarie.* Mais, d'une santé délabrée et missionnaire laborieux avant tout, il se voit fréquemment obligé d'interrompre ses études. L'année dernière lui fut absolument mauvaise. Au commencement de novembre, le Père eut une attaque d'érysipèle telle qu'elle nous fit craindre une issue fatale. Grâce à Dieu, il se remit et revint à Sarwada en décembre. Huit jours après, une grave rechute imposa, une seconde fois, son transport à Ranchi. De là il se rendit à Calcutta. En ce moment, à Chaibassa, tenace et infatigable, il se livre à des recherches sur la langue et les institutions des Mundas locaux. Je l'attends ici pour samedi, et j'espère que certaines mesures de prudence et les meilleurs soins auront raison d'un état de santé toujours très précaire.

J'étais chargé de la Mission de Karra lorsqu'au mois de septembre je fus transféré à Sarwada, poste que j'ai occupé autrefois, pendant trois ans et demi, à l'époque de la révolte du fameux Birsa. Peu s'en fallut alors que nous ne fussions expédiés tous deux dans l'autre monde.

Vous parlez dans votre article du « rare talent d'architecte » du Père Hoffmann et de l'église qu'il bâtit. Cette église est encore en construction. Voici comment. Quoiqu'appartenant à la Province belge, nous ne savons ni l'un ni l'autre, — le Père Hoffmann est Allemand, je suis Irlandais, — à qui tendre la main en Belgique. Or, c'est la Belgique qui, presque exclusivement, entretient notre Mission du Chota-Nagpore. Conséquemment nous sommes forcés de procéder par petites étapes. Pour l'heure les travaux sont arrêtés, faute de ressources : impossible de payer les ouvriers ou d'acheter des matériaux. Le cliché photographique ci-joint (1), dû au Père Stas, vous montre un bâtiment assez avancé, mais auquel il reste beaucoup à ajouter. Si la générosité des catholiques belges nous permet de l'achever, cet édifice, comme vous le disiez, se dressera comme un « monument » élevé à la gloire de Dieu et destiné à servir grandement la cause de la vraie foi. Dans le district que nous habitons, les luthériens sont puissants : établis longtemps avant nous, ils disposent d'organismes déjà anciens, dont le centre est fixé à Burgu, à cinq ou six milles de Sarwada. Arrivés beaucoup plus tard et moins nombreux, nous gagnerons singulièrement en considération auprès des natifs en finissant la belle église dont le Père Hoffmann, avec cette intention, a combiné le plan. Il faut que nous montrions en quelle haute estime nous tenons

(1) Voir ce cliché, numéro d'avril, 1907, p. 36.

Digitized by Google

la religion en n'épargnant ni dépenses, ni travaux, ni sacrifices pour la maison de Dieu.

Ce ne sont point des sommes fabuleuses — est-il besoin de le dire, mon Révérend Père ? — que je sollicite de votre charité. Mais, sous prétexte de ne pouvoir nous fournir de grands secours, ne renoncez pas à nous en envoyer de moindres; faites quelque chose, faites tout ce qui est possible : nous vous en serons profondément reconnaissants. Le Père Hoffmann, affranchi de ses graves soucis d'architecte, profitera de quelques calmes loisirs pour avancer la publication de ses ouvrages mundaris, et bientôt, j'en ai le ferme espoir, vous renseignerez les lecteurs des *Missions Belges* sur un second livre, très savant et très intéressant sorti de sa plume.

Priez pour votre frère en J.-C.

S. CARBERY, S. J.

MISSION DE CEYLAN

Les corbeaux à Ceylan

par le Père Gille, S. J.

Il arrive à tout missionnaire apparaissant frais d'Europe dans les rues de Colombo de trahir de la gêne. A tous les coins de rue ce sont des croassements dont le ton et le timbre ne sont rien moins que scandaleusement anticléricaux. Plus d'un se retourne, croyant l'occasion venue de défendre la bonne cause et de secouer l'impie qui croasse derrière lui. Alors on voit, près d'un égout, l'œil insolent d'un corbeau noir, la tête à moitié renversée de côté pour vous dévisager de bas en haut, avec une telle expression d'indifférence en matières religieuses qu'il faut désarmer.

Le corbeau de Ceylan constitue une classe, un caractère à part, qui, tout comme la caste des fripiers en certaines villes d'Europe, vaut la peine d'être étudiée.

Tandis que la population corvine de Calcutta est estimée par les statisticiens à plus d'un million, celle de Colombo pourrait bien dépasser la centaine de mille.

Comment cette race de vagabonds vit-elle ? De vol, rien que

Digitized by Google

de vol. Un corbeau, avec ses instincts de fripier doublés de ceux d'un voleur de grand chemin, ramasse tout ce qu'il trouve ; et plus l'acquisition est malhonnête, plus elle est de son goût. Les marchands de bonbons se voient même obligés d'enfermer leurs étalages dans des cages en fil de fer pour les mettre à l'abri de ces maraudeurs.

SINGHALAIS

Les corbeaux se tiennent de préférence sur les enseignes de boutiques. Tant qu'on les regarde, ils font semblant de nettoyer leurs plumes, de jacasser innocemment entre eux ou de lire les affiches des salons de coiffure ; mais à peine le marchand s'est-il retourné que le corbeau a fait plongeon dans l'étalage droit sur l'objet convoité et reprend sa place sur l'enseigne pour goûter son morceau.

Un jour une femme portait sur sa tête un panier de friandises. Elle ne s'apercevait de rien, mais un ornithologiste, M. Dewar (dommage que cela n'arrive qu'aux ornithologistes), remarqua qu'un corbeau volait silencieusement au-dessus du panier, et sans le toucher, enlevait un à un tous les bons morceaux.

Les corbeaux d'ici ont une prédilection pour les abords des cuisines et des hôpitaux. Ils savent exactement les heures des repas ; ne se font aucun scrupule de voler sur la table, de plonger le bec dans les confitures et le beurre, de s'essuyer le susdit bec sur la nappe, rien que pour faire montre de mauvaises manières, tout cela pendant que des sentinelles de même race occupent leur poste, prêts à donner l'éveil au premier danger.

Ils sont le fléau des hôpitaux et des malades : dans certaines cliniques une troupe de gamins (chokras) est toujours sur pied pour chasser les corbeaux. Pour se venger, ceux-ci jouent ce qu'ils appellent de la musique, et croassent toute la journée comme si c'était une façon à eux de respirer.

Peste des hôpitaux, ils le sont encore des gares et des jardins

Digitized by Google

botaniques. Entrant dans les stations sans coupon, sitôt qu'un train s'annonce, ils se mettent à l'affût. En attendant que les fourgons s'ouvrent, ils vont çà et là jeter de petits coups d'œil dans les sachets de papier jetés des compartiments, puis sautent sur les bagages et les sacs avec tout l'aplomb d'employés de douane.

Dans les jardins de fleurs leur grand plaisir est, paraît-il, d'arracher les billets qui portent les noms des plantes. On les a même accusés de changer les billets de place. Leurs ruses sont sans nombre; la suivante semble la moins malhonnête. Deux corbeaux s'entendent pour aller se présenter sans invitation préalable chez un chien pendant que celui-ci prend son repas. S'il refuse de recevoir les intrus, les garnements se mettent l'un à la tête du chien, l'autre à la queue. Une fois qu'il est trouvé, le manège est simple... encore faut-il l'avoir trouvé : le chien se sent pincé à la queue, et il s'élance; le corbeau assaillant simule la retraite, et le corbeau de réserve s'empare d'un morceau. Puis les rôles se renversent et ainsi de suite jusqu'à ce que les deux messieurs se jugent rassasiés.

SINGHALAIS

Les corbeaux ont un faible pour les œufs. Ils ont assez de connaissances ornithologiques pour savoir quand tel ou tel oiseau, malgré les petits airs distraits qu'il se donne, cache des œufs sous ses plumes. Les misérables l'en chassent, cassent les coques à coups de becs et gobent tous les « futuribles » de la génération. Quand un de ces filous se trompe au sujet du temps de la couvée, il s'en console en avalant les oisillons; et c'est chose commune de voir un corbeau s'envoler avec un gros poulet.

Digitized by Google

Ce fut ici le principal grief que le chasseur attitré du séminaire, le Père B..., avait contre ces voleurs. Il en tira plus d'un, mais faisait la guerre à plus fins qu'il ne crut.

Dès qu'il apparaissait avec son fusil, c'était un sauve-qui-peut général. Quelques-uns, trop lents d'ailes, se réfugiaient entre le chasseur et un être humain, de façon qu'il devait être épargné pour des considérations humanitaires. Et quand le chasseur sortait avec un bâton en bandouillère pour simuler le fusil, les impudents se donnaient rendez-vous au-dessus de sa tête pour le narguer.

Le Révérend Père Van A..., de Galle, imagina un système qu'il appelait « perfectionné » pour attraper les corbeaux. Jamais on ne vit sur les murailles avoisinantes pareil attroupement de corbeaux, tous accourus pour examiner et admirer le système. Aucun ne fut pris, cela va sans dire.

Avec cela qu'ils sont d'un orgueilleux ! J'en ai observé un (donc tous sont ainsi, d'après les règles immuables de l'instinct), j'en ai observé un chassant des crabes le long de la plage. Lorsqu'une vague venait dérober le crustacé au moment où le corbeau sautait dessus, celui-ci, évidemment désappointé, remontait la plage en gonflant sa poitrine comme s'il n'avait jamais songé à la chose. Jamais un corbeau ne s'avouera vaincu.

Est-ce étonnant alors que le corbeau compte tant d'ennemis? Pour ma part, je ne lui connais qu'un seul être qui lui soit sympathique : c'est la vache. C'est entre eux une lutte de délicates attentions et de services mutuels réellement touchante. Le corbeau reçoit liberté entière de parcourir le corps de la vache en tous sens, à condition qu'il la délivre des tiques qui l'infestent. Ainsi, on a vu des corbeaux faisant des exercices de gymnastique le long de la queue d'une vache, l'animal ayant soin de la garder immobile et flasque pour ne pas gêner les évolutions du gymnasiarque.

Une chose pourtant milite en faveur des corbeaux : c'est leur bonne humeur. Ils ne manqueront jamais à une fête.

L'autre jour, le duc de Connaught honora Kandy de sa visite. Pour célébrer sa venue, le conseil communal singhalais de Kandy vota à l'unanimité qu'on ne dépenserait pas plus de 400 roupies pour tous les frais de réception. En revanche, les corbeaux s'y sont mis. Pendant le discours dont les planteurs ont régalé le duc à son entrée en gare, les corbeaux ont fait un tintamarre qui empêcha les gens instruits de comprendre ce qui se disait. Ils ne consentirent à se tenir tranquilles que quand, à la suite des voitures de gala, le régiment, précédé des gamins de rue traditionnels (incapables ceux-ci de faire la poire, les mal-appris), se mit en marche en jouant un air écossais. C'est la

Digitized by Google

seule fois que j'ai vu des corbeaux s'avouer battus. N'importe, ils ne sont au moins pas dénués de tout sens artistique.

Ils tiennent à l'élégance et à la bonne tenue de tous ceux de leur espèce. Il suffit qu'un corbeau s'échappe des doigts d'un gamin avec des articles de toilette non inclus dans l'uniforme traditionnel, comme ficelles, anneaux et autres colifichets de ce genre, pour que tous ses congénères fondent sur lui et l'abattent à coups de bec.

Et que dire de son sens musical? C'est qu'il ne sait pas que croasser. Lorsque tout est calme et que la brise frissonne dans les palmiers, le corbeau se sent devenir mélancolique. Il commence alors un roulement d'*r* qui, d'après l'idée de l'exécutant, doit représenter des perles tombant sur un tambourin. Sa mélodie est plus virile que le roucoulement du pigeon, mais non moins plaintive. Enfin, que ne doit-on pardonner à des artistes!

A. GILLE, S. J.

MISSION DU KWANGO

Lettre du Père Stan. De Vos

Sanda-Saint-Antoine, 22 février 1907.

A Sanda, on n'oubliera pas vite cette date-là. Un ouragan, espèce de cyclone épouvantable, est venu cette nuit se déchainer sur notre chère Mission. C'était vraiment sinistre. Il était 2 heures de la nuit. Tout craquait autour de nous et pourtant à cause du vent et de la pluie il nous était impossible de quitter notre demeure. Quand le calme se fut un peu rétabli, je me rendis avant tout chez nos jeunes gens. L'orage grondait toujours et la tempête faisait rage, mais les cris et les clameurs de nos enfants dominaient tout. Bien vite je pus me rendre compte de ce qui s'était passé. Un dortoir en briques s'était effondré, ensevelissant sous ses décombres quasi tous les enfants qui y logeaient. Mais, Dieu soit mille fois loué, tous purent être retirés de leur fâcheuse position. Aucune mort à regretter. Une dizaine étaient blessés plus ou moins gravement. Pauvres petits! ils faisaient pitié à voir, tout couverts de sang et de boue. Les dégâts matériels sont considérables. La nuit même je pus en voir une partie, mais le matin surtout, au petit jour, nous dûmes

Digitized by Google

en constater la triste réalité. En voici un petit résumé : l'école, grand bâtiment en briques, a été complètement détruite, tout le mobilier en est perdu. A peu de distance de l'école, un immense hangar où était remisé le bois a été culbuté. Un lazaret où étaient soignés les gens atteints de méchantes plaies était à terre. Item l'étable. Plus loin, l'ouragan a détruit un bâtiment servant de magasin de vivres et, à cer-

Cl. du P. Butaye, S. J.

SANDA-SAINT-ANTOINE

LE P. DE VOS

LE FR. NIEBELING LE P. BRIELMAN

taines heures, de classe pour filles. Comme je le disais plus haut, le dortoir n° 4 (il y en a six) a été également rasé. Plusieurs autres bâtiments ont vu leur toiture enlevée, soit entièrement, soit en partie. Le jardin potager a été complètement ravagé. Grand est le nombre d'arbres exotiques et autres que la tempête a brisés ou arrachés.

Que nous sommes petits en présence de ces grandes manifestations de la nature! Dieu seul est le Maître et nous lui appartenons. A 3 h. 1/2, je disais la messe, pour remercier Notre-Seigneur de nous avoir préservés, nous et nos enfants : *Fiat voluntas Dei! Sursum corda!* Le bon Dieu nous viendra encore en aide.

Lundi 25. — Les travaux de déblaiement ont commencé; de tout le mobilier de l'école, fort peu de chose est resté intact : une petite armoire dans laquelle nous remisions les livres, cahiers, ardoises, touches de nos jeunes gens, et puis encore une

Digitized by Google

chaise, un banc; tout le reste a été détruit, brisé, déchiré, déchiqueté; aux murs était suspendue la belle collection d'images collées sur toile, publiée par le *Pèlerin*, et une autre, don de Mme Mayer van den Berghe, d'Anvers, représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, tout a été mis en pièces et lambeaux. Dans la classe des moins avancés, l'ingénieux Père Brielman avait orné deux grandes fenêtres avec des verres à couleurs variées, elles ont été réduites en miettes.

Les enfants ne font que répéter, voire même écrire sur les pans de murs et les poutres du bâtiment détruit : « Notre belle école a été détruite par un terrible ouragan le 22 février 1907. »

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, 31 août 1906.

Il nous restait deux brebis blanches. Ne voilà-t-il pas qu'un vaurien en saisit une et l'égorge. Tandis qu'il est en train de dépecer la pauvre bête, arrive un de nos chrétiens. Pris en flagrant délit, il ne pouvait nier sa mauvaise action. Moins d'une heure après, un autre voleur veut s'emparer d'une poule. Déjà il la tenait... quand lui aussi fut découvert.

Cette journée pourrait s'appeler la journée des vols.

Samedi 1er septembre. — Nous arrive à l'improviste le capitaine-commandant C..., d'origine vénitienne, au service de l'Etat Indépendant depuis de nombreuses années. Il a connu parfaitement le Souverain Pontife Pie X, alors qu'il était Patriarche de Venise. En voyage depuis deux mois, il est chargé de faire le recensement de la population.

Il est écœuré de voir celle-ci décimée par la maladie du sommeil.

Puisse le rapport qu'il fera à la suite de son voyage être lu !

Qu'on laisse ces pauvres indigènes bien tranquilles au moins pendant cinq ans, qu'on les exempte d'impôts et surtout de ces promenades insensées de 15 à 20 lieues à Léopoldville pour y porter leurs pains de manioc.

Dimanche 2. — Le Commandant assiste à tous les offices du jour. En voilà un du moins qui donne le bon exemple aux noirs. Il y en a tant qui sont pour eux une cause de scandale.

Un jeune chrétien, témoin de la vie débauchée d'une foule de blancs au Congo, disait : « S'il y avait un enfer, les blancs ne se conduiraient pas comme ils le font. »

Voilà le fruit de leurs mauvais exemples !

Quelle responsabilité devant Dieu !

Lundi 3. — Le Commandant nous quitte ce matin. Le Père Brielman l'accompagne jusqu'à Kitempa. Ce qui fait que je redeviens solitaire pour quelque temps.

Mardi 4. — Ce matin est encore décédé un de nos enfants atteint de la maladie du sommeil. Stanislas Mampila était des plus intelligents, d'un caractère très doux, mais de santé fort délicate. Il aurait pu nous rendre les meilleurs services.

Digitized by Google

Mercredi 5. — Sa Grandeur Monseigneur Van Ronslé se trouve toujours à Nouvelle-Anvers, où il préside à la construction d'une grande église. Soyez certain que le digne prélat ne manquera pas de manier lui-même la scie et le rabot.

Quand j'eus le plaisir de me rendre au Kwango, — il y a déjà quelques années qui se sont écoulées depuis, — sur le *Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours*, j'ai pu constater *de visu* que Monseigneur savait parfaitement manier l'outil du menuisier.

Jeudi 6. — Léopoldville va avoir sa grotte de Notre-Dame de Lourdes! Bravo! La statue de l'auguste Vierge parlera autrement au cœur des noirs que la statue de la « liberté » placée au haut de la colonne de la Place Stanley, à Léo.

Vendredi 7. — Il parait que les Bayakas, peuplade qui habite la région du Kwango, sont toujours en révolte.

Au nombre de quatre cents, ils se sont rendus à Yo, près de Lula Lumene. Ils ont menacé de tuer le chef parce qu'il avait admis chez lui les boys de l'Etat.

Ces révoltés ne sont qu'à une journée de Pesi, où sont établis nos Pères. Voilà ce qu'on raconte.

Parmi nos pupilles, nous avons ici une toute petite fille, âgée de 3 ans. Le soir, on l'a trouvée blottie sous le lit d'une chambre inoccupée. Quelqu'un l'avait vue monter, nous avons pu la dénicher. Précoce, n'est-ce pas, cette petite négresse?

Lundi 10. — Connaissez-vous les cancrelats? Je ne vous souhaite pas qu'ils s'introduisent chez vous. Je leur ai fait la chasse ce matin. Ils s'étaient introduits dans l'armoire de la sacristie où sont remisés ornements, chasubles, linge d'autel.

Ces insectes sont très nuisibles. Ils rongent les étoffes de laine, de soie, le linge, etc.

Aussi ai-je trouvé plusieurs purificatoires, corporaux, déjà passablement entamés. Un paquet de bougies avait également reçu leur visite.

Mercredi 12. — J'ai l'honneur de vous présenter monsieur Bilau. Il mérite d'être connu.

Quelques traits édifiants (!) vous le feront connaitre. Il y a quelques mois déjà, mon collègue lui confie un pain qu'il devait me remettre. Le pain paraissait bon à Bilau. Il en goûte. Puis, ce qui est tout naturel au noir, il va se cacher dans le bois où, quelques jours après, on l'a pris.

Aujourd'hui, le catéchiste de Bosso (Wan) m'amène de nouveau Bilau. Et quel est le motif de la visite de mon ami Bilau? « Depuis dix jours, me dit le catéchiste, Bilau vit dans le bois. Il en sort la nuit pour venir voler des poules, soit à la ferme-chapelle, soit au village indigène, voire même dans les villages et fermes-chapelles voisines. »

Et combien de poules a-t-il pris depuis ce temps-là? Sept poules et huit œufs.

Et dire que ce gamin n'a que 9 ans.

Je demande à Bilau : « Pourquoi voler ainsi? — C'est mon cœur qui me dit de voler. — Mais le bon Dieu dit : Ne volez pas. — Oui, mais je suis malade et mon cœur me dit de voler. Si quelqu'un me guérit je ne volerai plus. »

Que dites-vous de ce bonhomme? Je le crois de fait atteint de la maladie du sommeil. Et voilà des gens que nous devons former. Il n'a plus ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni chef.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Les Luttes d'Influence dans le Golfe Persique (1)

Les lecteurs de cette Revue doivent à un auteur résidant en Syrie, au Père Lammens, S. J., un article sur le chemin de fer de La Mecque (2) et une étude sur « la Future Route des Indes » (3). Cette dernière leur faisait connaître le chemin de fer de Bagdad et entrevoir les nombreux problèmes politiques et économiques que soulevait son exécution. Les quelques pages sur la voie ferrée Damas-La Mecque découvraient les considérations politico-religieuses qui avaient inspiré au Sultan sa construction et renseignaient les dispositions fort curieuses et parfois fort généreuses par lesquelles les musulmans en avaient accueilli l'idée.

Depuis le jour où ont paru ces lignes, les événements ont suivi leur cours : la ligne de La Mecque compte déjà 700 kilomètres, celle de Bagdad est entrée dans sa période d'exécution.

En même temps et, beaucoup plus que ces progrès, les rivalités des nations européennes n'ont pas cessé de compliquer la situation dans les pays de l'Islam et d'étendre à cette partie de l'Asie, jusqu'aux rives de l'océan Indien, le champ de leurs ambitions.

Cet état de choses pose la question du golfe Persique. Celle-ci a tenté un professeur de l'Ecole Supérieure de Commerce annexée à l'Institut Saint-Ignace, le Père Jean Charles, qui, dans la brochure citée plus haut, nous initie à la situation actuelle. Je crois faire plaisir à ceux que les pages du Père Lammens ont intéressés en leur proposant les points saillants de cette étude.

La question du golfe Persique est actuelle (4) et pleine d'intérêt : la formidable puissance des nations qu'elle met aux prises et l'acharnement que celles-ci apportent à la lutte, la valeur économique de l'enjeu comme les conséquences terribles qui peuvent accompagner la solution, tout contribue à en accroître l'importance et l'étendue.

Puisés à des sources nombreuses les faits d'ordre géographique, commercial ou diplomatique, sont groupés, dans le captivant exposé du Père Charles, analysés et enfin appréciés au point de vue politique. Ordinaire ou peu marquant en lui-même, chacun d'eux, placé dans son vrai jour, acquiert une valeur et une signification qu'il était réservé à un spécialiste

(1) *Les Luttes d'influence dans le golfe Persique*, par J. CHARLES, S. J., professeur à l'Institut Saint-Ignace, Ecole Supérieure de Commerce (Bruxelles, Dewit, 1907).

(2) *Le chemin de fer de La Mecque et les musulmans indiens* (*Missions Belges*, 1902, p. 12 et seq.).

(3) *Ibid.*, 1903, p. 117 et p. 153.

(4) Tout récemment encore les journaux nous faisaient connaître l'attitude du Foreign Office devant les démarches de la Russie, se réservant comme condition de l'entente l'accès du golfe Persique. Il n'y pas huit jours, le *Daily Express* annonçait qu'une opération financière avait été conclue entre la Banque nationale de Perse, à Téhéran, et la Banque orientale allemande, à Berlin. Cette « victoire » de l'Allemagne lui assure de nouveaux avantages dans sa « poussée vers l'Orient ».

Digitized by Google

de nous faire voir. Faudrait-il trouver dans quelques-uns de ces faits la cause ou l'occasion d'un conflit semblable à ceux que ces dix ans écoulés ont vus naître? « C'est par ces expéditions pacifiques, dit l'auteur, et ces grandes manœuvres de diplomates, moins bruyantes que les duels d'artillerie, que se préparent dans l'ombre les événements retentissants sur lesquels se concentre la plus grande part de l'attention générale. »

La question, du golfe Persique fournirait-elle aux nations en présence l'occasion de dévoiler, une fois de plus, les colères, les dépits, les susceptibilités que cachent les « pénétrations économiques » des puissances civilisatrices? Le Père Charles serait disposé à le croire.

Dieu nous en préserve!

La lutte économique, qui a pour théâtre cette dépendance de l'océan Indien, met en présence la Russie et l'Angleterre. L'intervention de l'Allemagne est venue depuis quelques années compliquer les affaires.

La Russie, refoulée dans les froides steppes de l'Asie septentrionale, cherche à Téhéran et à Bouchir ce qu'elle avait espéré obtenir à Moukden et à Port-Arthur. « Si l'Oural et les déserts glacés de la Sibérie n'ont pas arrêté les Russes dans leur marche vers la mer, le Caucase, l'Elbourz ne décourageront pas leurs efforts vers le golfe Persique. » Une déclaration de la *Novoï Vremya* ne nous laisse pas de doute sur les intentions de la diplomatie russe.

Le *Times* avait proposé, en 1902, un partage des zones d'influence en Perse; laissant aux Slaves les provinces de la Caspienne et le Khorassan, moins le Séistan, il réservait aux Anglais le Séistan et le reste de la Perse.

« Nous ne pouvons en aucune façon, répondit l'organe russe, le 9 avril 1902, reconnaître les prétendus droits de l'Angleterre sur le Sud de la Perse. L'importance que prend la Mésopotamie par la construction du chemin de fer de Bagdad nous force d'ailleurs à surveiller de près les bords du golfe. A quoi nous servirait la possession du Nord si ces provinces élargissaient simplement notre domaine de Caucasie et d'Asie centrale, sans nous ouvrir la route vers la mer libre? »

Les intentions de la Russie sont claires; d'ailleurs, les résultats qu'elle a déjà obtenus en Perse, ses efforts constants dans ce sens viennent proclamer, par la réalité des faits, les tendances citées plus haut.

Par les voies de communications qu'elle possède ou a construites dans les provinces persanes du Nord, par les opérations financières qui ont fait du Shah son obligé, — sinon son esclave, — par les nouveaux tarifs douaniers que ses fonctionnaires sont parvenus à établir, la Russie s'est assuré en Perse une prépondérance que les relations amicales avaient préparée de longue date.

Maîtresse dans le Nord, elle s'acharne à étendre son influence vers le Sud et à atteindre le golfe. Le projet de chemin de fer Téhéran-Bouchir n'aurait pas d'autre but.

Mais sur ce terrain l'Angleterre l'a précédée.

Etablis depuis de longues années dans ces parages, maîtres de Koweit et de Mascate, les Anglais visent à faire du golfe Persique un lac anglais, un *mare clausum britannicum*. Assez malheureuse jusque dans ces dernières années, la politique britannique en Perse est entrée dans une nouvelle voie, « où l'a poussée l'esprit entreprenant de Lord Curzon ». Se servant d'autres moyens que la Russie, elle marche néanmoins de progrès en progrès. Grâce au dernier vice-roi, les côtes du golfe Persique sont actuellement une dépendance de l'empire des Indes.

Le Père Charles caractérise l'action britannique dans l'Iran par l'établissement de lignes de télégraphe et le système « d'occupation pacifique »

Digitized by Google

des régions traversées par ces lignes ; il en trouve une seconde manifestation dans la création de nouveaux postes consulaires, destinés à établir la prépondérance de l'Angleterre ou à contrebalancer l'influence de la Russie.

Il reconnait enfin à l'occupation du Séistan une valeur exceptionnelle, confirmée et proclamée par les efforts des Anglais pour s'y implanter, leurs travaux, et l'importance stratégigue de la province elle-même. La présence des sujets du roi Edouard VII dans ces régions compromet l'acheminement des Slaves vers la mer et vers l'Inde. D'autre part, la route commerciale, construite entre Quetta et Birjand par Nasratabad, est destinée à porter bientôt les billes et les rails d'un chemin de fer. Celui-ci « soudera le Béloutchistan persan au Béloutchistan britannique et les frontières de l'empire indien seront ainsi reculées jusqu'au Séistan ».

Ces prétentions sur la rive orientale du golfe visent non moins la rive opposée.

La péninsule arabique, en effet, commande les voies de terre et d'eau entre l'Europe et l'Inde, le canal de Suez, comme les chemins de fer dirigés par la Mésopotamie vers le golfe Persique. La prépondérance de l'Angleterre dans cette massive presqu'île est un des objectifs de sa politique : elle fait de la mer Rouge un autre lac britannique et elle exclut de la mer toute puissance qui viendrait à se développer en Syrie ou en Mésopotamie.

Aussi, de toute part, les Anglais entament l'Arabie : ils devancent les Allemands à Koweit, ils établissent leur protectorat sur les îles Bahrein ; ils possèdent Aden et sont maîtres à Mascate ; enfin, par leur activité commerciale, économique et politique, ils transforment tous ces points en autant de centres d'influence anglaise.

La démonstration navale opérée en mai 1906 devant Akaba est un indice nouveau de cette tactique. Le départ de l'escadre du prince de Battenberg faisait reculer le Sultan, enhardi, dans ses revendications, sinon dans sa résistance, par une puissance européenne ; la vigilance britannique coupait l'accès de la mer à une voie ferrée regardée par Abdul Hamid lui-même comme l'instrument nécessaire de sa domination religieuse et politique en Arabie

D'autres manifestations du même genre suivront probablement ayant pour but de garder libres les approches du canal, ou de laisser l'influence anglaise gagner l'Arabie tout entière.

A ce prix peut-être et malgré les deux lignes turco-allemandes de la Mecque et de Bagdad, les ingénieurs anglais pourront réaliser un jour, entre Aden, Mascate, Port-Saïd et Koweit, des travaux d'irrigation semblables à ceux qui ont fertilisé le Pendjab et le Sindh.

Sur le théâtre de cette lutte d'influence, où les ambitions et les nécessités économiques poussent actuellement les Etats européens, un troisième concurrent est depuis quelques années entré en scène. Encouragée par ses succès en Turquie d'Europe et en Asie Mineure, l'Allemagne a résolu de conquérir pacifiquement la Turquie d'Asie, de la coloniser sans l'occuper. Le Kaiser, son chef, a préparé les marchés, il pousse dans cette voie ses sujets dociles, il les a stimulés par son voyage dans le Levant, et, après avoir été reçu à Yldyz Kiosk illuminé par la maison Siemens et Halske, il est monté de Jaffa à Jérusalem, au milieu d'une haie d'agriculteurs, de vignerons et de brasseurs allemands (1).

(1) Ceux-ci lui présentaient sous les arcs de triomphe le vin du Carmel et la bière de Haïffa, fabriqués de leurs mains.

Digitized by Google

Cette mise en scène n'est pas illusoire et les faits sont là qui prouvent l'importance de la position déjà acquise par l'Allemagne. Elle est telle que la poussée vers le golfe est actuellement une condition de ses succès en Mésopotamie. Le chemin de fer de Bagdad la réalise : concédé malgré les représentations de la Russie, il vaudra aux Allemands dans cette région les avantages que leur ont procurés les chemins de fer d'Anatolie. Déjà ils ont entrepris la mise en valeur des terrains concédés et, n'était l'opposition de l'Angleterre, ils se seraient déjà fait octroyer par la Turquie la concession des nouveaux travaux d'irrigation, pour rendre à ce désert la prospérité fabuleuse du temps des Khalifes.

Contrecarrée par les Anglais dans ses projets économiques en Mésopotamie, l'Allemagne l'est également dans le choix du terminus du transanatolien. On devait s'y attendre, malgré certaines considérations de la presse allemande. L'Angleterre ne peut à aucun prix permettre qu'un chemin de fer étranger fasse rentrer dans sa sphère d'influence quelqu'une des routes qui assurent son commerce en Perse par le golfe. Telles sont la route de Bassorah-Bagdad-Kermanshah et celle du Karoun. Seules, les routes qui rayonnent de Bouchir sont en dehors de la zone que drainera le chemin de fer de Bagdad.

La question du terminus, capitale au point de vue allemand, ne présente pourtant qu'un intérêt lointain. Bien des circonstances viennent, en effet, compliquer et retarder l'exécution de ce grand projet. Malgré cela, et comme pour affirmer ses vues de pénétration, l'Allemagne a établi, il y a un an environ, un service spécial de navigation entre Hambourg et le golfe Persique. C'est la Hamburg-Amerika qui l'assure. Avec une ligne russe subventionnée par le gouvernement, elle disputera à six lignes anglaises le trafic du golfe (1).

J'ai tâché, dans ces quelques lignes, de faire pressentir l'intérêt que provoque le dernier opuscule du Père J. Charles. Qu'il me pardonne de n'avoir donné qu'une idée bien faible de son œuvre originale et vivante.

A. DE GHELLINCK D'ELSEGHEM, S. J.,
Professeur de géographie aux cours scientifiques
du collège Saint-Michel, Bruxelles.

---

(1) Mouvement du port de Bouchir :

Entrées :	1902. . .	138	vapeurs dont	133	anglais.
»	1903. . .	159	»	154	»
»	1904. . .	158	»	154	»

Mouvement du port de Bender-Abbas :

Entrées :	1902. . .	201	vapeurs dont	193	anglais.
»	1903. . .	180	»	171	»
»	1904. . .	152	»	144	»

Mouvement des ports de la côte arabe du Golfe :

Entrées :	1902. . .	21	vapeurs dont	21
»	1903. . .	24	»	24
»	1904. . .	31	»	30

Diplomatic and Consular Reports : Annual Series 3408 et 3684, in CHARLES, S. J., *op. cit.*

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

Fondation d'une ferme-chapelle

—

Lettre du Père J.-B. HANQUET.

Dumont-St-André (Kimbata), 30 nov. 1906.

CHER BIENFAITEUR,

Me voici à Dumont-Saint-André. Curieuse coïncidence non prévue. J'y arrive tout juste pour célébrer la fête du grand apôtre de la Thrace. C'est vous dire qu'aujourd'hui vous avez eu la grande part dans mes prières... Comment vous remercier maintenant pour tout ce que vous venez de faire pour mes noirs et mes œuvres!... Vous auriez dû assister tout à l'heure aux cris de joie qui ont accueilli la nouvelle de la fondation de la ferme-chapelle. C'était des clameurs et des gambades à n'en pas finir. Immédiatement ils se sont mis à chanter la bonté du cher fondateur, leur « Père d'Europe », comme ils se plaisent déjà à l'appeler dans leur naïve reconnaissance. Mais ils ne se contenteront pas, je vous le promets, de cette expression un peu bruyante, un peu nègre, de leur gratitude. Désormais chaque jour, aux prières du matin et du soir, ils se souviendront de leur « Père d'Europe », et c'est à son intention qu'ils adresseront à Dieu la « prière pour les bienfaiteurs »...

Mais assez, me direz-vous, sur ce sujet; donnez-nous maintenant quelques détails sur nos petits protégés! Bien volontiers je m'exécute.

Quelques détails topographiques d'abord. Dumont-Saint-André est situé à 5 lieues de Mpese et à 12 lieues de Ki Santu, au village indigène de Kimbata. Non loin de la ferme-chapelle coule la Lukunga, qui fut longtemps la ligne de démarcation entre la civilisation et la barbarie Jadis, quand j'étais à Ndembo, les peuplades de la Lukunga jouissaient d'une détestable réputation et l'Etat lui-même évitait d'entrer en contact avec ces gens vraiment peu sociables. Depuis quelques années cependant, que de changements! Quelle transformation! Ces terribles indigènes, s'ils ne sont pas encore devenus d'honnêtes gens, sont en bonne voie de le devenir. Ceux de Kimbata, en particulier, nous sont surtout dévoués. De là cette prospérité qui règne aujourd'hui à leur ferme-chapelle. Nombreux sont les garçons et les filles qui s'y sont fait inscrire. Aujourd'hui je comptais près de soixante auditeurs à mon catéchisme, et parmi eux nombreux sont les grands garçons. Ce dernier détail ne laisse pas que d'être très consolant, car il fait présager pour bientôt une efflorescence de ménages chrétiens, l'avenir de notre jeune chrétienté. Et tout ce petit monde, bien que noir, est plein de vaillance et d'entrain. Grâce à Dieu, la terrible maladie du sommeil ne fait pas trop de victimes à Dumont-Saint-André. Il est vrai que les enfants y sont prudents et séparent impitoyablement quiconque est suspect de maladie. Ajoutez à cela que le terrain, d'une fertilité qui rappelle celle des champs hesbignons, produit abondamment bananes, manioc et patates. Sous ce rapport, c'est peut-être le meilleur poste de mon vaste district. Grâce à cette abondance, vos petits protégés jouissent, à quelques exceptions près, d'une florissante santé. Tandis qu'en maint poste la terrible maladie met tout en déroute, à Kimbata on coule des jours heureux à l'abri du fléau et de la faim. Daigne saint André protéger sa jeune chrétienté!

Sous le rapport spirituel, j'ai tout lieu d'être satisfait aussi de mes chrétiens et de mes catéchumènes. Je n'oserais pas encore vous dire que ce sont tous des petits saints; mais ce que je puis vous assurer, c'est que la grâce les travaille fort et rencontre chez la plupart d'entre eux beaucoup de générosité et de bonne volonté. Tantôt encore j'ai

Digitized by Google

pu constater combien, même les plus jeunes, mettaient d'ardeur à s'instruire des vérités de notre sainte religion, et j'ai pu baptiser presque immédiatement deux braves petits enfants admirablement préparés pour le baptême et dont la santé délicate m'inspirait quelque inquiétude...

Voilà, cher Bienfaiteur, quelques détails sur notre nouvelle fondation. Ils ne constituent qu'un aperçu rapide, une courte vue d'ensemble. Je la compléterai dans la suite et vous ferai faire la connaissance de tout mon petit monde. Je vous communiquerai mes projets, mes espérances, et sans ambage aussi mes déceptions et mes épreuves lorsqu'elles viendront marquer au coin de Dieu cette œuvre entreprise pour sa gloire.

Ceylan — Du Père JOSEPH COOREMAN. — 30 avril.

« Tout va bien dans la Mission et nous progressons toujours, lentement il est vrai, mais sûrement.

» Nous avons des baptêmes d'adultes protestants et bouddhistes un peu de tout côté; le Père Verstraeten en a déjà eu quarante depuis septembre.

» Ici à Galle, il y en a eu moins, mais toujours quelques-uns. Mais les catholiques deviennent meilleurs : ainsi le jeudi saint nous avons eu plus de quatre cents communions. Malgré les difficultés suscitées au Père Schaefer par les bouddhistes, le nombre de ses catéchumènes ne cesse de s'accroître.

» Donc, tout n'est pas peine perdue. »

DONS

Par l'intermédiaire du Père de Battice, Gand :
De la part de M. Libbrecht-Soupart, pour le Père Louis Van Naemen, à Ki Santu : 200 francs;
De la part de M. Libbrecht-Soupart, pour la ferme-chapelle Gand-Sainte-Lucie, confiée aux soins du Père Hanquet : 300 francs;
De la part de M. Libbrecht-Van Naemen, au Père Louis Van Naemen, pour la fondation d'une ferme-chapelle sous le vocable de Joséphine-Marie : 2,000 francs.
25 messes pour deux défunts, anonyme : 50 francs.
Au Père Aug. De la Croix, à Karra, anonyme : 212 francs.
De la part de Mlle R. Schul, pour le Père Courtin : 20 francs.
Par l'intermédiaire du P. Guillaume, Charleroi, pour les Missions, anon. de Châtelineau : 10 fr.
De la part de M. A. Simon, curé à la Nouvelle-Orléans, pour la Mission du Congo : 10 francs.
Mlles Cabaret, Louvain, bel envoi de fournitures classiques pour l'école de Mpese.
Pour la Mission du Congo, le docteur Morelle : 5 francs.
Au P. d'Espierres, de la part de son oncle le Bon d'Espierres, pour les besoins de sa Mission : 500 fr.
Au Père Stanislas De Vos, anonyme : 100 francs.
A Monseigneur van Reeth, anonyme : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :
Au Père Stanislas De Vos, pour sa Mission de Sanda, récemment éprouvée : 200 francs;
Au Père Xavier d'Espierres (Ceylan) : 100 francs;
De la part de M. Gustave del Fosse et d'Espierres, pour son fils, le P. Xavier d'Espierres : 100 fr.
Par l'entremise du R. P. de Wouters, Mons, au P. De Vos, à Sanda-Saint-Antoine : 50 francs.
Au Père Adrien d'Hoop, petite obole d'un ancien condisciple : 5 francs.
Par l'intermédiaire de M. l'abbé Jules Petit : Œuvre des Missions catholiques belges en Afrique, Amérique, Asie et Océanie) :
A Sa Grandeur Monseigneur Meuleman : 500 francs; Au Père Grignard, Bengale : 400 francs; Au Père Alfred Neut, Bengale : 500 francs; Au Père Allard, Kwango : 700 francs.
Anonyme de Gand au Père d'Hoop : 20 francs.
Pour les petits noirs du Congo, en demandant des prières pour le repos des âmes de ma famille et amis, anonyme : 50 francs.
Messe de Requiem pour les Pères et les Frères de la résidence du Jésus, pendant les cinquante dernières années : 5 francs.
Par l'intermédiaire de A. D., pour la Mission du Jashpur, anonyme : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Père Rochet, Liége, pour le Père Hoffmann : 100 francs.
Pour le Père Van der Linden, afin que l'on voie son nom dans la liste des dons, le monastère de Berlaymont : 10 francs.
Par l'intermédiaire du Père Sagehomme, Namur, 25 messes *pro defuncta* : 50 francs.
Beaux envois de timbres : Les élèves de la grande division du collège Notre-Dame, à Tournai : 200.000 timbres; Le pensionnat de Berlaymont, à Bruxelles, très bel envoi de timbres et papier d'étain; Mme Toby, Bruxelles, 14,000 timbres et beau lot de plomb; Mlle M. van den Eynde.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

La maladie du sommeil

par le Père R. Butaye, S. J.

Vous n'ignorez pas à quel point les missionnaires du Congo, et spécialement ceux du Kwango, sont préoccupés de la situation alarmante que la maladie du sommeil a faite aux races qu'ils évangélisent et aux chrétientés qu'ils édifient.

Ce terrible fléau a fait son apparition dans notre région en 1898 et 1899. Comme la face du pays a changé depuis lors! A mon arrivée, j'y trouvai une population relativement assez

Cl. du P. Butaye, S. J.

ALOST-SAINT-JOSEPH — VILLAGE KINDONA (1)

dense. Presque de demi-heure en demi-heure s'étalaient, dans les plaines et sur le haut des collines, des agglomérations comptant de vingt à cinquante, souvent cent cases, parfois de deux

(1) Ce village indigène, qui comptait plusieurs centaines de cases, n'en a plus qu'une trentaine. Il nous reste un bon noyau de jeunes gens chrétiens formés déjà aux métiers, scieurs, maçons, menuisiers. Puissent-ils échapper à la terrible maladie!

Digitized by Google

à trois cents cases. Exceptionnellement on en trouvait d'environ cinq cents cases. Les maisons étaient proprettes, les villages bien tenus. La population était pleine de force et de vie.

1. — CATÉCHISTE DE LIÉGE-SAINT-IGNACE, KIBAMBI

De tout cela que reste-t-il? Je parle exclusivement de la région que nous évangélisons dans le Bas-Congo, depuis Léopoldville jusqu'à Ntumba-Mani, entre le chemin de fer et l'Inkisi à l'ouest et la Nsele à l'est. Il nous reste une population si fortement décimée qu'à mon avis ce sont les deux tiers de la population, et plus encore, qui ont disparu. De ce reste qu'adviendra-t-il?

* * *

Pourra-t-on enrayer la marche du fléau? La population pourrait-elle un jour se refaire? A quel point sommes-nous intéressés dans ces questions?

Enrayer la marche du fléau, arrêter ses ravages, ce n'est pas chose qui semble aisée, si elle est possible.

On a mis en œuvre depuis quelques années deux moyens qui paraissent devoir être de quelque efficacité, l'assainissement du pays et l'isolement des malades. Car à circonscrire le fléau il n'y a pas à songer.

2. — CATÉCHISTE DE TURNHOUT-SAINT-JOSEPH

3. — CATÉCHISTE -NOTRE-DAME, KINKANGA JEUNE INSTITUTEUR (1)

On assainit le pays en drainant, en coupant la brousse. Assainir ainsi tout le Congo, c'est impossible, qui ne le voit? Mais on peut assainir des localités; on doit assainir ainsi avant tout les grandes agglomérations, comme sont les centres où les blancs de l'Etat, des Sociétés, des Missions se réunissent et réunissent nécessairement un monde noir considérable.

Assainir les villages est plus facile. Les villageois peuvent effectuer cet assainissement en débroussant, en drainant les abords du village; car c'est dans la brousse et le menu bois

(1) **Trois écoliers à Ki Santu : ils ont passé trois ans à l'école centrale, ils s'y étaient préparés par plusieurs années d'école primaire. Le numéro 2 est mort déjà de la maladie du sommeil; on comptait sur lui, il avait été employé comme catéchiste pendant un an et promettait beaucoup. Les deux autres sont catéchistes, semblent très sains. Puissent-ils ne pas succomber à leur tour ! — Cl. du P. Butaye, S. J.**

Digitized by Google

que la mouche fatale aime à se tenir. Si ce débroussage est trop difficile, ils peuvent transporter leur village dans un endroit plus sain, plus ouvert. Cette méthode-ci est plus dans les goûts un peu nomades des peuples barbares.

Cet assainissement a été fort mal fait par les indigènes, pour ce qui regarde le débroussage; il est assez réussi pour ce qui regarde le transfert des villages dans des endroits plus sains. Mais il y a encore beaucoup à faire. Quant à l'assainissement autour des grandes agglomérations, on a fait quelques progrès un peu partout, je pense, et on continue activement. C'est de la plus haute importance.

On isole le malade en l'éloignant du village, du centre habité, en lui bâtissant une hutte à l'écart, où on lui apporte à manger, ou en réunissant les malades dans des lazarets. Le meilleur mode, c'est de réunir ces malheureux dans des lazarets situés dans un centre infecté. Souvent ce mode est impossible, parce qu'on n'aurait pas de quoi nourrir les malades. Si on isole les malades aux abords du centre qu'ils ont habité, cet isolement est inefficace chaque fois qu'on reste dans un rayon trop restreint. On a pratiqué ce mode dans notre Mission. A-t-on obtenu des résultats par cet isolement? Oui, mais pas des résultats assez concluants. Il est difficile, en effet, d'obtenir que les indigènes isolent tous les malades, qu'ils les isolent à des distances assez grandes, qu'ils rendent cet isolement effectif en défendant aux malades de circuler. On obtient toujours le résultat d'une moindre contagion, puisque les moments de rapprochement du malade avec le centre habité sont plus rares et moins durables.

JEUNES ÉCOLIERS (1) Cl. du P. Butaye, S. J.

Par suite de l'assainissement du pays et de l'isolement des malades, j'ai cru constater qu'il y a un ralentissement de contagion. Les cas, relativement à la minime population qui reste, sont plus rares; il y a même des hameaux et des villages où il n'y en a plus guère depuis un, deux ou trois ans. Si, du reste, il y a des cas, il faut se rappeler qu'ils peuvent provenir d'infections produites antérieurement au temps où on pratiquait l'isolement, car le sujet contaminé et contagieux peut circuler longtemps sans qu'on le connaisse.

(1) **Photographie prise il y a quatre ans; je crois que l'un d'eux seulement est emporté par la terrible maladie. Les autres nous resteront-ils ?**

Digitized by Google

Il y a d'ailleurs d'autres raisons pour présumer que cette épidémie finira quelque jour par disparaître, et cela avant d'avoir anéanti la population. N'est-ce pas l'histoire de toutes les épidémies? N'a-t-on pas parlé de maladie du sommeil il y a

ÉLÈVES DES SŒURS DE NOTRE-DAME (1)

un siècle, il y a deux ou trois siècles même? Au temps jadis, quand elle sévissait parmi nos nègres d'Afrique, elle sévissait probablement par les mêmes causes qui la propagent maintenant. Alors elle n'a pas duré, elle n'a pas tout anéanti; pourquoi le craindrait-on maintenant?

Je ne fus pas peu encouragé en ces derniers temps quand, interrogeant Monseigneur Roelens à ce sujet, j'entendis de lui qu'il espérait également, que le fléau terrible qui désole nos régions finirait par disparaître, qu'il respecterait probablement

(1) Les deux petits de l'avant-plan, un garçon et une fille, ont de 3 à 4 ans; ils ont été recueillis dans des villages décimés par la maladie; nous les avons trouvés chez des indigènes miséreux et prêts à devenir la proie du fléau. Mais bien nourris comme ils le sont par les Sœurs ils revivent.

La plupart de ces filles viennent de villages où sévi le fléau. Ces filles sont robustes, pleines de vie. De temps à autre nous voyons apparaître sur le front de l'une ou de l'autre la marque du fléau qui a saisi une victime; il faut l'éloigner. Ce sort terrible, ce sera le sort de combien d'entre elles? Et cependant ces filles, futures mères chrétiennes, c'est l'espoir de la Mission!

Digitized by Google

NLEMFU — FERME-CHAPELLE GUSTAVE VALERIE (NZOLO)

Nous tâchons d'avoir dans les fermes-chapelles de grandes cours, bien ombragées, des situations saines

Digitized by Google

une partie de la population. Il avait appris que la même épidémie avait jadis désolé les régions du Haut-Nil, qu'ensuite après sa disparition la population s'était reformée. D'autres

Cl. u P. Butaye, S. J.

GAND-SAINT-ANTOINE (1)

missionnaires, sur les bords du Kassaï, entendirent de la bouche des vieux Baluba que la maladie du sommeil avait jadis décimé leur pays, qui actuellement est très peuplé. On dit la même chose des rives de la Wamba.

D'ailleurs, dans nos régions nous pouvons observer déjà que certains villages peuvent espérer d'échapper entièrement à la contagion; que des débris de villages en s'établissant dans des endroits plus salubres semblent avoir eu raison de l'épidémie.

Tout cela nous permet sans doute de croire que ce fléau, quelque terribles que soient ses ravages (il ruine généralement le pays où il prend pied), finira par disparaître. Est-ce que le virus de la contagion s'affaiblira par le temps, comme cela semble le cas pour beaucoup d'êtres microbiens, lesquels infestent peu à peu le milieu où ils vivent et s'empoisonnent eux-mêmes ? Est-ce que le véhicule de la contagion finira par faire défaut ? Est-ce peut-être aussi le privilège d'une partie des populations d'être réfractaires à l'épidémie ? Peu importe la cause. Toujours est-il qu'on peut espérer encore de sauver une bonne partie de la population tant de fois décimée.

* * *

(1) Bien des villages très éprouvés n'ont plus qu'une population clair-semée; le peuple cependant voyant le fléau se ralentir, se ranime et travaille. Nous les encourageons le plus possible. Nous bâtissons de notre mieux, nous tâchons de multiplier le bien-être en acclimatant du bétail.

Digitized by Google

Ce qui reste de la population suffit-il pour reconstituer la race d'une manière assez prompte ?

Sans doute ce peuple est encore assez consistant pour se reformer, il n'y faudra pas des siècles; mais il importe qu'il soit placé dans les conditions les plus favorables, qui sont la paix, la confiance dans l'avenir, le bien-être matériel.

Pour être mises dans ces conditions favorables à un prompt repeuplement, ces populations ne demandent assurément qu'une chose, c'est-à-dire qu'on les laisse en paix, qu'on les dégrève, s'il le faut, absolument.

Les taxes en caoutchouc sont particulièrement odieuses à ce peuple, ainsi que les recrues de travailleurs ou de miliciens. Les taxes vivrières ne sont pas aussi onéreuses, à moins qu'on ne doive faire transporter les vivres régulièrement à de grandes distances.

Ce qui reste de la population est très dispersé; il y a des villages entièrement disparus; beaucoup d'autres dont il ne reste plus qu'une partie minime; mais ces débris de hameaux, de villages si nombreux, constituent encore un total suffisant pour entretenir doucement les travaux des champs et le menu commerce, pour empêcher la contrée d'être entièrement envahie par une brousse sauvage et pour refaire peu à peu la population, si énormément amoindrie.

Et si quelqu'un pouvait avoir quelque doute sur la probabilité

Cl. du P. Butaye, S. J.

ÉCOLIERS DES POSTES LIÉGEOIS A KI SANTU — VUE SUR L'ÉCOLE DU COTÉ DU BOIS

Digitized by Google

d'un heureux repeuplement, il suffirait d'ajouter qu'une nombreuse jeunesse des deux sexes, qui s'était rapprochée de nous par les fermes-chapelles et les stations de l'intérieur, semble avoir été sauvée par Dieu de la contagion générale pour lui faire, après quelques dizaines d'années, un peuple nouveau. Dans l'atmosphère saine des fermes-chapelles, dans leurs vastes cours ensoleillées, fortifiée par l'habitude du travail, de la propreté et de la vie hygiénique, vit une jeune race de nègres beaux, pleins de vie, espoir de l'avenir. Dans quelques années ce seront autant de familles de plus. Ah ! puissent-ils vivre nos jeunes chrétiens ! puissent-ils se développer loin de l'influence délétère de leurs parents païens ! puissent-ils un jour réaliser nos espérances ! Nous prions à cet effet et combien nos prières sont ardentes. Nous offrons dans ce but nos sacrifices quotidiens et avec quelle ferveur nous recommandons au Dieu du Calvaire ce pauvre peuple pour lequel il a donné son sang !

Voilà donc notre espérance ! Mais à côté de cette jeunesse, je vois encore debout le terrible fantôme de la mort qui promène depuis si longtemps ses ravages, fantôme insaisissable, insatiable, marquant longtemps d'avance de sa main invisible ses pauvres victimes, les minant ensuite lentement par un mal indéfinissable et qui donne presque l'idée d'un enterrement de vivant. Combien de victimes encore ce fantôme a-t-il marquées parmi notre nombreuse jeunesse ! C'est une pensée navrante que peut-être tout cet échaufaudage d'espérances croulera, parce que c'est trop tard et qu'un jour le dernier des missionnaires devrait mourir parmi les derniers néophytes.

Mais non, ce n'est pas trop tard. Car quand même tout ce peuple encore existant dans notre région serait déjà infecté, il y a moyen de le sauver.

Car on a enfin un remède contre la terrible maladie du sommeil. Le dernier mot de la science n'est pas dit pour le traitement des malades, loin de là; mais on a obtenu pour plusieurs malades déjà une guérison qui semble radicale. Si le mal revient, on pourra reprendre le même traitement pour en triompher de nouveau.

En particulier, on espère qu'on pourra guérir d'une manière durable les malades, qui ne sont qu'à la première période et pour lesquels les symptômes de sommeil ne sont pas encore manifestes.

Voilà donc encore un motif de confiance.

* * *

Avons-nous grand intérêt à agir promptement ? A quel point sommes-nous intéressés dans cette question ?

Digitized by Google

Il semble inutile de traiter cette question. Et cependant quelques détails spéciaux à notre situation de missionnaires, ou à la situation de l'Etat et des Sociétés, montreront quel intérêt nous avons tous à hâter, dirai-je, le sauvetage.

Nous, missionnaires, nous étions presque à nous décourager en ces dernières années. Il nous semblait que nous assistions à l'enterrement d'un peuple, qu'on ne pouvait édifier de chrétientés que pour les voir démolies, qu'on ne pouvait former des gens que pour perdre aussitôt le fruit de ses labeurs.

A mesure que nous édifions en baptisant, en instruisant, la maladie démolit notre travail.

En 1903, à la retraite des catéchistes, nous fîmes la liste des catéchistes défunts; en comptant tous ceux que la mort avait fauchés à la fleur de l'âge, on arriva à un total d'une cinquan-

Cl. du P. Butaye, S. J.

GROUPE D'ÉCOLIERS DE NLEMFU (1)

taine. Quelle perte pour une Mission! Avec cinquante catéchistes, on peut évangéliser une immense région. Bien plus, c'étaient les chrétiens de la première heure, ceux qui avaient bénéficié d'une formation plus soignée, qui avaient assisté à toutes les difficultés de nos débuts dans l'apostolat, qui étaient donc censés les plus dévoués et les plus aptes à décupler les forces des missionnaires.

Depuis cette date, combien d'unités, combien de dizaines à ajouter encore à cette liste funèbre!

* * *

(1) **Le plus avancé, en veston blanc, est mort de la maladie du sommeil; il parlait français, jouait de l'harmonium, du piston.**

Digitized by Google

Parmi tous mes catéchistes, j'en avais un qui se distinguait par sa piété, son assiduité au travail, son zèle et son dévouement. Les Pères disaient de lui qu'il n'avait du noir que la couleur. Il réussissait admirablement avec la nombreuse jeunesse qu'on lui avait confiée : il était aimé et estimé des indigènes. Thomas Maluti,

Cl. du P. Butaye, S. J.

NLEMFU — TRANSPORT DE MANIOC

c'était son nom, était d'un caractère gai et enjoué avec ses égaux; doux vis-à-vis de ses inférieurs, toujours respectueux et docile vis-à-vis de ses supérieurs. Le chef du village l'appelait son frère, les indigènes leur homme de confiance. Un jour je parlai de le mettre à une autre ferme-chapelle, où il aurait pu faire encore plus de bien; tous les chefs qui avaient affaire à Maluti vinrent réclamer et il fallut le maintenir.

Eh bien, un jour mon Thomas vint me dire qu'il avait la maladie du sommeil. Ce n'était que trop vrai et déjà d'autres m'en avaient parlé. Il l'avait gagnée sans doute en approchant les malades qu'il avait l'habitude d'instruire et de préparer au baptême. Il proposa lui-même de se mettre à l'écart pour ne pas porter la contagion parmi les habitants de la ferme-chapelle. J'en fus tout ému. Je le consolai, l'aidai dans sa triste solitude. Il vécut encore près d'un an et vit arriver lentement la mort. Quand il mourut, il y eut au village grand deuil comme à la mort d'un chef. C'était une mort très édifiante, au Ciel un élu de plus, mais j'avais perdu mon meilleur catéchiste et pouvais attendre longtemps avant de lui trouver un remplaçant capable.

Combien de fois ce cas ne se présenta-t-il pas dans la suite!

Ignace Bisiti avait eu ma confiance dès 1896, quand je travaillais à la colonie de Ndembo. C'était un jeune homme qui avait de grandes qualités; c'était un des catéchistes les mieux formés.

Digitized by Google

Il était l'aîné de Maluti. C'était jusqu'en 1899 le bras droit des Pères de Ndembo. Il partit pour l'Europe avec le Père Prévers, y passa une bonne demi-année, y apprit le français. Partout où il se présenta, Ignace acquit l'estime des familles et passait pour un noir un peu exceptionnel.

Il retourna au Congo et devint chef régionnaire des catéchistes de Nlemfu. En cette qualité, il nous rendait les services les plus précieux. Les noirs de toute une région aimaient à le prendre comme arbitre dans leurs différends, ce qu'on ne tolère qu'exceptionnellement pour un catéchiste. Ignace se montra toujours droit, honnête, et, ce qui est rare pour un noir, désintéressé. Il faisait le catéchisme avec beaucoup de fruit et avait grande autorité parmi ses congénères. Il tenait les cahiers. Il informait fidèlement les Pères de tout ce qui devait leur être rapporté. Il avait des talents de société, savait la musique, jouait du clairon, accompagnait à l'harmonium, chantait tous les chants d'église. Enfin, il était un clerc assez achevé, quoiqu'il n'en eût pas eu la formation régulière.

Un beau jour, nous apprenons que la maladie du sommeil s'est déclarée chez lui. Notre pauvre Ignace me demanda de pouvoir se fixer chez moi à Nlemfu, à quelque distance de la chapelle. Je le lui accordai, lui prodiguai mes soins. Il mourut quelques mois après. On le pleura. Je fus sans chef de région, sans clerc.

J'avais un excellent écolier qui avait passé trois ans à l'école chez moi. Je lui fis faire encore trois ans d'études à Ki Santu, à l'école centrale. Quand il en revint, en septembre 1906, il était un des mieux formés, parlait le français, savait à la perfection son catéchisme, son histoire sainte, le calcul élémentaire, etc., jouait d'un instrument en cuivre, accompagnait sur l'harmonium, chantait les principaux chants d'église; il pouvait servir comme clerc, comme maître d'école, comme organiste.

Mais il gagna la maladie du sommeil et mourut, et je fus sans maître d'école, sans organiste, sans clerc.

Je pourrais multiplier ces exemples.

Nous perdîmes successivement par la maladie du sommeil une demi-douzaine de bons scieurs de long, des maçons, des couvreurs (nous n'en avons plus), des menuisiers, des forgerons, des cuisiniers, des maîtres d'école. C'est à recommencer toujours cette formation de tout genre d'apprentis.

Mon compagnon dans l'apostolat était tellement découragé par ces décès d'écoliers, qu'il me demanda un jour s'il ne fallait pas renoncer à l'école pour quelque temps. Nous n'y renonçâmes pas, comptant que la Providence nous viendrait en aide. Elle le fit. Car voilà qu'enfin **on a trouvé un remède, « l'atoxyl ».**

* * *

Digitized by Google

Cl. du P. Butaye, S. J.

NLEMFU — DANS LE BOIS

Digitized by Google

Comment l'Etat et les Sociétés ne seraient-ils pas tout aussi intéressés? Le pays le plus riche n'a pas de valeur s'il n'y a pas de bras pour l'exploiter. Et comment trouverait-on des bras, si la population faisait défaut?

Cette région, si elle est bien peuplée, peut devenir très productive. A mon humble avis, c'est une des belles régions du Congo, une des plus belles du Kwango. Si les terrains sont mis en valeur par la plantation du C. T. C., on peut en peu d'années décupler leur valeur.

Il le faut donc absolument, il faut sauver nos pauvres noirs. Il ne s'agit pas ici d'une inondation qui ruine un district, d'une calamité locale qui frappe une tribu, il s'agit de tout un vaste pays, de tout un peuple qui est en lutte avec la mort.

Seigneur, sauvez, sauvez votre peuple!

R. Butaye, S. J.

Dans cet article, le Père Butaye vient de nous faire connaître la situation faite à quelques régions du Congo par la maladie du sommeil.

Il en parle avec l'autorité d'un observateur qui, pendant de longues années, a pu suivre les phases et les ravages d'un fléau contre lequel la médecine fut longtemps impuissante.

Dans les pages suivantes, le Père Renard nous met au courant des récentes découvertes de la science sur les trypanosomes et le traitement des malades par l'atoxyl.

Enfin, le docteur Van Campenhout a bien voulu nous donner la primeur d'une notice très précise sur le traitement de la terrible maladie.

Digitized by Google

LES INSECTES NUISIBLES DANS LES MISSIONS

LE TRAITEMENT DE LA MALADIE DU SOMMEIL

par A. Renard, S. J.

La maladie du sommeil était connue, mais il restait une question importante à résoudre, c'était celle du remède et du traitement. Les savants se sont mis à l'œuvre et, à force d'expériences, sont parvenus à trouver un moyen capable d'arrêter les ravages de cette maladie homicide.

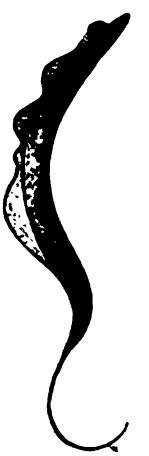
Nous sommes heureux de constater que parmi les savants qui ont puissamment contribué à connaître cette maladie et à la combattre, les Belges occupent une place d'honneur. Nous n'en citerons que deux, MM. les docteurs Van Campenhout et Broden qui ont fait des travaux remarquables et des expériences qui ont été couronnées de succès. Dans cette notice nous donnerons brièvement les résultats de leurs recherches.

I. — Causes de la maladie

La maladie du sommeil est due aux ravages produits dans l'organisme humain par le trypanosome Gambiense (A).

Le trypanosome est un animal élémentaire, un protozoaire que les naturalistes placent au dernier échelon des êtres vivants. Son habitat est le sang des vertébrés. On le rencontre chez l'homme et chez les animaux.

On appelle Trypanosomiase la maladie humaine ou animale produite par certains trypanosomes.



(A) Tripanosome Gambiense

Depuis 1902, la science a fait un grand pas dans la connaissance de ces infiniment petits. Bien des maladies qui étaient moins connues et que l'on confondait, sont maintenant parfaitement spécifiées. On sait que surra, nagana, mal de Caderas, dourine, gaelziekte. maladie des chevaux de Gambie et, enfin, maladie du sommeil sont des entités différentes et qu'elles ont un hôte différent.

C'est la mouche tsé-tsé qui transmet la maladie. Les variétés palpalis (B) et fusca (C) sont probablement les intermédiaires de cette contamination. D'autres tsé-tsé provoquent d'autres maladies : la morsitans, par exemple, transmet le trypanosome du Nagana, maladie des équidés qui règne en Afrique.

Digitized by Google

Au moment de la piqûre, la tsé-tsé injecte les trypanosomes ; si ceux-ci sont détruits par l'organisme humain, c'est la guérison naturelle ; s'ils vivent, c'est, après un certain temps, la maladie du sommeil.

II. — Manifestation de la maladie

Quels sont les premiers phénomènes qui se produisent après l'infection ? M. Van Campenhout répond à cette question. Au début, dit-il, les phénomènes échappent facilement à un œil non prévenu. Ce sont des fièvres irrégulières, parfois la fréquence anormale du pouls (100 à 140 à la minute, même en dehors de

(B) Mouche tsé-tsé (glossina palpalis) d'après Edward Austen

toute fièvre), la présence de ganglions engorgés dans le cou et ailleurs, une faiblesse musculaire s'accentuant progressivement et, en dernier lieu, l'apparition de la somnolence si caractéris-

Digitized by Google

tique ; celle-ci n'arrive que quand les trypanosomes ont pénétré dans les milieux cérébro-spinaux.

Outre ces symptômes physiques de la première période de la maladie du sommeil, il y a aussi des symptômes moraux si

(C) Mouche tse-tsé (glossina fusca) d'après Edward Austen

souvent notés par les missionnaires. Ce sont les caprices de caractère de ces malades. Ceux-ci passent de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie, comme un homme neurasthénique ; ils ont des caprices qui étonnent et font parfois songer à la folie : telles sont des surexcitations nerveuses causées par des incidents insignifiants. Ces malades sont très impressionnables ; ils s'effraient d'un geste et se troublent pour un rien. Enfin, un dernier symptôme physique de la première période sont les troubles visuels dont les malades se plaignent souvent.

Les malades sont énormément dangereux, ajoute le docteur Van Campenhout ; même et surtout avant l'apparition du sommeil caractéristique, ils peuvent porter au loin les germes de maladie et créer de nouveaux foyers d'épidémie dans toutes les régions ou existe la tsé-tsé. Le danger de contagion n'existe pas en Europe ou dans tout autre pays où la tsé-tsé ne se rencontre pas.

Digitized by Google

III. — Divers traitements (1)

Depuis que le premier cas de trypanosomiase humaine fut signalé par Dutton en Gambie, on a beaucoup recherché le moyen de combattre la maladie; cependant la plupart des traitements sont restés inefficaces.

Les recherches de Bruce sur le nagana n'ont abouti qu'à constater une action plutôt faible de l'arsenic.

Le traitement au trypanroth retardait sensiblement l'évolution de diverses trypanosomiases expérimentales; il ne parvint pas à l'enrayer. Le trypanroth injecté avec l'acide arsénieux ne donna pas des résultats satisfaisants. Le vert de malachite, appliqué dans la trypanosomiase animale expérimentale, n'eut pas d'effets satisfaisants non plus. Les autres matières colorantes, appelées benzidines et expérimentées par Mesnill et Nicolle dans des infections du trypanosome gambiense, ne firent disparaître les trypanosomes du sang des animaux que pendant quelque temps. La liqueur de Fowler donna de bons résultats dans la tryponosomiase humaine.

Une nouvelle combinaison ar-enicale mise sur le marché par une fabrique allemande sous le nom d'atoxyl attira l'attention de Thomas à Liverpool. Il l'expérimenta sur des rats infectés de trypanosomiases humaine et animale, et il le fit avec un grand succès, surtout dans l'infection par le trypanosome gambiense.

IV. — Traitement actuel

Quand on a reconnu en quelqu'un les symptômes de la maladie, on recherche les trypanosomes dans les ganglions lymphatiques engorgés. Il suffit de faire une ponction de ceux-ci et d'examiner au microscope le liquide recueilli pour être fixé, en général, rapidement. Les résultats de cette méthode sont plus constants, dit M. Van Campenhout, que l'examen du liquide cérébro-spinal obtenu par des ponctions lombaires et que celui du sang centrifugé ou non.

M. Van Campenhout applique aux malades atteints de la maladie à un degré très avancé un traitement basé sur l'emploi simultané de l'atoxyl et du sulfate de strychnine. Il emploie l'atoxyl seul à la première période; à la seconde période (somnolence), il ajoute la strychnine.

L'atoxyl est un composé d'aniline et d'acide méta-arsénique,

(1) Broden : *Le traitement de la trypanosomiase humaine.*

Digitized by Google

produit connu depuis 1902. Ce qui amena le docteur à employer la strychnine sont les expériences qu'il avait faites à Berghes-Sainte-Marie. Il avait remarqué alors l'amélioration qui se produisait chez les léthargiques à la suite de l'administration de la noix vomique et de la strychnine.

« La méthode à laquelle je me suis arrêté est la suivante, nous dit M. Van Campenhout : injecter à doses massives, tous les cinq jours, une solution d'atoxyl à 5 ou 10 p. c., en commençant par 50 centigrammes pour arriver à 80 centigrammes au bout de trois semaines. Si nécessaire, continuer une ou deux semaines à cette dernière dose, puis cesser. Il s'agit d'adultes.

Concurremment, j'ai administré la strychnine à doses journalières croissantes, commençant par 5 milligrammes pour arriver à 17 milligrammes par jour.

J'ai continué la strychnine jusqu'à ce que le phénomène « sommeil » ait disparu, pour cesser alors progressivement, en diminuant très rapidement les doses journalières.

En troisième lieu, j'ai fait administrer aux malades deux douches froides matin et soir. Cette partie du traitement n'est pas essentielle.

Au bout de trois semaines, le malade ainsi traité se porte mieux. »

M. Van Campenhout signale plusieurs cas de guérison qu'il a obtenus grâce à sa méthode. Un malade était entré à Watermael à la fin de mai ; pour lui, la mort n'était plus qu'une question de jours ; au bout de trois semaines, l'amélioration était vraiment étonnante et, au mois de juillet, la guérison était entière. Depuis lors, le docteur a obtenu trois autres guérisons avec le même remède.

Le docteur Broden, qui a étudié avec soin la maladie du sommeil, a aussi obtenu d'excellents résultats par l'atoxyl donné aux malades soit en injections sous-cutanées, soit par voie buccale. Dans deux communications parues dans la revue *Archiv für Schiff. und Tropen Hygiene*, il montre les heureux effets de son traitement sur cinq malades européens ; quatre de ses malades ont éprouvé une amélioration rapide et qui paraissait durable, un cinquième a paru réfractaire au remède.

Dans le traitement de la maladie du sommeil, Koch, le savant bien connu, préconise l'injection de 0 gr. 50 deux jours de suite tous les dix jours. Il n'estime pas cependant que son procédé soit définitif.

Koch dit que l'atoxyl est à la maladie du sommeil ce que la quinine est à la malaria.

Quelle que soit l'application de l'atoxyl, il faut faire plusieurs cures à plusieurs mois de distance.

On ne peut pas croire aussitôt à la disparition définitive des

Digitized by Google

parasites et à une guérison complète. Il pourrait se faire que le microbe ait pu trouver un abri impénétrable jusque-là à l'atoxyl et de là se répandre à nouveau pour continuer l'infection.

L'expérience dira pendant combien de temps il convient de se soumettre au traitement pour qu'on puisse être assuré de la guérison.

Dans le début, l'atoxyl ne produisait pas tous ses effets parce qu'on employait des doses trop minimes. Aujourd'hui ce remède, mieux appliqué, produit des effets admirables. S'il reste encore quelques doutes sur la constance de la guérison, ils seront bientôt dissipés, et l'on pourra enregistrer une nouvelle et grande victoire de la science dans la lutte contre la trypanosomiase!

V. — Mesures prises par l'État Indépendant

L'Etat a pris des mesures sages et énergiques pour arrêter les terribles ravages de la maladie du sommeil. Nous ne pouvons que les résumer. Pour empêcher la transmission de la maladie aux régions non encore infectées, il ordonne une grande surveillance de la part de tous les agents de l'Etat et des chefs indigènes.

On reconnaît facilement les malades qui sont à la deuxième ou troisième période de la maladie. Il est plus difficile et plus important de rechercher ceux qui sont à la première période. Les chefs doivent examiner tout leur personnel, et rechercher par la palpation du cou l'existence de ganglions lymphatiques engorgés (glandes). Si ce symptôme existe, un médecin doit examiner le sujet; si celui-ci est atteint de la maladie du sommeil, il doit être dirigé aussitôt vers les lazarets établis en pays contaminés; tout agent qui aurait été négligent dans l'application de ce règlement peut être poursuivi et condamné à l'amende.

Les médecins et chefs de poste doivent apprendre aux chefs indigènes comment ceux-ci peuvent constater l'engorgement en question.

Les lazarets doivent être construits dans des endroits élevés, loin des cours d'eau, pour éviter la tsé-tsé. Ils doivent être établis en pays contaminés. Tous les détails des camps des malades sont déterminés par l'Etat.

Les médecins doivent examiner soigneusement les personnes qui se rendent dans les pays non infectés.

Il faut éviter tout ce qui pourrait favoriser la pullulation de la tsé-tsé, comme la malpropreté, les dépôts d'immondices, la

Digitized by Google

petite brousse, les endroits humides encombrés de broussailles et de mauvaises herbes.

Les postes d'observations et les lazarets seront établis dans certains endroits déterminés, dans les environs d'Hemba, à Stanleyville à Fania-Hutombo, à Lusambo, à Nouvelle-Anvers, à Léopoldville. Dans tous ces postes, le médecin a la mission spéciale d'y soigner les malades qui y sont envoyés, de surveiller le personnel et de veiller à ce que les malades ne puissent pas pénétrer dans les endroits non contaminés.

Si l'on doit faire une traversée avec les malades, ceux-ci devront la faire sous les moustiquaires établies sur le vaisseau; au campement, ce réduit sera provisoirement installé à terre, les malades s'y tiendront jusqu'au coucher du soleil. Ces précautions sont nécessaires pour éviter que les tsé-tsé ne viennent piquer les malades et ainsi emporter des germes d'infections.

Nous ne donnerons pas les détails du diagnostic, des moyens curatifs et du traitement dans les lazarets. Ils ont été donnés précédemment dans cet article.

En terminant, qu'il me soit permis d'émettre un vœu.

Le Roi des Belges, Souverain du Congo, justement ému à la vue de la dépopulation produite au Congo par la maladie du Sommeil et des souffrances de son peuple, a promis une royale récompense à celui qui le premier appliquerait un remède efficace à cette terrible maladie.

C'est à Watermael que les premières cures ont été faites par l'administration de l'atoxyl à haute dose, et c'est à M. le docteur Van Campenhout qu'on doit ce traitement. C'est lui qui a vaincu la maladie! D'autres après lui ont employé les mêmes moyens; Koch lui-même obtint de bons résultats en suivant la même méthode, mais M. Van Campenhout l'avait précédé dans ses résultats bien caractérisés.

A notre savant docteur revient l'honneur d'avoir trouvé le remède; à lui aussi, nous l'espérons, sera attribuée la récompense royale!

BIBLIOGRAPHIE

Sanatorium Watermael, rapport de MM. Em. Van Campenhout et Hermann, 1905-1906.

Traitement de la maladie du sommeil à la dernière période.

Digitized by Google

Bulletin de l'Académie royale de Médecine, 1907. M. VAN CAMPENHOUT.

Traitement de la maladie du Sommeil. A. BRODEN et J. RODHAIR, 1re et 2e communications. — *Archiv. für Schiff. und Tropen Hygiene.*

A. RENARD, S. J. La mouche tsé-tsé *(Revue des Missions).*

— La maladie du sommeil *(Rev. des Missions).*

— Les trypanosomiases *(Rev. des Missions).*

Notice explicative concernant la maladie du sommeil, son traitement et sa prophylaxie (rédigée spécialement en vue de mettre les institutions philanthropiques à même de traiter les malades atteints de la trypanosomiase)

par le docteur Van Campenhout

Avant tout, il serait essentiel que les missionnaires puissent reconnaître la maladie du sommeil à ses débuts, avant l'apparition de la somnolence caractéristique.

Il est évident que ce diagnostic précoce sera toujours plus sûrement établi par la recherche microscopique du trypanosome, recherche qui constitue un critérium de certitude. Cette recherche ne pourra être faite que par des personnes bien au courant de la technique, par un médecin notamment ayant subi une préparation spéciale. On profitera donc toujours de toutes les occasions qui permettraient de faire ce diagnostic. Dans les régions où la maladie du sommeil n'existerait pas, tout individu suspect devrait, sauf le cas d'impossibilité absolue, être envoyé au médecin le plus proche, qui établira si, oui ou non, la personne est atteinte de la maladie. Si elle l'était, elle serait renvoyée d'office dans les *régions infectées*, soit à un lazaret de l'Etat, soit aux lazarets que les institutions philanthropiques auraient érigés dans le voisinage de leurs établissements, mais toujours en pays contaminé.

Quelles sont, à défaut du diagnostic basé sur l'analyse

Digitized by Google

microscopique, les symptômes, les manifestations qui peuvent faire soupçonner l'existence de la maladie à sa première période ?

I. — Un signe des plus précieux, c'est la présence de ganglions engorgés, de glandes dans le cou, notamment. Ces ganglions ne sont pas toujours très grands; ils représentent le volume d'un petit pois, d'une fève; rarement ils sont plus gros.

Ces ganglions existent à l'aisselle et ailleurs, mais c'est par la palpation du cou qu'on les décèle le plus aisément. Ces ganglions ne sont pas propres à la seule maladie du sommeil; beaucoup d'autres maladies peuvent produire l'engorgement des ganglions, il est important de le noter. Mais dès que chez un individu on aura trouvé leur présence, on le surveillera et on tâchera de constater si les autres symptômes signalés plus loin n'existent pas. Si ceux-ci existaient, on pourra presque avec certitude conclure à l'existence de la trypanosomiase.

A noter également que ces glandes disparaissent souvent quand la maladie est très avancée, mais alors le doute n'est plus possible, la somnolence suffit pour établir le diagnostic.

Cl. du P. Butaye, S. J.

BRUGES-SAINT-JOSEPH, YANGA

II. — Un deuxième signe très important, c'est la fréquence du pouls. A l'état normal, le pouls est de 70 à 80; or, dans la trypanosomiase, le pouls dépasse ordinairement 90 à 100 à la minute,

Digitized by Google

en tout temps, à l'état de repos et sans émotion (causes d'accélération), et surtout sans que la température dépasse 37° (alors que dans les cas de fièvre, à l'accélération du pouls correspond une élévation de la température).

III. — Affaiblissement musculaire avec tremblement, souvent sans amaigrissement notable. Ce signe n'appartient pas aux débuts; il se manifeste à une période déjà plus avancée.

IV. — Des accès de fièvre irréguliers non influencés par la quinine.

MISSION SAINT-BENOIT Cl. du P. Butaye, S. J.

V. — Des éruptions diverses à la peau avec démangeaisons. Ces deux derniers signes, fièvre et éruptions cutanées, sont assez difficiles à établir chez l'indigène.

On doit prendre parmi les gens atteints de la maladie du sommeil un certain nombre de sujets auxquels on fera subir le traitement préconisé ci-dessous.

Traitement de la maladie du sommeil à la première période

Le traitement comportera les injections sous-cutanées ou intra-musculaires d'atoxyl. On commencera par injecter 5 centimètres cubes d'une solution à 5 p. c. d'atoxyl et l'on augmentera cette dose de 1 centimètre cube à chaque séance qui aura lieu tous les trois ou cinq jours (ou deux fois par semaine). On pourrait employer des solutions à 10 p. c., bien entendu en n'injectant à chaque séance que la même quantité d'atoxyl qui sera dissoute dans une quantité d'eau moitié moindre.

On arrivera ainsi progressivement à injecter 10 centimètres cubes (50 centigrammes d'atoxyl) à chaque séance; on cessera de donner le médicament au bout de trois ou quatre semaines, pour recommencer deux ou trois mois après.

Il est utile d'instituer, après la fin du traitement à l'atoxyl, un traitement arsenical : trois à cinq granules d'arséniate à 1 milligramme pendant quelques mois.

Il est toujours bon de recommencer une cure à l'atoxyl deux ou trois mois après.

Digitized by Google

Traitement de la maladie du sommeil à la deuxième période

Cette période est caractérisée par les accès de somnolence.

Ce traitement comporte de l'atoxyl en injections sous-cutanées ou intra-musculaires, du sulfate de strychnine par la bouche et des douches froides matin et soir. Ces moyens doivent être employés en même temps.

1. ATOXYL. — Injection sous la peau aux endroits ordinaires, deux fois par semaine, ou, tous les cinq jours, une solution d'atoxyl.

Commencer par 5 centimètres cubes à 5 p. c. (soit 25 centigrammes d'atoxyl), augmenter de 1 centimètre cube (ou de 5 centigrammes chaque cinquième jour). Ne pas augmenter la dose s'il se produisait des phénomènes d'intoxication (douleurs de tête, douleurs précordiales, crampes violentes à l'estomac, etc.). On arrivera ainsi progressivement à injecter 10 centimètres cubes ou plus à chaque séance. On restera à cette dose pendant *un mois*, puis l'on cessera. (Donc, un mois ou huit fois une injection de 50 centigrammes d'atoxyl.) Durant un mois, on maintient la dose de 50 centigrammes et on fait les injections environ tous les quatre jours ou deux fois par semaine.

Cl. du P. Butaye, S. J.

LIÉGE-SAINT-JOSEPH
AU MILIEU DE LA COUR, A SAFOUTIER

En cas d'intoxication par l'atoxyl, faire une ou deux injections sous-cutanées de 1 centigramme de morphine, dissous dans 1 gramme d'eau.

Observations générales. — Les solutions doivent être faites pour deux semaines au plus, et conservées en flacons foncés. Dès que la solution devient jaunâtre, il faut la rejeter.

Ne jamais laver les seringues servant à injecter les solutions d'atoxyl avec de l'eau phéniquée, qui décompose l'atoxyl. Employer comme antiseptique l'eau boriquée ou l'eau bouillie simple (aseptique).

2. SULFATE DE STRYCHNINE. — Médicament dangereux, ne l'employer que chez les malades qui dorment continuellement.

Digitized by Google

Commencer par trois granules par jour, à 1 milligramme (un le matin, un à midi et un le soir). Augmenter d'un granule tous les jours jusqu'à ce que le malade en prenne dix par jour, en trois fois. Dès que la somnolence a baissé, diminuer rapidement la strychnine de 1 milligramme, et la cesser complètement quand on arrive à 3 milligrammes par jour.

La strychnine, médicament très actif, peut produire des phénomènes d'intoxication qui se manifestent par des contractions des muscles de la mâchoire. Dès que ces contractions se produisent, il ne faut pas, temporairement, augmenter la dose; on augmente dès que les phénomènes ont cessé.

3. Douches. — Biquotidiennes, matin et soir, froides. Ces douches doivent être données régulièrement au malade mis à nu et être complètes. Un petit exercice favorisera la réaction après la douche. Ces douches ne sont pas indispensables.

Dans les cas excessivement graves ou chez les indigènes qui ne pourraient rester longtemps en traitement, on pourrait faire les injections d'atoxyl tous les deux ou trois jours, quitte à surveiller de près les phénomènes d'intoxication.

Quand la maladie aura paru être enrayée et que le malade semblera guéri, il ne faut pas abandonner le traitement d'une manière définitive; il sera utile de recommencer au bout de deux ou trois mois.

Les injections *intra-musculaires* se font sans danger dans les muscles de la fesse avec les précautions d'antisepsie d'usage, seringue propre, nettoyage de l'endroit avec un antiseptique avant l'injection (bien entendu pas d'eau phéniquée). On pique l'aiguille perpendiculairement dans les muscles de la fesse (vers le haut de la fesse).

Si l'on fait des injections sous-cutanées, on peut les faire soit aux fesses, soit dans le dos, soit au thorax, soit aux parties externes des membres supérieurs ou inférieurs, en évitant les articulations de 5 centimètres au moins dans tous les sens et en évitant aussi de piquer les veines superficielles. On fait un pli à la peau avec le pouce et l'index de la main gauche, et on pique l'aiguille à la base du pli en tenant la seringue parallèlement à la peau. Comme on devra faire plusieurs injections successives à la même place, il ne faut pas retirer l'aiguille; on démonte simplement la seringue, l'aiguille restant dans la peau, on recharge la seringue du liquide à injecter, on la réajuste à l'aiguille et on répète l'opération aussi souvent que nécessaire.

Lazarets pour malades. — Ne jamais établir de lazarets pour malades atteints de la trypanosomiase : 1° en région non contaminée encore; 2° le long de rivières, ruisseaux ou dans des endroits humides et couverts, et manifestement hantés par des mouches tsé-tsé. Les hauteurs, les terrains découverts et bien

Digitized by Google

exposés sont les plus favorables. Il faut empêcher que les malades se mêlent aux bien portants.

Il est très dangereux de laisser circuler les malades au milieu des bien portants ; c'est à la première période, quand les malades semblent le moins atteints, qu'ils sont les plus dangereux agents de contagion.

Cl. du P. Butaye, S. J.

A NDEMBO

FORMULES. — Solutions d'atoxyl. Solution à 5 p. c. dans l'eau distillée, 1 gramme (vingt gouttes) contient 5 centigrammes d'atoxyl ; solution à 10 p. c., 1 gramme (vingt gouttes) contient 10 centigrammes d'atoxyl.

On peut modifier le titre des solutions à son gré, mais en notant la quantité d'atoxyl contenue dans un gramme de solution.

Caisse à l'usage des missionnaires ayant à traiter des personnes atteintes de la maladie du sommeil :

1° Deux seringues de Pravaz d'une contenance de 1 gramme ; aiguilles en platine (irridié non oxydable), système Record ;

2° Un thermomètre médical ;

3° Trois flacons compte-goutte, de couleur foncée, vides ;

4° Deux éprouvettes graduées, contenant 25 grammes ;

5° Douze flacons d'atoxyl, en flacons de 5 grammes ;

6° Granules de strychnine à 1 milligramme (deux flacons contenant chacun 150 granules) ;

7° Liqueur de Fowler ; un flacon de 50 grammes ;

8° Granules de morphine à 1 centigramme ; un flacon de 50 granules.

En provision : il y aura, par établissement :

500 grammes d'atoxyl ;

5,000 granules de strychnine ;

500 grammes de liqueur de Fowler ;

250 granules de morphine à 1 centigramme.

Dr VAN CAMPENHOUT.

Digitized by Google

Lettre de la Supérieure de Nlemfu

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE, A NAMUR

Nlemfu, 1er février 1907.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je viens avec bonheur vous donner un aperçu de nos modestes travaux. Nous avons actuellement deux cent cinquante élèves internes et trente-cinq externes. En 1906, quatre-vingt-quinze femmes ont été préparées à la réception des sacrements; deux cent trente-cinq assistent à nos catéchismes; l'instruction de ces pauvres négresses, dont la plupart ont l'intelligence très peu développée, est une œuvre ardue, à laquelle pourtant chacune des Sœurs se dévoue de tout cœur. Au cours de l'année, nous avons présenté cent vingt-cinq femmes et enfants au baptême; quatre-vingts grandes filles, suffisamment instruites de leurs devoirs de chrétiennes, ont pu recevoir la bénédiction nuptiale.

Il me reste, ma bonne Mère, à vous parler des bébés abandonnés, nombreux surtout dans la région de Mpese. Quand les noirs, guidés par l'appât d'une bonne récompense, viennent nous les apporter, ce sont de vrais petits squelettes, mourant de faim; mais la plupart revivent et prennent même de l'embonpoint, après avoir pendant quelque temps reçu les soins et la nourriture qui leur sont nécessaires. En élevant ces petiots, nos filles se préparent à devenir elles-mêmes des mères dévouées.

Rien n'est intéressant comme nos jeunes familles chrétiennes, où règnent la paix, l'ordre et la propreté. Le mari est heureux, la femme pas moins; l'on prie, l'on travaille ensemble; les enfants prennent les allures de petits êtres civilisés. Notre fête de Noël a été aussi solennelle que le permet un pays de mission. Les fidèles étaient accourus en foule pour la Messe de minuit; les hommes occupaient un côté de la chapelle, les femmes l'autre; rang par rang, dans le plus grand ordre, l'on s'avançait à la sainte Table. Les bébés dormaient poings fermés sur les bras de leurs mères. Ces poupons, ordinairement si tapageurs, ne s'éveillèrent pas; les mamans pouvaient prier à leur aise. Les noirs aiment beaucoup les fêtes religieuses et en conservent le meilleur souvenir.

La saison humide nous a favorisés d'une grande abondance de pluie; l'interruption de deux ou trois semaines qui se présente ordinairement en janvier n'a pas été sensible cette année, car

Digitized by Google

la pluie est tombée sans arrêt. Les récoltes en sont un peu retardées, mais d'autant plus abondantes. Le sol de notre plateau est d'une grande fertilité ; aussi nos champs de riz, de maïs, de patates, d'arachides font-ils l'admiration de tous les visiteurs.

A une dizaine de minutes de la Mission, un limpide ruisseau descend de la montagne et tombe de rocher en rocher à une hauteur de plusieurs mètres, en formant les cascades les plus gracieuses. C'est ici que nos fillettes aiment à se donner des douches. Le dimanche, elles suivent le cours d'eau, puis le remontent, traînant dans la vase des paniers

Cl. du P. Butaye, S. J.

LES SŒURS DE NOTRE-DAME A NLEMFU (HRUGELETTE-SAINT-CHARLES)

légèrement tressés, faisant office de filets, et elles rentrent souvent avec une bonne provision d'écrevisses, de grenouilles et de petits poissons. Quand elles ont eu la bonne chance d'attraper un poisson un peu plus gros, elles ne manquent pas de venir nous l'offrir.

Le poivre rouge ou *pili-pili* joue un rôle important dans l'alimentation des indigènes, même des enfants. Non encore initiée à tous ces détails, notre bonne Sœur Clémentine de Saint-Pierre vit une petite fille qui pleurait et lui demanda la cause de ses larmes. « Ma Sœur, je n'ai pu accompagner au marché les grandes qui sont allées acheter du poivre. — Qu'est-ce que ce poivre ? dit la Sœur. — Mettez votre doigt dans ce petit pot,

Digitized by Google

lui répondit une autre élève, vous goûterez combien ce condiment est bon. » Sœur Clémentine en prit un tant soit peu, le porta à la bouche et en eut le gosier tout brûlé.

Avant de terminer cette lettre, ma bien chère Mère, laissez-moi vous conter un accident, dont la bonne Sœur Mélanie des Anges ne sait point encore se consoler. A défaut d'armoire, elle a installé à la sacristie une étagère à plusieurs planches, sur lesquelles se conservent nos chasubles pour le saint sacrifice. Or, par la fenêtre ouverte, une poule se permit d'entrer dans la sacristie et d'y déposer un œuf sur la chasuble blanche; puis, sans doute en prenant son essor pour sortir de la place, la malencontreuse poule cassa l'œuf, qui se répandit aussitôt sur la soie blanche et y laissa des taches indélébiles. Que me reste-t-il à ajouter? C'est que cette chasuble blanche est notre unique et que, malgré la tache, chaque fois que le directoire prescrit le blanc, le Révérend Père qui nous dit la sainte messe est obligé de s'en servir. Comment réparer le mal, si ce n'est en recourant à la charité de nos chères Sœurs de Belgique, qui s'intéressent tant à notre œuvre?

Notre prière reconnaissante et celle de nos enfants noirs s'élèvent vers le Ciel pour elles, mais surtout pour vous, ma très chère Mère.

Votre bien affectionnée

SŒUR TÉRÉSA DE L'ASSOMPTION,
Sr de N.-D.

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, 13 septembre 1906.

Nous avons ici un certain nombre d'indigènes; ils sont dix actuellement, atteints d'un triste mal; ils sont naturellement séparés entièrement des autres tant pour le logement que pour le travail.

La besogne qu'on leur donne n'est pas fort lourde.

Etant allé les voir, j'en trouvai plusieurs assis, en train de jacotter. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils se lèvent, s'emparent de leur machette et se remettent à la besogne. « Comment, leur dis-je, vous ne travaillez pas? — Mais si, dit l'un d'eux, nous regardons les poissons qui se jouent dans la rivière. Donnez-nous un hameçon, nous les prendrons. »

Voilà le noir!

Vendredi 14. — **Quelques gouttes de pluie sont tombées dans l'avant-midi.**

A la date du 4 juin 1903, nous avions dans notre région de Sanda soixante-deux jeunes gens originaires du Haut-Congo.

Digitized by Google

De ce nombre, vingt-trois sont morts, trois se sont engagés à la Compagnie du chemin de fer, trois à l'Etat, deux sont à Ki Santu, un chez les Pères Rédemptoristes et, pour trois autres, nous ignorons le lieu de leur résidence. Il en reste vingt-sept dans la région de Sanda.

Presque tous ceux qui sont décédés étaient catéchistes. Inutile de vous dire que la plupart ont été emportés par la maladie du sommeil.

Samedi 15. — Le thermomètre marquait aujourd'hui à l'ombre 37°. C'est vous dire qu'il faisait passablement chaud.

Dimanche 16. — Deux maçons déjà, qui nous ont aidés dans la construction de la chapelle, sont morts, à Ki Santu, des suites de la maladie du sommeil.

Mardi 18. — Le chacal est encore venu nous rendre visite cette nuit. Il a été mis en fuite par les aboiements de *Fox*, notre vieux chien noir.

Mercredi 19. — Un orage violent s'est abattu hier sur la Mission. En moins d'une demi-heure, il est tombé une énorme quantité d'eau accompagnée de grêle. J'ai ramassé plusieurs grelons. Ils avaient la dimension de gros pois verts.

Vendredi 21. — Une femme atteinte de la maladie du sommeil a eu une crise de folie ce matin. C'était un vrai démon. Nos gamins, son mari surtout, avaient de la peine à la maîtriser.

Samedi 22. — Voilà le vent qui nous enlève une bonne partie de la toiture de la cuisine. C'est un mal réparable. Si demain il n'y avait pas jour de repos, ce serait bien vite fait.

Lundi 24. — Journée laborieuse, naturellement. Il faut orner, répéter, organiser, préparer, confesser, etc.

Aussi, je me contente de vous envoyer mon salut le plus cordial.

Mardi 25. — Bonne et sainte fête de Noël ! Que le divin Enfant vous accorde à tous ses faveurs les plus signalées.

Nous avons fêté de notre mieux la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Messe de minuit, pendant laquelle nous avons distribué de deux cents à deux cent cinquante communions.

Il est regrettable que plusieurs chrétiens, voire même un assez bon nombre, fussent absents. Ils ont l'air d'abandonner toute pratique religieuse. Peut-être reviendront-ils à Dieu quand ils seront un peu plus âgés.

Mercredi 26. — Mozanza, dont plusieurs fois déjà je vous ai parlé, est mon lieu de campement aujourd'hui. J'ai quitté ce matin Sanda. En arrivant ici, je constate que des indigènes installés, il y a quelques semaines, à proximité de la ferme-chapelle, ont disparu. J'en demande le motif au catéchiste, et voici sa réponse : « La veille de Noël, la nuit, s'ouvre soudain la porte d'un chimbek; sans en examiner le motif, ils se mettent en tête que c'est un esprit qui leur veut du mal et s'en vont à deux heures d'ici, laissant leurs maisons et leurs champs. »

Quels gens, n'est-ce pas !

Vendredi 28. — Je suis à peine en route depuis deux jours que j'entends les mêmes paroles, toujours sinistres : « Le village se meurt! Un homme vient encore d'être emporté par ce mal mystérieux ! »

Pour échapper à la maladie du sommeil, les gens vont s'installer ailleurs. Par suite de ces déplacements continuels, il se crée de nouveaux foyers d'infections et le mal, au lieu de diminuer, augmente.

Digitized by Google

Make, jadis grand village, est réduit à sept hommes et cinq femmes valides.

Il en est de même à Bolo, situé à une heure d'ici.

Samedi 29. — Pendant plus d'une heure, il est tombé hier de l'eau à torrents. Peu s'en est fallu que mon pauvre chimbek ne fût complètement inondé. Aujourd'hui il a plu encore, mais moins fort qu'hier.

D'après le dernier recensement, Kibuanga, où je suis arrivé cet avant-midi, compte encore dix-huit hommes et douze femmes valides.

Supposons qu'un certain nombre ait échappé au contrôle de l'agent de l'Etat, avouez que la population serait encore bien réduite.

L'impression produite sur ces pauvres gens par la disparition de leurs proches semble être nulle. On tire quelques coups de feu. On chante le mort. On bat le tambour. On vide quelques calebasses de vin de palme, et puis c'est tout. Chacun retourne à sa vie paresseuse, à ses idoles et à ses fétiches. Et de notre grand Dieu ces pauvres gens ne se soucient guère. Malheureux peuple!

ÉGLISE DE SANDA Cl. du P. Butaye, S. J.

Dimanc. 30. — L'occasion m'a encore été donnée ces jours-ci de constater combien les indigènes, je parle des hommes surtout, sont paresseux.

D'abord, quand le jour commence à poindre, c'est-à-dire vers 5 h. 1/2, on entend peu à peu du bruit dans les chimbeks. On attise le feu. Les enfants pleurent; les langues se délient; on bâille surtout.

De toilette, on n'en fait guère. Après avoir ajusté un peu son pagne, l'un ou l'autre sort de sa demeure. S'il fait froid ou si la pluie menace, il s'empresse d'y rentrer; si, par contre, il croit apercevoir un petit rayon de soleil, monsieur nettoie les alentours de son chimbek.

Pendant ce temps, les femmes vont puiser de l'eau au ruisseau le plus proche.

Les hommes, les notables surtout, se mettent à jaser, fument la pipe, tout en restant accroupis près du feu. Parfois, dans le courant du jour, vous verrez l'un ou l'autre de ces messieurs occupés à la construction d'un nouveau chimbek, faire des nattes, voire même partir le fusil sur l'épaule.

Digitized by Google

Nécrologie

Courtrai, 22 mai 1907.

Vous demandez ce que je sais du Père L. De Duve?

D'abord, je ne m'attendais nullement à cette mort. Quand, au retour d'une visite, je reçus la nouvelle de son décès, ce fut pour moi comme un coup de foudre. Comment! Encore un décès après tant d'autres! Ah! c'est mon compagnon d'apostolat! J'ai laissé le Père, plein de santé et de forces, à la garde du poste que j'abandonnais pour quelques mois, et le voilà fauché par la mort!

Quand on est si peu nombreux, c'est toujours très dur de perdre un homme. Dans les circonstances actuelles, qui ne comprend que ma douleur soit majorée de toute l'intensité de l'affection spéciale qu'on a pour un compagnon d'armes?

Nous devons toujours adorer les desseins insondables de notre Dieu; nous disons avec soumision *que votre volonté soit faite!* mais près de cette nouvelle tombe nous pouvons prodiguer nos larmes... et songer à l'avenir.

Cette mort est une grande perte pour la Mission et notamment pour Brugelette-Saint-Charles, où le Père se dévouait depuis cinq ans à un apostolat des plus féconds. Il connaissait la langue, avait l'habitude du climat, des hommes et des choses du Congo, paraissait avoir une santé de fer. Si l'on m'avait demandé lequel d'entre tous nos missionnaires pouvait escompter une longue carrière, je n'aurais pas hésité à nommer en premier lieu le Père Léon De Duve. Hélas! au Congo il n'y a pas de forts, si ce n'est ceux à qui Dieu accorde vie!

Le Père L. De Duve bravait depuis cinq ans les plus grandes fatigues de corps et d'esprit. Il savait faire de longues étapes à pied pour visiter ses chrétiens de l'intérieur. Quand il ne marchait pas, il passait tout son temps à enseigner, à écrire ou à prier.

Il avait beaucoup à faire et le faisait comme avec une aisance naturelle. Ecole, catéchismes, surveillances de culture et de gens de métiers, soins des malades, tenue de multiples cahiers, arrangements d'affaires de tout genre en faveur des enfants de la station, qui sont au nombre de quatre cents, ou en faveur des chrétiens et catéchumènes de l'intérieur, qui sont au nombre de deux mille, il faisait tout cela avec son compagnon, ou à défaut de celui-ci, tout seul, n'étant soulagé que par les Sœurs pour le groupe des filles et par quelques capitas noirs pour les occupations d'ordre matériel.

Le dévoué missionnaire se donnait sans réserve et parfois sans mesure. Souvent, surtout le dimanche, je l'invitais à prendre quelque repos, à laisser attendre un peu les solliciteurs importuns. C'était plus fort que lui. Il répondait : « Je viendrai », mais ne venait pas.

Etait-il imprudent? Non, il travaillait beaucoup, comme nous faisons tous. Le travail c'est la santé, c'est la vie. Mais les fatigues s'accumulent parfois sans qu'on s'en doute. Le paludisme prépare parfois traîtreusement son œuvre de destruction. Le changement de saison, les refroidissements fréquents de la température par les orages de la grande saison des pluies, d'autres causes inconnues agissent à notre insu pour développer les microbes malariens.

C'est ainsi qu'au mois de mai de l'année dernière, le Père fit une fièvre hématurique très grave. Il se trouvait à dix heures de marche de Nlemfu,

Digitized by Google

quand se déclara la terrible maladie. Je le fis chercher en hamac. Il ne put arriver que le lendemain, le second jour de l'hématurie: Encore eut-il à essuyer un formidale orage à la fin de son dangereux voyage. Nous le soignâmes de notre mieux et il fut vite hors de danger, grâce à sa forte constitution. Il lui fallut du temps pour faire disparaitre les influences néfastes de la maladie, mais il y réussit. Quand je le quittai, je trouvais que depuis plusieurs mois le Père L. De Duve jouissait d'une santé excellente.

Mais une première hématurie prédispose à une seconde, et la seconde est parfois fatale. Il en est qui supportent un grand nombre d'hématuries, mais aussi il y en a beaucoup qui meurent à la seconde ou à la troisième.

Le Père eut une rechute d'hématurie et pour lui cette rechute eut un dénouement fatal.

Je n'ai pas d'autres détails sur sa dernière maladie et sur sa mort.

Il y aura eu grande consternation parmi le personnel blanc et noir de la Mission. Car le coup était imprévu et le Père était universellement fort aimé.

Nous avons perdu en lui un bon missionnaire; ce missionnaire a succombé sur le champ d'honneur, en pleine activité, en se dévouant du dévouement le plus pur à l'éducation des orphelins noirs. Le résumé de sa vie est qu'il se donna toujours et partout et ne reçut rien pour son travail; il donna aux noirs son temps, ses enseignements, ses aumônes et en retira comme profit la fatigue pour Dieu, la maladie et la mort. Honneur au martyr de la bonne cause; qu'il repose en paix! Il n'y a pas de calomnie qui atteigne si haut!

Pour ma part, j'ai perdu un compagnon d'armes, un ami dévoué. Quelle délicate charité dans tous ses procédés! Sa vie, c'était de faire plaisir. Hélas! je ne le reverrai donc plus ici-bas! Je ne puis plus compter sur lui pour tous ces travaux dont il avait la direction! C'est de là-haut qu'il nous aidera, qu'il veillera sur nous, qu'il continuera son apostolat si fécond.

Qu'il veille sur nous, qu'il prie pour nous!

Nous prierons pour lui et pour ses œuvres. Puissions-nous au plus tôt les reprendre, mais... encore une question.

Il faut prévenir, tâcher de vivre quand même.

Au Congo règnent trois grandes maladies fatales aux blancs: l'hématurie, la dyssenterie, la maladie du sommeil.

La plus redoutée est sans contredit l'hématurie. Les chances de vivre longtemps au Congo se réduisent aux chances qu'on a d'échapper à l'hématurie ou d'en guérir.

Les médecins les plus distingués se sont occupés beaucoup de cette terrible maladie. Ils n'en conaissent pas encore avec certitude la vraie cause. Ils ont fait progresser beaucoup la thérapeutique de la maladie : jadis sur dix cas, la plupart étaient mortels ; maintenant, je crois que le rapport est renversé et que les décès sont relativement rares. La prophylaxie, ou la science des moyens préventifs, a progressé également; il y a beaucoup de Congolais qui assurent que l'usage régulier de la quinine contribue beaucoup à nous préserver de cette maladie; ils veulent aussi l'emploi énergique de purges, dès qu'un état bilieux ou malariaque est constaté.

M. le docteur Van Campenhout, qui est très expert en la matière, assure qu'à toute hématurie il faut admettre comme base un état préexistant d'impaludation assez accentuée.

La preuve en est que jamais les nouveaux Congolais ne sont atteints

Digitized by Google

d'hématurie. Il faut généralement un an de séjour pour être exposé à cette maladie.

Il faut admettre aussi qu'il y a des tempéraments favorables au développement de ce mal et des tempéraments réfractaires.

Où est la différence ? on ne le sait pas, mais le fait est constaté.

Dans un sujet impaludé, non réfractaire, pour amener une hématurie il suffirait, dit-on, d'une forte secousse dans la constitution. Cette secousse peut être un refroidissement, un excès de fatigue, une forte exposition au soleil, une grande dépression morale par terreur ou tristesse, un usage intempestif de quinine. Le froid subit semble jouer un rôle considérable dans la plupart des cas constatés.

Comment faut-il soigner le malade ? Pour ceux qui ne sont pas médecins, la meilleure méthode est celle-ci : *diète sévère, forte purge, lavements à l'eau saline, ne pas donner de quinine.*

La purge doit évacuer la bile, qui s'accumule toujours, parce que le rang décomposé occasionne l'obstruction du foie. La quinine n'est pas nécessaire ; elle pourrait être très nuisible ; car si le malade a certaine difficulté à la supporter, son absorption déterminerait ou une recrudescence d'hématurie ou une rechute.

L'hématurie (urine de sang) suivra, dans les conditions ordinaires, son cours pendant vingt-quatre ou trante-six heures, et les urines s'éclairciront d'elles-mêmes. Reste alors la convalescence.

Mais durant l'hématurie ou conséquemment à l'hématurie, il peut y avoir accumulation excessive de bile ou suppression totale des urines ; c'est-à dire état bilieux opiniâtrement persistant ou amené par obstruction des voies d'évacuation. Ce sont deux complications très dangereuses.

Il faut prévenir ou combattre l'anurie par les diurétiques.

Il faut faire évacuer la bile par des purges répétées ou des lavements répétés à l'eau saline, ou par des vomissements prudemment provoqués.

Durant tout le temps de la maladie, le malade doit se tenir très chaud. Le moindre refroidissement pourrait être fatal.

Dès que les urines s'éclaircissent, ou quand il n'y a pas de complications, on peut commencer, si possible, à nourrir le malade en lui faisant boire du lait très allongé, qui est diurétique. Ensuite, quand l'hématurie proprement dite est finie, on lui donnera du jaune d'œuf. On soutiendra le moral avec du champagne fin coupé d'eau ; on essayera graduellement de le nourrir sans forcer ni charger l'estomac, qui a été généralement très affaibli par les vomissements.

Pendant deux semaines, le malade convalescent doit prendre de grandes précautions contre le froid et contre toute fatigue de corps ou d'esprit.

Il faut généralement un bon mois, parfois deux mois, pour être entièrement guéri.

Pour traiter ces malades, toute purge est bonne. On donne la préférence au calomel. On doit avoir sous la main une poire en caoutchouc pour les lavements et une seringue de Pravaz, afin de pouvoir faire au besoin une injection hypodermique.

Puisse la médecine moderne découvrir encore un traitement plus efficace que celui que nous connaissons ! Puissent tous les Congolais être toujours au courant du traitement de cette maladie ! Car, à défaut du médecin, on doit savoir se traiter soi-même ou se faire traiter par un compagnon novice. Pour cette maladie plus que pour beaucoup d'autres, la guérison dépend souvent du traitement. L'histoire de cette maladie, depuis dix ans, en est une preuve éclatante.

R. BUTAYE, S. J.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Un Jeudi Saint à Ranchi

Ranchi compte déjà comme catholiques pratiquants plusieurs familles anglaises, des Eurasiens, deux Bengalis et un musulman converti, — ces derniers, gens assez fortunés, — puis des aborigènes maçons, charpentiers, forgerons, peintres, commis d'avocats, commis aux cours de justice, de condition plus élevée que de simples coolies ou que des conducteurs de chars à bœufs. En outre, il y a une congrégation d'aborigènes, simples et pauvres, qui réunit à peu près trois mille âmes. Généralement tout ce monde vient assidûment à l'église. On se figurerait avec peine donc l'entassement qui se produisit ce matin, jour du jeudi saint,

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI EN CONSTRUCTION

quand il fallut caser tant de fidèles dans la chapelle de l'école. Surtout quel ne fut pas le pacifique remue-ménage qui se produisit nécessairement dans les rangs quand on s'approcha de la sainte table et qu'ensuite on dut laisser passer la procession.

Digitized by Google

Parmi ceux qui n'avaient pu trouver place, il y avait les deux cent quatre-vingt-treize élèves catholiques de l'école Saint-Jean-Berchmans, les trente-deux élèves de l'école apostolique et un groupe nombreux de jeunes ouvriers dépendant aussi du presbytère.

Force nous fut de dédoubler les offices et de les répéter dans la chapelle privée de notre maison, où les cérémonies furent célébrées avec autant de solennité pour la communauté et tous les jeunes gens.

Quant aux nombreuses filles du couvent, elles assistaient à la messe dans la chapelle de leur école. Là aussi une bonne partie de l'assistance était forcée de se tenir à l'extérieur. Il y eut donc un pénible contraste entre la beauté et la majesté des cérémonies, la correction réellement parfaite des chants liturgiques, le bon goût de l'ornementation du reposoir et l'entassement des fidèles dans des locaux absolument trop étroits. C'est avec une remarquable piété cependant que, non seulement cette nombreuse population écolière, mais aussi les fidèles de la ville sont venus tout le long du jour adorer le Saint Sacrement exposé dans la chapelle de l'école et dans celle de la maison. Cette population aborigène montre un attrait tout exceptionnel pour la fréquentation des cérémonies de l'église, et on peut même ajouter, au sujet d'un bon nombre, pour la communion fréquente. Grand sujet d'espoir!

Mais il faut espérer aussi dès lors que de généreuses aumônes nous permettront bientôt d'achever l'église de Ranchi, encore en construction. Jamais église ne fut appelée, semble-t-il, à glorifier davantage la religion. Ranchi est le centre et le cœur de la Mission; il importe de garder à sa population catholique cette précieuse habitude de fréquenter religieusement l'église. S'ils sont forcés de rester à l'extérieur d'une chapelle trop exiguë, nos pauvres chrétiens perdront bientôt l'attrait qui les pousse maintenant vers nos cérémonies religieuses.

Le but que nous poursuivons, c'est d'élever à Ranchi, centre de la belle Mission du Chota-Nagpore, un temple plus digne du Dieu que nous prêchons et capable de réunir nos chrétiens au complet. Avec quel élan de foi et de piété ils Le prieraient dans une vaste et belle église! Quel prestige pour la religion catholique au milieu de nos populations kôles, si bien disposées à s'attacher fortement à nous!

Aussi nous demandons au Maître pour qui nous travaillons de bénir et de récompenser largement ceux dont l'obole généreuse nous permettra d'achever ce sanctuaire dans notre chère Mission du Chota-Nagpore.

E. Canoy, S. J.

Digitized by Google

A ces lignes, le Révérend Père Grosjean, Recteur de Ranchi, ajoute ce qui suit :

« Ranchi, 23 avril.

» Les photographies ci-jointes vous intéresseront probablement et je vous prie de les accepter comme gage de reconnaissance pour l'aumône annoncée dans votre dernière lettre.

» L'une d'elle montre l'abside du chœur et l'entrée du transept de droite. Tout cela est fini et attend le toit. On va reprendre le travail aux trois nefs, pour les achever également.

» Les murs ont 35 pieds de hauteur. Ce n'est pas énorme, mais cela nous suffit. C'est avant tout l'espace, la grande largeur des nefs et du transept, qu'il nous faut, pour y recevoir au besoin quatre à cinq mille personnes. Car il faut que le catholicisme apparaisse ici dans sa force et dans la pleine splendeur de ses grandes cérémonies. Tel a été mon but et mon idéal dans cette entreprise.

» 1er mai.

» ... L'église que nous bâtissons est très grande, du moins pour l'Inde. Aux yeux de nos gens, elle est immense. Ils en sont fiers. Dans un sens, elle est leur œuvre. Presque tous les ouvriers sont des catholiques de Ranchi, formés ici même.

» Je vous laisse à deviner le spectacle imposant que l'église présentera aux grands jours : les milliers de fidèles, les communions sans fin, les grandes cérémonies liturgiques, le chant de nos élèves, qui serait admiré même à L...; car les Kôles sont une race musicale. Il fallait au Chota-Nagpore ce grand centre religieux. Nous approchons du terme, mais...

» J'allais finir comme il convient à un bâtisseur appauvri, en vous tendant la main.

» Votre serviteur en J.-C.,

» S. Grosjean, S. J. »

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI EN CONSTRUCTION

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Le morcellement de la propriété foncière à Ceylan

Un missionnaire nous communique une affiche annonçant une vente publique de terres, au mois de septembre 1906, à Balapitiya (île de Ceylan). Les divers lots exposés en vente représentent des parts indivises d'importance variée, mais où le dénominateur de la fraction est souvent très considérable. Le record appartient à une parcelle de terre contenant la deux cent cinquante-deuxième partie d'une superficie de 5 perches (1 perche : 25 mètres carrés). D'où vient ce morcellement presque à l'infini ? Notre correspondant l'explique comme suit : les successions, du moins les successions immobilières, ne se partagent pas à Ceylan : un père meurt laissant cinq enfants; ceux-ci restent dans l'indivision possédant chacun un cinquième. A la génération suivante la subdivision continue, le morcellement augmente, mais on reste toujours dans l'indivision et cela continue de génération en génération.

Ainsi il arrive qu'un arbre appartienne à une vingtaine de propriétaires.

Telle est la coutume pour les propriétés des indigènes. On voit d'ici combien ce régime prête aux contestations et aux procès. On devine aussi quels sont ceux qui ont le plus d'intérêt au maintien du régime. Qu'on songe à la fable : *L'huître et les plaideurs*. L'Européen qui veut acheter une partie d'une propriété ainsi divisée devra, s'il ne s'accommode pas du régime de la possession en commun, s'entendre avec tous les copropriétaires pour faire cesser l'indivision.

Quant à ces grands *Estates* bien connus des lecteurs de notre Revue, ils ont été d'ordinaire achetés par des Européens au Gouvernement, possesseur d'une grande partie des terres de l'île, et sont régis par le Droit anglais.

P. G., S. J.

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

Congo. — Extrait d'une lettre du Père STRUYF. — *Ki Santu*, le 5 avril 1907 :

« L'école des catéchistes est sans contredit une des plus belles œuvres de Ki Santu.

» Elle compte des jeunes noirs qui, nous l'espérons, deviendront un jour des fervents et zélés apôtres dans leurs villages. Huit d'entre eux, des meilleurs, nous viennent du district de Kimpako, des Pères Swannet et Markiewicz. Le catéchisme, la Vie de Notre-Seigneur et l'Ancien Testament leur sont parfaitement connus. Au cours supérieur, ils sont une quarantaine d'élèves. Vraiment la foi, et une foi très vive, commence à pénétrer dans le cœur de nos noirs.

» Voici quelques petits faits bien consolants. Le jour de Pâques, un des enfants de l'école, un futur catéchiste, vient faire cette question au Père Supérieur : « Mon Père Supérieur, le vœu que j'ai fait au commencement du carême, cesse-t-il aujourd'hui? — Et quel vœu, mon enfant? — Voici mon Père : au commencement du carême, j'ai promis de ne pas manger de viande. — Et vous n'avez pas pris de viande pendant ces quarante jours? — Pas un morceau, mon Révérend Père. »

» N'est-ce pas un résultat magnifique quand on songe combien les noirs raffolent de viande. C'est pour eux une terrible mortification de ne pas en prendre un morceau avec leurs chikwangues (pain de manioc).

» Un autre, un maçon, s'est imposé la même privation : durant tout le carême, il s'est abstenu de viande.

» Et on ose dire que ces noirs ne sont pas capables de générosité! Comme on les a injustement noircis!

» Un autre petit fait :

» Il y a une année, vers la fête de Pâques, un enfant de la classe supérieure, Paul Nkosi, mourut. Blancs et noirs l'aimaient également. Il avait fait preuve d'un rare courage. Lors de l'inscription des orphelins par M. le juge Tessaroli, il avait indiqué par écrit tous les noms des orphelins de son village. Et vous savez comme cela est mal vu des vieux païens. Mais il s'en préoccupait peu. Il y voyait un devoir et il le remplit.

» Paul Nkosi est resté en vénération parmi nos enfants et parmi ses anciens compagnons de classe. L'autre jour, j'allais à Nlemfu, en passant par le village de Boko. Les enfants vinrent me saluer, kapita en tête.

» Le kapita, un ancien élève, me dit : « Ecoutez, mfumu; il y a » aujourd'hui un an, notre ami Paul » Nkosi était malade à Ki Santu. » J'ai bien prié pour lui. » Un autre catéchiste, à Kimuanga, me raconta qu'il avait ce jour-là récité un chapelet avec les enfants de la ferme-chapelle pour le repos de l'âme de son ami, et qu'il leur avait expliqué ensuite les leçons de la mort.

» A Ki Santu, un ancien ami de Nkosi a orné sa tombe de plantes et de fleurs; presque tous les mois il va y arracher les mauvaises herbes.

» Et on dira que les noirs n'ont pas de cœur!

» Ces bons sentiments, que nous tâchons de développer, nous permettent d'espérer, avec la grâce de Dieu, que nos noirs deviendront de bons chrétiens. »

L'Écho d'Afrique, rue du Bac, 65, Paris. Abonnement annuel : **1 fr. 50.**

Ce bulletin mensuel illustré parait en français, allemand, italien, polonais, bohême et en slovène, et con-

Digitized by Google

tient des rapports d'un intérêt émouvant sur toutes les contrées du vaste continent africain.

L'*Echo d'Afrique* est l'organe de la **Société de Saint-Pierre Claver**, fondée par Mme la comtesse LEDÓCHOWSKA, pour procurer des ressources à toutes les Missions d'Afrique. Cette Société a son centre à Rome, viâ dell' Olmata, 16.

DONS

Par l'intermédiaire du Père Rochet, Liége :
Pour le Père Louis Bodson, école Saint-Jean-Berchmans, Ranchi : 100 francs.
De la part de Mme Carlier d'Odeigne :
Au Révérend Père Waelkens, Supérieur de la Mission du Bengale, pour le Jashpur : 500 fr. ;
Au Père Louis Bodson, à Ranchi : 100 francs ;
Au Père Cardon, à Rengarih : 400 francs ;
A Monseigneur Van Reeth, évêque de Galle (Ceylan) : 100 francs ;
Pour les Missions, annonyme : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Père Deharveng, pour la Mission du Kwango, anon. de Bruxelles : 250 fr.
Au Père Vermeulen, Mpese, Congo, pour ses petits orphelins, anonyme d'Anvers : 50 francs.
A la Mission du Père Mattelé à Ranchi, J. G. L. : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :
Au Révérend Père Grosjean, Ranchi, anonyme : 100 francs ;
Au Père De Gryse, anonyme : 20 francs.
Pour les enfants du catéchisme de Kurseong, de Mme Deplesse, de Virton : 5 francs.
Pour Mère Antoine à Tongo, pour le transport des caisses de Khunti à Tongo, une ancienne élève de Thildonck, Gand : 25 francs.
Pour les affamés des Indes, par l'entremise du Père Bertels, anonyme : 30 francs.
Du Père Henri Moretus :
Au Père Van Tilborg, Kwango : 100 francs ;
Au Père Cyprien Lambot, Séminaire de Kandy : 100 francs ;
Au Père Fernand Périer, Bengale : 100 francs.
Par l'intermédiaire du Père Guillaume, anonyme de Lodelinsart, au Père d'Hoop : 20 francs.
Les élèves internes de la petite division du Collège Saint-Joseph à Alost :
Pères J. Desmet : 50 francs ; Jos. De Duve : 50 francs ; Vanderlinden : 50 francs ; Paul Cooreman : 50 francs ; E. De Gryse : 50 francs ; Van den Driessche : 100 francs ; Edm Van Hecke : 50 francs ; Stan. De Vos : 125 francs ; Ch. Walrave : 60 francs ; Bressers : 60 francs ; Louis Bodson : 100 francs ; Brielman : 100 francs ; Léon De Duve : 50 francs ; Jos. Walrave : 40 francs ; Nuyens : 40 francs ; Deprins : 40 francs ; Hipp : 40 francs.
Au Père Wallyn. Merci pour vos félicitations, Jules, premier communiant : 25 francs :
P. T., élève du Collège Saint-Servais à Liége, à son ancien surveillant le Père Haut, Congo : 5 francs ;
Au Père Butaye, Congo :
D'un anonyme d'Anvers, pour la construction de l'église de Niemfu, une machine à briques : 600 francs ;
Pour 6 messes : 30 francs.
De M. et Mme G. D. H., Bruxelles, pour le Père Cyr. Vandendriessche, Ranchi : 50 francs :
Collège Sainte-Barbe, Gand, Œuvre des vieux timbres, etc. :
Au Père Mattelé, ancien élève du collège : 25 francs.
Collège Saint-Michel, rue des Ursulines, Bruxelles :
4e latine : 10,000 timbres ; un beau lot de papier d'étain ;
6e latine : 100,000 timbres ; 3 kilos d'étain.
2e latine : 120,000 timbres.
Beaux envois de timbres, étain, etc. : Le pensionnat de Berlaymont, Bruxelles ; le monastère de la Visitation, Valladolid, Espagne ; Mlle Van den Eynde ; M. et Mme Ch. Bosquet ; M. Jean Ruttiens, anonyme.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

Le manuel de politesse des Noirs

par le Père Sadin, S. J.

Je crois qu'il se réduit à ce principe : « Allez-y rondement! » Et ce principe, ils savent le mettre en pratique, pour sûr! Aussi, quand on vient d'arriver en Afrique, a-t-on souvent l'envie de se formaliser; à moins que ce sans-gêne, passant toute mesure, ne vous fasse partir d'un éclat de rire... ce qui arrive aussi.

Pourtant, ils observent certaines convenances : ainsi, le « nleke » (le cadet) portera toujours la charge de son mbuta, à moins qu'elle ne soit absolument au-dessus de ses forces. S'il a quelque nourriture, il en donnera une grosse part à son aîné. Deux indigènes qui se rencontrent se salueront toujours : ordinairement ils se donneront le « nkufi », c'est-à-dire le petit salut qui consiste à frapper légèrement les deux mains l'une contre l'autre, une sorte d'applaudissement discret.

Cl. du P. Haut, S. J.

DEUX GAMINS DE KI SANTU

Ici, un gamin revenant de voyage ou arrivant d'un autre poste, donnera la main à tous ceux qu'il rencontre, presque toujours sans mot dire; cela se fait en silence et avec le plus grand sérieux.

Avec le Père, ils se gênent un peu plus; les enfants de la Mission donnent la main en disant : « Mbote Mfumu »... Les indigènes donnent le « nkufi » parfois avec inclination du buste.

Je ne puis m'empêcher de sourire chaque fois que le chef de Ki Santu, mfumu Ndombe, arrive ici. Il est de taille au-dessous de la moyenne et toujours drapé

Digitized by Google

d'une épaisse couverture rouge. Depuis quelque temps il a changé d'uniforme et porte fièrement un immense frac noir qui lui descend au-dessous des mollets. Dès que ce brave homme voit un Père, il vient à lui en souriant, et, sa bonne figure tout épanouie : « Mbote mfumu, mbote mfumu. » Et, en donnant son « nkufi », il a juste la position d'une jeune personne nouvellement sortie de pension qui ferait la révérence très gauchement. C'est à pouffer de rire! Quand, par hasard, il rencontre le Révérend Père Supérieur, c'est mieux encore : « Mbote mfumu Nkuluntu, mbote! » Et il donne le « nkufi » en mettant un genou en terre.

Cl. du P. Haut, S. J.

Cette manière de saluer tient le milieu entre le petit et le grand salut. Celui-ci se donne aux grands chefs et dans les grandes cérémonies. Celui qui salue met les deux genoux en terre devant le chef, puis il se courbe, prend de la poussière avec la main droite et se la met sur la tempe droite, fait le même geste avec la main gauche, donne le nkufi et se relève.

Il n'est pas rare de rencontrer encore des indigènes qui ont une peur bleue des blancs, quels qu'ils soient. Aux environs de Ki Santu, le cas ne saurait guère se présenter étant donnés les fréquents rapports entre les missionnaires et les indigènes; mais dans l'intérieur il n'en va pas de même. J'ai ouï dire que des indigènes, rencontrant un blanc, font l'impossible pour ne point passer du côté où se projette son ombre. Si votre position dans le chemin les force à passer du côté de votre ombre, ils font un détour dans la brousse pour ne point marcher sur votre image projetée à terre. Est-ce politesse, est-ce crainte superstitieuse... qui le dira?

Un point assez curieux aussi, c'est leur façon de présenter quelque chose : toujours ils y mettront les deux mains. Si l'objet est suffisamment grand, par exemple un chapeau, les deux mains tiendront l'objet. Si c'est une fourchette, un couteau, sans aucun doute ils vous avanceront les dents de la fourchette ou la lame du couteau, mais très poliment ils tiendront le manche... à deux mains. Une clef un peu grande? Ils en tiendront l'anneau des deux mains.

Si l'objet est de petites dimensions, un encrier par exemple,

Digitized by Google

une main tiendra l'objet, l'autre main soutiendra l'avant-bras qui présente.

Le geste devient d'une étrange complication quand l'individu a son chapeau ou bien s'il arrive d'un poste avec une charge et une lettre. Alors le principe « allez-y rondement » s'aide d'un second principe également fort pratique et qui s'énonce « ne vous pressez jamais ». L'individu déposera tout à son aise sa charge qu'il mettra dans quelque coin ; par-dessus il jetera son chapeau et son bâton, s'il en a un, détachera sa lettre de la petite baguette où elle est fixée..., à moins qu'il ne la sorte d'un coin de son pagne crasseux... tout cela sans se presser le moins du monde ; et alors il vous présentera la missive... à deux mains.

Ki Santu, 4 avril 1907.

Lettre de la Sœur Amélie de Saint-Louis

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE, A NAMUR

Ki Santu, 3 février 1907.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Que ne pouvons-nous vous inviter à partager la surprise des voyageurs qui visitent notre coin de terre africaine ? Au moins les choses avantageuses qui se disent de notre Mission sont parvenues jusqu'à vous, ma bonne Mère, et je ne puis que les confirmer. Au lieu de la brousse sauvage, une plantation de caféiers, entourée de *borassus*, espèce de palmier-éventail, forme devant la maison un petit square élégant ; nos installations, quoique modestes, sont régulières ; nos cultures, dirigées par la bonne Sœur Alberte, s'étendent au loin ; elle a des champs de huit hectares et plus, car songez, je vous prie, que nous avons de quatre à cinq cents bouches à nourrir.

L'établissement des Révérends Pères, avec son imprimerie, sa brasserie, ses attelages de bœufs, ses champs à perte de vue, est plus intéressant encore et même le village chrétien de Ki Santu, aux rues alignées, ombragées de beaux arbres, plaît aux visiteurs.

Permettez-moi de vous présenter ici le chef de Ki Santu, M. Louis Kioni, fervent chrétien, homme probe et actif. C'est, d'après l'expression des gens du pays, un *mundele ndombe*, un blanc noir ; noir par la race, blanc par l'esprit et le savoir-faire.

Digitized by Google

Il exerce une grande influence dans la contrée et nous a déjà rendu maint bon service. Ainsi un chef du voisinage s'était offert à faire aiguiser les machettes de nos enfants; nous avions beau réclamer, les machettes ne revenaient pas. Kioni voulut bien s'en mêler et tous les instruments de travail nous furent rendus. Ce Kioni est commerçant; il a monté un petit bazar, où les noirs trouvent tout ce qui leur est utile et nécessaire. Il a même établi une succursale et entreprend de temps en temps un voyage à l'une ou l'autre ville, pour se procurer de nouvelles marchandises.

Notre bonne Sœur Supérieure vous aura parlé, ma chère Mère, du nouvel hôpital qu'elle a fait bâtir, — hôpital à la congolaise, — consistant en chimbeks isolés de la Mission, destinés à recevoir les femmes et les enfants atteints de maladies contagieuses.

Cl. du P. Haas, S.J.

LA FERME DE KI SANTU

Dans l'une de ces constructions, nous avons dû forcément reléguer une bonne et chère petite chrétienne, nommée Alphonsine, atteinte de la maladie du sommeil. C'était une enfant pleine de dévouement, aimant beaucoup les Sœurs, toujours prête à nous rendre service, très attentive à ses leçons, surtout à celles de religion. Hélas! l'inexorable mouche lui a inoculé son poison : voilà Alphonsine devenue languissante, maussade, ne mangeant presque plus. Ma Sœur Supérieure, pour sauver l'enfant, lui fait donner la nourriture la plus substantielle et lui dit que si elle veut être obéissante, elle doit bien manger; tout est en vain. Le mal enrayé pendant quelque temps, fait des progrès visibles : Alphonsine devient folle. Contrairement à la plupart des malades, elle souffre beaucoup de la solitude; ne pouvant approcher des élèves, elle est heureuse quand la Sœur qui la soigne consent à causer quelques instants avec elle; la pauvre petite lui raconte qu'elle voit les anges, etc., etc. Un jour elle aborde Louis Kioni : « Connaissez-vous la parabole du mauvais riche? la voici », et, sans prendre haleine, elle la rapporte d'un trait, puis elle ajoute : « Voulez-vous aussi être

Digitized by Google

enseveli dans l'enfer ? Je suis pauvre, vous êtes riche, qu'allez-vous faire ? — Viens avec moi, jusqu'à mon magasin, dit cet homme charitable; que désires-tu ? — Un morceau de savon. » Et elle le reçoit à l'heure même. Triste maladie, mal sans remède.

Au mois de décembre, nous avons perdu une nouvelle élève, nommée Nlandu, arrivée à la Mission très malade et sans aucune notion religieuse, fillette d'un cœur excellent et d'une touchante reconnaissance pour les soins qui lui étaient prodigués. Lorsqu'elle fut assez instruite, elle demanda le baptème, qui lui fut conféré par un des Révérends Pères. Le sacrement de la régénération lui procura tant de bonheur, que malgré ses vives souffrances, la joie ne cessait de briller sur ses traits. Comme une Sœur cherchait à l'encourager, Nlandu lui répondit avec un sourire : « Mon cœur est déjà au Ciel. » Qu'on se sent bien payé de ses sacrifices, ma chère Mère, quand on a pu procurer à de telles âmes la grâce du salut éternel !

Puisse cette lettre vous trouver en bonne santé et vous prouver combien je suis heureuse au milieu de ces chères négresses, dont la docilité est pour moi un précieux encouragement.

Votre attachée et reconnaissante

SŒUR AMÉLIE DE SAINT-LOUIS,
Sr de N.-D.

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine.

A certaines époques de l'année, ils s'en vont préparer leur champ de manioc. Mais leur besogne ordinaire, c'est de ne rien faire Rester couchés sur le ventre, se faire nettoyer la chevelure, jouer de la « kisansi », espèce de petite boite de résonnance sur laquelle ils attachent des lamelles, voilà leurs occupations pendant leurs journées déjà si courtes, car vous n'ignorez pas que le soleil, qui se lève ici à 6 heures du matin, se couche vers les 6 heures du soir et que l'obscurité suit de près la disparition du grand astre.

Un nègre qui est réputé travailler beaucoup ne travaille pas plus de huit heures et demie par jour. Tels sont ceux qui travaillent à la Compagnie du chemin de fer, dans les Missions, dans les factoreries, dans les stations de l'Etat. Et remarquez que si le blanc n'était pas là, leur travail serait nul. Houe, pioche, machette seraient bien vite au repos. D'après moi, un des motifs de cette paresse, c'est que le noir n'a guère de besoins

Leur habitation, vous la connaissez. Souvent je vous ai donné la description de leurs infects taudis. Dans les revues vous en aurez

Digitized by Google

vu la photographie. Leur vêtement, c'est un bout d'étoffe lié autour des reins.

Leur nourriture, c'est un morceau de pain de manioc, une banane, des chenilles, des fourmis, une souris, un rat, quelques légumes ou fruits qu'ils trouvent dans les bois le long des étroits sentiers, voire même la terre de termitière ou de l'argile. Et pourtant, en travaillant un peu, ils verraient leur condition matérielle s'améliorer considérablement.

Un autre motif de la paresse du noir, c'est que le travail n'est pas en honneur chez lui, chez l'homme libre surtout.

C'est la femme, l'esclave qui doit peiner.

L'Etat réclame-t-il des travailleurs, des soldats, c'est l'homme acheté qui doit se sacrifier.

Le chef du village est-il compromis dans une mauvaise affaire, s'est-il

Cl. du P. Brielman, S. J.

PANORAMA DE SANDA

rendu coupable de quelque crime, c'est l'esclave qui devra prendre sa place, et l'on verra souvent un innocent souffrir des mois et des années en prison, sans oser faire la moindre réclamation.

Mardi 1er janvier 1907. — Que de souhaits vous aurez reçus aujourd'hui! Au Congo, cela n'est pas encore connu parmi les noirs.

Pour ma part, je n'en ai pas reçu et je n'ai pas dû y répondre, par conséquent. Par une chaleur torride, j'ai fait trois grosses lieues, pour me rendre à Minkona.

Nous avons bien arrosé le sol de nos sueurs, surtout dans les montées. Pas d'ombre, car presque tout le temps nous marchions sur les hauts plateaux.

Si nos fatigues offertes généreusement à Dieu pouvaient hâter la conversion de ces pauvres noirs, comme nous les supporterions avec plus de joie encore!

La population semble assez dense. En venant ici ce matin, j'ai rencontré en route plusieurs villages assez considérables.

Partout on vous donne force « mbote »; mais dès qu'on leur parle de religion, de prières, de nous confier des enfants, *'t is vriendschap af!*

Les promesses ne manquent pas, évidemment. Mais ces bons noirs devraient savoir que nous connaissons le vieux proverbe flamand : *Veel beloven en weinig geven, doet de zotten in vreugde leven*, et comme nous ne sommes pas encore parmi les pensionnaires de « Strop » ou de « l'hospice Guislain », nous ne nous fions guère à leurs paroles.

Digitized by Google

Mercredi 2. — En quittant ce matin Minkona, le temps semblait frais, ce qui ne nous empêcha pas pourtant de suer à grosses gouttes en gravissant deux montagnes escarpées.

Comme il fait bon, après ces courses pénibles où nous laissons tantôt un lambeau ou une poche de veston, tantôt la semelle ou le talon d'un soulier, — ce qui m'est arrivé il y a quelque temps, — de pouvoir se laver à grandes eaux, en arrivant à l'étape, et tout naturellement on dit à Dieu : *Benedicite aquæ omnes, Domino. Benedicite omnis imber, Domino. Benedicite fontes, Domino. Benedicite maria et flumina, Domino.* Vive l'eau ! Et dire qu'il y a de ces chérubins noirs qui pendant des semaines et des mois ne se baignent pas. Et notez que, quand je parle de chérubins, il s'agit d'adultes. Les petits moricauds sont aspergés d'eau froide par leurs mamans parfois plusieurs fois par jour. C'est peut-être un excès. Quelqu'un me faisait remarquer très sagement que beaucoup d'enfants faibles ne résistaient pas à ces ablutions trop froides. Il pourrait bien avoir raison.

Jeudi 3. — Cette nuit, nous la passions à Kikimi.

Nous voilà aujourd'hui à Yana. Rien de spécial en route, sinon le passage de la Didingi sur un gros arbre caché sous 50 centimètres d'eau. Il ne s'agissait pas de perdre l'équilibre, car la Didingi est profonde.

Dans ces moments critiques on se déchausse, on invoque son bon ange et nous voilà en route. On arrive toujours à bon port.

Si un jour ou l'autre vous éprouvez l'envie de chasser l'éléphant, vous en trouverez aux environs du chemin parcouru ce matin. Ces énormes pachydermes laissent toujours des traces de leur passage. Le sentier est souvent rendu impraticable tellement ils l'ont défoncé.

Vendredi 4. — Passons aujourd'hui une heure plus loin pour camper à Manenga, qu'on appelle aussi Bossé, du nom du chef défunt. Le bon vieux a reçu heureusement le baptême avant de mourir. Mort depuis six semaines au moins, son cadavre n'était pas enterré. Nous l'avons confié à la terre cet après-midi ; bien que les indigènes eussent voulu attendre jusqu'à ce que le porc à immoler pour la circonstance fût un peu plus gros.

Vendredi 11. — Pour la centième fois au moins, les indigènes de Mokoma viennent me supplier d'intervenir près de l'État pour qu'ils ne doivent plus fournir du caoutchouc. O la vilaine corvée que seuls ceux qui sont au Congo peuvent apprécier ! Et du moins, si on les payait convenablement. Mais ce qu'on leur donne est vraiment dérisoire. Tandis que j'étais en train de causer avec les indigènes, la pluie est survenue. Force a été d'interrompre notre conversation et de chercher un abri, car la toiture de la maison percée à jour laissait passer l'eau par plus d'un endroit.

Samedi 12. — Comme ils sont intéressants ces noirs ! J'étais ce midi à Kikonda. Vient me trouver un indigène. Il me déclare avoir mal à la tête. « Fort bien ! Montrez la langue. » A grand'peine il s'y décide. Elle est fort chargée. Conclusion : « Je vais vous donner quelques pilules Delacre. — Mais non, dit-il, j'ai mal à la tête. Donnez-moi un remède pour la tête. » Et il refuse mes pilules ! Comme je n'avais guère de temps à perdre, je le renvoyai. Il se serra une ficelle autour de la tête, c'est une coutume chez eux quand ils souffrent à cette partie du corps, et s'en alla.

J'ai pu, malgré l'orage, arriver jusqu'à Makunga.

Dimanche 13. — Les catéchistes protestants sont installés dans un grand nombre de villages des environs. Les indigènes vont cacher chez eux les orphelins dont le Gouvernement nous a confié la tutelle. Il est fort diffi-

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

LE PONT DE LA MISSION A SANDA-SAINT-ANTOINE (LIANES)

Digitized by Google

cile de les dénicher. Dès qu'ils apprennent qu'un blanc est dans les environs, vite on les cache ailleurs, on les envoie pour quelques jours à Kifwa, résidence du prétendu ministre protestant, vulgaire personnage.

Il y a quelque temps, il est passé par la région et a baptisé un certain nombre d'indigènes. Il donne le baptême par immersion. En général, les catéchistes protestants sont passablement orgueilleux; j'en ai rencontré pourtant de convenables qui seraient contents d'entrer dans la vraie Église du Christ. Priez pour ces égarés!

Lundi 14. — Jour d'éclipse! En Kikongo, on appelle ça : *Nkikama zi ntangu :* éclipse de soleil; *Nkikama zi ngonda :* éclipse de lune. Il parait que l'éclipse de ce jour était invisible à Paris.

Lala, jadis grand village, à preuve qu'il fournissait il y a un an encore cinq cents pains de manioc à Léopoldville, ne compterait plus que seize hommes et quinze femmes valides, si je suis bien informé. Les naissances y sont nulles. Pauvre peuple!.. Voilà l'orage!

Mardi 15 — Les quelques indigènes qui habitaient encore le village de Sanza se sont dispersés Force m'a été de déplacer la ferme-chapelle. Les enfants se sont installés à proximité d'un petit village appelé Mpete. Mais quel chemin pour arriver jusque-là! J'ai mis trois heures et demie pour me rendre de Lala au nouveau Sanza (Champion-Saint-Jean-Baptiste). Il a fallu me construire un abri pour la nuit, car de maison habitable, voire même de chimbek, il n'y en avait pas et à cette époque de l'année les orages sont fréquents.

Mercredi 16. — L'étape à fournir n'était pas longue, — il n'y avait que 2 lieues 1/2 jusqu'à Kinsuka, — mais fatigante. On m'a dit bien souvent, même avec un petit ton de reproche : Pourquoi ne pas vous servir d'un hamac? Il suffit d'avoir fait une fois la visite des fermes-chapelles pour ne plus parler ainsi. Il y a deux ans, j'ai fait un tour avec le Révérend Père Supérieur. De tout le voyage, il s'est servi du tippoy uniquement pour passer les rivières. Les chemins sont mauvais. Si l'État voulait, en fort peu de temps, tout se tranformerait. Les routes seraient nettoyées, des ponts seraient jetés sur les rivières Arrivés dans un village, les blancs trouveraient un gite convenable, de l'eau, etc.

Jeudi 17. — Une poignée de faits divers : les indigènes de plusieurs villages ne fournissant pas le nombre de pains de manioc exigé, ont vu leur chef arrêté et conduit à Léopoldville. Le chef de Tampa est revenu de Léopoldville, atteint de la maladie du sommeil. Pendant un mois il avait été à Léopoldville en état d'arrestation.

Un boy protestant ayant été trouvé mort près d'un ruisseau, plusieurs indigènes accusés arbitrairement ont été arrêtés et conduits à Léo. Un orage violent éclate au moment où je vous écris ces lignes.

Un chat-tigre vient de rendre visite au poulailler de la ferme-chapelle et en enlève trois poules.

Vendredi 18. — Je suis venu de Kitwenge à Vululu en deux heures et demie, malgré la pluie.

Plusieurs orphelins des deux sexes qui trainaient dans les villages lors de mon dernier passage, et que les indigènes avaient refusé de nous remettre, sont morts faute de soins.

Samedi 19. — Dans plusieurs fermes-chapelles, en particulier à Kimbongo, je dois constater la disparition d'un bon nombre d'enfants. Le chemin de fer, Léopoldville Kinchasa, où ils pourront mener une vie plus libre, plus paresseuse, les attirent. Ils n'ont plus ni père ni mère. Qu'est-ce qui pourrait retenir ces marmots ?

Digitized by Google

Dimanche 20. — Je pousse cet après-midi jusqu'à Mangala où je n'ai pu me rendre depuis longtemps. Aussi la ferme-chapelle est à la débandade.

Lundi 21. — Me voici à Kinkwango. Le catéchiste, vieux serviteur, a besoin d'être remonté. Les enfants ne travaillent pas, passent leurs journées au village indigène. A demain.

Mardi 22. — Tout heureux le catéchiste de Mayala, brave homme, m'annonce que le bon Dieu vient de lui donner un gros garçon.

Mercredi 23. — Le temps ne m'a pas permis de rester à Ki Mwenza aussi longtemps que je l'aurais voulu. J'ai pourtant pu trouver quelques instants pour aller prier sur la tombe de nos chers défunts, les Pères Liagre et Bovy, le Frère Van der Straeten, la Sœur Geneviève, etc.

Jeudi 24. — Je suis à Kibambo. Les dernières pluies avaient fait monter considérablement les eaux de la Lukaya.

Samedi 16. — Nos chrétiens arrivent plus nombreux que d'habitude, bien que la chaleur soit forte. Depuis plusieurs jours le thermomètre marque 36° à l'ombre.

Dimanche 17. — Est-ce l'effet de la chaleur? Je ne saurais le dire, mais nous avons été témoins ce matin d'une scène de pugilat entre deux négresses, chose que jusqu'ici je n'avais vue qu'en Europe... entre poissardes.

Un immense crocodile est signalé dans les eaux de la Lundisi. Un adroit chasseur, à qui j'avais confié un albini, lui a tiré une balle dans le corps, prétend-il. Le monstre, qui mesurait 4 mètres, a fait le plongeon et a disparu.

Lundi 18. — Un de nos chrétiens s'était rendu hier à la chasse; apercevant un gros singe, il épaule, fait feu, mais le fusil éclate entre ses mains et lui enlève deux doigts de la main gauche.

Les léopards se multiplient, de tous côtés on en signale. Les peu scrupuleux gaillards ne se gênent pas pour égorger nos chèvres.

Mercredi 20. — On me signale une bande d'éléphants, qui fait mine de vouloir nous rendre visite. Je n'y tiens pas, car partout où ils passent, ils font des dégâts considérables. Déraciner les arbres, les briser en deux, dévaster un immense champ de manioc est un vrai jeu pour eux, un amusement réel. Il suffit d'un frôlement d'épaule pour voir une demeure indigène prendre un billet de parterre.

Jeudi 21. — Hier je vous parlais d'éléphants; aujourd'hui on nous apporte des restes de chèvres prises par le léopard.

Vendredi 22. — Le thermomètre marque, à 11 h. 45, 39°.

Si vous souffrez du froid, vous pourriez venir ici chercher un peu de chaleur. Nous en avons à revendre.

Samedi 23. — Deux indigènes nous arrivent couverts de vilaines plaies, espèces de gommes; ils sont hideux pour ceux qui n'ont pas l'habitude de les voir.

Nous sommes en train de reconstruire le lazaret que le cyclone du 22 février a mis sur le flanc.

Dimanche 24. — Bénédiction des rameaux, ou plutôt des palmes. C'est plus joli que le buis d'Europe. Nos chrétiens tiennent énormément à recevoir une palme bénite. Aussi viennent-ils en grand nombre assister à la cérémonie.

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

NOS DERNIERS BAPTISÉS

Digitized by Google

Mardi 26. — Le thermomètre oscille depuis plusieurs jours entre 38° et 39°. Ce sont nos plus chaudes journées.

Mercredi 27. — Nous préparons le reposoir; c'est la première fois que nous faisons les offices de la semaine sainte dans notre nouvelle chapelle.

Jeudi saint 28. — Le Saint Sacrement a été exposé toute la journée à l'adoration de nos jeunes chrétiens. Que de chapelets ils ont récité aux pieds du divin Maître!

Mort du Père Léon De Duve

Lettre du Père Allard au Révérend Père Provincial

Nlemfu, 12 mai 1907.

Mon Révérend Père Provincial,

Je m'acquitte d'un bien pénible devoir en vous annonçant le décès de notre cher et regretté Père De Duve.

Sa mort fut le digne couronnement d'une vie laborieuse et édifiante.

Pendant ces derniers temps surtout, le travail, au poste de Nlemfu, était devenu très absorbant; — grâce à des circonstances providentielles, la Mission de Nlemfu s'était accrue de toute une région du pays de Bambatas. Le Révérend Père Supérieur avait cru bon de nous venir en aide en nous adjoignant le Père Van Tilborg. Celui-ci était en tournée apostolique lorsque, le samedi 20 avril, le Père De Duve se sentit très fatigué. Se jugeant incapable de faire les offices du dimanche, il rappela le Père Van Tilborg qui, fort heureusement, se trouvait sur la route du retour. Le Père se remit toutefois, si bien que le soir il entendit encore les confessions, et le lendemain il expédia les affaires ordinaires. Le dimanche soir, nouveau malaise qui disparut avec la nuit. Le lundi après-midi, le Père sortit pour examiner le travail des enfants : il en revint bientôt, brisé de fatigue ; le Père Van Tilborg lui conseilla de se retirer et de prendre quelque repos. A peine était-il au lit, que de terribles vomissements lui survinrent : peu après on constata l'hématurie. Le cher malade n'en paraissait pas trop surpris. « Je soignerai celle-ci comme j'ai soigné l'autre », disait-il. Le Père faisait allusion au premier accès qui l'avait pris il y a deux ans pendant qu'il visitait ses chrétiens de l'Outre-Mfidi. Le danger avait alors été conjuré grâce au régime lacté.

Digitized by Google

Cette fois, il n'en fut pas de même. Les vomissements devenus continus empêchaient le Père de bénéficier des bons effets du premier traitement : son estomac se refusait à garder tout aliment. La nuit fut assez calme.

Le Père Van Tilborg dépêcha coup sur coup des courriers à Ki Santu pour réclamer du secours. Le Révérend Père Supérieur nous envoya sur-le-champ le Frère Gillet qui, se mettant immédiatement en route, arriva à Nlemfu vers minuit. Le Père Van Naemen et le Frère De Brouwer devaient le suivre de près.

Cl. du P. Butaye, S. J.
LE PÈRE LÉON DE DUVE, S. J.

Après une inspection minutieuse, le Frère Gillet déclara l'état du malade très grave. Les symptômes les plus fâcheux se manifestaient déjà; les plus douloureux également.

Dès ce moment on ne quitta plus le cher malade. Les Pères et Frères se succédèrent jour et nuit à son chevet. Il fallut bien céder aussi aux instances réitérées des noirs qui sollicitaient tous la faveur de veiller auprès de leur bien-aimé Père. Cependant l'état de celui-ci s'empirait de plus en plus : le samedi on jugea bon de lui conférer les derniers sacrements.

Ce fut un spectacle bien touchant que cette cérémonie célébrée dans de pareilles circonstances : la douleur muette et profonde des noirs ainsi que la nôtre, la lucidité, le calme, la résignation, la piété du Père. Avec une voix ferme encore, il fit au bon Dieu le sacrifice de sa vie, il renouvela ses vœux de religion.

Entretemps, le Père Van Tilborg avait cru bon de m'avertir de l'état désespéré du Père. J'étais alors, dans le sud de Nlemfu, chez les Bambatas. J'ignorais que le Père fût malade; je reçus la lugubre nouvelle le samedi midi, à l'heure même où le Père recevait les derniers secours de la Religion. Je voulus à tout prix dire un dernier adieu à mon bien-aimé confrère avec lequel, depuis mon arrivée au Congo, j'avais eu de si bons rapports. Aussi brûlai-je les étapes et arrivai-je à Nlemfu le dimanche dans la nuit.

Le Père eut un mouvement de visible satisfaction, qui me consola fort, lorsque je vins le saluer. Quoique ayant déjà la langue embarrassée, il fit des efforts inouïs pour articuler

Digitized by Google

quelques mots, que je devinai plus que je ne les compris. Le lundi, les crises augmentèrent. Le Père souffrait horriblement; son calme, sa résignation ne se démentirent jamais un seul instant. Au plus fort de la souffrance, il jetait un long regard de tendresse sur nous et sur les enfants noirs, qui ne le quittaient point.

Vers le soir, le Père eut un accès plus violent; nous nous rendîmes à son chevet et commençâmes les prières des agonisants.

En voyant cet homme, cet apôtre qui simplement se dévouait en victime sous les coups de la mort, le prêtre qui récitait les belles prières des mourants ne put contenir son émotion : il dut céder son livre à l'autre prêtre qui, lui aussi, eut à refouler ses larmes pour pouvoir continuer.

Cependant le Père se remettait peu à peu; ce n'était qu'une alerte. Le mercredi matin, nouvelle crise, bientôt conjurée. Toutefois, on vit bien alors que le mieux ne pouvait perdurer. En effet, vers midi, la respiration, de plus en plus pénible, devint moins régulière; à 2 heures, nous entourâmes à nouveau le cher malade; la fin ne devait point tarder; à 3 h. 15, le Père fit entendre un long soupir : c'était fini! Le Père De Duve était mort!...

Ce fut une consternation générale. De tous côtés nous arrivèrent de longues et silencieuses théories d'enfants et d'indigènes réclamant la consolation de contempler une dernière fois les traits de leur Père. Nous nous rendîmes à leur désir : nous exposâmes le corps de notre regretté confrère. Nous avions orné de notre mieux la chambre mortuaire; les enfants avaient coupé de longues palmes dont nous avions tapissé les murailles. Le Père, en ornements sacerdotaux, reposait sur un lit de parade. Sa figure conservait cette expression de douceur que nous avions tant admirée autrefois chez notre cher Père De Duve. Sa tête, un peu élevée, semblait sourire aux noirs qui, les larmes aux yeux, se pressaient autour de la chère dépouille.

Spontanément, nos enfants se cotisèrent pour faire célébrer des messes pour le repos de l'âme du cher défunt. Les filles des Sœurs, n'ayant pas d'argent à leur disposition, s'arrachèrent leurs bracelets. Sacrifice bien dur si l'on considère le prix que nos négrillonnes attribuent à cette parure! A ces bracelets se rattache un souvenir ému que leur ont laissé des parents, des amis emportés par la terrible maladie du sommeil.

Les funérailles eurent lieu le jeudi 2 mai, au milieu d'une foule pieuse et recueillie. Les dévouées Sœurs de Notre Dame avaient orné notre modeste chapelle. Décoration simple, mais du meilleur goût.

Nous avons choisi pour lieu de sépulture une partie du cime-

Digitized by Google

tière réservé aux noirs. Dans son zèle d'apôtre, le Père avait tout bravé pour courir à la conquête des âmes; il avait choisi cette terre d'épouvante comme le plus beau champ de combat où pouvait s'exercer son zèle apostolique; il était fier de travailler à la régénération de ces pauvres noirs; il leur sera réuni jusque dans le tombeau.

Le Père De Duve repose là-bas au milieu de ses nègres, sous le grand crucifix qu'ombragent les arbres séculaires de la grande forêt africaine.

Il est des hommes à qui l'on succède, mais que l'on ne remplace que très difficilement, le Père De Duve était de ces hommes-là. Travailleur acharné autant que modeste. Le bon Maître seul appréciera tout le bien que cet excellent homme a réalisé.

Sa mort laisse un grand vide parmi nous.

Les lettres de condoléances que nous recevons de la part des Pères expriment toutes cette note de décevante tristesse. Mais cette idée désolante est bientôt corrigée par cette affirmation de joyeuse espérance : « Si Nlemfu a perdu un père sur la terre, il a gagné un protecteur au Ciel. »

C'est à ces vues de suprême réconfort que dans notre douleur nous nous attachons avec une inébranlable confiance, certains, comme nous le sommes, de ne pas être trompés dans nos prévisions.

Veuillez agréer, mon Révérend Père Provincial, l'hommage de mon plus filial attachement en Notre-Seigneur.

FERN. ALLARD, S. J.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Visite à une Lamaserie

Lettre du Père Fernand Périer, S. J., à ses anciens élèves du collège Saint-Michel

Kurseong St Mary's, ce 13 avril 1907.

MES BIEN CHERS AMIS,

Je vous avais promis la relation de l'une ou l'autre de mes expéditions dans les Himalayas; je tiens mon engagement et d'autant plus volontiers que mon récit est, j'imagine, de nature à vous intéresser, et qu'une causerie, si courte soit-elle, avec mes vaillants co-excursionnistes de l'an dernier, m'est une joie et une fête.

Comm. par le P. Périer, S. J.

GROUPE DE LAMAS

Le but de notre excursion était Sittong, minuscule localité, perdue dans l'un des nombreux replis des contre-forts himalayens. Vous ne l'ignorez pas, le soleil des Indes est pour les amateurs d'ascensions un assez méchant compagnon : il ne se fait pas faute de jouer les plus mauvais tours aux téméraires qui osent braver ses tropicales ardeurs; à tout le moins, vous réduira-t-il au pitoyable état de quelque « Astrue », vraie cascade ambulante, dont l'aspect a le don de communiquer aux natifs l'hilarité ironique de Chapuzot.

Digitized by Google

La sainte messe est célébrée à 3 heures du matin; pleins d'entrain, nous nous mettons en route; déjà, nous voici grimpant une côte assez raide et l'aurore n'a pas encore chassé la nuit. Au lever du soleil, nous avons atteint la forêt dont l'épais et humide feuillage nous protégera longtemps.

Hélas! Phébus, dans son dépit, a révolutionné l'Olympe tout entier; ne pouvant nous atteindre sous l'ombrage du bois séculaire, il recourt aux divinités inférieures, qui nous envoient leurs messagers de malheur,... des sangsues!! Figurez-vous des myriades de ces animalcules, sortant de terre, dégringolant des arbres et couvrant en un clin d'œil toute votre personne, sans le moindre souci de vos protestations. Les sauterelles d'Egypte ou les sangsues dans la forêt, comme agrément, voyez-vous, cela se vaut. On se secoue avec vigueur... peine inutile! C'est un assaut en règle. Que faire? Fort à propos, je me souviens qu'autrefois je fus enrôlé dans les légions de la garde civique; du coup, ma contenance devint plus martiale, et, ma foi, puisque le thème des opérations de la journée comportait l'attaque des sangsues, en avant... au pas de course! Après quelques kilomètres, parcourus à une allure rapide, la région des sangsues était franchie, et nous pouvions reprendre haleine sur un terrain moins hostile.

Descendre, monter, redescendre, remonter encore, pour se laisser choir enfin par un petit sentier, pas plus large que la main, suggéré plutôt que tracé par les montagnards, voilà qui nous amène à Sittong. Il est 8 h. 3/4.

Sittong! Ne cherchez pas ce glorieux nom dans vos atlas, il n'y est point relaté; au reste, une dizaine de huttes et quelques arpents labourés constituent le village et son territoire; je me trompe, une lamaserie est établie en cet endroit, et c'est cette lamaserie que nous désirions visiter. Soit dit en passant, il n'est pas toujours commode d'y entrer. Heureusement pour nous, une partie des moines, leur pontife en tête, avaient précisément quitté le monastère pour s'en aller au loin, édifier les dévots de Bouddha. Cette absence, ainsi que notre éloquence persuasive et notre attitude pacifique, allaient nous faciliter l'accès du mystérieux couvent. En effet, quelques paroles aimables adressées au gardien du temple, le chokidar, suffisent à nous faire ouvrir toutes les portes.

Lamaserie! Lama! à quoi ces mots bizarres riment-ils? me demanderez-vous. En vérité, les lamaseries sont répandues au Thibet, en Birmanie, au Sikkim, dans l'Inde entière et jusqu'en Russie; comme vous pensez, ces communautés s'entendent parfois comme chien et chat; d'où des divergences notables entre elles. A vous en donner, par conséquent, une définition adéquate à chacune d'elles, je cours risque ou bien de vous induire en

Digitized by Google

erreur, ou bien de rendre mon énoncé si général qu'il ne définira plus rien. Je me borne donc à vous décrire *la* lamaserie et *les* lamas que j'ai vus.

Extérieurement, le temple n'offre rien de particulier : imaginez un bâtiment rectangulaire, sous un toit de zinc et de bois, aux bords saillants; la porte vieille et peu solide, sans sculptures ni inscriptions, ne frappe pas davantage l'attention.

Cl. du P. Vandendriessche, S.J.

ÉGLISE DE RANCHI (1)

L'intérieur se partage en deux salles, communiquant par une porte basse. La chapelle, toute en largeur, n'est éclairée que par le demi-jour que tamisent les fentes de la porte et deux minuscules fenêtres en treillis. En face de l'entrée est érigé l'autel sur lequel s'accroupit une statue disproportionnée de Gautama-Bouddha, au visage applati, et dans l'attitude d'une béate méditation. Tout autour de l'idole sont rangées les icones de saints personnages, et quelques masques grotesques, rappelant ceux du théâtre antique. Sur l'estrade, au pied du dieu, s'alignent les brûle-parfums et toute une escadrille de

(1) Nous ajoutons, à la photographie représentant un groupe de lamas, quelques clichés qui permettent de constater que la nouvelle église de Ranchi est en bonne voie de construction au centre du Chota-Nagpore.

Le Bengale est vaste; Ranchi est dans une autre région que les pentes himalayennes. Mais si l'on considère l'ensemble de la Mission, il est consolant pour nos bienfaiteurs de songer que, grâce à eux, sur cette terre païenne — où le missionnaire s'afflige de trouver chez des ignorants la parodie grossière de notre foi et de nos mystères — s'élève un grandiose sanctuaire catholique, qui bientôt attira avec tant de prestige les naïves populations de l'Inde à la vérité et au salut.

Digitized by Google

petits vases en cuivre, contenant les offrandes de riz, de pois, de graisse fondue, etc... De chaque côté de l'autel, s'élèvent les casiers où sont posés les livres sacrés soigneusement enveloppés dans leurs gaines d'étoffe.

Les murs du temple sont bariolés de fresques, dont le sujet, tantôt joyeux, tantôt lugubre, résume les traditionnelles croyances de ces pauvres moines. Certaines de ces peintures sont suggestives, celle, par exemple, qui représente la société contemporaine. Une divinité, dont je ne parviens plus à me rappeler le nom baroque, y préside; à gauche, sont groupés les gros pécheurs, auxquels les esprits infernaux, transformés pour la circonstance en ours, taureaux, lions, éléphants, porcs, etc., et armés des instruments de torture requis, infligent des supplices proportionnés à la nature des méfaits. On dirait que l'auteur de ces illustrations s'est inspiré de l'*Enfer* du Dante, ou des tourments raffinés en honneur dans le céleste Empire. Que si vous vous étonnez de ce qu'une religion, toute faite de tolérance, de douceur et de miséricorde, ait inventé le châtiment du glaive, des tiges de fer chauffées à blanc, du scalpel, et mille autres de ce genre, les bons disciples de Bouddha vous répondront que leur but est d'intimider, par ces peintures, les méchants ; leur religion ne reconnaît pas de souverain modérateur de l'Univers, ni de juge suprême, récompensant les bons, châtiant les mauvais.

A droite, le peintre a dessiné le chemin du Ciel; à en croire les explications fournies par le cicerone, le bonheur de cet Empyrée consiste en l'immersion de notre individu dans le grand « Tout » : c'est l'immobilité finale, bref le Nirwâna! Vous devinez sans peine, je gage, que nos pieux lamas en sont les élus assurés. La seconde salle est absolument vide; les murs seuls sont ornés de grands dessins coloriés, dépourvus de toute valeur artistique.

Le seul objet que l'on y remarque est le tambour ou moulin à prières, dont nous reparlerons.

Les moines portent une robe brune, serrée autour de la taille. Dans leurs cérémonies, ils revêtent un costume plus riche, et se coiffent d'une espèce de mitre écrasée. A la tête du monastère est préposé un supérieur, qui, à strictement parler, possède seul le titre honorifique de « lama »; sous sa houlette vivent les simples moines, les candidats-lamas ou novices, enfin les frères lais.

Les membres de cette communauté habitent dans des chambrettes de bambou et de terre glaise adossées au temple, ou dans quelque hutte, à proximité. Les candidats ne sont définitivement admis qu'après une initiation plus ou moins prolongée; ils font alors la profession solennelle de foi, prêtent le serment

Digitized by Google

d'obéissance au lama-supérieur, s'engagent à vivre des aumônes recueillies dans leurs pèlerinages de mendicité; enfin ils doivent promettre de vivre et de mourir en célibataires incorruptibles. Quant à ce dernier engagement, ils n'ont pas l'air d'être très sûrs eux-mêmes de sa stricte observance : quelques questions indiscrètes sur ce sujet ont pour effet habituel de provoquer un mutisme complet; il est vrai qu'en vertu des pouvoirs conférés au Tashi-lama, celui-ci peut relever ses inférieurs de leur obligation.

Durant la journée, s'ils ne sont pas occupés à l'étude, ou à d'autres travaux moins intellectuels, les moines égrènent leur interminable chapelet, ou font tourner nerveusement le Chu-Kor, moulin à prières en forme de hochet.

Dans la croyance populaire (les indigènes sont d'une crédulité surprenante lorsqu'il s'agit des faits et gestes de leurs prêtres!) ces lamas sont des ascètes à canoniser, sans procédure préalable. Sans parler de leur carême de trois mois, une de leurs pénitences coutumières consiste à faire le tour de leur couvent; tous les deux ou trois pas, ils s'étendent à plat dans la poussière ou la boue, le front touchant terre, les bras étendus en avant,

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI

les mains jointes; ils ne se relèvent qu'après avoir tracé sur le sol quelques signes cabalistiques, au moyen d'une relique plus ou moins authentique; à peine ont-ils repris la station droite, que la cérémonie recommence et se renouvelle ainsi jusqu'à

Digitized by Google

extinction de forces. Matin et soir, les moines psalmodient les hymnes indiqués par le chef : ce sont des chants, gravés en langue thibétaine sur une espèce de papyrus noirci et sali par les générations successives qui s'en sont servi ; la récitation est accompagnée de l'inévitable clochette, parfois du tambourin.

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI — FAÇADE DU TRANSEPT

Notre visite terminée, nous songeons à refaire nos forces ; les frugales provisions sont exhibées ; une, deux, et nous voilà tous assis, à la façon des tailleurs, dans la fameuse salle au tambour ; ce meuble, que je vous signalais un peu plus haut, est construit en forme de tonneau, porté sur un axe et surmonté d'un roseau, destiné à ébranler le carillon fixé au mur. Tandis que nous déjeunions, notre moine hospitalier se crut obligé de recourir à ce magique moulin à prières pour chasser les malins esprits, que nous aurions pu amener dans notre sac à provisions. Sans vouloir affirmer que le dévot religieux ne succomba point, par instants, à quelque grosse distraction, j'estime qu'il s'acquitta de son monotone office avec conviction et persévérance.

A propos du moulin à prières, je me suis laissé conter que dans une lamaserie, certain moine ingénieux avait découvert le moyen de vaquer à ses occupations, ou plus vraisemblablement de s'abandonner au dieu Morphée, tandis que le bénévole tonneau priait pour lui : le papier mâché remplaçait les plaques de cuivre dans la construction du moulin ; celui-ci était exposé à

Digitized by Google

la brise complaisante et continuait indéfiniment à prier aux intentions du paresseux ingénieur. Je ne saurais vous dire si le magique instrument fut adopté par les autres communautés; en tout cas, il ne figurait pas dans le trésor mobilier du temple de Sittong. Je vous ai dit que les lamas jouissent d'une grande réputation auprès des laïques, qui les vénèrent comme des saints, j'allais écrire des divinités. Hommes, femmes, enfants viennent se prosterner devant eux. Le lama, vêtu des habits sacerdotaux, armé des instruments sacrés, murmure quelques oraisons, que nul ne comprend; puis, avec le dogé, sorte de sceptre ou de foudre, insigne de sa dignité et de sa puissance, il procède à un simulacre de bénédiction.

Je serais sans fin si je vous détaillais par le menu toutes les singularités de cette curieuse religion et de ses dévots adeptes; mais ma lettre n'a été que trop longue déjà. Je la termine par un trait typique. Comme nous proposions à notre lama de le photographier, il refusa, alléguant la défense formelle portée par son supérieur. « Au reste, ajouta-t-il, sans dérider, comment pourriez-vous me photographier, puisque je suis un « esprit!! » Le franc rire que cette repartie pittoresque autant que naïve provoqua parmi nous, nous empêcha d'insister. Nous prîmes congé de nos hôtes, tout en glissant dans la main de l'un d'eux un léger subside pour son prochain dîner; malgré son vœu de pauvreté, il n'en parut pas offusqué, bien au contraire.

Mes bien chers amis, après ce récit il serait oiseux, je présume, de recommander à vos prières ces pauvres ignorants, dont les yeux sont fermés encore aux lumières de la foi chrétienne, dont le cœur ne connaît point les douces consolations de notre sainte religion. Votre zèle et votre générosité m'auront prévenu, je n'en doute pas. Daigne Dieu exaucer vos prières et nous envoyer les moyens de propager l'Evangile du Christ parmi les peuplades qu'Il a confiées à notre apostolat!

A Dieu!

Votre tout dévoué *in Domino*,

FERNAND PÉRIER, S. J.

Digitized by Google

Lettres des quatre Filles de la Croix sauvées du naufrage, le 22 février (1)

Le 22 février, quatre Filles de la Croix s'étaient embarquées sur l'*Imperatrix* pour les Missions de Bombay et de Calcutta. Ce bateau a fait naufrage à la hauteur de l'île de Candie. Les quatre Sœurs ont été sauvées.

L. S. J.-C. Ile de Crète, 26 février 1907.

Bien-aimée Mère et chères Sœurs,

Je ne suis pas à même de vous écrire beaucoup, mais que je pense à vous. très chère Mère ! Combien votre cœur maternel a dû souffrir en apprenant le naufrage de vos pauvres enfants ! Quelle douleur ! quelle anxiété ! que d'angoisses ! J'ai chargé hier Sœur Marie Lydia de vous donner tous les détails possibles, pendant qu'avec la bonne Supérieure d'ici, j'allais acheter de quoi nous faire quelques vêtements, car les nôtres sont au fond de la mer.

Il ne faut pas vous désoler, chère Mère, ni vous inquiéter à notre sujet. Je ne puis vous dire combien nous sommes heureuses d'avoir souffert quelque chose pour notre cher Sauveur. C'est un grand miracle que nous soyons sauvées, et cela, sans être malades, après avoir passé cinquante-quatre heures entre la vie et la mort, sans la moindre nourriture. Mais, très chère Mère, on priait tant pour nous ! Cette pensée nous soutenait.

Quand nous vous avons quittée à la gare, nous laissant avec vos dernières recommandations vos adieux maternels, nous avons pris la résolution de ne commettre aucune imperfection de propos délibéré et d'être bien fidèles aux inspirations de la grâce Je ne puis vous dire combien le secours divin s'est fait sentir à nous, au moment de cette terrible catastrophe. Nous

(1) **Parmi les congrégations de religieuses qui secondent si efficacement le travail des missionnaires du Bengale, il faut citer avec une réelle reconnaissance les Filles de la Croix, dont la Maison-mère est à Liége.**

Leur Institut fut fondé par Mlle Jeanne Haze, de Liége, et érigé canoniquement, en 1833, par Monseigneur Van Bommel. Ses constitutions furent approuvées en 1851 par Pie IX. Voué aux œuvres les plus diverses du dévouement et de la charité, il s'étendit rapidement.

En 1862, les Filles de la Croix, à la demande de Monseigneur Steins, alors Vicaire Apostolique de Bombay, acceptèrent des Missions aux Indes. Elles y dirigent spécialement des orphelinats et des asiles pour les enfants abandonnés.

Digitized by Google

étions aussi calmes, que si nous n'avions pas été en danger. Oui, Dieu est proche de ceux qui souffrent et qui l'implorent dans leur détresse.

Comme vous le savez, nous n'avions malheureusement point de prêtre à bord. Nous avons donc essayé de faire un peu de bien autour de nous en suggérant à nos compagnons d'infortune d'envisager la mort avec résignation à la sainte volonté de Dieu et de s'y préparer par un bon acte de contrition. J'étais heureuse d'avoir sur moi mon Christ des vœux. Je le tins en main, l'offrant à baiser à ceux qui m'entouraient. Vous eussiez dû voir,

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LES GENS DE LOHAR-BARWAY AU MOMENT DE LEUR DÉPART POUR LA PROCESSION DE RANCHI (1)

chère Révérende Mère, comme tous, catholiques et non-catholiques, s'empressaient de le prendre et d'y porter leurs lèvres avec dévotion.

Au plus fort du danger, Sœur Anne Joséphine disait : « Je suis triste que nous ne mourrons pas; nous y sommes si bien préparées ! » Pleine de compassion pour les pauvres noirs de l'équipage et d'inquiétude pour leur salut éternel, la bonne Sœur

(1) Les photographies insérées dans ces lettres appartiennent à la série qui illustrait la relation de voyage du Père Stas de Richelle; elles n'ont pu être publiées toutes dans les numéros précédents.

Voir *Missions Belges*, avril-mai 1907.

Digitized by Google

Marie Lydia me demandait si, en pareil cas, il ne serait pas permis de les baptiser, ce qui m'a presque fait rire.

Nos Sœurs ont été une réelle consolation pour moi ; c'en sera aussi bien une grande pour vous d'apprendre que ces chères enfants se sont conduites en vraies Filles de la Croix.

A l'heure qu'il est, vos quatre filles sont vêtues en Sœurs de Saint-Joseph. La bonne Supérieure est vraiment une mère pour nous ; ses filles rivalisent de soins et d'attentions à notre égard.

Je ne puis vous écrire davantage aujourd'hui, chère Mère ; il faut que nous travaillions activement pour remettre nos vêtements en bon ordre. C'est heureux que j'avais sur moi l'argent destiné au voyage de Bombay à Calcutta, sans quoi nous eussions été dans un autre embarras. Adieu, chère Mère, nous sommes si heureuses ! laissez-moi vous le dire encore, non seulement pour vous tranquilliser, mais pour rendre hommage à la vérité et à la bonté de Dieu. Oui, nous remercions avec joie notre bon Jésus de ce qu'il nous a fait la grande grâce de souffrir quelque chose pour Lui et de Lui ressembler un peu, puisque nous voilà comme Lui dépouillées de tout. Nous le sentons, nous sommes Filles de la Croix. Dieu nous a donné de telles consolations dans notre détresse, que je ne puis vous l'exprimer.

Bénissez vos enfants et priez pour elles ; bientôt nous vous écrirons encore.

Nos meilleures amitiés à toute la chère Maison-mère et pour vous, très chère Révérende Mère, nos plus filiales et respectueuses affections.

Encore une fois priez pour nous.

Votre très reconnaissante et soumise enfant,

Sœur Bertha, F. C.

L. S. J.-C.

La Canée, 25 février 1907.
Ecole française, Saint-Joseph de l'Apparition (Crète).

Chère et bonne Révérende Mère,

Deo gratias ! C'est donc bien vrai, nous sommes sauvées, sauvées comme par miracle, ici, dans une île lointaine et rocheuse, près des Sœurs si cordialement bonnes.

Quand je pense aux terribles journées écoulées depuis vendredi matin jusqu'au dimanche, toutes ces scènes horribles se pressent si confusément dans mon esprit que je me demande comment il me sera possible de vous les décrire. Cependant je veux essayer de le faire, car je sais que notre Mère bien-aimée prend trop d'intérêt à tout ce qui regarde ses enfants pour ne pas attendre les moindres détails sur ce qui vient de nous arriver.

Digitized by Google

Mercredi passé, je crois, à la faveur d'une mer calme et paisible, nous avions commencé à vous écrire, afin d'avoir notre correspondance toute prête à vous être expédiée de Port-Saïd. Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine voguions-nous dans la Méditerranée, que les flots commencèrent à s'agiter. Le mal de mer nous retint toutes quatre dans notre cabine. Jeudi, vers le soir, la tempête, devenue furieuse, ballottait violemment notre navire. Le lendemain matin, vers 4 heures, nous fûmes soudain réveillées par un choc, un craquement épouvantable. Au même instant, oh! je me sens encore devenir toute froide en y pensant! Le vaisseau s'éleva si haut que son équilibre en fut rompu. Il avait donné contre un

Cl du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LA FOULE AVANT LA PROCESSION

récif. L'arrière du vapeur s'enfonça dans la mer, tandis que l'avant émergeait au-dessus des flots. Les passagers se précipitèrent hors de leur cabine en jetant le cri d'alarme : « C'est sérieux! » Chère Sœur Bertha nous dit aussitôt de nous préparer à la mort, ce que nous fîmes en nous habillant à la hâte. Pour comble de malheur, la lumière électrique s'éteignit. Nous nous trouvions dans une situation affreuse, au milieu des ténèbres et d'un bruit effroyable : craquements du vapeur où s'engouffraient d'énormes vagues écumantes, cris déchirants et désespérés, brisement de la vaisselle et des meubles qui s'entrechoquaient, scène d'horreur qui passe toute description. Nous restions cramponnées à chère Sœur Bertha, cherchant notre force dans une prière et une résignation silencieuses,

Digitized by Google

jetées et rejetées de ci de-là par le ballottement du vaisseau qu'agitaient de violentes secousses.

Nous nous efforçâmes de gagner l'escalier d'où l'eau dévalait en torrents. Une mère éperdue nous rencontra et nous tendit ses deux petits enfants en s'écriant : « Oh ! mes enfants ! mes enfants ! »

Nous pûmes enfin parvenir au salon, où peu à peu le jour se fit. Un passager nous dit alors que le navire avait été lancé contre un rocher, et que, par conséquent, il ne sombrerait pas immédiatement. Nous restâmes dans la terrible attente de ce qui pouvait nous arriver; il nous semblait, à tout instant, que notre bâtiment allait s'ensevelir dans la mer. Plein de sollicitude pour les passagers, le capitaine les recherchait avec anxiété; il nous entassa dans la cabine du cuisinier où gisait un pauvre malade. Ce bon capitaine se multipliait pour soutenir le courage de tous les passagers. « Sauvez votre vie, criait-il; *coragio ! patientia !* » Nous sauver ! Quel moyen d'échapper au péril, à la mort? Devant nous, au-dessus de nos têtes, à droite, à gauche, partout mugissaient les flots menaçants.

Pressés les uns contre les autres, à douze, avec de pauvres petits enfants qui pleuraient de faim et de soif, nous étions là, entre la vie et la mort, dans l'angoisse et l'effroi, mais priant, chère Révérende Mère, priant et résignées à la sainte volonté de Dieu, encouragées par chère Sœur Bertha à faire à Notre-Seigneur et volontairement le sacrifice de notre vie. Chère Sœur nous permit aussi d'émettre nos vœux perpétuels; puis, nous restâmes calmes, surnaturellement calmes, ayant en mains notre chapelet et le Christ indulgencié pour la bonne mort. Oh ! comme nous avons alors senti la puissance de cette grâce divine que le Père céleste met toujours à côté de l'épreuve ! Tous ceux qui nous entouraient commencèrent à prier avec nous, et vous eussiez dû voir avec quelle piété, quelle dévotion ceux mêmes qui n'étaient pas catholiques saisissaient le crucifix que nous leur tendions et le pressaient sur leurs lèvres ! Nous distribuâmes aussi nos médailles que tous reçurent avec empressement. Le péril apprend à prier !...

Durant presque toute la nuit du vendredi, nous ne cessâmes de dire et de répéter : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous, aidez-nous, sauvez-nous, si c'est votre sainte volonté ! Notre-Dame du Sacré-Cœur, espérance des désespérés, priez pour nous !... » Et que d'autres invocations encore !

Vers minuit, chère Sœur me dit : « Comme je serai contente de voir poindre le samedi ! la sainte Vierge nous sauvera ! » — Cette pensée ne nous quittait pas; comme Filles de la Croix, ne sommes-nous pas placées d'une manière toute spéciale sous la protection de Marie? Malgré l'horreur de notre situation, nous

Digitized by Google

avions pleine et entière confiance qu'Elle viendrait à notre secours.

Non loin de nous, nous apercevions une île rocheuse où nous aurions pu nous réfugier si la mer avait été moins furieuse. « Au secours, Marie! au secours! » — Et voici que cette Mère de bonté répond à nos appels déchirants. Elle a demandé à son divin Fils de calmer encore une fois les flots agités. *Ave, Maris Stella!* L'aube du samedi se lève; lentement, mais visiblement, les flots se calment, la mer s'apaise. Les hommes de l'équipage reprennent cœur et se mettent à construire un radeau, toutes les chaloupes de sauvetage étant ou brisées ou perdues.

A l'aide de ce radeau et au moyen de cordes (de 60 mètres) amarrées à terre par un bon nageur, plusieurs personnes réussissent à atterrir. Cependant avec la tombée du soir, la mer commença à nouveau à s'agiter, et que de passagers, que de marins encore sur l'épave! On nous conseilla d'essayer de nous sauver avant la nuit, car le navire, pensait-on, ne pourrait résister jusqu'au matin. Quatre passagers se risquèrent encore sur le radeau. Nous restions à bord en prière, chère Sœur Bertha les mains levées vers le ciel. Oh! comme ils luttaient contre les flots!... Tout à coup, ils disparaissent... la mer se referme sur eux... Le capitaine crie: « Retirez les cordes. » Les cordes sont fortement tendues, les naufragés reparaissent sur l'eau et sont ramenés sur l'épave, mais, dans quel état!...

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LA SORTIE DE L'ÉGLISE

Force nous fut donc de nous résigner à passer la nuit sur notre navire. Nous vîmes au loin des vapeurs, sans attirer, hélas! leur attention. Vers le matin, nous aperçûmes deux vaisseaux qui semblaient se diriger vers

Digitized by Google

nous. Ils s'approchaient, stationnaient, s'éloignaient de nouveau, puis se retournaient de notre côté. Sans aucun doute ils avisaient à notre sauvetage, mais les nombreux récifs dont les pointes menaçantes émergeaient çà et là les empêchaient de nous aborder sûrement.

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LES TAMBOURS EN TÊTE DE LA PROCESSION

Nous suivions ces manœuvres avec anxiété. Qu'allions-nous devenir si ce moyen de salut nous échappait!... O bonheur! on détache les chaloupes; elles se dirigent vers nous, elles nous atteignent enfin. Des cris de joie, des pleurs, des sanglots expriment mieux que des paroles les émotions de nos cœurs. Nous fûmes accueillies à bord d'une canonnière russe envoyée avec d'autres vapeurs par le Consul général de l'île de Crète, lequel avait été averti de notre détresse par les premiers passagers sauvés à la nage. L'équipage nous prodigua les soins les plus empressés : des cabines furent mises à notre disposition, on fit sécher nos vêtements et on nous offrit à manger et à boire. Enfin nous abordâmes au port de La Canée où s'était massée une foule de curieux. On nous fit monter en voiture et, par une attention vraiment délicate du Consul, on nous conduisit au couvent des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

Je ne puis vous dire, très digne Mère, combien ces religieuses sont bonnes pour nous. Elles nous ont entièrement habillées et nous ont aidées à mettre nos propres vêtements en bon ordre.

Le Consul a été hier ici, il nous a dit qu'il aviserait quand nous pourrions partir avec un vapeur pour Alexandrie, et de là pour Bombay.

Je dois terminer ma longue missive, très chère Révérende Mère; on attend les lettres pour les porter à la poste de La Canée. Nous devons aussi nous presser de travailler, afin de pouvoir au moins nous vêtir convenablement pour le voyage.

Puis-je vous prier de laisser lire cette lettre à ma sœur; je ne puis lui écrire par ce courrier. Que surout elle ne se fasse aucune

Digitized by Google

peine à mon sujet; nous sommes si heureuses de ce qu'il nous a été donné de souffrir quelque chose pour notre céleste Epoux ! J'espère que ce bon Sauveur nous accordera la grâce de faire beaucoup de bien aux Indes pour Sa gloire et Son amour.

Sans aucun doute, mes chers parents auront appris par vous que nous sommes sauvées; je leur écrirai au premier moment libre.

Recevez, très chère Révérende Mère, l'expression de notre plus respectueuse et filiale affection, et bénissez

Votre fille très soumise et reconnaissante,
Sœur Marie Lydia, F. C.

Les Ursulines de Thildonck au Chota-Nagpore

Un Gendarme Voleur

Extrait d'une lettre de la Supérieure des Ursulines de Ranchi

C'était au mois d'août, peu de temps avant nos vacances. Pendant la nuit nous sommes éveillées soudainement par de grands cris, venant du côté de l'école. En un instant je suis au balcon et je vois toutes nos enfants groupées dans la cour et surexcitées au plus haut point. Je tâche d'obtenir le silence et j'entends l'explication de l'énigme : un homme avait pénétré dans l'enclos et était venu jusqu'à la porte de l'école ! La *Mata*, ou Supérieure des Filles de Sainte-Anne, l'ayant aperçu, avait donné ordre aux enfants de sortir toutes ensemble de leur dortoir, qui n'est autre que

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

ENTRÉE DE L'EXPOSITION A RANCHI

Digitized by Google

l'école; notre homme alors s'était blotti d'abord dans un coin de la véranda, puis reconnu avait escaladé la grille pendant que les enfants lui jetaient qui une pierre, qui un morceau de bois.

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

L'EXPOSITION DE RANCHI — DENTELLES EXPOSÉES PAR LES URSULINES

Cet individu était un gendarme. Dans la rue deux de ses collègues l'attendaient.

— Arrêtez cet homme ! leur crient les enfants

— Qui ?

— Ce petit gendarme qui vient de s'enfuir de notre enclos.

— Il n'a pas quitté la route.

— Menteurs, menteurs ! Prenez-garde à vous. La Révérende Mère va venir !

J'accours à la grille et toutes nos petites de m'indiquer le coupable. « Le voilà, Mère, c'est lui, le méchant, le vaurien ! » Les Petites-Sœurs d'appuyer leurs dires.

Craignant que notre homme ne s'échappe, j'ouvre la grille et j'approche du trio ; en même temps j'envoie quelques enfants à la demeure du Révérend Père, qui est à 200 pieds de là.

En un instant, le Père arrive. J'explique le cas. Le chef des trois doit lui décliner son nom et dire son numéro; après cela il les congédie.

Nous nous souhaitons la bonne nuit — il est 1 heure — et tout le monde regagne son lit ou sa natte. En chemin nos petites veulent pourtant me donner encore de plus amples détails sur l'apparition de ce visiteur nocture.

Naturellement ce dernier a été puni comme il convient. Le lendemain j'écrivis au Directeur de la police. Il vint aussitôt avec son assistant, un jeune Irlandais.

— Désirez-vous intenter un procès ? me demandèrent-ils ?

— Non, dis-je. Il ne nous sied pas de comparaître au tribunal ; mais veuillez pourtant infliger au coupable une bonne correction, afin de nous épargner la répétition d'une pareille aventure.

Digitized by Google

Les Amulettes chez les Mundaris

Extrait d'une lettre de la Supérieure des Ursulines de Khunti

Si l'on rencontre des superstitions en Belgique, il n'est pas étonnant qu'on en trouve, et de toutes sortes, dans les pays idolâtres. Un détail, à ce propos, pourra vous intéresser.

Une de nos élèves, Augustine, souffrait d'un affreux mal de dents. Quel remède? Extraire la dent malade? Impossible; c'est trop contraire aux usages Nous demandons au Père s'il n'a pas un calmant. « Il paraît, dit-il, que les natifs en ont; le père de Louisa coupe court aux douleurs, d'après ce qu'on m'a affirmé. »

MÈRE XAVÉRIA, SUPÉRIEURE DES URSULINES DE KHUNTI

Louisa est appelée à l'instant; elle promet d'aller trouver son père le lendemain avec la petite malade. Quelque temps après elles reviennent toutes deux munies du remède. Qu'est-ce? .. Une petite ficelle avec un petit morceau de bois pendu à l'oreille !. .

Vous devinez l'étonnement du Révérend Père. Celui-ci persiste cependant à croire que l'individu consulté a déjà fait usage d'un vrai remède On se décide à le faire venir. Il vient, fait asseoir l'enfant, exhibe une ficelle pareille à la première, mais plus longue, fait tomber à terre le petit bâtonnet, qui y est attaché. souffle dessus et l'approche de la joue, en décrivant de sa main, dans l'air, quelques cercles et serpentins, tape légèrement sur la joue, souffle sur celle-ci, puis lie la ficelle autour du cou avec recommandation de ne plus l'ôter. Après quoi il se lève précipitamment et s'esquive. Nous crions après lui ; peine perdue !

Nous demandons à Augustine si cela va mieux. « Oui », dit elle. Naturellement nous lui disons que c'est l'effet de la suggestion et nous lui ôtons son collier superstitieux.

Presque tous ici portent, en guise de collier ou de bracelet, mais réellement comme préservatif de différents maux, une ficelle avec un petit morceau de l'une ou l'autre espèce de bois. Devenus chrétiens, ils n'abandonnent pas aussitôt leurs petites superstitions.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Les Sœurs de Charité de Gand à Galle

Journal de Sœur Marie-Joséphine

Galle, 14 mai 1907.

Un long jour de congé!

La fête de notre chère Mère Tiburce a été célébrée bien joyeusement, en tout premier lieu par les orphelines, qui en ont anticipé la date de huit jours, afin d'avoir les coudées franches pendant les vacances des pensionnaires. Leur talent décoratif inné venant en aide à leurs sentiments de respectueuse affection pour leur bien-aimée Mère, elles avaient orné d'une manière charmante la salle où devait se donner la séance. Le programme de celle-ci était, du reste, des plus variés; l'auditoire n'a pas été peu surpris d'entendre des chants et des déclamations, non seulement en singhalais, mais en anglais, en français, voire même en flamand. Les enfants avaient rivalisé de zèle pour être à même d'offrir à Mère Tiburce de jolis ouvrages de broderie et de crochet. Comme complément de la fête, notre vieille « Aatchie » (nom singhalais pour « grand'maman ») a exécuté une danse du pays, avec une grâce et une aisance dignes d'une jeunesse de 18 ans.

Le bouquet spirituel de prières et de petits sacrifices n'avait pas été oublié. Il était magnifique et pourtant le compte avait été fait avec une exactitude presque scrupuleuse, les fillettes diminuant les nombres plutôt que de les exagérer, crainte de mentir!

Tant de bonne volonté méritait une récompense. Elle leur fut accordée sous forme d'un pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes à Halpatota le 9 mai, fête de l'Ascension. A 7 h. 1/2, après avoir assisté à la sainte messe et avoir déjeuné à la hâte, on se casa tant bien que mal dans deux grands « bullock-carts ». Sœur Livine, miss Fides et moi, nous étions chargées de diriger la caravane composée d'une quarantaine d'enfants. Malheureusement il survint une pluie torrentielle et nos quatre bœufs étaient peu disposés à faire preuve d'agilité; mais nous fîmes bonne mine à mauvais jeu. Les prières, les cantiques, les joyeux

Digitized by Google

propos s'alternèrent si bien qu'on s'aperçut à peine de la longueur du trajet : cinq heures et demie au lieu de trois heures, durée ordinaire.

Enfin, Halpatota est en vue! A grande distance, dominant coquettement la colline, on aperçoit la plus gracieuse petite église qu'on puisse se figurer en pays de Mission. La vue d'une si belle maison du bon Dieu fait sur nous l'effet qu'une oasis dans le désert produit sur une caravane harassée de fatigue; on ne pense plus qu'à admirer et à jouir. Le ciel lui-même semble nous sourire, car un rayon de soleil perce les nuages et la pluie cesse pour ne reprendre qu'au moment de notre départ.

En descendant de nos chars de triomphe, nous sommes joyeusement accueillies par le maître d'école et sa jeune femme (celle-ci étant une de nos anciennes élèves), et par Ambrosia, autre orpheline dont je vous ai parlé précédemment et qui a épousé un brave chrétien d'Halpatota. On nous conduit à un vieux bungalow ayant servi autrefois de résidence à notre « Aatchie » : c'est là qu'elle avait réuni quelques fillettes abandonnées dont elle prit soin pendant plusieurs années jusqu'à ce que maîtresses et élèves fussent admises dans notre orphelinat de Galle.

Les estomacs criant famine, on fait honneur au mets national : riz et curry. Puis on se rend en procession à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Oh! qu'il fait bon prier dans ce petit sanctuaire si propret! L'autel est dominé par une niche où se trouve une grande et belle statue de Notre-Dame de Lourdes, entourée d'une auréole portant ces mots : *I am the Immaculate Conception*. La chapelle a revêtu pour la circonstance ses plus jolis ornements; tout est simple, mais disposé avec goût. Le Révérend Père Fernando expose le saint sacrement, dont nous avons le bonheur de recevoir la bénédiction, puis le pieux cortège s'achemine vers la grotte pour la récitation du chapelet. Les enfants remplissent leurs bouteilles de l'eau de la fontaine; on passe encore quelques moments à admirer la belle nature, ensuite vient le moment des adieux; il faut se hâter de rentrer dans la prison ambulante.

Toutes nous n'avons qu'un regret, celui de devoir quitter si promptement cet endroit délicieux. Mais il est 4 heures et, d'après l'expérience du matin, nous calculons qu'il sera 9 h. 1/2 avant que nous atteignions Galle. Nous calculons... oui, mais sans prévoir que nos bœufs seront encore plus paresseux au retour qu'au départ : ils mettent sept heures cette fois à faire la route, de sorte qu'il est 11 heures quand les chars s'arrêtent devant le couvent!

Digitized by Google

Cl. du P. Gilles, S. J.

MOHAVELIGANGA

Digitized by Google

Ne croyez pas que nos enfants s'en plaignent; bien au contraire! Voici leur naïve réflexion : « Sans doute que Mother Superior nous aime encore plus que les pensionnaires; celles-ci n'ont eu congé que de 3 heures de l'après-midi à 8 heures du soir, et nous une si longue journée! »

Cette idée les ravit et leur fait oublier les *douze heures* de fatigant voyage. Vraiment, elles sont si simples, si bonnes, si pieuses qu'on ne peut s'empêcher de les aimer de tout cœur.

Depuis ma dernière lettre, plusieurs de nos bébés ont pris leur ticket pour le paradis. Une grande orpheline est morte aussi : Pauline, originaire de la Martinique. Elle était arrivée à Galle, il y a six ans, avec sa mère et son jeune frère; ils étaient catholiques. La mère mourut bientôt après à l'hôpital, puis le petit garçon... Pauline, restée seule au monde, malade et couverte de plaies, trouva naturellement un asile à l'orphelinat, refuge des abandonnées et, grâce aux bons soins, ses plaies guérirent en partie. Elle se trouvait si heureuse parmi nous, la pauvre enfant; un bonheur infiniment plus grand et sans fin est devenu son partage : nous en avons le doux espoir. Encore une protectrice de plus Là-Haut!

NOTES ET INFORMATIONS

Nécrologie. — Le 20 mars dernier, mourait à Calcutta, dans la paroisse de Saint-Jean, le Père Blanc, chargé spécialement du soin de la population madrasie. Voici à ce sujet un extrait d'une lettre du Révérend Père WAELKENS au Révérend Père Provincial :

« Notre bon Père Blanc est donc allé au Ciel, recevoir la belle couronne qu'il a méritée pendant sa longue et sainte carrière. Il était venu chez nous en 1893, du Maduré, pour prendre soin des Madrasis à la place du vieux et saint Père Bruni, et c'est à cette œuvre des pauvres qu'il a donné les quinze dernières années de sa vie, se dévouant et se sacrifiant. Dieu seul sait à quel prix.

» Depuis une dizaine de jours, le vieillard se sentait moins bien: il avait perdu tout appétit et ses forces baissaient insensiblement. Nous ne croyions pas cependant que la maladie fût dangereuse, et de fait il allait mieux, quand lundi dernier il écrivit au Père Marchal qu'il se sentait tout à coup moins bien. Le Père Vicaire-Général alla le voir et le ramena avec lui à la Résidence Archiépiscopale. Quand le médecin eut examiné le Père Blanc, il diagnostiqua une légère attaque de pneumonie mais n'osa encore se prononcer. Le jour de saint Joseph, son patron, le malade devint plus agité; vers le soir nous crûmes prudent de lui administrer les derniers sacrements.

» Avant de recevoir le viatique, le Père Blanc demanda la permission

Digitized by Google

d'offrir sa vie en satisfaction de tous ses péchés, pour la victoire de la sainte Eglise, la prospérité de la Mission du Maduré, du Bengale et le bien-être de ses chers Madrasis, en l'honneur du Sacré-Cœur, de l'Immaculée Conception et de saint Joseph.

» La nuit fut sans repos. A 1 h. 30 du matin, le Frère Infirmier lui donna sa potion. Le Père était bien présent et demanda au Frère de lui mettre au cou son chapelet et de bien le couvrir, ajoutant qu'il se sentait frileux. Sur quoi le Frère quitta la chambre pour un moment et quand il revint il trouva, à sa grande surprise, que le Père Blanc avait cessé de vivre. C'était le 20 mars de cette année 1907. Sans agonie, il était allé Là-Haut, à l'âge de 79 ans. Le lendemain eut lieu l'enterrement au cimetière de Saint-Jean; toute sa paroisse y assistait. Nous perdons en lui un bon ouvrier et, hélas! nous n'avons personne pour le remplacer. »

***

Nos lecteurs — nos bienfaiteurs surtout — ont parcouru souvent les lettres du Père Canoy, lettres pittoresques, un peu touffues, mais débordantes d'un zèle si sincère!

Dieu vient de rappeler à lui le courageux missionnaire.

Voici les détails qu'envoie au Rév. Père Provincial le Rév. Père Recteur du séminaire de Kurseong.

Du Révérend Père BERNARD. — *St Mary's, Kurseong*, 5 juin 1907 :

« Hier soir, à 6 h. 1/4, s'est éteint paisiblement le Père Emile Canoy. La Providence nous a envoyé cet ardent missionnaire pour que nous ussions témoins de sa sainte mort et pour que, son corps reposant au milieu de nous, les scholastiques puissent être excités à imiter son zèle.

» Le Père est arrivé ici il y a trois semaines dans un état de faiblesse extrême. Les Supérieurs l'envoyaient ici pour que l'air pur et frais des montagnes pût favoriser sa guérison. Il se rendait compte de sa faiblesse, mais son activité dévorante ne lui permettait pas d'y céder Les premiers jours, il voulut suivre entièrement la communauté, et il employait son temps à achever une vie de Notre-Seigneur, qu'il composait pour ses chrétiens. Après quelques jours, notre médecin lui prescrivit le repos complet et le lit. Quelle terrible mortification pour lui! Il prétendait que c'était le moyen de le tuer... Il ne profita guère de ce repos; le sommeil le fuyait, la respiration devenait difficile...« C'est de l'asthme, disait-il; l'air des montagnes est trop vif pour moi. » De fait, son corps était usé, et la pneumonie qu'il avait eue il y a quelques mois avait achevé d'épuiser ce corps fatigué par l'activité dont il avait toujours donné l'exemple.

» Dimanche soir, le Frère Infirmier s'aperçut qu'il pourrait y avoir danger de mort, et je proposai au Père de recevoir les derniers sacrements. Il accepta très volontiers, et les reçut avec grande piété La nuit fut très agitée, il avait une très grande difficulté à respirer, il étouffait, et, dans son angoisse, qui n'allait pas sans quelque délire, il appelait à son aide tous ceux dont il se rappelait les noms Lundi matin, il devint plus calme, les forces avaient diminué; il passait de son lit à son fauteuil et de son fauteuil à son lit. La marque distinctive de ces deux derniers jours a été la prière. Assis ou couché, il récitait à haute voix les *Ave Maria*, auxquels il mêlait quelques oraisons jaculatoires et des actes de contrition. De temps en temps, il y avait bien quelques paroles incohérentes, il se croyait au milieu de ses chrétiens indigènes et donnait des ordres; mais il revenait bien vite à sa prière. Hier, à 9 heures du matin, il reçut encore la sainte communion; il était parfaitement résigné à la mort et il s'y préparait avec ferveur; elle pou-

Digitized by Google

vait venir d'un moment à l'autre. Elle vint à 6 h. 1/4, tranquillement, sans lui causer de souffrance. On s'aperçut qu'il ne priait plus et que la bouche restait ouverte. On lui suggéra encore quelques pieuses aspirations, et peu à peu la respiration cessa : il était mort tranquillement, sans secousse. Nous avons tous été très édifiés de cette mort, et la remarque de tous était : puissions-nous avoir une mort semblable!

» En union de vos saints sacrifices,

» Votre fils obéissant en Notre-Seigneur,

» L. BERNARD, S. J. »

Renseignements complémentaires, d'après une lettre du Révérend Père WAELKENS, 6 juin :

« Depuis longtemps le Père Canoy était moins bien portant. A plusieurs reprises il avait dû quitter Mandar pour aller se faire soigner à Ranchi. En février dernier, quand j'ai passé par Manresa House, j'y trouvai le Père Canoy atteint de la fièvre. Pourtant il se remit peu à peu, et retourna à Mandar; mais quelques jours après il dut revenir à Ranchi.

» On crut qu'un séjour dans les montagnes lui ferait du bien. Je l'appelai à Calcutta et l'envoyai, en mai, à Kurseong. »

A Sainte-Marie de Kurseong

—

Tandis que de vaillants missionnaires recueillent, aux Indes et tout spécialement à l'ouest du Bengale, de magnifiques moissons d'âmes, quelques-uns de leurs jeunes confrères se vouent à cette œuvre pieuse de ne pas laisser se perdre la mémoire de leurs illustres devanciers dans la voie du zèle.

Au séminaire théologique de Sainte-Marie de Kurseong, s'est fondée, le 2 septembre 1905, une académie pour l'étude des choses de l'Inde. On se conformait ainsi à un vœu instamment exprimé par le Concile ecclésiastique de Bombay et réitéré par celui de Calcutta. La pensée qui l'avait dicté était, non seulement de recueillir précieusement, pour n'en pas perdre le souvenir, les leçons d'héroïsme apostolique des anciens missionnaires de l'Inde, mais aussi de faciliter aux futurs ouvriers de l'Evangile leur apostolat auprès des païens. Pour bien les aborder, pour mieux atteindre surtout ceux qui sont instruits, il importe, en effet, souverainement de connaître leur histoire, leurs mœurs et leurs coutumes.

C'est dans la même conviction que feu Monseigneur Goethals, archevêque de Calcutta, avait réuni à grands frais, dans sa résidence de Park Street, une magnifique bibliothèque « on India and indian subjects », très connue dans les milieux instruits de l'Inde; j'en ai sous les yeux le catalogue qui ne comprend pas moins de cent vingt-cinq pages, où s'alignent, sous des rubriques variées, des ouvrages utiles et précieux.

Sur un pied plus modeste, St Mary's College possède aussi sa bibliothèque indienne, annexe nécessaire de la nouvelle académie. Cette bibliothèque ne demande qu'à s'accroître de tous les apports qui peuvent lui venir. Déjà elle porte ses fruits. Plusieurs travaux en sont sortis dont quelques-uns sont ou seront publiés. C'est ainsi que le Révérend Père H. Hosten, S. J., de Kurseong, vient de publier, à Calcutta, un travail intéressant, intitulé : *Jesuit Missionaries in Northern India and Inscriptions of their Tombs*, Agra (1580-1803). Cette brochure, qui s'est inspirée en partie d'un travail du Révérend Père Félix, O. C., de la Mission de Lahore, retrace à grands traits, trop rapides et trop incomplets, la vie, ou le nom, de quelques missionnaires qui ont évangélisé le nord de l'Inde, dans la Mission, fondée en 1595, par le Père Jérôme Xavier, neveu de saint François, et qui, maintenant, se

Digitized by Google

trouve dévolue au zèle des Révérends Pères Capucins. Les cendres de ces apôtres sont encore conservées aujourd'hui au cimetière d'Agra, dans la « Martyr's Chapel ».

Cette première publication, nous aimons à le croire, en présage d'autres et la jeune académie de Kurseong ira de progrès en progrès dans la connaissance érudite de l'Inde et des choses indiennes.

ANT. S.

Du Père CARBERY. — *Sarwada*, 27 avril 1907 :

« Le 24 avril, le Père Hoffmann est parti pour Calcutta dans un chariot traîné par huit hommes, voyageant la nuit pour se soustraire aux pernicieux effets de la chaleur. Dans la vaste jungle qu'il doit traverser et qui est un repaire de tigres et d'éléphants sauvages, j'ai lieu de croire que, grâce à la nombreuse compagnie, au bruit du chariot et à la lumière d'une lanterne, mon cher compagnon ne courait aucun danger. Son état de santé m'inquiète davantage, et j'attends avec quelque anxiété la décision des médecins de Calcutta. Espérons qu'il ne s'agira que d'un séjour temporaire à Darjeeling, où d'ailleurs le brave missionnaire, qui a emporté ses notes et papiers, pourra travailler encore. L'épreuve est très dure au Père Hoffmann, mais il la reçoit vaillamment des mains de Dieu. Quant à votre serviteur, le voici, derechef, solitaire à Sarwada.

» Pendant la semaine sainte nous avons, par un triduum, préparé ceux de nos chrétiens qui devaient recevoir pour la première fois les sacrements de pénitence et d'eucharistie Le jeudi saint nous eûmes quarante communions; trois jours plus tard, deux cent trente. Le dimanche de Pâques fut inauguré le nouvel harmonium, un clavier à piston, envoyé de Belgique; il se fit entendre pendant la messe et au salut sous la main, très experte déjà, du Père Hoffmann. Deux de nos jeunes maîtres d'école s'entraînent en ce moment, non sans succès.

» Dans la Mission de Khunti, à quatre lieues d'ici, se dresse une grotte de Notre-Dame de Lourdes, un des derniers ouvrages du vieux Père Frencken, de sainte mémoire. Depuis deux ans nous avons la coutume d'y conduire toute notre école en pèlerinage. Volontiers y réunirions-nous, chaque année, au premier mai, toutes les écoles mundas, mais l'accord n'a pu s'établir jusqu'ici. Cette fois on réunira les écoles de Karra, de Sarwada et de Khunti, ainsi que les garçons mundas de l'école de Ranchi, qui seront alors en route pour aller chez eux passer les petites vacances. Les filles du couvent de Khunti viendront grossir le nombre et nous tâcherons d'engager le plus d'anciens élèves possible. La cherté du riz toutefois réduira forcément les contingents. Les exercices du pèlerinage s'ouvrent le soir : procession aux flambeaux, récitation du rosaire, chant des cantiques; puis, illumination de la grotte, sermon, salut. Le lendemain, grand'messe, sermon et communion générale. »

D'une lettre à un Père de Louvain. — *Kurseong*, 29 avril 1907 :

« ... Les *Missions Belges* ont dû vous renseigner sur le Jashpur. Voici quelques mots du Père De Gryse qui vous feront voir sur le vif l'ardeur et la générosité du missionnaire lorsqu'il lui faut faire tant d'ouvrage à la fois :

« Les cinq derniers mois, j'ai été » tout le temps à cheval et voici » que je pars de nouveau le 24 » mars pour rentrer à Kurdeg le 30. » Je repars le 1er avril, rentre le 6; » pars de nouveau le 8, et cela jus» qu'au 23. Puis le 1er mai, nouveau » départ pour revenir à la Mission » le 25. »

» Le Père De Gryse a 62 villages ou hameaux, 7,000 catéchumènes et 12 catéchistes. Il lui faut cinq semaines pour visiter tous ses villages et ils augmentent encore. Son

Digitized by Google

école compte 240 garçons et 220 filles. Quel entrain, mais quel travail et quelle dépense aussi ! Voilà pourquoi je vous disais, il y a quelques semaines, que vos roupies, si vous en avez quelques-unes dont vous ne savez que faire, ne pourraient être mieux placées que dans les mains du Père De Gryse. »

* * *

La Société de Saint-Pierre-Claver, fondée par Mme la comtesse LEDÓCHOWSKA dans le but de procurer des ressources à toutes les Missions d'Afrique, a son centre à Rome, via dell'Olmata 16.

Elle a pour organe :

L'ÉCHO D'AFRIQUE

bulletin mensuel illustré paraissant en français, en allemand, en italien, en polonais, en bohème et en slovène, et contenant des rapports d'un intérêt émouvant sur toutes les contrées du vaste continent.

*S'adresser au bureau de l'***Écho d'Afrique**, *65, rue du Bac, Paris (7e)*

DONS

Pour l'église de Ranchi, anonyme : 10,000 francs.
La Direction de l'Œuvre des Timbres, au Grand Séminaire de Malines, pour la ferme-chapelle fondée par cette œuvre au Kwango : 500 francs.
Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, Tournai :
Au Père d'Hoop : 50 francs ;
Au Père Ernes, Baudouin van de K. ., son ancien élève : 5 francs.
Par l'intermédiaire du Père Capart, Tournai :
Au Père De Meulemeester, Kwango, anonyme de Wez-Péruwelz : 20 francs.
La classe de 5e latine du Collège Notre-Dame à Tournai au Père Stoffels à l'occasion de la fête de leur professeur : 20 francs.
Une personne de Tournai au même missionnaire : 10 francs.
Par l'intermédiaire du Père Sagehomme, au Père Stache, Ceylan : 50 francs.
Collège Sainte-Barbe, à Gand :
MM. Albert et Lucien de Hemptinne au Père Van Heede : 40 francs.
Œuvre des vieux timbres, etc., au Père Cyr. Vandendriessche : 25 francs.
Les élèves de 3e latine B et de 6e latine A du Collège Saint-Servais, à Liége, au Père A. Haut, Congo : fr. 41 60.
Pour la Mission du Père Butaye, Brugelette-Saint-Charles, où il y a un accroissement de 1,400 orphelins : 100 francs.
Au Père De Hert, Ceylan, par l'entremise du Père Van Eecke, Alost : 30 francs.
Par l'entremise du Père Guillaume, au Père d'Hoop, de la part d'une famille de Charlerot : 50 francs pour 25 messes.
Pour les pauvres du Père Closset, à Matara (Ceylan) : 20 francs.
Les internes de la petite division du Collège Saint-Joseph, à Alost :
Au Père Nuyens : 50 francs ;
Au Père Van Hecke (Ranchi, : 50 francs ;
Au Père Stoffels : 50 francs ;
A Monseigneur Van Reeth : 520 francs.
Les élèves de 6e latine du nouveau Collège Saint-Michel, Bruxelles, à leur professeur le Père A. Servranckx : 144 francs, dont
Au Père Ad. Van de Mergel, 16 francs ;
Au Père Aug. De la Croix : 16 francs ;
Au Père Bressers : 16 francs ;
Au Père Walrave, Charles : 16 francs ;
Au Père Buelman (Congo) : 20 francs ;
Au Père Wauters, Al. : 20 francs ;
Au Père Mattelé, G. : 20 francs ;
Au Père Courtin, E. : 20 francs.
Envoi de timbres, capsules de plomb, pour le Père Mattelé, Ranchi, par l'intermédiaire de son frère, M. et Mme J. Mattelé-Dubois, de la part de M. l'architecte Constant Van Hoof-Chevalier, Calmpthout.
Beaux envois de timbres : le pensionnat des Dames Bernardines, Ollignies ;
Mme Van den Eynde.
Beau lot de papier d'étain : M. Roch Despret.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Excursion au mont Meda-maha-nuwara

par le Père Gille, S. J.

Chose assez anormale dans un petit professeur de latin et d'alphabet grec, je me sentis un jour pris d'instincts d'explorateur et de chasseur. Cela coïncidait parfaitement avec une invitation d'un planteur catholique à aller passer mes vacances dans son bungalow. Donc, un matin, le Père Berrewaerts et moi nous descendîmes dans les brouillards de la vallée, où nous attendait, chose prosaïque à dire, un fiacre. Nous longeâmes la rivière. Il faisait frais, et notre « pony », pour se réchauffer, galoppait vaillamment tout en reniflant le brouillard. Quand nous eûmes, avec cheval et voiture, passé la rivière en bateau, au risque de jeter le désarroi dans les touffes de buée blanche qui s'exhalait de l'eau, nous prîmes la vallée dans toute sa largeur, à travers des plantations élégantes comme des jardins botaniques. Nous avions couru deux heures; la montée commençait et « pony » laissait pendre la langue. Par pitié, je marchai à côté de la voiture. C'était certainement une suggestion délicate au cocher de descendre aussi; mais le jockey restait vissé sur son siège avec toute l'immobilité flegmatique d'un homme empalé. Et, après tout, je respecte trop les cochers singhalais pour m'entêter à leur faire des leçons dont ils ne veulent pas. J'étais descendu par égard pour le cheval, je remontai par déférence envers le cocher. Tant pis pour pony.

Cl. du P. Gille, S. J.

NATIFS ET NATIVES D'URUGALLA

Enfin, nous passâmes le Gal mal oya, pour entrer dans le beau pays d'Urugalla, au pied du mont Medamahanuwara. Une

Digitized by Google

montée de 400 mètres, puis une heure de marche pour contourner le flanc de la montagne et nous atteignîmes le bungalow du planteur, assoiffés, essouflés, baignés de transpiration.

Nous fûmes accueillis comme on peut l'être par des Européens vivant dans un désert tout pittoresque qu'il soit. « Stanley a découvert le Congo, disait notre hôte, mais, moi, j'ai découvert mon estate. » Mais j'étais venu pour explorer et chasser, et l'exploration fut un succès.

Cl. du P. Gille, S. J.

RUINES DU PALAIS, AU CENTRE DU FORT QUI SURMONTE LA MONTAGNE

Près de la plantation s'élève, à la hauteur de 4,372 pieds, un pic nommé en singhalais Medamahanuwara.

Comme ce nom est de nature à endommager des mâchoires européennes, nous nous contenterons du nom de la citadelle qui couronne le sommet : Galenuwara. La montagne est surmontée d'une coupole de granit accessible seulement du côté sud. C'est là que, vers le commencement du XVII^e siècle, le roi de Kandy, Senarat, bâtit une forteresse pour protéger le pays contre les incursions des Portugais.

Accompagné de quatre guides, un Singhalais, un Malais, un Mahométan et un Tamoul, et, portant de la façon la plus désintéressée un kodak sur le dos, je commence la montée. Phénomène étrange : chaque fois que j'escalade une montagne, je jure que ce sera la dernière fois. Ceci soit dit pour faire comprendre mon état psychologique durant une montés de 800 mètres en plein soleil. Mais mes guides marchaient avec tant d'allegro qu'il fallait bien les suivre, ne fût-ce que pour l'honneur de ma race. Ce qui sauvait cet honneur, c'était les centaines de sangsues qui,

Digitized by Google

incapables de pénétrer mes guêtres, se jetaient sur les jambes de mes guides et les forçaient à s'arrêter pour me donner du répit. Pendant qu'ils comprimaient des citrons sur leurs jambes (les sangsues détestent la limonade), je respirais.

La montée se fit lente et pénible au travers d'une forêt épaisse et au moins aussi vierge qu'une forêt de Ceylan réussit à l'être. « Eh, guide, est-ce encore loin? — Encore quelques pas, Père! » C'est toujours la même chose avec ces Singhalais.

Par politesse, ils ne doivent dire que des choses qui plaisent. Il y avait encore 200 mètres à monter, et le gredin remarquait que cela me déplaisait. Une autre fois, je lui demanderai : « J'espère que nous n'y sommes pas encore, hé Charles? — Encore 500 mètres », répondra-t-il. Il n'y a pas à dire, mais les Singhalais sont polis.

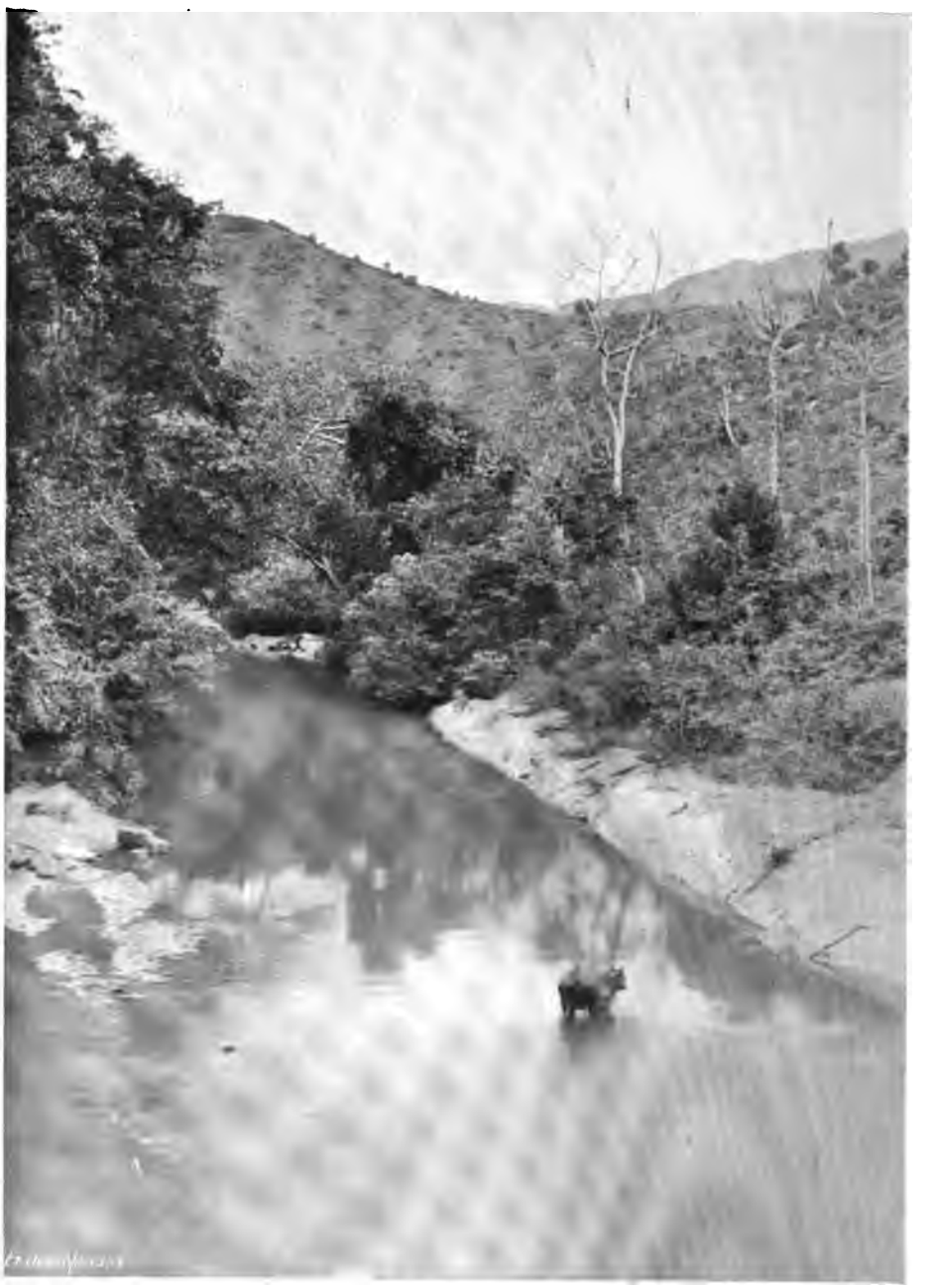
Enfin, nous arrivâmes au pied du bastion extérieur, haut de 4 mètres et composé de gros blocs de granit. D'après les villageois, chaque pierre fut transportée du pied de la montagne. C'est possible : avec les rois de Kandy comme avec les anciens Pharaons, il ne faut s'étonner de rien.

La forteresse fut bâtie vers 1620. C'était alors au plus fort de la guerre entre les Kandyens et les Portugais. Les Hollandais venaient d'envoyer leurs premiers ambassadeurs à Kandy pour conclure une alliance contre les Portugais. Ceci m'incline à

MES HOTES ET MOI
LE PÈRE GILLE

croire que Galenuwara fut bâti par des ingénieurs singhalais. D'ailleurs ils n'étaient pas novices dans l'art, puisque Galenuwara était le sixième fort qu'ils bâtissaient.

Digitized by Google



Cl. du P. Gille, S. J.
Agr. d'un cliché 8×10 **GALMALOYA — AU PIED DU MONT MEDAMAHANUWARA**

Digitized by Google

Nous escaladons le bastion par une brèche. La terre est jonchée de blocs de pierre et de tuiles; tout est envahi par la forêt. Nous entrons ainsi de plein pied dans la partie centrale. Elle est en pente douce. Nous ne remarquons que des espaces aplanis où se tenaient les sentinelles. Nous sommes ainsi conduits à un puits assez large, rempli d'une eau noire et boueuse. Ce que l'explorateur Hamilton a pris pour une source (1) n'est évidemment qu'un réservoir destiné à recevoir l'eau de pluie.

A cinquante pas du puits, à l'extrémité nord du pic, s'élèvent les quatre murailles ébréchées de l'ancien palais. C'était un bâtiment oblong bordant le précipice. D'une des fenêtres du palais on pouvait descendre par une chaîne le long de la pente de granit jusque dans un caveau; celui-ci, inaccessible par le pied de la montagne, devait servir de refuge en cas de danger et de cachette pour les trésors.

Cl. du P. Gille, S. J.

LE MONT MEDAMAHANUWARA, SURMONTÉ DU FORT

Quand nous eûmes écarté l'épais rideau de broussailles qui voilait la vue, nous nous trouvâmes soudainement en présence d'un panorama magnifique.

A perte de vue s'étend la riche vallée de Dumbara, serrée entre les chaînes crénelées d'Antana au sud et des Knuckles au nord (2,000 mètres de haut).

(1) Voy. Revue de la *Royal Asiatic Society*.

Digitized by Google

Des paquets de brise froide bondissent contre les créneaux disloqués et donnent au pic un air échevelé.

La forteresse, abandonnée dès 1815, tomba avec le dernier roi de Kandy, Sri Wikrama Raja Singha Durant dix-sept ans il avait gouverné en despote un peuple laborieux et paisible. Malgré eux, il avait forcé les Kandyens à creuser le lac de Kandy ; il fit tuer le grand-prêtre et usurpa ses pouvoirs; enfin il poussait son orientalisme jusqu'à condamner des femmes de noblesse à voir leurs enfants pilés dans un mortier. A l'égard des Anglais, il avait été un voisin aussi dangereux que traître. En 1803 il fit lâchement massacrer le bataillon du colonel Davie, et les cent cinquante malades abandonnés à l'hôpital militaire. En 1815 il mutila dix commerçants natifs, sujets anglais. C'en fut plus qu'assez pour la patience anglaise. Le gouverneur de Colombo déclara la guerre au tyran. Un mois après, les troupes anglaises alliées aux chefs natifs entrent dans la capitale. Le roi s'enfuit avec deux de ses reines vers le fort Galenuwara, avec l'intention de rassembler des forces et d'attendre l'ennemi. A la tombée de la nuit il arriva par une pluie torrentielle au pied du pic et fut reçu par l'Aratchi de Bombura.

Cl. du P. Gille, S J.

MES GUIDES

Le lendemain avant l'aube, le roi se réveille en sursaut. La porte est défoncée à coups de crosse, des détonations retentissent : des Kandyens armés, guidés par un enfant, avaient traqué le tyran. Il fallut se rendre. Ce fut alors que ses sujets, lassés de tyrannie, assouvirent leur vengeance, et l'assouvirent comme les Orientaux savent le faire, sans pitié.

Le commissaire Doyle, arrivé en toute hâte avec un palanquin, arracha le captif de leurs mains. Le prisonnier, faisant bonne mine à mauvais jeu, tâchait par ses sourires et ses flatteries d'amadouer la froideur toute anglaise mais polie du magistrat.

Par respect pour l'étiquette de la cour de Kandy, les Anglais envoyèrent une escorte d'officiers pour accompagner le captif.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'il rentra dans ce qui fut sa capitale. Il avait les traits fins, l'expression mâle du type kandyen, le port majestueux d'un roi, mais la bassesse d'un fauve : il ne rencontra aucune sympathie. Détrôné, il fut envoyé à Madras où il mourut seize ans plus tard.

Telle fut la fin du royaume de Kandy; le royaume et le fort de Galenuwara tombèrent du même coup.

* * *

Après une semaine de repos pour tous deux et de consolant apostolat pour le Révérend Père Berrewaerts, nous redescendîmes dans la vallée, cette fois en voiturettes à bœufs. En quête d'aventures, j'avais choisi un petit bœuf dont les allures manifestaient une frivolité inconnue dans la race. D'abord il voulut s'échapper sans la voiture, puis, quand on l'eut attelé, il voulut s'échapper sans le cocher et sans moi. A peine fûmes-nous sur le cabriolet que le bœuf secoua furieusement ses grelots et s'échappa comme une flèche. La route serpentait en pente le long d'un précipice, circonstance qui ne fit qu'encourager l'allure de ce vagabond. Chaque fois que la route faisait coude, ce casse-coup redoublait de vitesse et forçait le cocher à faire des exercices s'acrobate pour sauver notre équilibre.

Par deux fois il se jeta par terre, présentant un mélange effroyable de cornes, de grelots, d'écume et de naseaux. D'un bond il nous demêlait tout cela et reprenait son galop triomphal.

Voilà comment finit notre excursion.

Mais j'ai oublié de parler du succès de notre chasse. Je préfère cependant revenir sur ce sujet dans un prochain article sur « l'extinction graduelle du gibier à Ceylan ».

A. GILLE, S. J.

P.-S. — Puis-je recommander aux lecteurs de la Revue une bibliothèque que je viens de fonder à l'usage du futur clergé des Indes ?

Je voudrais bien, en faisant passer mon chapeau, me sentir, comme malgré moi, des larmes dans les yeux. Mais je crains que l'auditoire ne se laisse pas manier d'une façon mélodramatique. D'ailleurs, avec des lecteurs intelligents je n'ai même aucun prétexte pour insister sur l'utilité d'une œuvre qui contribuera tant à l'éducation de notre clergé des Indes!

A. GILLE, S. J.

Ces clichés ont été pris avec un appareil Kodak 8×14 sur pellicules Eastman.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Croyances païennes

par le Père Adelin Grignard, S. J.

A trente minutes au nord de Kurseong, sur la route qui suit le Darjeeling-Himalayan-Railway, à mi-côte des montagnes, se trouve le village de Sipaydhoûra. Nous y avons un pied-à-terre, à l'orée du bois qui couronne les cimes. Un djôra ou torrent nous sépare de la propriété de l'Etat, gardée par le « forester » N..., notre ami. Venu, dès son enfance, du Népal indépendant, N... s'est muni d'une solide instruction primaire à Darjeeling. Intelligent et pratique, il s'est engagé au service de l'Etat et habite un bungalow confortable en compagnie de sa femme et de ses sept enfants.

Il touche à la quarantaine, a coudoyé des chrétiens depuis ses tendres années, mais ne manifeste aucun désir d'abandonner le paganisme, dont il est simple et fidèle adhérent. C'est le cas de presque tous ses voisins du village.

Cl. du P. Ad. Grignard, S. J.
FILLETTES DE L'ÉCOLE NATIVE DE KURSEONG AU PIED DE LA NOUVELLE STATUE DU SACRÉ-CŒUR REGARDANT LE NÉPAL

Nous entreprîmes en décembre dernier de l'interroger sur leurs croyances communes. L'occasion fut la découverte d'un enclos sacré, caché sous un buisson de roseau, dans la partie du bois opposée à notre coin de terre, au delà de son « home ».

Enclos très modeste, vulgaire même, formé de planches d'inégales longueurs en un carré de 2 mètres de côté. A l'intérieur, une pierre teinte de vermillon, un foyer aux cendres refroidies, où gît une louche à laquelle adhèrent encore des restes d'encens brûlé; une sonnette de bonne taille suspendue à un bambou; d'autres bambous et brindilles piqués dans le sol portent des bandelettes rouges, de purs

Digitized by Google

chiffons, pareils à ceux que l'on trouve noués tout autour de l'enclos aux basses branches des arbres.

Au pied d'un magnolia voisin, le trident sacré, de 15 centimètres de haut, rouillé et noirci, est fiché en terre par le manche.

Cl. du P. Ad. Griguard. S. J.

MONTAGNARDS DES ENVIRONS DE KURSEONG

Aux quatre pans du carré, sur le sol, des fleurs jaunes, chrysanthèmes très communs ici, souvent renouvelées et disposées en dessins variés.

Voici notre dialogue en substance; je me permets de résumer et de classer les réponses de mon interlocuteur.

— Existe-t-il un culte public à ce temple?

— Oui; une fois par an, au mois de mars, le village s'y rend en corps, à part évidemment les gens de caste inférieure : orfèvres, tailleurs, cordonniers, vidangeurs, qui ont leur culte à part.

— Et à quel jour précis du mois de mars cela se fait-il?

— Le jour n'est point fixé; on prend celui qui convient à quelque brahmine, soit de Darjeeling, soit de Kurseong ou d'ailleurs; n'importe lequel. Mais il faut un brahmine pour offrir le sacrifice!

— Ah! un sacrifice?

— Oui, après que le brahmine a lu dans notre livre sacré, en agitant la sonnette aux endroits marqués...

Digitized by Google

Je l'interromps :

— Ah! pardon; c'est à appeler la déesse que sert cette sonnette?

— Non; la sonnerie est un simple rite prescrit. Donc : après la lecture, on immole une chèvre et l'on teint de son sang la pierre de l'enclos. Ensuite on la dépèce et une portion est distribuée à chaque habitant, en même temps que du riz, des fruits et autres mets qui ont été achetés à frais communs. Quelque temps avant la cérémonie, un des chefs collecte à cet effet dans le village. Les gens aisés donnent 4 annas (40 centimes), d'autres moins (1). Pendant toute la cérémonie, la divinité est au milieu de nous, invisible. Un ancien du village prétendait même que le temple est à l'emplacement d'une demeure qu'elle habita jadis.

— Et cette divinité, quelle est-elle?

— La déesse Kâli, la Dévi Kâli, l'épouse de Siva; ils sont les dieux de la Justice. Lui tient le trident et une corde, elle un glaive, symboles de leurs représailles contre les malfaiteurs et les pécheurs. L'aspect de la déesse est terrifiant, mais salutaire.

— Et où habite ordinairement cette déesse?

Notre homme est embarrassé.

— Je ne sais trop; dans le domaine des dieux.

— La priez-vous à d'autres temps?

— Oui, chaque fois que nous avons quelque chose à demander. Nous devons alors jeûner jusqu'après notre visite à l'enclos; nous y déposons des offrandes; nous attachons aux arbustes ces rubans sacrés qui prient pour nous en s'agitant au vent. Au retour, nous prenons un bain et, alors seulement, nous pouvons manger.

— Et ces fleurs qui entourent l'enclos?

— Ceux qui vont y prier, qu'ils soient du village ou pèlerins seulement, les déposent.

— Mais, après cette vie, qu'adviendra-t-il de vous?

— Ah! les âmes sans faute iront au ciel, les autres en enfer, éternellement. En enfer, on souffre; au ciel, on est en paix, en parfaite harmonie avec tout le monde; pas de mensonge, pas d'injustice.

Ici, nous croyons remarquer que notre homme énonce des vérités qu'il sait devoir être conformes à nos propres croyances. Il est possible cependant que cette notion des fins dernières, évidemment influencée par le christianisme, soit introduite depuis longtemps chez ses coreligionnaires.

---

(1) D'après certains, ce banquet constitue la participation des assistants au sacrifice; par le fait qu'ils mangent quelque chose des offrandes faites à la divinité, ils s'incorporent quelque chose d'elle. Mais les simples ne connaissent pas cette signification.

Digitized by Google

— Mais si vous avez péché, ne pouvez-vous pas vous purifier?

— Oui, en allant nous laver au Gange ou en visitant une ville sainte, Bénarès. Des pèlerins qui reviennent du Gange nous apportent aussi de l'eau sainte, qu'ils nous vendent.

— Et vous, personnellement, vous croyez tout cela?

— Parfaitement.

— Vos enfants ne fréquentent-ils pas l'école protestante? On y enseigne le nouveau Testament.

— Oui, ils doivent lire la Bible.

— Et s'ils y croient?

— Ils sont libres d'y croire. En attendant, je ne leur permets pas de recevoir le baptême. A leur majorité, quand ils m'échap-

UN COIN DE PIQUE-NIQUE A L'ÉCOLE NATIVE, KURSEONG

peront, ils feront ce que bon leur semblera. Mais l'instituteur lui-même est un natif; il n'est protestant que parce qu'il le faut bien.

Nous quittons notre homme en déplorant que le manque de missionnaires et de ressources ne nous permette pas d'établir là une école catholique. Sans nul doute, ces gens seraient prêts à nous confier leurs enfants et la loi d'amour et de vérité telle que la présente l'Eglise romaine aurait sur ces jeunes âmes un effet autrement vainqueur. Le protestantisme froid ne leur demandera jamais que leurs noms à inscrire et les laissera païens comme devant, avec une arme dangereuse en plus : une demi-instruction et des besoins nouveaux.

Notre-Seigneur en ait pitié! Puissent les cœurs généreux de Belgique s'en émouvoir et se décider à soutenir au moins et à développer nos écoles de garçons et de filles de Kurseong; des ressources plus grandes nous permettraient d'en étendre les bienfaits.

AD. GRIGNARD, S. J.

Digitized by Google

Au Jashpur (1)

Lettre du Père De Duve, S. J.

Katkahi, 25 mai 1907.

Après la lutte, c'est le triomphe au Jashpur.

Le premier village, Kairkona, qui tenta de se déclarer catholique fut bientôt emmené en captivité. Les hommes furent roués de coups et, après trois semaines de prison préventive, condamnés à une amende qu'ils ne purent payer ou à un mois de prison; les cinq plus ardents eurent quatre mois de prison. Ils restèrent fidèles à la religion catholique! L'agent politique anglais du Jashpur fit mander le rajah (le roi de cet Etat indépendant). La sentence fut cassée.

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LES CHRÉTIENS DU JASHPUR

Plusieurs villages sollicitèrent bientôt leur admission dans l'Église catholique Cette fois on s'en prit aux gens que nous avons envoyés au milieu des nouveaux chrétiens. Le même jour on les saisit presque tous, on les emmena à la capitale, on les condamna à deux, trois et quatre ans de prison rigoureuse, comme fauteurs de troubles politiques!

Monseigneur l'Archevêque prit leur cause en main. Une conférense officielle et politique eut lieu dans la capitale même du Jashpur. Le rajah et son diwan (premier ministre) signèrent un traité devant Monseigneur, l'agent politique anglais du Jashpur et les quatre missionnaires des stations voisines par lequel il garantissait la paix aux chrétiens. Le traité fut redigé de la main même de l'agent politique.

(1) Les clichés de cette lettre et de l'article suivant continuent la série des jolies vues du Chota-Nagpore que nous a envoyées le Père Stas de Richelle. Voir *Missions Belges*, mars-avril 1907.

Digitized by Google

Ces circonstances, suscitées par les méchants eux-mêmes, furent providentielles.

Aujourd'hui, du coté de Katkahi (40 villages), Tongo (70), Soso (30), Kurdeg (70), ont renoncé au paganisme; donc au

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

KATKAHI — LE REPOSOIR

moins deux cents villages, dans lesquels presque tout l'élément ouraon s'est converti (25,000 nouveaux catholiques).

Leur renonciation à Satan n'a pas consisté en paroles.

Ils reçoivent le prêtre catholique en triomphe, au bruit des chants, tambours et cymbales... ils lui donnent l'hospitalité, lui lavent les mains, lui versent l'eau de riz à boire, lui offrent une brebis en présent.

Ils mangent en commun avec les chrétiens qui accompagnent le Père. Aux Indes, on ne mange qu'avec les gens de sa caste.

Ils se font couper devant le Père leur belle tresse de cheveux qui les tenait enlacés à Satan.

Ils s'en vont dénicher dans leur maison tout un attirail de « Chut », esprits malfaisants, ils les apportent avec les restes de sacrifices soigneusement conservés : couteaux rouillés du sang des victimes, plumes, grains de riz, etc., ils allument un grand feu et, devant le Père, y précipitent toutes ces reliques de leur ancien culte. — Acte héroïque : païens, ils étaient hantés de ces esprits malfaisants, et pour les apaiser que de pratiques! A quelles représailles ils s'exposent! Mais les premières lueurs de la foi ont lui : « Celui qui s'appuie sur Dieu seul qu'a-t-il à craindre de Satan! »

Nous leur avons demandé des représentants des divers villages jashpuriens; ils sont venus et restés au catéchuménat, durant quinze jours, à Katkahi même (à dix, douze lieues de chez eux).

Nous leur avons demandé d'envoyer leurs enfants à l'école de Katkahi, ils nous ont écoutés.

Digitized by Google

C'est eux maintenant qui nous demandent, eux qui nous supplient de leur donner des catéchistes pour les rassurer et les protéger sur place, pour leur apprendre prières et chants, pour faire église.

Faut-il abandonner ces tout jeunes petits agneaux au milieu des loups, les abandonner complètement à eux-mêmes?

Les protestants, à qui l'argent ne manque jamais, établissent partout leurs maîtres bien salariés, là même où il n'y a que quelques familles luthériennes.

Quant à visiter nous-mêmes ces villages lointains, le pourrions-nous plus de deux fois par an : notre paroisse compte bientôt près de deux cents villages!

C'est bien le catéchiste qui tient le Père au courant de tout ce qui se passe. Ils sont choisis parmi nos plus fervents chrétiens du Barway, mais pourrions-nous leur accorder moins de 10 francs par mois à chacun?

Enfin, les établirons-nous en nombre suffisant ces catéchistes indispensables?

A vous, chers lecteurs, de résoudre. Avec nos ressources habituelles : impossible!!! Je vous en supplie, écoutez notre cri de détresse : « Sans des secours spéciaux dans ces circonstances extraordinaires le triomphe éclatant de la cause catholique au Jashpur ne sera qu'éphémère; la cause catholique du Jashpur est exposée à la ruine! »

Comptant sur vos prières et vos largesses, je reste votre tout dévoué en N.-S.

Jos. De Duve, S. J.

Un centre minier au Bengale

par le Père Stevens, S. J.

Le *Catholic Herald* du 12 juin écrivait ce qui suit :

« C'est avec plaisir que nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la lettre ci-jointe annonçant la formation d'un Comité catholique pour l'érection d'une église à Madhupur (chemin de fer Est-Indien). La salle de réunion des employés du chemin de fer a été jusqu'ici le local mis à la disposition des catholiques pour la célébration mensuelle de la sainte messe, mais il n'y a pas de doute que l'érection d'une église dans cette importante localité ne devienne de plus en plus désirable. Le Comité a déjà obtenu l'emplacement pour la bâtisse en projet.

Digitized by Google

» Parmi nos lecteurs, plusieurs aiment le séjour de Madhupur et bon nombre aident volontiers, selon leurs moyens, toute œuvre catholique. Pouvons-nous leur demander de réfléchir au succès de celle-ci et d'envoyer leur obole au Comité qui s'efforce de recueillir les souscriptions requises ? »

Voici la lettre dont il est question :

« MONSIEUR,

» Je sollicite la faveur de la publication de cette lettre dans » votre estimé journal, pour faire connaître aux catholiques et » à leurs amis qu'un Comité s'est constitué à Madhupur (Santal » Perganahs) pour l'érection d'une église dans cette ville assez » connue et visitée.

» Jusqu'à présent, l'office divin a été célébré dans une salle » de réunion appartenant au chemin de fer, et cela a ses incon- » vénients bien que nous apprécions l'obligeance des autorités » de l'administration.

» La population catholique désire avoir sa propre église. A » cette fin un terrain est libéralement accordé et l'argent est la

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.
LES MONTAGNES DU CHECHARI

» seule condition nécessaire au succès de la bonne cause pour » laquelle nous sollicitons la coopération et l'aide de nos frères » d'armes et amis.

» Toute aumône peut m'être envoyée ou adressée au Révé- » rend Père L. Stevens, S. J., Asansol.

» *(Signé)* A. M. G., magistrat,
» Secrétaire du Comité à Madhupur. »

Digitized by Google

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques détails dont le but est d'éveiller un écho plus lointain aux lettres précitées.

Madhupur est situé dans le district catholique d'Asansol. C'est une petite ville à 820 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est un sanatorium visité par les habitants de Calcutta en quête d'un changement d'air; c'est la résidence du magistrat de Deogurh en sa tournée mensuelle.

JARAGI — A L'ENTRÉE DES MONTAGNES SÉPARANT LE DARWAY DU CHECHARI

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

Le district d'Asansol a une population composée principalement de Santals. Ceux-ci, dans cette partie du Bengale, sont encore dans les ténèbres du paganisme et font nombre dans des statistiques belliqueuses visant à démontrer quelque échec du christianisme aux Indes.

La région excite aussi l'attention comme centre minier important; elle est traversée par deux lignes de chemin de fer dont on peut compter une dizaine d'embranchements.

C'est vous dire que la population catholique est composée d'ouvriers, d'employés et d'agents groupés dans quelques localités plus importantes (Burdwan, Raneegunje, Ondal, Dhanbaid Madhupur) ou disséminés dans les établissements industriels de différentes compagnies. Iherria et Kusunda sont, par exemple, des centres d'exploitation de compagnies, dont les houilles enfouies à quelques centaines de mètres, sous une superficie de centaines et de milliers d'hectares, pourront facilement alimenter les fourneaux de Kulti pendant notre xx^{e} siècle.

S'il ne faut pas s'étonner que les sectes anglicanes et méthodistes aient établi six ministres dans la région, il est facile à comprendre qu'il y ait deux prêtres catholiques à Asansol son centre, et que l'un deux visite les bourgs et villes où siffle la vapeur.

Mais, si au sud d'Asansol, Burdwan et Raneegunje doivent leur chapelle à la piété catholique d'il y a trente et vingt ans, tout le nord, dont Madhupur est un centre, n'a guère d'édifice voué au culte catholique.

Digitized by Google

Tout en escomptant quelques milliers de francs à recueillir dans le district où l'influence protestante domine (500 francs ont été reçus ces mois-ci), le budget charitable des familles catholiques est partout si onéré, qu'un appel semble permis au pays catholique dont la générosité est providentiellement au niveau des besoins de ses missionnaires.

Puissé-je envoyer bientôt à nos lecteurs le croquis de la chapelle Saint-Joseph Madhupur !

C'était la hantise, pleine de prières, de saint François Xavier de voir les commerçants non devancer le prêtre.

Madhupur est un arrêt des trains-express entre Bombay et Calcutta; c'est le terminus d'un court embranchement allant à Giridih. Ce nom est familier aux anciens lecteurs des *Précis* et des *Missions Belges*. Il y a vingt ans, le regretté Père Canoy y passait. Il y a à Giridih une modeste école de chrétiens natifs recueillis chez une famille catholique. Elle montre à sa façon que les germes d'évangélisation catholique chez les aborigènes, si rares qu'ils soient dans le district d'Asansol, ne sont pas étouffés par d'autres influences délétères.

Le ministre épiscopalien est venu s'établir à Madhupur. Son activité se montre un peu partout. Il a érigé un temple dont il vante le coût de quelques 20,000 roupies. Nous pouvons lui laisser son clocher, mais ne devons-nous pas raisonnablement l'empêcher, par notre chapelle, de s'attirer des âmes?

L. STEVENS, S. J.

Les orchidées à Shembaganur (Maduré) (1)

Partez de Tuticorin par le train de 9 heures viâ Madura ; descendez à Ammaya-Nayakanur; il est 16 heures. Installez-vous, avec provisions et bagages, dans un de ces fameux chars à bœufs du pays. Le lendemain, vers 10 heures, vous serez à Shembaganur.

Shembaganur! Pays des beaux rêves! Pays des beaux horizons, où la nature a prodigué ses splendeurs !

(1) Il est inutile de faire remarquer que les photographies de cet article ne se rapportent pas au texte. — Ces quelques clichés, envoyés du Maduré, s'expliquent suffisamment par eux-mêmes.

Digitized by Google

Pays aussi des orchidées! Et de l'aveu de nos amis du Nord et de Ceylan, véritable paradis pour les orchidées.

Tout le monde connaît l'orchidée! Tout le monde connaît la vanille... Simple orchidée dont l'artificielle fécondation produit les gousses, tant prisées de nos parfumeurs et pâtissiers.

LES BŒUFS A LA RIVIÈRE

Les orchidées !... En Europe, elles sont un luxe. Mr Chamberlain, paraît-il, ne se rend jamais à la Chambre des Communes sans une orchidée à la boutonnière ! Faut-il rappeler aussi les fameuses serres de Kew Gardens, et celles de nos amateurs gantois?... Aux Indes aussi, les orchidées ont trouvé des appréciateurs !

Il y a quelques dix ans, nos jeunes étudiants de Shembaganur groupèrent quelques plantes. On pouvait les voir se balancer aux vieux rhododendrons du torrent. Système primitif et peu pratique. Mais ce n'est que dans les derniers temps que la recherche et la culture des orchidées ont été organisées d'une manière plus continue, voire même plus scientifique. Aussi la collection compte-t-elle aujourd'hui cent soixante à cent soixante-dix variétés, venues en partie des Nilgherries (Ghattes), en partie des Himalayas, en partie de Ceylan.

Le contingent belge et français a fourni plusieurs orchidistes distingués et, n'en déplaise à leur modestie, qu'on me permette d'accorder une mention honorable à ces jeunes explorateurs dont le dévouement égale la compétence. Du dévouement, en faut-il donc ?

Tailler un chemin dans une forêt, où lianes et branches épineuses vous arrêtent à chaque pas, explorer des torrents sans trop savoir comment on s'en tirera, sauter de rocher en rocher, se glisser tant bien que mal entre deux blocs de gneiss, courir par monts et par vaux dans une brousse de quatre pieds de haut et encore courbée sous la rosée du matin ou brûlée par un soleil de feu, ce n'est pas là une promenade de pur agrément.

Encore si pour alléger le travail de la classification, nous disposions de livres bien complets, revus et corrigés !... Mais

Digitized by Google

la flore des Indes est immense. Certes, nous devons des remerciements à Sir J.-D. Hooker pour ses nombreux travaux sur le sujet qui nous intéresse. Dans les sept volumes qu'il a déjà publiés, et chacun d'eux compte de sept cent cinquante à huit cents pages, Sir Hooker donne quatre cents pages aux orchidées. Toutefois, en maints endroits de ses œuvres, notre savant botaniste reconnaît l'insuffisance et les lacunes de son travail (1).

Et naguère appelé par le Gouvernement des Indes (published under the Authority of the Secretary of State for India in Council) à composer une flore, notre savant dut se mettre à sélectionner et à classifier les quelques wagons expédiés à Madras.

Shembaganur jouit réellement d'une situation exceptionnelle. A 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, à l'abri des chaleurs excessives, rafraîchie en tout temps par la brise des montagnes, accessible par une ascension de trois heures à travers de ravissants spectacles, cette calme maison d'étude accueillerait si bien le savant et l'explorateur. Sir Hooker pouvait-il

HABITATION INDIGÈNE

s'imposer toutefois pareil déplacement ? nous ne le croyons pas.

L'expérience prouve que la même orchidée se trouve toujours

(1) Cf. *Flora of British India*, vol. VI, 1894, pp. 131, 229, 337, 424, 543; vol. V, 1890, pp 675, 785. — London, L. REEVE and C°, Covent-Garden, Henrietta Street.

Digitized by Google

à la même altitude. Ainsi, celles du premier mille ne se retrouvent pas au neuvième; cependant celles des hauteurs peuvent se retrouver plus bas, car il n'est pas impossible que les pluies torrentielles aient entraîné les plantes ou que le vent ait balayé les semences, qui se développeront, dans des conditions moins favorables, à de plus faibles altitudes.

LES BOUCHERS AU MADURÉ

L'heureuse température de Shembaganur se prête à une facile acclimatation des orchidées de zones plus chaudes. Aussi, à Shembaganur, l'orchidée se trouve partout : en pleine terre, sur le terreau, sur les rochers, sur les arbres.

Cependant, comment les orchidées, qui réclament la terre, peuvent-elles subsister dans cette contrée où le sol, durci par l'implacable soleil des Indes, défie nos meilleurs instruments aratoires? Comment résistent-elles, surchauffées qu'elles sont pendant de longs mois (50° à 60°), sans recevoir une seule goutte d'eau? C'est là un curieux problème. Notons toutefois que toutes naissent de bulbes ou continuent en rhizome *(Satyrium, Habennaria, Eulophia,* etc.).

Quant aux orchidées des rochers *(Acrides crispum, maculosum; Coelogyne)*, le problème est plus curieux encore : on les trouve là où il n'y a pas trace de terre; leurs racines fibreuses se fixent sur le gneiss, et il n'est pas facile, je vous l'assure, de les en détacher. Les coelogynes ont des pseudo-bulbes. L'acrides n'en a pas. J'ai trouvé un acrides, à fleurs roses superbes, poussant de vigoureuses racines dans l'aisselle de ses feuilles; il était absolument suspendu en l'air, ne touchant pas même le roc. Une lumière diffuse avec un peu d'humidité améliore l'espèce en quelques mois. L'amélioration sera-t-elle constante? Question jusqu'ici insoluble, que je laisse tout entière aux recherches de nos savants orchidistes.

Au rocher, bon nombre d'orchidées préfèrent l'écorce des arbres ou des lianes. L'observateur inexpérimenté les prendrait

Digitized by Google

pour des parasites; les botanistes affirment qu'elles ne se nourrissent pas aux dépens de ceux qui les portent. Le fait reste à prouver.

Enfin, les orchidées sont-elles belles? Question de goût. Pour beaucoup d'amateurs, plus elles dévient du type ordinaire, plus elles ont de beauté. *De gestibus ergo non est disputandum.*

Conclusion. Un pas a été fait dans l'étude des orchidées. Mais le champ est vaste et s'offre à beaucoup de recherches et d'observations. De jeunes missionnaires, pendant quelques loisirs, ont commencé ces recherches; d'autres pousseront plus loin les premiers travaux. Tout est utile dans la vie du missionnaire, même la botanique.

J. M., S. J.

MISSION DU KWANGO

A Nlemfu

Notes recueillies par un ami de la Mission

En juin 1898, Nlemfu était ferme-chapelle dépendant de Ki Santu. Le Père De Meulemeester et le Père van Hencxthoven avaient découvert cet endroit et l'appréciaient. On le connaît depuis 1896 et l'on avait songé à le réserver aux Sœurs destinées d'abord à Ndembo, mais le pays était imparfaitement soumis.

En 1897, les indigènes d'Yanga, mécontents de ce qu'une de leurs filles eût cherché un refuge à la ferme-chapelle, vinrent tuer un catéchumène de Nlemfu-Yanga. Un autre jour, le Père De Meulemeester y fut entouré de guerriers armés et suspects; il ne s'échappa que par une protection visible de Dieu. L'État fut informé de cette situation. Le Commissaire de district y envoya un agent avec des soldats pour protéger la Mission et mettre les indigènes à la raison.

En 1897, le pays était assez calme. A la ferme-chapelle de Nlemfu il y avait une dizaine de catéchumènes; autant à Yanga, à trente minutes à l'est. Le Père van Hencxthoven séjourna plusieurs semaines dans cette région, tantôt à Nlemfu, tantôt à Yanga, parfois même il pénétra encore plus haut et prépara l'établissement des fermes-chapelles de Kilili, Nzolo. Il invita le

Digitized by Google

Père Butaye, alors directeur de la colonie de Ndembo, à venir voir cette région de Nlemfu et à juger de l'avenir probable d'une station principale qu'on y fonderait. Le Frère Gillet s'y rendit aussi. Les conclusions furent, que c'était un excellent endroit : village très important qui comptait sans doute de 2,000 à 3,000 habitants, région assez bien disposée et peuplée, puisque de gros villages s'étalent le long de l'Inkisi et à l'intérieur de demi-heure en demi-heure. Le terrain semblait assez fertile. Tout nous invitait à y ouvrir une colonie. Le Père

NLEMFU. — PRESBYTÈRE

Cl. du P. Butaye, S.J.

LE P. BUTAYE. — UN HOTE

van Henexthoven prit la résolution d'y demander une concession, mais elle fut refusée ; on ne l'obtint que huit ans plus tard.

En 1898, le Père van Henexthoven appela le Père Butaye à Ki Santu, ou plutôt à Nlemfu, pour y organiser cette nouvelle région.

Il fut le premier missionnaire de la Mission du Kwango qui s'établit à demeure à l'intérieur du pays à évangéliser, pour vivre au milieu de ses fermes-chapelles, et qui fut, comme nous disons, missionnaire de la brousse. Il se fixa à Nlemfu, non pas à l'ancienne ferme-chapelle, qui était trop à l'écart, mais en plein centre du beau plateau et des nombreux hameaux de ce populeux endroit

Il se hâta d'y bâtir une maisonnette en torchis. Il n'y avait que dix enfants à la ferme-chapelle. Les indigènes étaient encore assez méfiants. Ils vinrent cependant aider aux travaux, moyennant bon salaire et force encouragements. La maison ne fut

Digitized by Google

habitable que deux mois plus tard. Dans l'entre-temps le Père voyagea, fonda et organisa les fermes-chapelles du sud, Yanga, Kilili, Nzolo, Madiata; il améliora celles du nord, Boma, Kindma, Kinzambi. Le total des chrétiens et catéchumènes de toutes ces fermes-chapelles réunies était de cent quarante-six.

La région était bien disposée. La présence continuelle du missionnaire a toujours une grande influence sur les indigènes : elle fait tomber les préjugés, opère des rapprochements, gagne les sympathies, produit peu à peu un mouvement en faveur de la religion. En 1899, la ferme-chapelle de Nlemfu, à elle seule, comptait environ quatre-vingts chrétiens et catéchumènes. Les autres fermes-chapelles s'augmentèrent peu à peu dans les mêmes proportions. A quatre heures au sud, Nzolo en comptait soixante-douze, et Kinzambi, au nord, en avait soixante-dix-sept. L'ensemble faisait, en 1900, un total de quatre à cinq cents. Nlemfu devint par ce fait même station principale de blancs, point central par rapport à toutes ces fermes-chapelles. En 1899, le Père y bâtit une chapelle en pisé, longue de 26 mètres, large de 10.

C'est une chapelle intéressante, portant tout à fait le cachet des circonstances; le Père Butaye n'avait à sa disposition aucun Frère, aucun noir, homme de métier. Les gens de son entourage, hormis quelques catéchistes, n'avaient jamais vu ni scie ni marteau : ils s'extasiaient en voyant fonctionner la scie. Les visiteurs se demandent comment il a pu réussir à faire ce travail qu'on peut appeler gigantesque, vu les moyens dont il disposait. Cette église a une nef principale et deux bas-côtés. Le toit de la nef du milieu est supporté par deux rangées de colonnes. Ces colonnes sont des gros arbres, d'un diamètre d'environ 30 centimètres, fixés solidement dans le sol, dans un étui de grosses scories, et d'un fût de près de 5 mètres. Ce sont des troncs de bois de fer, qui, tout verts encore, ont dû être transportés, dressés, placées en ligne droite et les pointes de niveau. Ces colonnes sont reliées entre elles par des poutres solides, qu'on a dû hisser à cette hauteur, sans qu'on disposât d'une corde ou d'une poulie. Le toit des bas-côtés repose à l'extérieur sur le mur en torchis à une hauteur de 2 mètres seulement, et à l'intérieur contre les colonnes, de manière à laisser entre les deux toits un intervalle à jour. Cet intervalle est fermé à l'intérieur par des claies faites avec des roseaux, des tiges d'herbes, peintes en blanc, et découpées en franges. Cela leur donne l'aspect d'immenses dentelles qui bordent tout le haut de la nef du milieu.

La toiture est maintenant masquée, au revers, par des nattes sur lesquelles se dessinent, en moulures élégantes, de longues lattes de palmier bambou. Les poutres horizontales sont

Digitized by Google

cachées par des draperies. Pour les noirs, c'est un beau sanctuaire et les blancs trouvent que c'est bien pour un commencement.

Le Père, étant seul, ne pouvait songer à réunir à Nlemfu beaucoup de monde pour l'école. Pour une école un peu convenable, il faut des blancs ou de bons instituteurs noirs; or, étant seul, il ne pouvait songer à s'occuper lui-même de l'école et il n'avait pas d'instituteur. D'ailleurs, il ne résidait guère à cette station; le plus souvent il était en voyage.

Cl. Crampani.

LE PÈRE RENÉ BUTAYE, S. J.

Les indigènes et les catéchumènes étaient également étonnés de ce nouveau genre de courses. Un missionnaire qui semblait être partout à la fois! Tel jour au sud et deux jours après au nord. Il arrive, disaient-ils, comme l'aigle; on le voit, mais on ne sait d'où il vient. C'était nécessaire pour maintenir dans le devoir cette nombreuse jeunesse des fermes-chapelles, pour soutenir ces catéchistes novices, pour empêcher les indigènes de s'adonner à tous les excès de la sauvagerie. Car ce pays était bien sauvage!

Il n'était pas visité par les blancs de l'État. Le missionnaire seul y opérait; à lui d'empêcher tout genre d'excès et pour cela, il ne disposait pas même d'un policeman.

Un jour on lui dit : « Là-bas, à dix heures au sud, les indigènes se sont fait la guerre, il y a eu dix morts. » Le Père y alla, tâcha d'arranger l'affaire. Les indigènes refusant de s'entendre à l'amiable, il en informa le représentant de la force publique à Ndembo. Mais c'était à deux journées de marche. Le

Digitized by Google

Cl. du P. Butaye, S. J.

LE JOUR DE NOËL, EN 1906, A NLEMFU

Digitized by Google

chef de poste arriva, imposa aux belligérants une forte amende, amena quelques prisonniers. L'exemple fit impression. Ce fut dans la région la dernière grande guerre. On fit de même pour d'autres abus.

C'était encore l'habitude de donner le poison de l'épreuve, de fumer le chanvre, de ravir ou de vendre des hommes; des bruits d'assassinats circulaient régulièrement, les indigènes les plus forts faisaient des tournées de maraudages. Il arrivait même que des catéchumènes, mal disciplinés et entraînés par leurs parents, se mettaient de la partie et allaient en tournée de petite guerre ou de maraudage. Le Père les dénonçait ou les livrait, si possible, à l'Etat; il en faisait châtier d'autres par leurs chefs ou les faisait mettre à l'amende. Pour tout délit il y avait dénonciation, jugement, châtiment. Les indigènes eurent vite la puce à l'oreille. A l'occasion, même le Père les stimulait à remplir leurs devoirs envers l'État. Maintes fois les porteurs firent leur devoir, uniquement parce qu'il avait admonesté le chef, et menacé de le dénoncer à l'Etat. Tous les jours aussi, le missionnaire avait à régler les différends dont les indigènes le constituaient l'arbitre. C'est ce qu'on appelle régler des palabres. Travail fatigant et assez ingrat, mais il faut s'y résigner. Si l'on arrive à faire quelques arrangements qui les contentent, on acquiert une grande autorité. Ce qui leur va surtout, c'est qu'ils ne doivent pas payer l'arbitre; ce n'est pas le cas quand ils s'adressent à un chef noir.

Le réglement de ces palabres donnait au Père un surcroît de besogne. Ajoutez-y qu'en route il avait quelques écoliers avec lui pour les former peu à peu à la lecture et à l'écriture : c'était une école nomade. Il avait aussi sa caisse de livres, car il fallait achever le dictionnaire de la langue kikongo, qu'on demandait instamment, et les indigènes disaient qu'il aimait à travailler à la lampe. Il faut avoir pour tout cela une santé de fer. Dieu maintint ses forces. Du reste, il est une sorte d'activité qui exclut l'étourderie et la témérité.

Pour venir à bout de toute cette besogne, le Père devait user de toute espèce d'industries : se tracer un ordre du jour sérieux, avoir toujours sa sentinelle ou son planton à côté de lui pour écarter les importuns et régler les audiences. Le cuisinier avait ordre d'écarter les visiteurs à heure fixe, de servir le repas de midi ou du soir, à l'heure, invariablement.

Les chrétiens fidèles l'accompagnaient en route, le servaient de leur mieux, et allégeaient ainsi le travail.

Il va sans dire qu'il ne faisait pas de longs séjours à Nlemfu.

A peu près tous les mois, il y avait rendez-vous de tous les chrétiens à Nlemfu pour le dimanche. De temps en temps aussi il devait y prolonger son séjour pour préparer des catéchumènes

Digitized by Google

au baptême. Plusieurs fois par an, il se rendait à Ki Santu pour s'entretenir avec le Supérieur et jouir d'une société plus réconfortante que la compagnie assez fatigante de nègres à civiliser.

Cl. du P. Butaye, S. J. NLEMFU — ATELIERS

Cependant cette nouvelle région avait pris des développements considérables. Elle acquit une nouvelle importance par l'annexion de tous les postes de l'est, que le Père Prévers avait quittés. Ainsi, en 1901, le personnel de chrétiens et catéchumènes représentait un total de plus de mille personnes. Il fallait songer à bâtir. De commun accord, les Pères réunis à Ki Santu firent un plan pour la construction de maisons dans les stations de l'intérieur : Nlemfu, Kimpako, Nsanda. C'étaient des maisons de modèle connu : longueur de 18 à 20 mètres, profondeur de 5 mètres; un étage; en bas et en haut, une place ouverte, le barza, et, à chaque extrémité, une chambre. Cela fait au rez-de-chaussée trois places, et autant à l'étage. Ajoutez-y par devant une véranda de 2 mètres.

Une machine à briques fut amenée et montée par le Frère Van Houtte qui partit immédiatement pour une autre station. Le Père mit les gens en train et la machine fonctionna pendant toute la saison sèche. Il visita ses postes et, par intervalles, venait constater le travail qui avait été affectué. L'année suivante, le Frère revint pour surveiller la bâtisse de la maison d'habitation.

Dans l'entre-temps le Père Lauwers fut adjoint à la station comme second prêtre; il s'occupa spécialement et avec succès de l'école. Quand la maçonnerie de la maison fut achevée et la maison couverte (cela dura six semaines) le Frère partit pour bâtir à Sanda, où heureusement il dut moins se presser. Quant au Père Butaye, il voulut achever ses travaux d'installations; n'ayant jamais été ni briquetier, ni maçon, il se mit à faire faire des briques, non pas à la machine qu'il n'avait plus, mais à la main. Il éleva ainsi trois autres bâtiments : l'école, le magasin, la cuisine. Avec le Père Lauwers et deux mauvais menuisiers noirs il se mit, quelques mois plus tard, à faire les portes et fenêtres de la maison d'habitation et à y mettre le plancher.

Digitized by Google

On termina en juillet; le Père quitta l'ancienne masure en torchis où il avait vécu quatre ans et entra dans le nouveau presbytère. Mais la maison servit à d'autres que lui.

Un mois plus tard, il partit pour organiser la nouvelle école centrale de Ki Santu, et y passa deux années, sans cependant être détaché de la région de Nlemfu, dont le Supérieur de la Mission lui fit garder la haute direction. A Nlemfu, le Père Lauwers fut chargé de régir la station et reçut comme compagnons un nouveau missionnaire, le Père L. De Duve, et un ancien aide laïc, M. César Devriese, actuellement le Frère Devriese.

Cl. du P. Butaye, S. J.

TROIS ÉCOLIERS DE LA RACE DES BAMFUMUS

Etant à Ki Santu, le P. Butaye fit plusieurs excursions dans la région de Nlemfu; chaque année il fit ainsi au moins une visite dans les postes de cette vaste région.

Il entreprit aussi un long voyage à pied au Kwango, jusqu'à Kasongo Lunda, pour empêcher les missionnaires protestants d'y occuper cette région où depuis longtemps le Gouverneur Général nous avait accordé un emplacement. Ce voyage dura deux mois et le bruit courut longtemps qu'il avait été assassiné par les sauvages Bayaka, dont, en ces temps troublés, il avait entrepris de traverser la région. Mais les vieux loups ne sont pas aisément pris au piège. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le Père arriva sain et sauf à Wombali, au Kassaï, jusqu'où il était descendu en baleinière.

Pendant ce temps, le Révérend Père Supérieur avait décidé d'ouvrir à Nlemfu un couvent où les Sœurs s'occuperaient des nombreuses filles de cette région. En deux ans les bâtisses furent achevées.

Au mois d'août 1904, le Père quitta Ki Santu pour reprendre de nouveau son ancien poste de Nlemfu. Le Père Lauwers prit sa place à Ki Santu.

(A continuer.)

Digitized by Google

Lettre de la Sœur Amélie de Saint-Louis

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE, A NAMUR (1)

Ki Santu, 12 avril 1907.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Depuis que nous possédons une relique de notre glorieuse Fondatrice, nos zélés missionnaires, toujours si attentifs à ce qui peut augmenter la piété parmi les noirs, formèrent le projet d'un triduum en l'honneur de notre bienheureuse Mère Julie, dans l'espoir d'obtenir par son intercession la cessation de la maladie du sommeil.

L'on décida qu'à l'occasion du triduum une retraite serait prêchée aux femmes mariées, ainsi qu'à nos grandes filles qui se préparent à entrer en ménage; la nouvelle s'en répandit dans les villages et fut accueillie avec empressement.

Aussi, le samedi 6 avril, pendant que nous mettions la dernière main à la décoration de notre maison, nous vîmes arriver de toutes parts des dames noires, portant la plupart un bébé dans les bras ou sur les hanches, sur la tête une natte enroulée, c'est-à-dire leur lit, et à la main une corbeille de vivres. Plusieurs s'étaient fait accompagner d'une petite fille, qui devait servir de bonne à leur enfant.

L'on croyait que ces retraitantes retourneraient le soir chez elles, mais elles nous dirent : « Ma Sœur, au village il y a trop de bruit, trop de distractions; si nous retournions chez nous, nous ne ferions pas une bonne retraite. » Le motif était trop juste pour ne pas l'accueillir; aussi, ma Sœur Supérieure mit-elle deux classes spacieuses à la disposition de ces bonnes négresses.

L'ouverture des exercices spirituels se fit dans notre nouvelle chapelle; nous y comptâmes soixante-dix-neuf femmes mariées et soixante-dix-huit de nos orphelines. La première instruction fut donnée par le Révérend Père De Meulemeester, qui se mit parfaitement à la portée de son auditoire et fut écouté avec une attention soutenue, malgré la chaleur accablante.

Vers 6 heures les chrétiens, réunis à l'église pour la prière du soir, s'arrangèrent en cortège, afin de venir chercher la

(1) **Une très intéressante photographie accompagnait cette lettre. Elle sera publiée prochainement.**

Digitized by Google

relique de notre bienheureuse Mère; les retraitantes se joignirent à eux, tandis que vingt-quatre de nos petites filles, habillées de blanc, tenant à la main des flambeaux ou des fleurs, entouraient la châsse portée sur les épaules de quatre d'entre elles.

Comment, une châsse? direz-vous. Oui, ma bien chère Mère. Jugeant qu'un reliquaire ne produirait pas assez d'effet sur les noirs, l'un des Révérends Frères eut la bonté de ciseler une jolie châsse en bois et de la peindre rouge et or, ce qui d'emblée conquit l'admiration des nègres.

Au seuil de l'église, le Révérend Père Supérieur en chape, ayant à ses côtés deux Pères revêtus de dalmatiques, attendait le cortège. Ils s'inclinèrent profondément devant la sainte relique et, après l'avoir encensée, la placèrent sur un trône au milieu de la grande nef, devant l'image souriante de notre Mère, entourée de décors.

Le Saint Sacrement étant ensuite exposé, le *Veni Creator* fut entonné; puis, après le salut, le Révérend Père Banckaert compléta l'instruction qu'il avait déjà donnée au peuple sur la signification du triduum et les grâces à implorer pour la nouvelle Bienheureuse.

A Ki Santu, les hommes ont déjà fait une ou deux retraites; ils savent que le silence est un des points les plus strictement recommandés; mais ils ne voulaient pas admettre que des femmes sussent le garder comme eux. Ils allèrent donc se poster aux deux côtés de la porte d'entrée de l'église, pour en voir sortir leurs femmes et leurs filles. A leur grand étonnement, celles-ci gardèrent un silence parfait et ne levèrent même pas les yeux pour les regarder.

Le lendemain et les deux jours suivants, il y a eu grand'messe solennelle. L'harmonium était tenu par un jeune nègre, élève du Père Struyf, que bien des paroisses en Belgique envieraient comme organiste. Après la messe l'on chante le

« Nkunga a Ma Julia »,

cantique composé par le Révérend Père Struyf, dont je vous envoie les paroles, redites avec enthousiasme par la multitude.

Chaque jour, les quatre instructions de la retraite étaient régulièrement données aux femmes, soit par le Révérend Père Supérieur, soit par le Père De Meulemeester. Dans l'entre-temps, elles visitaient l'église, faisaient dévotement le Chemin de la Croix, priaient devant notre chère relique ou récitaient le chapelet.

Un jour, au chant du *Miserere* et du *De profundis* nos retraitantes firent sous la direction d'un Père une station au cimetière; un autre jour, les malades et les infirmes furent invités à

Digitized by Google

se rendre à l'église et nous pûmes admirer la charité de nos chrétiennes, qui témoignaient plus d'empressemont et de bonté aux malheureux atteints des maladies les plus repoussantes. L'esprit du christianisme est toujours le même, n'est-ce pas, ma chère Mère? Ce qu'il était du temps des apôtres, il l'est encore aujourd'hui. Un autre trait qui caractérise nos convertis, c'est le respect de la femme, regardée par les païens comme une esclave, comme un être voué à la peine.

Nous avions fourni des vivres à nos retraitantes, mais à peine, le premier jour des Exercices, étions-nous à table, que nous vîmes arriver des groupes d'hommes apportant le dîner de leurs femmes. Pour des nègres, c'est admirable. Ils nous disaient, ces bons chrétiens : « Ma Sœur, c'est moi qui ai fait bouillir ces légumes *pour elle;* c'est moi qui ai fait frire ces petits poissons »; et ils nous montraient, proprement enveloppés dans une feuille de bananier, les mets qu'ils apportaient à leurs femmes. De tels faits annoncent une transformation dans les mœurs de ces indigènes.

Le Révérend Père Supérieur avait eu l'heureuse inspiration d'inviter Monseigneur Van Ronslé à la clôture du triduum. Sa Grandeur arriva vers 4 heures et fut reçue par les Pères et leurs élèves, musique en tête. L'on se rendit aussitôt à l'église, brillamment illuminée, où les tentures rouges, les beaux palmiers et surtout la présence d'une multitude serrée de fidèles annonçaient une fête extraordinaire. Cette fois, ce fut un salut pontifical, suivi d'une belle instruction et du cantique à la Bienheureuse, pendant lequel les fidèles furent invités à s'approcher pour baiser la relique.

Le lendemain, de bonne heure, communion générale des retraitantes, puis une imposante messe pontificale; enfin, à l'ombre d'un grand arbre, réception de Monseigneur par les Sœurs et les élèves, pour lesquelles Sa Grandeur eut des paroles pleines de bienveillance paternelle. Le salut et le sermon de clôture eurent lieu à la fin de la matinée. Après le *Te Deum* et le cantique, Monseigneur donna la bénédiction au peuple; la joie rayonnait sur tous les traits.

Le reste de la journée se passa pour nous à distribuer des colliers à tous les bébés, des chapelets et des images du Sacré-Cœur aux mamans. Pour compléter la fête, les Révérends Pères leur envoyèrent plusieurs sacs de poisson séché et, de plus, un porc, qui fut promptement dépecé. Nos anciennes élèves nous quittèrent heureuses, prêtes à revenir au premier appel. Elles ont fait leur retraite de la manière la plus sérieuse et j'ajouterai « la plus silencieuse »; on avait peine à obtenir une parole, même pour les choses nécessaires, tant elles craignaient d'enfreindre le règlement. Nous nous disions qu'après le départ des femmes,

Digitized by Google

il y aurait un grand nettoyage à faire dans les deux classes mises à leur disposition. Il n'en fut rien. Nos anciennes, qui connaissent nos habitudes de propreté, s'acquittèrent de la besogne avant de partir, en sorte que nous retrouvâmes les deux places propres et dans le plus bel ordre. Cet acte de délicatesse ne vous plaît-il pas, ma chère Mère?

Depuis que nos indigènes apprennent à lire et à écrire, ils correspondent entre eux. Ainsi Marie Augustine, qui habite Kimpako, assez loin d'ici, fut informée de la prochaine retraite des femmes par une lettre reçue du village de Ki Santu. Ce fut elle qui, en présence de Monseigneur Van Ronslé, lut la rénovation des vœux du baptême.

Par ses bonnes instructions, le Révérend Père Supérieur a su inspirer aux noirs une sincère dévotion envers notre bienheureuse Mère. Pendant le triduum, nous nous remplacions de demi-heure en demi-heure, pour aller prier devant la relique, accompagnées d'un groupe d'élèves. Un jour, me rendant dans ce but à l'église, je rencontrai deux négrillons de 5 à 6 ans; je les engageai à venir avec moi, ce qu'ils firent aussitôt. Chemin faisant je leur dis : « Qui donc allons-nous prier? » Sans hésitation, ils me répondirent : « Ma Mère Julie. — Et qu'allons-nous lui dire? — Ma Mère Julie, voudriez-vous ôter la maladie du sommeil de notre pays? » — Ces gamins-là avaient été bien attentifs au sermon.

Le Seigneur daignera-t-il, par l'intercession de notre bonne Mère, nous délivrer du fléau? C'est le secret de sa Providence. Ce qui est certain, c'est qu'ici comme à Nlemfu, il nous envoie une multitude d'âmes à sauver. Pendant ces jours de fête, l'affluence de nouvelles élèves a été extraordinaire. Lundi prochain, douze de nos grandes filles se marient et il nous restera encore plus de quatre cent cinquante enfants.

Cette lettre étant déjà trop longue, nous réservons pour une autre occasion des traits charmants, qui montrent le bon cœur ou l'intelligence précoce de nos petites négresses. En attendant nous vous prions, ma bien chère Mère, de les recommander souvent au Dieu de toute miséricorde.

Votre très reconnaissante,

Sœur Amélie de Saint-Louis,
Sr de N.-D.

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

Congo, — Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs la traduction d'une lettre que le Cardinal Merry del Val vient d'adresser au Père Butaye. Celui-ci, au nom du Rév. Père Banckaert, avait fait hommage au Souverain Pontife de la traduction congolaise du petit et du moyen catéchisme :

« Le Saint-Père me charge de remercier en son nom votre Révérence pour l'hommage de la traduction qu'elle a faite en langue congolaise des « Premières Notions du Catéchisme » et du « Petit Catéchisme » publiés par Sa Sainteté

» L'Auguste Pontife, reconnaissant que cette traduction sera utile aux païens récemment convertis à la religion catholique dans l'Etat du Congo, s'est beaucoup réjoui de l'opportunité de ce travail et de son louable but et, après avoir remercié votre Révérence de son filial hommage, il l'a bénie de tout cœur, ainsi que tous ceux qui sont associés à son ministère.

» Avec les sentiments d'une particulière estime je suis

» De V. R.

» Le tout dévoué dans le Seigneur,

» (*S.*) R. Card. MERRY DEL VAL.

» Rome 20 juin 1907.

» Au Révérend Père RENÉ BUTAYE, S. J.,

» Bruxelles. »

Lettre du Père J.-B. HANQUET. — *Dumont-Saint-André* (Kimbata), 7 mars 1907 :

« CHER BIENFAITEUR,

» Me voici de nouveau à Saint-André après une bien longue absence. J'ai tant erré et vagabondé tous ces temps-ci, qu'il m'a été impossible de vous entretenir plus tôt de notre jeune chrétienté des rives de la Lukunga. Voilà mon excuse, faites-moi le plaisir de l'accepter, car elle est sincère. Réellement, je suis surchargé. Aujourd'hui même, où je devrais être tout à vous, il me faudra être bien bref. On m'annonce un tas de palabres à régler ce soir; déjà plusieurs groupes de plaignants m'arrivent d'un peu partout... Vite donc quelques détails sur vos petits amis les noirs...

» Tout d'abord, laissez-moi me recueillir ! Voyons... que vous ai-je déjà raconté sur « Saint-André »?? Sa topographie, je pense, et la place qu'il occupe sur le globe terrestre. Ce poste chrétien est situé sur la Lukunga, le long de la route qui relie le poste militaire de Madimba et l'ancien poste de Mpese... Terrain riche, si pas en charbon, du moins en patates, maïs, manioc et haricots. Quand je vous ai laissé, en novembre dernier, tout cela sortait de terre. Aujourd'hui, je vous invite à venir admirer la récolte. Elle est vraiment superbe ! Le maïs en particulier a donné avec une abondance extraordinaire cette année. Aussi, voyez la mine de nos petits moricauds Ils sont joufflus et dodus comme les petits anges de la Renaissance. Le corps enduit d'huile de palme, ils vous reluisent comme des petits clous de cuivre .. . » Cet après-midi, on commencera à rentrer la récolte; nos greniers ne suffiront pas. Il nous faudra construire un vaste hangar et remiser même dans mon presbytère des milliers d'épis. Douce nécessité!! Vous ne pourriez croire quelle consolation c'est pour moi de voir tout ce petit monde dans l'abondance. Je les ai tant talonnés, tant harcelés ces derniers mois, que je suis heureux de les voir aujourd'hui recueillir dans la joie la récompense de leurs sueurs et de leurs fatigues. Et puis, l'abondance n'est-

Digitized by Google

elle pas un puissant préservatif contre la terrible maladie du sommeil? Quelle résistance peuvent bien lui offrir des organismes déjà minés par la faim?... Aujourd'hui, la famine est générale dans notre district, ouvrant la porte toute large à la terrible maladie du sommeil. Depuis quelque temps surtout, les ravages qu'exerce cet horrible fléau sont vraiment déconcertants. Des villages, restés intacts jusqu'ici, se meurent complètement. Nos fermes-chapelles auront-elles le même sort? Question angoissante qui m'obsède sans cesse! Pour certaines d'entre elles, moins favorisées sous le rapport du sol, j'ai bien peur; pour Saint-André, je suis plus rassuré. Nos jeunes gens et nos orphelins sont pour la plupart tous bien bâtis et bien portants. Nous tâcherons de les conserver tels jusqu'au jour où nous arrivera le remède sauveur qui rendra la vie à toutes ces régions dévastées. Déjà on commence à en parler ici.

» A Léopoldville, on s'en occupe fort. Mais son prix est tellement inabordable (400 fr. les 100 grammes), que nous ne pouvons encore songer à l'appliquer sur nos malades. Qu'il est regrettable que la vie de tant d'hommes dépende d'un peu d'argent!!

» A propos, vous ai-je présenté la dernière fois mon catéchiste André Nzega? Le voilà justement qui s'amène, suivi de sa douce moitié, Maria Zanga... Je leur ai dit d'attendre un instant... le temps de vous les faire connaître. Au fond, ce sont deux très bons chrétiens. Nzega est originaire de la Nsele et fut du nombre de ces premiers enfants qui s'en vinrent un jour demander au Père Hendrickx la grâce du baptême. Chose curieuse et très rare dans ce pays, presque toute sa parenté est devenue chrétienne et plusieurs de ses frères comptent parmi nos meilleurs catéchistes. Quant à Maria Zanga, elle est originaire de « Dumont-Saint-André ». Venue, un beau jour, je ne sais trop comment, à Mpese, elle demanda de pouvoir y rester. On combla ses désirs en l'admettant parmi nos pensionnaires, et à partir de ce jour elle devint une de nos meilleures catéchumènes. Aujourd'hui, la voilà mère d'une nombreuse famille, car elle a adopté tous les petits orphelins de Saint-André, dont elle s'occupe avec beaucoup de zèle... Je viens de congédier Nzega et sa femme. Ils venaient me demander de pouvoir se payer un petit voyage de plaisir jusqu'à Ki Santu, question d'aller faire inscrire leur mariage aux registres de l'état civil. Je le leur ai accordé en votre honneur.

» Continuons la revue des illustrations de Saint-André. Antoine Mayunu : un brave garçon encore... un peu espiègle. En Belgique, il mettrait en banqueroute le plus sévère des surveillants. Ici, il se contente de me jouer de temps en temps quelques petits tours. Au fond, cœur d'or se trahissant tout entier dans deux grands yeux noirs. Pour le moment, il est catéchiste en second à Mbamba et se prépare à devenir un jour un bon « premier ».

» Charles Mwanga : nature moins turbulente... bonne pâte... toujours prête à rendre service. C'est ainsi qu'il s'est laissé bombarder catéchiste de Kimbondo, village peu intéressant s'il en fut. Grâce à son zèle, cette ferme-chapelle prospère aujourd'hui.

Pierre Kisumbula : un des futurs chefs indigènes... jeune homme sur qui je fonde de grandes espérances, car, de par sa parenté, il aura tout à dire un jour à Kimbata. Actuellement il se prépare à la première communion à Mpese et complète son éducation littéraire à notre école des « Hautes-Etudes ».

» Paul Lenga : « une perle », m'écrit le Père Allard qui me le renvoie. Formé à l'école du Père Butaye, c'est tout dire. Originaire de Ndamda, village dépendant de Kimbata, c'est par lui que je compte

Digitized by Google

m'y introduire bientôt et fonder en cet endroit une succursale de Dumont-Saint-André.

» Pierre Ngoye, mon chantre, mon maitre d'école à Mpese, une seconde perle. Etc., etc., etc. Car je n'en finirais pas à chanter les vertus de vos petits protégés. Dans une prochaine lettre je vous parlerai de nos grandes filles que j'ai envoyées depuis quelque temps en pension à Nlemfu Longtemps elles firent ma consolation à Mpese. Dernièrement cependant, ne me reconnaissant pas les aptitudes requises pour éduquer ces sauvagesses, je les ai confiées aux bonnes Sœurs de Notre-Dame. Il y a quatre semaines, je fus les voir. Elles avaient déjà des mines de petites pensionnaires très réussies. Mais n'anticipons pas.

» Tantôt m'arrive un grand gaillard, vêtu d'une redingote, coiffé d'un vieux feutre et porteur d'un immense parapluie rouge. « Qui êtes-vous ? » lui demandai-je. « Comment? vous ne me reconnaissez-pas? mais je suis Mwana Mputu que jadis vous liâtes à Kimbemba. » C'était bien lui, en effet. Il revenait directement du bagne de Basoko où nous l'avions envoyé il y a neuf ans, et l'une des premières visites qu'il faisait était pour nous. Mais laissez-moi vous raconter son histoire. Il y aura bientôt dix ans, vivait non loin de Ndembo où je me trouvais en résidence avec les Pères De Vos et Prévers, un chef du nom de Kioko (tout comme dans les histoires de brigands, n'est-ce pas ! Et de fait, c'est une histoire de brigands que je vais vous raconter). Voyant sa fin approcher, ce chef fit appeler son fils Mwana Mputu, mon visiteur, et lui ordonna de tuer sur sa tombe les trente femmes qu'il laisserait après sa mort. Cette recommandation faite, il mourut en coquin qu'il était Un soir, nous allions nous coucher, quand une femme tout éperdue arriva à la Mission : « Père, nous dit-elle, cinq femmes ont déjà été tuées sur la tombe de Kioko; secourez-moi, car cette nuit on doit me tuer, moi et une dizaine de mes compagnes. » Il n'y avait pas un moment à perdre. Sur-le-champ, une expédition est décidée. Accompagnés de quelques forts gaillards, deux d'entre nous partent en hâte et tombent à l'improviste sur les indigènes au moment où ils allaient commencer leur terrible besogne. Dans la bagarre qui suivit, Mwana Mputu fut fait prisonnier et le lendemain même il était expédié à Léopoldville. « Là, me dit-il tantôt, je parvins à corrompre l'interprète du juge et, tout content, j'allais recouvrer la liberté, quand ma fraude fut découverte. J'en fus quitte pour une augmentation de travaux forcés... Cette peine, je l'ai purgée toute entière, ce qui est rare, car on ne vit pas longtemps à Basoko... Mais aujourd'hui, tout est fini, me dit-il d'un air très satisfait, et me voici près de vous. — Eh bien ! puisque tout est fini, repris-je, vous allez me dire combien vous aviez déjà tué de femmes quand nous vous sommes tombés sur le dos. » A cette question, Mwana Mputu releva fièrement la tête, et avec un sourire vraiment ignoble : « Cinq femmes étaient déjà tombées sous les balles de mon fusil ! » me répondit-il, et il partit d'un grand éclat de rire... Voilà les gens qu'il nous faut gagner à Jésus-Christ !...

» Autre histoire d'un autre genre : « Saint-André » de par le voisinage de la Lukunga est légèrement humide Les moustiques et autres petites bêtes y abondent. Cette nuit-ci, je me réveille... quelque chose me démange à la joue. Instinctivement je porte la main à la figure et j'empoigne un gros. . crapaud !! Le coquin voulant sans doute se réchauffer s'était réfugié dans ma moustiquaire et de là était venu se reposer dans mon opulente (!) barbe.

» Comment s'y était-il pris pour arriver jusque là ? je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il ne recom-

Digitized by Google

mencera plus ces familiarités déplacées. Mieux vaut cependant un crapaud qu'un serpent ou un léopard dont les visites sont moins inoffensives. Ce dernier s'est introduit l'autre nuit dans notre étable et s'est payé un petit régal en égorgeant quatre des plus belles chèvres. Jugez de mon désespoir en apprenant cette catastrophe. Immédiatement j'ai ordonné de construire un piège « Prévers » Espérons que cette vilaine bête s'y fera prendre. Voilà la huitième victime qu'elle fait en moins de trois semaines... Ah ! ces léopards ! quelles méchantes bêtes ! Pour le moment ils s'en donnent un peu partout. Il y a trois jours c'était à Kuriko, puis à Bemba et notez que l'Etat défend à nos catéchistes d'avoir un albini pour les tirer. Tout au plus peuvent-ils se servir d'un fusil à pierre. »

Bengale. — Lettre de remerciements du Père De Duve, missionnaire à Katkahi, au Père L..., du collège Saint-Joseph, à Alost.

Avec une générosité et une constance admirables, les élèves internes de la petite division du collège d'Alost envoient chaque mois de généreuses offrandes aux missionnaires.

Nous nous faisons un grand plaisir de publier cette lettre de remerciements, choisie entre plusieurs autres :

« Katkahi, 7 mai 1907.

» BIEN CHER PÈRE,

» J'étais un peu jaloux, je voyais les généreux élèves du collège d'Alost offrir de si grand cœur tant de dons divers un peu partout à tous les missionnaires... Hélas ! j'étais excepté, jamais ils ne déposaient d'obole dans mes mains.

» C'était ma faute. « Demandez et vous recevrez », dit Notre-Seigneur. Je ne demandais jamais rien !... Que sera-ce quand je m'adresserai plus tard personnellement à ces dévoués amis du bon Maître !!!

» Mais je n'ai pu me résoudre à attendre jusque là sans remercier du fond du cœur tous les généreux donateurs qui par leurs petits sacrifices quotidiens, par maintes privations, sont de nouveau parvenus à réunir une si forte somme d'argent. Par leurs largesses et leurs ferventes prières, que d'âmes les petits apôtres d'Alost auront converties ! Combien le bon Dieu les bénira dans leurs études et plus tard dans toutes leurs entreprises ! Proficiat et mille fois merci !

» Au Jashpur les villages entiers se convertissent, tout ce qu'il y a d'Ouraons dans un village renonce en bloc au paganisme et les villages se convertissent les uns à côté des autres : c'est vous dire que le bon Dieu fait tout simplement table rase du paganisme parmi les Ouraons du Jashpur.

» Convertis, du côté de Katkahi (40 villages), Tongo (50), Soso (30 à 40), Kurdeg (60 à 70), cela peut faire un total de 12 à 15,000 âmes renonçant à Satan et près de 200 villages conquis à Jésus-Christ. *Deo Gratias !*

» Pour le moment il y a une centaine d'hommes venus un peu de tous les villages (1) du Jashpur à Katkahi ; je les instruis des vérités fondamentales de notre sainte religion et des principaux devoirs du chrétien. Après cette préparation au baptême, ils ne recevront néanmoins pas encore le sacrement de la régénération... ils devront encore faire preuve de constance.

» Quel enthousiasme quand le Père se rend au Jashpur ! On vient à sa rencontre en chantant et en battant du tambour. Les villageois d'un village accompagnent le Père, se joignent à ceux du village suivant... bientôt un troisième village se joint aux deux premiers, le bruit de tous les tambours devient étourdissant, on chante en chœur à pleins poumons. Le Père se voit contraint de les congédier de peur de res-

(1) Je veux dire des quarante villages annexés à la paroisse de Katkahi.

Digitized by Google

sembler à un roi escorté de son armée !

» Et quelles scènes quand des centaines de belles tresses consacrées à Satan tombent sous les grands coups de ciseaux ! quand les dieux protecteurs du foyer, quand les restes des sacrifices païens sont jetés dans le feu purificateur : vrai feu de joie.

» Les villages situés au delà de la capitale délibèrent; tout ce côté éloigné à l'ouest suivra peut-être aussi l'exemple de leurs frères de l'est.

» Mais que de ressources sont tout à coup indispensables! Un mouvement de pareil ensemble n'avait jamais été prévu! Les protestants travaillent eux aussi... Partout ils établissent des catéchistes parmi leurs adeptes peu nombreux encore, des catéchistes fortement salariés. Nous courons en avant... mais là où nous avons passé, il faut fixer des catéchistes, il faut bâtir des chapelles; sinon comment maintenir l'union parmi ces chrétiens d'un jour !

» Priez donc que Dieu nous fasse trouver les ressources nécessaires ! Qu'est-ce que 10 francs par mois pour le catéchiste .. et que de catéchistes sont nécessaires pour tant de villages souvent assez distants les uns des autres !

» Il est beau de voir le zèle de nos chrétiens du Barway; ils quittent leur patrie pour s'exiler sur cette terre du Jashpur où les attendent sûrement bien des mauvais traitements et peut-être encore la prison... Mais ils veulent faire partager leur bonheur à leurs frères Ouraons opprimés du Jashpur.

» Dernièrement le Père Bressers et le Père Vanderlinden ont rendu visite au roi natif des États du Jashpur... Il a beaucoup parlé de ses prouesses à la chasse, il a accordé de bâtir des chapelles; on est même entré en négociations au sujet de l'acquisition d'un terrain pour y bâtir une résidence pour le missionnaire... Sur ce dernier point il a fait la sourde oreille. Mais Dieu qui gouverne tout saura bien faire fléchir cette volonté malgré elle... Prions et nous serons exaucés.

» Recommandez instamment la conversion totale du Jashpur aux prières, si agréables à Dieu, des enfants. Le succès est certain.

» JOS. DE DUVE, S. J. »

Lettre du Révérend Père GROSJEAN au Père V. L..., à Bruxelles. — *Ranchi*, 10 juin 1907.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

» Je causais tout à l'heure avec la Mère Gonzague, Supérieure des Ursulines de Ranchi; le sujet de notre entretien était l'école dentellière établie au couvent depuis deux ans; le but était de trouver les moyens de mener cette œuvre à perfection.

» Au courant de la conversation, la religieuse vous nomma. Elle se rappelait ce que vous disiez, il y a plusieurs années, dans le couvent où elle était. C'est ainsi que je me suis décidé à vous écrire quelques lignes, dans l'espoir de vous intéresser à notre école dentellière.

» Les Ursulines ont établi la première école de ce genre à Khunti; mais c'est à Ranchi que cette œuvre s'est le plus et le mieux développée.

» Elle occupe en ce moment une bonne cinquantaine de femmes Ouraonnes, et les résultats sont tels que toutes les dames anglaises de Ranchi viennent assidûment au couvent, et enlèvent tout ce qui s'y fait.

» Le renom de l'école dentellière de Ranchi a passé la frontière du Chota-Nagpore. Les commandes viennent de Calcutta, Bombay, Darjeeling, de tous les points de l'Inde.

» Pour les femmes ouraonnes, il y a double gain. Elles étaient déjà pieuses; mais l'influence de l'école les élève et les pénètre de plus en plus de l'esprit du christianisme. Les Sœurs ont organisé le travail de manière à laisser aux femmes

Digitized by Google

mariées le temps nécessaire pour leur ménage.

» Elles viennent au couvent avec leurs bébés et les tout petits enfants, pour lesquels on a fait une sorte de Kintergarten.

» Je disais qu'il y a double gain. Le gain matériel est considérable pour ce pays Les ouvrières sont payées d'après la qualité et la quantité de travail. Après six ou huit mois d'apprentissage, les plus actives gagnent déjà une roupie et demi par semaine, c'est-à-dire quatre annas par jour.

» Quatre annas font à peu près 42 centimes. En Belgique, ce serait peu de chose. Mais ici, un coolie ou manœuvre gagne seulement deux annas et demi par jour.

» Une bonne dentellière met toute sa famille à l'aise.

» Vous comprenez assez que nos Kôles apprécient les avantages multiples de cette école; et vous ne serez pas surpris d'apprendre que les Missions protestantes de Ranchi veulent à tout prix nous faire concurrence.

» Cette concurrence est un stimulant. Nous avons une grosse avance, et nous voulons garder nos avantages. Mais il nous manque quelques centaines de francs pour compléter l'outillage de notre école. Il nous faut ce qu'il y a de mieux, de plus perfectionné, autant que faire se peut. Malgré les besoins et les exigences de vos œuvres, j'ose espérer que vous nous aiderez à développer ici l'école dentellière.

» Ce n'est pas la seule industrie qui s'enseigne au couvent, mais c'est la plus raffinée, celle qui attire surtout les regards. Nous allons y joindre le tissage.

» Saint François Régis a été choisi comme patron des denteltières

» Ne voudrez-vous pas les encourager en leur procurant une statue de leur patron? Elles vont célébrer sa fête avec éclat dimanche prochain, comme les ouvriers catholiques, maçons, charpentiers, forgerons, briquetiers, ont célébré le patronage de saint Joseph Les Kôles, les Ouraons surtout, aiment les solennités religieuses. Hier, j'étais à deux lieues d'ici, pour bénir la petite église et l'école de Kawali. Il y avait foule. On y était venu de tout le pays d'alentour. Il y a cinq ans, toute cette région était païenne.

» Aujourd'hui, le catholicisme y est solidement établi et respecté; dans quelques années, nous y aurons la majorité.

» Priez pour notre Mission, mon Révérend Père, et croyez-moi

» Votre humble serviteur en J.-C.,

» S. GROSJEAN, S. J. »

Du Père COURTIN. — *Noatolli*, 14 février 1907 :

« Nous avons eu dernièrement la visite de Monseigneur Meuleman pour la confirmation le 9 février. J'avais fait mes derniers vœux à Ranchi le 2 février et le 3 je reprenais gaiment le chemin de Khunti, Torpa où je passai la nuit Le lendemain, vers 11 h. 1/2, j'arrivai à Noatolli. La bicyclette rend de bons services à qui veut aller vite; le cheval prendrait trop de temps. Ici, à Noatolli, le pays est très beau et me rappelle assez bien le beau pays de Namur où j'ai passé trois ans au Collège de la Paix.

» Collines boisées, rochers, massifs, torrents et vallées. Tout cela est très beau, mais parfois un peu dur pour la pauvre et bonne bête de cheval. Je me rappelle avoir un jour dû le ramener deux, trois fois devant un ravin, qui, ma foi, me semblait un peu raide surtout pour la descente. C'est alors que j'ai admiré la bonne habitude de ne pas ferrer les chevaux : il ne serait jamais parvenu à monter ou à descendre ces masses rocheuses. Si jamais vous montez un cheval, par ici, tenez-vous toujours sur vos gardes aussi longtemps que vous ne le connaissez point. La première fois que j'allai au district, ne voilà-t-il pas qu'à la première ri-

Digitized by Google

vière il me joue un vilain tour. Je parlais au syce qui me précédait à cheval dans l'eau, pour lui demander si l'endroit où je voyais passer les natifs n'était pas meilleur; soudain je sens un certain bien-être... mais d'une nature un peu dangereuse. Mon cheval s'était assis dans la rivière, sans respect aucun pour son cavalier. Il paraît que les chevaux du pays ont cette habitude. Arrivé le soir au district, comme il faisait froid (nous étions en décembre), je me suis hâté de faire sécher souliers, bas, guêtres, et de me réchauffer les pieds dans une couverture. L'idée n'était pas mauvaise, car je ressentis une réaction bien agréable, d'autant plus que la hutte native n'est pas chaude en hiver : le toit ne repose pas immédiatement sur les murs, mais sur les poutres. De plus, une porte qui n'en est pas une : une grande ouverture et rien qui ferme.

» Peu après mon arrivée, voilà une petite ambassade. Quelques jeunes filles apportent un bassin de cuivre et un vase de même métal. Ces coupes, bassin et vase, sont simples, mais élégantes. De même la grande cruche de cuivre — ici souvent en terre cuite — est parfois très bien ouvragée. Lorsqu'elle est portée sur l'épaule, comme c'est l'habitude, par les femmes élégamment drapées dans leur capra blanc à bordure rouge, cela fait songer à la Samaritaine de nos gravures.

» Revenons-en à notre petit groupe qui se trouve devant la porte. Ils, ou plutôt elles entrent, versent de l'eau pour vous laver les mains. Ayez soin d'avoir votre essuie-main ou mouchoir prêt, puis, si c'est la première fois, laissez tomber quelque monnaie dans le plat. Elles s'en retournent toutes contentes en vous disant un Jesu ki barai! (hindi) ou : Jesu Marang! (mundari)

» Le matin nous entendons les confessions, disons la sainte messe, distribuons la communion, donnons une petite instruction; puis, action de grâces et déjeuner. Ne traînons pas trop; il y a encore de l'ouvrage qui nous attend : baptêmes, visites de malades, distribution de sucre aux enfants. Et puis hop! à cheval, et parti!

» Pour la messe, nous avons une belle pièce d'étoffe rouge bordée de jaune, croix blanches et initiales I H S. Nous la suspendons aux poutres, et cela fait une magnifique tenture derrière l'autel, prenant toute la largeur du mur. Cette petite ornementation donne de suite un certain air coquet à la pauvre chapelle. Nous avons une trentaine de ces tentures.

» Vous me direz : Et vos natifs. Comment sont-ils? Braves gens en général, pas toujours malins, en un mot de grands enfants avec leurs qualités mais surtout leurs défauts. Quant à leur physionomie ce serait parfois difficile de distinguer un jeune homme d'une jeune fille. Me voilà seul pour huit jours. Mon compagnon est parti pour aider le Père Van den Bon à Torpa pour les confessions, pour la confirmation, et de là faire une visite de ce côté dans son district. J'ai là devant moi quatre de ces gens qui viennent pour coucher dans le bungalow, mesure de prudence pour ne pas être seul la nuit : ils sont là avec leur longue chevelure, le peigne piqué dans leur toison noire, leurs colliers au cou, leurs bracelets qui brillent à leurs bras, leur long manteau; on ne saurait les décrire. Je dis ce sont de grands enfants avec leurs défauts. Voici un malade qui vient chercher un remède. Bien, je lui donne ce qu'il désire, il n'a pas de bouteille, je lui en donne une, lui disant de me la rapporter; souvenez-vous que nous ne vivons pas en ville et que les bouteilles ici ne se produisent pas par culture. Bien, il lui faut un scapulaire, un chapelet. Or, le catéchuménat vient de finir : une centaine de gens préparés au baptême, confession, communion, sont après cela inscrits pour la confrérie du scapulaire et reçoivent chacun un chapelet. Tout cela fait nombre. Je

Digitized by Google

me laisse fléchir encore et je lui donne ce qu'il demande. Il réfléchit. Il voit du sucre : « Donnez-moi un peu de sucre comme remède. » Je donne; je vois qu'il est temps d'en finir, car le nombre de ces visiteurs est fréquent et ces demandes ne finiraient pas.

» Laissez-moi vous raconter ici un petit trait bien consolant cependant arrivé à mon compagnon, le Père Coppens. On l'appelle pour une visite de malade : un pauvre homme qui se meurt. Il part et arrive à temps. Le pauvre homme, tant que faire se peut, se confesse et est tout heureux de voir le Père. Il était seul dans un village entièrement païen. Converti récemment avec quelques autres, ceux-ci, d'après leur coutume, avaient abandonné le village pour aller habiter avec les chrétiens d'un autre village. Lui seul était resté, répondant qu'il voulait rester, rester chrétien aussi malgré tout. Le bon Père, après sa confession, lui administre l'extrême-onction et le pauvre homme expire dans ses bras. Quelle ne fut pas la surprise du Père en apprenant à son retour, de la bouche de ces paysans, les choses suivantes. Le chrétien leur avait dit : « Allez chez » le Gomke, le Père, qui habite le » bungalow là-bas, et dites-lui de » venir. Vous lui direz qu'il a le » temps, je ne mourrai pas avant » dimanche. Le Père viendra et puis » je mourrai. » De fait, il mourut le dimanche; le Père était venu et il expirait dans ses bras.

» Quant à vous, si vous espérez venir ici, préparez-vous en apprenant tout ce que vous pouvez : médecine, soyez bon cuisinier au besoin, jardinier, charpentier, tout, en un mot, est utile ici. Il faut remplacer un carreau, savez-vous faire du mastic? Il faut peindre une porte, savez-vous faire votre couleur? Car bien des ingrédients vous feront défaut ou seront très mauvais, falsifiés par les marchands. Il faut bâtir, savez-vous la profondeur que demandent des fondements solides? Votre jardinier est malade, votre syce, il faut savoir donner vos ordres, savoir ce qu'il y a à faire et le montrer à un autre. Les procès encore avec leurs cas compliqués : qu'est-ce qu'une terre maffan, raiyat?... Puis les langues. En un mot, figurez-vous être un enfant et que vous avez tout à apprendre, et le pis c'est qu'il faut manier tout cela chaque jour. Puis les monnaies, les poids : grains, drachmes, scrupules, tolas... »

ERRATUM. — Du Père BODSON, *Ranchi :*

« Dans une lettre que les *Missions Belges* ont publiée en mai dernier, le Père Wattelé dit que nos dépenses ordinaires s'élèvent chaque année à 100,000 roupies, plus de 150,000 francs. Il y a un zéro de trop dans les deux sommes !... Et c'est déjà bien difficile avec un budget de 15,000 francs.

» Plus la Mission s'étend, plus l'école de Ranchi doit s'élargir pour recevoir des enfants de tous les districts. »

DONS

Au Révérend Père Neut, Ceylan, le monastère de Berlaymont, Bruxelles : 500 francs.
Au Père Van Tilborg, Congo, de la part de son oncle, M. C. Van Tilborg de Meerle : 100 francs.
Au Père Alary, Bengale, anonyme : 20 francs.
Pour le Jashpur, au Père A. d'Hoop, missionnaire à Tongo, M. Victor Soudron : 20 francs.
Par l'entremise du Père Brasseur, pour les enfants de Ranchi, au Père Matteló : 100 francs.
Au Père A. Stoffels, de M^lle^ M. Nuyens, Turnhout : 100 francs.
Par l'intermédiaire du Révérend Père Louppe, Mons, au Père De Duve : 50 francs.
Les élèves internes de la petite division du collège St-Joseph à Alost :
Au Père Bertels, Kurseong : 100 francs;
Au Père Ernes : 10 francs;
Au Père Butaye, Congo : 50 francs.
Très bel envoi de timbres et objets utiles : le pensionnat de Berlaymont, Bruxelles.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

A Nlemfu

Notes recueillies par un ami de la Mission

(Suite)

Nlemfu fut éprouvée cette année par la maladie : successivement il y eut trois hématuries. Le Frère Devriese se relevait de la sienne, quand le Père Butaye dut s'aliter, souffrant aussi d'hématurie. Quand il fut bien sur pied, le Père De Duve y passa à son tour. Tous les trois guérirent assez rapidement pour ne pas laisser se désorganiser les travaux de tout genre, d'ordre matériel et spirituel, qu'il fallait conduire. Au mois de février suivant, il y eut une nouvelle inscription d'orphelins. Elle fut conduite avec beaucoup de sagesse par le substitut Tessaroli. Ce digne magistrat fit preuve de beaucoup de bon sens ; il admira l'ordre et le bon esprit de cette nombreuse jeunesse des deux sexes. Il découvrit chez les indigènes et remit aux Pères beaucoup d'orphelins. Le résultat fut magnifique. Restait toujours la question du ravitaillement. Les indigènes sont assez décimés par la maladie du sommeil et il est difficile d'avoir régulièrement le pain de manioc nécessaire. Il fallut donc pousser les cultures ; on le fit.

Cl. du P. Butaye, S. J.

COUR DE KI SANTU

Le Révérend Père Supérieur nous aida puissamment en complétant nos attelages de bœufs pour labourer à la charrue.

En 1906, il nous envoya aussi le Père Allard, jeune mission-

Digitized by Google

naire qui excellait à conduire notre nombreuse jeunesse à tous les exercices de corps et d'esprit.

Nlemfu prit rapidement un grand développement. Au couvent, le nombre des filles augmentait chaque jour. Il y en avait au delà de cent. Les Pères de Mpese, n'ayant pas de couvent, auraient été heureux de mettre leurs plus grandes filles en pension à Nlemfu. On en accepta une centaine.

Les cultures des Pères et des Sœurs couvraient d'immenses étendues. De vastes champs de riz alternaient avec des champs de manioc; des bananeraies à perte de vue étalaient leur chatoyante verdure et leurs riches régimes. De grands champs d'arachides, des champs de patates douces, des plantations de cannes à sucre, d'innombrables palmiers semblent défier la disette de pénétrer dans cet heureux plateau.

Mais que ne faut-il pas pour de grandes multitudes!

Il y a dans les Flandres des fermes de 150, même de 200 hectares. Cela suffirait-il à l'entretien de toute une paroisse de 1,000 habitants? Et cependant dans les Flandres ce sont des cultures intensives, d'agriculteurs experts, d'un rapport presque maximum.

A Nlemfu, à supposer qu'il y ait même au delà de 100 hectares de terrains mis en cultures, peut-on dire que ce sont des cultures à rapport maximum? N'est-ce pas un travail de jeunes gens? de débutants? A-t-on les moyens de surveillance dont on dispose en Europe? Et cependant il y a actuellement tous les jours six cents bouches à nourrir à cette station.

En effet, par suite d'une tournée faite par un agent dévoué de la région du sud, les Mbata, longtemps difficiles et même menaçants, avaient enfin trouvé sage de suivre l'exemple de leurs bons voisins du nord, et nous avaient confié leurs orphelins et les enfants abandonnés.

Chez les Sœurs il y a maintenant quatre cents filles; et, si chez les Pères il n'y a pas autant de garçons, c'est qu'il y a manque de nourriture.

Le reste des chrétiens et des catéchumènes est dans les fermes-chapelles. Nous leur donnons une ration en monnaie ou en étoffes. Le total de tout le personnel de Nlemfu est de plus de trois mille (sans compter les cinq cents qu'on a cédés provisoirement à la station voisine de Mpese, parce qu'il y avait trop loin pour les visiter). Si de ces trois mille nous en défalquons un certain nombre qui sont établis pour leur compte et trouvent eux-mêmes de quoi se nourrir, voilà cependant deux mille hommes à entretenir. Que de ressources sont nécessaires pour nouer les deux bouts de l'année! Sans doute dans les fermes-chapelles ils ont de l'élevage, des cultures, mais tout cela est loin de suffire à leur entretien. Est-ce un tiers du total nécessaire? J'en

Digitized by Google

doute. A tout ce monde il faut quatre fois par an des pagnes et, chaque jour, une certaine ration de nourriture pour les derniers venus ou ceux qui sont trop jeunes pour vivre de leur travail. C'est un problème impossible à résoudre, si la charité catholique n'y intervient largement.

Quand ils seront mariés, ils devront se suffire à eux-mêmes. Mais pour bon nombre d'où viendra la dot, et ce qu'il faut pour s'établir?

Je ne parle pas encore du payement des catéchistes, de l'entretien des Pères, du payement des hommes de métier, de l'entretien des écoliers, des frais de constructions; encore des écoles à bâtir, encore une église à bâtir.

On a fait beaucoup, mais il reste encore immensément à faire; qui ne le voit?

Enumérons ce qu'il y a en fait de constructions déjà achevées:

Chez les Pères :

1. Maison d'habitation des Pères, en briques cuites (rouges).
2. Maison d'étrangers » »
3. Cuisine » »
4. Atelier de menuiserie et forge » »
5. Ecole, en briques séchées au soleil (blanches).
6. Magasin de vivres pour noirs, en briques séchées au soleil.
7. Petit magasin de vivres pour blancs.

Chez les Sœurs :

8. Maison d'habitation (avec magasin, chapelle et chambre de couture), en briques cuites.
9. Cuisine » »
10. Dortoir des filles, en briques cuites.
11. Imprimerie » »
12. Ecole, en briques cuites, séchées au soleil.

Voilà douze, douze bâtiments en briques.

Toutes les toitures sont en paille, excepté celle du couvent.

Constructions à faire encore en briques :

Eglise qui devra coûter de 15,000 à 20,000 francs.
Ecole plus vaste pour les Pères.
Ecole pour les Sœurs.
Magasin de vivres pour les Sœurs.
Peut-être aussi hangar pour roue hydraulique comme moteur de décortiqueuse, scierie, etc.

Voulez-vous un mot du plateau ?

Les vastes plateaux sont rares dans notre région, du moins des plateaux à terrain suffisamment bons et bien plantés. Le plateau de Nlemfu est très beau. Il y a des bouquets de palmiers un peu partout. Vraiment on ne les compte pas les palmiers, c'en est tout plein.

Il y a d'autres arbres gigantesques dont la silhouette se

Digitized by Google

découpe sur le ciel bleu au plateau même, et dont les hautes cimes se voient à une journée de marche de distance au-dessus des bois sombres qui couronnent le plateau.

Dans ces bois on a découpé des allées. Les unes sont ouvertes, larges, ensoleillées; les autres sont plus étroites, ombragées par des arbres de haute futaie chargés de lianes. En plein jour on peut s'y promener sans chapeau.

Cl. du P. Butaye, S. J.

BANANIER NAIN

L'allée de l'est s'allonge dans un bois touffu; de loin on aperçoit une croix blanche, dont un des bras marque le champ des morts et l'autre le village indigène; son prolongement est une allée dans la brousse, longue de 2 kilomètres. C'est par là que débouchent tous les visiteurs de l'est et du sud quand ils viennent à Nlemfu; on y voit toujours du monde, souvent du monde endimanché.

L'allée de l'ouest est marquée aussi d'une croix, mais d'une croix plus modeste, faite de deux troncs d'arbres. Elle conduit au jardin, aux vastes cultures de la vallée, à l'Inkisi où règne le crocodile, à la rive gauche, à tous les sentiers indigènes vers Thysville, vers le mouvement et la civilisation du chemin de fer. Il y a là aussi presque toujours du monde, plus souvent du monde en costume de travail. A l'entrée de l'allée se trouve une croix rustique, au pied de laquelle les passants ne manquent pas de dire une petite prière.

Ces deux allées ont une longueur totale d'un minimum de quarante-cinq minutes de marche. A l'ouest, 16 mètres d'allée sont bordés de bananiers. On plantera tout au long des arbres fruitiers, mais cela demande du temps; les noyaux de mangue seuls ont manqué, sinon c'étaient 1,500 mètres de manguiers.

En face de la maison d'habitation, s'ouvre une allée centrale, qui conduit à droite à la chapelle et à gauche au couvent. Derrière la maison, nouvelle allée d'environ 600 mètres, atteignant le plateau, se prolongeant dans le bois et allant se perdre à

Digitized by Google

ses extrémités dans la brousse, en face de profonds ravins en face aussi d'immenses étendues de brousse inhabitée, enfermée par l'Inkisi et une rivière profonde. C'est là qu'on a commencé un Kraal. L'idéal serait d'y avoir quelques centaines de bêtes à cornes : il faut de la viande si l'on veut réussir à civiliser les noirs; car, pour les tenir réunis, il faut l'appui d'une bonne nourriture. Quels châteaux en Espagne, dira-t-on. Pourquoi pas? à Ki Santu tout cela est déjà réalisé. En attendant que notre troupeau, qui doit être maintenant d'une vingtaine de jeunes vaches, se complète, nous nous plaisons à contempler nos soixante moutons qui courent près de ce Kraal et à compter les agneaux qui bondissent dans ce troupeau!

J'oubliais de dire que d'aucuns espèrent que dans cette étendue, à côté des moutons et des bêtes à cornes, les porcs aussi pourront se développer. Et pourquoi pas? On essayera; il faut faire flèche de tout bois. C'est toujours du mbisi, l'appât nécessaire pour attirer le noir, pour les tenir réunis.

Revenons par notre allée : il y a une petite montée insensible; si on descendait jusqu'à l'Inkisi, ce serait bien 100 mètres. Mais à Nlemfu, les pentes qui conduisent aux cultures de la vallée sont très douces, car on a fait toute une étude des chemins à couper dans les collines pour descendre doucement

Cl. du P. Butaye, S. J.

NLEMFU — CLASSE DU PÈRE ALLARD, S. J.

et remonter sans fatigue. Cela n'empêche que souvent les blancs gémissent un peu en montant et se disent : « Que n'avons-nous un cheval, un mulet, même un âne! »

Digitized by Google

A Ki Santu, on a essayé. Ces bêtes n'ont pas vécu, on croit qu'elles ont succombé à la mangana, c'est-à-dire trypanosome des équidés. D'autres disent au manque de nourriture fortifiante.

A Nlemfu, on n'a pas fait d'essai. On voudrait en faire, surtout pour la facilité des Sœurs qui descendent aussi parfois aux cultures. Les ânes vivaient très bien à Kimuenza; ils vivent à Ntumba. Des mulets ont fait longue carrière au chemin de fer où ils mangeaient de l'avoine. Pourquoi ne pas essayer à Nlemfu? C'est décidé d'ailleurs, mais il faudra aviser au moyen de s'en procurer!

Revenus à la maison d'habitation, nous la voyons entourée d'un enclos, espèce de palissade légère avec appui en bambou. C'est la clôture non pas canonique, mais notre clôture d'hygiène, de police, que sais-je, clôture pour nous défendre du zèle trop impétueux des nègres venant à toute heure nous réclamer. Ils attendent à cette clôture; un planton est de service dans la maison pour avertir les Pères et pour réprimer l'impatience des solliciteurs; quand on invite un individu à entrer, il passe par la porte toujours ouverte ou en dessous des bambous et se présente à la deuxième clôture, celle de la véranda.

Si on le juge opportun, on l'entend là. S'il y a une raison, on le fait entrer.

Les femmes attendent toujours à cette deuxième clôture. Ces clôtures sont une bonne sauvegarde contre les importunités des visiteurs. La place où se tient le blanc aux heures d'audience est une place ouverte, il ne faut pas que tout le monde y ait accès, on souffrirait de l'entassement des visiteurs, de leurs bruyantes conversations, de leurs demandes indiscrètes, même de l'odeur des corps. Il faut de l'ordre, même avec le noir.

La maison a un étage.

La maison a étage est-elle bonne? Oui, excellente, car si l'on est malade, si on désire travailler à tête reposée, il n'y a que l'étage où l'on soit tranquille. Et encore! Hommes et poules savent parfois faire arriver jusqu'à l'étage leurs importunités.

Un missionnaire a besoin de pouvoir s'enfermer, de temps en temps, pour étudier ou travailler à son aise. Exercices de piété, étude de théologie, étude de la langue. Ah! la langue, on le sait, pour cela seul il faudrait, si possible, chaque jour un peu d'étude, au moins pendant une dizaine d'années, oui, pendant au moins dix ans.

En 1790, le Préfet de la Propagande, à propos du gouvernement des Missions des Indes, écrivait : « Les missionnaires qui, sachant la langue, ont passé *dix ans* dans l'exercice des devoirs ecclésiastiques, ne doivent pas être écartés. Les évêques ne doivent pas, sans les consulter, trancher les affaires graves : car *dix ans, c'est à peu près ce qu'il faut à un missionnaire*

Digitized by Google

pour faire son expérience de la langue, des caractères, des mœurs, des lois, des coutumes. »

En mission aussi, rien ne fatigue davantage que les tracas continuels et de tout genre. Cela vous démontre à la fin les hommes les plus calmes. Les installations doivent être telles qu'on puisse obvier à tous ces inconvénients du monde ambiant. Que fait le missionnaire du matin au soir?

S'il est en station, il a la besogne de la station. Avant tout, les catéchismes, l'école, les prières, le soin des malades. Ensuite le travail des cultures, les travaux de métier à surveiller. A Nlemfu, il nous fallait être pharmacien, paysan, bouvier, menuisier, forgeron, horticulteur, maître scieur, maître maçon, maître briquetier. C'est amusant. Il y a des journées où tout cela se succède.

S'il est en voyage, la besogne change. Il marche, il arrive et s'installe, il enseigne, il fait la visite de la ferme-chapelle; il arrange les différends.

A Nlemfu, si un missionnaire voulait visiter les fermes-chapelles et faire halte un jour à chaque poste, il lui faudrait un mois et demi de voyage. Aussi faut-il parfois faire deux postes en un jour.

A une station les grands jours d'activité ce sont les dimanches, les jours de fête, les jours de baptême ou de première communion; mais il semble superflu d'entrer dans les détails.

Faisons une visite chez les Sœurs. Le couvent proprement dit a 40 mètres de long et une douzaine de mètres de large, véranda comprise. Il y a une belle toiture en zinc, avec des gouttières qui amènent l'eau dans de grands réservoirs en zinc. La maison n'a pas d'étage, mais elle est exhaussée au-dessus du sol de près de 1 mètre. Il y a six chambres, ayant des fenêtres par devant et par derrière, ce qui facilite l'aérage si nécessaire en pays tropical. Sous le toit il y a un immense grenier; à droite de la maison la véranda est aménagée pour servir de chapelle, à gauche elle sert de magasin. Cette maison d'habitation est très réussie, et, pour le Congo, c'est tout ce qu'on peut souhaiter. La cuisine aussi est bien bâtie. Les autres bâtisses sont plutôt du provisoire durable; il a fallu bâtir vite, comme on pouvait, avec des débris de briques, de mauvais maçons, ou même se contenter de torchis. Mais avec ces bâtisses on se tire d'affaires, en attendant mieux.

Dans ces débuts, il y a une question qui prime celle des bâtisses, au moins pour nous, c'est la question du ravitaillement. Sans doute, on tâche de procurer aux filles des logements confortables, propres et salubres. Mais avec du torchis on arrive à les loger très convenablement; même ces bâtisses semblent des palais pour nos négresses, qui ne connaissaient que leurs pail-

Digitized by Google

lottes. Si avec cela elles ont amplement à manger, elles seront plus heureuses que dans un palais en briques, où elles auraient moins de nourriture. Ventre affamé n'a point d'oreilles. Voilà pourquoi nous prenons notre temps pour développer nos bâtisses en briques, sans faire tort aux cultures.

Cette année-ci encore on construira chez les Sœurs. Il faut une école, naturellement beaucoup plus pour les catéchismes que pour des enseignements d'un autre genre, qui cependant ne sont pas négligés. Apprendre à lire et à écrire, c'est de règle pour tous nos garçons. Mais la plupart de nos sauvagesses n'ont qu'en faire, et l'on constate même que certaines, qui avaient appris à lire, négligeaient les soins du ménage.

Cl. du P. Butaye, S. J.

NLEMFU — CHARRUE BRABANT

Les Sœurs enseignent aux filles les prières, le texte du catéchisme. A quelques-unes elles enseignent la couture, qui dans le pays est, d'ailleurs, le métier des garçons. Elles enseignent spécialement les soins du ménage indigène. Notre pensionnat de filles est donc une grande école ménagère. Ce n'est pas si compliqué que les écoles ménagères d'Europe, mais l'idéal à former c'est le ménage congolais, la femme de ménage congolaise. Elle prépare ses petits champs, y plante la chikwangue; cette chikwangue, elle la récolte, la fait rouir, la décortique, la sèche, la pile, la passe au tamis, la fait étuver : le pain de chikwangue est fait. La femme noire sait faire la cuisine du pays, broyer les noyaux huileux, préparer avec cette pâte un plat de viande. Elle sait faire de l'huile d'arachides, de l'huile de palme, de l'huile de coconole, même du fard pour donner à sa peau noire une tonalité de deuil ou de réjouissance ! Elle fait pratiquer aux petits enfants le système Kneipp, mais à force de douches et sans se préoccuper de la réaction.

La fille qui fait son stage chez les Sœurs apprend à améliorer le régime alimentaire pour son futur mari, à faire un pain de

Digitized by Google

chikwangue appétissant, à préparer une huile transparente, à faire des pâtes de noyaux et de graines, à faire baigner les enfants sans leur donner une bronchite, etc., etc.

Nous faisons faire par les garçons une partie des gros travaux des champs; mais il y a des travaux des champs qui sont comme la spécialité des femmes; c'est le cas de la culture de l'arachide, de la sésame, de la courge, des légumes du jardin. Les hommes ont comme spécialité la culture de la banane, des arbres fruitiers, la préparation des champs de manioc.

Un autre point important dans l'éducation de la négresse, c'est le soin de l'ordre et de la propreté. Il faut les voir passer à n'importe quel exercice : les filles se distinguent par leur propreté exquise. Allez voir leur dortoir, c'est charmant! Ces petits costumes de négresses sont pliés, disposés par ordre, numérotés, la couverture est régulièrement aérée, la natte secouée, le sol balayé. Les filles se distinguent aussi par leur tenue à l'église. S'il y avait des chaises à remuer, elles seraient moins bruyantes que nos garçons; maintenant, à les voir à genoux ou assises sur les nattes, on admire une attitude et une tenue qui conviennent à la maison de Dieu.

Ces détails d'ordre plutôt matériel ne sont rien en comparaison de la formation du cœur et de l'intelligence de nos filles. Elles apprennent assidûment le texte des prières et du catéchisme chez les Sœurs, entendent les explications chez les Pères; elles apprennent, par l'influence journalière des Sœurs, de grandes vertus chrétiennes, la modestie, la piété, la régularité de la vie, l'assiduité au travail; on leur y inspire l'horreur du vol, de la licence, du vagabondage, de la paresse. On leur donne même les notions indispensables de politesse et de savoir-vivre. Un agent de l'Etat me disait un jour : « Mon Père, sans que vous me le disiez, quand il y a marché, je me fais fort de désigner dans la foule les filles élevées par les Sœurs. »

Les filles aussi sont heureuses chez les Sœurs.

Pendant trois mois, pas une fuite : c'est un prodige pour quiconque connaît la vie d'Afrique. Elles n'étaient alors que deux cents. Actuellement elles sont quatre cents : il faudra faire des prodiges d'activité pour ravitailler tout ce monde; *bona culina, bona disciplina*, disait-on pour les moines. A combien plus forte raison pour des sauvages.

Aussi nous avons vigoureusement poussé les cultures. Une seconde charrue double Brabant a été envoyée à Nlemfu et fonctionne déjà. Les Sœurs sont en quête aussi d'une machine à décortiquer le riz. Il la leur faudrait absolument. Mais cela coûte cher! et elles ont déjà quatre cents filles à habiller, à nourrir; des bâtisses à achever..... Si les ressources venaient aussi abondamment que les orphelines, ce serait aisé.

Digitized by Google

Nous voulons aussi développer l'élevage. Il faut au noir de la viande. Impossible d'acheter cela. Que n'avons-nous de quoi acheter au Congo portugais un troupeau de cent têtes au moins! Les troupeaux cela ne demande pas tant de soins; beaucoup de sel, beaucoup de liberté, et cela peut réussir.

Un jour il arriva à Nlemfu deux marmots : un garçon et une fille apparentés, ils pouvaient avoir de 5 à 6 ans. Ils avaient fait quatre heures de route, s'étaient échappés de leur village et demandaient à être reçus chez nous.

On alla aux informations et l'on apprit que c'étaient des orphelins. On admit le garçon et l'on voulut renvoyer la fillette dans une ferme-chapelle, vu son jeune âge. Mais elle nous regarda fixement et nous dit : « Non, moi je veux être chez maseri (ma Sœur). » Je tâchai de l'intimider en lui dépeignant cette vie comme peu agréable. La réponse fut encore : « Non, chez maseri, je les connais! »

Ah! la petite *les connaissait*. Elle avait entendu parler de quoi? De belles robes, de beaucoup de nourriture, de chikwangue avec de la viande. De fait, les Sœurs dans toute la région sont connues et aimées. Les filles ne font pas difficulté d'y venir, et souvent nous avons des demandes spontanées d'enfants qui supplient en grâce de pouvoir, comme la petite, aller chez maseri.

Rendons grâce à Dieu de ce que la besogne si ardue des Sœurs soit si visiblement bénie, et que leur ministère soit si en faveur dans le pays.

Ce que je dis de Nlemfu est plus vrai encore pour Ki Santu, car la première station n'est qu'une miniature de celle de Ki Santu. Ces braves Sœurs portent au Congo bien vaillamment le poids du jour et de la chaleur. Plusieurs ont treize années de Congo sans retour. Les santés sont excellentes. Elles vont gaîment de leur chapelle, pour leurs exercices privés, à leur besogne ardue avec les filles, catéchisme, classe, couture, pharmacie, école ménagère, et même cultures potagères et vivrières. On voit leur silhouette blanche debout tantôt au milieu du groupe des petites ménagères, tantôt dans les champs au milieu des bandes joyeuses de petites paysannes, tantôt dans quelque défrichage surveillant une troupe de sauvagesses qui taillent, qui piochent, tantôt même dans quelque chemin égrenant leur long chapelet en allant à la recherche d'une misère à soulager, d'une malade à préparer au baptême. Et toujours on admire le respect de nos négresses pour la « dame blanche », l'ascendant étonnant de ces « femmes de Dieu » sur celles qui sont à leur école. Oui. Nos filles nègres sont pleines d'admiration pour les Sœurs, mais cela va sans dire, elle ne sont pas encore à même de comprendre la sublimité du dévouement et surtout

Digitized by Google

les beautés de la chasteté, pour songer à les imiter. Un jour cela viendra. Dans d'autres missions, on a réussi à former quelques Sœurs indigènes sous le nom de Filles de Sainte-Anne.

Toujours est-il que le bien réalisé est immense, que l'horizon est plein d'espérances; et que, dans une chrétienté, il y a progrès toujours rapides là où la femme chrétienne peut être formée par la Sœur. Par la femme à la famille, par la famille à la société chrétienne! N'est-ce pas la voie à suivre?

Prions le divin Maître qu'il veuille maintenir la santé et prolonger la précieuse existence de ces héroïnes de l'apostolat catholique.

XXX

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, jour de Pâques, 31 mars 1907.

Nos chrétiens sont accourus nombreux pour assister aux fêtes de Pâques. Naturellement, ils avaient revêtu leurs beaux habits. Ils commencent à singer le blanc. Plusieurs portaient pantalon et veston, voire même chemise blanche.

Un de nos enfants de chœur remarque sur une table à la sacristie la crécelle qui avait servi les jours précédents; il me demande s'il doit s'en servir pendant la messe de ce jour. Pourvu qu'il y ait du tapage, ces bons noirs trouvent que c'est beau.

Lundi 1er avril. **— Les noirs ont la discipline même la plus douce en horreur. Fainéantiser, courir les bois, jouir de la liberté, c'est là le bonheur du noir. Aussi moult de nos jeunes gens, tous sous le même prétexte, nous ont demandé ces jours-ci de pouvoir rentrer dans leur village... pour y faire les paresseux.**

Rien ne serait étonnant si demain, malgré la réponse négative, plusieurs avaient déguerpi. La force du noir se trouve tout entière dans la fuite.

Mardi 2. **— Journée de pluie. Je reviens d'une visite aux cultures. Les antilopes ont profité des fêtes pascales pour faire bombance dans nos champs de haricots. Cela ne fait pas notre affaire.**

Une tornade a renversé à Lala la maison du missionnaire, plusieurs chimbeks des enfants et l'étable des chèvres. Deux de celles-ci ont été écrasées.

Le diable nous en veut! Tant mieux! Pourvu que nous soyons bien avec le bon Dieu.

Jeudi 4. **— J'ai promis d'être dimanche prochain à Ki Muenza. Il faut donc que je me mette en route.**

Je loge à Yana. Le catéchiste y avait vu mourir sa femme, il y a quelques semaines, au moment où elle allait devenir mère pour la troisième fois.

Digitized by Google

Cl. du P. Brielman, S. J.

SANDA-SAINT-ANTOINE — PONT DE LA MISSION

Digitized by Google

Il me demandait s'il pouvait exiger que tous ceux qui passeraient à côté de la tombe de son épouse défunte y récitassent une prière. Naturellement, je lui ai fait comprendre qu'il ne pouvait pas l'exiger, mais qu'il pouvait conseiller aux passants de déposer une prière sur la tombe de la regrettée défunte.

Samedi 6. — Me voici à Ki Muenza

Il y a quelques mois, j'ai dû faire déguerpir d'ici un indigène non baptisé chargé jadis du soin de la Mission. Il a été remplacé par un individu originaire du Haut-Congo. Malheureusement, il est d'une violence rare et ne comprend rien à sa situation. Pour une mangue, un safou, une noix de palme, il commettrait les dernières rigueurs. Il est rare qu'un noir à qui l'on confie quelque autorité n'en abuse pas.

Dimanche 7. — Une quinzaine de chrétiens, travailleurs au chemin de fer, ont profité de mon passage à Ki Muenza pour faire leurs Pâques. J'espère bien ces jours-ci en rencontrer encore quelques-uns.

On vient de tuer un immense serpent. Il mesure $1^{m}50$. Il est d'un gris noir. Dix œufs venaient d'être avalés par ce monsieur.

J'allais déposer la plume, quand un de mes jeunes gens m'apporte une jeune antilope qu'il venait de tuer.

Naturellement, il y a eu fête au camp. Du mbizi, pensez donc! En prononçant ce nom si doux, l'eau leur vient à la bouche. Mbizi! mbizi! C'est tout ce que le noir désire.

Lundi 8. — C'est hier qu'ont commencé, à Ki Santu, les fêtes du triduum en l'honneur de la bienheureuse Mère Julie Billiart.

Sa Grandeur Monseigneur Van Ronslé a accepté de célébrer demain une messe pontificale. Il est descendu ce matin par l'express.

Jour de bonheur pour les vaillantes Sœurs de Notre-Dame, qui contribuent tant à notre œuvre d'évangélisation !

Mayala, où j'étais ce midi, est devenu désert. Les indigènes — ils étaient déjà peu nombreux — se sont encore éloignés.

A Benkana, où je compte passer la nuit, il y a un assez bon nombre de fuites, tant parmi les enfants non baptisés que parmi les chrétiens.

Nos jeunes gens sont excités par leurs parents, frères et sœurs. Chaque jour ils sont témoins de leur vie paresseuse et fainéante.

Ils ne rêvent que vie libre, pièces de 100 sous, belles étoffes, et s'en vont.

Cette race des Baumbus sera difficile à convertir.

Il m'a fallu rester à Benkana à cause des difficultés entre indigènes et nos catéchistes du Haut-Congo. Il ressort de tout ce que j'ai entendu et des plaintes au sujet de nos chrétiens que les indigènes voudraient que je remplace nos catéchistes par des enfants de la région, voire même de leur village.

Ne donnons pas dans le piège, malgré leurs menaces de désertion.

« Nous irons habiter ailleurs, au loin, si vous ne les enlevez pas », disait l'un d'eux.

C'est alors que ces bons noirs auraient les coudées franches Evidemment, ils feraient reparaître tous les anciens abus. Ils recommenceraient leurs guerres pour des motifs futiles.

L'épreuve du poison serait de nouveau à l'ordre du jour.

La vente d'hommes reprendrait sur une vaste échelle. Si l'on croit que celle-ci a disparu, on se trompe. Elle se pratique aux portes de Léopoldville. Je suppose que Boula-Matari est au courant de ce marché de chair humaine. Il se fait au grand jour. Les gens que l'on vend sont originaires de la région des Banfungnus et très reconnaissables à leur tatouage. Sur la rive française, la vente d'esclaves, m'affirme-t-on, est tolérée.

Digitized by Google

Mercredi 10. — « La vie de l'homme est un combat », nous a-t-on dit souvent. J'en étais convaincu depuis longtemps, mais je m'en convaincs de plus en plus depuis que je suis au Congo. Il n'y a pas de jour où l'on n'a pas quelques palabres. Là tantôt, c'était le chef du village de Mangala qu'on accusait d'avoir volé la clochette de la ferme-chapelle. Et, de fait, peu après, furtivement, on la rapportait. On craignait des représailles.

Souvent déjà ce chef de Mangala s'est permis des vols et jamais, ce qu'on vient de me raconter, les témoins n'osent le répéter devant la justice. On a peur de Mangua, c'est le nom de ce chef voleur.

Je loge à Kumbongo, où l'un ou l'autre chrétien, qui travaille à la voie ferrée, viendra faire ses Pâques.

Espérons qu'il ne pleuvra pas cette nuit, car la toiture de la maison est percée à jour.

Vendredi 12. — Je vous ai dit souvent le peu de cas que les indigènes font de la femme. C'est un animal qu'on achète, qu'on vend.

En voici encore un exemple : en 1902, Nsemo, jeune fille de Vululu, épousait un certain *Kiyindi*. Au bout de quelques mois, celui-ci la cédait à *Mudiango*. Après quelques mois d'union, nouvelle séparation, Nsemo devient la femme de *Fwefo*. Actuellement, elle est la seconde femme de *Wasa*, chef de Vululu. J'ai été mis au courant de cette affaire parce que Wasa la présentait à l'un de nos chrétiens, en âge de se marier. Quelle race !

Samedi 13. — Plusieurs fois je vous ai parlé de la circulaire du Gouverneur Général baron Wahis, prescrivant des mesures hygiéniques sérieuses pour le grand bien des indigènes et surtout pour enrayer la maladie du sommeil. Il y a un an au moins qu'elle a été écrite, car elle est datée du 24 mars 1906. Hélas ! dans la partie du district que je connais et que je parcours en tous sens, on en tient peu compte ; et les indigènes continuent à habiter les plus infects taudis, dans des endroits malsains ; les herbes envahissent partout les abords du village.

J'ai fait ce matin près de quatre heures et demie de marche. Les chemins sont abominables. Envahi par les herbes, l'étroit sentier souvent disparaissait entièrement.

Les chefs donnent des ordres, mais ceux-ci ne sont pas exécutés.

Lundi 15. — Comme je crois vous l'avoir dit, une terrible tornade a détruit, à Lala, où je suis arrivé, mon grand chimbek en paille et deux des maisons habitées par les enfants. On n'a pas encore eu le temps de relever mon gite. Il a donc fallu qu'on me construisit, pour la nuit, une cabane de feuillage. C'est joli ! c'est poétique. Il y fait frais, pourvu que la pluie ne tombe pas !

A la saison sèche, un abri pareil c'est l'idéal. On se roule dans sa couverture et l'on dort sous le regard de Dieu.

Il y avait hier onze ans, je crois, que je recevais du regretté Père Janssens, alors Provincial de Belgique, l'annonce de mon départ pour le Congo.

Mardi 16. — Sur les hauteurs de Makunga, à pleins poumons on respire ; mais pour y arriver, à grosses gouttes on transpire.

A peine vous ont-ils vu, que ces bons noirs vous arrivent. Ce sont d'interminables palabres, des plaintes, des « mambus », comme ils disent. C'est la maladie du sommeil, c'est la corvée des chikwangues, c'est le rapt d'une jeune fille, c'est une dette non payée. Affaire du « nzimbus », de « bakentos ». Palabres à l'occasion de ravages causés par des porcs, des chèvres dans des champs de manioc. Que de temps précieux ces bons

Digitized by Google

noirs vous font perdre! Quels grands enfants! On les croit bien malheureux, et ils le sont d'après nos idées d'Europe. A les voir, à les entendre, franchement, on ne le dirait pas. Ils jasent, rient, chantent et dansent comme s'ils étaient les plus fortunés de la terre. Quels êtres mystérieux que les noirs!

Mercredi 17. — Il est bien réduit ce village de Kikonda! Que de victimes faites par la maladie du sommeil, tant chez les indigènes que chez les enfants de la ferme-chapelle. Très prospère jadis, il n'y reste plus qu'une douzaine d'enfants.

Jadis, les indigènes nous étaient très favorables. Aujourd'hui, depuis que les protestants sont venus s'établir à Kikonda, ils semblent nous fuir.

Quelques grains de quinine me feront du bien, car dame Fièvre semble me guetter.

Jeudi 18. — Je vous salue des hauteurs de Mokama. Comme vous voyez, nous aimons bien de nous installer sur les plateaux élevés Ce n'est pas sans fatigue qu'on y arrive, c'est vrai, mais on y jouit du bon air, loin des moustiques. D'autres trouveront un autre motif pour s'installer sur les hauteurs; par exemple, la vue de paysages superbes. *De gustibus et de coloribus non est disputandum.*

Au Congo, la nature est sans vie. Pas d'êtres animés dans le paysage, tout est mort. A la saison sèche, quand les herbes sont brûlées, c'est un « assche-woensdag » perpétuel. C'est le mot de notre Révérend Père Supérieur.

Trois jeunes gens me sont envoyés pour une palabre dans laquelle il y aurait eu coups et blessures, suivis de mort d'homme et vol d'étoffes et d'autres objets.

Nous, avant tout, nous réclamerions, n'est-ce pas, le châtiment de l'assassin. Eux n'ont l'air de réclamer que les objets volés. Je me demande vraiment s'il y a eu homicide. Espérons voir clair dans cette affaire.

C'est une manie chez les noirs, dès qu'il y a blessure avec effusion de sang, de dire qu'il y a eu mort d'hommes.

Que de blancs, des magistrats s'y laissent prendre! Récemment encore, le chef Ngombo de Mpete donne un coup à sa femme et l'égratigne légèrement. Madame, mécontente, s'en va chez son frère, travailleur à Léo. Celui-ci s'en va chez un honorable magistrat déclarer que le chef Ngombo de Mpete a assassiné sa légitime. Le brave substitut délivre un mandat d'arrêt. Un détachement de la force publique, commandé par un blanc, est réquisitionné, et voilà le sous-officier, ses soldats, force boys et porteurs en route pour Mpete. C'est un voyage de dix à quinze lieues par des chemins impossibles, 30 lieues aller et retour! Arrivés à Mpete, le Mfumu Ngombo raconte le fait tel qu'il s'est passé; toutefois, il est décidé qu'il ira à Léopoldville s'expliquer au juge. Ngombo déclare qu'il ne peut marcher. Force est donc de le transporter en hamac.

A Léopoldville, on s'explique. Le mari retrouve sa femme et la femme son mari, et tout s'arrange.

Voilà comment ces bons magistrats sont le jouet de ces noirs!

Et le but du frère de Mme Ngombo, quel est-il, pensez-vous? Le seul, l'unique, c'est de voir le mari séparé de sa femme et de pouvoir céder celle-ci au plus offrant. Affaire de gagner quelques pièces d'étoffes.

Vendredi 19. — Nous avons repassé avant-midi la *Lundisi*. C'est vous dire que nous nous rapprochons de notre résidence, Saint-Antoine. J'espère y arriver demain.

Samedi 20. — Nous quittons Kinkunsu de grand matin et nous voici à Sanda. On est heureux de rentrer.

Digitized by Google

Comm. par les Sœurs.

ÉGLISE DE KI SANTU — ENFANTS EN PRIÈRES DEVANT LA RELIQUE DE LA B. MÈRE JULIE BILIART

Digitized by Google

A Wombali

Lettre du Père Lauwers

Ki Santu, 2 mai 1907.

Depuis longtemps je devais visiter les postes du Kassaï. La mort du Père Goossens et l'attente de son remplacement me l'avaient fait ajourner. Il fallait donner à nos chrétiens l'occasion de faire leurs Pâques. En outre, je venais de recevoir la nouvelle que notre pirogue, jadis volée à Kwamouth, avait été retrouvée. Trois raisons suffisantes pour entreprendre le voyage.

J'avais pris les meilleurs pagayeurs parmi nos gens du Lac : double équipe, parce qu'il fallait ramener deux pirogues. Après les saluts, les au revoir, un grand signe de croix en guise d'*Itinerarium*, et me voilà au large dans le grand courant. Heureusement, notre pirogue est stable : c'est un grand arbre creusé, long de 13 mètres et large de $0^{m}90$; au milieu une cahute en paille pour me préserver des ardeurs du soleil africain. C'est là que je m'assieds ou me couche dans mon pliant. Devant et derrière moi, caisses à vivres, malle-chapelle, cantine et autres bagages. Ma tente, à droite; à ma portée un fusil; il faut se défendre contre les hippos. Par devant, quatre pagayeurs; derrière sept, tous fièrement debout frappant l'eau en cadence. Ils sont sur leur élément. S'ils maniaient la houe comme la pagaie, le Congo serait transformé.

Avant l'expédition, on se tourne à droite et à gauche pour ne rien oublier; les premiers moments du voyage, on récapitule : « Lefunu, vous avez apporté ceci? » « Ikele, mfumu, répond-il tout content, dans son mauvais kikongo, vous avez oublié la moustiquaire! » Mono kuvila... Que faire? Se fâcher? Et puis, dormir sans la moustiquaire dans ce pays de moustiques, ce serait des nuits blanches et leurs conséquences. Stoppons à Ketebe. J'enverrai de là par terre chercher l'objet oublié. Dare dare, deux indigènes, munis d'un billet, s'en vont par forêts et marais à Wombali. Cinq longues heures d'ennui. Je m'occupe tout de même : on cause avec les indigènes; on apprend toujours quelque chose. La terre noire, où ils sont établis, a la propriété de chasser les chiques. Aussi les indigènes de Wombali vont en chercher en pirogue à un kilomètre de la Mission pour en mettre une couche dans leurs chimbeks. Pour eux, l'explication est toute simple : la terre contient du sel. Avant l'arrivée du blanc, il se faisait dans la région un grand commerce de sel avec les pays de l'intérieur. Il provient des plantes aquatiques très abon-

Digitized by Google

Cl. de M. de Wildeman.

SUR LA KONDUE

Digitized by Google

dantes sur les bords et les îles basses. Les indigènes retirent ces herbes sur le rivage, les laissent sécher et les brûlent. Les cendres qui restent sont soigneusement recueillies et mises dans un panier tressé en entonnoir et préalablement tapissé de feuilles de bananiers. On verse de l'eau qui, traversant le tas de cendres, est recueillie sur de larges assiettes plates. Le soleil et le vent font évaporer l'eau, les éléments salins restent. Le sel n'a pas mauvais goût; est-il bon pour l'organisme? Je l'ignore. Il n'y a pas que le blanc qui fasse des découvertes.

Enfin, voilà la moustiquaire. En marche! Il faut arriver à Bokala, sinon on couche dans la brousse, sur quelque prairie d'hippopotames. Les rames frappent l'eau, la barque s'élance, file à travers les îlots d'herbes; c'est le chemin le plus court. C'est le soir quand nous sautons enfin sur la berge de Bokala. Literie, batterie de cuisine sont portées à l'ancien poste de l'Etat, dans une maison abandonnée. Quel pays de moustiques! Les indigènes ne s'enfuient pas et le blanc est forcé à cette vie. Le noir se résigne, il prend sur le jour les longues heures de repos que les moustiques lui ont enlevées. Je m'enfonce sous ma moustiquaire, tout heureux à la pensée d'échapper pour de bon à leur importunité. Les vilains intrus! ils ont trouvé moyen de se fourrer là aussi. C'est prendre trop de liberté. Autre inconvénient : mon lit est une claie tressée, destinée à recevoir un matelas; mais un matelas est un luxe dont j'étais privé, et la couverture n'égalisait pas les arêtes de la claie; j'étais couché comme sur des bâtonnets croisés. Les anachorètes étaient mieux partagés que moi; ils avaient la terre unie. Aussi, le lendemain, je fis comme les indigènes : je m'endormis dans mon pliant, bercé par les flots.

Deuxième nuit à Lediba, ferme-chapelle, dont les enfants coupent du bois pour les steamers de la C. K. Ce sont des Babumas, race intelligente, qui manifeste de sérieux désirs d'instruction. Le capita est un ancien boy de blanc, père de trois charmants enfants. Il est venu s'établir à Wombali avec sa femme et sa jeune famille, pour parfaire son instruction commencée dans son poste sous la direction d'un enfant de sa classe, et recevoir le baptême. C'est un très digne homme qui nous a toujours manifesté des sentiments de délicatesse qui feraient honneur à des blancs. Un de ses parents était atteint de la terrible maladie du sommeil; il avait été suffisamment instruit de la religion, je l'ai baptisé sous le nom de Joseph. Le lendemain, vers midi, nous approchons de Kwamouth, en face de Berghe-Sainte-Marie, jadis colonie prospère détruite par l'implacable fléau qui décime toute la race noire.

Chose singulière, les mouches tsé-tsé deviennent nombreuses et nous importunent beaucoup. Dans leur vol rapide, elles tour-

Digitized by Google

nent autour de nous et se posent parfois si doucement sur la peau qu'on les sent à peine. De préférence, elles entrent par le bas du pantalon et se gonflent de sang sans qu'on ait senti la piqûre. Appliquez-leur un bon coup et une énorme tache rouge apparaît.

« Si elle était infectée de virus, je suis un homme condamné » Ka diambu ko. Je me raccourcirais la vie de dix ans si je me faisais des inquiétudes à chaque piqûre.

Les deux tours métalliques qui soutiennent le télégraphe se dressent au loin ; l'une est bâtie sur des rochers qui émergent de l'eau, l'autre est bâtie sur la terre ferme de la rive droite.

C'est le moment de redoubler de prudence. A l'embouchure du Kassaï, le fond est rocailleux et parfois la barque bondit d'une manière inquiétante sur les rochers invisibles. Gare, les amis! Je ne sais pas nager comme vous. A 1 h. 1/2, nous voici à la ferme-chapelle Louvain-Sainte-Famille Kwamouth. Le bon Philippe Bokali ne m'attendait pas ; il accourt tout joyeux ; il y avait si longtemps qu'il n'avait plus vu personne! Une bonne consolation m'était réservée : je trouve au poste les premiers Batekes des environs, trois hommes avec leurs femmes et quatre enfants. Sont-ils confiants, ces braves gens! Je ne pouvais pas m'asseoir sous ma véranda pour dire mon bréviaire ou pour manger; ils étaient là, n'ayant rien à dire, mais à me regarder beaucoup. Je ne suis pas un homme plus extraordinaire que les nombreux blancs qui passent par Kwamouth. Voulant les sonder : « Eh bien, mes amis, leur dis-je, pourquoi venez-vous? » « C'est pour voir notre tata », me répondent-ils naïvement.

Ils ont comme tatouages des lignes parallèles tracées légèrement sur les tempes et les joues. Ils liment, ou plutôt cassent une partie de chacune des incisives supérieures; d'autres Batekes les cassent par petits coups de manière à former une denture en scie. Les gens du Lac Léopold II ne laissent de chaque dent antérieure qu'une pointe effilée; c'est horrible à voir. Les Bas-Congo enlèvent les dents par devant, c'est vilain. Ne discutons pas sur les goûts ni sur les modes.

Le lendemain, samedi, expédition au Congo français. Il s'agissait de reprendre notre pirogue qui, l'année précédente, avait été volée au Père Goossens à Kwamouth. Un Bengala prisonnier s'était évadé, avait glissé la pirogue dans l'eau et s'était enfui sur la rive droite, mettant le Congo entre lui et les gendarmes de Boula-Matari. De là échange de lettres entre les autorités judiciaires belges et françaises; la conclusion fut que je pouvais aller reprendre l'esquif à Mokaba. C'est ce que je fis, et notre pirogue, blindée comme un cuirassé, après avoir fait couler tant d'encre belge et française, revint en la possession de son propriétaire.

Digitized by Google

Sur la route, je visite les ruines de la colonie de Berghe-Sainte-Marie. Au bord de l'eau se trouve un village de Babangi; une allée de palmiers conduit à la colonie. Quel silence triste au milieu de ces restes! Sur la cour pousse une herbe maigre; les bâtiments sont la plupart en ruine. Quelques-uns sont encore susceptibles de réparation, mais partout la désolation et l'abandon. L'église, qui voyait s'agenouiller la jeunesse chantant des

Comm. par *Le Congo*.

UN STEAMER DE LA COMPAGNIE DU KASSAI

cantiques de joie et de confiance, priant le vrai Dieu sur cette terre idolâtre, s'écroule et s'écoule en boue. Au loin, sur la colline, un bâtiment qu'on dit être un hôpital; Dieu sait ce qu'il a vu de misères et d'obscurs dévouements.

Comment la Providence a-t-elle laissé périr son œuvre pour laquelle elle a demandé les sacrifices de la plus pure charité chrétienne? Nous n'avons qu'à nous incliner devant ses desseins insondables et redire : il est équitable et salutaire de lui rendre des actions de grâces, *semper et ubique*, toujours et partout. Malgré ces principes de foi, on se retire navré, priant la Divine Miséricorde de protéger nos œuvres et de nous épargner cette terrible épreuve.

Le soir du samedi, confession des chrétiens du poste, et lundi, départ. L'équipe est partagée en deux pour ramener

Digitized by Google

les deux barques. La montée du Kassaï ne se fait pas à la même allure que la descente. En descendant, on se met en plein courant; en montant, on longe les rives où le courant est moins fort; malgré cette précaution, la violence du courant vous emporte parfois; il faut reculer pour s'élancer encore et franchir la mauvaise passe.

A tous les postes de bois établis par l'Etat, je m'arrête pour voir s'il n'y a pas de chrétiens qui aient besoin de mon ministère. Un seul n'a pas voulu se confesser.

Le second jour, en longeant les bords rocheux, je vois bouger quelque chose dans l'eau : je me lève et aperçois un jeune hippo au milieu des pierres. On regarde de tous côtés si la mère n'apparaît pas. On approche; un fort rameur, haut de 2 mètres, prend la bête par le cou et la dépose tout bonnement dans la barque; les pattes de derrière avaient été broyées, sans doute par l'hippo mâle. Pendant qu'un homme lui serre la gorge pour étouffer ses grognements, les autres font force de rames pour échapper à la fureur de la mère qui pourrait bien n'être pas si loin. Me voilà en bonne compagnie! Voyager en pirogue avec un hippo vivant, ce n'est pas banal.

A peine ai-je débarqué à Lediba que des cris s'élèvent : une antilope; toutes les barques disponibles se lancent à sa poursuite, exécutant un superbe sport, non pas pour l'honneur, mais pour le mbisi; il s'agit de conquérir le droit du premier occupant. Un coup de lance, dirigé adroitement, adjuge la bête à un indigène; il fallait voir la mine déconfite de nos enfants! Les indigènes m'apportent une « gige », mets délicieux même pour les fins gourmets! Que dire si elle avait été préparée par un cuisinier autre que mon brave Lefunu! Les enfants de Lediba viennent se plaindre de ce que les singes ravagent leurs cultures. La vue de l'hippo et de l'antilope m'avait sans doute inspiré des idées de meurtre et de carnage; je prends mon mousqueton et en chasse! Ma conscience me disait que j'y allais uniquement pour rendre service à l'agriculture. A peine au bois, j'assiste à une scène de haute voltige. Je gagnai un torticolis à contempler les artistes, juste au zénith, et à épier le bon moment pour en faire descendre l'un d'eux. Ils avaient sans doute senti la poudre, car ils bondissaient à des distances invraisemblables. Je m'avance sans bruit, guidé par mes moricauds. L'un d'eux me fait signe : là-bas, à la cime, deux singes font la causette, croquant quelques noix dont les écales tombent à nos pieds. Je vise... longtemps : c'était une des premières fois que je maniais un fusil... Pan! la conversation cesse, un des deux convives s'enfuit, l'autre essaie de fuir, mais il se sent mal, il se laisse pendre par ses longs bras et tombe comme une pierre. J'ai laissé courir l'autre, j'aurais pu n'être pas si heureux! Ma réputation

Digitized by Google

Comm. par *Le Congo*.

FAUX-COTONNIER ENLACÉ PAR UNE LIANE-DU-DIABLE

Digitized by Google

d'adroit tireur était faite. Je risquais de la perdre par un second coup. Ces divers incidents ne me font pas oublier le but principal de ma visite : instruction, avis, direction dans les moindres détails.

Au petit jour, on replie bagages, et l'on se remet en route. Vers midi, le ciel s'assombrit; serons-nous avant l'orage à l'île des Bœufs? Lediba est trop loin pour y retourner et le tonnerre gronde dans le lointain. Heureusement, le Kassaï s'est élargi. C'est le Wissmann-Pool. Le milieu du fleuve est parsemé de hauts-fonds de sable et d'îles basses. C'est là qu'on s'engage; on a moins à craindre le vent et les vagues. La route n'était pas très bien connue et souvent on glissait sur le sable; alors, tout le monde à l'eau pour tirer la barque et la remettre sur la bonne voie. On avance, mais bien lentement, et la pluie tombe. C'est encore un moindre mal. Un coup de vent secoue ma cahutte et déplace l'équilibre de ma chaise longue; à ce moment et à cette place, les bains sont dangereux... Je ne suis pas un amphibie. A force de louvoyer, on aborde à l'île des Bœufs. Malgré mon parapluie, j'arrive ruisselant à la maison du gardien des bœufs; les autres suivent, emportant caisse, tente, malles... Nous sommes sauvés!

C'est une très grande île basse, couverte d'une excellente herbe de fourrage. L'Etat y a installé un poste d'élevage de bêtes à cornes, sous la surveillance d'un chrétien. Celui-ci avait établi son chimbek sur le tertre le plus élevé, et à l'époque des grandes pluies il voyait parfois le cercle d'eau se rétrécir et menacer d'envahir son chimbek de paille. Tous les steamers de l'Etat doivent s'y arrêter et les capitaines font l'inspection du troupeau, qui comptait à ce moment quatorze bêtes. Ma visite faisait plus de plaisir au gardien que les inspections officielles. Il était tout content, le brave Clément, de recevoir les sacrements, en même temps que sa femme.

Le lendemain, grande ripaille! Les hommes, debout dans la pirogue, voient un troupeau d'hippopotames près de nous : deux coups abattent un beau mâle. En s'enfuyant, il était tombé dans un bas-fond; il fallait le repêcher. Avec une chaîne liée à sa tête, on le hisse, puis on le roule sur une place pour le dépecer. On le découpe en grands quartiers au milieu d'une volée d'éperviers attirés par l'odeur du sang, on jette le tout dans la deuxième barque et en avant pour Mokaba, où se fera le partage et le boucanage.

Encore un arrêt à Bokala pour passer la nuit.

Puis, le surlendemain, à 8 heures du soir, entrée triomphale à Wombali. Sans accidents. *Deo gratias !*

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs le rapport ci-dessous, adressé par le Père Verstraeten, S. J., curé de Kégalle, à son Evèque, Monseigneur Van Reeth, en ce moment en Belgique :

Kégalle, 30 juin 1907.

MONSEIGNEUR,

Vous serez heureux d'apprendre que, à la fête des saints Pierre et Paul, le nouveau Lieutenant Gouverneur de Ceylan, M^r^ Hugh Cliffort, C. M. G., est venu assister à la messe, en notre église, et que les catholiques de Kégalle lui ont fait une magnifique réception au presbytère.

Permettez-moi, Monseigneur, de commencer mon récit *ab ovo :* ce sera le meilleur moyen de faire ressortir le caractère religieux et touchant de cette réception, — la première qui soit faite au Lieutenant Gouverneur depuis son entrée dans l'île.

Donc, le 28 juin devait s'ouvrir à Kégalle l'Exposition agricole du district. M^r^ Hugh Clifford fut désigné par Son Excellence le Gouverneur pour ouvrir l'Exposition en son nom. Aussitôt l'idée vint à nos catholiques que M^r^ Cliffort, probablement, ne quitterait pas avant le dimanche et que, en bon catholique, il assisterait à la messe avec nous. Dès lors n'y avait-il pas lieu de faire au nouveau Lieutenant Gouverneur une ovation au nom des catholiques?

Un meeting est improvisé, et comme tout est encore problématique, la première solution prise est évidemment qu'il faut s'enquérir au plus tôt si, oui ou non, le Lieutenant Gouverneur entendra la sainte messe à Kégalle. En conséquence, M. le curé fut chargé d'écrire à M^r^ Clifford pour sonder ses intentions.

J'écrivis en ce sens et M^r^ Clifford me répondit par une très gentille lettre, disant qu'il ne resterait pas à Kégalle jusqu'au dimanche, mais qu'il serait très heureux d'assister à la messe le samedi, fête des saints Pierre et Paul. Cette nouvelle se répandit comme une traînée de poudre par toute la ville. On résolut d'élever des pandals, des arcs de triomphe et des galeries de verdure, à la rue et dans le jardin du presbytère. Pendant toute une semaine ce fut un va-et-vient continuel pour préparer le chant, composer une adresse et régler tous les détails du programme.

Digitized by Google

Vous comprenez bien, Monseigneur, que nous ne pouvions pas rester en arrière. La tâche n'était pas aisée; car, pour de pauvres missionnaires, ce n'est pas peu de chose de préparer une réception tant soit peu convenable pour un Gouverneur! Avec entrain, tout notre personnel se mit à la besogne pour réparer, nettoyer, épousseter, peindre et décorer; l'esprit inventif et pratique du Père Van Antwerpen ne fut pas d'un médiocre secours en cette occurrence.

Chose extraordinaire, — et peut-être inouïe de mémoire de Singhalais! — tous les préparatifs furent achevés pour le temps fixé. Le Lieutenant Gouverneur arriva de Colombo le jeudi 28 juin, et ouvrit l'Exposition à 2 heures après-midi, au milieu d'un grand concours de monde.

Je ne m'attarderai pas, Monseigneur, à vous décrire cette Exposition agricole qui ressemble un peu à toutes les Expositions de ce genre, — sauf, bien entendu, la présence de nos « Ratemahasmaya's » ou chefs de village dans leur costume pittoresque, et sauf aussi la légendaire « parahera », ou procession d'éléphants à la lueur des torches. La « parahera » de Kégalle a été un « record ». Figurez-vous cent dix-huit de ces pachydermes marchant en rang, deux à deux, comme les enfants de nos collèges!

Mais revenons à M^r^ Clifford. Sur le terrain même de l'Exposition je lui offris le programme de notre « réception ». Il me fit asseoir à ses côtés, dans le pavillon, causa du passé et de l'avenir de la religion à Ceylan et finit en me disant: « Oh, sans doute, Mon Père, je viendrai à la messe, demain; mais, c'est vraiment trop de bonté que de songer à me faire une réception. »

* * *

Le lendemain, à 7 h. 1/2, le Lieutenant Gouverneur arriva en voiture. Je le reçus au bas de l'escalier : il portait un gros livre de prières. Je le conduisis à son prie-Dieu et l'office commença.

On chanta la messe du Père Palla, et notre tribune s'en tira avec honneur. Mais ce qui avait le plus ravi notre illustre visiteur, c'était la disposition de notre chœur et la décoration de notre église, avec son beau tapis de fête, que vous connaissez.

Après la sainte messe, le Lieutenant Gouverneur prit le thé et causa quelque temps avec les Pères, à l'intérieur du presbytère. M^r^ Hugh Clifford est un homme grand, ayant tout l'air d'un bon papa, quoiqu'il ne soit guère âgé. Il a passé vingt et un ans dans les tropiques, parlant toujours à ses subordonnés la langue de leur pays. Il est, de plus, un littérateur distingué, auteur de plusieurs « novels » très estimés. Comme administrateur, il a laissé un excellent souvenir à Trinidad; et déjà,

Digitized by Google

Cl. Plâté et Co.

VISITE DU LIEUTENANT GOUVERNEUR A KÉGALLE

Digitized by Google

à Ceylan, il s'est acquis une sympathie qui, je pense, ira toujours croissant.

Mr Clifford entra ensuite dans la véranda, où se trouvait réunie l'élite de nos paroissiens. Il prit place sur un fauteuil devant un trophée de verdure, d'où émergeaient les portraits du roi et de la reine.

Une gentille petite de 3 ans — fille de Mme Ohlmus, la protestante convertie que Votre Grandeur a confirmée l'an passé, — présenta un bouquet au Lieutenant Gouverneur. Celui-ci l'embrassa avec tendresse et dit : « J'ai tout juste une petite fille de de cet âge. » Et l'on voyait que son cœur de père se réveillait en présence de la petite. Disons, en passant, que Mr Clifford est encore en deuil pour la mort de sa femme.

Ensuite, Mr le « Proctor » Wickramasinghe lut une adresse suivant la coutume en pays anglais. Cette adresse magnifiquement enluminée par des artistes de Colombo portait plusieurs médaillons, dont un représentait deux éléphants courbant leur trompe devant la croix : heureux symbolisme dont la signification n'échappera à personne. Voici un extrait de l'adresse :

« Monsieur le Lieutenant Gouverneur,

» Qu'il nous soit permis de vous exprimer la vive satisfaction que nous ressentons de vous posséder au milieu de nous. Nous sommes heureux de pouvoir vous dire que notre sainte religion fait ici de sensibles progrès, et que nos catholiques, devenant de jour en jour plus nombreux, sont aussi de plus en plus dévoués à notre Mère la sainte Église catholique. Et le spectacle consolant que vous avez sous les yeux dans notre paroisse de Kégalle n'est qu'un des multiples exemples qui se rencontrent presque partout et qui prouvent le progrès du catholicisme dans tout le pays. C'est donc avec une légitime fierté et avec une vive allégresse que nous saluons, à ce moment propice, l'avènement d'un de nos coreligionnaires à un des postes les plus élevés de l'administration, celui de Lieutenant Gouverneur de Ceylan! Pour retrouver, dans notre histoire, un événement semblable, il nous faut remonter à plus de deux siècles et demi, jusqu'à la domination portugaise, etc. »

Mr Clifford me passe le bouquet qu'il tenait en main, disant : « Mon Père, vous placerez ces fleurs sur l'autel de la Vierge. » Puis il s'exprima en ces termes :

« Mes Révérends Pères, Messieurs,

» C'est avec plaisir que j'accueille ces témoignages de sympathie de la part des catholiques de Kégalle. Etre bon catho-

Digitized by Google

lique, c'est être bon citoyen ! et j'ai toujours pu constater, partout où j'ai été, que les catholiques comptaient parmi les plus loyaux sujets de la Couronne. »

Il ajouta encore quelques mots qui pourraient passer pour un commentaire des beaux vers de Racine : Je sais que...

> Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
> Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.

*
* *

L'hymne national *God save the King* fut ensuite entonné et le Lieutenant Gouverneur fut escorté par toute la foule jusqu'à sa voiture. Mais, comme toute assemblée qui se respecte, Monseigneur, la nôtre aussi eut l'idée de se faire photographier, avec le Lieutenant Gouverneur au milieu. Nous avons suivi en cela la mode d'autant plus volontiers, Monseigneur, que nous croyions y trouver le moyen de faire assister Votre Grandeur, en esprit, à un spectacle qui est tout entier à l'honneur de la religion, dans notre diocèse. Ce portrait d'ailleurs perpétuera parmi les paroissiens le souvenir de la visite du Lieutenant Gouverneur à notre église. J'aime à croire même qu'il fera l'office d'un phonographe, répétant à sa façon ce bout de morale ou de sermon : « Braves Kégallais, si le Lieutenant Gouverneur va à la messe même pendant la semaine, vous pouvez bien y aller le dimanche ! »

Voilà, Monseigneur, quelques détails sur cette belle réception qui relèvera singulièrement le prestige des catholiques aux yeux des bouddhistes et des protestants.

De Votre Grandeur, l'humble serviteur en J.-C.,

A.-M. VERSTRAETEN, S. J.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Nouvelles du Chota-Nagpore

I

Lettre du Père A. Boone, S. J.

De Khunti, 23 juin 1907.

Le catéchuménat de Dorma, ouvert du 16 mai au 17 juin, a été bien suivi. Une cinquantaine de chrétiens, hommes et femmes, y venaient des villages environnants pour se faire instruire. Les enfants de notre école de Dorma aidaient les catéchistes à apprendre les prières aux moins avancés. Plusieurs catéchumènes se sont trouvés suffisamment préparés pour recevoir le baptême et être admis à la

LA KOEL DÉBORDÉE PRÈS DE SA SOURCE

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

confession et à la sainte communion. Nous comptions finir ce catéchuménat vers la fin de juin ; une retraite de trois jours, à laquelle étaient invités nos chrétiens de cette partie du district,

Digitized by Google

devait en clôturer les exercices. La saison des pluies, qui rappelle le natif aux travaux des champs, étant survenue, nous avons dû remettre cette retraite à une date plus opportune.

Dorma, que le Père Huyghe quitta en 1893 pour se fixer à Khunti, plus au centre du dis-

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

LE PÈRE ORY ET SES ÉLÈVES — VUE DE LA MONTAGNE SUR LE CHECHARI

trict, rappela par moments l'animation qui y régnait autrefois. Les enfants de nos écoles de Kandéor, de Bala, de Boura, y venaient à des jours fixés pour subir l'interrogatoire sur les prières et le catéchisme, et faire constater, par leurs progrès dans la lecture et l'écriture, que le temps passé à l'école n'avait pas été perdu. Ces écoles dans le district ont donné des résultats très satisfaisants. Puisse un bienfaiteur s'y intéresser ! Son aumône sera bienvenue, car les frais d'entretien de ces écoles sont encore à la charge du missionnaire.

J'eus à Dorma la visite du Père Nuyens, à l'occasion d'un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Khunti avec les enfants de l'école de Torpa. Nous partageâmes très charitablement un maigre repas de district.

Je profitai de ce séjour pour visiter une fois de plus Sundari et Bala, deux de nos chapelles dans le voisinage de Dorma. A Sundari, le soir, je m'étendis sur le lit de camp, au grand air, tout heureux d'aller jouir d'une fraîcheur relative après une journée accablante de la saison chaude. Un bruit persistant de battements de tambours, de sons de flûtes et de cris sauvages, qui n'étaient rien moins que le vacarme d'une fête hindoue dans le village voisin, m'empêcha de dormir. A 11 heures, je n'y tins plus. J'appelai le catéchiste, mon cuisinier, mon coolie, et ensemble nous allâmes au village. La bonne fortune nous fit croiser sur la route le « chankidar », représentant de l'ordre.

Digitized by Google

Celui-ci s'avança vers le groupe des danseurs et leur dit qu'un saheb européen exigeait qu'on ne troublât pas davantage le repos de la nuit. A minuit le bruit cessa et je pus dormir.

Dans le massif des manguiers qui borde la route, en face de notre bungalow de Dorma, vivait sous la tente un Hindou, un brahme de la caste sacerdotale. Il venait me voir souvent et causer longtemps. Ayant reçu une éducation anglaise, le christianisme lui était connu; et même il avait quelque idée du catholicisme, mais défavorable plutôt, puisqu'il ne connaissait notre religion que par les livres protestants. Il aborda plus d'une fois la discussion sur le terrain religieux; me développant la théologie hindoue, les doctrines panthéistes qui y entrent; discourant sur la métempsycose, sur l'évolution graduelle de l'âme vers l'état de perfection, ce qui n'est autre chose que la substitution aux châtiments éternels d'une expiation passagère et très adoucie. La mémoire lui manqua évidemment quand je lui demandai ce qu'il se rappelait avoir été avant que son âme prît possession du corps qu'elle habitait actuellement. Il avoua loyalement qu'il était embarrassé pour justifier les inconséquences, pour dissiper les contradictions inhérentes à ses systèmes et à ses doctrines. L'idée d'une seule religion vraie, dont Dieu seul, créateur et maître, peut être l'auteur et non pas l'homme; d'une religion dont l'origine divine est prouvée par les documents de l'histoire, et qui a, parmi ses motifs de crédibilité, le miracle bien authentique, cette idée le frappa; et il dut convenir que sa religion ne pouvait s'appuyer sur de pareils fondements.

« Mon Père, me dit-il en finissant, l'étude des religions comparées, les progrès de l'histoire doivent nous conduire à la vérité. »

Puisse-t-il en être ainsi! — Je le quittai en lui donnant rendez-vous dans l'autre monde, où tout sera dévoilé.

* * *

Nous avons actuellement dix écoles dans les villages du district, la plupart de création toute récente. Parmi nos jeunes gens sortis de Khunti ou de Ranchi, nous trouvons déjà de bons auxiliaires dans cette œuvre d'éducation chrétienne. Ceux-ci, outre les avantages temporels qu'ils y trouvent, gagneront à l'emploi de maître d'école une préparation mieux assortie pour faire plus tard la besogne de catéchiste.

Le programme des études, dans ces écoles de village, n'est évidemment pas très chargé. Avant tout, les enfants y apprennent leurs prières et le catéchisme. N'y eût-il que ce profit à en tirer pour eux, nous serions déjà bien dédommagés de nos peines. Le but principal que nous avons en vue, est de faire de

Digitized by Google

ces enfants de bons chrétiens, ayant de la religion une connaissance plus complète. Pour arriver à ce résultat, quoi de plus efficace que de mettre les garçons sous l'influence de maîtres catholiques, dès l'enfance, et de prévenir chez eux le contact des erreurs des sectes protestantes, et des immoralités du paganisme, par l'enseignement des vérités de la religion catholique et des principes de vie morale chrétienne ?

Ce premier passage par l'école rendra également moins redoutable à l'imagination de ces petits coureurs de la jungle et des champs l'idée d'aller s'interner pour des mois à l'école du bungalow, loin du village.

Il y a aussi, dans l'érection de ces écoles, des avantages d'ordre économique pour le missionnaire. La cherté du riz

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI, 24 JUILLET 1907

allant croissant, il faudra bien limiter le nombre de bouches à nourrir, peut-être même faire comprendre aux parents que l'éducation et le séjour à l'école se paient.

Aussi bien chercherons-nous à multiplier ces écoles toujours davantage. Puissions-nous réussir dans cette œuvre! Nous rencontrons des difficultés et des déceptions de la part de l'inertie du natif et de son mauvais vouloir.

Dès que la question se pose d'avoir les enfants à l'école, que d'objections! « Qui gardera le bétail? Et puis, nos pères n'ont jamais étudié! Ils se sont contentés de labourer leurs champs? »

Digitized by Google

Ces difficultés nous les connaissons, pour les avoir rencontrées, et plus grandes, quand il s'agissait de recruter les enfants et de les garder à l'école du bungalow. Et cependant, la force de l'habitude aidant, et aussi les avantages d'une certaine éducation que les natifs commencent à apprécier, ont rendu de nos jours le recrutement plus aisé.

Vous me demanderez comment peut se faire le contrôle dans ces écoles de villages si distancées? C'est là une difficulté. Heureusement, le district de Khunti, peu montagneux, est sillonné de bonnes routes, et, en bicyclette, on met peu de temps à franchir les grandes distances. De cette façon, on trouve moyen d'aller faire l'inspection, et d'arriver, sans être annoncé, à l'heure où le maître doit tenir école. Jusqu'ici, les fautes de ponctualité de la part des maîtres ont été plutôt rares. Les résultats obtenus ont aussi été très satisfaisants. Les enfants répondent bien aux prières, aux questions du catéchisme, et plusieurs savent lire et écrire.

Nous permettons à ces maîtres de recevoir indistinctement à l'école des enfants catholiques, païens et protestants. C'est une charité qui, espérons-le, portera ses fruits de salut.

Le local où on tient école est, soit la chapelle, soit une hutte abandonnée. Les maîtres sont payés une roupie par mois. Peut-être réussirons-nous à nous défrayer complètement, en permettant aux maîtres de recevoir leur paie des parents eux-mêmes. Mais il faut avant tout que le maître d'école passe par nos conditions, et que l'étude de la religion reste la partie essentielle de leur enseignement.

P.-S. — La nouvelle chapelle de Guria (à quelques milles de Dorma) est en voie d'achèvement.

Tout à vous en J.-C.
A. Boone, S. J.,
Miss. Khunti.

II

Lettre du Père Nuyens, S. J.

Torpa, 12 mars 1907.

Derrière notre église s'élève une colline dont une moitié est un lieu sacré pour les Hindous: ceux-ci y viennent chaque année offrir leurs offrandes et faire des sacrifices. Pour ébranler le règne du démon et en même temps pour l'édification de nos chrétiens et des enfants de l'école, on résolut de convertir en Calvaire la partie qui est englobée dans notre propriété. A la demande du Père Christophe, un bienfaiteur voulut bien envoyer un Christ.

Digitized by Google

Monseigneur Meuleman, avec sa bonté habituelle, ayant promis de bénir le nouveau Calvaire, on prépara tout pour le jour indiqué : une croix fut plantée sur laquelle on fixa l'image du Christ; on planta au pied et sur le sommet de la colline divers drapeaux, on tendit des guirlandes, on apporta des plantes et des fleurs et on suspendit même autour de la Croix des lampes vénitiennes *sui generis* (fabriquées par quelques élèves).

Le 11 février, à 5 h. 1/2, Monseigneur, assisté des Pères Van den Bon et Coppens, précédé de quelques enfants de chœur et

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

APRÈS LA MESSE LES OUVRIERS S'EN VONT, MUSIQUE EN TÊTE, SE PROMENER PAR LA VILLE

suivi des enfants de l'école et des chrétiens présents, se rendit processionnellement vers la colline. Arrivé au sommet, Monseigneur s'agenouilla sur un prie-Dieu, et les élèves entonnèrent un cantique intitulé *La Croix*. Monseigneur bénit ensuite la croix. Après l'adoration de la croix bénite par Sa Grandeur et les Pères présents, j'adressai quelques mots à l'assistance. Je disais que la vue d'une croix nous :

1° Rappelle le bienfait de la Rédemption et l'immense amour de Jésus-Christ pour les hommes;

2° Montre la noirceur du péché.

Enfin, j'exhortais les chrétiens à avoir une grande dévotion à la croix, à la saluer toujours respectueusement, à recourir à Jésus crucifié dans leurs tentations et épreuves et enfin à s'age-

Digitized by Google

nouiller le soir ensemble devant la croix placée dans leurs maisons pour dire les prières du soir.

En finissant, j'annonçais que Monseigneur accordait une indulgence de deux cents jours à tous ceux qui, agenouillés devant cette croix, réciteraient dévotement trois *Pater* et *Ave*. Ces prières prescrites nous les récitâmes tous. Enfin, tous entonnèrent un second cantique. Puis Monseigneur voulut bien nous donner sa bénédiction.

Cl. du P. Vandendriessche, S.J.

RANCHI — FAMILLE OURAONNE EN VOYAGE

Nous osons espérer que cette cérémonie aura produit une bonne impression sur tous ceux qui y assistaient : ils étaient plus de quatre cents. Puisse le divin Sauveur, mort pour tous les hommes, avoir pitié de notre district et donner la grâce de la conversion à tant de païens qui y sont encore! Puissent nos nombreux lecteurs, par leurs prières, attirer sur eux cette grâce inestimable !

Dans la livraison de février, on a pu lire une lettre dans laquelle le zélé Père Christophe montrait les besoins de la Mission de Torpa : cinq nouvelles chapelles à bâtir, du riz à acheter à un grand prix (il coûte le tiers plus cher que l'an passé) pour environ deux cents élèves. Nous osons espérer que nos généreux lecteurs n'ont point oublié cet appel et qu'ils continueront à nous aider dans la grande œuvre de la conversion des âmes.

C. NUYENS, S. J.

Digitized by Google

Prochain départ de 18 missionnaires pour les Missions belges de la Compagnie de Jésus

Le 3 septembre s'embarque à Trieste le Père Louis Waterkeyn, d'Anvers, accompagnant le Révérend Père Provincial qui va faire la visite des Missions belges des Indes.

Le 3 octobre partiront d'Anvers pour la Mission du Kwango les Pères Alphonse Cus, Louis le Grand, de Namur, Ivan de Pierpont, de Herck-la-Ville, Hubert Moris, de Emael (Limbourg) et le Frère coadjuteur Henri Toussaint, de Machtum (grand-duché de Luxembourg).

Le Père Cus est trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit nécessaire d'attirer l'attention sur son second départ pour le Congo. Puisse sa santé être au niveau de son courage et lui permettre encore un long et fructueux apostolat !

Le 14 octobre s'embarqueront à Gênes les Pères René Tanghe, de Beveren (Lys), Joseph Génicot, d'Anvers, Louis Claeskens, de Malines, Henri Boon, d'Anvers, Paul Sanders, de Turnhout, Joseph Philips, d'Anvers, et le Frère coadjuteur Hippolyte Pieters, de Meulebeke; les deux derniers destinés au Séminaire de Kandy, les cinq autres au Séminaire de Shembaganoor.

Le 17 octobre partiront de Gênes pour Calcutta les Pères Joseph Petersen, de Gand, Joseph Van Lemberghe, d'Anvers, Arthur Van Emelen, de Louvain, Maurice Veys, de Vlamertinghe, Ferdinand Dwelshauwers, de Gand, Jean Jacobs, de Turnhout.

NOTES ET INFORMATIONS

La lettre suivante est adressée au Révérend Père Supérieur de l'Ecole apostolique de Turnhout. Elle intéressera, pensons-nous, tous les bienfaiteurs et amis du regretté Père Canoy.

« Mandar, 24 juin 1907.

» CHERS BIENFAITEURS
» ET BIENFAITRICES,

» Comme le regretté Père Canoy laisse de nombreux amis à Turnhout, je m'empresse de vous envoyer quelques détails sur sa mort. C'est à Kurseong, où il était allé pour rétablir sa santé, que le bon Dieu l'a appelé à Lui.

» On peut bien dire qu'il est mort victime de son zèle et de son dévoûment. Il n'était âgé que de 54 ans, et avec sa forte constitution, il aurait pu vivre encore de longues années, s'il avait su se ménager. Ce sont surtout ses travaux excessifs durant les mois de décembre et de

Digitized by Google

janvier qui ont porté le grand coup à sa santé. Nous avions alors à Mandar, outre les enfants de l'école, encore cent cinquante jeunes gens, pour les préparer à la première communion. Il fallait, en deux mois de temps, parfaire l'instruction religieuse de ces jeunes gens complètement ignorants. A ce rude travail, le Père Canoy se dépensa sans compter. C'était trop pour un homme, mais pour lui cela ne suffisait pas. Il voulut poursuivre en même temps ses travaux littéraires. Il avait sur le métier une vie de Jésus-Christ en hindi. J'avais beau lui conseiller de remettre ce travail à plus tard : « Non, me répondait-il, » je voudrais achever ma vie de Jé» sus-Christ, avant de mourir. »

» Pendant tout ce temps, moi j'étais presque toujours absent pour visiter notre district. En revenant d'un de mes voyages, à la fin de janvier, je fus frappé de l'état d'épuisement du bon Père. Il dut partir pour Ranchi, afin d'y recevoir les soins médicaux que son état réclamait. On eut grand'peine à le remettre sur pied A la fin d'avril, se croyant assez bien rétabli, il revint prendre son poste à Mandar. Mais il eut une rechute et dut retourner à Ranchi après trois jours.

» Après cela on l'envoya à Kurseong, dans l'espoir que l'air des montagnes le remettrait. Hélas ! tout fut inutile. A Kurseong son état s'aggrava de jour en jour. Il eut la consolation de célébrer presque tous les jours la sainte messe, jusqu'au 28 mai. Après cela il se prépara à la mort. Il reçut les derniers sacrements avec grande joie et plein de résignation à la volonté divine. Il demeura conscient jusqu'à la fin, priait continuellement, s'imaginant parfois être au milieu de ses chers Ouraons, et expira paisiblement le 4 juin.

» Sa mort est un vrai désastre pour notre Mission de Mandar. Il était pour moi non seulement un collaborateur infatigable dans les travaux apostoliques, mais il était encore le pourvoyeur de toutes nos œuvres, grâce aux aumônes qu'il parvenait à nous procurer. Et maintenant, ma grande crainte est que les amis et bienfaiteurs du Père Canoy ne se désintéressent de notre pauvre Mission : ce serait la ruine de nos œuvres. On dirait qu'elle commence déjà, car j'ai déjà dû, faute de ressources, renvoyer une partie des enfants de notre école, et je n'ai plus de quoi nourrir longtemps les autres. Toutefois, j'ai confiance en la divine Providence.

» Tout en remerciant nos généreux bienfaiteurs de Turnhout, pour tout ce qu'ils ont fait pour nous, j'ose leur demander, maintenant que notre cher Père Canoy est mort, de ne pas effacer le nom de Mandar de leur budget des bonnes œuvres.

» Nous continuerons de bien prier pour vous, et au Ciel notre bon Père Canoy joindra ses prières aux nôtres.

» Votre dévoué et reconnaissant
» J. WALRAVE, S. J.
» Missionnaire à Mandar. »

Du Père CH. WALRAVE — *Katkahi*, juillet 1907 :

« ... Ici peu de nouvelles. Hier soir les gens venaient appeler les Pères pour tuer un ours qui s'était aventuré dans une petite forêt voisine de leur village. Des laboureurs avaient déposé leurs vêtements sur la lisière de la forêt pendant leur travail, et quand ils voulurent les reprendre après leur journée, ils constatèrent avec terreur qu'un ours était couché à côté de leurs habits !... Ils n'osaient les reprendre et vinrent nous demander de tuer cet ours; mais nous pensions qu'aller chercher querelle à un ours le soir, c'était entrer en guerre dans des conditions trop inégales; l'homme ne voit plus bien quand il commence à faire obscur, mais l'ours n'en voit que mieux. J'ai dit aux gens : « Mes amis, dites à » l'ours que s'il veut avoir l'honneur » d'être tué par nous, il doit rester » dans la forêt jusqu'à demain » matin. »

Digitized by Google

» Sur quoi ils sont partis en riant.

» L'autre jour j'ai guéri un homme piqué par un serpent. A minuit il était sorti de chez lui; il avait été piqué sans s'en apercevoir. En rentrant il dit à sa femme qu'il se sentait mal à l'aise, qu'il souffrait violemment de la jambe. «Vous aurez marché sur une épine », lui dit sa femme; sur quoi il a tâché de se rendormir; mais, après cinq minutes, la douleur devint intolérable et au bout de dix minutes il ne savait plus parler. Aussitôt sa femme court éveiller les voisins et ceux-ci viennent me dire que cet homme était très malade. «Qu'est-ce qu'il a?.., demandai-je. — Il ne sait plus parler. — Curieuse maladie », disais-je. J'allai voir l'homme, il était sorti de sa maison et s'était couché sur la route, faisant des gestes désespérés vers sa jambe et sa gorge... et personne pour me dire de quoi il souffrait. Heureusement le bon Dieu m'a donné l'idée qu'il avait été piqué par un serpent. Je cours à ma chambre chercher le bon remède que nous possédons pour ce cas. Je lui fais avaler le remède à grand'peine, car la langue était devenue raide et la gorge se fermait; mais en lui versant de l'eau dans la bouche, j'ai fait passer le remède, au risque pourtant de le suffoquer. Le pauvre homme se tordait. Après l'avoir exhorté au repentir, je l'ai absous et lui ai donné l'extrême-onction; mais bientôt le remède a agi. Maintenant il est rétabli. »

Nouvelles du Jashpur. — Les conversions. — La nouvelle église de Kurdeg.

Lettre du Père DE GRYSE. — *Kurdeg, 21 juin 1907* :

« ... J'ai été tout le temps en voyage depuis le mois de novembre jusqu'au 15 juin. Aussi, ai-je reçu neuf mille nouveaux catéchumènes. Vous avez lu dans les *Mission Belges* que nous avons entrepris la conversion du Jashpur. Les deux tiers de ce pays sont jusqu'à présent rattachés à ma station. Nous y avons eu la persécution; mais cela ne m'a pas empêché d'avancer triomphalement à travers le Jashpur.

» Mes écoles ont bien réussi cette année. J'ai 460 enfants à l'école, dont 240 garçons et 220 filles au catéchuménat Elles étaient dirigées par trois Sœurs indigènes. Nous avons eu 800 baptêmes dont 250 d'adultes, et 250 premières communions. La besogne est immense; j'aurai, heureusement, un Père de plus à Kurdeg à la fin de l'année.

» Mon église, dédiée au Sacré-Cœur, sera terminée pour le 10 juillet et l'ouverture solennelle se fera le 15 août. Tous mes anciens élèves Ourâons et Kharrias seront présents; ce sera un beau jour. J'espère, mon cher..., que vous plaiderez un peu ma cause en Belgique, car je ne sais à qui m'adresser et vous voyez que nous avançons à grands pas. »

Nécrologie

La Mission du Bengale vient d'être éprouvée par trois deuils successifs: les Pères Albert Maene, Constantin De Clippeleir et Conrad Bouckhout ont été appelés par Dieu à une vie meilleure. Nous publierons le mois prochain les détails qui nous sont envoyés sur les derniers moments de nos regrettés défunts.

La chrétienté de Mandar
La mort du Père Canoy

La florissante chrétienté de Mandar, située au nord-ouest de Ranchi, compte plus de 7,000 chrétiens, dont environ 1,500 catéchumènes. Le Père Joseph Walrave, missionnaire au Chota-Nagpore depuis près de vingt ans, est à la tête de cette station. Il écrit à un ami une lettre dont nous transcrivons quelques détails complémentaires d'une relation publiée plus haut :

« *Mandar*, 30 juin 1907.

» BIEN CHER...,

» Excusez-moi d'avoir tardé si longtemps à vous donner des nouvelles. Depuis la mort de mon cher

Digitized by Google

compagnon, le Père Canoy, tous mes instants libres ont été occupés à écrire des lettres aux nombreux amis du regretté Père. J'ai été fort frappé de sa mort. Il n'avait que 54 ans, mais il s'était trop surmené et il ne savait pas prendre soin de sa santé. Ce sont surtout ses travaux excessifs pendant les mois de décembre et de janvier qui lui ont porté le grand coup. Nous avions alors, outre les enfants de l'école, cent cinquante jeunes gens qui devaient être préparés à la première communion. C'était un énorme travail, d'autant plus que ces jeunes gens étaient très ignorants et qu'en deux mois de temps, il fallait parfaire leur instruction religieuse.

» Le Père Canoy s'y dépensa sans mesure.

» A la fin d'avril il se croyait assez rétabli pour venir reprendre son poste à Mandar. Mais une forte dyspepsie l'obligea à retourner après trois jours. Après cela on l'envoya à Kurseong dans l'espoir que l'air des montagnes le remettrait; mais tout fut inutile. Il expira doucement le 4 juin.

» C'est lui qui a trouvé les fonds pour bâtir notre église. Grâce à lui, les ressources nous arrivaient pour soutenir une florissante école, pour faire venir au catéchuménat de nombreux adultes, pour les préparer à la première communion, pour maintenir un nombre suffisant de catéchistes et de maitres d'école dans les villages et donner des secours aux chrétiens dans les difficultés avec les zémindars. Pourvu que les amis du Père Canoy ne se désintéressent pas de notre Mission! Ce serait la ruine de nos œuvres. Comptons sur la divine Providence...

» JOSEPH WALRAVE, S. J. »

DONS

Le Comité de l'Œuvre des timbres au Grand séminaire de Liége, pour fonder une ferme-chapelle, « Liége-Saint-Georges », à la mémoire de Monseigneur Monchamp, vicaire général : 2,000 francs.

Au Père Stanislas De Vos, à Sanda-Saint-Antoine, Congo, anonyme : 100 francs.

Collège Sainte-Barbe, par l'intermédiaire du Père Dutry :

Pour le Père De Duve : 75 francs ;

Pour le Père Bressers : 70 francs.

Par l'intermédiaire du Père Charles De Visser, Alost :

Au Père Stoffels : 100 francs ;

Au Père Jos. De Duve : 50 francs ;

Au Père De Gryse : 25 francs ;

Au Père d'Herde : 50 francs.

Au Père Stan. Carbery, de la part des internes de la petite division du collège Saint-Joseph, à Alost : 94 francs.

Par l'intermédiaire du Père Desorghes, Gand, pour une chapelle dédiée à saint Joseph au Chota-Nagpore, une demoiselle de Gand : 100 francs ;

Par l'intermédiaire du Père A. Henry, Alost :

Au Père Joseph Walrave, anonyme : 50 francs ;

Au Père Joseph De Duve, anonyme : 20 francs ;

A Mère Marie-Antoine, Tongo, Mme Michielsens-De Vos, Anvers : 20 francs ;

Pour remercier d'une grâce obtenue, au Père C. Vandendriessche, J. R. : 300 francs ;

Par l'intermédiaire du Père Beyaert, Bruxelles, pour le Jashpur : 25 francs;

Pour le Jashpur, anonyme : 7 francs.

Les élèves de 5e latine B. du nouveau collège Saint-Michel, pour la mission des Indes : 22 francs.

D'un anon. de Douvrain, pour aider à la construction de la chapelle de Rambuhana, au Père d'Herde, à Kegalle : 20 francs.

Pour les pauvres du Père Closset, afin que Dieu bénisse les vacances de mes enfants : 10 francs.

Bel envoi de 50,000 timbres et beau lot de papier d'étain, M. Roland De Simpel, Warneton.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Un Rajah catholique

par le Père André Grignard, S. J.

Ce n'est pas seulement au Chota-Nagpore que Dieu opère en ce moment des merveilles. Voici deux ans déjà qu'un souffle de conversions très remarquable passe sur la partie nord-ouest de la péninsule indienne. L'origine en remonte à la conversion, encore récente, au catholicisme, d'un prince indigène. Les lecteurs des *Missions Belges* me sauront gré de leur signaler brièvement l'un et l'autre.

Comm. par Sa Hautesse.

RAJAH DE TAJPUR ET SON FILS — LA NOUVELLE RANI

Tajpur est une petite principauté ou « royaume » des Provinces-Unies. Ecclésiastiquement, elle dépend de l'archidiocèse d'Agra, confié au zèle des Révérends Pères Capucins italiens. Sa capitale est située, un peu à l'est de Meerut, par 29° 15′ latitude et 78° 40′ longitude est de Greenwich. Un peu à l'ouest de cette principauté s'étend la plaine, fameuse entre toutes, de Kurukhetra, où, en l'an 1426 avant Jésus-Christ, les Aryens, récents envahisseurs des Indes et déjà divisés pour la suprématie, se livrèrent les combats homériques célébrés dans le Mahabharata, ou Iliade hindoue.

Il y a de cela six ans, le rajah de Tajpur revenait d'un voyage fait en Angleterre. Esprit sérieux, chercheur, tourmenté par les

Digitized by Google

problèmes de l'au-delà, il avait, depuis quelques années déjà, renoncé aux dieux grimaçants de l'Olympe hindou, et était devenu protestant fervent. Sur le steamer qui le ramenait, la Providence lui avait ménagé un compagnon : c'était un missionnaire capucin, en destination précisément de l'archidiocèse d'Agra, le zélé et sympathique Père Romolo. Le rajah lui soumit les inquiétudes de son bon sens au sujet d'un système religieux échafaudé sur le libre examen ; et les passagers se demandèrent plus d'une fois ce qui pouvait faire le sujet des conversations ardentes de ces deux hommes, l'un en robe de bure, l'autre en brocart semé de diamants, tandis qu'ils arpentaient le pont du steamer.

Il faut dire qu'en se séparant de son noble interlocuteur, le Père Romolo eut l'impression qu'il le laissait tel qu'il l'avait trouvé. Mais déjà la grâce opérait secrètement. Le missionnaire reçut bientôt une invitation pressante pour le palais de Tajpur. La lumière s'était faite subitement dans l'âme du souverain. Il demanda à être reçu dans l'Eglise, et, conscient que tout catholique doit être apôtre, il prit le nom de François-Xavier.

La construction d'une chapelle, avec presbytère attenant, fut aussitôt commencée à côté du manoir royal. Tous les jours, le rajah y entend la messe et s'approche de la sainte Table.

La *Rani* (reine) de Tajpur avait suivi, comme son mari, un cours complet d'instruction religieuse. Ayant à passer directement, elle, de l'hindouisme au catholicisme, elle éprouva quelque peine à surmonter les préjugés païens de toute sa vie. Enfin, la grâce triompha. Quelques mois avant sa mort, la rani recevait le baptême et avait la consolation de voir son plus jeune fils devenir catholique en même temps qu'elle. C'est le jeune prince que la photographie montre haussé sur un sofa, entre son père et la nouvelle rani.

Après la mort de sa digne compagne, le rajah, frustré dans son rêve le plus cher, celui de fonder une dynastie chrétienne, dut songer à de secondes noces. Pour ce dessein il s'adressa, par l'intermédiaire du Révérend Père Romolo, à la Mission de Mangalore, dirigée par les Pères de la province de Venise, de la Compagnie de Jésus. Sur cette côte privilégiée de la terre indienne, les familles ne manquent pas qui comptent la noblesse de leur sang comme une moindre illustration que leur conversion séculaire au catholicisme. Avec le bienveillant concours de Sa Grandeur Monseigneur Cavadini, évêque jésuite de Mangalore, des négociations s'entamèrent et aboutirent.

Dès janvier 1905, le rajah et le Révérend Père Romolo se trouvaient à Mangalore ; et, le 8 février suivant, Sa Hautesse le rajah Francesco Saverio Sinha conduisait à l'autel de la cathédrale en fête, au milieu d'un peuple immense, Miss Mary-

Digitized by Google

Margaret Coelho. La famille de l'heureuse élue est, en dépit de son nom portugais, de souche bien indienne. Elle appartient à l'ordre le plus élevé de la caste brahmine. Les Coelho furent convertis il y a trois siècles.

La conversion du rajah de Tajpur eut (le Révérend Père Romolo s'y attendait bien un peu) un retentissement immense dans le pays d'Agra. Les conversions se multiplièrent. La petite chapelle royale se trouva, dès le lendemain de son achèvement, trop étroite pour que le rajah pût jamais songer à la rendre publique. Il résolut de doter sa capitale, qui porte aussi le nom de Tajpur, d'une église capable de contenir cinq cents personnes. C'est celle que représente la photographie. Par une pensée délicate à l'égard de la nouvelle rani, le rajah voulut que le premier temple élevé à Tajpur au culte public du vrai Dieu fût la reproduction fidèle de la cathédrale de Mangalore.

Comm. par le P. Giounini, S. J.

L'ÉGLISE DE TAJPUR

Durant le cours des deux ou trois années qui viennent de s'écouler, le mouvement des conversions a sans cesse été croissant. Il dépasse aujourd'hui toutes les espérances. Il y a quinze jours, le Révérend Père Supérieur des Capucins d'Agra écrivait à son confrère, le Révérend Père Hilarion, Préfet apostolique de Bettiah, que la conversion de la province entière n'était plus qu'une question de temps. Sur les terres seules du rajah, cinquante mille personnes ont déjà reçu ou sont en train de recevoir le christianisme. Certains signes semblent même indiquer que ce grand ébranlement pourrait se communiquer aux territoires avoisinants.

Dieu soit loué! Puisse bientôt la terre indienne tout entière recevoir le joug béni du Christ! Prions pour que son règne arrive!

ANDRÉ GRIGNARD, S. J.

Digitized by Google

L'orphelinat Goethals

Le 16 février dernier, à Kurseong, un nouvel établissement catholique de haute importance ouvrait ses portes à la jeunesse studieuse. Cent trente jeunes gens accouraient de Calcutta prendre possession de l'école technique que les Frères Irlandais des Ecoles chrétiennes *(Christian Brothers)* viennent

Cl. du P. Ad. Grignard, S. J.

LE SENTIER DE St MARY'S

d'élever ici au plus grand bien de la religion et de la science. Ces Frères, qui possèdent quatre-vingt-dix maisons en Irlande et cinquante en Australie, devinrent, voici vingt ans (grâce à un ordre de Rome dû aux prières de Monseigneur Goethals), nos coopérateurs dans cette Mission.

Le nouvel établissement est, comme St Mary's, situé un peu au nord des limites municipales de Kurseong. Au voyageur qui monte des plaines, il apparaît de loin comme accroché, par une main géante, aux flancs de la montagne que contourne le chemin de fer himalayen. Le corps de bâtiment principal présente un développement de façade de 184 pieds de long et de 55 de haut. De sa large esplanade, coupée dans le vif de la montagne, sa masse

Digitized by Google

Comm. par le Fr. O'Brien.

ORPHELINAT GOETHALS — FAÇADE

Digitized by Google

domine les mille contre-forts, bizarrement entremêlés, des Himalayas inférieurs; de là, la vue plonge presque à pic dans les gorges sauvages par où les fontes de neige s'échappent en rivière, vers la plaine.

L'origine de cette récente addition aux instruments de bien que possédait la Mission n'est peut-être qu'imparfaitement connue en Belgique.

En 1901, à la mort de Monseigneur Goethals, un groupe de catholiques influents de Calcutta exprima le vœu de consacrer sa mémoire par l'érection, à Calcutta ou ailleurs, d'un ou de plusieurs orphelinats. Des orphelinats nombreux sont, on le sait, une des principales nécessités de toute Mission. Un comité se forma bientôt sous la présidence du Révérend Père Marchal, alors Vicaire capitulaire de l'archidiocèse; il se chargea de lancer une souscription et de formuler un vœu pratique. De ses délibérations le plan primitif sortit agrandi, perfectionné, mûri. Monseigneur Meuleman, devenu archevêque, le sanctionna. Ce plan portait que les fonds recueillis seraient affectés à l'érection d'un établissement, unique, il est vrai, mais combinant les caractères d'un orphelinat important et d'une école technique digne de ce nom.

Les *Christian Brothers*, depuis tant d'années nos zélés auxiliaires dans l'œuvre de l'éducation du Bengale, furent ensuite sollicités de vouloir bien se charger de la direction de l'école future. C'était leur demander de renforcer d'hommes nouveaux et spéciaux leur contingent actuel de missionnaires, ceux-ci se trouvant déjà surchargés dans leurs divers établissements d'instruction et orphelinats, à Calcutta et à Asansol. Ils acceptèrent et se chargèrent, en outre, de multiplier les démarches personnelles pour parfaire les fonds recueillis. Dans l'invitation qui leur était adressée, ils reconnurent même une attention de la Providence qui, après avoir semblé depuis toujours leur fermer le chemin des montagnes, leur ouvrait enfin, à eux aussi, la perspective d'un sanatorium himalayen.

Le 24 septembre 1903, l'actif et zélé Frère O'Brien, sous-Provincial du Bengale pour sa congrégation, venait, pour une couple d'années, fixer son quartier général à St Mary's. Quelques jours plus tard, entouré d'une armée de coolies, il commençait les premiers déblaiements dans la montagne. Dès le 5 octobre, sur le sol destiné à recevoir les fondations, Monseigneur Meuleman avait retourné d'un coup de pique la première motte de terre. Enfin, en décembre, le Frère Molitor, S. J., arrivait à Kurseong et prenait désormais la direction de la main-d'œuvre pour les bâtisses. Ses soins, son talent et sa longue expérience d'architecte allaient constituer l'apport de Monseigneur à l'érection du « Goethals-Memorial ». De leur

Digitized by Google

côté, les *Christian Brothers* prêtaient à l'œuvre nouvelle le Frère O'Brien; et, indépendamment d'une souscription additionnelle de 5,000 roupies, achetaient le terrain de leurs deniers particuliers.

Percement de routes larges et nombreuses, canaux de drainage multipliés, arrachement de moellons et équarrissage d'une infinité de pierres, murs de revêtement cyclopéens, le bâtiment scolaire, enfin, et ses diverses annexes, boulangerie, cuisine, bains, lingerie, magasins divers et ferme : cet immense ensemble de travaux n'a duré que trois ans.

Il représente une dépense totale de 260,000 roupies. Sur cette somme, 110,000 roupies proviennent de souscriptions spontanées ou d'aumônes dues aux infatigables démarches et à la popularité du Frère O'Brien. 60,000 roupies sont un subside accordé à certaines conditions par le gouvernement du Bengale. La différence, 90,000 roupies, représente la dette.

Le petit tableau suivant donnera une idée de l'étendue des terrains et de l'importance des débours particuliers aux Frères :

Acheté en toute propriété au rajah de Burdwan :

106 acres (42 hectares)	Rs.	10,650
Expropriation des tenants indigènes		5,300
Frais de gens de loi		4,500

Du gouvernement anglais, à loyer perpétuel :

42 acres (17 hectares), rente annuelle de	Rs.	26
Expropriations		1,200

Dans ces sommes absorbées par les bâtisses et les terrains ne sont pas compris des frais additionnels considérables, déjà faits ou restant à faire, pour transformer ces terrains en pépinières d'étude — en potagers modèles — en jardins à thé, la grande ressource des parages himalayens.

Des cent quarante-sept élèves pensionnaires qui, au moment où j'écris, poursuivent leur éducation dans le nouvel établissement, trente seulement sont orphelins et sont reçus gratis. Cette proportion augmentera dans la suite. En ce qui regarde les élèves payants, leur minerval ne peut être porté au delà de 260 roupies par an. Mais les pensionnaires catholiques sont loin, au « Goethals-Memorial », de payer tous ce maximum, fixé par le gouvernement comme condition de son subside.

L'enseignement, lorsqu'il aura atteint son plein développement, comprendra deux sections principales, que nous pouvons dénommer section préparatoire et section technique.

La section préparatoire, qui fonctionne dès à présent, comprend (avec l'enseignement de la religion) : lecture, écriture,

Digitized by Google

arithmétique, algèbre et géométrie, notions de dessin, de chant et de gymnastique. Cet ensemble de branches élémentaires constituant, par rapport aux branches techniques, une sorte de

Cl. du P. Ad. Grignard, S. J.

ORPHELINAT GOETHALS, VU DU NORD

marchepied indispensable, il ne sera pas possible — on le comprend — de lancer l'enseignement technique avant l'année prochaine.

Ce dernier comprendra, lui aussi, diverses branches. Et d'abord, des cours supérieurs de dessin industriel, d'arpentage et de mathématiques. Des installations spéciales de forge et de menuiserie vont être faites incessamment pour préparer à l'école de génie de Seebpore. Une ferme modèle, nous l'avons vu, est en train de se monter. Enfin, des cours pratiques de jardinage et d'agriculture compléteront le splendide programme d'une école catholique vraiment adaptée aux besoins modernes — d'une école appelée, tous en ont la conviction, à devenir un centre, non seulement d'habileté mécanique ou agricole, mais encore de haute influence et de grand bien pour la religion.

André Grignard, S. J.

Digitized by Google

Une chasse au taureau sauvage

par le Père Ch. Walrave, S. J.

Katkahi, 9 mai 1907.

Je ne vous ai plus écrit depuis quelques semaines; c'est que j'ai eu assez bien d'ouvrage, quoique nouveau venu dans la Mission. Je donne tous les jours deux heures de catéchisme en sadani; je distribue des remèdes aux malades; je confère le baptême aux enfants et, pendant mon temps libre, j'étudie les langues.

Mes occupations sont parfois entrecoupées par la visite des malades et l'administration des derniers sacrements. L'autre jour on est venu m'appeler de 6 lieues d'ici pour une femme qu'on disait très très malade; j'arrive, elle n'était pas même à la maison! Subitement elle s'était sentie beaucoup mieux et elle était allée se promener! Si je ne savais que le bon Dieu récompense les efforts, je croirais que ma journée a été bel et bien perdue.

Il y a quelque temps, j'ai fait par hasard ma première chasse. Un matin, des gens habitant à 2 lieues d'ici vinrent me dire que deux taureaux sauvages rôdaient dans leur forêt; ils demandaient qu'un Père vînt les tuer, escomptant déjà un grand dîner! Ces pauvres gens ont si peu l'occasion de manger de la viande, et, avec des arcs et des flèches, impossible d'abattre ces terribles bêtes sans risquer sa vie. Moi non plus, je vous l'avoue, même avec un fusil, je ne tenais pas beaucoup à les attaquer; mais on me dit que de grandes troupes d'hommes avait déjà entouré la forêt et qu'ils attendaient un Père. Le Père Bressers étant absent, je pars en vélo; les gens portaient mon fusil.

A 9 heures, j'étais à mon poste, à 100 mètres de la forêt, le fusil en mains. Au signal donné, la foule entre sous bois avec des cris sauvages et poussent les bêtes de mon côté. Les clameurs de ces centaines d'hommes et la perspective de voir arriver sur moi deux taureaux sauvages me mettaient un peu mal à l'aise; jusqu'ici je n'avais encore tiré que quelques oiseaux et quelques mauvais chiens. Maintenant, c'étaient des espèces de buffles sauvages, des *gawars*, comme on les appelle ici. Ils sont aussi agiles que des chevaux et bien plus forts et plus belliqueux que nos taureaux de Belgique. Contre eux il n'y a qu'un refuge : les arbres, encore faut-il que l'arbre soit solide, sinon le taureau blessé le cassera avec ses cornes, ou du moins le secouera tellement que le chasseur sera précipité en bas. Au Gangpur, des chasseurs ont parfois été attaqués ainsi par des taureaux, mais du haut de l'arbre ils les ont tués.

Digitized by Google

Eh bien donc, les voilà qui débouchent de la forêt, les deux monstres; j'étais debout derrière un gros arbre; les bêtes ne venaient pas droit vers moi, mais à une centaine de mètres de côté. Elles étaient belles à voir, au grand galop, traversant la rizière, avec des bonds superbes et si vite qu'elles m'auraient certes échappé; je me souvins alors que je n'étais pas venu pour les admirer, mais pour les tuer. Je leur lance ma première balle à 100 mètres. Manqué! Mais voilà que l'un des taureaux cesse la course et marche au pas : aussitôt je cours à lui et je lui tire une balle à 50 mètres. Il trébucha : il avait la patte cassée; elle pendait comme une loque! Celui-là était en mon pouvoir. « Prenez garde, me criaient mes gens, il est blessé; il va se retourner sur vous! » Mais je pensais avec raison que le taureau avec trois pattes ne pourrait plus nous charger; il se retourna, mais resta immobile; je m'en rapproche davantage, je lui envoie deux balles dans l'épaule et il tombe. Tous les gens arrivent aussitôt avec des cris de joie pour le contempler de près; mais voilà qu'il se relève et tous de s'enfuir comme une nuée d'oiseaux. Une nouvelle balle le couche encore une fois à terre; je pensais alors qu'il ne se relèverait plus; j'avais déjà pris une hache pour lui casser la nuque (car je n'avais plus de balles), mais voilà qu'après le premier coup de hache il se relève encore. Décidément il était plus prudent de le laisser mourir en paix, ce qui ne tarda guère.

Cl. du P. Bressers, S. J

AU BENGALE

Aussitôt la première bête tombée, une masse de gens était allés à la poursuite de l'autre, qui s'était enfuie; moi, j'avais envoyé chercher de nouvelles munitions de guerre pour la seconde phase de la bataille qui aurait lieu l'après-midi. En attendant, je m'assis sous un arbre et les villageois m'apportèrent de la bière et des œufs. Après mon repas, je dis mon chapelet, et puis je m'endormis.

A 2 h. 1/2, les balles arrivèrent et la chasse reprit. Les gens, comme ce matin, avec de grands cris poussés avec ensemble, tâchèrent de chasser le taureau de mon côté. Mais il ne bougea

Digitized by Google

pas. On vint me dire qu'il se reposait dans les buissons au sommet de la colline. Accompagné d'une dizaine d'hommes, je monte sur cette colline; arrivés sur la hauteur, nous avançons en silence; on n'entend que le bruissement des feuilles. Tout à coup, un homme me prend par le bras et me dit : « Père, le voilà! » En effet, là, à 10 mètres de moi, le taureau était couché dans un épais fourré. A tout risque, je tire au hasard dans cette masse noire. C'était imprudent; mais j'avais dans mon arme une confiance que mon expérience de ce jour m'a enlevée. Mon fusil est d'un petit calibre (16 millimètres); il n'est pas assez puissant pour de tels animaux. Je m'étais caché derrière un buisson pour tirer. Avais-je manqué? le taureau bondit et, se précipitant au triple galop en bas de la colline, il va regagner en un rien de temps la forêt où le matin j'avais rencontré son compagnon pour la première fois. Et cette course furibonde, le puissant animal l'a accomplie avec une balle dans la cuisse; car, peu après, j'ai su que c'était là que je l'avais atteint. Nous nous remettons à sa poursuite. Chemin faisant, je voyais mes Ouraons courir derrière l'animal comme une vraie meute. « A quoi bon courir ainsi? faisais-je remarquer à ceux qui étaient restés autour de moi, l'animal restera dans cette forêt et n'ira pas plus loin. — Oh! me dirent-ils, c'est pour l'empêcher de boire. » Avant d'arriver à la forêt, le taureau devait passer près d'un petit étang et tous s'étaient dit : « Il a soif; il voudra boire : empêchons-le! » Et avec leurs cris sauvages, ils firent si bien que l'animal n'osa pas s'attarder à boire. Ils espéraient ainsi l'affaiblir pour la dernière lutte qui allait s'engager.

PAYSAGE AU BENGALE

Cl. du P. Bressers, S. J.

On entoure donc la forêt et les traqueurs recommencent leur

Digitized by Google

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

BARWAH, ANCIENNE CAPITALE DU BARWAY

Digitized by Google

tâche. J'occupais le même poste que le matin. Mais les traqueurs eurent beau crier, le taureau ne voulut plus sortir. Il courait au grand galop d'un bout de la forêt à l'autre. Que faire? Il était déjà 5 h. 1/2; dans une heure et demie, il ferait obscur et j'étais à deux lieues de Katkahi. Il fallait en finir et tenter une dernière chance. La forêt était longue, mais étroite. Dans ses courses, le taureau suivait presque nécessairement le même chemin. Or, tandis que la bête était d'un côté, j'allai vite me cacher au milieu de la forêt. A son retour, je ne pouvais manquer d'avoir une petite entrevue avec elle. Tout près de moi, se trouvait un bel arbre qui me servirait de refuge au cas où le taureau blessé me chargerait. De là, pensai-je, je lui lancerai ma seconde balle à bout portant. J'étais prêt. Je remarquai, avec quelque inquiétude, que tous les hommes m'avaient abandonné. L'enfant qui portait ma gourde vint honnêtement me demander la permission de ne quitter « dar lagta ». « J'ai peur, dit-il. — Allez mon enfant », lui dis-je. Un homme de dévouement, un ancien domestique des Pères, s'offrit à rester avec moi; il était armé d'une bonne hache; seulement... il grimpa sur un arbre!

De loin, j'entendais déjà le lourd galop du taureau et les branches qui craquaient; je tâchai de rester bien calme. Il parut, là, à ma gauche, à 6 mètres de moi, au grand galop; et pan!.. le coup partit et la bête tomba. Ma balle lancée de si près lui avait percé le ventre d'outre en outre... Deux autres balles, tirées à bout portant, l'aidèrent à mourir. Et le peuple arriva de tous côtés dans la forêt pour regarder le taureau sauvage. Il y avait bien un millier d'hommes.

Le lendemain, grand dîner dans tous les villages environnants. J'étais le roi de la chasse. Mes traqueurs m'offrirent une cuisse de chaque bête, les filets et les cornes. La viande était délicieuse.

CHARLES WALRAVE, S. J.

Digitized by Google

Une nuit peu agréable

par le Père Alph. De la Croix, S. J.

Je donne à la nuit du 24 au 25 juin un nom bien mitigé, si je l'appelle une nuit peu agréable. Nous avions été régalés de deux cyclones en moins de huit jours.

Le premier — 18 juin — nous avait traités avec égards, avait rendu bon service et avait été un visiteur bienvenu. Hélas! je ne puis en dire autant de son compagnon du 24 juin. Ce dernier a gâté les affaires et a été sans pitié... Quarante-quatre heures de pluies torrentielles chassées par le vent en furie! Il me fallait ce jour-là aller régler une affaire dans un village éloigné.

Cl. du P. Bressers S. J.

J'étais en route : les bateliers ne pouvant maîtriser la barque, force me fut de rebrousser chemin. Vers 2 heures de l'après-midi, les choses allaient de mal en pis. Inquiet, je me rends au couvent. J'y arrive au moment psychologique. Une grande hutte servant d'école provisoire, en attendant qu'on ait mieux, y abrite une bonne centaine d'enfants.

Ces dernières poussent un cri d'alarme... « La maison cède! » disent-elles. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je donne le signal du départ : sauve-qui-peut général avec armes et bagages au milieu d'un tohu-bohu indescriptible. Moins de deux heures après, la grande paillotte n'existait plus... Sa lourde toiture en bambous et paille de riz était couchée sur le sol. Dieu soit loué! Pas le moindre accident à déplorer, pas la plus légère égratignure.

La nuit approche. Elle s'annonce menaçante, car l'ouragan, loin de se calmer, devient de plus en plus furieux. Au bruit assourdissant d'une pluie diluvienne, au sifflement du vent à travers le feuillage des arbres, viennent s'ajouter les ténèbres épaisses de la nuit. Le cyclone bat son plein. Tout cela n'est

Digitized by Google

pas de nature à rassurer mes gens. Aussi la peur s'empare d'eux et une vraie panique règne au village : « Si nos huttes tombent, nous viendrons chercher refuge chez vous, Pères », nous disent-ils.

Je loge mon petit monde scolaire à la guerre comme à la guerre. Le dortoire de l'école, balayé par la pluie, est devenu inhabitable.

Quelques garçons — les plus grands — rassemblent bancs et tables et érigent une espèce d'étalage de boutique. Ils y étendent leurs nattes et tâchent de dormir, mais n'y réussissent guère : le vacarme infernal du dehors les en empêche. Pour tuer le temps, ils bavardent un petit coup et tirent de temps en temps quelques longues bouffées de leur « houka », pipe indienne. Cela les réchauffe et leur donne du courage, j'imagine. La majeure partie des enfants s'installe tant bien que mal dans la salle centrale du bungalow. L'ouragan ne les dérange guère. Plus heureux que leurs aînés, les voilà bientôt tous dans les bras de Morphée, ronflant à qui mieux mieux. Quant à votre serviteur, faut-il le dire, impossible de fermer l'œil, je suis sur le qui-vive, arpentant de long en large mes deux petites chambrettes. Cette nuit m'a semblé bien longue.

A chaque coup de vent, la maison tremble. Vers 1 heure du matin, un coup de vent plus formidable que tous les précédents... un craquement épouvantable .. La maison est secouée de fond en comble... Que s'était-il passé? Nous l'apprenons plus tard. Deux gros et grands arbres qui se trouvaient en face de l'école, depuis de longues années à coup sûr, sont en même temps déracinés, soulevés et jetés avec force contre la corniche de la façade ouest de la maison. Ce seul fait pourra vous donner une légère idée de la violence de la tempête.

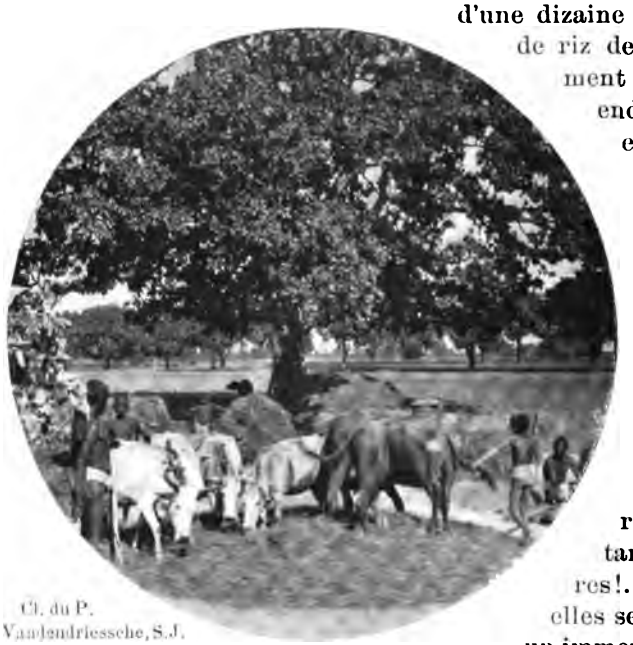
Bref, le jour commence à poindre et je n'en suis pas fâché, à vous parler franchement. L'ouragan semble être épuisé et fait un dernier effort pour exhaler sa rage. Vers 10 heures du matin, le mardi 25 juin, le soleil, qui s'était tenu caché pendant quarante-quatre heures, fait de nouveau sa réjouissante apparition.

C'est alors qu'il m'est donné de voir tous les désastres causés par ce cyclone, le plus violent, le plus long en durée et le plus rapide quant à la vélocité du vent, depuis les vingt ans que je suis aux Indes. Outre les deux grands arbres déracinés et lancés comme un fétu de paille contre la corniche ouest de la maison, tous les bananiers du jardin sont jetés pêle-mêle, le jardin est littéralement jonché de feuilles, de noix de cocotiers, de branches d'arbres de toute dimensions : il a fallu une semaine au moins pour remettre les choses en ordre. Mes nouvelles routes sont crevassées; des éboulements y ont eu lieu. Tous

Digitized by Google

les étangs débordent à la grande joie des poissons qui ont pris le large. Dans les villages environnants, au bazar de Mogra-Hat, à 3 milles d'ici, les huttes tombées ne se comptent plus.

J'avais à peu près terminé la réparation totale ou partielle d'une dizaine de chapelles. La paille de riz de leurs toitures, fraîchement réparées, a été en maints endroits enlevée par la brise et lancée aux quatre coins de l'horizon. Pour quelques chapelles, c'est pis qu'auparavant. Il faudra recommencer les réparations; or, nous sommes à la veille de la saison des pluies, circonstance qui ne fera qu'empirer les choses.



Cl. du P. Vaandendriessche, S.J.

COMMENT ON BAT LE RIZ
(Ce cliché se rapporte au Chota-Nagpore)

D'où me viendront les ressources pour réparer tant de dégâts? Et les rizières!... en moins de trois jours, elles se sont métamorphosées en un immense lac, presque une mer! La moisson est perdue, car elle est devenue sinon impossible, du moins extrêmement difficile et très coûteuse. La moisson est perdue... pour la troisième fois en moins de cinq ans! Avouez que c'est encourageant! Malheureux pays et pauvres gens! Ne sont-ils pas vraiment à plaindre? La situation est alarmante, et que nous réserve l'avenir? C'est le secret du bon Dieu. Humainement parlant, la famine, ou du moins la disette, accompagnée de tout son cortège de détresse, misère noire, maladies, etc., etc., nous promet une nouvelle visite. A ce tableau aux couleurs passablement sombres, il me faut ajouter un dernier détail.

Les eaux ont pénétré partout et n'ont pas épargné les nids de serpents. Ces derniers, n'aimant pas trop à vivre dans l'eau comme des poissons, se sont donc vu forcés de chercher refuge sur les terrains élevés. Aussi est-ce une véritable invasion. Ces messieurs sont d'une hardiesse inouie : ils se faufilent partout et ne respectent aucun endroit, pas même les lieux les plus saints. On les trouve partout : à l'église, à la sacristie et jusqu'au pied de l'autel ; chez les Sœurs, en bas aussi bien qu'à l'étage, dans les huttes et la cour de nos gens. Tous les jours, on en tue en moyenne deux ou trois; il ne s'agit pas du vulgaire

Digitized by Google

serpent d'eau ou de gazon, du grand serpent mangeur de rats et de grenouilles, mais bel et bien des espèces les plus venimeuses, dont la moindre piqûre cause une mort certaine. Il est donc très imprudent de sortir le soir, sans être muni d'une bonne lanterne.

Mais je reviens à mon sujet : nous passons par une crise très sérieuse. Le gouvernement même s'en est ému et n'a pas tardé longtemps à faire ce qu'il peut pour améliorer ce déplorable état de choses et venir en aide aux malheureuses victimes du cyclone et des inondations. Il serait trop long d'entrer ici dans de nouveaux détails. Par ordre du premier magistrat du district, deux pluviomètres ont été érigés près du pont de la Mission. Je tiens journellement les officiers du gouvernement au courant du niveau des eaux. Depuis le cyclone du 24 juin, les eaux avaient baissé de 6 pouces; ces derniers jours, les eaux ont monté de 10 pouces au moins, et elles continuent à monter, car il pleut, il pleut toujours...! nous sommes à la merci des eaux et dans les mains de la bonne Providence. Chers Lecteurs, je vous l'avoue bien candidement, je n'ose plus faire appel à votre charité, je vous demande seulement l'or de vos prières. Dieu fera le reste et aura pitié de son peuple !

ALPH. DE LA CROIX, S. J.

Morapai, mercredi 21 août 1907.

Les dentellières de Ranchi

A la première Exposition industrielle et agricole de Ranchi, au mois de janvier, les Sœurs Ursulines ont remporté le prix pour leurs dentelles. Non seulement les filles de l'école, mais bon nombre de femmes, plus de cinquante, sont déjà d'excellentes dentellières, et il vient tant de commandes de tous les côtés de l'Inde qu'on ne parvient pas à y faire face, malgré le nombre des ouvrières. Lors de l'Exposition, des femmes de la Mission luthérienne disaient : « Oh! ces choses n'ont pas été faites chez les Romains (catholiques). » Maintenant les Luthériens cherchent à établir aussi une école dentellière; y réussiront-ils? En tout cas, les Sœurs ont leur réputation faite ici.

C. VANDENDRIESSCHE, S. J.

Digitized by Google

ECOLE DENTELLIÈRE DES URSULINES DE RANCHI

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

La maladie du sommeil et la dépopulation du Congo

Les missionnaires nous ont souvent parlé dans leurs lettres des ravages exercés par la maladie du sommeil. Voici, à ce sujet, une statistique tristement significative : c'est le tableau comparatif de la population de trois chefferies de la Mission du Kwango, à treize années d'intervalle. Trois missionnaires qui étaient déjà au Congo en 1894, le Père De Meulemeester, les Frères Gillet et Van Houtte, ont comparé le nombre d'hommes valides trouvés alors dans chacun des villages de ces chefferies avec celui qu'ils y trouvent aujourd'hui.

I. *Chefferie de Ki Santu*

	En 1894	En 1907
Kisantu	150	15
Kiduma	75	10
Kikoka	100	15
Kikeso	40	1
Kipasa	25	12
Kintoto	12	4
Kikosi	30	0
Kimbamba	20	3
Kizinga	20	10
Kimuingo	35	5
Kinlau	36	0
Kwila	60	8
Sadi	20	4
Boko Nzadi	70	8
Londo	30	6
	723	101

II. *Chefferie de Kinturi*

	En 1894	En 1907
Kinturi	100	40
Lemba	20	0
Langa	30	3
Kimpungo	30	0
Luka	20	7
Kinkoko	80	7
Kimuanga	20	2
Kiluela	10	3
Kimayala	150	17
Ndemba	55	4
Kinduala	60	2
Kingundu	30	20
Gonzo	50	0
Kinzundu	80	20
Kiluama	70	15
Kindona	21	3
	825	125

III. *Chefferie de Kibangu*

	En 1894	En 1907
Kibangu	120	34
Zunzi	70	15
Kingombe	80	12
Boko	70	10
Kimeso Kimbongo	40	4
Kinanga	90	3
Kinzambi	37	4
Kimbi	90	2
Kinsudi	20	0
Gongi	25	0
	642	84

Total : en 1894 : 2,190; en 1907 : 310.

Les chiffres approximatifs de cette statistique sont certainement inférieurs à la réalité pour l'année 1894.

Il résulte de ces données que la population mâle valide de cette partie du Kwango a diminué, en treize ans, des six septièmes, et que dans deux ans elle aura entièrement disparu, si cette triste progression ne peut être enrayée.

Des calculs analogues pourraient être établis pour les autres chefferies du Kwango, et les missionnaires estiment que pour la partie du pays qui leur est connue, les résultats ne seraient pas différents.

Digitized by Google

Journal du Père De Vos

Sanda-Saint-Antoine, vendredi 17 mai 1907.

Un lion a été aperçu dernièrement dans la région des Banfungunus. Il avait livré bataille à un léopard que naturellement il avait mis hors de combat Ceux qui ont vu le cadavre de la victime disaient que deux coups de griffe y avaient suffi.

Dimanche 19. — Nos fêtes de Pentecôte ont été endeuillées par la mort d'un de nos meilleurs catéchistes, Yele Alexandre.

Il vint à la Mission de Ki Mwenza en décembre 1894. Dès le début, il se fit remarquer par sa docilité, sa fidélité et par une intelligence plus qu'ordinaire. Aussi le regretté Père Liagre lui donna-t-il une instruction plus soignée qu'aux autres enfants.

Il fut pendant plusieurs années le compagnon de route du Père Vermeulen. Celui-ci étant un jour tombé gravement malade, Alexandre le soigna de son mieux, le veilla durant plusieurs nuits, toujours attentif aux moindres désirs du Père. Quand, il y a quelques années, nous résolûmes de fonder une ferme-chapelle chez les Banfungunus, Alexandre se présenta pour y enseigner le catéchisme.

Pendant plusieurs années, loin des missionnaires, il resta à Gana jusqu'à ce que la maladie du sommeil l'obligeât de rentrer à Sanda. Nous lui avons fait des funérailles solennelles.

Alexandre était très aimé tant des Pères que des enfants. Il laisse une veuve et un petit garçon de 4 ans.

Que Dieu lui donne le repos éternel!

Jeudi 23. — J'avais à peine quitté la Mission de Sanda depuis un gros quart d'heure que je rencontrai deux petits chrétiens. Ils m'annoncèrent, les larmes aux yeux, que leur catéchiste, celui de Banza Boma, était mort la nuit dernière. Je l'avais administré il y a quelques jours. C'est toujours la « Manimba » qui fait des victimes.

Comme chez beaucoup d'autres, la maladie a débuté par une crise de folie, suivie d'un état de prostration. Le malade ne se rend plus compte de ce qu'il fait, oublie de prendre sa nourriture, va se coucher en plein soleil, souvent tombe dans le feu et meurt.

Parce Domine, parce populo tuo!

Je loge à Mozanza, à deux heures 1/4 de Sanda, sous un toit percé à jour.

De ma couche, je pourrai voir la lune et les étoiles. Orion, la grande et la petite Ourse et beaucoup d'autres que nos savants astronomes connaissent par noms, prénoms et surnoms.

J'allais oublier de vous annoncer les fiançailles de M. Bwila et de Mlle Banona. Dans quelques mois ils seront baptisés, puis suivront leurs destinées.

Vendredi 24. — La nuit dernière, un violent orage m'a obligé à quitter ma couche et à chercher quelque part un coin où je serais à l'abri de la pluie. Naturellement, aujourd'hui le soleil a fort à faire pour sécher mes hardes.

Le chef de Make me dit que la maladie de sommeil continue ses ravages parmi les indigènes de son village.

Digitized by Google

L'artillerie céleste tire ses dernières cartouches. Avant huit jours, nous serons entrés dans la saison sèche. Le ciel sera d'airain pour trois ou quatre mois.

Samedi 25. — O les imprudents! En arrivant ici ce matin, — je suis à Kibanga — savez-vous ce que je vis? Un lépreux à qui on avait confié un petit enfant âgé de 2 mois; et notez que ce bébé n'avait aucun lien de

Cl. du P. Butaye, S. J.

ÉCOLIERS DE KI SANTU

parenté avec lui. La mère était allée ramasser du bois et n'avait rien trouvé de plus naturel que de confier cet enfant à ce pauvre lépreux. Ne donnerait-on pas le fouet à des gens pareils?

Dimanche 26. — Je viens de recevoir des instructions pour le traitement de la maladie du sommeil. Le traitement se compose : 1° d'injections sous-cutanées ou intramusculaires d'une solution d'atoxyl ; 2° d'administration de granules de strychnine; 3° de douches biquotidiennes. Cela manque de précison. Il paraît que c'est plus précis dans les feuilles imprimées. Ceci ne serait qu'un résumé.

Espérons et prions, car il est temps que Dieu ait pitié des débris de ce pauvre peuple. Quelle hécatombe faite par ce mal mystérieux!

Lundi 27. — Je suis à Kinsala, où sont venus se réfugier les débris du village de Sonzo et quelques autres malheureux échappés à la maladie du sommeil.

J'ai passé plus d'une heure à causer avec ces pauvres gens. Le chef paraissait heureux de pouvoir parler des temps anciens, alors que son village était peuplé, que les enfants y pullulaient. « Que le soir, disait-il, au retour de la chasse, assis autour du feu, tout en chantant nos vieux airs, nous faisions rôtir des quartiers d'antilope. Les femmes étaient fortes de ce temps-là. Elles mettaient au monde de nombreux enfants. Aujourd'hui tout est mort. » Et, branlant la tête, le bon vieillard se tut, car l'émotion le gagnait.

Priez donc pour ces malheureux! Que Dieu les sauve!

Mardi 28. — A une heure et demie de Kinsala est établi Kimpini. Une quinzaine d'individus au plus composent ce petit village. Et une partie m'a demandé de pouvoir retourner à Mansieni, leur village d'origine, qu'ils quittèrent jadis pour éviter des ennuis avec les soldats envoyés à la recherche de leur chef. Celui-ci s'était échappé de la prison de Léopoldville, ayant été accusé de meurtre.

Digitized by Google

Dans le courant de l'après-midi, je me rends à Kimpolo.

Je fais mine de passer outre, je n'en avais nulle envie pourtant; et voilà le chef qui me suit, me suppliant de rester loger chez lui.

Il se faisait tard du reste, et voyager dans les ténèbres, voire même à la clarté de la lune, n'est guère possible dans ces régions, tant les chemins sont mauvais.

Mercredi 29. — Le soleil ne s'est pas montré de toute la journée et j'en bénis le Ciel.

Nous avons pu ainsi visiter les villages de Bana et de Kabuma, que je ne connaissais pas encore Le pays parcouru est très accidenté. Les variations sont brusques.

Ces deux villages, comme tant d'autres, du reste, ont beaucoup souffert de la maladie du sommeil. Le nombre d'habitants y est restreint.

Plus qu'ailleurs encore, ils se font remarquer par leur malpropreté, tant de leurs personnes que de leurs cases. Dans les deux villages, ces bons noirs fument encore dans la même pipe.

C'est incroyable que cette stupide coutume soit encore répandue partout.

Rien d'étonnant que les maladies se communiquent facilement.

La nuit dernière, j'avais cru pouvoir me passer de moustiquaire à Kimpolo, car on m'avait dit que les moustiques y étaient inconnus. Ceux-ci s'en sont donné à cœur joie.

Soyons plus sages et enfermons-nous de notre mieux dans notre petite tente et sous notre moustiquaire.

Jeudi 30. — Mikala n'est guère distant de Kabuma que d'une heure et quart.

Au sortir de Kabuma, nous gravissons une forte montée. Il y a de quoi assommer un bœuf, comme me disait un jour un agent de l'Etat.

Après trois quarts d'heure de marche, sur la droite, nous rencontrons une mare où de nombreux canards prennent leurs ébats; nous traversons un village abandonné avec ses palmiers et ses safoutiers; nous passons à gué la Tirsu et nous voilà à Mikala.

La plupart des habitants, y compris le vieux chef (qu'on n'a pas l'air de respecter beaucoup), appartiennent à la race des Banfungunus.

Mikala est assez peuplé, mais d'une grande malpropreté, magasin ou dépôt de moustiques, comme disent les gamins.

Aussi irons-nous chercher un gite ailleurs.

J'ai essayé de parler du bon Dieu à ces pauvres gens, mais l'un après l'autre ils se sont esquivés, montrant que cela ne leur plaisait pas.

Il m'a fallu pousser deux heures et demie plus loin pour trouver un abri.

Nous campons à Mikunga, grand village situé entre le fleuve, le grand fleuve et la route téléphonique. C'est peut-être le plus mal entretenu de ceux que j'ai vus ces jours-ci. La plupart des habitants appartiennent à la race des Balaris.

Ils se nourrissent du produit de la pêche.

Je ne crois pas que la maladie du sommeil ait fait ici de nombreuses victimes.

Mais j'entends les moustiques : ils sont légions, parait-il, et s'avancent en rangs serrés. Eteignons notre bougie et cachons-nous. *In fuga salus!*

Vendredi 31. — O les méchants moustiques! Ils m'ont empêché de dire la messe ce matin, immense privation pour le missionnaire. Ils vous attaquent de tous côtés à la fois : par devant et par derrière, en haut, en bas, à la tête, aux jambes, aux mains. Vous en voyez et en sentez partout. Vous en écrasez un. Il est bien mort et vous jouissez de votre victoire,

Digitized by Google

mais cinquante autres viennent prendre sa place et vous sucer le meilleur de votre sang. Nous avons encore eu un orage cette nuit et la pluie est tombée jusqu'à ce matin.

De Mikunga nous nous sommes rendus à Kingasana : vaste plaine coupée par un petit bois au fond duquel murmure un ruisseau sur son lit de sable blanc.

De Kingasana nous portons nos pas vers Masina. Nous suivons pendant assez longtemps la route téléphonique. Nous y relevons des traces et vestiges nombreux d'éléphants et d'hippopotames.

On y rencontre également le palmier borassus, palmier à éventails. Quel effet grandiose ne produirait-il pas dans nos jardins et nos parcs ou encore comme plantes d'ornementation dans nos églises et nos chapelles !

C'est en face de Masina, de l'autre côté de la Ludisi, qu'en 1893 s'établirent nos premiers Pères, les Pères van Henexthoven et Liagre. La fièvre et les moustiques leur firent abandonner ces premières installations. Les Pères, après un court séjour à Sianfuma, s'établirent à Ki Muenza.

Samedi 1er juin. — Le chef médaillé de Masina, absent à mon arrivée, est rentré hier dans la soirée. Il ne voyage pas comme le premier venu, ce monsieur ! Il est entouré de sa cour. En tête du petit cortège marchait une espèce de bouffon qui chantait ou plutôt hurlait les vertus de son maître. C'est du moins l'interprétation que je donne, car je n'ai rien compris à ses cris.

Suit madame, ou plutôt une dame, car Kimbwani en a une collection. En passant, jetez un coup d'œil sur sa chevelure, un autre sur son accoutrement, sans oublier sa frimousse noire bariolée de raies rouges et blanches et tâchez de vous tenir sérieux devant cette dame qui ne rit pas.

Puis vient le chef en costume de carnaval, l'œil droit cerclé de blanc, le gauche de vert et entouré et suivi de quelques enfants et serviteurs.

Ayant appris que j'étais là, il vint aussitôt me saluer. Un instant me suffit pour constater qu'il avait trop levé le coude. Il me l'avoua, du reste, dans son brutal langage : « Mfumu, j'ai été boire du malafu à Lemba. »

Puis en criant, gesticulant, courant à droite et à gauche, il rassembla quelques poulets et chikwangues et vint me les offrir en s'excusant de ne pouvoir me présenter une chèvre.

Peu après il revint et, d'un air piteux, me demanda s'il pouvait se retirer dans son chimbek pour se reposer, ce qu'il ne dut pas demander une seconde fois Ce matin, Kimbwani était debout plus tôt que je ne l'aurais cru. Il me fit conduire en pirogue sur les eaux de la Ludisi jusqu'à l'endroit où je devais prendre le sentier qui me conduirait par la vaste plaine de Lemba — elle n'a pas moins de 7 kilomètres — jusqu'à Ki Mwenza : où j'arrivais après trois heures de marche.

Dimanche 2 — Voguant hier en pirogue sur les eaux de la Ludisi, je réfléchissais aux immenses avantages qu'auraient eus nos premiers Pères, fondateurs de la Mission, s'ils avaient pu rester à Kibangu, situé en face de Masina.

A cet endroit, jusqu'au moment où elle se jette dans le grand fleuve, la Ludisi est navigable. Quelle facilité donc de communications avec Léopoldville, Kinchasa, le chemin de fer, avec les Missions qu'on aurait établies plus tard sur la Nsele, le Kassaï, le Kwango, le Kwilu, la Wamba, etc. !

Ce sont les moustiques qui, en somme, ont fait changer toute l'orientation de la Mission. Je crois pourtant, c'est mon humble avis, qu'on aurait pu s'en débarrasser.

Wombali (Casier-Saint-Jean), où les Pères sont établis actuellement, se

Digitized by Google

trouve tout à fait dans la même situation. La résidence est établie sur les rives du Kwango. Là aussi abondent les moustiques. Les Pères y restent pourtant et même s'y portent bien.

Lundi 3. — Depuis que j'ai quitté Sanda, il y a une dizaine de jours, j'ai pu constater, une fois de plus, le peu de cas qu'on fait de la belle circulaire du Gouverneur Général baron Wahis, du 24 mars 1906, relative

UN CHEF CONGOLAIS ENTOURÉ DE SES GENS

aux mesures à prendre en vue de l'assainissement et du maintien de propreté des villages indigènes. « Les cases des indigènes, comme il est dit dans la circulaire, présentent un aspect peu soigné, sont disposées sans aucun souci de symétrie. »

Il n'est tenu aucun compte par les natifs de savoir si les cases elles-mêmes sont suffisamment aérées, si leurs proportions sont suffisantes en raison du nombre de leurs occupants, si le sol n'est pas continuellement imprégné d'humidité. Les indigènes affectionnent de vivre dans des réduits obscurs où jamais ne s'introduit ni air, ni lumière. La plupart des villages sont envahis par les herbes et deviennent, par conséquent, le réceptacle de toutes espèces de substances nocives qui provoquent des exhalations pestilentielles et deviennent l'habitat de bêtes et d'insectes nuisibles.

L'honorable Gouverneur prescrit toutes espèces de mesures qui doivent être exécutées d'une façon complète et à bref délai. Je déclare, sans crainte aucune d'être contredit, qu'à l'heure qu'il est, aucune des mesures

Digitized by Google

prescrites n'a été exécutée dans les villages que j'ai parcourus. Plusieurs de mes collègues m'ont déclaré la même chose.

Et pourtant si on veut enrayer la propagation de la maladie du sommeil, la propreté constitue un des moyens les plus efficaces.

Mardi 4. — De Ki Muenza je me rends à Mayala. Le pont de la Lukaya est en si mauvais état qu'il faut bien se déchausser pour passer la rivière. Heureusement, il n'y a pas trop d'eau et le courant n'est guère rapide.

Mon catéchiste de Mayala a fait des épargnes et s'est acheté une petite machine à coudre. En voilà un qui a des dispositions à devenir tailleur. Dans l'après-midi, j'ai poussé jusque Benkana.

Mercredi 5. — La visite des fermes-chapelles n'est pas fort attrayante. Presque partout, je constate l'absence de plusieurs enfants.

L'exemple, voire aussi les conseils de leurs chefs, les poussent à reprendre la vie libre, la vie paresseuse. Être étendu à terre, la pipe en bouche, près d'un petit feu, courir les bois et les forêts, c'est là l'idéal du noir.

Jeudi 6. — Il y a onze ans que je vous ai quittés. Tous les détails de la séparation me sont encore bien présents.

Remercions Dieu de nous avoir protégés pendant mon séjour ici et de m'avoir donné la grâce de faire quelque bien à ces pauvres noirs. Si du moins ils se convertissaient!

J'apprends en arrivant à Kimbongo la mort du chef de Tari, grand vieillard aux cheveux blancs. Il a reçu le baptême avant de mourir.

Vendredi 7. — Seul, dans la brousse, j'ai fait il y a quelques instants mon acte de consécration au divin Cœur de Jésus. Puisse-t-il nous protéger!

Dans de nombreux villages par où je suis passé ces jours-ci, les indigènes

TOMBE DU PÈRE DE DUVE, S. J.

sont venus nous demander s'il est vrai qu'à bref délai les Anglais vont chasser Boula Matari et s'emparer du Congo.

Plusieurs déjà se livrent à la joie. « Plus de corvées de chikwangues!

Digitized by Google

Plus de caoutchouc! Plus de partage! Plus de travailleurs à fournir à Léo! Plus d'orphelins à remettre au Nganga Nzambi! »

« Comme jadis, nous pourrons aller à la chasse, vendre, acheter des hommes, nous faire la guerre. »

Ailleurs, on avait dit : « Boula Matari va se battre avec les Anglais, mais ceux-ci sont beaucoup plus forts. »

Je me suis informé pour savoir qui faisait courir ces bruits. Ce sont les boys des missions protestantes. Ce sont eux qui font tourner la tête aux noirs. Tout cela fait du tort au prestige de l'Etat. On prépare l'arrivée de l'Anglais. Rien d'étonnant si un jour ou l'autre une révolte éclatait parmi les indigènes. Un catéchiste ma affirmé avoir entendu dire par des indigènes que si Boula Matari demandait encore des travailleurs, on ne lui en fournirait pas, mais on irait l'accuser chez l'Anglais. Ce petit trait prouve que les dispositions des noirs à l'égard de l'Etat ne sont guère favorables.

Deus providebit!

Le Père Brielman m'annonce la mort du catéchiste de Yonko : Charles Magema. C'est le troisième que nous perdons depuis la fête de la Pentecôte.

C'est de Kinsuka que je vous écris ces lignes.

Lundi 10. — Hier est décédé à Tampa le chef du village.

Ce furent les chants et cris des habitants, le tout accompagné de roulement de tambour et de multiples coups de feu qui, vers les 3 heures du matin, me tirèrent de mon sommeil.

Dans le courant de son existence souvent j'avais été en rapports avec lui; souvent je lui parlai du bon Dieu. Mais grand buveur de vin de palme, Pwaila, resta toujours attaché à ses fétiches. Plusieurs fois durant sa longue maladie on lui a demandé s'il désirait le saint baptême, mais il a toujours refusé.

Ma journée s'est passée à régler des palabres dans le genre de celles-ci : faire payer des dettes; faire rentrer au foyer conjugal une femme enlevée de force et cachée à près de vingt lieues d'ici; faire arrêter par la justice un individu qui a tenté d'assassiner sa femme et le frère de celle-ci; faire diminuer pour un village le chiffre des prestations, le nombre des habitants ayant diminué considérablement à cause de la maladie du sommeil, etc., etc.

Occupations bien variées que celles du missionnaire du Congo, n'est-ce pas?

Si du moins ces bons noirs voulaient se convertir!

Mardi 11. — Hier, je logeais à Sanza (Mpete); on se trouve aujourd'hui à Champion-Saint-Jean-Baptiste. Et maintenant me voici à Lala (Champion-Sainte-Luce). Ici aussi le diable s'est mis de la partie. Car c'est à lui que nos enfants attribuent leurs malheurs. Peu après le désastre de Sanda, dans les premiers jours de mars, un vent impétueux renversa ici la maison du missionnaire, deux dortoirs des enfants et l'étable des chèvres. Plusieurs de celles-ci y trouvèrent la mort.

Il y a trois semaines, la maison du catéchiste, fort bien construite, qui seule avait résisté à la tempête, devint la proie des flammes : un gamin y avait mis le feu en voulant empêcher une caravane de fourmis d'y pénétrer.

Le catéchiste y perdit tout son avoir : couvertures, effets d'habillements, étoffes, dame-jeanne, etc. Le tout peut être évalué à une cinquantaine de francs, ce qui n'est pas peu de chose pour un noir.

Mercredi 12. — A Makunga, tout comme à Sanza Binanga et Lala, voire

Digitized by Google

même à Gana, en plein pays d'anthropophages, est établie une ferme-chapelle due à la générosité des Sœurs et des élèves anciennes et actuelles du célèbre pensionnat de Champion, près de Namur. Toutes ces fermes-chapelles portent le titre de Champion : Champion-Saint-Jean-Baptiste, Champion-Providence, Champion-Sainte-Luce, Champion-Xavier-Emmanuel, Champion-Pensionnat.

J'apprends que dans plusieurs de nos fermes-chapelles des individus viennent exciter nos jeunes gens à s'engager comme travailleurs au chemin de fer. Plus d'un a encore cédé à la tentation.

Jeudi 13. — Saint Antoine de Padoue! C'est le patron de Sanda.

Sanda-Saint-Antoine, est-il écrit en grands caractères sur la façade de notre résidence! C'est le patron de notre église! La statue du grand thaumaturge domine le maître-autel.

Nous, ses clients, nous avons donc droit à ses faveurs.

Prions-le donc avec ferveur pour nous, pour vous, pour tous ceux qui ont besoin de sa protection.

La nuit dernière, je l'ai passée à Makunga. Mon chimbek en construction n'était couvert qu'aux trois quarts. Comme il faisait bon et frais! Comme on y dort bien.

Ce midi, j'étais à Kikonda et me voici à Mokoma. Quasi partout, à peine étais-je installé que le catéchiste, embarrassé, vient m'annoncer la fuite de l'un ou l'autre enfant. Je ne sais quel méchant diable leur conseille de nous quitter.

Une fois partis, vous ne vous imaginez pas les démarches et les recherches à faire pour les faire réintégrer, heureux si nos fatigues sont couronnées de succès.

J'espère être samedi à Sanda. Dès lundi, il me faudra me remettre en route afin d'obtenir du Commissaire de District de Léo qu'il veuille bien faire rentrer certains fuyards.

Actuellement, beaucoup passent le fleuve et s'en vont au Congo français, où Boula Matari n'est plus chez lui et où ils sont à l'abri des recherches.

Vendredi 14. — En quarante minutes nous passons à gué la Ludisi et arrivons à Kinfunsu avant midi.

Je n'ai pas encore rencontré un noir qui ait le goût du travail; on peut dire pourtant que le catéchiste de Kinfunsu n'est pas paresseux.

Il a des cultures convenables. Champs de patates, d'arachides, de haricots, même un certain nombre de bananiers.

La ferme-chapelle est propre. Je ne puis pas dire la même chose du village indigène qui se trouve à proximité. Quelle saleté! Leurs maisons sont de petits réduits d'une longueur de 2 à 3 mètres, hauts de $1^{m}25$, larges de $1^{m}50$ En fait d'ouverture, il y en a une, haute de 50 centimètres, large de 30 à 40.

Je ne dois pas vous dire ce que c'est que l'intérieur. Ces bons noirs sont surpris quand on leur fait des observations à ce sujet.

Ne vous étonnez donc pas si c'est seulement forcés par les circonstances, par un orage soudain qui éclate, que nous nous résignons à prendre logement chez ces bons noirs.

On préfère loger à la belle étoile ou sous un toit improvisé.

Que Dieu vous protège!

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Le Wesak

par le Père Wallyn, S. J.

La Wesak est l'anniversaire de la naissance de Bouddha. Il y a quelques années, cette fête était à peine connue à Ceylan. A cette époque, il semblait que le bouddhisme allait s'éteindre dans notre île, lorsqu'une soudaine et forte impulsion lui fut donnée par un des gouverneurs. De plus, quelques Européens et Américains vinrent faire de la propagande en faveur de cette religion et le bouddhisme se releva. Le plus fameux de ces propagandistes est le colonel Olcott. Lui-même se déclara bouddhiste. Il prêchait — et cela avec le plus grand sérieux possible — qu'il était revenu au monde autant de fois, je ne me rappelle pas exactement le nombre. Il fut secondé dans son œuvre par une certaine marquise venue d'Amérique, qui ouvrit à Colombo un couvent pour des religieuses bouddhistes. Bref, le fait de voir la religion de Bouddha prêchée par des Européens devint, aux yeux de ses adeptes, la plus forte preuve qu'ils étaient dans le vrai. Ils s'organisèrent pour collecter des ressources en faveur de leurs œuvres et, aujourd'hui, il faut reconnaître que leurs efforts ont porté des fruits. C'est par le colonel Olcott que la célébration du Wesak fut mise en honneur.

Pour réussir, il pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de copier nos belles cérémonies de la Nativité et les accessoires qui les accompagnent. Bouddha eut sa nuit de Noël, ses chants, ses visites et processions aux temples. Bref, le Wesak devint la fête religieuse la plus pompeusement solennisée à Ceylan. Evidemment, ces bons bouddhistes ne pèchent pas par excès de piété et les organisateurs de ces fêtes sentent eux-mêmes la nécessité d'aider la dévotion des fidèles par quelque attraction. Ces fanatiques s'occupent fort peu de l'amélioration morale de la nation; ce qu'il leur faut, c'est du bruit, du mouvement, de grandes manifestations; et si après cela, leurs adeptes vont au diable, c'est le dernier de leurs soucis. Aussi, les moyens qu'ils emploient pour attirer le monde sont-ils très peu en harmonie avec la piété, comme on l'entend chez nous. Jugez-en. Il y a quelque temps, à l'occasion de la célébration du Wesak à Matara, les bouddhistes avaient construit un éléphant monumental, au

Digitized by Google

sommet d'une colline où l'un de leurs temples est situé. Sur le dos de l'animal était érigé un palanquin. C'est là qu'était la statue de Bouddha. On y arrivait au moyen d'une échelle, appuyée le long du flanc du monstre. Tous les adorateurs avaient à y grimper pour présenter leurs hommages et leur argent à Bouddha. C'était un but de pèlerinage assez dangereux ; j'en ai jugé par moi-même ; et si personne n'a piqué une tête par-dessus la balustrade et ne s'est cassé le cou dans une chute, ce n'est pas à la solidité de la construction qu'il faut l'attribuer. La tête de l'éléphant était garnie de deux immenses oreilles ; à certains intervalles, — dans le but probablement d'exciter la dévotion des pèlerins — un individu blotti dans le corps de la bête faisait mouvoir au moyen d'une ficelle ces appendices flottants. Et tous contemplaient dans un religieux silence. Un soir, dans une promenade, j'avais dirigé ma course vers ce centre d'attraction. Les moines étaient assis dans la véranda de leur couvent ou *pansela* bâti près du temple. A ma vue, les émotions les plus diverses se trahirent sur leur visage. Ils ne savaient trop que penser, que dire et que faire. J'examinai le tout avec un air de superbe indifférence. Quand je repassai, les bons moines étaient encore sous l'impression du bouleversement produit par mon apparition.

Cl. du P. Gille, S. J.

SINGHALAIS

Plus récemment, autre comédie, mais comédie qui aurait pu devenir tragédie pour mon école. Trois semaines avant le Wesak, les bouddhistes de Matara avaient commencé les préparatifs de la fête. Ils répétaient des *carols* ou chants de Noël, dans la maison voisine de mon école. Ils faisaient

Digitized by Google

leurs répétitions, le soir, juste au moment où nous avions les exercices du mois de mai. Un jour, on m'informa que trois de mes petits catholiques avaient été attirés à ces répétitions par les organisateurs. Je me rendis droit à cette maison. Une cinquantaine d'individus, rangés en double file, hurlaient à tue-tête, s'accompagnant du violon et du tam-tam. L'effet produit par mon arrivée fut un silence soudain et complet. J'en profitai pour interpeller mes trois petits gamins, sur qui mes yeux étaient tombés.

« Venez avec moi, leur dis-je. »

Ils ne bougèrent pas. Un jeune officier de police s'avança et me demanda très poliment ce que je désirais.

« Je désire que ces trois enfants m'accompagnent, dis-je.

— Leur père me les a confiés, me répondit-il.

— Dans ce cas, lui dis-je, vous pouvez les garder; je verrai demain ce que j'ai à faire... »

Le lendemain, j'écrivis à l'agent du gouvernement, le priant de vouloir bien requérir ces messieurs de déguerpir et de choisir un autre endroit pour leurs répétitions, vu qu'ils dérangeaient les cérémonies religieuses. L'agent leur intima cet ordre et posta des gens de la force armée pour le faire exécuter. De là, fureur de mes bouddhistes. Les trois gamins revinrent fidèlement à l'école le jour suivant, ce qui ne m'étonna pas peu, car j'étais dans la persuasion qu'ils ne paraîtraient plus jamais en classe. Je leur pardonnai, mais les avertis également, en présence de tous, que s'ils prenaient encore part à ces *carols*, ils seraient expulsés honteusement. Le soir, ils allèrent encore aux répétitions; le jour suivant, j'étais à Galle, ils vinrent en classe; le soir, ils assistèrent encore à la répétition; et de nouveau, le jour suivant, ils parurent à l'école. Evidemment, et j'en fus informé dans la matinée, ils étaient stylés par les bouddhistes. En conséquence, j'informai le premier maître de réunir tous les enfants de l'école et d'expulser les coupables.

Dès lors, les organisateurs de la fête du Wesak jurèrent de faire crouler mes écoles, de me faire perdre tous les enfants, de publier des articles contre moi dans les journaux, etc., etc. Ils se mirent à l'œuvre. Ils circulèrent dans la ville, rendirent visite aux parents de mes enfants pour les faire retirer de l'école et les envoyer à d'autres. Ce fut sûrement la crise la plus périlleuse que mes écoles eussent jamais eu à traverser. Car, il n'y a guère qu'une poignée d'enfants de familles catholiques; tout le reste se compose de bouddhistes, de jeunes convertis dont les parents sont encore bouddhistes. Je n'étais pas sans appréhension. Je savais que trois ans auparavant, dans des circonstances semblables, une école, plus florissante que la mienne, à trois milles de Matara, avait sombré en un jour. Mais je

Digitized by Google

comptais sur la bonne Providence et la priai de tirer le bien du mal. Et c'est ce qui arriva. Les parents refusèrent de retirer les enfants de mon école et j'eus la consolation de voir que pas un de mes jeunes convertis ne fut ébranlé. Quand l'arbre ne succombe pas sous la violence de la tempête, il en sort plus puissant. Et c'est le cas pour mes écoles. Les néophytes doivent se prononcer plus ouvertement que par le passé contre leurs anciens coreligionnaires, et plus l'abîme qui les sépare s'élargit et moins il y a de danger de rapprochement.

Dans presque toutes les situations, il y a un côté comique; il y en eut un ici également. Le Révérend Ministre wesleyen avait été informé par un de ces énergumènes que le lundi suivant, à 10 heures du matin, celui-ci conduirait en procession quarante enfants de mon école à la sienne. Ce ministre, un nouveau venu, était ravi d'entendre que la cause wesleyenne allait enfin avoir sa revanche et que son école, tombée si bas depuis des années, allait se relever quelque peu et cela au détriment de l'école catholique.

Il était arrangé que lui-même serait dans le local pour les recevoir personnellement. A l'heure et au jour indiqués, il se donna la peine de venir à son école, chose qu'il ne fait jamais. Il attendit en compagnie des maîtres.

A 10 heures, encore rien à l'horizon; un peu de patience!... A 11 heures, encore rien; il était déjà moins ravi, au moins je le pense. A midi, pas de procession visible. C'était l'heure de son déjeuner; il se décida enfin à reprendre sa canne et son chapeau, quand enfin notre énergumène parut. Il amenait avec lui un enfant, et encore était-ce un enfant qui logeait chez lui. Le brave ministre rentra à son bungalow, maugréant, j'en suis sûr, d'être payé si mal pour la corvée extraordinaire qu'il s'était imposée.

Le jour du Wesak venu, il y eut grande procession. Et l'attraction, pour faciliter la dévotion des pèlerins, fut cette fois-là un immense mannequin, habillé de rouge et précédé d'une file d'individus arpentant la route sur de hautes échasses. Le soir, il y eut exécution des carols. Il y avait deux chœurs rivaux. Chacun d'eux avait fait faire un transparent portatif, magnifique, qui devait les accompagner partout où ils chanteraient. Quand je dis rivaux, je veux dire ennemis l'un de l'autre. Bien que les loups ne se dévorent pas entre eux, ne croyez pas que ces sentiments de commune entente et de préservation mutuelle se trouvent chez les bouddhistes singhalais.

Aussi, était-ce à qui aurait les plus beaux carols et le plus beau transparent. L'un de ces transparents était l'œuvre d'un jeune personnage catholique, qui avait été cuisinier chez mon

Digitized by Google

Cl. du P. Gille, S. J.

GROUPE SINGHALAIS

Digitized by Google

prédécesseur et chez moi. Etant naturellement très habile, il avait appris de nous à décorer selon les derniers procédés importés d'Europe. Aussi les bouddhistes lui avaient-ils donné du temps et le payaient-ils largement pour faire quelque chose de bien. Il travailla un mois, à raison de 2 roupies par jour et promesse d'une récompense de 20 roupies après la fête. Je n'étais pas peu mécontent de voir qu'un catholique consacrât son temps et ses connaissances reçues de moi, à rehausser le Wesak. Enfin, je ne pouvais rien y faire. Son transparent était réellement splendide et était, de l'aveu de tous, le plus beau des deux. A 7 heures du soir, les chantres se groupèrent pour commencer leur ronde nocturne. Le transparent se mit en marche ; mais au premier cahotement, une bougie culbuta et mit le feu au papier. Le tout flamba en un instant. C'était un pur accident. Mais nos individus ne considérèrent pas la chose dans ce sens. Ils accusèrent mon ancien cuisinier de s'être laissé corrompre par le chœur rival, d'avoir mis lui-même le feu au transparent et se disposèrent à lui faire un mauvais parti. Le pauvre diable n'eut d'autre ressource que celle de se cacher. Le jour suivant, il quitta Matara, pour échapper à la vengeance de ses ennemis.

Dans les centres plus importants comme Colombo, Galle et Kandy, le Wesak se célèbre plus solennellement encore. Pendant les jours, et même les semaines qui suivent le Wesak, tous les journaux consacrent plusieurs colonnes à la relation des fêtes qui ont eu lieu partout. On y lit quelquefois des lettres à la louange de Bouddha qui font mal au cœur. On y exprime des sentiments d'amour, de vénération, de reconnaissance à l'adresse de cet Etre sage et bienfaisant. Cela soulève le cœur de pitié et de dégoût.

Le bouddhisme est encore puissant à Ceylan. Mais, il me le semble, ce renouveau de vie que lui a donné ces dernières années est pour le combat final. Cela durera longtemps, évidemment. Mais quand il sera vaincu, ce sera pour ne plus se relever. L'heure de la Providence n'est pas venue pour les conversions en nombre. C'est un terrain qu'il faut conquérir pied à pied. Notre œuvre est un ouvrage de patience, de persévérance, de ténacité. Les prédications publiques de village en village sont humainement inutiles. Le seul moyen est de prendre position dans ces villages au moyen des écoles, d'y attirer les enfants et de les instruire. Dans mon district seul, des deux côtés de Matara, le long de la mer, il y a de gros villages comptant deux, trois, quatre, cinq et six mille habitants. Il n'y a pas là une seule âme catholique. Il n'y a pas d'école catholique. C'est là que la besogne est à faire. Mais encore faut-il des ressources pour construire et entretenir ces

Digitized by Google

écoles. L'argent est indispensable pour la conversion des âmes; le zèle du missionnaire ne suffit pas. Puisse la bonne Providence toucher le cœur de généreux bienfaiteurs pour nous seconder dans cette tâche ardue du début! Nous semons dans les larmes, mais ceux qui nous succéderont récolteront dans la joie. C'est ce qui nous encourage et nous soutient.

P. WALLYN, S. J.

Le Père Hermann-Ignace Koch, S. J.

SOUVENIRS

Nous annoncions, il y a quelques mois, le décès d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, le Père Hermann-Ignace Koch. Sous bien des rapports, sa courte nécrologie ressemblait à celles de beaucoup d'autres missionnaires. Relativement jeune, il succombait à l'épuisement de ces existences laborieuses que le climat et les privations débilitent souvent trop tôt, en dépit des plus vaillants courages. C'est à San Remo que le 10 mars dernier, dans une maison de son ordre, il remettait doucement son âme à Dieu. Généralement, l'indifférence et l'oubli du monde passent vite sur les noms de ces héros modestes. Il suffit que les membres de leur famille religieuse se souviennent d'eux pour les imiter et surtout que le divin Maître ait écrit leurs noms dans les cieux. Mais peut-être sera-t-il instructif de dire quelque chose de celui que nous venons de citer. La rare énergie de son caractère peut servir d'exemple et d'encouragement.

Plusieurs de nos lecteurs — notamment à Anvers et à Verviers — se rappellent sans doute, pour avoir assisté à ses conférences ou été membre de son cercle polyglotte, ce « Père étranger » au teint de bronze, à la belle barbe noire et dont la physionomie exotique décelait l'origine sud-américaine.

Hermann-Ignace Koch était né à Nouvelle-Amsterdam dans la Guyane anglaise, le 27 décembre 1849.

Pour retracer sa vie, nous nous servirons surtout de notes qu'il écrivait lui-même, pendant les heures de loisirs que la maladie lui imposa dans ses dernières années. Avec une touchante originalité, il avait jalonné les principaux souvenirs de son existence de *Christmas* en *Christmas* et tandis qu'à l'heure

Digitized by Google

où il écrivait — en décembre 1902 — son cinquante-troisième Noël lui apparaissait mélancolique, il évoquait les Christmas joyeux de sa première enfance.

« Mon père était un médecin allemand; il s'était établi à Nouvelle-Amsterdam où il avait la réputation d'être le plus habile praticien de la colonie. Ma mère, jeune créole d'origine hollandaise, était très bien reçue dans la meilleure société de la ville à cause des qualités aimables de son caractère. D'une rare intelligence, elle avait reçu en Hollande une éducation des plus soignées. Ils avaient perdu une fille; j'étais leur seul enfant et je grandissais, solide et vigoureux. Nous habitions une vaste propriété au milieu des plantations de cannes à sucre, non loin de Berbice-River. Mon père avait pour moi une affection extraordinaire; il profitait de toute occasion pour m'instruire; je me souviens en particulier du plaisir qu'il prenait à m'expliquer le soir les merveilles du ciel étoilé. »

LE PÈRE HERMANN-IGNACE KOCH, S. J.

Et les souvenirs des premiers Christmas se succèdent. Ce sont les beaux arbres de Noël, dans l'intimité familiale.

Bientôt une fièvre soudaine enleva au jeune Hermann ce père qu'il aimait tant. Les années suivantes s'écoulèrent pour lui, en compagnie de sa mère, dans une demeure située en vue de l'Océan. L'enfant suivait du regard, raconte-t-il, les navires qui allaient de la Guyane en Angleterre et ainsi s'éveilla dans son cœur le goût des expéditions lointaines et le désir bientôt arrêté de devenir marin.

A l'âge de 9 ans, Hermann fut mis en pension chez des Wesleyens, à Georgetown, puis envoyé en Allemagne pour y faire ses études. C'est d'abord à Nuremberg qu'il passe plusieurs années dans la famille de son père. Son âme, très ouverte aux impressions artistiques, s'enthousiasme de la curieuse ville allemande et ses notes disent longuement combien le touchaient les souvenirs et les pittoresques aspects de la vieille cité.

Mais la vie aventureuse du marin tentait toujours le jeune homme. Pour s'y préparer, il se fit recevoir à l'Ecole de navigation de Hambourg, où il passa deux ans. Depuis quelque temps, sa mère s'était convertie du protestantisme à la religion catho-

Digitized by Google

lique et Hermann en avait éprouvé un déplaisir extrême. Il ignorait encore ce que la vraie foi religieuse ajoute de charmes aux natures les mieux douées par elles-mêmes. Une circonstance, qui n'a rien d'extraordinaire dans la vie d'un jeune homme de son âge, le lui fit apprécier. Pendant ses vacances à Hambourg, il rencontra dans une famille amie une jeune fille qui lui inspira bientôt un sentiment très élevé. « Elle était catholique, note-t-il brièvement, et elle me révéla en toutes choses une vertu si délicate qu'elle me réconcilia avec la pensée que ma mère avait maintenant la même religion qu'elle. L'impression qu'elle me fit m'éloigna de bien des dangers auxquels succombaient pendant les vacances mes compagnons d'étude. »

Les années de préparation révolues et son brevet obtenu, Hermann s'embarqua sur un navire allemand, le *Zanzibar*. Nous le laissons parler lui-même, en résumant ses notes manuscrites :

« C'est à bord du *Zanzibar* que je passai les Christmas de 1866 et de 1867. Quel changement dans tout ce qui constituait la célébration d'une fête qui, dès l'enfance, m'avait été si chère! Au lieu du cercle de parents et d'amis que j'avais généralement retrouvés en ce jour, je ne voyais autour de moi que des matelots dont l'idéal était une descente à terre pour s'enivrer et se livrer à mille folies.

» Vers la Noël de 1867, j'eus une aventure dont je ne perdrai jamais le souvenir et qui eut une grande influence sur ma vie. C'était à bord du *Zanzibar*. Le capitaine avec lequel j'avais voyagé l'année précédente avait été remplacé, ainsi que les officiers; j'étais presque le seul de l'ancien équipage. Un des premiers officiers était un de mes anciens amis; c'est lui qui m'avait engagé à faire ce nouveau voyage, mais quelques jours après que nous eumes quitté Hambourg, il tomba malade et fut remplacé par un homme qui ne le valait à aucun point de vue.

» Nous avions doublé le Cap de Bonne-Espérance, passé devant Madagascar et nous approchions de Zanzibar. Quand nous fûmes en vue du port, l'heure ne convenait pas à un débarquement et le capitaine résolut de rester en mer sous courtes voiles et de n'entrer que le lendemain matin.

» Vers 2 heures après minuit, je pris à mon tour le service de veille. La nuit était splendide. La pleine lune éclairait la vaste étendue de l'Océan Le vent était ce que les marins appellent « up and down ». Il balançait sur place. Pas un souffle ne gonflait les voiles supérieures; pas la moindre ride à la surface de l'eau. Le *Zanzibar* roulait doucement d'un flanc sur l'autre. On vint me relever de mon poste et à ce moment le second officier, un rude mais bon marin, poussé par je ne sais quel instinct, grimpa dans les mâts pour explorer les alentours. Avant d'être

Digitized by Google

en haut il cria : « Breakers ahead (brisants à l'avant). Appelez capitaine et le quart en haut. » En un instant, tous furent sur le pont et se mirent à hisser les voiles le plus vite possible. Les hommes étaient superbes au travail, mais le second officier perdit la tête devant le danger et le capitaine lui-même allait et venait sur le pont en criant : « Ma pauvre femme! mes pauvres enfants! » Je les considérais tous deux avec mépris.

» Je fus envoyé sur le mât de hune pour déployer les voiles; jamais je n'oublierai le spectacle que je découvris. Un courant, dont le capitaine n'avait pas tenu compte dans ses prévisions, nous dirigeait droit sur un récif de corail autour duquel se formaient de grosses vagues écumantes qui se brisaient contre ce récif en blanchissant la mer. Le courant nous approchait de plus en plus du danger. Chaque grosse vague soulevait maintenant le vaisseau impuissant et le poussait vers sa destruction. Je dis impuissant, car pas le moindre vent pour gonfler les voiles et nous donner le seul moyen de manœuvrer et de nous éloigner du récif.

» Bientôt tout sembla perdu, car déjà la quille du navire touchait la pierre. Encore quelques instants et nous allions être écrasés contre les récifs à fleur d'eau, où la vague se brisait avec un bruit de tonnerre. A ce moment, je songeai que ma mère priait pour moi; j'unis ma prière aux siennes et, sans faire un vœu formel dont j'étais incapable alors, je promis à Dieu de lui consacrer ma vie s'il nous sauvait. Tout juste alors, une brise soufflant de terre — la seule qui pût nous sauver — s'éleva, arrêta le navire et le rechassa vers les eaux profondes, où bientôt nous fûmes en sécurité. »

Hermann avait alors 19 ans. Il était luthérien, mais, comme on vient de le voir, Dieu s'était déjà emparé de son âme et le mettait, un peu comme saint Paul, sur le chemin de la vérité. Toutefois, la conversion du jeune homme n'était pas encore chose faite. Ainsi, il se souvient que, voyant à son bord un missionnaire du Saint-Esprit réciter dévotement son rosaire, il se moqua du bon prêtre. Pour se venger, celui-ci lui promit d'offrir plusieurs chapelets pour sa conversion. Or, il se fit que, quelques temps après, étant allé à terre pour se dégourdir, le jeune marin rencontra le missionnaire au seuil de sa petite hutte, au milieu de sa chrétienté. « Cette leçon objective, dit-il, me frappa plus qu'une longue discussion et j'emportai de ce souvenir une impression profonde d'héroïsme chrétien. »

(A suivre.)

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

NÉCROLOGIE

—

Mort du Père Albert Maene l'apôtre des Bengalis, à Calcutta

—

Du Révérend Père WAELKENS, Supérieur, au Révérend Père Provincial. — 13 août 1907 :

« Le Père Albert Maene est mort d'une soudaine et violente attaque de cholera, le 9 août, à la résidence archiepiscopale.

» Le dimanche 21 juillet, on venait nous avertir que le Père Maene avait la fièvre à sa résidence de Sainte-Thérèse. Le Frère infirmier de Parkstreet fut envoyé pour aller le voir. Le trouvant mal, il amena le Père à la résidence de Monseigneur, afin de pouvoir le soigner mieux. La fièvre fut tenace; mais on finit par la surmonter et le Père commençait à aller mieux Le docteur n'avait plus aucune crainte et il y avait tout espoir de le voir bientôt entièrement rétabli. Il ne s'agissait plus que de reprendre les forces que quinze jours de fièvre lui avaient enlevées Le bon Dieu en disposa autrement. Vendredi 9 août, un peu après minuit, le Pere Maene se sentit tout à coup très mal; le Frère infirmier accourut et il trouva le Pere avec tous les symptômes du choléra.. Il appliqua les remèdes qu'on donne en pareil cas et la médecine semblait obtenir son effet. Pendant ce temps, le médecin fut appelé et arriva à 3 heures; il resta plus d'une heure près du malade. Bien que la situation fût très grave, tout espoir n'était cependant pas perdu. On donna les derniers sacrements au Père Maene. A 7 h. 30, le docteur revint et trouva le malade moins bien; il déclara le cas désespéré. De fait, une demi-heure plus tard, le Père Maene expira tout doucement, sans agonie.

» Quel coup terrible pour notre pauvre Mission Comme le bon Dieu nous éprouve! Que sa sainte volonté soit faite! »

Du Père V. MARCHAL, au Révérend Provincial — St Xavier's College, *Calcutta*, 13 août 1907 :

« Pour votre édification et pour la consolation de la famille de notre cher Père Maene, je vous envoie quelques détails sur la sainte mort du pieux défunt. Il y avait trois semaines que Monseigneur l'avait pris chez lui à cause d'une fièvre qui, quoique grave, ne donna jamais de sérieuses inquiétudes. Il était bien rétabli et allait pouvoir se remettre au régime de la viande quand, la nuit du 8 au 9 août, il fut saisi d'une attaque de choléra qui bientôt laissa peu d'espoir. A 3 heures, il faisait avec un calme admirable sa confession générale; à 4 heures, le major Mayhard, docteur militaire, professeur de médecine à l'Université, qui le soignait, nous pressa de ne pas remettre l'extrême-onction; il la reçut pieusement. Après 7 heures, il baissait très sensiblement; à 8 heures, il passait très doucement à une vie meilleure. Il était âgé de 52 ans.

» Le soir du même jour, le vendredi 9, Monseigneur Meuleman fit l'enterrement au milieu des pleurs et des sanglots d'une foule immense, à notre cimetière de Saint-Jean-l'Evangéliste. Les pauvres étaient nombreux: le Père Albert ne savait pas refuser; les pauvres Bengalis pleurent celui qui comprenait et parlait si bien leur langue. Le tiers-ordre de saint François accompagnait en leur costume.

» Ce qui distinguait ce bon Père, c'était sa piété simple et fervente, sa charité, son bon jugement, son dévoûment à tout et à tous. C'était une résolution de sa dernière retraite : « Je ferai bien connaître à mes Supérieurs qu'ils peuvent toujours compter sur moi et faire appel à mes services. »

» Ces mots sont le résumé de sa belle vie. »

Mort du Père De Clippeleir

—

Du Révérend Père WAELKENS, au Révérend Père Provincial :

« Le Père De Clippeleir est mort ce matin 13 août, à la résidence archiépiscopale de Calcutta. Le Père était malade depuis l'année dernière; il avait tout le système digestif désorganisé. On l'avait envoyé à Darjeeling pour se remettre, mais sans résultat. Une cure à Kandy fut tentée ensuite; il y eut un mieux apparent, mais pas de guérison. Le malade revint à Calcutta vers la fin d'avril, et il resta à la résidence de

Digitized by Google

Monseigneur, où il put avoir tous les soins que réclamait son état. Pour tout travail, il disait la messe tous les jours à la paroisse des Madrassis, et entendait de temps en temps quelques confessions. Ces derniers temps, c'en fut même trop pour le Père De Clippeleir; il baissait tous les jours. Aujourd'hui, un télégramme m'apprend que le Père a expiré doucement.

» Que de places il y a à remplir cette année-ci! Puisse le bon Dieu nous venir en aide! »

Du Père V. MARCHAL, au Révérend Père Provincial :

» Je reviens des funérailles de ce cher Père De Clippeleir, mon ancien compagnon d'Anvers, quand ensemble nous allions à Schooten voir son vieux père et ses deux sœurs. Vous saviez que depuis un an il dépérissait d'une gastrite chronique. Le séjour à Ceylan ne lui fit qu'un bien relatif Il expira ce matin tout doucement après avoir reçu les derniers sacrements des mains de Monseigneur Meuleman. Ce bon Père Constantin était extrêmement modeste; il avait été Supérieur de la maison d'étude à Asansol, Recteur intérimaire à Darjeeling. Saint Xavier's College le conserva le plus longtemps. Il avait des connaissances variées en sciences naturelles, dirigeait l'Observatoire et professait le latin et le français dans les cours d'Université. On l'estimait beaucoup comme confesseur. C'était un homme de bon conseil. Sa devise paraissait être de ne donner de l'embarras à personne. Hier encore, nous le vîmes se trainer au réfectoire après le dîner de nos Pères pour y prendre son lait et ses œufs La mort ne l'a pas surpris. »

Mort du Père Bouckhout

—

Du Père MARCHAL au Révérend Père Provincial. — *Calcutta*, 14 août 1907 :

« Je viens de voir expirer le Père Conrad Bouckhout. Il nous est arrivé le 9 d'Asansol où il avait souffert de son ancien mal, la fièvre. Il a passé par des alternatives de mieux et de moins bien : ce matin, forte fièvre; avant 11 heures, léger mieux.

» La fièvre a monté très-rapidement; il a été enlevé par un transport au cerveau.

» Le Père s'était confessé à 10 h. 1/2; à 11 h. 1/2, la crise finale commençait. 1 heure, le cher Père expirait.

» Monseigneur Meuleman, le docteur et plusieurs de nos Pères étaient présents. On l'a enterré ce matin.

» Le Père avait 40 ans. »

Du Père KRYNEN. — *Calcutta*, 15 août 1907 :

» Le Père De Clippeleir baissait, déclinait graduellement. Mais personne ne croyait la fin si proche. Deux jours auparavant, comme je lui faisais ma visite habituelle, il me dit qu'à la fin de septembre, quand les pluies auraient diminué, il s'en irait à Kurseong.

» Vendredi matin, je quittais la chapelle à 7 heures, quand on vint me dire : « L'Archevêque vous demande tout de suite au n° 12 » J'y courus et trouvai Sa Grandeur à genoux près de la chaise du Père De Clippeleir. Sa Grandeur venait de lui donner l'extrême-onction. Il n'y avait pas d'autre prêtre dans la maison. Vers 6 h 30, le Frere Didier était allé à la chambre du Père pour le conduire à la chapelle afin qu'il pût célébrer la sainte messe. Le Pere De Clippeleir lui dit qu'il se trouvait mal, très-mal. Le Frere Didier lui demanda s'il ne désirait par recevoir les derniers sacrements « Oui », dit le Père; le Frère Didier avait appelé Monseigneur. Quand j'entrai dans la chambre, Monseigneur me dit de soutenir le Père, qui fléchissait. Je le pris dans mes bras, et plaçai un coussin derrière sa tête. Il me dit qu'il n'en avait pas besoin. Il était entièrement conscient, baisa plusieurs fois son crucifix et pria.

» Sa Grandeur alors le quitta, et je lui suggérai des invocations à différentes reprises. Alors arrivèrent le Père Recteur et le Père Francotte. Le Père Recteur récita en entier les prières des agonisants et lui donna la suprême absolution. Pendant ce temps, le Père baissait rapidement. Il mourut doucement à 8 heures, tenant en main le cierge béni. Nous eûmes peine à distinguer son dernier soupir et, pendant dix minutes encore, je le soutins dans mes bras.

» Pendant les préparatifs de l'enterrement, le Père Bouckhout arriva d'Asansol. Il avait la fièvre, la malaria, disait le docteur, mais rien de grave.

» Je le vis le soir même. Il avait une forte fièvre. Le docteur lui faisait prendre, toutes les cinq

Digitized by Google

heures, dix grains de quinine. Hier, on vint m'appeler à ma classe de catéchisme. « Vite, Père Krynen, au n° 12! » J'y trouvai Sa Grandeur et le Père Marchal, donnant au malade les saintes Huiles.

» Le Père Marchal avait été le voir à 10 h. 45 et lui avait offert de le confesser. Pendant le déjeuner, à 11 heures avant-midi, un domestique vint en courant au réfectoire, annoncer que le Père, qui habitait la chambre de Monseigneur l'Evêque, était étendu saignant sur le plancher.

» Monseigneur, le Père Marchal et le Frère Didier se précipitèrent à l'étage. Ils trouvèrent le Père à terre, dans un violent délire. Ils eurent grand'peine à le remettre sur son lit. Il était tombé sur un fauteuil, qui s'était brisé en plusieurs morceaux, occasionnant au Père des contusions et des blessures. Le docteur arriva, mais tous les remèdes furent inutiles. Le Père était à l'agonie, respirant avec peine, la bouche ouverte; les pieds étaient glacés, la tête brûlait et la température était 108 degrés Farenheit. Il expira vers 11 h. 1/2. Le docteur était encore là.

» Voilà le court récit de cette fin si subite.

» Trois morts en quatre jours! Monseigneur est très affecté, comme du reste chacun de nous. »

Du Père POPULAIRE aux jeunes missionnaires du prochain départ. — *Kurseong*, le 29 juillet 1907 :

« Je n'ai pas le bonheur de vous connaître personnellement, mais nous sommes frères dans la Compagnie, et vous allez bientôt venir aux Indes : ce sont les deux titres que je mets en avant pour vous écrire.

» Il devient grand temps de songer à l'établissement de ceux de nos petits montagnards qui ont atteint un certain âge, et c'est dans cette intention que nous voudrions établir une école industrielle rudimentaire. L'idée a été approuvée du Révérend Père Supérieur, car c'est à peu près le seul moyen d'assurer la formation de familles foncièrement chrétiennes. Malheureusement, l'idée n'est encore qu'à l'état de projet, et elle restera telle aussi longtemps que nous n'aurons pas reçu des secours des âmes généreuses de Belgique ou d'ailleurs.

» Par l'intermédiaire de l'un d'entre vous, nous est parvenue la belle statue du Sacré-Cœur qu'on admire dans notre propriété de St Mary's et qui fait face au Népal païen. Eh bien, voici le moyen de continuer l'œuvre commencée. La plupart de nos petits orphelins sont des Népaliens; car ils envahissent peu à peu le Sikkim, et la race aborigène, le Lepchas, tend à disparaître

» Puis-je espérer, mes bien chers Frères, que vous aurez un petit souvenir pour les orphelins de Kurseong quand vous apporterez des secours à la Mission? Il nous faudrait de 3,000 à 4,000 francs, mais toute contribution sera bienvenue. Inutile de vous dire que je prierai et ferai prier pour vous et ceux qui vous sont chers »

DONS

Au Père Van Heede (Kwango), E. P... : 25 francs.

Au Père St. De Vos, Sanda-Saint-Antoine (Kwango), anonyme : 100 francs.

M^lle^ M. Gillès de Pélichy, au Père d'Espierres (Ceylan) : 100 francs.

Pour les Missions, du pensionnat des Dames Ursulines à Saventhem : 20 francs.

Au Père Coppens (Bengale), anonyme de Bruxelles : 40 francs.

Très bel envoi de timbres espagnols, M^me^ de Machado, par l'intermédiaire du monastère de la Visitation, à Valladolid.

Bel envoi de papier d'étain, M. A. Wauters, Anvers.

Beaux envois de timdres et objets utiles : le pensionnat de Berlaymont, Bruxelles; les Religieuses Auxiliatrices, Bruxelles; les Enfants de Marie externes, chez les Filles de la Charité, rue Haute, Bruxelles.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DE CEYLAN

Les éléphants à Ceylan

par le Père Gille, S. J.

Aux Indes, l'animal le plus noble est l'éléphant. Il est fort, intelligent et brave; il sait se faire respecter tout en sachant obéir; il est non moins pondéré dans ses idées que dans sa marche; enfin, son œil limpide est imprégné d'une douceur si affectueuse que, pour l'Indien, l'éléphant est le roi des animaux. Il est le héros des légendes épiques. On raconte qu'un éléphant chargé d'enfoncer les portes d'une ville assiégée, recula en voyant les battants hérissés de pointes de fer. Le roi se plaça alors devant la porte; l'éléphant comprit, se rua, broya le héros, défonça la porte, tomba criblé de flèches, mais la ville fut prise.

Comm. par le P. Gille, S. J

ÉLÉPHANT A LA CARRIÈRE

Pour la taille, l'éléphant de Ceylan est certainement inférieur à celui d'Afrique. Puis il est rare qu'il ait des défenses; bien qu'en ceci il se juge supérieur, puisque cela le sauve de la rapacité des marchands d'ivoire. Mais, comme il fallait s'y attendre, le Ceylanais l'emporte sur l'Africain par ses prédispositions naturelles

Digitized by Google

à la civilisation. En cela il tient du Singhalais : il ne pardonnerait jamais qu'on osât le confondre avec le genre nègre d'Afrique. Et en ceci il faut avouer qu'il n'a pas tort.

Cl. du P. Gille, S. J.
RAMASSANT LA PIERRE DANS LA CARRIÈRE

Nos éléphants de Ceylan vivent dans la jungle et les forêts, y suivent un régime scrupuleusement végétarien, ne font de tort à personne, si on excepte quelques maraudes, menant en tout une vie strictement patriarcale. Les seuls éléphants qu'on pourrait appeler sauvages sont les éléphants solitaires, espèces de chevaliers errants, exilés du sein de leur famille, qui vont sans peur, mais non sans reproche, tuer tout ce qu'ils rencontrent. Ce sont, *consideratis considerandis*, comme disent les savants, des misanthropes, des désespérés, des animaux ruinés de réputation. Une distraction de leur goût est d'enlacer un homme dans leur trompe et de le battre contre un rocher avec tout le flegme d'un lavandier singhalais torturant du linge.

Mais la race ne doit pas être tenue responsable des méfaits criminels d'individus bannis de son sein.

Une troupe d'éléphants est une famille. Ils ont des traits de famille, les affections de famille, se baignent, dorment et mangent en famille.

Digitized by Google

Toute la troupe obéit à un patriarche, généralement un mâle; parfois c'est une femelle dans les milieux plus avancés où le féminisme prend pied (1). Le chef est seul responsable; à lui de sortir d'abord, avant que la troupe ne quitte la jungle pour aller se baigner. Il s'arrête à chaque pas, renifle le vent, examine, puis rentre dans la forêt d'où, quelques instants après, toute la troupe sort pêle-mêle et se jette à l'eau avec un abandon qui fait honneur à son esprit de famille.

Quand un jeune éléphant est né, toute les dames du troupeau le caressent de la trompe, jouent avec le bambino, et lui permettent toutes les impertinences et effronteries qui font de l'enfant un être si charmant.

Comment alors se figurer le désarroi, la terreur d'une troupe aussi pacifique quand les horreurs du kraal et de l'esclavage viennent s'abattre sur elle. Dans quelques jours il y aura une battue de ce genre. Tout le grand monde européen s'y rend. Des plates-formes suspendues leur permettent de suivre toutes les opérations.

La négligence du gouvernement dans le choix de ses invités et mes principes antiesclavagistes ne me permettront pas d'y assister. En tout cas voici ce qui s'y passe.

Le kraal est un enclos de 500 à 600 mètres de contour, entouré de palissades de 1 mètre environ de hauteur, soigneusement dissimulées dans le taillis pour ne pas exciter les soupçons des animaux.

La tactique consiste à acculer un troupeau d'éléphants à l'entrée du kraal, à forcer les animaux à l'intérieur de l'enclos, à fermer la porte derrière eux et à les réduire ainsi à entrer dans le cadre des animaux civilisés.

La battue exige une infinité de précautions et de manœuvres. Le troupeau est lentement poussé dans la direction du kraal. Il est entendu qu'aucun individu ne doit échapper : il se ferait éléphant solitaire de profession et deviendrait un fléau pour le pays. Une fois que les bêtes sont acculées à l'entrée de l'enclos, les opérations sont suspendues jusqu'à la tombée de la nuit. Les hommes montent la garde; le silence est complet. Tout à coup, pendant que s'allume une traînée de feu reliant les deux bras extérieurs du kraal, la forêt est secouée de hurlements humains, de coups de fusil, de roulements de tambour, de sons stridents de fifres : une véritable ouverture d'opéra exécutée par les démons de Dante. La troupe d'éléphants s'inquiète, renifle l'air; le chef se détache du groupe, relève la trompe; les cris et les crépitations continuent. Affolées, exaspérées, les bêtes courent

(1) En 1847 on captura un troupeau guidé par une femelle.

Digitized by Google

le long de la palissade. Celles qui voudraient s'échapper vont se heurter contre un cercle de feu, de torches et de lances. L'une d'elles trouve l'entrée du kraal et, croyant avoir découvert une issue, s'y précipite, suivie de toute la troupe. L'entrée est barricadée et les pauvres animaux sont prisonniers.

Cl. du P. Gille, S. J.

DESCENDANT DE LA CARRIÈRE

Leur terreur, au moment où ils se voient cernés de tous côtés, est sublime. Ils courent le long de l'enclos, jettent un cri d'alarme, s'arrêtent, semblent réfléchir, puis une nouvelle angoisse les saisissant, ils se bousculent, arrachent les branches, piétinent et broient les buissons dans leur rage. Il est rare que les éléphants cherchent à forcer la palissade, qu'un effort suffirait pour renverser. D'ailleurs, dès qu'ils s'approchent trop, hommes, femmes et enfants sautent du taillis et les repoussent avec torches et pointes de fer.

Leur première rage épuisée fait vite place au découragement. Trompes basses, les animaux se serrent l'un contre l'autre au milieu du kraal, la tête dirigée vers le centre; toute la nuit cette masse de chair reste là immobile et découragée. Parfois le chef se détache pour explorer le terrain, mais bientôt retourne sans espoir.

Au lever du jour commence la capture individuelle de chaque

Digitized by Google

Cl. du P. Gille, S. J.

IL VIENT DE LA CARRIÈRE

Digitized by Google

éléphant. C'est la partie la plus intéressante de la chasse. Des milliers de spectateurs, haletants de curiosité, se tiennent prêts.

La porte du kraal est ouverte sans bruit et deux éléphants domestiques, Néron et Marthe (tout éléphant civilisé porte un nom), montés par des cornacs et suivis d'un homme à pied, s'introduisent dans l'enclos. Tandis que les captifs s'inquiètent et s'agitent, Néron et Marthe, avec des airs de « sportsmen » habitués au métier, s'avancent avec lenteur, balancent gracieusement leur trompe et font la cueillette en passant. Leur but sera de détacher du groupe un des captifs, de se tenir à ses côtés, de l'amadouer par des caresses, de l'amener près d'un arbre comme par hasard et de détourner son attention, pendant qu'entre leurs pattes un traqueur guette le moment où le captif lève un pied pour lui jeter un nœud coulant. L'autre bout de la corde est attaché à Néron. Sitôt que le traqueur a réussi, le captif secoue la patte et se démène. Néron, avec une présence d'esprit digne d'un Ceylanais, tourne autour de l'arbre et tire le captif en arrière. Si celui-ci ne recule pas assez vite, Marthe vient à la rescousse, joue du front et force le captif à reculer. Néron, par un mouvement rapide, passe une seconde fois autour de l'arbre de façon à fixer la corde. Un nœud est fait et le captif est attaché par une patte.

Vite les deux éléphants domestiques se remettent aux côtés du malheureux et se donnent des mines comme s'ils étaient tout à fait au regret. Une à une les quatre pattes sont ainsi ligotées. Ce n'est que quand le prisonnier est abandonné à son sort que les luttes commencent. Il faudrait être un éléphant soi-même pour comprendre comment une masse aussi informe, compacte et rugueuse puisse se livrer à une telle complication de plis et de contorsions. L'animal gémit, gronde, ronfle, s'arrose d'eau, tandis que les larmes lui coulent des yeux. Quand c'est une mère et son petit, la scène devient encore plus touchante par la tristesse du bébé, qui fait des efforts au-dessus de son âge pour la sauver.

Quand toute la troupe est ainsi ligotée, le domptage commence. A force de bons traitements, de bonne nourriture, les captifs abandonnent leur mauvaise humeur. Quelques mois suffisent pour suppléer aux lacunes naturellement inhérentes à une éducation des jungles et, après un an, ils pourront servir à capturer des frères vivant dans l'erreur et à travailler au service de l'homme.

* * *

L'éléphant domestique a toujours servi d'animal de parade. On pourrait objecter que sa grâce est en raison inverse de sa

Digitized by Google

masse; mais ceci ne fait que prouver ses dispositions naturelles à la vie civilisée : un éléphant pour être beau doit être habillé; couvrez-le d'or et de draperies, surmontez-le d'un pavillon où prendra place un rajah ou un vice-roi, l'éléphant sera, sans contredit, l'animal le plus noble de la terre indienne. Les rois de Kandy avaient un nombre considérable d'éléphants de parade pour leur faire cortège. La coutume a survécu aux rois; il y a peu de temps, une éléphantade (on dit bien cavalcade pour les chevaux) a salué l'arrivée de Mr Clifford, vice-gouverneur. Cent vingt éléphants firent le défilé. L'un d'eux, par inadvertance, ou parce que c'est une manière à lui, a déjà tué seize hommes. Le gouvernement l'a menacé de mort s'il se permettait encore gaminerie de ce genre. Il se le tient pour dit. Cependant, à la vue du Vice-gouverneur, il n'a pu s'empêcher de bousculer trois hommes avec dislocations et fractures comme résultats inévitables. Mais l'éléphant est naturellement démocrate : il aime le travail. Sous les rois de Kandy, il servait déjà de bourreau. Le condamné à mort était couché devant l'animal; l'éléphant lui mettait un pied sur la poitrine et de la trompe lui arrachait les membres. A leur grand regret, les éléphants sont réduits, sous le gouvernement anglais, à la condition des bourreaux belges. Mais leur véritable vocation est de se consacrer au département des ponts et chaussées, et leur occupation favorite le transport de blocs de pierre. L'éléphant monte à la carrière où une pièce de granit l'attend toute taillée. Si la chaîne ne l'entoure pas, l'éléphant soulève le bloc du doigt de pied pour permettre à l'ouvrier de la passer par-dessous. A la chaîne est attaché un bout de corde que l'éléphant saisit des

Comm. par le P. Gille, S. J.

PORTANT SA CHARGE

Digitized by Google

dents. Si la charge est trop lourde, l'animal la dépose, et tout le langage déplacé et les gros mots dont un cornac singhalais est si richement pourvu ne lui feront pas modifier son opinion : il n'emportera pas la pierre. Si la charge est raisonnable, l'éléphant se retourne, descend de la carrière, s'avance à pas lents, dépose le fardeau là où il lui plaît d'être fatigué et de respirer, la reprend, et va la déposer à l'endroit indiqué par l'ouvrier; puis à distance il la dévisage d'un œil connaisseur pour voir si la position répond à son idéal d'ordre et d'esthétique; sinon il pousse le bloc du doigt de pied, et s'en retourne à la carrière. Une fois qu'un éléphant sait ce qu'il doit faire, il continuera son travail tout seul. On doit parfois l'enchaîner pour l'empêcher de travailler en l'absence de son cornac.

Cl. du P. Gille, S. J.

IL VA DÉPOSER SA CHARGE QUI PEND A SA MACHOIRE

Quel exemple pour les femmes à journée d'Europe!

Quel que soit son métier ou sa profession, tout éléphant est né bûcheron. Il est très friand du palmier kitoul; à lui incombe la tâche de renverser l'arbre. Le cornac fait au préalable quelques entailles à la hache pour percer l'écorce. L'éléphant examine et tâte la coupure pour voir si elle est assez profonde. S'il est satisfait il soulève sa trompe droit en l'air, l'applique contre l'arbre, pousse, s'arcboute, grogne au besoin sous forme de juron pour se donner de l'énergie, et

Digitized by Google

bientôt l'arbre craque et s'étend de toute sa longueur dans le taillis. Après tout travail un peu considérable, l'éléphant aime à s'arroser de salive. Il en puise une bonne gorgée dans sa gueule et s'en asperge les flancs. Où il parvient à loger une quantité aussi considérable d'eau, le ciel seul et les naturalistes le savent, mais c'est d'un coup d'œil effrayant pour le vulgaire.

Il y a des histoires sans fin au sujet de l'éléphant. Je n'en croirais pas ma plume, si je les écrivais. Bien que ce ne soit pas là une raison pour ne pas les écrire, il faut cependant se borner.

M. Tennent, dans son livre sur les éléphants sauvages de Ceylan, où j'ai puisé des détails avec tout l'aplomb d'un auteur original, raconte que voyageant un jour à cheval, il rencontra sur son sentier un éléphant domestique. L'animal était seul et faisait des efforts, avec force grognements, pour soulever un tronc d'arbre. Le cheval trembla et refusa d'avancer. L'éléphant s'en apercevant, abandonna son travail, et recula dans le taillis en grognant pour signifier au cheval qu'il pouvait passer sans crainte. Le cheval ne comprenant pas, refusa de bouger. L'éléphant recula et grogna de nouveau. Finalement quand l'éléphant fut à une distance assez respectable, le cheval galoppa en avant, et l'éléphant revint à son travail, en se permettant des réflexions assez dédaigneuses au sujet du courage du cheval. *Si non e vero, e bene trovato*, comme disent les Italiens, si je ne me trompe.

A. GILLE, S. J.

Les Sœurs de Charité de Gand à Galle

Journal de Sœur Marie-Joséphine

Galle, 31 août 1907.

BIEN CHÈRE RÉVÉRENDE MÈRE,

Assurée de votre bon accueil, je m'empresse de vous donner nos petites nouvelles de Mission.

23 mai. — Jour de jubilation! La faveur réclamée depuis si longtemps nous est enfin accordée. Votre bonne lettre nous annonce que la fondation de notre couvent à Matara est décidée... Merci, chers et dignes Supérieurs; cette permission comble tous les vœux. Puisse le bon Dieu y être glorifié et son saint nom de plus en plus connu et exalté!

Digitized by Google

29 *mai.* — Nous recevons à l'improviste la visite de M. Harward, directeur de l'Instruction publique... Toutes les classes sont inspectées, les élèves interrogées; les bébés font montre de leurs petits talents en fait de Frœbel; les enfants trouvent aussi dans leur répertoire musical quelques beaux chants, et, en somme, M. l'Inspecteur paraît emporter une excellente impression de sa visite au couvent.

7 *juin, fête du Sacré-Cœur.* — Outre la journée d'adoration en union avec notre chère Congrégation, nous avons le bonheur de consoler le Sacré-Cœur de Jésus par un bouquet de sept baptêmes.

13 juin. — Pawistina, une de nos grandes orphelines, a été demandée en mariage par un de ses compatriotes. Le fiancé a une trentaine d'années, est bon catholique et gagne honorablement sa vie. Le mariage s'est accompli à Yatiyantota, où miss Fidès est allée conduire Pawistina. C'était amusant de la voir manifester sa joie en revoyant ses amis et son pays natal, qu'elle avait quittés depuis cinq ans... Devinez ce que Pawistina a emporté du couvent, comme son plus cher trésor?... Sa poupée !!! Nos enfants raffolent de ce joujou... et quand les récompenses sont au libre choix, vous verrez toujours les grandes orphelines prendre de préférence la chère poupée! Aussi comme on leur fait plaisir avec un joli chiffon, des perles, du fil, etc...

18 juin. — Piété précoce de notre petite Léonie, âgée de 18 mois! Quand l'*Angelus* sonne, elle donne le signal en battant des mains et fait signe aux grandes orphelines de s'agenouiller, ce qu'elle essaie de faire elle-même, sans succès cependant. La petite Irène réussit mieux et sait déjà bien se tenir à genoux.

30 juin. — Cérémonie de la première communion. Vingt et une filles préparées au couvent. En plus, neuf Singhalaises et douze garçons; total, quarante-deux. Quel consolant résultat!

5 juillet, premier vendredi. — Un ministre protestant nous amène deux petits garçons. L'aîné a 2 1/2 ans; il a reçu au saint baptême les noms de Joseph-Eugène; l'autre, âgé de 7 mois, s'appelle François-Tiburce. Le ministre payera leur pension pour second class-boarders, jusqu'à l'âge de 6 ans; ensuite, ils appartiendront entièrement à la Mission. Il nous dit : « Si je vous confie ces enfants, quoique les protestants aient aussi des établissements, c'est parce que je suis convaincu qu'ils ne seront jamais mieux soignés que chez vous. Voilà deux âmes arrachées aux hérétiques! Que Dieu en soit béni et qu'Il accorde la grâce de la conversion au pasteur protestant lui-même!

12 juillet. — Les corbeaux font la désolation de notre bonne Sœur Démétrie! Pour peu qu'elle prépare un bon petit plat pour

Digitized by Google

une malade, il est certain que ces vilains voleurs essayeront mille tours pour s'en emparer. L'autre jour, j'en voyais un s'envoler avec un œuf... et les enfants de crier : « Sister, vous voyez que le corbeau l'a pris; dites-le, s'il vous plaît, à Sœur Démétrie, car elle croira que nous l'avons gobé! »

On a fini par mettre un treillis aux fenêtres; espérons qu'il ne sera pas inutile.

14 juillet. — Deux anges de plus au Ciel. La petite Isabella, morte à l'hôpital, et notre Louisa, âgée de 16 ans, décédée dans son village natal, où sa douce piété et son angélique résignation sont allées porter le germe de la vraie Foi. Sa mère et toute sa famille bouddhiste éprouveront sans doute l'effet de sa pieuse intercession au Ciel.

20 juillet. — Profession de Sœur Antoinette, novice des Sœurs des Saints-Anges. Le Très Révérend Père Cooreman, vicaire général, remplaçant Sa Grandeur Monseigneur Van Reeth, présidait à la cérémonie. Puisse le bon Dieu susciter quelques sérieuses vocations! Il y en a bien en germe, mais les Singhalaises ne se hâtent jamais.

4 août. — Bénédiction de la nouvelle église de Matara! C'est un événement qui nous intéresse tout particulièrement, depuis que la fondation du nouveau couvent des Sœurs de Charité est arrêtée! *Deo Gratias!*

5 et 6 août. — Miss Gibbons, l'inspectrice, préside aux examens classiques. Elle témoigne sa haute satisfaction; trouve nos élèves bien supérieures à celles des classes de Colombo et loue surtout la méthode d'enseignement. Les examens oraux ont eu plein succès. Nous avons présenté une « pupil-teacher » pour la troisième année, et deux pour la deuxième année! Le résultat définitif ne sera connu qu'au bout de quelques semaines.

9 août. — M^rs^ Evans préside à l'examen de l'école industrielle, Comme d'habitude, elle est fort satisfaite de la dentelle, de la broderie et de la couture.

10 août. — Nos enfants s'en vont joyeusement en vacances, emportant l'assurance d'avoir passé une excellente année scolaire, et fières de montrer à leurs parents émerveillés les progrès qu'elles ont faits en sciences et en ouvrage manuel.

11 août. — Nous aussi, nous commençons nos vacances par les saints jours de la retraite. Les Sœurs de classe surtout sont très fatiguées. Leur tâche est si ardue!

20 août. — Fête de saint Bernard. Nous avons le bonheur de l'Exposition du Saint Sacrement pour une demi-journée. Nos chers Supérieurs et toutes leurs intentions, nos familles, amis et bienfaiteurs ont été instamment recommandés à Jésus-Hostie.

Digitized by Google

22 août. – Quelques Sœurs vont à Matara-Brown's-hill pour y retremper leurs forces. Les promenades fréquentes aux bords de la mer ne manqueront pas d'exercer sur elles un excellent effet.

24 août. — Les nouvelles reçues de Matara sont très consolantes. La nouvelle église avec sa belle façade est admirée de chacun. Deux nefs, faisant face à l'autel, y sont réservées aux Sœurs et aux enfants. A proximité, s'élèvent comme par enchantement le couvent et les classes anglaises. On espère que ce sera fini pour décembre ou janvier. C'est incroyable le travail qui a été exécuté! L'an dernier, à cette époque, on commençait à déblayer le terrain... maintenant on y voit une belle église, le presbytère, l'école anglaise des garçons et les bâtiments en construction dont je viens de parler. Daigne le bon Dieu mener le tout à bonne fin; pour cela, chère Révérende Mère, nous réclamons un fervent souvenir au pied du Tabernacle, avec votre maternelle bénédiction.

Votre toute dévouée enfant en Notre-Seigneur,

Sœur MARIE-JOSÉPHINE.

MISSION DU KWANGO

Journal du Père De Vos

Mercredi 19 juin.

Le but de mon voyage est Léopoldville De tous côtés j'entends dire que la route est impraticable Je me décide donc à prendre le train. Après informations chez le chef de halte, j'apprends qu'il passe à Ki Mwenza vers 1 heure. Le temps de mettre un morceau sous la dent, de dire mes petites heures, de faire le trajet qui sépare la Mission de la gare .. et voilà le local. Ce n'est pas un train de luxe, mais une simple voiture ouverte à tous les vents. Une toiture vous protège contre les rayons du soleil. Rencontrés le Révérend Père Hubin, rédemptoriste, qui descend du train à Ki Mwenza, où il est en train de bâtir une chapelle pour les travailleurs chrétiens de la ligne, et le docteur Villa, Italien d'origine, ouvrier de la première heure, homme de grande expérience. « Machiniste, en route! » crie le chef de halte, et nous partons. Il y a des années, six au moins, que je n'ai plus roulé en train. Il me semble qu'il est plus facile de se faire véhiculer que d'user de la voiture de saint François. A différents endroits, des anciens que nous avons connus jadis viennent nous saluer.

Après un arrêt assez long à Kinchasa, nous débarquons à Léo-gare et, en cinq minutes, nous voilà à l'hospitalière demeure du digne curé de Léopoldville, le Révérend Père Calon. On est toujours heureux de le voir.

Digitized by Google

F. De Vriese P. Moris P. Claeskens P. Philips P. Jacobs P. Génicot F. Pieters
P. Dwelshauwers P. Veys P. de Perpont P. Tanghe P. Sanders F. Toussaint

P. Van Emelen P. Van Lemberghe P.Cus Mgr Van Reeth P. le Grand P. Petersen P. Boon

LES MISSIONNAIRES DES DERNIERS DÉPARTS

Digitized by Google

Son collègue, le Père Henri Kestens, est aussi charmant que lui.

Les Pères habitent la cure avec les Frères Everard, François et Corneille, gens à tout faire. Ils rendent aux Pères les plus grands services. Sa Grandeur Monseigneur Van Rouslé se trouve dans le Mayumbe. Ses multiples occupations ne lui permettent ni de longs, ni de fréquents séjours à Léo.

A la cure se trouvait aussi le vaillant Père Geens, descendu de Nouvelle-Anvers pour aller fonder une nouvelle Mission au Lac Léopold II. C'est l'homme qu'il faut pour cette difficile entreprise. Que Dieu le protège! C'est un ancien. Dix ans d'Afrique. L'expérience ne lui manque pas.

Dans la soirée un steamer, qui fait le service sur le haut fleuve, nous amène un Père prémontré. Il descend des Amadis pour rentrer en Europe. Il a à peine trois ans de séjour au Congo. Son état de santé n'était pas brillant, disait-on. Vous voyez qu'il y a du mouvement dans l'hospitalière demeure du Père Calon. En un an, le vénéré missionnaire y héberge, parfois pendant plusieurs jours, plus de six cents passagers, quasi tous missionnaires.

Jeudi 20. — Nous passons la matinée à rendre visite aux autorités, à M. l'inspecteur d'Etat Mahieu, à M. Moulaert, capitaine-commandant et commissaire du district.

Dans le courant de l'après-midi ont lieu les funérailles d'un agent de l'Etat, décédé la veille, muni des sacrements de notre Mère la sainte Eglise. Sur le cercueil est placé le drapeau bleu étoilé d'or. Bon nombre d'agents assistent aux funérailles. Un détachement de troupes rend les honneurs.

J'ai profité de mon passage à Léopoldville pour visiter le couvent des Sœurs franciscaines. Il est presque achevé. Les courageuses femmes viendront s'y installer d'ici à quelques mois. Elles s'occuperont surtout du soin des malades.

J'ai pu constater *de visu* le bien opéré à Léo par le Révérend Père Calon et ses dévoués collègues. Actuellement le nombre des chrétiens peut s'évaluer à un millier sur une population de trois mille à quatre mille. Ils ne manquent certainement pas de ferveur. Tous les jours une centaine au moins assistent à la messe de 5 heures. Un grand nombre, avant de se rendre à leur tâche journalière, font une visite au Saint Sacrement. Presque à toutes les messes du jour, on voit des chrétiens agenouillés aux pieds de la Vierge de Lourdes, à qui les Pères ont élevé une jolie grotte. Notez que ce sont les chrétiens, les femmes surtout, qui sont allés au fleuve chercher les immenses pierres qui devaient servir à sa construction.

A la tombée de la nuit, malgré les fatigues de la journée, ils viennent assister nombreux au catéchisme et à la prière du soir.

La veille de la fête du Sacré-Cœur, le Père Calon avait exprimé un simple désir de voir la statue du divin Maitre ornée d'un beau luminaire. Le lendemain, hommes et femmes accompagnés de leurs petits enfants vinrent déposer des bougies au pied de l'autel. On les compta Il y en avait plus de trois cents. Tout cela prouve que la ferveur règne parmi les chrétiens de Léo. Ce sont les noirs qui donnent ici l'exemple aux blancs. Sur le nombreux personnel attaché à la station, deux seulement assistent régulièrement à la messe le dimanche. Ce sont deux braves, deux courageux.

Vendredi 21. — Je suis toujours à Léopoldville. Hier soir sont arrivés à la cure, conduits par le Père Hubin, rédemptoriste, le Révérend Père Callewaert, de la Congrégation du Saint-Esprit, et trois de ses compagnons.

Digitized by Google

Aujourd'hui ils se sont embarqués pour aller fonder au Katanga une nouvelle Mission. Le Révérend Père Callewaert est né à Marcke, près de Courtrai. Ancien élève de l'Ecole apostolique de Turnhout, il a actuellement vingt-deux ans de Congo. Il n'arrivera à destination que dans six semaines. Que Dieu protège ces vrais pionniers de la civilisation !

On vient d'établir sur le mont Léopold, à vingt minutes de la station de l'Etat, un lazaret pour dormeurs Tous les noirs de Léo ont été ou seront examinés par les dévoués docteurs Broden et Rodhain Le germe de la maladie est-il constaté, l'individu est envoyé au lazaret. Les savants docteurs ont commencé par le personnel noir employé sur les steamers. Au moins cent individus ont été envoyés au lazaret.

Je m'y suis rendu ce matin. Sous un bien modeste hangar, entouré de gens plus ou moins atteints, est assis le docteur Broden. Il examine attentivement au microscope le liquide extrait des ganglions du cou des gens qui lui sont présentés. C'est un travail lent, difficile, fatigant, qui demande beaucoup de patience et d'expérience.

Après examen et annotation du degré de maladie de l'individu, le docteur fait prendre à celui-ci une solution d'atoxyl. Ce médicament doit être administré avec la plus grande précaution, car il peut provoquer toute espèce de complication, voire même la cécité. Le docteur Broden, très aimablement, nous a donné tous les renseignements que nous lui avons demandés.

La maladie du sommeil est due, comme je vous l'ai déjà dit, à l'introduction dans l'organisme d'un être infiniment petit ou protozoaire.

Des années peuvent s'écouler entre l'infection et la maladie proprement dite. On peut constater la maladie par des glandes qui se sont formées dans le cou. Quand on soupçonne la maladie, comme c'est le cas pour les individus qui se trouvent au lazaret, on fait une ponction dans les ganglions et dans le liquide qui s'en échappe, comme le docteur me l'a fait voir, on découvre le ver infiniment petit.

Comme l'assimilation de l'atoxyl est plus rapide par la bouche, on essaie de supprimer les injections sous-cutanées et intramusculaires d'atoxyl.

Samedi 22. — En quittant le lazaret du docteur Broden, nous descendons vers le grand fleuve, le Zaïre des Portugais. Il est là devant nous, je ne dirai pas dans toute sa majesté, mais dans toute sa force et sa fureur. Ici commencent, en effet, les fameuses cataractes qui, jusqu'à Matadi, rendent toute navigation impossible. Ce sont elles qui expliquent la construction des 400 kilomètres de chemin de fer, de Matadi à Léopoldville, œuvre des petits Belges, tant enviée de nos jours par les voisins de la petite Belgique.

Les eaux du fleuve viennent se briser contre ses rochers, s'élèvent à plusieurs mètres de hauteur, pour retomber avec un fracas épouvantable.

Etant à Kimuenza, à 20 kilomètres de Léo, nous nous plaisions parfois le soir à écouter le sourd grondement des cataractes de Léo.

Nous longeons la rive du fleuve et arrivons à l'hôpital où le docteur Rodhain, collègue du docteur Broden, est tout entier au soin des malades. J'y vois un de mes anciens de Ki Mwenza. Il est là depuis sept mois, probablement atteint du mal mystérieux.

L'hôpital est le rendez-vous de toutes les misères : gens atteints de pneumonie, de dyssenterie, de plaies hideuses. En voilà un qui a le bras fracturé, un autre une épaule démise, une jambe cassée. Plus loin, mes oreilles sont attirées par les cris d'un individu enchaîné. Le pauvre homme est fou. Il se dit chrétien, de la région de Kimpako. Nous irons

Digitized by Google

aux informations Pendant que je suis là, on apporte le cadavre d'un malheureux qui vient de mourir.

Toutes les misères que vous rencontrez dans les hôpitaux d'Europe, vous les rencontrez ici, naturellement à un degré plus élevé. La propreté n'est pas ce qu'elle devrait être. J'admets que la chose est difficile, mais on pourrait certainement désinfecter davantage les différentes salles et leurs environs, d'où se dégage une odeur très accentuée, qui certes doit être nuisible aux malades.

Tout comme le docteur Broden, le docteur Rodhain se montre des plus charmants Ce n'est pas une sinécure que la place de docteur à Léopoldville. Mettez-y encore deux ou trois vaillants médecins, et ils y trouveront ample besogne.

Avant de rentrer à la cure, nous nous arrêtons quelques instants au port de Léo. Naturellement le chargement et déchargement des navires comme celui des trains de marchandises amène beaucoup de mouvement au port de Léo. C'est un va-et vient continuel. Des cris, des appels à droite et à gauche. Ici l'on entend le sifflet de la locomotive. Là-bas, au loin la sirène d'un navire qui annonce son arrivée.

Tout ce vacarme vous rappelle notre grande métropole commerciale. A l'honneur de ceux qui se sont succédé comme chefs du district du Stanley-Pool, depuis Costermans, le défunt vice-gouverneur qui peut être considéré comme le fondateur de Léopoldville, jusqu'à l'inspecteur Mahieu qui a attaché son nom à la ligne téléphonique, M. le directeur général Deuster et le capitaine-commandant Moulaert, tout homme impartial doit avouer qu'on a énormément travaillé à Léo. La station s'est beaucoup embellie. Les maisons des agents se sont beaucoup améliorées. De longues allées plantées d'essences diverses, cocotiers, manguiers, etc., ont été tracées. A divers endroits, on rencontre des parterres de fleurs. Des jardinets fort bien entretenus entourent les demeures des agents. Tout cela donne un fort joli cachet à la station.

Où est le temps, il y a dix ans à peine, où l'on entrait à Léo par une espèce d'escalier en bois, véritable casse-cou? Tout cela a été nivelé, arrangé. L'écoulement des eaux se fait quasi comme en Europe.

Le transport des charges à l'intérieur de la station se fait en grande partie à dos de chameaux. Excellente innovation due à l'initiative de l'inspecteur Mahieu C'est avec plaisir que j'ai appris que tout travail est quasi supprimé le dimanche, de telle façon que tout le personnel peut facilement assister à la messe qui a lieu à 7 h. 1/2. L'appel même n'existe plus.

Je suis rentré à Ki Mweuza il y a quelques heures.

Dimanche 23. — En me rappelant tout ce que j'ai vu ces jours derniers, Léo, avec son personnel de trois mille à quatre mille hommes, son mouvement, sa vie, mériterait le nom d'Illusion-ville. Un étranger qui se contente de voir les grandes stations de l'Etat : Boma, Matadi, Léo, Stanleyville, ne s'imagine pas à quelle proportion est réduite la population indigène à l'intérieur, par la maladie du sommeil. Aussi ai-je appris avec satisfaction que le Commissaire de district allait se mettre en route pour visiter les villages indigènes. Il jugera par lui-même combien ils sont dépeuplés. Déjà des messagers ont été expédiés pour faire la toilette des routes par où il doit passer. Les villages seront nettoyés. Les ponts des rivières reconstruits. Peut-être qu'on amènera des populations sur son passage, comme cela se fit lors de l'inauguration du chemin de fer, de sorte qu'il se fera encore illusion et s'imaginera que tout est pour le mieux.

Mardi 25. — Un léopard vient de rendre visite à la ferme-chapelle de Kimbinza, cinq chèvres ont été tuées. O le terrible carnassier!

Digitized by Google

A Binanga, en quelques années, grâce au catéchiste, nous en avons pris sept au piège.

Jeudi 27. — Une bonne quarantaine de catéchistes nous ont quittés ce matin pour se rendre à Ki Santu et y suivre les exercices de la retraite. Elle commence dimanche soir pour se terminer jeudi prochain.

Semblables à nos paysans des Flandres qui se rendent à quelque lointain pèlerinage, nos jeunes gens s'en vont aussi chargés de vivres. Car la route est longue — 36 lieues aller et retour — et quatre jours de séjour à Ki Santu. Outre deux cents pains de manioc, nous leur avons distribué près de 300 francs. Fortes dépenses pour notre maigre budget, mais c'est pour le plus grand bien

Lundi 1er juillet. — Dans les grands centres, à Boma, Matadi, Léopoldville, se célèbre aujourd'hui la fête de l'Indépendance Les noirs l'appellent : Nkinsi a malafu (la fête du vin). Ce jour-ci plus d'un blanc est dans les vignes. Souvent il s'en suit des bagarres, et il n'est pas rare de voir alors un blanc civilisateur conduit au bureau de police par les noirs qu'il est venu civiliser.

Jeudi 4. — Nous avons à peu près cinquante mille briques pour commencer la reconstruction de notre école et autres bâtiments renversés par l'ouragan du 22 février dernier.

D'ici à quelques semaines, nous pourrons nous mettre à l'œuvre.

Samedi 6. — Nos catéchistes et autres jeunes gens qui se sont rendus à Ki Santu pour y suivre les exercices de la retraite sont revenus en partie.

Plus de cinq cents chrétiens étaient présents. Les Pères de Ki Santu ont été très édifiés de leur piété et de leur assiduité aux divers exercices.

Dimanche 7. — Si la population diminue, par contre le nombre des léopards ne diminue pas. Un catéchiste m'annonce que l'un de ces terribles carnassiers vient d'égorger encore trois chèvres. En voilà huit en quelques jours.

Sauvés de la maladie du sommeil et espoir de l'avenir

Nous avons publié dans notre dernier numéro une statistique bien inquiétante sur la dépopulation du Congo. Nous lui donnons une suite aujourd'hui en la complétant par une autre statistique plus consolante. Cette dernière permet d'apprécier d'une manière visible l'action salutaire des missionnaires atteignant même le bien-être physique de la race noire.

En regard du chiffre — descendu si bas — de la population adulte bien portante, nous indiquons, pour chaque village, le nombre des orphelins recueillis par la Mission.

Entourés des soins plus intelligents qu'ils reçoivent de la part des Pères et des Sœurs, ils nous permettent d'espérer qu'ils reformeront un jour en quelque façon cette population détruite par la maladie du sommeil.

Puisse se réaliser ce souhait ardent de ceux qui se dévouent à la pauvre race congolaise !

Digitized by Google

Tableau comparant l'état de trois Chefferies en 1894 et 1907

		1894 Nombre approxim. d'hommes valides.	1907 Nombre très approximatif d'hommes valides	Nombre d'enfants orphelins qui survivent de ceux que la Mission a sauvés. Garçons	Filles	Total
I. Chefferie de Kisantu	Kisantu	105	15	39	54	93
	Kiduma	75	10	21	10	31
	Kikoka	100	15	22	12	34
	Kikeso	40	1	2	2	4
	Kipasa	25	12	21	7	28
	Kintoto	12	4	13	6	19
	Kikosi	30	0	13	10	23
	Kimbamba	20	3	6	0	6
	Kizinga	20	10	12	2	14
	Kimuingo	35	5	12	13	25
	Kiala	36	0	22	8	30
	Kinlau	60	8	10	4	14
	Sadi	20	4	12	0	12
	Boko Nzadi	70	8	39	6	45
	Londo	30	6	8	3	11
		723	101	252	137	389
II. Chefferie de Kinturi	Kinturi	100	40	16	7	23
	Lemba	20	0	7	0	7
	Langa	30	3	1	1	2
	Kimpungo	30	0	0	0	0
	Luka	20	7	16	5	21
	Kinkoko	80	7	17	6	23
	Kimuanga	20	2	17	2	19
	Kiluela	10	3	2	2	4
	Kimayala	150	17	26	17	43
	Ndemba	55	4	18	4	24
	Kinduala	60	2		2	
	Kingundu	30	2	8	6	14
	Gongo	50	0	0	0	0
	Kinzundu	80	20	24	33	57
	Kiluama	70	15	18	5	23
	Kindona	20	3	9	2	11
		825	125	179	92	271
III. Chefferie de Kibangu	Kibangu	120	34			
	Zunzi	70	15	117	94	211
	Kingombe	80	12			
	Boko	70	10	62	55	117
	Kimeso	40	4	4	2	6
	Kimbongo					
	Kinanga	90	3			
	Kinzambi	37	4	54	31	85
	Kimbi	90	2			
	Kinsudi	20	0	2	0	2
	Gongi	25	0	0	0	0
		642	84	239	182	421
	TOTAUX	2,190	310	670	411	1,081

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

La chapelle du Sacré-Cœur à Kauali

par le Père C. Vandendriessche, S. J.

Le village de Kauali se trouve à 7 milles au sud-est de Ranchi (v. la carte, p. 124, *Missions Belges*, n° d'avril 1907); avec les villages environnants, il compte actuellement 533 chrétiens, dont 164 sont baptisés et 369 catéchumènes. Pendant plusieurs années, il n'y eut qu'une seule famille chrétienne dans cette partie du pays; cette unique famille est déjà mentionnée dans un registre datant de 1894 et, au commencement de 1902, nous en étions encore au même point. Les païens se montraient non seulement indifférents, mais hostiles. Il y a trois ou quatre ans, le Père De Hon, alors en traitement à Ranchi, me parlait de ses expériences d'autrefois; il me raconta qu'un jour étant allé à Kauali avec le Père Canoy visiter la seule famille catholique de l'endroit, ils se virent bientôt entourés d'une troupe de païens dont les intentions ne semblaient rien moins que pacifiques; et, devant leur attitude menaçante, ils durent quitter le village... plus vite qu'ils n'y étaient entrés! « Le plus excité de tous et le meneur de la bande, ajouta-t-il, était le pahan (1). »

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

MOULIN A HUILE

(1) Le pahan ou pahanr est un personnage important dans les villages ouraons et mundaris; c'est le sacrificateur du village. A certaines époques déterminées par la coutume, il doit offrir des sacrifices au diable au nom de tous les habitants du village. Le pahan appartient toujours à l'une des familles les plus influentes et jouit généralement d'une grande autorité même dans les questions d'ordre purement matériel.

Digitized by Google

KAUALI — APRÈS LA BÉNÉDICT

Ecole Saint-Ignace

Huttes du catéchiste et du maître d'école

Club des jeunes gens cath

Digitized by Google

DE LA CHAPELLE (9 JUIN 1907)

'anfare de l'école Saint-Jean-Berchmans avec son drapeau — Chambre-Sacristie

ts de Ranchi avec son drapeau — Chapelle du Sacré-Cœur

Digitized by Google

Or, c'était précisément le pahan et sa famille qui, dans le courant de l'année 1901, étaient venus se faire inscrire comme catéchumènes chez le Père Van Robays et dont la conversion devait donner finalement le branle aux villages voisins. A la première occasion, je n'eus rien de plus empressé que de demander à Dhana pahan s'il se rappelait avoir un jour chassé les Pères de son village; il se rappelait parfaitement cet incident, mais il protesta que ce n'était pas lui! J'eus beau tâcher de lui démontrer que ce ne pouvait être un autre, il ne voulut pas en convenir.

Quoi qu'il en soit, Dhana est chrétien, ainsi que la branche aînée de la famille dont il est le chef, et bien qu'il ait gardé un faible pour la bière de riz, comme beaucoup de ses compatriotes, je puis lui rendre le témoignage qu'il est devenu bon chrétien: comme il savait lire, il a pu s'instruire rapidement et recevoir le baptême avant les autres membres de sa famille. Il n'a plus de pahan que le titre; quant aux fonctions de sacrificateur qu'il passe au chef de la branche cadette encore païenne, mais Dhana pahan n'en est pas moins resté un homme important et respecté dans le pays.

[illegible]

les catéchistes me demandèrent de ne pas le faire. « Même nous autres, me dirent-ils, nous n'y allons pas; ces gens nous ont suppliés de ne pas paraître chez eux avant que leur décision ne soit prise, et les pourparlers se font en cachette soit à Kauali, soit plus souvent à Jaratoli, un village au milieu de la jungle. »

— Et pourquoi tant de mystères? De qui ou de quoi ont-ils peur?

— Ils craignent la colère de leurs zémindars si ceux-ci viennent à savoir qu'ils désirent se faire chrétiens.

Cependant quelques-uns d'entre eux eurent assez de courage pour venir me trouver à Ranchi; ils confirmèrent ce qu'avaient dit les catéchistes concernant leurs intentions et aussi leurs craintes. Je les encourageai de mon mieux et promis de les aider. Mais ils partirent sans avoir rien décidé et pendant plusieurs semaines je n'en entendis plus rien. Je commençais à me demander si leurs vaines terreurs n'allaient pas les retenir dans le paganisme; je me rappelle qu'un dimanche du mois de septembre, le jour de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs,

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

LES FILLES DE L'ÉCOLE DE RANCHI EN EXCURSION A KAUALI

j'avais fait part au Révérend Père Recteur de mes appréhensions; le lendemain matin je vis entrer dans ma chambre, sans se faire annoncer, une trentaine de Kôles, figures inconnues pour la plupart : c'étaient les chefs de famille d'Unidih et de Mahadeosiring; cette fois, leur résolution était prise, ils voulaient se faire chrétiens pour échapper à la tyrannie de leurs zémindars.

Digitized by Google

« Tyrannie », le terme est un peu fort, direz-vous peut-être. Jugez vous-même s'il l'est trop :

D'abord, ils étaient forcés de payer une rente double, parfois même triple de celle qui était due; puis ils étaient soumis à des corvées sans nombre : tantôt il fallait aller couper du bois dans la jungle pour le zémindar; tantôt aider à la construction d'une maison; puis ils étaient réquisitionnés pour faire office de batteurs quand monsieur allait à la chasse; ou bien il fallait l'accompagner dans ses voyages pour porter ses bagages ou son palanquin ! Quelqu'un de ces pauvres était-il malade et par suite incapable de rendre les services exigés, il devait payer une compensation soit en roupies, soit en nature. « Nous avions à peine le temps de cultiver nos propres champs », me disaient-ils plus tard.

Cl. du P. Vandendriessche, S.J.

ÉLÉPHANT INDIEN

— Un jour il est venu nous prendre un bœuf, ajoutait un autre.

— Et vous vous laissiez écorcher ainsi sans protester?

— Que pouvions-nous faire? Nous avions si peur!

Comme je visitais Mahadcosiring il y a quelques mois, je trouvai les nouveaux chrétiens occupés à réparer leurs maisons et à les couvrir de tuiles. Dans mes visites précédentes j'avais remarqué qu'elles avaient des toitures en chaume, ce qui, aux environs de Ranchi du moins, ne se rencontre que chez les plus pauvres. J'en fis la remarque au catéchiste qui m'accompagnait. « Ah! me dit-il en riant, maintenant ils ont des loisirs et ils en profitent pour fabriquer des tuiles et mettre leurs maisons à neuf; auparavant, grâce aux corvées continuelles, ils avaient à peine le temps de couper du « kher » (une espèce de graminée qui tient lieu de chaume).

Peu de temps après que ces deux villages se furent déclarés chrétiens, j'eus un petit spécimen des procédés du zémindar. Un jour, Chuttka Bale, un homme d'Unidih, accourt chez moi pour me dire que sa fillette Budhni, un bébé de 2 ans, est tombée dans le puits, mais que ses compagnes ayant donné l'alarme on l'a retirée saine et sauve.

Digitized by Google

— Allons, tant mieux, mon ami! Mais ce n'était pas la peine de venir si loin pour me raconter cela.

— C'est qu'il y a encore autre chose; le zémindar menace de me dénoncer à la police si je ne lui donne pas 4 ou 5 roupies.

— Vous dénoncer à la police! Et pourquoi donc?

— Parce que Budhni a été sur le point d'être noyée.

— Est-ce vous qui l'avez jetée dans le puits?

— Oh, non, Père, elle y est tombée en jouant et c'est moi qui l'ai retirée.

— Alors, qu'avez-vous à craindre? Laissez le zémindar vous dénoncer à la police, si cela l'amuse; soyez sûr qu'il n'en fera rien : il est trop malin pour se brûler les doigts à ce jeu-là; et s'il cherche encore à vous extorquer de l'argent, envoyez-le promener!

Comme c'était à prévoir, le zémindar jugea plus prudent de ne pas insister.

Quelques jours plus tard, nouvelle députation : une fête païenne est proche et le zémindar réclame les cotisations pour le « puja »; que devons-nous faire? Rien, et ne rien donner non plus.

Cette fois ce fut fini : le zémindar ne demanda plus rien et ne

KAUALI — CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR (9 JUIN 1907)

parla plus de corvées : il sait d'ailleurs aussi bien que moi que légalement il n'y a aucun droit. Mais il se mit à persécuter mes catéchumènes d'une autre manière : il commença contre

Digitized by Google

eux une série de procès qui n'est pas encore terminée ; en un peu plus de douze mois il y en a eu vingt-deux ! Grâce à Dieu, nous les avons toujours gagnés jusqu'ici, à l'exception de deux.

L'accession de ces deux villages et de plusieurs familles dans d'autres hameaux doublait le nombre des chrétiens dans les parages de Kauali ; cette fois il ne fallait pas tarder à bâtir. La Providence, d'ailleurs, montra clairement que le moment était venu, car le jour de Noël 1905 arrivait de Belgique la nouvelle qu'une personne charitable, dont j'ignore le nom, mais que le bon Dieu connaît et récompensera de sa libéralité, mettait à ma disposition une généreuse aumône pour bâtir à Kauali une belle chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur.

Dès le mois de janvier suivant, on commença à faire les briques, mais la pluie vint bientôt gâter les premières qui avaient été faites, encore peu nombreuses, heureusement, et arrêta le travail pour plusieurs semaines. Lorsque finalement les briques furent prêtes, la saison des pluies était proche ; puis j'eus quelque difficulté à trouver des maçons, si bien que les travaux de construction ne purent commencer qu'au mois de décembre 1906 ; ils avancèrent assez rapidement et à la fin de mai la chapelle était, sinon complètement terminée, au moins en état convenable pour être inaugurée.

La lettre suivante complète le récit que l'on vient de lire :

« Comme je vous l'ai annoncé, la bénédiction de la chapelle du Sacré-Cœur, à Kauali, a eu lieu le dimanche 9 juin. Monseigneur Meuleman, ne pouvant venir à Ranchi, avait délégué le Révérend Père Recteur, et quoique l'absence de notre archevêque ait diminué quelque peu l'éclat de la fête, celle-ci cependant a été magnifique ; je tâcherai de vous en donner tous les détails ; ils intéresseront sans aucun doute la généreuse donatrice à qui Kauali est redevable de sa chapelle ; la faire assister à la fête au moins en esprit sera une nouvelle manière de lui exprimer de nouveau ma très sincère reconnaissance.

» Pour faire les derniers préparatifs, je me rendis à Kauali le samedi soir ; arrivé vers 6 h. 1/2, je trouvai les environs de la chapelle déblayés des derniers débris des matériaux de construction, un nouveau chemin tracé et les alentours décorés de bannières et drapeaux ; la petite chambre était encombrée de paniers, de caisses renfermant toutes sortes de bonnes et belles choses ! Nous commençâmes par mettre en place les trois belles statues qu'à dessein je n'avais pas encore fait voir à mes chrétiens.

» ... Le lendemain, aux premières lueurs du jour, nous étions sur pied. A 5 heures, je fis sonner le gong pour appeler les chrétiens à l'église ; ces gongs en cuivre quand ils ont une taille un

Digitized by Google

peu respectable (celui que j'ai acheté pour Kauali a 45 centimètres de diamètre!) sont très sonores et peuvent s'entendre à plusieurs milles de distance. A 5 h. 1/4, commencèrent les confessions, qui durèrent jusque 7 h. 10. Dans l'entre-temps les chrétiens non seulement des environs, mais des villages plus éloignés, étaient arrivés avec leurs tambours et leurs grands drapeaux aux vives couleurs. Baramara, Jaratoli, Mahilong, même Gari-Hotwar étaient représentés, et les chrétiens du voisinage étaient là au grand complet; aussi, au commencement de la messe, la chapelle était déjà convenablement remplie. Avant de monter à l'autel, je communiquai à mes chrétiens les intentions pour lesquelles j'allais célébrer la sainte messe et pour lesquelles eux-mêmes devaient prier : d'abord la généreuse bienfaitrice de Kauali, puis eux-mêmes et leurs familles, enfin la conversion des païens des environs. Durant toute la messe il y eut environ soixante communions, chiffre qui dépassait de beaucoup ce que j'avais espéré.

» Tout avait été calme durant la messe, mais à peine les chrétiens furent ils sortis de la chapelle après l'action de grâces que le bruit devint assourdissant : la fanfare de l'école de Ranchi était arrivée, les tambours des différents villages battaient au plus fort, les explosions d'énormes pétards aussi retentissantes que des coups de canon dominaient le tout; mes chrétiens mettaient consciencieusement en pratique le principe tout indien que « plus il y a de bruit, plus une fête est belle »! Il s'agissait maintenant de conduire tout ce monde à la rencontre du Révérend Père Recteur. Je donnai ordre aux catéchistes de diriger la foule vers l'entrée d'un verger où avait été fixé le rendez-vous, mais je vis bien vite que leurs efforts seraient inutiles. Il fallait trouver un autre système et ce ne fut pas long : je fis grouper la fanfare et les tambours et : « En avant! » Cela réussit à merveille, comme je l'avais prévu, et toute la foule suivit sans se faire prier.

» Le Révérend Père Recteur arriva bientôt et quand il eut revêtu les ornements sacerdotaux, le cortège se mit en marche vers la chapelle; en tête était la fanfare, puis les hommes récitant le chapelet, la croix et un groupe d'enfants de chœur précédant le Révérend Père Recteur et ses assistants, enfin le groupe des femmes récitant également le chapelet fermait le cortège; la bénédiction eut lieu d'après les prescriptions du rituel et les murs furent aspergés d'eau bénite successivement à l'extérieur et à l'intérieur. Après la bénédiction de la chapelle eut lieu la bénédiction de l'école; les petits élèves et le clergé formaient seuls le cortège cette fois, le peuple se tenant à distance; j'avais fait donner aux premiers quelques bannières et ils avaient l'air tout fiers de leur importance! Et il y a de

Digitized by Google

quoi : n'ont-ils pas une école cent fois plus belle que la plus belle hutte de leur village?

» La bénédiction de l'école terminée, nous rentrâmes à la chapelle pour la bénédiction des statues, puis j'adressai quelques mots à mes chrétiens au sujet des cérémonies qui venaient d'avoir lieu. A ce moment-là la chapelle était pleine comme un

Cl du P. Vandendriessche, S. J

KAUALI — FANFARE SAINT-JEAN-BERCHMANS ARRIVANT PRÈS DE LA CHAPELLE

œuf et on me dit qu'il y avait encore du monde qui forcément était resté dehors : outre les chrétiens venus à la messe le matin, il y avait encore les « artistes » de la fanfare et plus de cent de mes jeunes gens de Ranchi qui, après avoir entendu la messe là-bas, étaient venus à Kauali prendre part à la fête. Dans la chapelle il devait y avoir, je pense, de quatre cents à cinq cents personnes; mais, comme je le disais plus haut, il n'y avait plus guère d'espace pour se mouvoir! J'estime que la chapelle peut contenir de trois cent cinquante à quatre cents personnes sans difficulté et davantage en se serrant un peu. Comme le remarquait un de mes catéchistes, la chapelle n'a pas l'air très grande, mais elle peut contenir plus de monde qu'on ne le dirait à première vue. Cela aura fait du bien à mes chrétiens de se sentir en nombre; le soir, comme je causais avec mes jeunes gens de Kauali, l'un d'eux (tout juste un des fils de la famille qui fut seule catholique là-bas pendant plusieurs années) me dit : « Père, il doit bien y avoir cent vingt chrétiens à Kauali et aux environs. » Il fut très étonné quand je lui répondis qu'ils étaient près de quatre cents et qu'il y en avait environ trois mille dans le district de Ranchi et plus de cent mille dans le

Digitized by Google

Chota-Nagpore. Avec la grâce du bon Dieu, tout ce pays deviendra catholique.

» Après le sermon, les litanies du Sacré-Cœur et l'acte de consécration suivis d'un cantique au Sacré-Cœur terminèrent la cérémonie.

» Pendant que la fanfare jouait quelques morceaux, il y eut grande distribution de bonbons, et les femmes de Kauali, les chrétiennes d'abord, les païennes ensuite, vinrent laver les mains au Révérend Père Recteur, puis peu à peu la plupart des chrétiens rentrèrent dans leurs différents villages; il était plus de 11 heures et le plus grand nombre n'avait pas encore mangé. Mes jeunes gens de Ranchi, pour qui on avait apporté des provisions, restèrent, et après leur dîner il y eut concours au jeu de quilles; nous avions comme prix deux belles vestes, un des derniers dons du regretté baron d'Ahérée; plusieurs chrétiens de Kauali prirent part au jeu, nouveau pour eux: même le vieil Hubert Dhana, l'ex-pahan (sacrificateur), était de la partie! S'il avait pu gagner une veste! Vers 3 h. 1/2, les chrétiens de Ranchi quittèrent Kauali; ils étaient enchantés de la fête et firent la route aux sons des tambours, en chantant et dansant; aussi n'arrivèrent-ils à Ranchi qu'à 8 h. 1/2 du soir!

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.
KAUALI — TRANSPORT DES BRIQUES

» Le Révérend Père Recteur était rentré à Ranchi vers midi et les Révérends Pères Dillinger et Gilles, ainsi que le Frère Van Aken, me quittèrent vers 5 heures du soir; j'avais décidé de passer la nuit à Kauali, car la fête n'était pas encore terminée : le programme comprenait encore un numéro forcément remis jusqu'au soir : le feu d'artifice. Je passai donc ces dernières heures de la journée seul avec mes chrétiens de Kauali

Digitized by Google

et tout à fait « en famille ». Comme on se sent « chez soi » au milieu de ces braves gens simples et confiants! On sent qu'ils vous considèrent comme leur père et qu'on gagne tout en les traitant comme de bons enfants. Je commençai par distribuer ce qui me restait de bonbons aux enfants du village. Les petits païens vinrent aussi pour avoir leur part et je la leur donnai bien volontiers; n'est-ce pas un moyen d'attirer les papas et mamans? Dans ces derniers temps, j'ai été heureux de constater que les dispositions des païens avaient bien changé à Kauali; je vous ai raconté qu'il y a plusieurs années, les Révérends Pères De Hon et Canoy avaient dû un jour quitter le village à la hâte en présence de l'attitude menaçante des païens; il y a quatre ou cinq ans, lorsque pour la première fois je parlai de bâtir une chapelle-école et une maison pour le maître, les chrétiens me dirent : « Père, attendez; si le maître allait s'établir là-bas, les païens pourraient lui faire un mauvais coup. » Quand je passais à travers le village, les païens faisaient semblant de ne pas me voir; aucun ne m'aurait salué. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : le « pahan » (sacrificateur, successeur du vieil Hubert) et le « mahto » (comme qui dirait le bourgmestre), païens tous deux, sont mes « grands amis » et ne manquent pas de venir faire un grand « salaam » chaque fois que je parais au village; les jeunes gens ne me fuient plus et, en passant à travers le village l'après-midi, je constatai que les païens aussi faisaient « kermesse » à l'occasion de la bénédiction de la chapelle. Vers le soir, ils vinrent voir la chapelle et ne se lassèrent pas d'admirer les belles statues, celle de la sainte Vierge surtout semblait les charmer; puisse cette bonne Mère les conduire au Sacré-Cœur : *Ad Jesum per Mariam*. Priez bien pour eux.

» Pour rester fidèle à mes anciennes habitudes d'Alost et de Louvain, je fis monter un ballon quand le vent fut tombé un peu vers le soir; beaucoup sans doute n'avaient jamais vu de ballon, car au moment où il passa au-dessus du village, les vieux païens s'écrièrent : « Eh! voilà « un chut» (un diable) qui monte en l'air maintenant! » Ce qui fit beaucoup rire les jeunes gens païens et chrétiens qui m'entouraient et qui avaient vu que ce diable n'était que du papier de soie.

» Peu après nous eûmes un petit accident qui eût pu tourner au tragique : une bombe ou pétard venait d'éclater quand du nuage de fumée nous vîmes sortir une forme humaine toute en feu. Le pauvre garçon avait maladroitement allumé le pétard qui avait éclaté à côté de lui et avait mis le feu à ses habits : heureusement, nous ne perdîmes pas la tête et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ses habits furent arrachés, si bien que sur le corps il n'avait pas de trace de brûlure. Il en fut quitte pour la perte de ses sourcils et quelques légères brûlures

Digitized by Google

à la joue causées par la flamme au moment de l'explosion; après huit jours, il en reste à peine quelques traces; j'avoue que ces quelques secondes ont été pleines d'anxiété et que j'aurai longtemps devant les yeux ce jeune homme entouré de flammes et courant comme un égaré; quand je songe qu'il aurait pu être tué sur le coup par l'explosion ou être affreusement brûlé ensuite, et que, somme toute, mon ami Roch est sain et sauf, c'est bien du fond du cœur que je dis : *Deo Gratias!*

» Le feu d'artifice vint terminer la fête : j'en avais confié la direction à mon maître d'école qui est expert en ces matières et cela me donna l'occasion d'avoir un petit spécimen de leurs

Cl. du F. Molitor, S. J.

LA NOUVELLE ÉGLISE SAINT-JEAN A CALCUTTA (VOIR PAGE 437)

goûts : pour nous, d'après le principe « Varietas placet », nous aurions mis un peu de variété dans la succession des différentes pièces; pour eux, on dirait que la monotonie plaît davantage : ainsi les battements réguliers du tambour et les mêmes chants répétés pendant des heures ne semblent pas causer le moindre ennui, au contraire ils s'animent davantage à mesure que la même ritournelle se répète. Il en fut de même ici : les pièces de même espèce furent tirées successivement, puis une autre série, et ainsi jusqu'à la fin. *De gustibus non est disputandum!* Païens et chrétiens trouvèrent la chose magnifique. Sans aucun doute ils garderont longtemps le souvenir de cette belle fête : jamais ils n'avaient rien vu d'aussi beau et les impressions de cette journée feront du bien à mes chrétiens et, je n'en doute pas, aux païens également.

Digitized by Google

» Les photographies que je vous envoie vous donneront une bonne idée de la chapelle et des bâtiments qui l'avoisinent : le bâtiment près du bord à gauche est l'école, puis vient la hutte servant de demeure au maître d'école et au catéchiste ; enfin la chapelle avec la chambre attenante, sur les marches de la véranda se trouvent le Révérend Père Grosjean et le Père Dillinger.

» C'est par de nouveaux remerciements que je dois terminer ma lettre, je viens en effet de recevoir celle par laquelle vous m'annoncez que la bienfaitrice de Kauali continue ses générosités en me fournissant les ornements de la chapelle. J'ai tâché, en écrivant ces détails que vous voudrez bien lui communiquer, de montrer que je ne l'oublie pas, mais Notre-Seigneur seul pourra la récompenser dignement de tout ce qu'elle fait pour la gloire de son divin Cœur ; je le Lui demande tous les jours.

» Votre très reconnaissant en N.-S.,
» C. VANDENDRIESSCHE, S. J. »

Le Père Hermann-Ignace Koch, S. J.

SOUVENIRS

(Suite)

Le Christmas de 1870 trouva Hermann dans son pays natal. Après une séparation de neuf ans, il avait eu le bonheur d'embrasser sa mère, auprès de qui il resta quelque temps. Depuis sa conversion, M^me^ Koch s'était rapprochée naturellement du groupe catholique de la ville, et c'est dans cette société qu'Hermann passait maintenant ses journées de vacances. Insensiblement il se sentait moins hostile à la religion de sa mère, et la fête de Noël ne se termina pas sans lui laisser un souvenir ému qui se confondait dans son cœur avec l'appel de Dieu vers la vérité.

Bientôt le jeune marin sollicita un nouvel engagement et s'embarqua sur un navire allemand, le *Saint-Etienne*. Il souhaitait visiter d'autres parties du monde et il reprit la vie aventureuse qui était si profondément dans ses goûts. Puis il devint troisième officier à bord d'un navire qui faisait chaque mois le service entre Demerara et Baltimore. Quand il touchait terre à Demerara, où habitait sa mère, il avait hâte de retrouver ses amis catholiques et, de plus en plus, il sympathisait à leurs

Digitized by Google

convictions religieuses. Pendant une de ces traversées mensuelles, il rencontra parmi les passagers une jeune Anglaise, qui connaissait sa mère et avait pour celle-ci une affection presque filiale. Comme M^me^ Koch, elle habitait Demerara. Hermann eut l'occasion de la revoir et fut de plus en plus touché de ses qualités et surtout de sa profonde piété. Bientôt il n'eut qu'un désir, celui d'épouser une personne qui lui semblait si accomplie. Mais la différence de leurs religions mettait entre eux un obstacle insurmontable. La Providence se servit de cette circonstance pour amener Hermann à une étude plus approfondie de la foi catholique et, en se rappelant plus tard le 25 décembre 1872, il put écrire :

« Ce Christmas fut pour moi le plus radieux de tous ceux que j'ai notés jusqu'ici. J'avais été reçu dans l'Eglise catholique (1) et j'étais capitaine du plus beau schooner qui fût jamais. Rien ne pouvait plus, me semblait-il, s'opposer à mon union avec Maggie. Ma conversion datait de deux mois et j'étais dans toute la joie que donnent le calme de la conscience et la possession de la vérité religieuse. J'assistai à la messe de minuit avec Maggie et sa mère et, pour la première fois, je trouvai dans les fêtes de Noël autre chose qu'une cérémonie extérieure dont le côté poétique, bien que touchant, m'avait toujours paru assez factice. »

Une année se passe et Hermann, tout en gardant en son cœur le même désir de bonheur terrestre, n'en révèle rien à la jeune fille qu'il aime. Elle non plus n'a point parlé. « Et cependant, dit-il, nous étions certains de nos sentiments réciproques et de notre mutuelle fidélité. » A cette époque, vers la Noël de 1873, il crut qu'il était temps de faire une démarche explicite, mais avant tout il voulut consulter son confesseur, en qui il avait grande confiance; contre toute attente — et Hermann y voit une inspiration providentielle — celui-ci se prononça pour la négative. Ne comprit-il point le jeune homme? Y eut-il une sorte de malentendu dans l'exposé de la situation? Sans s'en rendre compte, le jeune marin donna-t-il plus d'importance qu'il ne le crut lui-même à l'engagement implicite contracté devant Dieu dans la circonstance périlleuse rappelée plus haut? ses notes ne le disent pas clairement. Toujours est-il qu'il n'insiste pas et qu'à l'instant il renonce au bonheur humain longtemps rêvé.

« Le cœur triste, je priai longuement avant de quitter la cathédrale. Peu à peu, j'élevai mon cœur à des pensées plus hautes que celles qui me faisaient souffrir et je m'inclinai devant

(1) Les notes du Père Koch ne disent rien de la date exacte ni du lieu où il fut reçu dans l'Eglise catholique.

Digitized by Google

ce que je croyais être mon devoir. Mes réflexions se prolongèrent pendant les semaines qui suivirent. Le calme se faisait en moi. Peu à peu je songeai à un genre de vie bien différent et, après avoir réfléchi et prié encore, une idée, confuse d'abord, se précisa en moi : je pris la décision d'entrer dans la Compagnie de Jésus. »

Sans tarder, il se mit à l'étude du latin; toutefois, il suivait en secret ses premières leçons, ne pouvant encore se résigner à découvrir ses projets à celle dont il se savait aimé. « Mais bientôt, ajoute-t-il, Dieu m'aida à faire le plus grand sacrifice de ma vie en renonçant pour toujours à cette jeune fille, la plus pure et la plus aimable que j'ai jamais rencontrée. »

Deux ans se passent, pendant lesquels Hermann se prépare à son nouveau genre de vie. Pendant ce temps la maladie l'éprouve, et sa convalescence dure des mois; il est obligé de se rendre à Surinam pour se rétablir. Aussitôt qu'il le peut, il s'embarque pour l'Europe afin de se présenter au noviciat de Roehampton, près de Londres. Durant son voyage, il fut atteint d'une bronchite qui devint une pleurésie. Il s'en guérit en Hollande et put continuer sa route Mais que de patience et d'énergie il va falloir à ce jeune capitaine habitué à l'indépendance avant de pouvoir se dire novice de la Compagnie de Jésus!

A Londres, il se présente à la résidence des Pères Jésuites. On ne le connaît guère et peut-être doute-t-on un peu du sérieux de sa vocation. Pendant un mois, Hermann y remplit spontanément de très modestes fonctions... à la cuisine. Puis il va frapper au noviciat de la Province anglaise, à Roehampton. Hélas! Hermann était de sang mêlé et il lui fut déclaré avec grande délicatesse qu'il ne pourrait guère être reçu dans la Compagnie que pour des pays de missions, où la marque physique de son origine ne serait pas un obstacle au bien qu'il brûlait de réaliser.

Ses aspirations se tournèrent aussitôt vers la mission du Bengale, desservie par les Jésuites belges. *(A continuer.)*

NOTES ET INFORMATIONS

Congo — Lettre du Père J.-B. HANQUET. — *Dumont-Saint-André*, 27 mai 1907 :

« CHER BIENFAITEUR.

» Puisque les détails que je vous ai communiqués dans ma dernière lettre ont eu le don de vous plaire, je vais m'enhardir et achever de vous faire connaître vos petits protégés.

» Au tour donc aujourd'hui des demoiselles, car je suis « Père en

Digitized by Google

Dieu » de toute une bande de gamines et ce n'est pas peu dire. On ne se fait pas idée en Belgique de l'état d'abrutissement dans lequel se trouve le beau sexe au Congo. Un jour que je m'entretenais sur ce sujet avec un chef des environs : « Père, me dit-il, croyez-vous parvenir jamais à éduquer nos femmes et nos filles avec de bonnes paroles? Peines perdues! Elles n'ont pas d'oreilles! Pour elles il n'y a que le bâton et il faut les tuer pour qu'elles obéissent. » J'avoue que ces paroles me déconcertèrent complètement. Qu'allais-je devenir? L'Etat venait de me confier ainsi qu'à mon confrère près de quatre cents orphelines de tout âge, de toute taille, de toute couleur, mais toutes également sauvages, également malpropres, également stupides. Impossible cependant d'employer le système que préconisait mon vieux chef. Un instant nous fûmes tentés d'envoyer tout ce troupeau — pardon — toutes ces gamines à Ki Santu chez les bonnes Sœurs. Ayant des grâces d'état, elles parviendraient peut-être à civiliser nos sauvages paroissiennes. Mais de Ki Santu on nous répondit que tout était comble au pensionnat des Sœurs et que nous devions nous résigner généreusement à notre malheureux sort. C'est ce que nous fîmes le plus gaiement possible. Sur-le-champ nous bâtîmes, à quelques minutes de notre résidence, de vastes chimbeks et nous y installâmes, sous la direction de quelques braves mères de famille, les aînées de notre vaste famille. Je devins pour la circonstance professeur de maintien et de politesse, pendant que mon confrère se réservait la direction des études. Mon Dieu! ce que ces deux cents demoiselles m'en firent voir dans les commencements, c'est incroyable!!... Et dans les postes donc, où nous avions envoyé les petites!! Les catéchistes perdaient la tête. « Débarrassez-nous, répétaient-ils en chœur, de ces petites filles; ce ne sont pas des êtres humains cela, ce sont de petites bêtes! » Et de fait, ils avaient raison!

» Aujourd'hui admirez la transformation. Je ne vous parlerai pas de nos grandes de Mpese. Elles peuvent rivaliser pour la bonne tenue avec les pensionnaires de notre Belgique. Mais voyez nos cadettes de Dumont-Saint-André, par exemple. Ce n'est plus reconnaissable. Il y a un an, ces gamines passaient la plus grande partie de la journée à faire la chasse aux chenilles et aux rats. Aujourd'hui ça vous travaille comme de bonnes petites ménagères Ce matin, quand je suis arrivé, elles étaient toutes en train de cuire le pain de manioc sous la direction de M^me^ Nzega. L'an dernier, il fallait les traîner de force à l'eau, tant elles craignaient d'être propres. Aujourd'hui, j'ai presque dû recommander la simplicité dans le soin de la toilette. Il y a quelques mois, ces enfants ouvraient de grands yeux étonnés quand on leur parlait du bon Dieu; aujourd'hui, elles savent leur catéchisme sur le bout des doigts. J'avoue que les progrès réalisés par nos filles ne sont pas aussi consolants partout. Kimbata emboîte peut-être le pas. Aussi voyez comme elles sont récompensées par le bon Dieu. De partout m'arrivent des demandes... en mariage. Je n'ai que l'embarras du choix. L'une d'entre elles dont le nom rappelle l'éclat du soleil et la splendeur de la lune, « Lema-Sema », n'a pas eu moins de dix prétendants. J'aurais cru à une scie montée par mes jeunes gens si je n'avais connu les qualités qui font de Lema une demoiselle très accomplie. Finalement Nzwao Jean, mon catéchiste de Mbemba, un de mes meilleurs jeunes gens, a été l'heureux élu, tandis que Ndundu accordait sa main à mon catéchiste de Kingao, Nseme à celui de Luidi et Lutingu à notre menuisier Fila. Moins heureux le parti de Mpolo, qui ne veut

Digitized by Google

entendre parler que de Nzega, un jeune artiste chez qui je ne suis pas encore parvenu à corriger des goûts et des instincts un peu trop sauvages Ne voulant offrir à mes jeunes gens que des « perfections », je les ai envoyées depuis quelques mois chez les Sœurs de Nlemfu. C'est là qu'elles achèvent leur éducation en attendant le grand jour. Les ont accompagnées en pension une bonne douzaine de vos protégées choisies parmi les aînées. Les plus jeunes sont à Mpese et ici. J'oubliais la benjamine, Marguerite-Marie Wumba, que j'ai confiée à une brave femme indigène qui la soigne comme une maman sait soigner son enfant...

» Au courant de la plume, quelques faits divers cueillis dans les colonnes de la *Gazette de Kimbata* :

» Un bien triste événement tout d'abord. Vous rappelez-vous Paul Kisumbala dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre (1)? Ce brave garçon était à notre école des catéchistes à Mpese. Le mercredi-saint je me disposais à l'envoyer à Dumont Saint-André pour remplacer le catéchiste Nzega qui devait venir en retraite, quand un enfant entra dans ma chambre, tout effaré. « Vite, Père, venez! Kisumbala vient de disparaître dans la Nsele. « Comment vous dire le chagrin que j'éprouvai alors? Sans perdre un instant, le Père Vermeulen et moi nous descendîmes dans la vallée, suivis des enfants de la colonie.

» Pendant près de deux heures nous inspectâmes les rives de ce torrent qu'est la Nsele. Mais en vain, nos recherches restèrent infructueuses. Profondément désolés, nous remontâmes à la colonie. Le Frère Gérard nous y attendait, encore tout bouleversé de ce qu'il avait vu. Le brave Frère revenait du travail quand, arrivé au confluent de la Mfidi, il aperçut Kisumbala se baignant avec quelques autres gamins. Comme ils s'avançaient trop près de la Nsele : « Attention, leur cria le Frère, vous allez vous noyer. » A peine avait-il prononcé ces paroles que Kisumbala perdit pied et fut emporté par le courant. Aux cris poussés par lui, deux forts jeunes gens se jetèrent bravement dans la Nsele. Quelques cent mètres plus loin, l'un d'eux parvenait à rejoindre le malheureux et à le saisir par le bras. Une liane tombant d'un arbre de la rive pendait au milieu de la rivière. Ils s'y cramponnèrent désespérément. Un instant encore et le Frère, accouru avec une immense perche, allait les sauver quand la liane céda, précipitant dans le gouffre Kisumbala et son sauveur. Ce dernier revint bientôt à la surface et sortit sain et sauf de la rivière, mais votre malheureux protégé ne reparut plus! Pauvre garçon! Sa mort m'a causé une peine indicible. C'était le type du brave enfant, gai, actif, franc. Dans quelques mois je comptais le mettre à la tête de votre ferme-chapelle. Mais le bon Dieu en a décidé autrement. *Fiat!* et que sa miséricorde daigne admettre dans son saint Paradis la pauvre âme partie si inopinément pour l'Eternité!!...

» Mais passons à des événements plus gais! Dernièrement est né, dans le ménage Nsoko-Mbondo, un petit gamin que j'ai baptisé tantôt solennellement. Il promet de devenir un solide gaillard, car sa maman avait bien de la peine à le maîtriser pendant la cérémonie. Il est vrai que le diable, que j'étais en train de déloger alors y était peut-être pour quelque chose.

» Autre bonne nouvelle : François Nkinzi, Kiolo et Kambala, qui s'étaient enfuis jadis au chemin de fer, me sont revenus contrits et pénitents... Une jeune veuve débarrassée de son mari, un vieux gredin de païen, est venu me demander de pouvoir habiter à Dumont-Saint-André. Elle voudrait faire le bonheur (!), je pense, d'un de mes jeunes

(1) *Missions Belges*, août 1907.

Digitized by Google

gens. Pour l'y préparer je l'ai envoyée à Mpese, où elle se disposera au baptême. A peine était-elle partie que son oncle maternel est venu me demander 35 francs, prix de la dot. Pour avoir barre sur la jeune fille, dame je me suis exécuté. Que ne donnerait-on pas pour sauver une âme! Mais sont-ils délicats et galants ces bons noirs.

» Je termine, car il faut que je fasse un peu le charpentier. Mes gens sont en train de se construire des maisons, mais je vois qu'ils sont encore rudement noircis. Allons leur donner un petit coup de main. »

Bengale — Lettre du Père BERGHMANS. — *Calcutta*, 24 upper Circular Road :

« Vous trouverez ci-contre une photographie de la nouvelle église de Saint-Jean en construction, à Calcutta. Peut-être pourrez-vous la publier dans les *Missions*. Le Frère J. Molitor, qui bâtit l'église, est l'auteur de ce cliché. L'église est dans le cimetière de Saint-Jean où sont enterrés nos Pères et Frères (1). »

Du Père NUYENS. — *Torpa*, 13 octobre 1907 :

« Ici — et dans tout le Chota-Nagpore — on est dans une anxieuse attente. La moisson du riz promettait beaucoup; voilà que depuis un an il ne pleut plus. La conséquence en est que le riz meurt, et si d'ici à huit jours nous n'avons pas une pluie, il y aura famine. Une bonne pluie pourra sauver une grande partie de riz; mais en tout cas l'année à venir sera comme celle-ci une année désastreuse : le riz coûtera très cher.

» Nous devons aider nos chrétiens, qui cette année ont déjà tant souffert (depuis des mois beaucoup ne mangent que des herbes cueillies dans les champs — par herbes il faut entendre ici ce que nous appelons de son vrai nom mauvaises herbes); ils sont amaigris, et beaucoup ont succombé. Déjà affaiblis par ces privations, que deviendront-ils dans quelques mois? Si des bienfaiteurs ne nous secourent pas, nous pourrons très peu ou même rien.

» Je vous en supplie, dites une bonne prière pour que nos appels soient entendus. »

(1) Voir ce cliché, page 431.

Nouvelles du Biru et du Gangpur

LES CONVERSIONS

D'excellentes nouvelles nous arrivent de Santoli. Le 1er août 1907, cette Mission comptait 10,470 catholiques, dont 2,107 baptisés, 25 chapelles et 37 catéchistes ou maitres d'école. Depuis la mort du regretté Père Van Robays, dont le zèle dévorant avait arraché aux luthériens tant de milliers de néophites, c'est le Père Jean-M. Desmet, qui évangélise le poste, aidé par le Père Alary. Le Père Desmet, dont nous publions une lettre, est dans la Mission depuis trente et un ans. Parti pour l'Inde en 1876, il fut en 1887 le compagnon d'apostolat du Père Lievens. Le Père Van Robays, le Père Lievens et le Père Desmet sont tous trois de la Flandre Occidentale.

« *Santoli, Biru, P. O.*, via Ranchi, Bengal, India, septembre 1907 :

« Je viens recommander la Mission de Santoli à vos prières et à votre générosité! Voici mon bilan :

» Au Biru, j'ai 7,250 baptisés et catéchumènes; au Gangpur, j'en ai 3,220; total 10,470. Le bien se fait donc, mais les protestants ne restent pas inactifs. Santoli seul compte cinq postes de luthériens allemands. En outre, les anglicans de Chaibasa sont venus faire dernièrement des prosélytes le long du chemin de fer de Calcutta à Bombay, au sud-est de Santoli, bien loin d'ici. Enfin, les luthériens ont plusieurs « pasteurs indigènes » dispersés un peu partout.

» Chaque mois, j'ai un grand déficit et, d'autre part, Monseigneur et le Père Supérieur ne peuvent pas

Digitized by Google

tout donner : ils ont tant d'œuvres à soutenir ! Je dois fournir le riz aux garçons et aux filles, en particulier à ceux qui sont dans « la classe des mariages » et aux catéchumènes se préparant au baptême.

» Au mois de mai, j'ai fait une excursion au Gangpur et dans les montagnes du sud-est du Biru. Fortes pluies, peu de nourriture, beaucoup de fièvre, de dyssenterie et, çà et là, un peu de choléra La réception qu'on me fit fut partout chaleureuse et cordiale. Au Gangpur, par prudence, nous n'avions guère baptisé jusqu'à présent. Mais voyant la constance de ces braves gens et leurs bonnes dispositions, j'ai baptisé pendant une tournée 11 adultes et 558 enfants au-dessous de 6 ans. Quelques-uns de ces bébés sont maintenant déjà au Ciel.

» Pendant mon voyage, il faisait terriblement chaud. C'est la chaleur qui, l'an dernier, le 30 mai, a tué mon cher compagnon, le zélé et trop ardent Père Van Robays.

» Presque partout, j'ai célébré la sainte messe sous un grand arbre, beaucoup de chapelles n'étant encore qu'en voie de construction.

» Depuis l'an dernier, 1er août, jusqu'au 1er août 1907, j'ai eu l'immense consolation de recevoir 855 nouveaux catéchumènes.

» C'est peu, relativement aux progrès qui s'opèrent près d'ici dans le Jashpur, mais c'est beaucoup relativement aux autres missions du monde, quelles qu'elles soient, et je dois m'écrier : *Deo Gratias !*

» Parmi ces sauvages, j'ai eu, dans une Mission toute nouvelle, 48 mariages à l'église. Quelles difficultés pour mettre en règle avec les préceptes de la morale catholique ces gens toujours portés à se marier « à la païenne ». On se mariait, chez eux, depuis des siècles, sans être baptisé.

» Vous voyez quel bien il y a à faire ici !

» Souvenez-vous de Santoli. L'œuvre est à A. M. D. G.

» J.-M. DESMET, S. J. »

Du Père S. GROSJEAN. — *Ranchi*, 10 septembre 1907 :

« ... Les Sœurs Ursulines ont magnifiquement réussi dans l'entreprise de l'école dentellière de Ranchi. Sir A. Fraser et Lady Fraser — le lieutenant-gouverneur et sa femme — ont visité l'école le 23 août. Le Lieutenant-gouverneur a donné 300 roupies pour la bâtisse de la nouvelle école dentellière. C'est sa contribution personnelle. Son gouvernement a promis un fort subside.

» On va y joindre le tissage. C'est une industrie importante que nous devons apprendre à nos gens. Il y a double gain à lancer cette œuvre. Les femmes ouraonnes y trouvent un honnête gagne-pain, en même temps que leur bien spirituel.

» Nous voulons à tout prix que cette école de tissage réussisse, et que le succès obtenu au couvent devienne une leçon de choses et un stimulant pour d'autres stations. »

Les Ursulines de Thildonck au Chota-Nagpore

—

Extrait d'une lettre. — *Couvent de Khunti*, juin 1907 :

« LE CENTENAIRE DE SAINTE ANGÈLE AU CHOTA-NAGPORE

» A l'instar de leurs sœurs d'Europe, les Ursulines d'Asie ont voulu, en cette année jubilaire, glorifier de tout leur pouvoir leur sainte Mère et Fondatrice.

» Et tout d'abord le centenaire de la canonisation de sainte Angèle a été pour nous l'occasion de faire connaître à nos petites Indiennes la vie et l'œuvre de notre Sainte Mère. Comme il n'y a pas cinq ans que les premières Ursulines de Thildonck ont foulé le sol asiatique et que, d'autre part, il faut avant tout inculquer aux petites sauvages les dévotions primordiales à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la sainte Vierge, à saint Joseph, sainte Angèle n'était pas connue en ces régions. Parmi les saints du calendrier, nos enfants connaissent saint Antoine,

Digitized by Google

parce que c'est le patron de « Grand'mère » (M. Antoine de Tongo); elles connaissent mieux encore le grand saint François Xavier, qu'elles appellent « Sabérius », parce que, disent-elles, c'est le premier Père qui a donné sa vie pour le salut des Indiens.

» Or, comme en bonne pédagogie, il faut procéder du connu à l'inconu, c'est en mettant en parallèle la vie et les œuvres de saint François Xavier et de sainte Angèle que nous avons fait aimer et apprécier notre Sainte Mère. Voici deux réflexions qui vous prouveront que nos petites filles nous ont comprises : 1° Notre Mère sainte Angèle a fait connaître le bon Dieu aux enfants d'Europe comme saint François Xavier aux Indiens.. 2° Sainte Angèle a établi les premières maisons d'éducation en Europe comme « Grand'mère de Tongo » (M. Antoine) a fondé Khunti et Tongo... Pas mal, n'est-ce pas, pour nos brunes fillettes? Nos Pères ont bien ri de ces comparaisons et les ont trouvées fort justes.

» Comment donc « Khunti » a-t-il célébré le jubilé de sainte Angèle?

» Ursulines, Sœurs de Sainte-Anne, enfants, s'y sont préparées par une fervente neuvaine. Le 31, messe solennelle, communion générale; dans la matinée, charmante petite séance; le soir, après la procession aux flambeaux dans l'enclos magnifiquement illuminé, visite à la grotte de Notre-Dame de Lourdes où nous avions placé aussi l'image de notre sainte Fondatrice. Là nos trois cents fillettes se rangent en cercle autour de nos célestes Patronnes et écoutent attentivement le sermon de clôture du mois de Marie et le panégyrique de sainte Angèle Mais voilà que les enfants s'écarquillent les yeux : la grotte s'anime, autour de la vierge de Brescia, apparaissent douze anges, agitant des palmes, symbole de triomphe, tandis qu'aux pieds de la sainte Fondatrice quinze vierges vêtues de blanc, la tête ornée d'une couronne d'or, lui présentent des gerbes de fleurs, gages de ses vertus... Une vraie apothéose! Bientôt, de doux accords se font entendre et les enfants entonnent avec élan un superbe cantique à sainte Angèle, œuvre de notre dévoué Père Christophe.

» Je crois que notre Sainte Mère aura souri avec amour à ses brunes enfants du Chota-Nagpore. »

Extrait d'une lettre de la Révérende Mère Gonzague. — *Couvent de Ranchi*, 13 août 1907 :

« ... Le bon Dieu nous préserve de maladie et... de la morsure des serpents. Dernièrement, Sœur Sabine, voulant balayer sa cellule, dépose la carpette sur le lit; la besogne faite, elle veut remettre le tapis en place... horreur! un serpent y était caché et d'une espèce très venimeuse encore. Vous comprenez que son affaire a été vite réglée.

» Heureusement que l'instrus a été découvert pendant la journée : la mère d'une postulante de Sainte-Anne vient de mourir à la suite de la morsure d'un cobra.

» Ces petites Sœurs de Sainte-Anne sont vraiment admirables. Parmi le nombre, nous en avons trois qui sont parentes : deux sœurs et leur nièce; on dut leur apprendre dernièrement que leur mère et sœur était à toute extrémité, déjà elle avait reçu les derniers sacrements. Or, leur règle leur permet en ces circonstances de se rendre près de leurs proches parents. Les trois petites Sœurs se consultent, que faire? Quel est le plus parfait? Nous n'irons pas, disent-elles résolument. Il fallut l'ordre du Père Jésuite, qui jugea que leur visite ferait du bien, pour les faire revenir sur leur détermination. Elles partent donc. Comme elles approchent de la maison mortuaire, elles entendent les lamentations des pleureurs et des pleureuses : c'est une coutume indigène qu'il est fort difficile à déraciner parmi les chrétiens. Mais

Digitized by Google

l'ainée des sœurs, Sœur Angela, leur dit d'un ton ferme et digne : « Si vous voulez prier, restez et priez avec nous, sinon, sortez, car vos larmes sans prières ne servent de rien. Aussitôt la troupe tombe à genoux et récite devotement des *Pater* et des *Ave*. Vers le soir, les trois Sœurs revinrent au couvent, car, comme elles le disaient à ceux qui les engageaient à rester près de la mourante, la règle ne leur permet pas de passer la nuit hors du monastère. Le lendemain matin, à 5 heures leur mère et sœur entrait dans l'éternel repos. »

» Voulez-vous faire une petite tournée à l'école dentellière? De loin, vous entendez une douce harmonie. C'est que les ouvrières chantent de beaux cantiques en travaillant. Il faut savoir que les Ouraonnes aiment la musique presque autant que la danse ; ce n'est pas peu dire. Aux fêtes de mariage, elles chantent et dansent toute la nuit. Aujourd'hui, voyons-les à l'ouvrage. Elles ne se lèvent pas pour nous recevoir, leurs carreaux sont trop encombrants, mais nous accueillent par un beau sourire, qui permet de voir leurs belles dents blanches, et par un sonore *Jesus ki barai*. Examinons leur travail : il est propre et soigné. C'est que toute dentelle défraichie est mise à l'amende, comme aussi tout « kapra » malpropre. Cette mesure est bien nécessaire en ce pays, où la malpropreté est à l'ordre du jour. Il faut dire à la louange de nos ouvrières que depuis des semaines pas une seule amende (2 cent. 1/2) n'a été payée ; elles veillent sur leur personne et ont soin de se laver les mains dans les seaux d'eau fournis *ad hoc*.

Dons

A Sa Grandeur Monseigneur Meuleman, archevêque de Calcutta, M. H. Meuleman, Gand : 200 fr.
Au Père Cus, de la part de M. l'abbé Defosse : 5 francs.
Au Père Jos. Walrave, par l'intermédiaire de D. C... : 10 francs.
Don de 500 francs de Mme la baronne de P..., pour la Mission du Bengale : 100 francs au Père Gengler, à Krishnochondropur ; 100 francs au P. Desmet, à Santoli ; 100 francs au Père Laurent, pour le patronage à Ranchi ; 100 francs au Père Jos. Walrave, à Mandar ; 50 francs au Père De Duve, à Katkohi ; 50 francs au Père Coppens, à Noatoli.
Don de 70 francs au Père Philippart, pour l'étang du couvent de Ranchi.
Au Révérend Père Wallyn (Ceylan), J. G. L... : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Révérend Père van Volckxsom, pour les affamés des Indes, anonyme : 6 fr. 50.
Don pour les Missions du Père le Grand (Congo) : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Réverend Père Dallemagne, Bruxelles, au Père Nuyens, Torpa : 20 francs.
Par l'intermédiaire du Père Willem, Bruxelles, M. Roch Despret, au Père Bressers (Bengale) : 20 francs.
Anonyme : au Père Van Tilborg (Congo) : 100 francs ; au Père Périer (Bengale) : 20 francs.
Pour la Mission de Raghabpur, don d'un congréganiste de la Sainte Vierge, reçu par l'entremise du Père Criquelion : 1.000 francs.
Pour le Père Coppens, Noatoli, par l'intermédiaire du Père Pintelo, Malines : 106 francs.
Par l'entremise du Père Guillaume, Charleroi, anonyme de Lodelinsart au Père d'Hoop : 40 fr.
Pour la Mission des Indes : 80 francs.
Anonyme de Liège, pour la Mission de Khunti : 1.000 francs.
Par l'intermédiaire du collège Sainte-Barbe, Gand : au Père Nuyens : 85 francs ; un élève au Père Van Heede : 5 francs ; l'œuvre des vieux timbres : au Père Moris : 40 francs.
Un élève d'Alost, au Père Van Heede, en demandant une messe : 5 francs.
De la part des internes de la petite division du collège Saint-Joseph, Alost : au Père Laurent : 30 francs ; au Père De Gryse : 30 francs ; au Père Alph. De la Croix : 30 francs ; au Père d'Hoop : 30 francs ; au Père L. Coppens : 30 francs ; au Père H. Floor : 30 francs ; au Père Schellebroot : 20 francs.
De la part du Père C. De Visser, d'Alost : au P. St. De Vos : 100 francs ; au Père Lauwers : 25 fr. ; au Père Van Tilborg : 25 francs ; au Frère Van den Bosch : 25 francs ; au Père Limbourg : 25 fr. ; au Père Stollels : 25 francs ; au Père Nuyens : 25 francs ; au Père Christophe : 25 francs ; au Père Bressers : 25 francs.
200 francs destinés à faire célébrer des messes à diverses intentions par les Pères missionnaires.
Beaux envois de timbres : le couvent des Sœurs de Saint Vincent de Paul, Gysegheim, les Religieuses auxiliatrices du Purgatoire, Bruxelles ; M. Ruttiens ; M. R. Pangaert d'Opdorp.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

MISSION DU BENGALE

Les conversions au Jashpur

par le Père De Gryse, S. J.

Avant de décrire l'origine de la Mission du Jashpur, il ne sera pas inutile pour mes lecteurs d'avoir quelques notions préliminaires sur ce pays. Le Jashpur est un Etat semi-indépendant situé à l'ouest du district de Ranchi, dans le Chota-Nagpore. Jusqu'en 1904, le Jashpur était sous la juridiction du Lieutenant-gouverneur du Bengale, et les affaires de cet Etat étaient contrôlées par le Commissioner de Ranchi. Depuis octobre 1904, l'Etat du Jashpur a été attaché aux « Central Provinces » et les affaires sont contrôlées par un membre du « Civil Service » des Indes, appelé de ce chef « Political Agent ». A la tête de cet Etat se trouve le raja Kishna Prasad Singh Deo. Seul propriétaire de son Etat, le raja fait cultiver quelques-unes des terres directement pour lui-même; et ses agents, appelés bhandaris, chargés de faire exécuter le travail, sont la terreur des villageois à qui ils extorquent tout ce qu'ils veulent. Dans ce but, ils ont recours à tous les moyens; même, et surtout aux plus violents, et il n'est pas rare d'apprendre que les paisibles cultivateurs de tel ou tel village ont été assaillis à coups de bâtons par les agents des bhandaris.

FEMMES REVENANT DE LA FONTAINE

Le reste de ses terres, avec les villages qui l'occupent, est donné en contrat à des hommes appelés thikedars, qui doivent fournir au raja, chaque année, une rente en argent et en nature.

Digitized by Google

Les hommes de la police sont les vraies sangsues du pays; leur rapacité n'a pas de limites, et ils ont recours à la force pour extorquer aux gens tout ce qu'ils désirent. La population du

KAUALI — UN COIN DU VILLAGE

Jashpur est sadhâm (les hindouisés) ou aborigène. Les Ouraons et les Khorwas sont très nombreux; par contre, il n'y a que peu de Kharrias. On pourrait très bien diviser le Jashpur en deux vastes parties séparées par une grande chaîne de montagnes. Ce qui est au nord de la chaîne est appelé Upar-Ghat; est un plateau plus élevé d'un millier de pieds que la partie sud appelée Hil-Ghat. Le nord-est ressemble au plateau du district de Ranchi, et on y voit de beaux champs. Le nord-ouest est un pays de montagnes et de forêts. Dans le sud il y a beaucoup de forêts, mais aussi de belles plaines. Le sud et l'ouest de la Mission du Jashpur ont été rattachés à la station de Kurdeg. Il y a deux ans, je fis une visite au raja du Jashpur. Je voulus sonder mon terrain au point de vue de l'évangélisation de ce pays. Je me dis: il y a là 50,000 Ouraons païens, il faudra bien faire quelque chose pour eux. Le raja me reçut très bien, mais lorsque j'en vins au point qui m'intéressait, il me répondit : « Plus tard, pas maintenant. » Je lui dis que nécessairement son Etat deviendrait chrétien, vu que le Barway au nord, le Noaghar à l'est et le Biru au sud, étaient catholiques.

Déjà, à différentes reprises, des villages étaient venus se présenter pour être chrétiens; mais nous dûmes patienter (1). En

(1) Cf. *Missions Belges*, mars et avril 1907.

Digitized by Google

novembre 1906, j'étais allé faire une visite à Calcutta; Monseigneur Meuleman me dit qu'il n'y avait plus aucun obstacle à ce que les Ouraons du Jashpur devinssent chrétiens, vu que le « Political Agent » affirmait qu'ils avaient pleine liberté. Ceci ne souriait pas au raja et encore moins à ses subordonnés. Fort cependant des assurances du « Political Agent » et des encouragements de Monseigneur, je commençai, à mon retour de Calcutta, à m'occuper sérieusement de l'évangélisation de la partie du Jashpur confiée à mes soins. J'y envoyai cinq catéchistes, et dix jours plus tard j'apprenais que trente-six villages ou hameaux s'étaient déclarés chrétiens. Chaque jour, de nouvelles députations arrivaient à Kurdeg; mais le mouvement ne devait pas être de longue durée. Le raja avait déjà appris que bon nombre de villages s'étaient faits chrétiens du côté du Barway. Mais voilà qu'un beau jour il se met en voyage de Jashpurnagar pour Raipur, où il avait été mandé par le « Political Agent ». Il était accompagné de son surintendant de police, un certain De Souza, catholique apostat, créole de basse extraction venu de Calcutta. Sur tout son parcours, le raja apprend que les gens se sont faits chrétiens et ceci le met de mauvaise humeur. Il m'écrivit une lettre pour me dire de cesser de faire des chrétiens par la force. Je lui répondis que les gens se faisaient chrétiens de plein gré, et que je continuerais, à moins de recevoir les ordres contraires

MAISON DE ZÉMINDAR ENTOURÉE D'UNE ENCEINTE

du « Political Agent ». Deux ou trois jours plus tard j'appris que la persécution avait commencé dans ma région du Jashpur. Dans chaque village successivement mes chrétiens étaient liés, roués

Digitized by Google

de coups, piétinés, mis à l'amende, menacés de perdre leurs champs, parfois expulsés de leur maison; même une chapelle provisoire était brûlée. Le mouvement des conversions était arrêté. Huit jours plus tard, le dernier dimanche de décembre, trois de mes catéchistes avaient été faits prisonniers et avaient été emmenés à la prison de Jashpurnagar. Avec eux aussi quelques chrétiens avaient été faits prisonniers. Ils étaient arrêtés sous prétexte d'avoir excité les gens à la sédition. Pas un jour ne se passait que je n'entendisse de mauvaises nouvelles du Jashpur. Des faits semblables se passaient du côté du Barway et du Noaghar. Monseigneur Meuleman en appela au « Political Agent ». Celui-ci répondit qu'il irait à Jashpurnagar et qu'il serait heureux d'y rencontrer Monseigneur. Le 1er février, Monseigneur quittait le Noaghar accompagné des Pères Van der Linden, Bretaudeau et moi-même, et ce même jour nous entrions dans la capitale où nos chrétiens étaient prisonniers. Nous fûmes invités à déjeuner par le « Political Agent », et il voulut que nous fussions ses hôtes pendant tout le temps que nous serions à la capitale.

UNE HALTE SUR LA ROUTE DE PURULIA

Deux ministres luthériens étaient aussi venus pour avoir une entrevue avec le « Political Agent ». Vers 1 heure de l'après-midi, il y eut une conférence à laquelle prirent part le « Political Agent », le raja et son dewan, Monseigneur Meuleman, trois missionnaires catholiques et deux luthériens. Le « Political Agent » fit bien comprendre au raja qu'il y avait pleine liberté de conscience au Jashpur comme dans l'Inde britannique et qu'il espérait que les chrétiens ne seraient plus molestés. Ensuite, certains points furent réglés auxquels tout le monde agréa. On espérait que de la sorte on aurait la paix. Les luthériens avaient suggéré la veille au « Political Agent » que les catholiques et les luthériens auraient chacun leur sphère d'action; mais ce point catégoriquement rejeté par nous fut aussitôt abandonné par l'Agent. Nous réclamions immédiatement la liberté de nos prisonniers. Une demi-heure plus tard tous étaient

Digitized by Google

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

JEUX ET SPORTS INDIGÈNES : DANSE AUX BATONNETS

Digitized by Google

libres; ils avaient été un mois en prison. Le soir, le raja fit encore cadeau d'un bouc à Monseigneur. Le lendemain nous quittâmes Jashpurnagar. Monseigneur alla visiter le Barway. Quant à moi j'allais visiter mes villages de chrétiens, les rassurer et leur dire que dorénavant ils auraient la paix. A peine rentré chez moi je résolus d'entreprendre la besogne avec une nouvelle ardeur. Les catéchistes reprirent bientôt la route du Jashpur. Moi-même j'entrepris un voyage dans l'ouest, et dans tous les villages je fis mon entrée triomphale au son des tambours. A la crainte avait succédé la joie; partout on fêtait l'arrivée du missionnaire. Je dus visiter les familles, faire connaissance, et tout le monde trouvait qu'un jour ne suffisait pas pour fêter le sahib. Je dus promettre de revenir bientôt et d'envoyer un catéchiste pour les instruire. Je fis un second, un troisième voyage au Jashpur, et partout même réception.

Pour l'Ouraon, abandonner le paganisme est une chose très sérieuse; il faut plus d'un conciliabule pour qu'un village se décide à se faire chrétien. Mais une fois que le parti est pris, ils invitent un catéchiste à aller leur couper la touffe de cheveux qu'ils laissent croître au sommet de la tête et, après cela, ils se

MAHADEOSIRING — CHAMPS ET JUNGLE

considèrent comme chrétiens. Le missionnaire est ensuite invité à venir voir le village.

Le missionnaire catholique n'est pas le seul à travailler à la conquête du Jashpur. Les luthériens font aussi leur possible et

Digitized by Google

se donnent beaucoup de peine pour amener les Ouraons à se faire inscrire sur les registres de leur mission. Le ministre luthérien parcourt le pays en tous sens avec tout un cortège de catéchistes. Il est à regretter que ces envoyés ne se contentent pas de faire ressortir la beauté du luthéranisme; dans l'espoir de tourner en leur faveur un mouvement de conversions qui s'est nettement prononcé vers le catholicisme, ils essayent de répandre dans les villages des rumeurs mensongères au sujet des missionnaires et des catéchistes catholiques. Leurs efforts n'ont cependant pas encore porté les fruits qu'ils en attendaient.

Durant le dernier mois, j'ai admis plus de vingt nouveaux villages ou hameaux; à présent le chiffre total dépasse la soixantaine, avec une population de plus de 6,000 Ouraons. Il s'agit maintenant de trouver des catéchistes pour ce nouveau troupeau. Déjà une quinzaine sont à leur poste, mais ils ne peuvent suffire à la tâche et devraient être renforcés par un nouveau contingent, n'était la question financière qui nous jette dans l'embarras, car le vaste district de Kurdeg, qui reste à ma charge, peut à peine se suffire à lui-même. Pour entretenir tous les catéchistes du Jashpur-Sud, il me faut chaque mois 250 francs, ce qui fait une somme de 3,000 francs par an. D'autre part, il est de toute nécessité que nous poussions de l'avant, sinon le pays tombera entre les mains des luthériens, et plus tard il serait difficile de reprendre ce que le manque de ressources nous forcerait à abandonner pour le présent. C'est pourquoi je fais un suprême appel à mes amis et aux âmes charitables de Belgique qui ont à cœur le progrès de la vraie foi dans les Missions. Des secours sont demandés avec instance, parce que déjà les Supérieurs ont tant de stations à aider, qu'ils ne peuvent guère venir à notre secours au Jashpur. J'ai la ferme confiance que mon appel sera entendu, et j'espère que d'ici à un an nous compterons au Jashpur, non pas 10,000, mais 25,000 chrétiens.

La Mission du Jashpur promet beaucoup, car, pour autant que j'en ai vu, les gens sont simples et de bonne volonté; ils seraient très heureux si seulement deux abus pouvaient disparaître, et j'espère qu'avec le temps et l'introduction du christianisme ils disparaîtront: 1° les châtiments corporels sont à l'ordre du jour : tantôt c'est la police, tantôt ce sont les chefs de villages; chacun emploie le bâton à discrétion; pour des riens, les villageois sont roués de coups; j'entends la même plainte dans tous les villages; 2° les corvées : au Jashpur, les gens ont des corvées à n'en plus finir : tantôt c'est pour la régie, tantôt pour le chef de village, tantôt pour la police. Dans ce pays les gens ne savent jamais quand ils seront libres. Si le raja se met en

Digitized by Google

voyage, il faut qu'on lui porte les fardeaux et cela sans rémunération ; de même pour le chef de village ou n'importe quel agent de police. Les villageois doivent faire de nouvelles routes et

TUILIER — CHAQUE CYLINDRE EST COUPÉ DANS LE SENS DE LA LONGUEUR AVANT LA CUISSON DE MANIÈRE A DONNER DEUX TUILES

réparer les anciennes. Ils doivent faire toute la culture des champs, la moisson pour le raja et les chefs de village, et tout cela sans rémunération. Continuellement un membre de la famille est en route pour faire la corvée. Et cependant ils ne vivent pas au Congo !

Kurdeg, 25 avril 1907.

Le 24 mars, je me mettais en route pour un nouveau voyage dans le sud et l'ouest du Jashpur. D'après une décision prise à Jashpurnagar, il faut que le missionnaire préside à la coupe des cheveux (cérémonie par laquelle les Ouraons renoncent au paganisme dans ce pays). C'est donc pour cette cérémonie que je me mis en route en compagnie de deux catéchistes. Ils avaient chacun une paire de ciseaux. Arrivés dans un village qui a appelé le missionnaire, les catéchistes vont réunir les principaux pour leur dire de rassembler les hommes qui veulent être chrétiens. Peu à peu ils arrivent, mais encore il faut qu'ils délibèrent, et ce n'est souvent que deux ou trois heures plus tard qu'ils se décident en faisant toutefois une bonne recommandation au Père de les prendre sous sa protection. Quand toute la discussion est achevée, je me repose sur ma chaise devant ma

Digitized by Google

tente et les catéchistes se mettent à couper à tour de bras les touffes des chefs de famille. Rien de plus comique que cette cérémonie. A peine un vieux est-il privé de sa touffe qu'il porte instinctivement la main à la tête pour voir si elle a disparu, et il s'écrie : « Le diable est parti. » Il la ramasse et va la jeter à l'écart. Aussitôt il vient serrer la main au sahib, puis aux prachars et enfin à ses compagnons. Quand tous y ont passé, il y a un rire général, leur timidité semble disparaître, ils deviennent plus loquaces, on fait fête pour le missionnaire. Ils sont devenus blais (frères). La même cérémonie je dus la recommencer pendant quinze jours consécutifs. Dans un village, les chefs de famille s'étaient fait couper les cheveux à un voyage précédent; cette fois-ci, quand j'arrivai dans le village, les gamins vinrent immédiatement me trouver à ma tente, demandant si j'avais des ciseaux avec moi. « Et pourquoi? » leur dis-je. « Mais, nous aussi, nous sommes chrétiens, répondirent-ils, et on n'a pas coupé notre touffe. » Et ils voulaient que je la coupasse moi-même. Je dus m'exécuter et tous y passèrent l'un après l'autre. Il s'agit maintenant de trouver des catéchistes pour tous ces villages afin de leur enseigner les prières et de les former à la vie chrétienne.

KAUALI — PRÉPARANT LE MORTIER

A peine ces villages sont-ils devenus chrétiens que leurs difficultés commencent. On n'ose plus les frapper, mais on a maintenant recours à une autre ruse. Les thikedars et bhandaris les menacent de leur enlever leurs terres, leur seul moyen d'existence, et, dans certains villages, ils l'ont déjà fait. C'est pour déjouer cette tactique que j'entreprends cette semaine un nouveau voyage de vingt et un jours dans le Jashpur pour y discuter la question avec le raja et pour raviver le courage des chrétiens. Nous

Digitized by Google

ne sommes pas encore au bout de nos difficultés, mais je suis sûr qu'avec la grâce de Dieu nous triompherons et ferons du Jashpur un pays catholique. Les luthériens aussi font de grands efforts, mais jusqu'à présent ils n'ont pas travaillé avec succès. J'ose espérer que les âmes charitables viendront à mon secours pour établir des chrétientés au Jashpur et pour y entretenir des catéchistes. C'est une Mission qui promet beaucoup, et je termine en disant qu'il y va du salut de 50,000 Ouraons.

E. De Gryse, S. J.

Cinq semaines à travers le Jashpur

par le Père De Gryse, S. J.

29 avril.

Le nombre de mes chrétiens ayant augmenté d'une façon considérable au Jashpur, je résolus de faire une visite en règle et de m'assurer par moi-même comment marche le travail de mes catéchistes. Je quittai donc Kurdeg en compagnie du Père Van Heeck le 29 avril au matin. A peine avions-nous fait deux lieues que nous étions dans les forêts du Jashpur. J'étais à cheval, et le Père Van Heeck avait sa bicyclette. La route était sinon impraticable, du moins très difficile, et en plus d'un endroit dangereux je dus descendre de cheval et conduire prudemment l'animal par-dessus et entre les rochers. Pour comble de malheur, nous nous égarâmes, mais enfin l'après-midi nous arrivâmes à Karnatoli, premier village du Jashpur au nord de Kurdeg. Bien vite tous les gens du village étaient autour de nous, car ils avaient bien des nouvelles à nous communiquer. La plus importante était que toutes leurs terres allaient être confisquées par le propriétaire, parce qu'ils s'étaient faits chrétiens. « Mais nous resterons chrétiens », dirent-ils. Je leur expliquai clairement ce qu'ils avaient à faire pour garder leurs terres, et parvins ainsi à les rassurer. Nous ne pouvions pas faire une longue halte dans ce hameau, car nous étions attendus ce jour-là même à Kadamtoli. En route donc vers ce village. Bientôt nous remarquâmes au loin, dans les rizières, un mouvement d'hommes. C'était l'orchestre du village et au son des tambours et des chants nous fîmes notre entrée. La tente n'était pas encore dressée que la pluie, qui avait menacé depuis une heure, se mit à tomber à torrents et nous força à chercher un refuge dans la maison d'un chrétien.

30 avril. — Le lendemain de bon matin nous étions sur pied et, après avoir visité encore trois hameaux en route, nous nous dirigeâmes vers Kastura, grand centre de chrétiens au pied des montagnes. Au milieu d'une grande ovation des plus enthousiastes nous fîmes notre entrée ; les jeunes gens battaient le tambour, les enfants chantaient. Mon cheval semblait comprendre qu'il y avait fête, et jusqu'à l'entrée du village il semblait plutôt danser que marcher. Tout le village était en fête, et on tint à observer toutes les coutumes en usage lors de la visite d'un hôte distingué. A notre arrivée donc les femmes du village vinrent nous laver

Digitized by Google

les mains. Ceci est une marque de respect. Une femme tient un grand plat en cuivre, pendant qu'une autre verse l'eau et qu'une troisième frotte légèrement les mains, et ainsi elles se succèdent par groupes de trois. Après cette cérémonie, les vieux et les enfants viennent vous serrer la main; ces derniers reçoivent chacun une cuillerée de sucre, et ne vous quittent plus pour le reste de la journée. Il reste un dernier détail dans le cérémonial de la réception : c'est la bière d'honneur. Quand elle est versée, les gens du village s'occupent du festin. Ils se sont cotisés pour acheter un mouton ou un cochon. Une part est réservée au sahib, une autre à ses domestiques et le reste est partagé entre les familles. Le soir, il y a fête dans chaque maison La journée se termine par un grand concert; toute la jeunesse du village se rassemble devant la tente, et se divise en deux chœurs, les filles d'un côté, les garçons de l'autre; tous les chants du pays y passent. Durant ce temps, les vieux se tiennent à l'écart, et tout en écoutant ils dégustent leur dose de tabac. Après une séance assez longue, le chant commença à languir; je donnai un signal au catéchiste et, après un bon signe de croix, tous se retirèrent dans leurs pénates. Cependant, une dizaine de garçons bien enveloppés dans leurs longs « kapras » tinrent à dormir près de la tente.

Le 1er mai, après avoir célébré la sainte messe, distribué quelques médecines, entendu les différents, je reçus les gens d'un nouveau village. Aussitôt les ciseaux sont sortis de la malle, les touffes coupées et les voilà catéchumènes. Cette cérémonie est toujours une cause de grande joie pour les spectateurs. Nous quittâmes ensuite Kastura pour aller à Soubala. Les cérémonies de la réception se firent à l'ombre d'un de ces arbres immenses, comme chaque village en possède au moins deux ou trois. Là assis en cercle et divisés par groupes se trouvaient les hommes, les femmes, les enfants : tout le village enfin. La satisfaction était peinte sur tous les visages : quel joli groupe si nous avions eu un kodak.

Nous nous entretenons quelque temps avec ces braves gens qui auraient bien voulu nous retenir pour le reste de la journee; nous leur promettons de revenir bientôt, et nous nous mettons en route pour Katanga où nous arrivons à midi. Ici, de nouveau tout le monde est endimanché. A l'ombre de deux grands arbres on nous fait asseoir sur deux lits indigènes. On nous apporte la bière d'honneur et pendant une heure les enfants chantent avec entrain. Nous étions encore à Katanga quand on nous annonça qu'un nouveau village situé à une demi-lieue de là voulait se faire chrétien. « En route », dis-je à mon compagnon, et bientôt nous étions à Borochapur. Après avoir admis ces gens au nombre des catéchumènes, nous nous mimes en route pour Bhusritolli, suivis par tous les enfants du village. Impossible de décrire la joie de ces Ouraons ayant le missionnaire au milieu d'eux. Notre tente etait assiégée toute la soirée, et il était déjà nuit quand ils nous quittèrent. De bon matin ils étaient de nouveau présents. Il y avait à peine quatre mois qu'ils s'étaient faits chrétiens et déjà les enfants connaissaient presque toutes les prières. Ici encore j'eus la satisfaction de pouvoir inscrire un nouveau hameau.

2 mai. — Nous voilà en route vers Raikera où une réception analogue nous attendait et le soir nous arrivons à Kounkourih; les Ouraons de ce village désiraient se faire chrétiens, mais comme ils n'avaient jamais vu le missionnaire ils se tenaient un peu sur la réserve, réserve qui d'ailleurs ne tardait pas à se changer en une sympathique confiance.

3 mai. — Le matin, je recevais soixante-dix familles comme catéchumènes : les gens de Kounkourih et ceux de Baruang. Les luthériens

Digitized by Google

Cl. du P. Stas de Richelle, S. J.

TRANSPORT DE LA TERRE POUR FAIRE DES BRIQUES

Digitized by Google

avaient déjà fait bien des efforts pour gagner ces derniers, mais en vain. « Nous ne voulons pas les luthériens, dirent-ils ; toute la terre se fait catholique ! » Le soir nous dressâmes la tente à Ginabahar.

4 mai. — De bon matin, nous sommes en route pour Dhoridaur. Dans ce village, un incident qui me fit beaucoup rire. Un arbre ne portait pas de fruit; on vint me supplier de tirer un coup de revolver contre l'arbre, me disant qu'après cela il porterait des fruits. Comme je n'accédais pas à leur demande, ils n'étaient pas très contents. L'après-midi nous arrivâmes à Ghatmunda, grand village sur les bords de l'Ib.

5 mai. — Le matin j'y reçus tout le village au nombre des catéchumènes. Le premier qui se fit couper la touffe était un jeune homme de 22 ans. Quelques jours plus tard il était à l'école et le 13 juillet il faisait sa première communion : intelligent, instruit, il pourra rendre de grands services dans cette nouvelle Mission.

Lorsque j'eus admis les gens de Ghatmunda comme catéchumènes, les jeunes gens me firent part d'une préoccupation : « Pourraient-ils encore danser leurs danses païennes? » Question très sérieuse dont la réponse est toujours attendue avec une grande anxiété, car les Ouraons tiennent à la danse comme à la vie. Je leur répondis en substance que bientôt cette question ne leur présenterait plus de grande difficulté et que leurs idées changeraient à ce sujet. L'après-midi nous arrivâmes à Jamchna où je reçus les gens de six villages. Une députation du nord vint me trouver me suppliant de venir chez eux. Je leur promis de venir quelques jours plus tard.

« SAGAR » (CHARIOT DU PAYS) ATTELÉ DE BUFFLES

6 mai. — Aujourd'hui nous visitâmes quatre hameaux qui sont chrétiens depuis quatre mois et, le soir, nous arrivâmes à Charaidaur, à quatre lieues de la capitale. Nous y dressâmes notre tente et le lendemain de bon matin nous arrivâmes à Jashpurnagar, la résidence du raja. J'y trouvai le Père Bretaudeau qui voulait une entrevue avec le raja en même temps que moi. Le soir nous nous rendimes à la Cour, où nous eûmes une entrevue avec le raja et son dewan. On se sépara vers 9 heures et le dewan nous reconduisit à notre résidence où il resta pendant plus d'une heure, parlant affaires et causant très amicalement avec nous.

8 mai. — Le Père Van Hoeck me quitta pour rentrer à Ranchi et je continuai seul mon voyage vers l'ouest. Le soir j'arrivai à Bhandri où courait vaguement la rumeur que deux de mes catéchistes auraient été arrêtés par la police.

Digitized by Google

9 mai. — Le matin, je me mis en route pour Keradih et Kurumkela où je reçus les gens de quatre hameaux. A Keradih, un homme m'attaqua quand j'étais à cheval, mais en peu de temps il fut mis à la raison. Ici se confirma la nouvelle de l'arrestation de mes deux catéchistes. Je résolus donc d'aller trouver le sous-inspecteur de police qui résidait à Narainpur, à deux lieues de là.

10 mai. — Je me mets en route pour la station de Police, mais après avoir passé l'Ib, j'apprends que mes deux catéchistes ont été conduits à la prison de Jashpurnagar. Ma visite à Narainpur devient inutile et je continue mon voyage vers l'ouest. En route, à midi, je reçois une lettre d'un de mes catéchistes expliquant la cause de leur arrestation : les hommes de la police voyant que tout le pays se faisait chrétien, s'excitèrent et jurèrent de perdre les catéchistes ; les trouvant dans un village, ils y restèrent quelque temps, puis firent un rapport au sous-inspecteur comme quoi les catéchistes s'opposaient à la perception des rentes. Tout était faux. Arriva le sous-inspecteur à dos d'éléphant, suivi de cavaliers et d'une foule de païens. Les catéchistes furent injuriés, les chrétiens battus, et tous furent conduits à la station de police. Là, on mit les fers aux pieds des catéchistes et, deux jours plus tard, ils partaient pour la prison. J'écrivis immediatement au raja pour protester contre ces sauvageries de la police et pour dire que je réclamais une enquête complète. Le résultat fut que mes catéchistes recouvrèrent la liberté ; et le sous-inspecteur était réduit au rang de simple agent et un agent fut puni et transféré. Le soir, j'arrivai à Gorea où je me reposai la nuit.

11 mai. — Aujourd'hui je visitai Haradaur au delà de l'Ib. Pendant que je distribuais des médecines, un vieux vint me demander des globules homéopathiques contre le diable. Il me dit que le diable ne cessait de lui jouer des tours et il voulait en finir avec celui-là.

12-15 mai. — Je visitai Jumaikela, Gorea, Kurkunga, Rampur, Saraskambo et Ramsana ; l'enthousiasme était au comble, on m'appelait de tous côtés et les ciseaux fonctionnaient du matin au soir : journées fameuses dans l'histoire du Jashpur. Je reçus dix-sept villages, plus de trois cent cinquante familles, environ deux mille cent nouveaux catéchumènes ; j'étais maintenant au pied des montagnes à 85 kilomètres de Kurdeg, et à peu près toute la vallée du sud du Jahspur était catholique. Derrière les montagnes restaient encore deux districts ; je dus les recommander aux saints et, quoique à regret, songer à mon retour. J'étais fatigué, d'autant plus que je voyageais par une chaleur de plus de 100 degrés Fahrenheit.

16 mai. — Je redescends le long de l'Ib et j'arrive à travers les montagnes à Dhoribahal. Là j'appris que les gens de Gaila, à une lieue sud de Dhoribahal, voulaient me voir. Deux fois ils étaient venus voir mon catéchiste. Celui-ci avait même été à leur village, les avait inscrits comme catéchumènes quelques jours avant mon arrivée. Sur ces entrefaites s'étaient présentés les luthériens qui leur avaient coupé la touffe de cheveux. Je promis donc d'aller les voir le lendemain, 17 mai. Le matin, à peine sorti de ma tente, je reçus une lettre du catéchiste de Gorea me disant que les gens de Gorea, qui s'étaient faits chrétiens il y a quatre jours, avaient été battus par la police et que même un vieillard était resté à moitié mort ; deux agents avaient été les meneurs dans cette affaire. Leur coup fait, ils prirent quelques bâtons à la station de police, disant que les chrétiens avaient voulu les assommer. J'en référai de nouveau au raja. Ces cas ne sont pas rares où la police traite de cette façon les gens du Jashpur. Après avoir réglé l'affaire, je me mis en route pour Gaila, village

Digitized by Google

d'une quarantaine de familles. Tous vinrent au devant de moi, me suppliant de les admettre comme catéchumènes, me disant : « Nous ne voulons pas des luthériens. » J'accédai à leurs désirs et je leur dis que, le lendemain, ils auraient un catéchiste. La nouvelle fut vite connue des luthériens Mon catéchiste arriva le lendemain et lorsque, le dimanche, 19 mai, il eut rassemblé les gens pour leur enseigner les prières, arriva le ministre luthérien avec quelques catéchistes, tous de la même trempe que lui. Ils accostèrent mon catéchiste et une discussion assez vive s'engagea. Prêtres et catéchistes furent calomniés et à la fin le ministre, vrai pharisien, dit : « Votre sahib prend de la bière de riz, il n'ira pas au Ciel. » Le ministre crut avoir produit sensation; il fit appel aux gens et leur demanda : « Qui suivrez-vous, moi ou le sahib romain? » Et tous de répondre en chœur : « Le missionnaire romain. » M. l'Allemand monta à cheval et déguerpit. Soit dit en passant, deux de ses principaux satellites sont deux catéchistes apostats dont la Mission catholique ne voulait plus. Non loin de Gaila est Dokra, le premier village que les luthériens aient eu au Jashpur. Déjà j'y ai reçu une vingtaine de familles et d'autres suivront. Quittant Gaila, j'arrivai le soir à Kersai, où je passai la nuit.

KAUALI — LES « KUMBAS » (HUTTES EN FEUILLAGE) DES BRIQUETIERS

18 mai. — Le matin, j'avais à peine quitté le village que j'entendis les roulements de tambours. Bientôt, sur la grand'route, je vois les enfants de Latbora et Singibahar qui viennent à une lieue de leur village pour me recevoir. Après m'avoir salué, ils se mettent en marche devant mon cheval, et ainsi, en chantant et en battant du tambour, ils me conduisent à leur village. Après m'y être arrêté pour deux heures, je mis mon cheval au galop, car il me restait encore 20 kilomètres pour gagner Kurdeg, où je voulais à tout prix arriver le soir pour entendre les confessions pour la Pentecôte. A 5 heures du soir, j'arrivai sain et sauf au logis après vingt jours de voyage, ayant parcouru le Jashpur de l'est à l'ouest. Je restai à la maison une semaine pour régler différentes affaires et, le lundi 17 mai, je me mettais de nouveau en route pour l'ouest et le sud-ouest du Jashpur.

27 mai. — Après avoir visité Tapkara, je passai l'Ib et me trouvai bientôt à Kandaibahar, village encore païen. J'appris que six jours avant le ministre luthérien s'y était présenté et, malgré ses efforts deux jours durant, avait été congédié. Les gens lui dirent : « Nous voulons être catho-

Digitized by Google

LE PÈRE DE GRYSE, S. J.

Digitized by Google

liques. » Lorsque j'arrivai au village, tout le monde était réuni. On me pria de descendre de cheval et on me dit : « Coupez notre touffe, nous voulons être chrétiens. » Les ciseaux sont sortis de la boite, le catéchiste se met à l'œuvre ; une vieille préside et encourage ceux qui hésitent encore. Après m'être entretenu encore quelque temps avec eux, je me remis en route plus avant dans l'ouest. Je reçus encore plusieurs hameaux échelonnés le long de la frontière de l'Odeypour et perdus au milieu des montagnes. Les gens étaient bien simples, certes; bon nombre d'entre eux n'avaient jamais vu un Européen. J'eus bien vite apprivoisé les enfants. Le 30 mai j'étais à Tangergann, à une bonne lieue de la frontière de l'Etat du Sirgouja. De là je redescendis à travers l'Odeypour pour rentrer dans le Jashpur quelques milles plus bas.

Le 1er juin, j'etais dans l'extrême sud du Jashpur, près de la frontière du Gangpur. J'y reçus trois nouveaux villages. Les luthériens comptent une quinzaine de familles dans tout le sud.

4 juin. — Je remonte vers le sud-est du Jashpur, visitant les chrétiens admis il y a quatre mois, et, au son du tambour, je quittai le Jashpur et me dirigeai sur Kurdeg, où je rentrai le 6 juin.

Depuis mon retour à Kurdeg, le mouvement vers le catholicisme n'a pas diminué; les députations se succèdent et, en trois semaines, j'ai reçu plus de trois mille catéchumènes. Il me serait difficile de donner pour le moment le chiffre exact des catéchumènes reçus au Jashpur dans ma circonscription, mais je dois avoir atteint le chiffre de douze mille. Resteront-ils tous? C'est à voir. Mais maintenant le moment est venu d'organiser cette Mission. Et d'abord, il faut un nombre suffisant de catéchistes qui prennent soin des gens, les réunissent le dimanche et instruisent les enfants. J'en ai déjà placé une trentaine, mais il en faudra encore une quinzaine; les trouver sera facile, mais les ressources? Chaque mois au moins 500 francs pour entretenir cette armée, soit 6,000 francs par an. Restent à bâtir des chapelles et des maisons pour les catéchistes dans les différents centres. Les gens se réuniront pour le moment sous un arbre, mais que feront-ils à la saison des pluies et aux fortes chaleurs? Je fais donc un appel pressant à toutes les âmes charitables de Belgique pour qu'elles me viennent en aide pour établir solidement cette nouvelle Mission si pleine d'espérances. Le mouvement n'est pas fini, j'irai de l avant, mais je dois pouvoir compter sur le secours des catholiques de Belgique. Il y a encore des milliers et des milliers d'Ouraons à convertir. Laisserons-nous tomber ce beau champ entre les mains des luthériens? Non, j'en ai la ferme conviction, mon appel sera entendu et j'espère que d'ici à quelque temps je pourrai donner des nouvelles encore plus consolantes à mes chers bienfaiteurs et bienfaitrices. Le pays est à nous, nous le garderons, et avec la grâce de Dieu nous y aurons une Mission florissante, qui sera l'œuvre de la catholique Belgique.

E. De Gryse, S. J.

Kurdeg, 15 juillet 1907.

Les clichés de cet article sont du Père C. Vandendriessche, S. J.

Digitized by Google

MISSION DU KWANGO

Lettre de la Supérieure de Nlemfu

A LA

RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE, A NAMUR

Nlemfu, 11 août 1907.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

... Parfois à la nuit tombante nous arrivent à l'improviste des groupes d'enfants. Que faire alors, sinon leur donner un souper réconfortant et une natte pour se reposer ?

Un soir assez tard, nous allâmes voir comment les nouvelles venues s'étaient installées sous le hangar qui leur avait été assigné pour abri. Nous les trouvâmes toutes couchées autour d'un petit feu; les unes avaient la tête du côté du feu, les autres les pieds; toutes dormaient profondément.

Le nombre de nos élèves varie de quatre cent soixante-dix à cinq cents; plusieurs grandes filles se sont mariées; puis la grippe, les bronchites, les pneumonies, la varicelle nous ont enlevé quelques jeunes orphelines. Errant au milieu de la brousse, les petites misérables n'ont rien qui protège leurs membres grelottants contre la température froide des nuits; elles nous arrivent souvent exténuées, si malades, que les remèdes deviennent impuissants. Au moins pouvons-nous leur procurer le remède souverain, le baptême. La photographie ci-jointe, ma chère Mère, représente le lourd véhicule traîné par huit bœufs, qui vient de temps en temps s'arrêter à notre porte. Figurez-vous avec quelle joie nous saluons les colis d'Europe, que nous amènent les bouviers de la Mission. Ces précieuses caisses ne renferment-elles pas des objets pour notre chapelle, des robes d'enfants en quantité, des coupons d'étoffe, des couvertures, des médicaments, des instruments de travail, des fournitures classiques ? Ah ! mille fois merci !

En attendant le renfort que vous allez nous envoyer, nous avons dû cesser les travaux de l'ouvroir, afin de pouvoir continuer la classe, les catéchismes et les défrichements. Nos jeunes ouvrières sont vaillantes; c'est en chantant qu'elles extirpent la brousse, abattent les arbres et préparent le terrain pour les

Digitized by Google

A NLEMFU — LA CHARRETTE AMENANT LES CAISSES D'EUROPE

Digitized by Google

semailles de la saison des pluies. Il y a peu de jours, un arbre en tombant frappa le pied d'une fille et lui écrasa les orteils. Portée à la maison par ses compagnes, la pauvre enfant pleurait et se lamentait. Nous lui prodigâmes les meilleurs soins et tâchâmes de la consoler en lui disant que ses vives souffrances diminueraient bientôt. Pour toute réponse, elle n'eut qu'un cri : « Mon mal n'est rien; la perte de mon pied même ne serait rien, mais mon baptême ! Je ne pourrai plus me rendre aux instructions, je serai retardée pour mon baptême ! » C'est que cette bonne fille était du nombre d'une trentaine de catéchumènes, qui se préparaient au baptême. Le Révérend Père Van Tilborg fut si touché du courage et du désir de cette pauvre enfant, qu'il vint compléter son instruction et lui fit passer l'examen d'usage. Elle a eu le bonheur d'être baptisée avec ses compagnes.

Le jour du baptême est à bon droit un grand jour, un jour inoubliable : quand les enfants s'y sont préparées par la connaissance du catéchisme, par des efforts généreux sur leur nature sauvage et indisciplinée, par des demandes pressantes et réitérées, il faut que le corps reçoive aussi sa préparation. C'est ici qu'intervient *la coiffeuse*. Une fille bien adroite se munit d'un morceau de verre cassé et rase ses compagnes. Tout en exerçant son métier, elle ne manque pas de leur faire des exhortations : « Quelle grâce vous allez recevoir ! Chrétienne depuis autant de lunes, je pense toujours avec joie au jour de mon baptême. Mon cœur me dit qu'on est heureux d'appartenir au bon Dieu, à la sainte Vierge; quand on meurt, on s'en va au Ciel, etc. »

Nos enfants ont en général la mémoire du cœur; les anciennes savent ce qu'elles doivent au Révérend Père Butaye, actuellement en Belgique; aussi ne se passe-t-il pas un jour qu'elles ne parlent de lui : « Ma Sœur, quand Tata Butaye reviendra-t-il? — Pouvons-nous aller à sa rencontre? — Jusqu'où pourrons-nous aller? — De mes deux yeux, je veux le voir revenir; etc. » Les sentiments de gratitude des élèves ne se montrent pas moins dans le respectueux souvenir qu'elles conservent du très regretté Père De Duve et toutes les prières qu'elles disent à son intention. Elles aiment à égrener leur chapelet sous le dôme formé par les grands arbres, qui ombragent son tombeau, devant la Croix, qui en marque l'emplacement.

Bientôt nous aurons la consolation de vous annoncer bon nombre de premières communions; en attendant, ma bien chère Mère, veuillez agréer l'expression de notre profonde reconnaissance.

Sœur Térésa de l'Assomption,
et ses compagnes, Sœurs de Notre-Dame.

Digitized by Google

La maladie du sommeil

Lettre du Père Sadin, S. J.

Ki Santu, août 1907.

Je me proposais de vous écrire un mot au sujet de la maladie du sommeil. C'est la chose importante, c'est la question du jour, et c'en est une d'une gravité excessive, puisqu'il y va de l'existence ou de la non-existence de tout un peuple.

J'ai vu que le Père Butaye, très bien informé à ce sujet, avait écrit un article dans les *Missions Belges*. Ma tâche est donc bien facilitée. Je me contenterai de vous dire ce qu'on a fait et ce qu'on fait à Ki Santu pour les malades du sommeil.

EXAMEN DU SANG D'UN MALADE DU SOMMEIL — LE PÈRE VAN DE RYST

I. *Ce qu'on a fait.* — Mais, mon Dieu, on a fait tout ce qu'on pouvait faire, et ce n'est pas beaucoup. On connaissait la maladie, on savait aussi qu'il n'y avait pas de remède. Une seule chose était possible : éviter la contagion. Quelqu'un donne-t-il des signes extérieurs de la maladie du sommeil, isolez-le. Telle était la loi.

Les malades étaient mis à part, à vingt minutes de toute habitation d'hommes sains.

Tous les jours un infirmier leur portait des vivres, du tabac ; un Père y allait aussi pour causer un peu avec eux. Souvent on les confessait, car un malade du sommeil peut mourir à chaque instant emporté par une méningite.

Digitized by Google

On ne pouvait rien faire de plus pour eux; leur sort était celui d'un condamné à mort qui s'attend à chaque instant à voir entrer le bourreau qui le doit conduire à l'échafaud.

II. *Ce qu'on fait maintenant.* — Il y a quelques mois, arrivait ici la nouvelle consolante que le remède de la maladie du sommeil était enfin trouvé; on l'appelait du nom barbare d'atoxil. Le remède fera merveille, disait-on. Aussitôt, comme c'était leur devoir, les missionnaires ont fait venir de l'atoxil avec divers renseignements au sujet du traitement.

Le Père Van de Ryst s'est constitué médecin en chef et il s'acquitte de son office avec un dévouement remarquable. La première opération fut la constatation des ganglions du cou. Cela fait, on prit des sujets ayant des glandes assez fortes pour pouvoir être saisies; ces sujets furent soumis à la ponction. A l'aide d'une seringue, dite de Pravaz, on soutire un peu du liquide renfermé dans les glandes. De ce liquide on fait une préparation qu'on examine au microscope. Le Père Van de Ryst et le Frère Van den Bosch sont les deux examinateurs, et il faut le dévouement qui les distingue pour supporter si gaiement et si allègrement la fatigue et l'ennui de ces longues séances.

Au microscope, on découvre parfois le microbe de la maladie du sommeil; le trypanosome vu au microscope a l'air d'un petit filament qui s'agite et se remue pas mal, je vous assure; mais qui est si petit qu'on ne le découvre guère que grâce à son agitation.

Tout individu atteint de tryps est atteint de la maladie du sommeil. Il suffirait qu'une tsé-tsé s'infectât en piquant ce malade et portât un trypanosome dans le sang d'un homme sain pour que ce dernier soit, lui aussi, atteint du terrible fléau. Il faut donc isoler l'individu dangereux, comme on isole les lépreux, les varioleux, etc.

A cet effet, à une certaine distance de Ki Santu, on a choisi un emplacement bien découvert, sans bois, rien que de la brousse; on a défriché, brûlé les herbes, on a bâti des maisons : c'est notre lazaret pour filles.

On a choisi de même un bon emplacement pour les garçons malades à une heure et demie de Ki Santu.

Tout individu atteint de la maladie est dirigé sur un des deux lazarets. Les filles sur celui de Ki Santu et sont soignées par les Sœurs et par le Père Van de Ryst; l'autre est visité comme on visite les fermes-chapelles.

Une vingtaine d'enfants suivent le traitement à l'atoxil. Il paraît que ce traitement est d'au moins un an, donc je n'ai pas à parler des résultats obtenus ici, puisqu'il y a trois mois à peine

Digitized by Google

que le traitement est commencé. Il semble cependant qu'un mieux s'est réalisé : les ganglions disparaissent et on ne trouve plus de trypanosomes dans ces ganglions, s'il arrive qu'ils persistent. Est-ce là une complète guérison? A coup sûr, non! Est-ce une guérison en bonne voie? Peut-être!

Il semble cependant que nous devons appeler le secours divin à l'aide de nos remèdes humains, car je ne vois pas l'application possible de l'atoxil à tous les malades du sommeil; et si on ne trouve pas un remède plus prompt, le Congo ne sera bientôt plus qu'un vaste désert. Il y a dix ans, il y avait à Ki Santu au delà de cent cinquante hommes adultes; il en reste quinze. Ailleurs, des villages entiers ont disparu. Et la plupart des indigènes qui restent sont atteints. Cela faisait dire au Père Van de Ryst : « Nous n'y songeons pas, mais nous circulons littéralement au milieu de cadavres. »

G. SADIN, S. J.

MISSION DE CEYLAN

Ceylan et Singhalais

Par le Père Gille S. J.

Ceylan l'Eden! Comment ce soupçon ait jamais pu tomber sur notre île, je ne suis jamais parvenu à comprendre. C'est une calomnie..., bien entendu, contre le Paradis terrestre. Si Ceylan a acquis cette réputation grâce à ses montagnes, pourquoi pas la Suisse? Si c'est pour sa végétation, pourquoi pas Java? Si c'est pour ses habitants, que fait-on du pays wallon?

Mais voilà, Ceylan fut surtout loué par ceux qui n'y restèrent que deux mois. Rien de plus attrayant, en effet, quand l'île se dessine au loin, que les grands palmiers qui frangent la rive et frisent la vague. Du train, les panoramas se succèdent féeriques; on admire les champs de riz escaladant les collines comme sur les gradins d'un amphithéâtre. On est à l'ombre, on boit du soda glacé, on s'arrête à des stations enguirlandées où des commissionnaires se jettent sur vos bagages (ils sont si serviables les Singhalais); où les contrôleurs giflent la racaille de troisième classe à la moindre velléité de passer avant un Européen. Et l'on s'écrie : « Quel Paradis! »

Digitized by Google

TRANSPORTANT UN NATIF, UNE PIERRE ET UN MISSIONNAIRE

Digitized by Google

Il faut s'être égaré dans une jungle pour apprécier Ceylan. Pas d'ombre. Les palmiers se garderont bien d'en donner. Et ces maudites noix de coco qui pendent si haut, et qui sont si lourdes, et qui ne tiennent qu'à un fil! Et ces sangsues qui vous sucent aux jambes! Et ces montées! Et cette jungle qui vous égratigne!... Et si ce n'est pas la jungle, c'est le thé. Or, s'il y a au monde une plante qui manque de pittoresque, c'est le thé. Donc du thé, de la jungle, des palmiers. Où est la poésie? D'abord, on vous fait de suite savoir qu'un palmier rapporte deux roupies par an. Puis tout le monde vous engage à admirer: et quand il faut admirer pour consoler ses amis!...

ÉLÉPHANT TRAINANT LE TRONC DU PALMIER KITOU

Enfin, c'est éternellement la même chose. Spéculations, admiration sur commande, monotonie, en voilà bien assez, je suppose, pour étrangler la poésie la plus complaisante. Tout serait pardonné s'il y avait de l'ombre. Or, il n'y en a pas, et quand on en a trouvé, nul moyen d'y arriver. La magnifique plantation du séminaire a un acre d'ombrage, et quelques grands arbres isolés. Ceux-ci donnent de l'ombre, mais c'est par pur oubli de leur part.

C'est ce qui rend toute promenade impossible, excepté d'abord de grand matin, mais alors il faut vite rentrer pour éviter le soleil; le soir, mais alors il faut se hâter pour échapper aux ténèbres, et enfin au clair de lune, mais alors tous les temples

Digitized by Google

bouddhistes, au son des fifres et des tambours, jettent au loin un vacarme de carrousel.

Ici cependant, bien que ce soit dur pour une nature philosophique, il faut faire une concession. Ceylan est délicieux, incomparable, le matin de 6 à 8 heures et, le soir, de 5 à 6 heures. L'air est alors saturé de fraîcheur; il fait sain, il fait viril. Puis les couleurs du ciel sont indescriptibles. « Ah! ces couleurs! » (Ne vous alarmez pas; je n'ai aucune intention de vous infliger une description de coucher de soleil.) « Mais ces couleurs, ces tons, ces teintes, — comme disent les Anglaises qui visitent notre plantation — que n'ai-je apporté ma toile »! Fine suggestion, à laquelle il faut faire la sourde oreille pour éviter la calamité d'avoir tous nos couchers de soleil gâtés par des pinceaux, des toiles, des aquarelles et des aquarellistes.

Le crépuscule est court, sans doute; pas si court cependant qu'on n'ait tout le temps d'en jouir. On pourrait même prolonger son plaisir jusque dans la nuit. Bien qu'ici « la lune brille, le ciel scintille », comme cela se fait partout ailleurs, il y a cependant un charme tout particulier à suivre les mouches luisantes, espèces de petites étoiles ailées vibrant dans les feuilles et errant par les buissons, et que les Singhalais, dans leur superstition poétique, disent être des âmes de défunts cherchant consolation dans la fraîcheur du soir.

Et voilà pour le pays. Eh bien! exceptant les bords des rivières, l'un ou l'autre coin de montagne, et tenant compte d'un grain d'exagération sans laquelle il est impossible de construire une phrase qui se respecte, je ne donnerais pas les Ardennes pour tout Ceylan!

***

Je ne sais quel évêque protestant, un poète celui-là, ne sut pas quitter Ceylan sans se soulager de quelques rimes. Le poème dont il chargea ainsi sa conscience épiscopale ne fut pas sans un certain succès.

Ayant loué Ceylan d'après les règles du bon ton, il fit heurter son dernier vers à un point d'orgue d'une dissonance stupéfiante :

Ceylan... où l'homme seul est vil.

C'est cependant étrange combien les opinions peuvent différer sur un même sujet. Je ne sais pas, pour ma part, ce qu'il y aurait de vraiment attrayant dans notre île sans le Singhalais.

La psychologie d'un Européen dans ses premiers rapports

Digitized by Google

avec un Indien est assez curieuse. « Plus on fréquente les natifs, — disait un planteur — plus on trouve qu'ils sont humains. » Ce n'est pas, en effet, sans efforts qu'on arrive à s'imaginer qu'une tête de brunot sente, pense et réfléchisse comme une tête blanche. On ne se figure pas aisément qu'avec une langue telle qu'ils en parlent, ils parviennent à se comprendre entre eux. Puis ils s'habillent en dépit du bon sens occidental; pour dire oui, secouent la tête comme pour dire non, commencent à compter sur leur petit doigt et non sur leur pouce, disent « trois ou deux » au lieu de « deux ou trois », font de la poudre dentifrice et de l'onguent antiseptique avec, sauf respect, de la bouse de vache,... et, mille autres stupidités, peu compatibles en apparence avec un stage phrénologique très avancé.

ÉLÉPHANT RENVERSANT LE PALMIER KITOU

Mais, peu à peu, en les suivant de près, on est tout étonné de leur découvrir des idées, des idées justes ensuite, des idées fines parfois, le tout imprégné d'un certain « humour » populaire qu'un paysan hollandais aurait certainement tort de dédaigner. Tout le monde passe ainsi, après un stage plus ou moins long, par une expérience qui est pour lui une révélation.

Le Singhalais me fut ainsi révélé un jour où j'entendis un gamin de rue traiter un de ses compagnons, en pur français, s'il vous plaît, de « moutard ». Depuis lors le Singhalais n'a fait que monter dans mon estime. J'ai eu l'occasion de parler à des Singhalais qui firent le tour de l'Europe comme artistes danseurs, prestidigitateurs et autres. L'un d'eux me dit : « De mon temps, les artistes seuls voyageaient, et on faisait de l'argent. Maintenant, ce sont des espèces de bohémiens qui partent pour l'Europe, font baisser nos prix, et jettent le dis-

Digitized by Google

crédit sur notre art national. » Pour un villageois singhalais, c'était sensé, ma foi, et parfaitement humain.

Mais les Singhalais sont menteurs, dit-on. Entendons-nous. Pour ma part, ce qui me chiffonne surtout dans un menteur, ce n'est pas qu'il mente, mais qu'il ait le front de s'attendre à ce que je le croie. Eh bien! le Singhalais me fait toujours l'impression de mentir en amateur, avec un air d' « essayons toujours », et il n'a pas, quand il se sent découvert, cet air déçu, désappointé, lamentable, de ceux qui s'attendent à ce qu'on ajoute foi à leurs mensonges. Un jour, en quête d'un fiacre, j'avisai un cocher, et bien que j'en susse autant que lui, je lui demandai le prix d'une course de trois heures.

CASCADE A URUGALLA — RACINES ATTACHÉES AU ROCHER

Pendant que ses collègues, le fouet sous le bras, l'observaient de loin, mon cocher se mit à compter sur ses doigts, et se trompant, je suppose, compta de nouveau, en tirant une figure où se lisait quelque chose comme une extraction de racine cubique. Enfin, après un effort d'arithmétique assez considérable, il parvint à la somme fabuleuse de 5 roupies 92 cents. Je n'oublierai jamais le clin d'œil malin que ce matois envoya aux autres cochers, quand je lui montrai le tarif ordinaire imprimé dans un guide.

« Les Singhalais sont obstinés, durs à convertir. » Mais c'est, à mon avis, une précieuse qualité.

Une fois sérieusement catholique, et cela d'éducation, il garde son entêtement, et devient alors tout aussi difficile à pervertir.

Digitized by Google

Sans doute, le Singhalais catholique, en temps de paix, sait donner à son pasteur du fil à retordre; il ne lui ménagera pas les lettres anonymes; c'est là un de ses faibles. Mais en temps de trouble, il ne demandera pas mieux que de jouer du poignard pour faire respecter son pasteur et sa religion. Le long de la côte, quand les bouddhistes ont fait un mauvais coup, les catholiques ne sont pas à retenir. Leur premier mouvement est d'exterminer les bouddhistes de l'île. Leur second mouvement, après force pourparlers, est de se contenter de ne malmener que les bouddhistes du village. Et une fois le calme rétabli, recommencent les lettres anonymes au missionnaire, pour lui dire en toute confidence qu'il est, entre autres choses, une poule mouillée. N'importe, ce que le Singhalais vaut, et ce qu'il est capable de souffrir, il en a fait preuve sous la tyrannie batave. Imposante est la liste de leurs martyrs Proscription, boycottage, confiscation, tout fut mis en œuvre. Les Hollandais tâchaient de les séduire par des places de buralistes, voire même par de faux titres de noblesse, et des noms de famille d'invention (1). Mais bon nombre préférèrent l'exil à l'apostasie.

Je ne veux pas faire du Singhalais un ange, pas plus que je ne fais de son pays un paradis terrestre; mais il reste vrai que malgré ses défauts, le Singhalais vaut la peine qu'on se dévoue pour lui. Et grâce à Dieu le dévouement ne lui manque pas. Celui des missionnaires de Galle (remarquez que Kandy n'appartient pas à ce district) est un dévouement foncièrement belge : un fond d'opiniâtreté d'acier caché sous un mélange de flegme et de bonhomie. Leur humilité, bien qu'elle fasse le désespoir d'un éditeur de revue de missions, fait cependant l'admiration de tous ceux qui les voient à l'œuvre. Si l'île de Ceylan mérite jamais d'être appelée le Paradis terrestre, c'est à des pionniers de cette trempe-là qu'elle en sera redevable.

A. GILLE, S. J.

—

Les clichés de cet article sont du Père Gille, S. J.

—

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la suite des notes et souvenirs du Père Koch.

---

(1) **L'histoire mentionne, entre autres noms, que ces conquérants vendaient aux natifs comme noms de noblesse ceux de « Kleine Pietje Pas op » et « Groote Pietje Pas op ».**

Digitized by Google

Tableau des ministères et des œuvres dans la Mission du Bengale du 1er août 1906 au 1er août 1907

	CATHOLIQUES	CATÉCHUMÈNES	BAPTÊMES	CONFESSIONS	COMMUNIONS	PREMIÈRES COMMUNIONS	CONVERSIONS DE PROTESTANTS	MARIAGES	CATÉCHISMES
1. **Calcutta** et les environs .	14,000	5	589	82,202	126,043	355	64	187	1,043
2. **Division de la Présidence** (Dum-Dum, Morapai, Raghabpur)	3,165	160	148	8,331	10,489	57	33	30	712
3. **Division de Burdwan** (Asansol, Howrah, Kharagpur, Serampore)	5,411	22	289	8,759	13,155	49	27	55	479
4. **Division de l'Orissa** (Balasore, Krishnochondropur) .	605	1,208	33	2,866	4,350	16		6	741
5. **Division du Chota-Nagpore :**									
Maison de Ranchi	—	—	25	16,913	12,200	12	8	3	1,082
Cure de Ranchi	1,813	970	296	6,243	30,470	105	35	41	2,210
Chaibassa	468	50	32	1,818	4,150	7	—	3	320
Karra	2,300	1,153	190	3,635	3,408	92	23	25	529
Katkahi	14,418	5,767	1,356	14,320	10,882	341	7	149	503
Khunti	3,262	1,080	214	7,500	8,464	219	—	19	1,102
Kurdeg	2,430	26,837	808	7,460	5,854	254	—	41	750
Mahuadand	6,154	1,762	521	5,113	3,822	73	—	65	523
Mandar	5,983	1,905	509	7,050	6,050	175	60	58	915
Noatolli	3,875	3,131	386	6,594	8,093	173	—	30	633
Rengarih	1,582	11,273	321	1,380	1,109	117	—	40	553
Samtoli	2,107	8,363	923	2,168	2,132	100	11	48	869
Sarwada	1,330	1,374	109	1,998	1,887	67	16	17	378
Soso	2,722	2,521	297	6,186	5,636	47	45	41	895
Tongo	9,149	8,000	533	10,102	8,444	164	—	112	521
Torpa	4,792	459	363	11,393	11,206	185	—	51	505
6 **Division de Bhagulpur** Collège Saint-Joseph et résidence (Darjeel.). Séminaire Kurseong, Purnea	1,269	29	60	17,299	40,545	76	11	13	1,094
TOTAUX	86,835	76,159	8,002	229,330	319,389	2,674	341	1,031	16,343

La Mission du Bengale possède 31 églises et 373 chapelles. Elle emploie 446 catéchistes et 150 maitres d'écoles. Elle a 98 écoles de garçons. 22 écoles de filles et 18 écoles mixtes. Le nombre des élèves, dans ces écoles indigènes, est de 5,031 garçons et de 3,806 filles. Les écoles dominicales ont 1,338 élèves L'école apostolique Saint-Jean-Berchmans à Ranchi compte 336 élèves, dont 240 pensionnaires et 96 externes. Le collège de Calcutta, affilié à l'Universite, a 916 élèves, dont 110 pensionnaires et 806 externes. Le collège de Darjeeling, également affilie à l'Université, a 202 élèves, dont 197 pensionnaires et 5 externes.

Digitized by Google

Tableau des ministères et des œuvres dans la Mission du Kwango du 1er août 1906 au 1er août 1907

	CATHOLIQUES	CATÉCHUMÈNES	BAPTÊMES	CONFESSIONS	COMMUNIONS	PREMIÈRES COMMUNIONS	MARIAGES	CATÉCHISMES
1. **Ki Santu**	1,064	687	543	12,219	17,887	104	44	1,524
2. **Kimpako**	665	800	193	3,553	2,616	127	8	752
3. **Nlemfu**	1,056	1,175	235	4,550	5,519	50	46	1,247
4. **Sanda**	388	311	141	2,505	2 315	50	9	951
5. **Wombali**	195	270	10	2,500	1,450	36	9	1,050
6. **Mpese**	222	820	248	2,353	1,615	49	6	753
	3,590	4,063	1,370	27,680	31,402	416	122	6,277

Tableau des ministères et des œuvres dans la Mission de Ceylan du 1er septembre 1906 au 31 août 1907

	CATHOLIQUES	BAPTÊMES			CONFESSIONS	COMMUNIONS	MARIAGES	
		Protestants	Païens	Enfants			Valides	Célébrés
1. **Galle**	1,590	3	20	88	11,842	27,213	1	7
2. **Hiniduma**	335	1	58	38	744	618	15	7
3 **Halpatota**	316	4	9	15	620	640	1	1
4. **Matara**	529	6	29	27	875	945	1	4
5. **Hambantota** . . .	135	1	2	8	502	504	—	1
6. **Tangalle**	101	1	1	8	452	503	—	2
7 **Ratnapura** . . .	1,764	2	21	97	3,847	4,833	21	9
8. **Balangoda** . . .	971	2	14	86	2,531	2,538	4	2
9. **Kégalle**	1,525	9	64	102	3,600	3,547	9	20
10. **Yatinantota** . . .	1,750	8	18	67	1,489	1,269	19	7
TOTAUX. .	9,016	31	246	526	26,502	42,610	71	60

La Mission de Galle possède 41 églises et chapelles. Elle a 38 écoles fréquentées par 4,080 enfants, dont 962 enfants catholiques.

Digitized by Google

NOTES ET INFORMATIONS

La communion fréquente dans les Missions

Il est consolant de constater combien le nombre des communions a augmenté dans les Missions. Pour ne parler que de celles dont ce bulletin est l'organe, nous rappellerons que les chiffres des communions s'élevait l'an dernier, au Bengale, à 242,851. Il est cette année de 319,389, soit une augmentation de 76,538.

Dans le diocèse de Galle, à Ceylan, on constata en 1906 un nombre de 34,614 communions. En 1907, ce chiffre monte à 42,610.

Progrès : 7,996.

Enfin, au Kwango, le chiffre de 24,804 s'élève en 1907 à 31,402.

Augmentation : 6,598

Bengale. — Du Père NUYENS. — *Torpa*, 22 octobre :

« A la fin de ma dernière lettre, insérée dans la livraison de septembre des *Missions*, je rappelais l'appel fait par le Père Christophe. Hélas ! nous avons été bien éprouvés ; faute de riz, nous avons dû renvoyer plus de cent élèves : ils n'avaient pas eu quatre mois de classe !

» Des cinq nouvelles chapelles que nous aurions voulu bâtir et qui sont nécessaires, nous n'avons pu en construire que trois. Mais, hélas ! les prévisions pour l'année prochaine sont plus sombres encore. Comme les pluies ont cessé un mois trop tôt, le riz, qui promettait beaucoup, a desséché sur place, et la conséquence sera une grande disette. Je viens de rentrer d'un tour dans une partie de notre district ; partout j'ai eu le cœur navré en longeant ou en traversant les rizières : on dirait que le feu a brûlé les feuilles et les tiges.

» Je me demande avec effroi ce que vont devenir nos chrétiens. Cette année, à cause d'une maladie du riz, celui-ci a été d'une cherté exceptionnelle ; pendant un certain temps il était le double plus cher que pendant la grande famine de 1897. Aussi beaucoup de gens n'ont eu guère à manger que des feuilles et des mauvaises herbes, qu'ils cuisent et mangent assaisonnées d'un peu de sel. C'est donc sans aucune exagération qu'un chrétien me disait, il y a trois jours : « Mon » Père, après ces privations, nous » devrions pouvoir manger beau- » coup ; hélas ! nous n'avons que cela » à manger. » Et, à la manière des natifs, il me montrait sa main à demi fermée. Les chrétiens auront donc recours à nous. « Si les Pères » ne peuvent pas nous aider, disait » samedi passé un chrétien à Mu- » rumkel, où j'étais ce jour, nous » n'avons qu'à aller en Assam ou au » Boutan. » En effet, c'est ce que nous craignons : si nous ne pouvons aider nos chrétiens, beaucoup devront choisir entre l'Assam ou la misère noire, si pas la mort. Hélas ! l'Assam est pour la plupart la perte de leur foi.

» Ce qui rend la situation des gens ici encore plus triste, c'est que ce n'est pas seulement le riz qui a souffert, mais aussi toutes les autres espèces de grains qu'ils sèment. Aussi tout est très cher.

» C'est dans ces circonstances que j'ose faire un appel à la générosité de nos lecteurs. Puissent-ils nous aider à secourir nos chrétiens dans leur détresse ! Sans eux, nous ne pouvons rien ; c'est à eux à nous aider à conserver nos œuvres. Nos œuvres ! hélas ! il est bien à craindre que nous devrons refuser tout élève ; nous ne pourrons peut-être pas avoir même un seul catéchuménat, au lieu des deux de chaque année. »

Digitized by Google

Du Père GROSJEAN. — *Ranchi*, le 24 juillet 1907 :

« Je crains un peu d'abuser de la grande charité de nos bienfaiteurs. Je me suis adressé à eux déjà pour obtenir une foule de choses pour l'école dentellière des Ursulines. Depuis lors, on m'a fait voir dans le *Patriote* un articulet relatif à un ouvrage récent, *Les Dentelles à la main*, publié par M. Ant. Carlier De Lantsheere : une véritable encyclopédie de la dentelle, me dit-on, avec cent trente-cinq planches extrêmement utiles.

» J'ai montré aux Ursulines le compte rendu de l'ouvrage et je vous laisse à penser quel vif désir elles éprouvent d'obtenir ce livre précieux.

» Il est précieux à bien des titres. Il coûte 90 francs, rien que cela !

» S'il vous est possible de nous procurer cet ouvrage, vous rendrez un grand service à l'école. La Mère Ursule est très habile et d'un dévouement absolu à ses élèves dentellières. Elle ferait le meilleur usage de ce gros livre.

» L'influence d'une école de ce genre est surprenante; et les résultats religieux et moraux sont frappants. »

Du même, 16 octobre :

« Il y a longtemps que je n'ai pas envoyé de photographie de l'église. Les pluies empêchaient nos artistes de travailler. La vue ci-jointe fut prise il y a deux jours par le Père Vandendriessche. Elle est donc *up to date*

» On travaille aux tours. Elles sont à 54 pieds de hauteur. La base des pignons qui termineront la maçonnerie des tours sera à 66 pieds au-dessus du sol.

Cl. du P. Vandendriessche, S. J.

ÉGLISE DE RANCHI

» Les prix exorbitants qu'il a fallu payer pour les matériaux, à cause des travaux du chemin de fer et du gouvernement, ont notablement majoré les dépenses. Le toit, le pavement, le plâtrage, les portes et fenêtres restent à payer. Si quel-

Digitized by Google

qu'un nous procurait une grosse aumône à cet effet, je lui en serais bien reconnaissant : d'autant plus reconnaissant que le Révérend Père Supérieur me presse de commencer d'autres travaux : des classes, un bâtiment additionnel pour la communauté etc.

» L'école apostolique enverra probablement à Kandy au moins cinq élèves. Ce sont les prémices. Puissions-nous former beaucoup de prêtres pour cette immense Mission, qui s'étend avec une rapidité déconcertante !

» La famine nous menace! Les pluies ont cessé dans le nord de l'Inde, à partir de la première huitaine de septembre. Quelques fortes ondées, au Chota Nagpore, auraient permis aux rizières de donner une superbe récolte. La sécheresse prolongée a desséché une grande partie des champs de riz. Or, le riz est une plante plus ou moins aquatique. »

Desiderata de la Supérieure des Ursulines de Ranchi (Bengale Occidental) pour leur école dentellière.

1. Un bon modèle de coussin (propre à la dentelle torchon) *à cylindre tournant* pour les très larges dentelles. (Le missionnaire qui transmet cette liste ajoute : au lieu d'un modèle je dirais volontiers une demi-douzaine.)

2. Un appareil pour remplir les fuseaux. (En anglais : bobbin-winder.)

3. *Modèles de dentelles torchon*, piqués sur carton cuir, avec quelques centimètres de la dentelle même pour faciliter le travail.

Voici quelques genres de modèles que nous aimerions d'avoir :

a) des *dentelles* larges et étroites, des *entre-deux* ;

b) des *bords* pour mouchoirs de poche ;

c) des *cols*, pièces-plates pour robes de dames et d'enfants ;

d) des *médaillons*, des berthes ;

e) des chemins de table ;

f) autres petits objets de fantaisie, les plus à la mode, que nous ignorons complètement.

4. Quelques livres, illustrations, indications seraient très utiles aussi.

Enfin, tout ce qu'il y a de plus nouveau pour ce travail que la Belgique et ses généreux bienfaiteurs et bienfaitrices connaissent si bien.

N. B. — Les coussins ne devraient pas mesurer moins de 55 centimètres de droite à gauche.

Du Père ALARY.— *Samtoli*, 14 juin 1907 :

« Nous avons de onze mille à douze mille chrétiens (non baptisés y compris). Ce sont des durs à cuire, du moins certaines castes. Ils nous ont donné passablement de fil à retordre cette année. Ils n'ont pas la moindre idée du mariage religieux ; aussi ne se font-ils aucun scrupule de se marier à la païenne ; ils trouvent que c'est plus commode. Ainsi, ils ne sont pas obligés de venir apprendre, pendant deux mois au catechuménat, les éléments de la religion. Malgré cela nous sommes parvenus à marier quarante-six couples à l'église. Sûrement, beaucoup nous ont échappé ; mais, à mesure que les choses s'organisent, nous pouvons compter sur de meilleurs résultats.

» Instruire ces jeunes couples n'est pas chose facile. Ces individus ne connaissent que leurs charrues et que leurs bœufs. Aussi vous répondent-ils que les bœufs, tout aussi bien que les hommes seront un jour heureux au Ciel, s'ils se conduisent bien ici-bas. La difficulté augmente encore quand on songe que la langue religieuse est à créer. Nous autres, pauvres commençants, nous faisons souvent naufrage en donnant aux mots une signification qu'ils n'ont pas, ou que peut-être ils ont dans les dictionnaires, mais pas dans la langue courante parmi les paysans Avec les hommes on parvient encore à se tirer convenablement d'embar-

Digitized by Google

ras (il n'y a pas à dire, le masculin l'emporte sur le féminin); mais, avec les femmes, mon Dieu, ayez pitié de nous!! Elles parlent une langue impossible.

» Mon compagnon a été dernièrement en excursion apostolique dans le Gangpur (une grande partie de ce royaume relève de Samtoli). En somme, il a trouvé les gens bien disposés, mieux disposés que dans la partie du Biru où se trouve la station de Samtoli. Il a même administré un bon nombre de baptêmes, six cents à peu près. Seulement, la maison de prière ou, si vous préférez, l'église, n'existe presque nulle part. On se rassemble où on peut. Pendant la saison sèche, c'est sous un arbre que le catéchiste dit les prières le dimanche. Pendant les pluies, on tâche de se caser dans un hangar quelconque. Vous comprenez que dans ces circonstances les offices ne peuvent pas faire grande impression sur les gens, surtout dans un pays où le faste est de mise pour les cérémonies religieuses. Lorsque le Père fait sa visite, dans bien des endroits il trouve à peine une place convenable pour célébrer la sainte messe.

» Il y a encore la question des écoles. L'école sauvera notre Mission; si nous parvenons à acheter assez de riz pour nourrir un bon nombre d'enfants pendant plusieurs mois de l'année, nous ferons œuvre solide et durable, autrement nous travaillerons en vain. »

Du Père CHRISTOPHE. — *Khunti*, 9 août 1907 :

« Je crois vous faire plaisir en vous faisant connaître nos « ministeria » d'août 1906 à août 1907; vous verrez ce que nous avons fait, ce qui reste à faire, et vous pourrez le dire aux âmes généreuses près de qui vous plaiderez la cause de mon école.

» Nous avons dans le district de Khunti 3,262 catholiques et 1,080 catéchumènes. Il y a 16 chapelles, appelons-les de ce nom, mais la plupart sont de vraies huttes avec murs en boue et toits en chaume; il faudrait les améliorer et aussi en bâtir de nouvelles pour y réunir nos chrétiens. Nous avons 27 catéchistes que nous devons payer. Il y a 18 maitres d'école, 5 à Khunti, les autres dans les villages. Il y a 13 écoles dans les villages, les enfants vont en classe tous les jours de 1 heure à 3 heures, nous devons seulement payer les maitres environ 4 francs par an. Nous avons eu 240 élèves à l'école dans notre district, 50 sont à l'école supérieure de Ranchi, et nous devons payer leur pension; 70 sont dans les villages et 120 ont été présents à l'école de Ranchi. Malheureusement nous avons dû, faute de ressources, en renvoyer les deux tiers; nous avons encors 40 élèves que nous garderons jusqu'en novembre.

» A la mi-décembre il y a ouverture des classes, et beaucoup d'élèves sans doute viendront. Ah! puissions-nous les garder tous jusqu'en novembre. C'est si triste de renvoyer une partie de l'école; sans école pas de mission sérieuse, c'est la formation religieuse et intellectuelle de nos chrétiens; sans cela ils ne seront chrétiens que de nom. On a remarqué que ceux qui ont passé par l'école sont restés bons chrétiens. A l'école des filles, nous avons eu 170 enfants de notre district. Il y a eu 138 baptêmes d'enfants et 76 d'adultes, 119 confirmations et 8,464 communions.

» J'ai eu le bonheur de préparer à la première communion 219 garçons et filles. Nous avons donné 1,102 catéchismes et instructions, et 4 retraites; j'en ai donné deux, l'une aux filles de l'école, l'autre aux garçons. »

Ceylan. — Du Père CLOSSET. — *Matara*, 5 août 1907 :

« La bénédiction solennelle de la nouvelle église de Matara a eu lieu hier, 4 août. Dieu soit béni! On éprouve en ce jour quelque chose de ce que l'on ressent au jour de

Digitized by Google

l'ordination sacerdotale. Il y a une connexion si étroite entre le prêtre et l'autel que la consécration de l'un trouve écho au cœur de l'autre et réveille des souvenirs ineffables. Comme vous pouvez juger par les photographies, le Frère Roelandt a bien exécuté l'œuvre. Evidemment, aucun temple n'est digne de la majesté de Dieu. Les juifs d'autrefois, dans leur aveuglement, croyaient que Jéhovah leur était redevable de quelque chose pour lui avoir érigé le magnifique temple de Jérusalem. Et Dieu leur répond : « Quelle mai- » son est digne de moi? N'ai-je pas » tout créé et tout ne m'appartient-il » pas? » Prions pour que Dieu voie dans son temple des adorateurs humbles et sincères, différents de ces juifs au cœur méchant qui croyaient satisfaire à leurs devoirs envers Dieu par des formalités extérieures et légales.

» A Ceylan, il n'y a pas de fêtes sans décorations, illuminations, feux d'artifice. Mes catholiques, tout pauvres qu'ils sont, firent leur possible, et ce n'était rien moins que splendide. Quatre arcs de triomphe avaient été érigés sur les deux routes qui longent la nouvelle propriété; deux au coin de la propriété où les routes se croisent et un à l'autre extrémité de ces mêmes routes. Ils étaient joints les uns aux autres par des arcades en bambou, couvertes de guirlandes de feuilles de palmier et courant des deux côtés de la route. Des lanternes vénitiennes et chinoises de toutes les couleurs remplissaient les cintres. Bref, c'étaient des allées comme peu avaient été vues ici. Devant l'entrée de l'église se trouvait un portique à quatre grandes ouvertures : l'une donnait sur la mer, l'autre vers la porte du sanctuaire, les deux autres laissaient un passage aux innombrables voitures qui amenaient des gens de toutes les religions et de plusieurs diocèses de Ceylan. Toute la haute classe protestante de Matara honora la cérémonie de sa présence. Tout se passa très religieusement. Inutile de dire que la nouvelle église, qui est quatre fois plus grande que l'ancienne, eût été insuffisante pour contenir tout le monde qui se groupait dans les vérandas Puisse le nombre de nos catholiques augmenter de manière à remplir bientôt le nouvel édifice!

» On travaille activement au nouveau couvent. On l'ouvrira en février ou mars. »

Dons

Par l'intermédiaire du Révérend Père De Heel, Tournai : au Père X. d'Espierres, le baron del Fosse et d'Espierres 100 francs; au Père X. d'Espierres, pour sa Mission de Tangalle, souhaits de fête de M. et M^me^ Armand d'Espierres : 100 francs.

Par l'intermédiaire du Révérend Père Feron, 59, rue Xhovémont, Liége : au Père Jos. Walrave : 100 francs; au Père d'Hoop : 250 francs; au Père Paul Feron : 500 francs; au même : 250 francs

R. D..., par l'intermédiaire du Père Servranckx, au Père Nuyens : 20 francs.

La classe de 6^e^A, nouveau collège Saint-Michel, au Père Alary : 11 francs.

Par l'intermédiaire du Père Beyaert, Bruxelles, pour le Jashpur : M. Steenhaut : 15 francs; M. E. Van Roye : 8 francs; M. L. Moulart : 5 francs.

Les Sœurs Colettines, Bruxelles : une lampe du sanctuaire.

Au Père Xav. d'Espierres, anonyme : 5 francs.

Au Père R Butaye : Poperinghe : pour l'entretien des nègres : 100 francs; d'une bienfaitrice : 10 francs; anonyme : 10 francs; anonyme : 5 francs; en reconnaissance : 5 francs; papier d'étain : 10 francs.

Les internes de la petite division du collège Saint-Joseph à Alost : au Père Aug. De la Croix : 40 francs; au Père Deprins : 40 francs; au Père Van den Driesche : 30 francs; au Père Jos. Walrave : 30 francs; au Père Ch. Walrave : 30 francs; au Père De Wachter : 30 francs; au Père Stache : 30 francs; au Père Swannet : 30 francs; au Père Vermeulen : 30 francs.

Timbres : MM. R. Weverbergh, St. de Pret Roose de Carlsberghe, R. Pangaert d'Opdorp, collège Saint-Michel.

La charrette représentée p. 459 est un don de la famille Allard.

Ces bienfaiteurs et bienfaitrices sont recommandés d'une manière spéciale aux prières des enfants dans les postes chrétiens, à celles des Missionnaires et à leurs saints sacrifices.

Digitized by Google

Table des Matières

KWANGO (CONGO BELGE)

PAGES

Journal du P De Vos 22, 108, 193, 229, 245, 331, 380, 412
Une excursion à Nlemfu, Kimpako, Ndembo (P. Sadin) 26, 64
Lettre du P. Swannet 5
Les insectes nuisibles dans les Missions (A. Renard) . . 54, 214
Lettres des Sœurs de Notre-Dame . . 59, 227, 243, 309, 458
Lettre du P. Van Tilborg . 70
A la mémoire du R. P. van Hencxthoven 79
Une des œuvres principales du missionnaire : l'école (P. A. Brielman) 100
La classe à Ki Santu (P. Sadin) 105
Une lettre et un cadeau inattendus 146
Nos clichés (P. G. Van Tilborg) 148
Dans la région de Wombali : Casier-Saint-Jean (P. Lauwers) 150
Lettre du P. Stanislas De Vos 191
La maladie du sommeil (P. R. Butaye) 201
Notice explicative sur le traitement à l'atoxyl (Dr Van Campenhout) 221
Le manuel de politesse des Noirs (P. Sadin) 241
Mort du P Léon De Duve (P. Allard) 252
A Nlemfu 301, 321
A Wombali (P. Lauwers) . . 337
La maladie du sommeil et la dépopulation du Congo . . 379
Sauvés de la maladie du sommeil et espoir de l'avenir . 417
Tableau comparant l'état de trois chefferies en 1894 et 1907 418
La maladie du sommeil (P. Sadin) 461
Tableau des ministères et des œuvres 471

BENGALE

A Tongo : Lettre du P. A. d'Hoop. 5
Les enfants du Calvaire (P. Fernand Périer. 41
Les Ouraons (P. E. De Gryse). 45
Le Jashpur (P. Waelkens) . . 85
Lettre du P. Waelkens . . . 90
Les premiers chrétiens au Jashpur (P. Vander Linden) . 92
Lettre du P. J. De Duve . . . 97
Relation d'une excursion au Chota-Nagpore (P. Maurice Stas de Richelle) . . . 121, 161
Journées de missionnaires (P. d'Hoop) 129
Au Jashpur (P. d'Hoop) . . . 134
La nouvelle église de Ranchi (P. S. Grosjean) 171
Lettre du P P. Van den Bon . 175
Sons de cloche (P. E. Courtin). 176
Lettre du P. Mattelé 178
Les Ursulines de Thildonck à Tongo 180
Missionnaire et linguiste (P. E. Carbery) 185
Un jeudi saint à Ranchi (P. S. Grosjean) 235
Visite à une Lamaserie (P. Fernand Périer) 256
Lettres des quatre Filles de la Croix, sauvées du naufrage le 22 février. 263, 265
Les Ursulines de Thildonck au Chota-Nagpore. Un gendarme voleur 270
Les amulettes chez les Mundaris 272
Croyances païennes (P. A. Grignard 288
Au Jashpur (P. De Duve). . . 292
Un centre minier au Bengale (P. Stevens). 294
Nouvelles du Chota-Nagpore (PP. A. Boone et C. Nuyens). 350
Départ de missionnaires. . . 357
Un raja catholique (P. A. Grignard 361
L'orphelinat Goethals (P. A. Grignard) 364
Une chasse au taureau sauvage (P Ch Walrave) 369
Une nuit peu agréable (P. A. De la Croix). 374
Les dentellières de Ranchi (P. C. Vandendriessche) . . . 377
La chapelle du Sacré-Cœur à Kauali (P. C. Vandendriessche 419
Le P. Hermann-Ignace Koch 432
Les conversions au Jashpur (P. De Gryse) 441
Cinq semaines à travers le Jashpur (P. De Gryse) . . . 450
Tableau des ministères et des œuvres 470

CEYLAN

La solidarité aux Indes (P. Gille) 14
Les Sœurs de Charité de Gand 19
144, 273, 409
Tableau des ministères et des œuvres dans la Mission de Ceylan. 21
A Kandy (P. L'Hoir) 72

Digitized by Google

	PAGES
Mort du Lieutenant-gouverneur de Ceylan (P. Pl Cooreman).	81
Quelques premières nouvelles (P. X d'Espierres) . . .	82
Sa Grandeur Monseigneur Van Reeth, évêque de Galle. . .	143
Les corbeaux à Ceylan (P. A. Gille)	187
Le morcellemt de la propriété foncière à Ceylan (P. G.) . .	238
Excursion au mont Medamahanuwara (P. Gille). . . .	281
Visite du Lieutenant-gouverneur (P. Verstraeten) . . .	343
Le Wesak (P. Wallyn). . . .	388
Les éléphants à Ceylan (P. Gille)	401
Ceylan et Singhalais (P. Gille)	463
Tableau des ministères et des œuvres	471

VARIÉTÉS

Lettre inédite du P. Jean de Haynin, S. J., missionnaire belge en Chine, au XVIIIe siècle (P. Bosmans) 31
Les luttes d'influence dans le Golfe Persique (P. A. de Ghellinck d'Elseghem) 195
Les orchidées à Shembaganor (Maduré) 297
Notes et informations 38, 77, 115, 155, 199, 239, 276, 313, 357, 398, 434, 469
Dons 40, 80, 115, 160, 200, 240, 280, 320, 360, 400, 440, 476

Table des Gravures

KWANGO (Congo belge)

Vignettes 22, 23,	242
Le Congo en aval de Matadi .	25
La Djili près de la Mission de Sanda	28
Kimpako : Maison des enfants.	50
Chapelles à Kimpako . . .	51
Maison des Peres à Kimpako.	52
Les insectes nuisibles dans les Missions. . 55, 56, 57, 58, 59, 215,	214 216
Vue de la Djili	63
Dans la forêt	65
Grottes de Kibisi . . . 68,	113
Classe supérieure à Sanda . .	101
» inférieure » . .	104
Sortie de classe à Sanda. . .	106
Le R. P. Stanislas De Vos à Sanda-Saint-Antoine . . .	110
Le R P. Van Tilborg et les candidats catéchistes . . .	149
Pont sur la Nyanga	152
Sanda-Saint-Antoine	192
Alost-Saint-Joseph. Village Kindona	201
Catéchistes	202
Jeunes écoliers	203
Elèves des Sœurs de Notre-Dame	204
Nlemfu : Ferme-chapelle Gustave-Valérie (Nzolo)	205
Gand-Saint-Antoine	206
Ecoliers des postes liégeois à Ki Santu ; vue de l'école . .	207
Groupe d'écoliers de Nlemfu .	209
Nlemfu : Transport de manioc.	210
» Dans le bois	212
Bruges-Saint Joseph, Yanga .	222
Mission Saint-Benoit	223
Kamba : Liége-Saint-Joseph .	224
A Ndembo	226
Les Sœurs de Notre-Dame à Nlemfu, Brugelette St-Charles	228
Eglise de Sanda	231
Deux gamins de Ki Santu . .	241
La ferme de Ki Santu. . . .	244
Panorama de Sanda	246
Le pont de la Mission à Sanda-Saint-Antoine (lianes). . .	248
Nos derniers baptisés. . . .	251
Le Père Léon De Duve . . .	253
Nlemfu : Presbytère	302
Le Père René Butaye	304
Le jour de Noël en 1906 à Nlemfu	305
Nlemfu : Ateliers	307
Trois écoliers de la race des Bamfumus	308
Cour de Ki Santu	321
Bananier nain.	324
Nlemfu : Classe du P. Allard, S. J.	325
Nlemfu : Charrue Brabant . .	328
Sanda-Saint-Antoine : Pont de la Mission	332
Eglise de Ki Santu : Enfants en prières	336
Ecoliers de Ki Santu	381
Un chef congolais entouré de ses gens	384
Tombe du Père De Duve, S. J	385
Les missionnaires des derniers départs	413
A Nlemfu. — La charrette amenant les caisses d'Europe. .	459
Examen du sang d'un malade du sommeil. — Le Père Van de Ryst	461

Digitized by Google

BENGALE

	PAGES
L'église, le bungalow à Tongo	5, 6, 7
Les Pères et le personnel	5
L'intérieur de l'église à Tongo.	7
Un vitrail du chœur à Tongo	8
Le Père Bouckhout donnant une classe	8
Un trio de rieurs	9
Une leçon d'histoire sainte (P. d'Hoop)	9
Huttes des tuiliers	10
Le « déra »	11
Le bungalow des Sœurs (en construction)	12
En route pour le district.	13
Enfants chrétiens	41
La fanfare des chrétiens à Kurseong	42
Sous les bananiers à Ranchi	43
Les garçons de l'école Saint-Alphonse à Kurseong	44
Lama du Sikkim.	45
En promenade	46
Femme du Sikkim	47
Chrétiennes	48, 49
Les élèves de l'école apostolique de Ranchi	86
La maison de Ranchi	87
Comment on tasse le béton dans les fondations d'une construction	88
Carte	89
Les élèves partent en excursion.	91
Les excursionnistes sous le pont de la Subourika	92
Passage par Chutia (Chota-Nagpore).	93
On se déchausse avant de passer la rivière	94
Passage à gué	95
Dans les rochers	96
Rentrée à Ranchi par la rue du Bazar.	98
A Katkahi	99
Comment on glane le riz	121
Les missionnaires de Karra	122
Un groupe de chrétiens de Karra	123
Carte indiquant les centres des missions du Chota-Nagpore	124
Un étang près du presbytère de Karra	125
Karra : Le catéchiste en chef et sa famille	126
Un cimetière munda	127
Passage près de la Chata	128
Le presbytère de Ranchi.	130
Le Père Van den Bon	131
Au sommet de la montagne de Birta (Torpa)	132
Un coin de village de Sonpurgar	133
Le zémindar de Sonpurgar et sa famille.	134
Sarwada : La nouvelle église	136
» Construction de la nouvelle école	137
Sarwada : Les gens sortant de la messe le dimanche	161
Une séance des examens pour la High School de Ranchi, devant le Père Bodson.	139
La communauté de Khunti en novembre 1906.	140
Khunti : Presbytère et église	141
Palais du raja de Ratou	162
Le bazar d'Opa, entre Mandar et Lohardaga	163
Les éléphants du raja de Ratou	164
Une vue à Lohardaga.	165
Mosquée de Vagri	166
Chameau au bazar de Lohardaga	167
Catéchiste de Lohardaga et ses enfants; le Père Bodson	168
Le rest-house de Jori-Ghat.	169
Le plateau de Jori-Ghat : coolies portant les vélos	170
L'église de Ranchi en construction	171, 172, 173
Vue prise du haut de Jori-Ghat sur les plaines de Lohardaga	174
Katkahi : Les drapeaux des villages dans la procession.	175
Noatoli : Eglise	176
Noël : Crèche pendant le catéchuménat.	177
Un des groupes du catéchuménat	178
Mère Antoine	181
Procession de 1906; couvent de Ranchi.	183
Ranchi: Couvent des Ursulines, janvier 1907.	184
Eglise de Ranchi en construction.	235, 237
Groupe de lamas.	256
Eglise de Ranchi.	258, 260, 261
Katkahi : Les gens de Lohar-Barway au moment de leur départ pour la procession de Ranchi	264
Katkahi : La foule avant la procession	266
Katkahi : La sortie de l'église.	268
» Les tambours en tête de la procession	270
L'exposition de Ranchi; dentelles exposées par les Ursulines	271
Mère Xavéria, supérieure des Ursulines de Khunti	272
Fillettes de l'école native de Kurseong au pied de la nouvelle statue du Sacré-Cœur regardant le Népal	288
Montagnard des environs de Kurseong	289

Digitized by Google

PAGES

Un coin de pique-nique, Kurseong 291
Katkahi : Les chrétiens du Jashpur 292
Katkahi : Le reposoir. . . . 293
Les montagnes du Chechari . 295
Joragi : A l'entrée des montagnes separant le Barway du Chechari 296
Les bœufs a la rivière. . . . 298
Habitation indigène . . . 299
Les bouchers au Maduré. . . 300
La Koel débordée près de sa source. 350
Le Pere Ory et ses élèves ; vue de la montagne sur le Chechari 351
Eglise de Ranchi, 24 juillet 1907 353
Après la messe les ouvriers s'en vont, musique en tête, se promener par la ville . . 355
Ranchi : Famille ouraonne en voyage 356
Raja de Tajpur et son fils ; la nouvelle Rani 361
L'église de Tajpur 363
Le sentier de St Mary's . . . 364
Orphelinat Goethals ; façade . 365
» » vu du nord 368
Au Bengale. 370
Paysage au Bengale 371
Barwah, ancienne capitale du Barway 372
Cliche du Père Bressers, S. J. 374
» Père Vandendriessche, S. J. 376
Ecole dentellière des Ursulines de Ranchi 378

PAGES

Moulin à huile 419
Kauali : Après la bénédiction de la chapelle (9 juin 1907) 420 421
Les filles de l'école de Ranchi en excursion à Kauali . . . 423
Eléphant indien 424
Kauali : Chapelle du Sacré Cœur (9 juin 1907) 425
Kauali : Fanfare Saint Jean Berchmans arrivant près de la chapelle 428
Kauali : Transport des briques 429
La nouvelle église Saint-Jean à Calcutta 431
Femme revenant de la fontaine 441
Kauali — Un coin du village . 442
Maison de zémindar entourée d'une enceinte. 443
Une halte sur la route de Purulia 444
Jeux et sports indigènes : danse aux bâtonnets 445
Mahadeosiring — Champs et jungle. 446
Tuilier — Chaque cylindre est coupé dans le sens de la longueur avant la cuisson de manière à donner deux tuiles 448
Kauali. — Préparant le mortier.. 449
Transport de la terre pour faire des briques. 452
« Sagar » (chariot du pays) attelé de buffles 453
Kauali. — Les « Kumbas » (huttes de feuillage) des briquetiers 455
Père De Gryse 457

CEYLAN

Vignettes. 14, 80
Ligne de Colombo . . 15, 16, 17
Elephant traînant un arbre le long d'une forte pente . . . 20
Pointe de Galle (le fort) . . 72
Sur la rivière Kélani 73
Pointe de Galle 76
Sur la berge de la Kélani . 81
Panorama sur la Kélani . . . 82
Routes près de Yatiyantota. . 84
A pleines voiles 84
Sa Grandeur Monseigneur Van Reeth, évêque de Galle (portrait) 143
Vue sur le lac de Kandy . . . 145
Singhalais 188, 189
Mokaveliganga 275
Natifs et natives d'Urugalla . 281
Ruines du palais. 282
Mes hôtes et moi ; le Père Gille 283
Galmaloya : Au pied du mont Medamahanuwara 284
Le mont Medamahanuwara, surmonté du fort 285
Mes guides. 286
Visite du Lieutenant-gouverneur à Kégalle. 247
Groupe singhalais 392
Père Hermann-Ignace Koch, S J 395
Eléphant à la carrière. . . . 401
» ramassant la pierre à la carrière. 402
Eléphant descendant de la carrière 404
Eléphant venant de la carrière 405
» portant sa charge. . 407
» déposant sa charge . 408
Eléphant transportant un tronc d'arbre 463
Eléphant traînant le tronc du palmier kitou 465
Eléphant renversant le palmier kitou 467
Cascade à Urugalla 468

VARIÉTÉS

Navires du XVIIe siècle 36
Macao au XVIIe siècle (D'après une gravure de l'époque.) 32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 012 826 447

BV
2290
.M47
1907

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305

Digitized by Google

Digitized by Google